

La Force des choses - T2

Beauvoir, Simone de

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Simone de Beauvoir
La force des choses II



Simone de Beauvoir

La force des choses

II

Gallimard

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre VI

Les jeunes femmes ont un sens aigu de ce qu'il convient de faire et de ne pas faire quand on a cessé d'être jeune. « Je ne comprends pas, disent-elles, que passé quarante ans on se teigne en blond ; qu'on s'exhibe en bikini ; qu'on coquette avec les hommes. Moi, quand j'aurai cet âge-là... » Cet âge vient : elles se teignent en blond ; elles portent des bikinis ; elles sourient aux hommes. C'est ainsi que je décrétais à trente ans : « Un certain amour, après quarante ans, il faut y renoncer. » Je détestais ce que j'appelais « les vieilles peaux » et je me promettais bien, quand la mienne aurait fait son temps, de la remiser. Cela ne m'avait pas empêchée, à trente-neuf ans, de me jeter dans une histoire. Maintenant, j'en avais quarante-quatre, j'étais reléguée au pays des ombres : mais, je l'ai dit, si mon corps s'en accommodait, mon imagination ne s'y résignait pas. Quand une chance s'offrit de renaître encore une fois, je la saisis.

Juillet s'achevait. J'allais descendre en auto à Milan où Sartre me rejoindrait en train, et nous voyagerions pendant deux mois à travers l'Italie. Bost et Cau cependant, envoyés par l'éditeur Nagel pour faire un Guide, se préparaient joyeusement à s'envoler vers le Brésil. Ils s'achetèrent des smokings blancs et Bost nous convia à fêter leur départ autour d'un aïoli. Je lui suggérai d'inviter aussi Claude Lanzmann. La soirée se prolongea tard, on but. Le matin, mon téléphone sonna : « Je voudrais vous emmener au cinéma », me dit Lanzmann. « Au cinéma ? pour voir quel film ? — N'importe lequel. » J'hésitais ; mes dernières journées étaient chargées ; mais je savais que je ne devais pas refuser. Nous prîmes rendez-vous. A ma grande surprise, dès que j'eus raccroché, je fondis en larmes.

Cinq jours plus tard, je quittai Paris ; debout au bord du trottoir, Lanzmann agitait la main tandis que j'embrayais. Quelque chose était arrivé ; quelque chose, j'en étais sûre, commençait. J'avais retrouvé un corps. Égarée par l'émotion des adieux, je tournai en rond dans les banlieues, puis je filai sur la Nationale 7, heureuse d'avoir devant moi ce long ruban de kilomètres pour me souvenir et pour imaginer.

Je rêvais encore debout lorsque, le surlendemain matin, je sortis de Domodossola où j'avais dormi ; il y avait deux passagères dans la voiture, deux jeunes Anglaises, qui allaient de Calais à Venise en auto-stop, avec dans leur poche un billet d'avion Munich-Londres pour le retour. Il pleuvait sur le lac Majeur ; je dérapai, j'arrachai une borne ; elles ne bronchèrent pas. Des Italiens redressèrent mon garde-boue et tranquilliserent mon amour-propre en me disant

que sur cette route bombée, on ne comptait pas les accidents ; mais le choc, loin de m'éveiller, acheva de me troubler le sens. Je laissai les Anglaises à un carrefour, j'entrai dans Milan, j'errai à la recherche d'un garage et soudain je m'aperçus qu'à ma droite ma portière battait ; tout en essayant de la fermer, je montai sur un trottoir : « Je perds la tête », me dis-je, et je m'arrêtai ; alors je m'avisai que mon sac qui contenait mes papiers et beaucoup d'argent n'était plus à côté de moi. Je plantai là ma voiture et je retournai sur mes pas en courant. Un cycliste venait à ma rencontre, le tenant à bout de bras, d'un air dégoûté.

L'auto enfin confiée à un mécanicien, je retrouvai au café de la Scala Sartre et mes esprits ; mais j'étais émue quand l'après-midi je repris le volant. Cette nouvelle manière de voyager lui plairait-elle ? Je craignais de l'en dégoûter par un excès de maladresse ; mais non ; dans les villes, la gaucherie de mes manœuvres ne l'impatientait pas ; sur route, rien ne troublait son flegme, sauf la muflerie de certains Italiens qui me doublaient sans me distancer : « Dépassez-le, allez-y. » L'Italien accélérât ou même zigzaguait pour garder son avance ; Sartre ne me laissait pas de répit que je ne la lui aie reprise ; si j'avais cédé à toutes ses exhortations, nous serions morts cent fois ; mais je préférais ce zèle à des conseils de prudence.

De Crémone à Tarente, de Bari à Erice, nous avons redécouvert l'Italie : Mantoue et les fresques de Mantegna, les peintures de Ferrare, Ravenne, Urbino et ses Uccello, la place d'Ascoli, les églises des Pouilles, les troglodytes de Matera, les trulli d'Alberobello, les beautés baroques de Lecce et en Sicile celles de Noto. Nous allâmes enfin à Agrigente ; nous revîmes Ségeste, Syracuse. Nous parcourûmes les Abruzzes. Je montai en téléphérique au sommet du Gran Sasso et je vis l'hôtel lugubre où on avait relégué Mussolini. Grâce à l'auto, nous n'étions plus astreints à aucun horaire, tous les lieux nous étaient accessibles. Quelque chose cependant était perdu, disait Sartre, et j'en convenais : la surprise de se trouver plongé brusquement au cœur d'une ville ; si on y arrive en train, en avion, elle apparaît comme un monde ; quand on roule en auto, une ville, c'est une étape, un nœud, et non un univers ; ses rues prolongent des routes et s'élancent vers d'autres routes ; son originalité pâlit car déjà la couleur de ses murs, le dessin de ses places et de ses façades s'annonçaient dans les bourgades voisines. L'avantage c'est que si elle frappe moins, on la comprend mieux. Naples nous a livré son vrai sens après que nous ayons mesuré la misère du Sud. Une familiarité neuve se créait entre les campagnes et nous ; nous faisons halte dans les villages, mêlés aux *braccianti* qui restent assis dans les cafés pendant des heures sans rien consommer et sans espérer ; souvent sur les routes des hommes nous faisaient timidement signe, nous nous arrêtons pour les prendre ; la plupart chômaient ; ils nous demandaient si nous pourrions leur trouver du travail en France.

D'ailleurs, l'auto nous ménageait aussi des étonnements. C'était le 15 août ; partis de Rome, au matin, pour Foggia, nous avions roulé tout le jour sous un ciel de feu, sans cesse arrêtés par des travaux et des barrages ; la nuit était tombée ; depuis deux heures, la lumière blanche des phares italiens m'aveuglait, j'étais

épuisée. A Lucera, nous sommes descendus pour boire un verre ; j'ai rangé l'auto contre le mur de la ville, nous avons franchi la porte : nous nous sommes trouvés dans un salon ruisselant de lumière, où des gens dansaient, avec le ciel pour plafond ; d'autres salons se succédaient, en enfilades, toutes les places éclairées à giorno, chacune avec son orchestre et son bal.

Cet été-là, à travers toute l'Italie, le thermomètre marqua, presque sans répit, 40°. Sartre écrivait la suite des *Communistes et la paix* ; il voulait travailler, je voulais me promener : nous réussîmes à conjuguer ces deux manies mais non sans douleur. Nous visitions, nous vagabondions, nous marchions, nous dévorions des kilomètres jusqu'au milieu de l'après-midi, affrontant, à pied et en auto, les heures les plus torrides ; quand, rompus de fatigue, nous nous retrouvions dans nos chambres — où généralement on étouffait — au lieu de nous reposer, nous nous précipitions sur nos stylos. Il m'arriva plus d'une fois de déposer le mien pour plonger dans l'eau fraîche mon visage violacé.

Au retour, je restai quelques jours à Milan chez ma sœur ; j'y lus le journal de Pavese et je l'emportai à Paris pour en faire publier des extraits dans *Les Temps modernes*.

Pendant ces vacances, Lanzmann avait fait un voyage en Israël ; nous nous étions écrit. Il revint à Paris deux semaines après moi et nos corps se retrouvèrent dans la joie. Nous commençâmes à bâtir notre avenir en nous racontant le passé. Pour se définir, il disait d'abord : je suis juif. Ces mots, j'en connaissais le poids ; mais aucun de mes amis juifs ne m'en avait fait pleinement comprendre le sens. Leur situation de Juif — du moins dans leurs rapports avec moi — ils la passaient sous silence. Lanzmann la revendiquait. Elle commandait toute sa vie.

Enfant, il l'avait vécue d'abord dans l'orgueil : « On est partout », lui disait fièrement son père en lui montrant la carte du monde. Quand, à treize ans, il avait découvert l'antisémitisme, la terre avait tremblé, tout avait craqué. Il avouait : « Oui, je suis juif » et aussitôt le langage était aboli, l'interlocuteur se changeait en une bête aveugle, sourde et furieuse ; il se croyait coupable de cette métamorphose. Au même instant, réduit à une notion abstraite, un Juif, il se sentait expulsé de lui-même. Au point qu'il ne savait plus s'il n'était pas moins mensonger de répondre non que oui. Rejeté dans sa différence à l'âge le plus conformiste, cet exil le marqua pour toujours. Il se rétablit dans l'orgueil, grâce à son père, un résistant de la première heure. Lui-même, il organisa un réseau au lycée de Clermont-Ferrand et à partir d'octobre 43 se battit dans le maquis. Ainsi son expérience ne lui découvrit-elle pas dans les Juifs des humiliés, des résignés, des offensés mais des lutteurs. Les six millions d'hommes, de femmes, d'enfants exterminés appartenaient à un grand peuple qu'aucune prédestination ne vouait au martyre, mais victime d'une arbitraire barbarie. Pleurant de rage la nuit en évoquant ces massacres, par la haine qu'il voua aux bourreaux et à leurs complices il reprit à son compte l'exclusion dont on l'avait frappé : il se voulut Juif. Les noms de Marx, Freud, Einstein le remplissaient de fierté. Il rayonnait chaque fois qu'il découvrait qu'un homme célèbre était juif. Encore aujourd'hui, quand on vante le grand physicien soviétique Landau sans dire qu'il est juif, la colère le

prend.

Bien qu'il comptât parmi eux de nombreux amis, sa rancune à l'égard des *Goy*s ne s'éteignit jamais. « J'ai tout le temps envie de tuer », me disait-il. Je sentais, enfouie en lui, crispant ses muscles, une violence toujours prête à exploser. Parfois le matin, après des rêves agités, il se réveillait en me criant : « Vous êtes tous des kapos ! » Il contestait notre monde par des bouffonneries, des outrances, des extravagances. A vingt ans, élève de khâgne à Louis-le-Grand, il loua une soutane et quêta dans des maisons de riches. Cependant le scandale n'était qu'un expédient. Il gardait la nostalgie de son premier âge où il était juif, mais tous les hommes frères. On l'avait mis en pièces et livré le monde au chaos : il essaya de se recomposer et de retrouver un ordre. Il croyait, à vingt ans, à l'universalité de la culture et il avait travaillé avec enthousiasme à se l'approprier : il avait l'impression qu'elle ne lui appartenait pas tout à fait. Il avait mis ses espoirs dans la vérité qui réconcilie : mais les hommes lui opposent passions et intérêts, et restent divisés. Ni par la connaissance, ni par le raisonnement il ne surmonterait sa solitude. Séparé, injustifié, il éprouvait jusqu'à l'écœurement sa contingence. Il savait qu'il ne pouvait y échapper par aucune ruse intérieure : il ne se sauverait qu'à condition de s'appuyer sur une nécessité objective. Le marxisme s'imposa à lui avec autant d'évidence que sa propre existence : il lui révéla l'intelligibilité des conflits humains et l'arracha à sa subjectivité. En accord idéologique avec les communistes, reconnaissant dans leurs objectifs ses rêves, il leur fit confiance avec un optimisme dont je m'agaçais parfois, mais qui était l'envers d'un pessimisme profond : il avait besoin de lendemains qui chantent pour compenser le déchirement dont il souffrait. Son manichéisme m'étonna, car il avait une intelligence subtile et même retorse ; souvent il se le reprochait, sans pouvoir s'empêcher d'y retomber. Parce qu'il avait été dépossédé de tout, il ne supportait pas d'être privé de rien : dans ses adversaires il lui fallait voir le Mal absolu ; le camp du Bien devait être sans faille pour ressusciter le paradis perdu. « Pourquoi ne t'inscris-tu pas au P. C. ? » lui demandai-je. Cette perspective l'effarouchait. De la sympathie, même inconditionnée, à l'engagement, il y a une distance qu'il ne pouvait pas franchir parce que rien ne lui semblait assez réel, et surtout pas lui-même. Dans son enfance, en l'obligeant à renier ou sa « juiverie » ou son individualité, on lui avait volé son Moi : quand il disait *je*, il pensait commettre une imposture.

Faute de référence, il adoptait facilement les points de vue des gens qu'il estimait ; mais aussi il était têtu et entier. Il ne trouvait rien en lui à opposer à l'évidence de ses émotions et de ses désirs, aux violences de son imagination : il ne consentait pas à les contrôler. Indifférent aux consignes et aux usages, il poussait ses tristesses jusqu'aux larmes et ses refus jusqu'au vomissement. Sartre, la plupart de mes amis, moi-même, nous étions des puritains ; nous surveillions nos réactions, nous extériorisons peu nos sentiments. La spontanéité de Lanzmann m'était étrangère. Pourtant, ce fut par ses excès qu'il me parut proche. Comme lui je mettais de la frénésie dans mes projets et un entêtement maniaque à les réaliser. Je pouvais pleurer violemment et il restait en moi comme un regret

de mes rages anciennes.

Juif et aîné, les responsabilités dont on avait chargé Lanzmann dès l'enfance l'avaient précocement mûri ; il avait même l'air parfois de porter sur ses épaules le poids d'une expérience ancestrale : je ne pensais jamais, quand je causais avec lui, qu'il était plus jeune que moi. Nous savions cependant qu'il y avait entre nous dix-sept années de différence : elles ne nous effrayèrent pas. Quant à moi, j'avais besoin de distance pour engager mon cœur car il n'était pas question de doubler mon entente avec Sartre. Algren appartenait à un autre continent, Lanzmann à une autre génération : c'était aussi un dépaysement et qui équilibrait nos rapports. Son âge me vouait à n'être qu'un moment de sa vie : cela m'excusait, à mes propres yeux, de ne pas lui donner aujourd'hui tout de la mienne. Il ne me le demandait pas d'ailleurs : il m'accepta en bloc, avec mon passé et mon présent. Tout de même, notre accord ne se fit pas en un instant. En décembre, nous passâmes quelques jours en Hollande ; le long des canaux gelés, dans les tavernes aux rideaux tirés où nous buvions de l'advokat, nous causâmes. Les vacances que je prenais, chaque année avec Sartre nous posaient un problème : je ne voulais pas y renoncer ; mais une séparation de deux mois nous serait à tous deux pénible. Nous convînmes que chaque été Lanzmann viendrait passer une dizaine de jours avec Sartre et moi. Au cours de nos conversations, d'autres inquiétudes, nos derniers doutes se dissipèrent. A notre retour à Paris, nous décidâmes de vivre ensemble. J'avais aimé ma solitude, mais je ne la regrettai pas.

Notre existence s'organisa : le matin nous travaillions côte à côte. Il avait ramené d'Israël des notes qu'il voulait utiliser pour un reportage. Ce voyage l'avait frappé : là-bas, les Juifs n'étaient pas des exclus, mais des ayants droit ; avec fierté, avec scandale il avait découvert qu'il existait des bateaux et une marine juifs, des villes, des champs, des arbres juifs, des Juifs riches et des Juifs pauvres. Son étonnement l'avait amené à s'interroger sur lui-même. Sartre, à qui il décrivit cette expérience, lui conseilla de parler dans son livre à la fois d'Israël et de sa propre histoire. L'idée séduisit Lanzmann : en fait elle n'était pas heureuse. A vingt-cinq ans, il manquait de la distance nécessaire pour se mettre en question ; il commença très bien, mais il buta sur des obstacles intérieurs et il dut s'arrêter.

La présence de Lanzmann auprès de moi me délivra de mon âge. D'abord elle supprima mes angoisses ; deux ou trois fois il m'en vit secouée, et cela l'effraya tant qu'une consigne s'installa jusque dans mes os et mes nerfs de ne plus y céder : je trouvais révoltant de l'entraîner déjà dans les affres du déclin. Et puis, elle ranima l'intérêt que je portais aux choses. Car ma curiosité s'était beaucoup assagié. Je vivais sur une terre aux ressources limitées, rongée de maux terribles et simples, et ma propre finitude — celle de ma situation, de mon destin, de mon œuvre — bornait mes convoitises, il était loin le temps où de toutes choses j'attendais tout ! Je m'informais de ce qui paraissait : livres, films, peinture, théâtre ; mais j'avais plutôt envie de contrôler, d'approfondir et de compléter mes anciennes expériences ; pour Lanzmann, elles étaient neuves et il les éclairait d'un jour imprévu. Grâce à lui mille choses me furent rendues : des joies, des étonnements, des anxiétés, des rires et la fraîcheur du monde. Après deux années

où le marasme universel avait coïncidé pour moi avec la brisure d'un amour et les premiers pressentiments de la déchéance, je rebondis avec emportement dans le bonheur. La guerre s'éloignait. Je m'enfermai dans la gaieté de ma vie privée.

Je continuai à voir Sartre autant qu'auparavant, mais nous prîmes de nouvelles habitudes. Quelques mois plus tôt, j'avais été réveillée par un bruit insolite : on frappait à coups légers sur un tambour. J'avais allumé : des gouttes d'eau tombaient du plafond sur le cuir d'un fauteuil. Je me plaignis à la concierge, qui avisa le gérant, qui parla au propriétaire. Et il continua à pleuvoir dans ma chambre, elle pourrissait doucement. Quand Lanzmann habita avec moi des livres et des journaux submergèrent meubles et plancher. On pouvait encore travailler dans cette pièce et y dormir, mais il n'était plus agréable d'y séjourner. Désormais, pour dîner, causer et boire, je m'installais avec Sartre à la Palette, boulevard Montparnasse et quelquefois au Falstaff qui nous rappelait notre jeunesse. J'allais souvent aussi avec Lanzmann ou Olga au bar-restaurant de la Bûcherie, de l'autre côté du square ; j'y donnais le plupart de mes rendez-vous ; il était fréquenté par des intellectuels de gauche ; on voyait à travers la baie vitrée Notre-Dame et des verdure ; un phono diffusait en sourdine les concertos brandebourgeois. Comme moi Sartre se plaisait surtout dans le cercle minuscule que je réunis rue de la Bûcherie pour le réveillon : Olga et Bost, Wanda, Michelle, Lanzmann. Il y avait tant de connivences entre nous qu'un sourire valait un discours : parler devient alors le plus amusant des jeux de société ; quand cette complicité fait défaut, c'est un travail, et souvent vain. J'avais perdu le goût des rencontres éphémères. Monique Lange me proposa une sortie avec Faulkner ; je refusai. Le soir où Sartre dîna chez Michelle avec Picasso et Chaplin, dont j'avais fait la connaissance aux U. S. A., je préférerais aller voir avec Lanzmann *Limelight*.

Le printemps m'apporta une satisfaction : *Le Deuxième Sexe* parut en Amérique avec un succès que ne salit aucune chiennerie. J'y tenais à ce livre et j'ai été contente de vérifier — chaque fois qu'on l'a publié à l'étranger — qu'il avait fait scandale en France par la faute de mes lecteurs, non par la mienne.

Vers la fin de mars, je descendis à Saint-Tropez avec Lanzmann ; il me promena à travers ses maquis ; de hautes congères barraient encore les chemins de la Margeride. Nous avons retrouvé Sartre à l'Aïoli ; Michelle habitait avec ses enfants sur une petite place voisine. Causant avec Sartre à la terrasse de Sennequier, nous avons rencontré cette année encore Merleau-Ponty, et aussi Brasseur qui avait une maison à Gassin. Il demanda à Sartre d'adapter pour lui le *Kean* de Dumas et Sartre qui adore les mélodrames ne dit pas non. Le soir, un feu de bois flambait dans la salle à manger de l'Aïoli : bientôt, cet hôtel pimpant allait s'ensevelir dans la poussière, et M^{me} Clo, si respectable avec ses cheveux blancs, son pull-over montant, son discret maquillage, être accusée de complicité dans un hold-up ; j'eus peine, en 54, à l'identifier avec la vieille femme hagarde dont la photo parut dans les journaux. Je montrai à Lanzmann les Maures, l'Estérel, la côte, les corniches. Tout en roulant nous parlions de mon roman dont je lui avais passé le manuscrit ; il avait un esprit critique minutieux et aiguisé ; il

me donna de bons conseils, et m'éclaira par ses résistances ; je commençais par m'en agacer et puis je me rendais compte du défaut qui les provoquait. Je me faisais beaucoup de souci à propos de ce livre ; je l'avais remanié de fond en comble, depuis la Norvège : quand Sartre le relut à la fin de l'automne 52, il n'en fut pas encore satisfait. Gênée par les conventions romanesques, je m'y pliais, mais sans franchise ; c'était trop court, trop long, disparate ; les conversations ne sonnaient pas juste ; je voulais montrer des individus singuliers, avec leurs certitudes et leurs doutes, sans cesse contestés par les autres et par eux-mêmes, et oscillant de la clairvoyance à la naïveté, du parti pris à la sincérité ; et voilà qu'au lieu de peindre des gens, j'avais l'air d'exposer des idées. Peut-être était-il vraiment impossible de prendre pour héros des écrivains, ou du moins la tâche dépassait-elle mes forces... « Je vais tout foutre en l'air », décidai-je. « Travaillez encore », me disait Sartre ; mais son inquiétude pesait plus lourd que ses encouragements. Ce furent davantage Bost et Lanzmann qui me convainquirent de persévérer ; ils lisaient le texte pour la première fois et ils furent plus sensibles à ce qu'il contenait de valable qu'à ses défaillances. Je me remis donc à l'ouvrage. Mais souvent, pendant cette dernière année de labeur, je rongais mon frein quand des gens demandaient d'un ton poliment étonné : « Vous n'écrivez plus ? » « Pourquoi n'écrit-elle plus ? Il y a longtemps qu'elle n'a rien écrit... » Et j'avais au cœur un élanement de jalousie lorsque paraissait, tout fringant sous sa fraîche couverture, un nouveau roman d'un écrivain de talent à la plume plus preste que la mienne.

Sartre avait publié en novembre dans *Les Temps modernes* la seconde partie de son essai, *Les Communistes et la paix*, où il précisait les limites et les raisons de son accord avec le parti. Il alla à Vienne et à son retour il nous raconta en détail le Congrès des Partisans de la Paix. Pendant toute une nuit il avait bu de la vodka avec les Russes. Il y avait — relativement — peu de communistes : 20 p. 100. Beaucoup de délégués étaient venus au rendez-vous sans l'accord de leur gouvernement ; pour quitter le Japon, l'Indochine, certains avaient dû faire de longues marches clandestines ; d'autres — les Égyptiens en particulier — risquaient la prison, quand ils rentreraient chez eux. La France, en dehors des communistes et des progressistes, était peu représentée ; la gauche intellectuelle, que Sartre avait souhaité entraîner, n'était pas venue. J'allai avec Lanzmann au meeting du Vel' d'Hiv' où les délégués racontèrent leur expérience ; il était piquant de voir Sartre assis à côté de Duclos et échangeant avec lui des sourires. Les communistes, je pense, s'en étonnaient aussi ; le membre du bureau chargé de présenter Sartre hésita imperceptiblement : « Nous sommes heureux d'avoir parmi nous Jean-Paul... » il y eut un petit frisson : on crut qu'il allait dire David. Il se rétablit et Sartre prit le micro. J'étais toujours émue quand il parlait en public, sans doute à cause de la distance que cette foule attentive créait entre nous ; l'une après l'autre, ses phrases retombaient avec aisance sur leurs pieds, mais chaque fois j'avais l'impression d'un précaire miracle. Se moquant des hommes de gauche que Vienne avait effrayés, il amusa beaucoup ; il s'en prit à Martinet et à Stéphane ; celui-ci était assis devant moi, je le voyais accuser les

coups et de temps en temps il se retournait avec un maigre sourire.

L'équipe des *Temps modernes*, dans sa majorité, approuvait l'attitude politique de Sartre ; il a raconté¹ comment ses relations avec Merleau-Ponty en furent altérées. Beaucoup de gens s'éloignèrent de lui, avec plus ou moins d'éclat, soit par un profond désaccord, soit parce qu'ils le trouvaient compromettant. Il fut assez fraîchement accueilli à Fribourg où il avait été faire une conférence. Il parla trois heures : « Je m'y suis laissé prendre : on ne m'y reprendra plus ! » dit en sortant la femme du directeur de l'Institut français. Sur les douze cents étudiants qui l'avaient écouté, cinquante à peine savaient assez de français pour le suivre : « Nous avons compris les idées, dit l'un d'eux, mais pas les exemples. » Il leur parut trop proche du marxisme. Il rendit visite à Heidegger perché sur son nid d'aigle et qui lui dit combien il était navré de la pièce que Gabriel Marcel venait d'écrire sur lui². Ils ne parlèrent que de ça et Sartre s'en alla au bout d'une demi-heure. Heidegger donnait dans le mysticisme, me dit Sartre ; il ajouta, l'œil rond : « Quatre mille étudiants et professeurs peinant sur du Heidegger à longueur de journée, 'Vous vous rendez compte ! »

Il avait finalement décidé de rédiger lui-même le plus gros du livre consacré à la défense d'Henri Martin. Des amis s'inquiétaient : n'avait-il pas mieux à faire ? Je l'avais pensé aussi, en des temps archaïques : avant-guerre. Maintenant, la littérature ne m'était plus sacrée ; et je savais que si Sartre choisissait ces chemins, c'est qu'il en éprouvait le besoin. « Il devrait finir son roman. Il serait vraiment temps qu'il écrive sa morale. Pourquoi se tait-il ? Pourquoi a-t-il parlé ? » Rien de plus oiseux que les conseils et les critiques dont on m'a souvent accablée à son propos. On ne peut pas apprécier du dehors les conditions dans lesquelles une œuvre se développe : l'intéressé sait mieux que personne ce qui lui convient. Il convenait à Sartre à ce moment-là de briser beaucoup de choses pour en retrouver d'autres : « *J'avais lu ; tout était à relire ; je n'avais qu'un fil d'Ariane, mais suffisant : l'expérience inépuisable et difficile de la lutte des classes. Je relus. J'avais quelques os dans le cerveau, je les fis craquer, non sans fatigue*³. » Il relisait Marx, Lénine, Rosa Luxembourg et bien d'autres. Il se préparait ainsi à poursuivre *Les Communistes et la paix*. Mais auparavant Lefort l'ayant critiqué dans *Les Temps modernes* il lui répondit longuement.

Les nouvelles positions de Sartre comblaient d'aise Lanzmann. La politique lui semblait plus essentielle que la littérature, et j'ai dit que s'il n'adhérait pas au P. C., c'était seulement pour des raisons subjectives. Quand il avait lu le brouillon des *Mandarins* il m'avait convaincue de mieux m'expliquer sur les distances que prennent Henri et Dubreuilh par rapport aux communistes : jusqu'alors, elles m'avaient paru aller de soi. J'étais loin de désapprouver Sartre, mais il ne m'avait pas convaincue de le suivre parce que je jugeais son évolution en me référant à son point de départ : je craignais que pour se rapprocher du P. C. il ne s'écartât trop de sa propre vérité. Lanzmann se situait à l'autre bout du chemin : il appelait progrès chaque pas que faisait Sartre vers les communistes. Installé d'emblée et comme naturellement dans leur perspective, il m'obligea à rendre des comptes, alors que j'avais l'habitude d'en demander ; je dus quotidiennement contester

mes réactions les plus spontanées, c'est-à-dire mes entêtements les plus anciens. Peu à peu il grignota mes résistances, je liquidai mon moralisme idéaliste et finis par reprendre à mon compte le point de vue de Sartre.

Tout de même, travailler avec les communistes sans abdiquer son jugement, ce n'était guère plus facile — malgré la relative ouverture du P. C. français — qu'en 1946. Sartre ne se sentit pas concerné par les difficultés intestines du parti, par l'élimination de Marty, de Tillon. Mais il n'encaissa pas les procès de Prague ni l'antisémitisme qui se déchaînait en U. R. S. S., ni les articles qu'Hervé écrivait dans *Ce Soir* contre le sionisme en Israël, ni l'arrestation des « assassins en blouses blanches ». Il reçut des visites de communistes juifs qui lui demandèrent de prendre position. Mauriac dans *Le Figaro* le somma de condamner l'attitude de Staline à l'égard des Juifs et il répondit, dans *L'Observateur*, qu'il le ferait en son temps. Il se serait trouvé acculé à se brouiller avec ses nouveaux amis si le cours des événements ne s'était pas soudain brisé. Un jour, Sartre devait déjeuner avec Aragon ; il le vit arriver chez lui, avec une heure et demie de retard, bouleversé, pas rasé : Staline était mort. Tout de suite Malenkov fit relâcher les médecins inculpés et prit à Berlin des mesures de détente. Pendant des semaines, dans notre groupe comme partout dans le monde on se perdit en hypothèses, en commentaires, en pronostics. Sartre se sentit drôlement soulagé ! Le rapprochement qu'il souhaitait avait enfin ses chances. L'article de Péju, sur l'affaire Slansky⁴, publié dans *Les Temps modernes*, ne fut pas attaqué par le P. C.

La guerre continuait en Indochine. L'Afrique du Nord bougeait. Après deux années d'efforts pacifiques et d'espairs déçus, Bourguiba ne comptait plus que sur la violence pour affranchir la Tunisie ; son arrestation⁵ suscita dans le pays une grève générale et des émeutes ; le ratissage du Cap Bon, 20 000 arrestations, la terreur, la torture rétablirent l'ordre. En décembre 52, il y eut à Casablanca, le lendemain de l'assassinat de Fehrat Hached⁶, une grève de protestation ; une émeute provoquée, quatre ou cinq Européens tués, permirent à M. Boniface de matraquer le syndicalisme marocain naissant : il fit massacrer cinq cents ouvriers. Le Néo-Destour, l'Istiqlal étaient des partis bourgeois, mais tout de même ils incarnaient la volonté d'indépendance de la Tunisie, du Maroc, et Sartre les soutint par tous les maigres moyens dont il disposait : des rencontres, des meetings, la revue.

Il y avait une diversion qui gardait pour moi tout son attrait : les voyages ; je n'avais pas vu tout ce que je souhaitais voir et dans beaucoup d'endroits je désirais retourner. De son côté Lanzmann ne connaissait presque rien de la France ni du monde. La plupart de nos loisirs, nous les passions en promenades, brèves ou longues.

Je crois que les arbres, les pierres, les ciels, les couleurs et les murmures des paysages n'auront jamais fini de me toucher. Je m'émouvais autant que dans ma jeunesse d'un coucher de soleil sur les sables de la Loire, d'une falaise rouge, d'un pommier en fleur, d'une prairie. J'aimais les chaussées grises et roses sous la haie infinie des platanes, ou la pluie d'or des feuilles d'acacia, quand vient l'automne ;

j'aimais, non certes pour y vivre mais pour les traverser et pour me souvenir, les bourgades provinciales, l'animation des marchés sur la place de Nemours ou d'Avallon, les calmes rues aux maisons basses, un rosier grimpant contre la pierre d'une façade, le bourdonnement des lilas au-dessus d'un mur ; des bouffées d'enfance me revenaient avec l'odeur des foin coupés, des labours, des bruyères, avec le glouglou des fontaines. Quand le temps nous était mesuré, nous nous contentions d'aller dîner aux environs de Paris, heureux de respirer des verdure, de voir les lumières en fleurs de l'autostrade, de sentir au retour l'haleine de la ville. Nous buvions du vin frais au bord d'une colline, des étoiles rouges et vertes passaient au-dessus de nos têtes en clignotant, elles plongeaient vers une plaine scintillante, hérissée de pylônes rouges, et leur ronronnement me troublait comme autrefois le sifflement d'un train à travers la campagne. Oui, pendant quelques années encore j'ai pu me plaire aux tuiles dorées des toits bourguignons, au granit des églises bretonnes, aux pierres des fermes tourangelles, à ces chemins secrets, le long d'une eau plus verte que l'herbe, à ces guinguettes où nous nous arrêtions pour manger une truite ou une fricassée, au brasillage des autos, la nuit, sur l'asphalte des Champs-Élysées. Quelque chose en sourdine minait cette douceur, ces fêtes, ce pays ; mais pour l'instant on ne m'obligeait pas à mettre le nez dedans et je me laissais prendre au chatolement des apparences.

En juin, nous partîmes pour notre premier grand voyage. Lanzmann était malade, le médecin lui avait enjoint la montagne et nous allâmes à Genève ; mais il pleuvait ; il pleuvait sur toute la Suisse ; nous errâmes autour des lacs italiens, puis nous gagnâmes Venise où se trouvaient Michelle et Sartre. On s'attendait d'un jour à l'autre au dénouement de l'affaire Rosenberg. Il y avait déjà deux ans qu'ils avaient été condamnés à mort et que leurs avocats luttèrent pour les sauver. La Cour Suprême venait de leur refuser définitivement tout sursis. Mais l'Europe entière et le pape lui-même, réclamaient si bruyamment leur grâce qu'Eisenhower allait être obligé de l'accorder.

Un matin, après avoir passé quelques heures au Lido, nous avons pris, Lanzmann et moi, un vaporetto pour retrouver, piazza Roma, Sartre et Michelle et aller déjeuner avec eux à Vicence ; nous avons vu sur un journal une énorme manchette : « *I Rosenberg sono stati assassinati.* » Sartre et Michelle débarquèrent quelques instants après nous. Le visage de Sartre était sombre : « On n'a plus du tout envie de revoir le théâtre de Vicence », dit-il ; il ajouta, d'une voix irritée : « Vous savez, on n'est pas très contents. » *Libération*, appelé par Lanzmann au téléphone, accepta de publier un article de Sartre. Il s'enferma dans sa chambre et écrivit toute la journée ; le soir, place Saint-Marc, il nous lut son papier ; personne n'en fut enchanté ; lui non plus. Il le recommença dans la nuit : « *Les Rosenberg sont morts et la vie continue. C'est ce que vous vouliez n'est-ce pas ?* » Il téléphona cette phrase et la suite à *Libération*, le matin.

La vie continuait : qu'y faire ? que faire ? Nous parlions des Rosenberg, Lanzmann et moi, tandis que nous roulions vers Trieste. Mais aussi nous regardions le ciel, la mer, ce monde où ils n'étaient plus.

« Si vous allez en Yougoslavie, je peux vous procurer des dinars », nous dit le

portier de l'hôtel de Trieste. On pouvait y aller ? Rien de plus simple. En vingt-quatre heures, l'agence Putnik nous fournit visas, cartes et conseils. Munis de deux roues de secours, d'un jerrican, de bougies, d'huile, de planches et d'instruments divers, nous fîmes le plein d'essence : « La Yougoslavie, en auto ! Je vous promets du plaisir ! » dit le pompiste. Nous étions émus en passant la frontière : presque un rideau de fer. Et en effet, on changeait de monde. Pas une voiture sur la route, qui longeait la mer ; la chaussée était si crevassée qu'il fallut bientôt rentrer dans les terres : même alors, impossible de dépasser le quarante à l'heure. Il faisait nuit, nous mourions de faim quand nous avons trouvé un hôtel à Otokac. « On va vous servir à dîner, nous dit-on, mais pour une chambre, il faut attendre le portier. » Le portier : il jouait un aussi grand rôle que dans l'œuvre de Kafka. Une chambre ? c'est le portier qui a la clé. De l'essence ? seul il peut débloquer la pompe ou ouvrir le magasin. Où est-il ? jamais là. On le trouve enfin : il n'a pas la clé ; il part la chercher. Il reviendra : mais quand ? Ce soir-là, dans une salle à manger enfumée, nous avons patienté en mâchonnant des boulettes et en buvant de l'eau-de-vie de prune. « Il y a ici une Française qui aimerait vous parler », nous dit le serveur. Une vieille institutrice édentée s'est assise à côté de nous ; elle connaissait un prince, qu'elle grillait de nous faire rencontrer, et qui en aurait eu long à nous dire sur les exactions de Tito ; quant à elle, son mari était en prison, et elle gagnait très mal sa vie. Il s'était battu comme colonel aux côtés des Allemands, et elle avait séjourné à Paris en uniforme de souris grise, ajouta-t-elle. Nous fîmes un tour dans la ville baignée de nuit et de silence et qui nous semblait fantastique tant nous nous étonnions de nous y trouver.

Le pompiste italien aurait eu beau jeu de ricaner. Le tourisme renaissait à peine ; de très rares hôtels, de rares restaurants, les nourritures les plus frugales ; on avait du mal à trouver de l'essence ; la moindre réparation posait des problèmes ; dans les garages, tout manquait ; les mécaniciens donnaient au hasard quelques coups de marteau. Nous ne ricanions pas. Ce pays qui était avant 1939 le plus pauvre d'Europe avait été ravagé par la guerre. Les raisons de son austérité, c'était sa résistance au fascisme, et aussi son refus de ressusciter les anciens privilèges ; pour la première fois de ma vie, je ne voyais pas l'opulence côtoyer la misère ; chez personne on ne rencontrait de l'arrogance ni de l'humilité ; en tous la même dignité ; et pour les étrangers que nous étions, une cordialité sans réticence ; on nous demandait et on nous rendait des services avec le même naturel.

Ce que nous voyions nous plaisait. Autour des lacs Plivice, dans un grand bruit de feuillages et de cascades, des enfants vendaient des paniers en écorce de bouleau, pleins de fraises sauvages ; de belles paysannes blondes nous regardaient passer le long des routes ; je connus à nouveau cette joie : du flanc d'une montagne, découvrir soudain la Méditerranée et les oliviers descendant de terrasse en terrasse vers le bleu infini de l'eau ; abrupte, découpée, piquée de promontoires et d'îlots scintillants, la côte était aussi belle que mes souvenirs de Grèce ; nous vîmes Sibenik, Split et son palais : dans les églises, de vieilles femmes

marmonnaient devant des icônes. Soudain, ce fut l'Orient : Mostar, ses coupoles et ses minarets effilés ; mais il y faisait plus de 40°, l'air était moite, Lanzmann piqua une fièvre et je me rappelai avec remords les prescriptions du médecin. Nous décidâmes de remonter vivement sur Belgrade et de regagner la Suisse. Sarajevo nous retint une journée ; si près de la Méditerranée, les grandes avenues, l'hôtel lourdement meublé appartenaient à l'Europe centrale ; les mosquées, gracieuses et délabrées, à l'Orient ; et quel méli-mélo de femmes aux fichus noirs, de paysans bottés, de costumes ouvragés, sur le pauvre marché qui évoquait pour moi ce mot d'avant l'autre guerre : les Balkans.

Pour gagner Belgrade, nous choisîmes sur la carte la route la plus courte qui franchissait la Save. Traversant des villages et hésitant aux carrefours, nous demandâmes plusieurs fois : « Beograd ? » On nous répondait par des phrases volubiles où revenait le mot « autoput » et par des gestes qui semblaient nous enjoindre de rebrousser chemin. Tout en évitant les lapins qui surgissaient de partout sous ses phares, Lanzmann me demandait : « Tu crois que c'est la route ? » Je lui montrais la carte. Au milieu de la nuit nous arrivâmes au bord d'une vaste étendue d'eau sombre : pas de pont. Il nous a fallu revenir en arrière, sur 200 kilomètres, pour rejoindre l'autoroute. J'ai relayé au volant Lanzmann épuisé et j'ai assommé un lièvre. « Ramasse-le donc, me dit-il, on le donnera à quelqu'un. » Le lièvre était énorme et saignait à peine.

Le jour se levait quand nous entrâmes dans Belgrade : nous avons dormi, puis visité cette ville au cœur massif, flanqué de gros bourgs paysans ; les magasins, les restaurants, les rues, les gens, tout semblait pauvre. Dans le vieux quartier, nous descendîmes de l'auto, décidés à nous débarrasser de notre lièvre que je tenais par les oreilles. Nous n'osions l'offrir à personne : et nous ne pouvions tout de même pas le jeter ! Enfin nous nous arrê tâmes devant un jeune couple qui promenait une voiture d'enfant, et je leur tendis le lièvre en disant : « Autoput. » Ils nous remercièrent en riant.

Le lendemain soir, nous filâmes de nouveau sur l'autoroute déserte, où ne roulaient que des tombereaux de foin ; un orage d'une terrifiante violence nous arrêta à Brod, un grand centre métallurgique ; il y avait bal à l'hôtel : les ouvriers et les ouvrières dansaient. Le gérant nous fit remarquer leur gaité, puis il nous exposa avec véhémence les griefs de son pays contre l'U. R. S. S. Lanzmann savait l'allemand que parlaient un assez grand nombre de Yougoslaves : tous ceux avec qui nous avons causé détestaient alors presque autant l'U. R. S. S. que l'Allemagne. Je me rappelle entre autres une halte dans un village où nous donnâmes à réparer deux chambres à air. Des terrassiers nous invitèrent à prendre un verre dans un hangar décoré de guirlandes en papier et de drapeaux ; ils évoquèrent leurs souvenirs de maquis, Lanzmann raconta les siens. Pour eux aussi un des plus beaux titres de gloire de Tito, c'était sa rupture avec Staline.

Après quelques heures d'arrêt à Zagreb, à Liubliana, nous quittâmes la Yougoslavie : non sans regret. Sa pauvreté était extrême ; elle manquait de ponts, de routes ; nous avions roulé sur un viaduc qu'utilisaient à la fois les piétons, les voitures et les trains. Mais à travers cette pénurie quelque chose me touchait que

je n'avais rencontré nulle part : un rapport simple et direct des gens entre eux, une communauté d'intérêts et d'espoirs, de la fraternité. Que l'Italie nous sembla riche, aussitôt passée la frontière ! D'énormes camions-citernes, des autos, des stations d'essence, un réseau de routes et de voies ferrées, des ponts, des boutiques opulentes : ces choses m'apparaissaient à présent comme un privilège. Et nous retrouvions, en même temps que la prospérité, les hiérarchies, les distances, les barrières.

Enfin ce fut la Suisse, la neige, les glaciers. Tous les cols, tous les sommets accessibles aux autos, nous y sommes grimpés. Après les hasards des itinéraires yougoslaves, cela nous dépitait de suivre des chemins battus ; escaladant la nuit des routes abruptes et verglacées, plus d'une fois nous avons puisé dans la peur un délicieux sentiment d'aventure. Nous avons dormi à plus de 3 000 mètres, au pied de la Jungfrau, et vu le soleil se lever sur l'Eiger. Et puis nous avons marché : j'en étais encore capable ; en espadrilles à travers des névés nous allions pendant sept à huit heures d'affilée. Lanzmann découvrait la haute montagne ; à Zermatt, il apprit par cœur tous les drames du Cervin. Après quelques jours à Milan, chez ma sœur, nous nous sommes promenés autour du val d'Aoste ; nous avons lu sur une pancarte, au bord d'une prairie : « Respectez la nature et la propriété. » Nous étions étonnés, en rentrant à Paris, de trouver pêle-mêle dans nos souvenirs les oliviers de Dalmatie et le bleu des glaciers.

Presque aussitôt, je quittai de nouveau Paris avec Sartre. Nous passâmes un mois dans un hôtel d'Amsterdam, sur les canaux ; nous travaillions, nous visitions les musées, la ville, et toute la Hollande. En France venait d'éclater une grève d'une exceptionnelle vigueur qui paralysait tous les services publics et entre autres les P. T. T.⁷ : pour correspondre, Lanzmann et moi portions nos lettres aux aéroports, nous les confiions à des voyageurs. Il essaya une fois d'attendrir une téléphoniste en plaidant l'ardeur de ses sentiments : « L'amour n'est pas une urgence », lui répondit-elle sèchement.

D'Amsterdam, nous allâmes voir, parmi les forêts et les bruyères, les Van Gogh du musée Muller-Kroller ; nous suivîmes les bords du Rhin, ceux de la Moselle. Aux terrasses des *weinstubbe* nous buvions du vin parfumé dans de beaux verres épais, couleur de raisin clair. Sartre me montra, sur une colline au-dessus de Trêves, les restes du Stalag où il avait été prisonnier : le site me frappa ; mais les barbelés rouillés, les quelques baraques qui tenaient encore debout m'en disaient beaucoup moins que ses récits. Nous traversâmes l'Alsace, nous descendîmes jusqu'à Bâle où je revis les Holbein et les Klee.

Lanzmann devait, selon nos conventions, nous y rejoindre pour quelques jours et je l'attendais avec impatience ; je reçus une dépêche : il était à l'hôpital, il avait eu, aux environs de Cahors, un accident d'auto. J'eus peur. Je gagnai avec Sartre Cahors où Lanzmann gisait, écorché et moulu. C'était moins grave qu'on ne l'avait craint. Il se leva bientôt, et nous fîmes tous les trois un tour à travers le Lot et le Limousin ; nous visitâmes les grottes de Lascaux. Nous descendîmes jusqu'à Toulouse, revoyant Albi, Cordes, la forêt de Grésigne. Je finis mes vacances avec Sartre par un tour en Bretagne : elle nous parut très belle sous l'automne et ses

orages. Mais j'étais anxieuse. J'avais redouté que Lanzmann ne s'accommodât pas de mes rapports avec Sartre ; à présent, il tenait tant de place dans ma vie que je me demandais si mon entente avec Sartre ne risquait pas d'en pâtir. Sartre et moi, nous ne menions plus tout à fait la même existence. Jamais la politique, ses écrits, son travail ne l'avaient tant absorbé ; et même il se surmenait. Moi je profitais de ma jeunesse retrouvée ; je me donnais aux instants. Certes, nous resterions toujours d'intimes amis, mais nos destinées, jusqu'alors confondues, ne finiraient-elles pas par se séparer ? Par la suite je me rassurai. L'équilibre que j'avais réalisé, grâce à Lanzmann, à Sartre, et à ma propre vigilance, était durable et dura.

1953 s'acheva bien. La déposition du Sultan était une victoire du colonialisme : mais précaire, pensions-nous. L'armistice avait enfin été signé en Corée ; Ho Chi Minh, dans une interview accordée à un journal suédois, *l'Expressen*, ouvrait la voie à des négociations. L'émeute du 17 juin, à Berlin-Est, où la police avait tiré sur les ouvriers, la chute de Rakosi et l'abolition par Nagy des camps de concentration avaient brutalement obligé les communistes à reconnaître certains faits que jusqu'alors ils niaient ; quelques-uns se posaient des questions ; d'autres « serraient les dents ». Aux sympathisants, l'évolution de l'U. R. S. S. apportait une satisfaction sans mélange : les camps et Béria disparaissaient ; le niveau de vie des Russes allait s'élever, ce qui favoriserait une démocratisation politique et intellectuelle, car l'industrie légère n'était plus sacrifiée à l'industrie lourde ; et déjà en effet s'annonçait un « dégel », selon le titre du dernier roman d'Ehrenbourg. Quand Malenkov eut fait connaître que l'U. R. S. S. possédait la bombe H, l'éventualité d'un conflit mondial parut écartée pour longtemps. Un « équilibre des terreurs », c'est tout de même mieux qu'une terreur sans équilibre. Dans ce contexte, la victoire d'Adenauer, qui présageait la création de l'armée européenne, perdait un peu de sa gravité.

Sartre avait écrit en quelques semaines et en s'amusant beaucoup l'adaptation de *Kean* demandée par Brasseur ; pour une fois, les répétitions se passèrent sans drame. Je vis *En attendant Godot*. Je me méfie des pièces qui présentent, sous des symboles, la condition humaine dans sa généralité ; mais j'admire que Beckett réussît à nous captiver, simplement en peignant cette inlassable patience qui retient à la terre, envers et contre tout, notre espèce et chacun de nous ; j'étais un des acteurs du drame, avec pour partenaire l'auteur ; tandis que nous attendions — quoi ? — il parlait, j'écoutais : par ma présence, par sa voix, s'entretenait un inutile et nécessaire espoir.

Le Vieil Homme et la mer d'Hemingway venait de paraître en français, et toute la critique l'encensait. Ni mes amis ni moi nous ne l'aimions. Hemingway savait raconter une histoire ; mais il avait surchargé celle-ci de symboles ; il s'identifiait au pêcheur qui porte sur ses épaules, sous la figure faussement simple d'un poisson, la croix du Christ : je trouvais irritant ce narcissisme sénile. Je ne m'accordai pas tout à fait avec Lanzmann sur *Le Questionnaire* de von Salomon. L'Allemagne était devenue le pays le plus prospère d'Europe ; Antonina Vallentin qui en revenait m'avait raconté sa rencontre avec le néo-nazisme allemand ; en

dépît des « questionnaires », les anciens nazis et les hommes d'affaires qui avaient soutenu Hitler tenaient de nouveau le haut du pavé. Je comprenais qu'on accueillît avec colère l'autojustification de Salomon. Je reconnaissais combien il entraînait de mauvaise foi dans son procédé et qu'elle perçait dans son style même. Mais le brio de ses récits ranimait en moi le vieux désir de raconter mes propres souvenirs.

Bientôt en effet j'aurais de nouveau à me demander : qu'écrire ? Car enfin — et cela ne contribua pas peu à l'allégresse de cet automne — j'achevais mon livre. Je m'inquiétai d'un titre. J'avais renoncé aux *Survivants* : tout de même, en 44, la vie ne s'était pas arrêtée. J'aurais volontiers choisi *Les Suspects* si le mot n'avait pas été utilisé quelques années plus tôt par Darbon, car le sujet essentiel du roman, c'était l'équivoque de la condition d'écrivain. Sartre suggérait *les Griots* : nous nous comparions volontiers à ces forgerons, sorciers et poètes, que certaines sociétés africaines à la fois honorent, craignent et dédaignent. ; mais c'était trop ésotérique. « Pourquoi pas *Les Mandarins* ? », proposa Lanzmann.

L'hiver commença rudement ; l'abbé Pierre lança sa grande offensive de charité, les bourgeoises consentirent avec élan à se séparer de quelques hardes, tout le monde se sentit bon et généreux et les réveillons furent très animés. Notre petit groupe se réunit chez Michelle. Le manuscrit des *Mandarins* confié à Gallimard, Lanzmann ayant en janvier quinze jours de vacances, je rêvai de soleil. Provisoirement le Maroc était calme ; Lanzmann avait envie de le connaître et moi de le revoir : nous retînmes des places d'avion. La veille de notre départ, les journaux titraient : « Alerte au Maroc. » C'était le début de la vague de terrorisme et de contre-terrorisme déclenchée par la déposition du Sultan. Nous changeâmes nos plans et le surlendemain matin nous nous embarquâmes, avec la voiture, pour Alger, pluvieuse, pleine de mendiants, de chômeurs, de désespoir. Derrière cette morne façade, il y avait un peuple en ébullition que des militants organisaient avec une patience tenace, mais cela, nous l'ignorions. Nous filâmes aussitôt vers le désert. Devant l'hôtel de Ghardaïa des camions étaient parqués, portant aux flancs des inscriptions qui annonçaient les buts de l'expédition. « Vendre des cuisinières électriques et étudier la parasitologie sur 30 000 kilomètres d'Afrique Noire. » Une Américaine, qui se préparait à traverser le Sahara, fourbissait sa Willis Overland. Pourquoi ne pas descendre nous aussi sur El Goléa ? me demandait Lanzmann. Les gens de l'hôtel lui assuraient que l'Aronde y arriverait en pièces détachées. Je proposai d'aller d'abord à Guerrera. La ville se dressait, rouge et splendide au-dessus des sables ; sur la place, au milieu d'un cercle attentif, un homme, portant un mouton sur son dos, marchait de long en large, très vite, en criant des mots : c'était une vente aux enchères ; nous avons regardé les gens, les rues, marché dans l'oasis. Mais pour aller, pour revenir, quelle épreuve ! on roulait sur une route ondulée, coupée de caniveaux, passant abruptement de 80 à 5 à l'heure ; au retour, la nuit tombait ; sous un ciel d'orage d'une terrifiante beauté nous nous sommes ensablés ; nous avions une pelle, des planches, Lanzmann nous a dégagés : mais il a renoncé à El Goléa.

A Ouargla j'ai retrouvé, inchangés, les sables couleur d'abricot, les falaises couleur de praline qui m'avaient émue, huit ans plus tôt. Touggourt nous a déplu ; nous y avons dormi et nous nous sommes hâtés de la quitter, malgré un vent de sable et les conseils qu'on nous prodiguait. On n'y voyait pas à dix mètres et au bout de cinq minutes nous nous sommes retrouvés dans des terrains vagues. Liguant nos entêtements, nous avons regagné la piste et allumé nos phares ; une auto s'est arrêtée : un notable musulman et son chauffeur : « Suivez-nous. » Leur Citroën filait à 90 dans l'épaisse obscurité blanche. Lanzmann fonçait, les yeux rivés sur l'arrière de la voiture. Ils se sont arrêtés dans un village, et nous avons continué, à la même allure — dès que Lanzmann ralentissait l'auto trépidait, tous ses morceaux s'entrechoquaient — assurés de nous fracasser si un obstacle surgissait. Enfin, nous avons émergé de la bourrasque, mais le vent avait amoncelé des dunes sur la chaussée ; au bout de quatre kilomètres, ensablement : une équipe qui travaillait sur une étroite voie ferrée vint à notre aide ; deuxième ensablement : deux wagonnets passaient, à moins de dix à l'heure, transportant des ouvriers ; ils nous ont tirés d'affaire. Enfin, à 80 kilomètres d'El Oued, ensablement définitif ; c'était le crépuscule, il faisait grand froid ; la nuit allait être dure à passer. Nous avons béni notre étoile quand nous avons aperçu une Dodge : le chef de gare, sa femme, deux conducteurs musulmans. Dépannage, nouvel ensablement. Pour finir, nous sommes montés dans la Dodge avec nos bagages ; nous avons fermé la voiture, mais refusé qu'un des chauffeurs passât la nuit à la garder.

Au matin, les chauffeurs allèrent chercher l'auto. Le chef de gare, craignant, si son train ne servait à rien, qu'on le supprimât, voulait que nous l'utilisions le lendemain pour ramener la voiture à Biskra. « Elle se cassera », prédisait Salem, un homme jeune à l'air décidé qui, pour quatre mille francs, se faisait fort de la conduire à Nefta à travers les dunes. Je les avais franchies naguère en camion, mais une Aronde passerait-elle ? Non, nous disait-on. Comme nous nous promenions, perplexes, parmi les beaux jardins en forme d'entonnoir, nous rencontrâmes Salem ; il conduisait une jeep chargée d'enfants et cabriolait de dune en dune. » Eh bien, si vous êtes toujours d'accord, tentons le coup », décidâmes-nous. Le soir, nous fîmes nos adieux au chef de gare, navré. Sa femme, arrivée depuis peu en Algérie, était encore éblouie : une grande maison, un vaste jardin, des domestiques à discrétion, elle n'avait jamais rêvé ça : « Quand j'écris à mes parents que je fais des deux cents kilomètres en auto dans la journée, pour le plaisir, ils ne veulent pas le croire ! » C'était de braves gens mais ils s'opposèrent à ce que Lanzmann rétribuât les deux chauffeurs, qui étaient employés à la gare. Lanzmann le fit, derrière leur dos ; ils s'en aperçurent et en prirent de l'humeur.

Au matin, tout El Oued nous regarda partir ; Salem avait dégonflé les pneus ; il embraya sous le feu des regards sceptiques : « Tu ne passeras pas avec ça. » Nous étions anxieux : en cas d'échec, il faudrait attendre huit jours le prochain train. Hélas ! à moins de cinq kilomètres, l'auto s'enlisa ; des paysans l'aidèrent à repartir, mais la prochaine fois il n'y aura personne, me disais-je consternée. Et puis, l'Aronde s'est mise à voler sur le sable ; de temps en temps, arrivé en haut

d'une dune, Salem la dévalait en marche arrière enfin de l'attaquer sous un autre angle : et il passait. A trois heures, nous buvions à sa santé dans un café musulman de Nefta et les clients qu'il avait ameutés le regardaient avec admiration. Il était vif, intelligent, autant qu'adroit ; il a sûrement rejoint l'A. L. N. dès les premiers jours : que lui est-il arrivé ?

Grâce à lui, nous avons été bien accueillis ; mais un peu plus tard, au retour d'une promenade dans l'oasis, sur la place presque déserte, les rares marchands figés derrière leurs éventaires nous regardèrent d'un air mauvais ; l'hôtel était fermé ; un bistrot qui semblait ouvert refusa de nous servir fût-ce un verre d'eau. Nous visitâmes Tataouine, Médénine, Djerba, mais nous sentions entre le pays et nous un écran d'hostilité. Près de Gabès j'entendis pour la première fois un mot qui devait bientôt me devenir familier ; je demandai à un officier si on pouvait aller aux Matmata : je craignais les sables ; il eut un sourire supérieur : « Vous avez peur des fellagha ? soyez tranquilles : nous sommes là, ils ne s'y frottent pas ! » Un soir, au crépuscule, nous avons fait le tour du Cap Bon. Rentrant de Tunis en avion, nous avons embarqué l'auto sur un bateau ; un jeune docker tunisien a lu sur la voiture le nom de Sartre ; il a appelé ses camarades : « La voiture de Jean-Paul Sartre ! on va s'en occuper tout de suite ! Dites-lui merci de notre part ! » J'ai envié Sartre d'avoir su faire naître sur ces visages que la France avait voués à la haine, ces sourires d'amitié.

*

Je recommençai à écrire, mais mollement. Le seul projet qui me tint à présent à cœur, c'était de ressusciter mon enfance et ma jeunesse, et je n'osais pas le faire sans détour. Renouant avec de très anciennes tentatives, j'entrepris une longue nouvelle sur la mort de Zaza. Quand au bout de deux à trois mois je la montrai à Sartre, il tordit le nez ; j'étais bien d'accord : cette histoire semblait gratuite et n'intéressait pas. Pendant quelque temps je me contentai de lire et de corriger, très mal, les épreuves des *Mandarins*.

L'année 54 démentait nos espoirs ; la conférence de Berlin ayant échoué, la France se disposait à ratifier la C. E. D. Soutenue par l'Amérique qui, vaincue en Corée, voulait du moins soustraire l'Indochine au communisme, elle repoussa les avances d'Ho Chi Minh. Du jour où le général Navarre eut engagé, le 13 mars, la bataille de Dien-Bien-Phu je fis pour la première fois une expérience pénible : je me sentis radicalement coupée de la masse de mes compatriotes. La grande presse et la radio annonçaient que l'armée du Viet-Minh allait être anéantie ; non seulement, lisant les journaux de gauche et les journaux étrangers, je savais que c'était faux, mais avec mes amis je m'en félicitais. Du côté du Viet-Minh, la guerre avait fait, dans le peuple et dans l'armée, des centaines de milliers de morts et je m'en émouvais plus que des pertes subies par la garnison : 15 000 légionnaires dont un tiers au moins étaient d'anciens S. S. L'héroïsme des unités-suicide était plus extraordinaire que celui de Geneviève de Galard et du colonel de Castries, qu'exploitait indécement la propagande. Bidault tirait argument de leur courage pour se refuser à négocier fût-ce une trêve qui eût

permis d'évacuer les blessés. Quand Dien-Bien-Phu tomba, je sus que le Viet-Minh avait pratiquement conquis son indépendance et j'en fus heureuse. Depuis des années j'étais contre la France officielle : mais jamais encore je n'avais eu à me réjouir de sa défaite : c'était plus scandaleux que de cracher sur une victoire. Les gens que je croisais s'imaginaient qu'un grand malheur venait de frapper leur pays, le mien. S'ils avaient soupçonné ma satisfaction, j'aurais mérité à leurs yeux douze balles dans la peau.

Les ultras et l'Armée prétendirent imputer les souffrances, les agonies, les morts de Dien-Bien-Phu aux civils dans leur ensemble, à la gauche en particulier ; que Laniel et Pleven se fissent botter le train, rien de mieux, il y avait au moins quelques coups de pieds au cul qui ne se perdaient pas ; mais enfin ce n'était pas les ministres qui avaient choisi d'enfermer le corps expéditionnaire dans un « pot de chambre ». L'Armée, qui devait par la suite nourrir si complaisamment sa rancœur du souvenir de cette « humiliation », en portait l'entière responsabilité. Quant à la gauche, non seulement elle avait toujours voulu la paix, mais sa presse et ses hommes politiques avaient dénoncé la dangereuse extravagance du plan Navarre. Il y eut un assassin au gouvernement : Bidault ; mais son crime ne fut pas de trahir les militaires : il était allé jusqu'à risquer la guerre mondiale pour les soutenir. On ne pouvait pas prévoir à quelles extrémités nous entraînerait la paraphrénie d'une armée qui, refusant d'assumer ses fautes, rentrait en France assoiffée de vengeance. Cependant, tandis que le Parlement renversait Laniel et Bidault, s'opposait au départ du contingent et chargeait Mendès-France de négocier, tandis qu'une grande partie du pays l'approuvait, un chauvinisme hargneux, propagé par les vaincus d'Indochine, commençait d'infecter l'opinion. Oulanova devait danser à Paris : les parachutistes crurent venger Dien-Bien-Phu en empêchant la représentation par des menaces qui intimidèrent les autorités.

En mars, les Américains avaient largué sur Bikini une bombe dont les effets dépassèrent toutes leurs prévisions⁸. Oppenheimer qui avait contribué à la mettre au point n'en fut pas moins accusé d'activités antiaméricaines. La chasse aux sorcières ne se relâchait pas : pourtant l'impérialisme américain se portait fort bien ; ceux qu'il opprimait et qui essayaient de le combattre étaient aussitôt écrasés. Pour attirer l'attention du monde, des Portoricains firent feu en pleine séance sur des membres du Congrès : inutilement. Arbenz, au Guatemala, avait tenté de secouer le joug de l'*United Fruit* : des mercenaires, baptisés « armée de libération », débarquèrent et le chassèrent.

En février, Elsa Triolet demanda à Sartre de participer à une rencontre entre des écrivains de l'Est et de l'Ouest qui allaient préparer à Knokke-le-Zoute une sorte de Table ronde ; il accepta ; nous l'accompagnâmes en voiture, Michelle, Lanzmann et moi ; le jour, nous nous promenions, nous regardions des tableaux ; le soir il nous racontait les séances ; les intellectuels bourgeois, Mauriac entre autres, avaient décliné l'invitation d'Elsa Triolet ; le petit groupe de communistes et de sympathisants qu'elle avait rassemblés rédigeait un appel en vue d'une réunion plus vaste : il fallait n'effaroucher personne et on pesait chaque

mot ; il y avait Carlo Levi, tout frileux sous un bonnet de fourrure, Fédine, Anna Seghers, Brecht, charmant, mais qui consterna tout le monde, quand enfin le texte fut arrêté, en demandant d'un air naïf qu'on y ajoutât une protestation contre les expériences atomiques américaines ; Fédine et Sartre firent prudemment écarter sa suggestion. La reine des Belges, vieille progressiste, reçut à Bruxelles les membres de ce petit congrès. Les écrivains russes convièrent Sartre à venir à Moscou en mai.

Il avait travaillé toute l'année avec excès : il souffrait d'hypertension. Le médecin lui avait ordonné la campagne, un long repos : il se bornait à prendre quelques drogues. Il dormit à peine les nuits qui précédèrent son voyage parce qu'il lui fallait achever sa préface à l'album de Cartier-Bresson, *D'une Chine à l'autre* ; il devait s'arrêter à Berlin et participer à une réunion du Mouvement de la Paix, il préparerait sa communication dans l'avion ; décidément il se surmenait et je m'inquiétais, il semblait exténué. Ses premières lettres me rassurèrent un peu. A Berlin il avait parlé de l'universalisation de l'Histoire et de son paradoxe : un de ses aspects, c'était l'apparition d'armes capables d'anéantir la terre ; l'autre, l'intervention, dans le cours du monde, de pays colonisés ou semi-colonisés qui, pour conquérir leur indépendance, déclenchaient des guerres populaires, contre lesquelles les bombes atomiques n'avaient aucun pouvoir.

Maintenant, Sartre se remettait de ses fatigues, affirmait-il. De son hôtel, le National, il apercevait la Place Rouge, couverte de drapeaux : on fêtait l'anniversaire de la réunion de l'Ukraine à la Russie. Il assista au défilé : « J'ai mesuré de mes yeux un million d'hommes », m'écrivit-il. Il avait été frappé par la muflerie de certains diplomates étrangers qui, dans leur tribune, ricanaient : « En France, le 14 juillet sur les Champs-Élysées, on n'aurait pas toléré leur grossièreté. » Il visita l'Université, parla avec des étudiants, des professeurs, écouta dans une usine des ouvriers et des techniciens discuter les œuvres de Simonov ; il se promenait beaucoup ; son interprète lui avait remis 500 roubles, pour le cas où il voudrait sortir seul, ce qu'il faisait souvent. Invité par Simonov, dans sa datcha, il avait été soumis à rude épreuve : un banquet de quatre heures, vingt toasts à la vodka, et sans arrêt on remplissait son verre de vin rosé d'Arménie, de vin rouge de Géorgie. « Je l'observe pendant qu'il mange, dit un des convives : cet homme-là doit être honnête, car il mange et boit sincèrement. » Sartre eut à cœur de rester jusqu'au bout digne de cet éloge : « Je n'ai pas perdu l'usage de ma tête, mais partiellement celui de mes jambes », m'avoua-t-il. On le transporta jusqu'au train de Léninegrad où il arriva le lendemain matin. Les quais de la Néva, les palais le saisirent ; mais on ne le ménageait pas. Quatre heures de promenade en auto à travers la ville, visite des monuments, une heure de repos, quatre heures de visite au Palais de la Culture. Programme analogue le lendemain, et soirée de ballets. Il revint à Moscou, il partit en avion pour l'Ouzbékistan. Il devait ensuite accompagner Ehrenbourg à Stockholm pour une réunion du Mouvement de la Paix, et revenir le 21 juin à Paris.

En juin, ma sœur exposa, rive droite, ses derniers tableaux. Soucieuse d'approfondir son métier, elle bridait à l'excès sa spontanéité, mais déjà certaines

de ses œuvres frappaient. Je rencontrai à son vernissage, accompagnée de Jacqueline Audry, Françoise Sagan. Je n'aimais guère son roman : je devais plus tard préférer *Un certain sourire*, *Dans un mois dans un an* ; mais elle avait une manière plaisante d'éluder son personnage d'enfant prodige.

C'était un bel été. J'allai m'installer avec Lanzmann dans un petit hôtel, sur le lac des Settons ; nous avions emporté une bibliothèque, mais nous passâmes le plus clair de notre temps par monts et par vaux, à regarder des abbayes, des églises, des châteaux ; des genêts en fleur jaunissaient les collines. Le jour de notre retour, je trouvai dans ma case, au bas de l'escalier, un mot de Bost : « Passez tout de suite me voir. » Je pensai : « Il est arrivé quelque chose à Sartre. » En effet, dans la matinée Ehrenbourg avait téléphoné à d'Astier, de Stockholm, en lui demandant de prévenir les amis de Sartre : on le soignait dans un hôpital de Moscou ; d'Astier avait touché Cau qui avait avisé Bost. J'eus peur, comme en ce jour de 40 où la lettre d'une inconnue m'avait indiqué la nouvelle adresse de Sartre : Krankenrevier. Bost semblait atterré lui aussi. Qu'avait Sartre au juste ? Il l'ignorait. Je voulus parler à Cau ; il était à la Sorbonne où se tenait je ne sais quelle réunion ; nous y allâmes ; d'Astier a parlé d'une crise d'hypotension, me dit Cau, ce n'est pas grave. Cela ne me satisfait pas ; c'était certainement d'hypertension que Sartre souffrait : avait-il eu une attaque ? Je décidai avec Bost, Olga et Lanzmann, d'aller à l'ambassade soviétique et de demander à l'attaché culturel de téléphoner à Moscou. Dans l'entrée, nous rencontrâmes des fonctionnaires et je leur exposai ma requête ; ils nous regardèrent avec surprise : « Téléphonnez vous-même... Vous n'avez qu'à décrocher et à appeler Moscou. » Si tenace était alors l'image du rideau de fer que nous eûmes peine à les croire. Revenus rue de la Bûcherie, je demandai Moscou, l'hôpital, Sartre. Avec stupéfaction j'entendis au bout de trois minutes sa voix. « Comment allez-vous ? lui dis-je anxieusement. — Mais très bien, me répondit-il d'un ton mondain. — Vous n'allez pas bien puisque vous êtes à l'hôpital. — Comment le savez-vous ? » Il paraissait mystifié. Je lui expliquai. Il avoua une crise d'hypertension, mais c'était fini, il rentrait à Paris. Je raccrochai, mais je ne retrouvai pas la paix ; cette alerte avait un tout autre sens que celle de 1940 ; alors c'étaient des dangers extérieurs qui menaçaient Sartre ; soudain, je réalisai que, comme tout le monde, il portait sa mort en lui. Je ne l'avais jamais regardée en face ; contre elle j'invoquai mon propre anéantissement qui tout en m'épouvantant me rassurait ; mais en cet instant j'étais hors jeu ; peu importait que je me trouve ou non sur terre le jour où il disparaîtrait, que je lui survive ou non : ce jour viendrait. Dans vingt ans ou demain c'était la même imminence : il mourra. Quel noir éblouissement ! La crise se dénoua. Mais quelque chose d'irréversible était arrivé ; la mort m'avait saisie ; elle n'était plus un scandale métaphysique, mais une qualité de nos artères ; non plus un manchon de nuit autour de nous, mais une présence intime qui pénétrait ma vie, altérant les goûts, les odeurs, les lumières, les souvenirs, les projets : tout.

Sartre revint ; à part de grandes laideurs architecturales, il avait aimé ce qu'il avait vu. Surtout, il avait été très intéressé par les rapports nouveaux qui se sont

créés en U. R. S. S. entre les hommes, et aussi entre gens et choses : entre un auteur et ses lecteurs, entre les ouvriers et l'usine. Travail, loisir, lecture, voyages, amitié : tout avait là-bas un autre sens qu'ici. Il lui semblait que la société soviétique avait vaincu en grande partie la solitude qui ronge la nôtre ; les inconvénients qu'avait en U. R. S. S. la vie collective lui paraissaient moins regrettables que le délaissement individualiste.

Le voyage avait été épuisant ; du matin à l'aube, des rencontres, des colloques, des visites, des déplacements, des banquets. A Moscou le programme, étalé sur plusieurs jours, lui accordait un peu de répit ; ailleurs, les organisations régionales ne lui en laissaient aucun. Il devait passer quarante-huit heures à Samarkande : « Un jour avec les officiels, un jour seul », exigea-t-il. Ce caprice surprit : la beauté, c'est la beauté, même si on est quarante à la regarder ; on l'attribua à son individualisme bourgeois, mais enfin on promit de s'y plier. Au dernier moment, l'Union des écrivains de Tachkent limita l'excursion à une seule journée : il y avait des usines à visiter, des livres pour enfants à examiner. « Mais on vous laissera seul », promit l'interprète. Un archéologue et quelques notables escortèrent Sartre à travers la ville ; l'auto s'arrêtait devant les palais et les mosquées, vestiges superbes du règne de Tamerlan ; tout le monde descendait, l'archéologue expliquait. Puis l'interprète étendait les bras et chassait tout le monde : « Et maintenant Jean-Paul Sartre souhaite rester seul. » Ils se retiraient et Sartre se morfondait en attendant de les rejoindre.

Le plus éprouvant, c'était les moments de détente, fort joyeux, d'ailleurs : festins et beuveries. Les prouesses accomplies dans la datcha de Simonov, Sartre avait dû souvent les renouveler. A Tachkent le soir de son départ, un ingénieur robuste comme trois armoires l'avait défié à la vodka ; sur l'aérodrome où il l'accompagna, l'ingénieur s'effondra, à la grande satisfaction de Sartre qui réussit à gagner son siège où il s'endormit d'un sommeil de plomb. Au réveil, il était si crevé qu'il demanda à son interprète de lui ménager à Moscou une journée de repos ; aussitôt descendu d'avion, il entendit dans le hall l'appel d'un haut-parleur : Jean-Paul Sartre... C'était Simonov qui par téléphone le conviait à déjeuner. S'il avait su le russe, il aurait demandé que le déjeuner fût remis au lendemain, ce que Simonov eût volontiers accepté : mais aucun de ses « aides⁹ » — outre son interprète, un membre de l'Union des écrivains l'accompagnait dans ses déplacements — ne voulut se charger de proposer à Simonov ce changement. Le repas eut lieu le jour même ; il fut généreusement arrosé et à la fin Simonov tendit à Sartre une corne aux dimensions imposantes, remplie de vin : « Pleine ou vide, vous l'emporterez » ; et il la lui mit dans les mains ; impossible de la poser sans l'avoir vidée ; Sartre s'exécuta. En sortant de table, il alla se promener, seul, au bord de la Moskova, et son cœur cognait contre ses côtes. Il cogna si fort toute la nuit et le lendemain matin qu'il se sentit incapable de rencontrer, comme il était prévu, un groupe de philosophes. « Mais qu'avez-vous ? » dit l'interprète. Elle prit son pouls, et se précipita hors de la chambre pour appeler un médecin qui aussitôt expédia Sartre à l'hôpital. On l'avait soigné, il avait dormi, il s'était reposé, il s'était jugé guéri. En fait, non. Je

réunis quelques intimes, et il lui fallut visiblement un grand effort pour nous raconter ses histoires. Il donna une interview à *Libération* : il parla hâtivement et, quand on lui proposa de revoir le texte, il se déroba. En Italie où il alla se reposer avec Michelle, il commença une autobiographie ; mais il n'arrivait pas, m'écrivit-il, à joindre deux idées. Du moins dormait-il énormément et voyait-il des gens qui l'intéressaient : il avait été très amicalement accueilli par les communistes italiens. Il dîna en plein air, place du Trastevere, avec Togliatti ; le musicien attaché au restaurant montra fièrement à Togliatti sa carte du P. C. I. et chanta en son honneur de vieilles chansons romaines ; toute une foule se rassembla, chaleureuse et pressante ; mais des Américains sifflèrent ; les Italiens grondèrent : pour éviter une bagarre il fallut décamper.

Pendant ce temps, je voyageai en Espagne avec Lanzmann ; depuis des années, bien des antifranquistes s'y promenaient sans scrupules : j'étouffai les miens. Sauf à Tossa, devenue laidement touristique, je trouvai peu de changements ; la misère avait encore augmenté ; dans certains coins de Barcelone, presque partout à Tarragone, les rues étaient des égouts, peuplées d'enfants affamés, de mendiants, d'infirmes, de prostituées chétives. La capitale, on sentait que Franco la soignait ; les quartiers pouilleux que j'avais vus en 45 avaient été rasés ; mais où avait-on relogé les habitants ? les immeubles qui avaient poussé dans les parages abritaient des fonctionnaires aisés.

Enfin, nous étions renseignés sur la situation du pays. Si nous étions venus tout de même, c'est qu'il gardait de quoi nous attacher : son passé, son sol, son peuple. Je revisitai le Prado : à présent, je préfèrai au Gréco, Goya et aussi Vélasquez. A Avila, à l'Escorial, dans les cigarales de Tolède, à Séville, à Grenade, je retrouvai mes joies d'autrefois.

Lanzmann et moi, nous aimions comprendre et apprendre, mais aussi l'émotion fugitive des apparitions : un château rouge, dressé sur une butte au bord d'un lac ; du haut d'un col, une vallée creusée à l'infini sous ses voiles de brume ; une lumière qui crève soudain un nuage et baigne obliquement les champs de la Vieille Castille ; la mer, au loin. Et ma vieille manie, il la fit sienne, ratisser minutieusement les régions où nous passions : des montagnes couleur de corail, des plateaux cendreaux et boursoufflés, des plaines couvertes de chaume que le crépuscule embrasait et cette côte abrupte et déchirée dont Dali a si bien dessiné les splendeurs et l'effroi. La chaleur ne nous intimidait pas : un vent brûlant balayait l'Andalousie des steppes quand nous visitâmes par 40° ses hameaux troglodytes. Nous nous reposions sur des plages ou dans des criques solitaires, nous baignant longtemps dans la mer et dans le soleil. Le soir dans les villages, nous regardions parader et rire les jeunes filles en robes claires.

A la Lérica c'était fête ; des petites filles, déguisées à l'andalouse — longues jupes à volants, éventails et mantilles — lèvres, joues et cils fardés, se pavanaient entre les stands de tir, les loteries, les manèges, les cafés à ciel ouvert ; des pétards éclataient à tous les coins de rues. Lanzmann vit sa première corrida, mauvaise, mais qui l'émut tout de même. Et puis nous montâmes vers le nord que je ne connaissais pas ; je vis les vitraux de Léon, le musée de Valladolid, les petits ports

basques : Guernica. Enfin Saint-Sébastien d'où nous rentrâmes d'un trait.

Je démêlais mal les sentiments que m'inspirait à présent le peuple d'Espagne. La défaite est une disgrâce ; impossible d'y survivre sans pactiser avec ce qu'on déteste. J'étais gênée par une patience que n'éclairait plus l'espoir. Quand nous passions en auto, les terrassiers sur les routes n'auraient pas dû nous sourire. Ils savaient pourtant que les riches ne sont pas leurs amis, ces paysans qui jamais ne levaient un doigt pour nous arrêter ; ils étaient stupéfaits quand nous leur propositions de monter ; une vieille crut même à un kidnapping. Un soir nous embarquâmes un homme très âgé qui portait un gros sac : « Où allez-vous ? — Mais... à la capitale ! » dit-il avec un geste noble ; il parlait de Badajoz, à 70 kilomètres : « C'est loin ! — Eh oui ! J'aurais marché toute la nuit. » A Séville, dans les bars de l'Alameda, les petites prostituées auraient dû nous regarder d'un air hostile ; mais non. L'une d'elles, toute jeune, s'installa à notre table et elle me suppliait : « Emmenez-moi à Paris, je sais bien laver, bien repasser, je suis dure au travail, je vous soignerai... »

Une conversation m'éclaira. A Grenade, comme nous dînions à l'hôtel de l'Alhambra, Lanzmann, irrité contre le maître d'hôtel qui lui interdisait d'ôter son veston, fit une sortie contre les militaires et les curés qui gouvernaient ce pays ; l'autre se mit à rire : il ne les aimait pas non plus. Pendant la guerre civile, il avait travaillé dans l'hôtel de Valence où se trouvaient Malraux et Ehrenbourg. Il évoqua quelques souvenirs, puis sa voix se durcit : « Vous nous avez encouragés à nous battre ; et puis vous nous avez laissé tomber ; et qui a payé ? nous. Un million de morts ; partout sur les routes, sur les places, des morts. Nous ne recommencerons pas, plus jamais, à aucun prix. » Oui, ces hommes tranquilles avaient risqué leur vie pour un autre avenir ; ils étaient les fils, les frères de ceux qui l'avaient donnée ; l'Angleterre et la France étaient aussi responsables de leur résignation que l'Allemagne et l'Italie. Il fallait attendre qu'une autre génération, moins écrasée de souvenirs, retrouvât l'espoir et reprît la lutte.

Quand je rentrai à Paris, Mendès-France avait signé les accords avec le Viet-Nam, il s'était rendu à Tunis et avait négocié avec les dirigeants tunisiens. Il avait incité la Chambre à voter contre la C. E. D. Bien qu'il eût refusé l'appui des voix communistes, sa politique était celle que la gauche souhaitait.

Sartre était encore mal en point quand à la fin d'août je partis en auto avec lui ; le premier soir, dans sa chambre de Strasbourg, il resta un long moment assis sur une chaise, les mains sur les genoux, le dos rond, l'œil fixe. Nous avons dîné dans un restaurant de la petite France : « La littérature, m'a-t-il déclaré, c'est de la merde » ; et pendant tout le repas il a exhalé son dégoût. La fatigue le rendait misérabiliste ; écrire lui demandait un tel effort qu'il n'y trouvait plus aucun sens. Nous avons traversé l'Alsace, la Forêt-Noire, la Bavière. Que de ruines ! Ulm était en morceaux, Nuremberg en miettes. *Des croix gammées flottaient à toutes les fenêtres.* Rothenburg, adroitement restaurée, nous transporta de vingt ans en arrière : en 1934, nous marchions sur ces remparts, refusant d'affronter

l'imminente catastrophe, incapables, même Sartre qui avait l'imagination du malheur, d'en pressentir l'énormité. Dans les rues peintes d'Oberammergau, on aurait pu croire que rien n'avait eu lieu. A Munich nous retrouvâmes les brasseries géantes et la gaieté bavaroise. En 48, à Berlin, la détresse des habitants avait éteint mes rancunes ; mais je détestai Munich, bruyamment cossue, où se pavanaient, réjouis, les profiteurs de la défaite. Je n'en ai gardé qu'un souvenir plaisant : un matin, au milieu du fleuve presque à sec, deux hommes en haut-de-forme et en habit titubaient dans l'eau ; avec leurs noirs vêtements de cérémonie, leur air égaré, leurs efforts désordonnés pour retrouver la rive, ils incarnaient le fantastique incongru de l'Allemagne.

A Salzbourg, dans un hôtel de la vieille ville, qui en reflétait toutes les grâces, Sartre se remit à travailler ; il se retrouvait. Lacs et montagnes, nous revisitâmes les environs et au bout d'une semaine, nous filâmes sur Vienne. Par suite de contrats signés, sans l'accord de Sartre, par Nagel, on se préparait à y jouer *Les Mains sales* ; le Mouvement de la Paix l'en avisa ; il protesta et s'expliqua au cours d'une conférence de presse. Enfin je vis les Breughel du musée, le Danube, le Ring, le Prater et les vieux cafés dont on m'avait tant parlé ; nous nous attablions le soir dans des caves moyenâgeuses, au cœur de la ville, ou dans des cabarets des faubourgs, au pied des collines couvertes de vignobles blonds.

J'avais envie de revoir Prague ; Sartre obtint facilement des visas ; l'idée de franchir le vrai rideau de fer piquait ma curiosité ; il ne s'agissait pas d'une métaphore ; la petite route herbeuse qui nous conduisait à un poste frontière isolé butait contre une grille que flanquaient, épais et menaçants, des réseaux de barbelés ; en haut d'un mirador, une sentinelle marchait de long en large avec nonchalance ; je klaxonnai : elle ne broncha pas ; je recommençai ; un soldat sortit du poste et examina nos passeports, à travers les barreaux ; il fit signe à la sentinelle qui fouilla dans ses poches et lui jeta une clé ; il ouvrit la grille, comme il eût poussé le portail d'un parc privé.

C'était dimanche ; pas de voitures ; mais beaucoup de gens pique-niquaient sur les talus, dans les près et sous les sapins. Je roulais à travers campagnes et villages, étonnée de connaître d'emblée une si facile intimité avec une démocratie populaire. A Prague, Sartre demanda en allemand à un passant l'adresse de l'hôtel que nous savions réservé aux étrangers ; il téléphona au poète Nezval, qui parut soulagé quand Sartre lui dit de ne pas se déranger, car sa femme était en train d'accoucher. Nous avons emprunté de l'argent au portier, et nous avons marché dans la ville, émus de tout reconnaître — les avenues, le pont, les monuments, mais aussi les cafés, les restaurants — alors que plus rien n'était pareil. (C'était devant cette taverne, exactement que nous avions lu par-dessus une épaule le nom de Dollfuss et un mot commençait par M.) Il y avait des enseignes au néon, des étalages soignés, une foule animée, et beaucoup de gens dans les cafés, assez semblables à ceux de Vienne. Longtemps nous avons erré à travers les rues et nos souvenirs.

Le lendemain, le gros poète Nezval — qui aimait tant Paris, qui restait assis pendant des heures, coiffé d'un béret, à la terrasse du Bonaparte — nous a

montré « le petit côté », les églises, le cimetière juif, le musée, d'antiques tavernes ; des amis l'accompagnaient. Nous passâmes devant une immense statue de Staline ; prévenant tout commentaire, une jeune femme dit sèchement : « Nous, elle ne nous plaît pas du tout. » Nous vîmes un opéra, médiocre, et en séance privée plusieurs films joués par des marionnettes ; le plus plaisant exhortait les conducteurs à la sobriété : il était charmant, le petit motocycliste éméché qui doublait les autos, les trains et qui se cassait les reins en essayant de battre de vitesse un avion. Nous partîmes comblés de cadeaux : livres d'art, disques, dentelles et cristaux. Une seule ombre, mais de taille ; comme nous visitâmes une bibliothèque, un des administrateurs se trouva un instant seul avec nous ; abruptement il murmura : « Il se passe des choses terribles, ici, en ce moment. »

Au retour, nous franchîmes sans histoire une douane banale ; mais du côté autrichien, un jeune soldat russe refusa de nous laisser passer : nous avions négligé de demander l'autorisation de circuler en zone soviétique ; pendant qu'il téléphonait à son capitaine, un soldat autrichien engagea une conversation avec Sartre : « Paris, je connais bien, dit-il aimablement, j'y ai séjourné en 1943. »

Lanzmann nous rejoignit à Vienne. Jamais encore je n'avais fait cette expérience : attendre à un aéroport quelque'un de cher. C'est poignant, le désert du ciel, son silence, et ce murmure soudain, ce minuscule liseau qui grandit, qui s'approche, qui vire, qui s'éloigne, et qui fonce sur vous. Nous gagnâmes l'Italie. Je suggérai de passer par le Grossglockner et Sartre s'indigna : la route historique c'était celle du Brenner ; il évoqua avec faste pendant que nous le franchissions la chevauchée de Maximilien descendant de la sombre Allemagne vers le soleil romain et la couronne impériale. A Vérone, à Florence, nous nous reposâmes de l'Europe centrale.

Sartre prit le train à Milan où je fis un bref séjour chez ma sœur. Je revins en France avec Lanzmann par Gênes et la côte. Les cadeaux tchèques m'avaient été en partie volés à Florence où une nuit je les avais laissés dans l'auto ; il me restait des livres et des disques que les douaniers de Menton flairèrent avec malveillance ; ça venait de Prague, c'était suspect. J'expliquai : ouvrages d'art, chansons folkloriques. « Prouvez-le ! » répondit-on. Je montrai des photos qui illustraient un des ouvrages : « Vous voyez bien : ce sont des paysages. — Des paysages, ça ne manque pas ici », dit un des douaniers en désignant d'un geste ample la côte et la mer. Livres et disques furent confisqués.

*

A partir du 1^{er} octobre, je m'attendis d'un jour à l'autre à la sortie des *Mandarins* ; depuis *Le Deuxième Sexe* j'avais acquis de l'expérience : d'avance, les commérages me salissaient les tympans. J'avais tant mis de moi dans ce livre que par moments les joues me brûlaient à l'idée que des gens indifférents ou hostiles allaient y traîner leurs regards.

Comme je montais avec Lanzmann de Nice à Paris, j'entrai vers minuit dans un hôtel de Grenoble ; un *Paris-Presse* était posé sur le bureau de la réception ; je

l'ouvris et je tombai sur un article de Kléber Haedens consacré aux *Mandarins*. A ma grande surprise — car nous ne voyons pas le monde d'un même œil — il en disait du bien. Quand je téléphonai à Sartre, le lendemain, il m'apprit qu'un papier très aimable avait paru dans *Les Lettres françaises* : allais-je donc être accueillie avec faveur de tous les côtés ? Dans l'ensemble, oui. Renversant mes prévisions, ce furent les critiques bourgeois qui trouvèrent que mon roman fleurait bon l'anticommunisme tandis que les communistes y virent, justement, un témoignage de sympathie ; quant à la gauche non communiste, j'avais essayé de parler en son nom. Seuls quelques socialistes et l'extrême droite m'attaquèrent avec hargne. En un mois quarante mille exemplaires furent vendus.

« On parle de vous pour le Goncourt », me dit Jean Cau. Je fus choquée : j'avais passé l'âge. « Vous auriez bien tort de refuser », me dirent tous mes amis. Si j'avais le prix, je toucherais le grand public. Et je gagnerais de l'argent. Je n'en avais pas un pressant besoin dans la mesure où je profitais de celui de Sartre : mais j'aurais aimé apporter ma contribution à la caisse commune. En outre, il pleuvait de plus en plus dru dans ma chambre : le Goncourt me permettrait d'acheter un appartement. D'accord : si on me l'offrait, je l'accepterais.

D'après ce qui transpira des discussions préalables, j'avais, me dit-on, de fortes chances de l'obtenir. Comme je ne voulais pas être la proie des journalistes, je me transportai avec Lanzmann, la veille de la délibération finale, dans un logement que m'avait procuré Suzanne Blum. J'attendis le verdict à côté du poste de radio, avec quelque émotion, car on m'avait encouragée à des projets que je n'aurais pas abandonnés sans déplaisir : à midi je sus que j'avais le prix. Nous le fêtâmes « en famille » par un déjeuner chez Michelle où Sartre me fit un cadeau de circonstance : un livre de Billy sur les Goncourt qui venait de paraître ; et par un dîner le soir avec Olga, Bost, Scipion, Rolland. J'avais prévenu le jury et Gaston Gallimard qu'au cas où je serais choisie je ne paraîtrais pas place Gaillon, ni rue Sébastien-Bottin. A trente-cinq ans, dans mon innocence, cela m'aurait amusée de m'exhiber ; maintenant, j'y répugnais. Je n'ai ni assez de forfanterie ni assez d'indifférence pour me donner allègrement en pâture aux curieux. Des journalistes, assis sur les marches de l'escalier, assiégèrent en vain une porte derrière laquelle miaulait un chat et qui était, en fait, celle des Bost. Deux ou trois jours plus tard, des photographes se postèrent, pour me guetter, au Café des Amis : je sortis par la clinique vétérinaire dont la porte s'ouvrait sur une autre rue. Je ne donnai qu'une seule interview, à *L'Humanité Dimanche* : je tenais à marquer que mon roman n'était pas hostile aux communistes et n'avait pas suscité leur inimitié.

« Si vous acceptiez le prix, il fallait jouer le jeu », m'ont dit des gens. Je ne vois pas en quoi la décision du jury me créait des devoirs à l'égard de la T. V., de la radio, de la presse, ni pourquoi elle m'aurait obligée à sourire à des caméras, à répondre à des questions oiseuses, à publier des fonds de tiroir. « Les journalistes font leur métier. » D'accord ; je n'ai rien contre eux et même je compte parmi eux d'intimes amis ; seulement je n'aime pas leurs journaux. En outre, bienveillante, malveillante, la publicité défigure ceux dont elle s'empare : à mon avis, les

rapports que l'écrivain soutient avec la vérité lui interdisent de se plier à ce traitement ; c'est assez qu'on le lui inflige par force.

Ce prix m'a valu une énorme correspondance. Il y a bon nombre de lecteurs qui achètent automatiquement le Goncourt et à qui je n'ai rien pour plaire : ils m'ont envoyé des lettres courroucées, navrées, indignées, moralisantes, insultantes. J'y relève cette perle, d'origine argentine, ce qui en ternit un peu l'orient : « Pourquoi faut-il que dans une telle œuvre les scènes d'amour soient décrites presque à la manière du *Roman d'une femme de chambre* ou de *La Princesse de Clèves* ? » Des gens, plus ou moins anciennement liés à moi m'ont félicitée, comme d'une promotion ; cela m'a surprise, mais j'ai eu plaisir à voir surgir du fond des âges certains fantômes : des élèves, des camarades d'études, un professeur d'anglais du Cours Désir. Rouen, Marseille, la Sorbonne et mon enfance même : le passé, soudain se rassemblait. Beaucoup d'inconnus aussi m'ont écrit, de France, de Pologne, d'Allemagne, d'Italie. L'ambassade du Portugal me fit connaître son déplaisir, mais des étudiants de Lisbonne et de Coïmbre me remercièrent. De jeunes Malgaches m'envoyèrent une statuette en bois, touchés que j'eusse parlé de la répression de 47. Je crois trop radicalement à la mort pour me soucier de ce qui arrivera, après ; dans les moments où s'accomplit le rêve de mes vingt ans — me faire aimer à travers des livres¹⁰ — rien ne me gâche mon plaisir.

Mes seuls ennuis me sont venus de la légende, propagée par les critiques, selon laquelle j'aurais écrit une exacte chronique ; mes inventions devenaient des indiscretions ou même des dénonciations. Comme les rêves, les romans sont souvent prémonitoires parce qu'ils font jouer des possibilités ; ainsi, Camus et Sartre se sont brouillés deux ans après que j'eus commencé de raconter les avatars et la rupture d'une amitié. Plusieurs femmes ont voulu reconnaître leur histoire dans celle de Paule ; Ces coïncidences ont achevé d'accréditer mes fables. Camus ou Sartre avait-il fait le faux témoignage dont je charge Henri ? m'a-t-on demandé. Quand avais-je exercé la psychanalyse ? En un sens, il me plaisait que mes récits emportassent la conviction ; mais je regrettais qu'on m'imputât des indécidables. Un personnage secondaire, Sézenac, donna lieu à un malentendu qui me fut très désagréable. Par certains traits, il évoquait Francis Vintendon dont j'ai parlé et dont on attribuait à un ancien collabo la mort violente et bizarre ; dans *Les Mandarins*, Sézenac était liquidé d'une manière analogue, mais par un camarade, car j'en avais fait un agent double, coupable d'avoir donné des Juifs. Une amie de Vintendon m'a demandé un rendez-vous : elle croyait que je possédais sur lui des informations secrètes ; elle identifiait l'assassin imaginaire à un de ses amis. Elle m'a quittée sans que j'aie réussi à la détromper. Je crains que mon livre n'ait engendré beaucoup d'autres quiproquos tant les gens se sont entêtés à le prendre pour un fidèle décalque de la réalité.

*

Bombes, attentats : les nationalistes marocains n'abandonneraient pas la lutte avant le retour du Sultan. Quand la révolte a éclaté dans les Aurès, j'ai pensé que,

du moins en Afrique du Nord, le colonialisme n'en avait plus pour longtemps. Mendès-France envoyait des renforts en Algérie ; après lui, Edgar Faure se refusait à négocier ; la police d'Algérie emprisonnait et torturait¹¹ ; Soustelle devenu gouverneur général se convertissait à « l'intégration » ; l'armée jurait solennellement de ne jamais abandonner l'Algérie ; le mouvement poujadiste, né dix-huit mois plus tôt, montait en flèche. Mais l'insurrection qui venait de se déclencher était irréversible, j'en étais certaine, à cause du précédent indochinois, et de la marche du monde en général ; la conférence de Bandoeng confirma cette conviction ; elle annonçait l'imminente décolonisation de toute la planète.

Je vis changer la physionomie de ma rue. Des Nord-Africains en veste de cuir, d'aspect soigné, rendaient souvent visite au Café des Amis ; l'alcool fut interdit ; à travers les vitres, j'apercevais les clients installés devant des verres de lait. Plus de bagarres la nuit. Cette discipline était imposée par des militants du F. L. N. dont l'influence était devenue prépondérante sur le prolétariat algérien fixé en France. Celle du M. N. A. avait beaucoup décliné. En Algérie, il représentait une dissidence nuisible, affirmaient Francis et Colette Jeanson dans *l'Algérie hors la loi* ; la gauche française, dans son ensemble, hésitait entre le F. L. N. et le M. N. A. ; sur aucun point d'ailleurs sa position n'était nette ; elle souhaitait une solution « libérale » du conflit : le mot pouvait avoir bien des sens. D'accord avec Jeanson, Sartre et *Les Temps modernes* réclamaient l'indépendance pour le peuple algérien et estimaient qu'il s'incarnait dans le F. L. N.

Les événements d'Afrique du Nord, la chute de Mendès, exaspérèrent l'opposition entre les Français qui voulaient des changements et ceux qui avaient intérêt au *statu quo*. Dans le premier camp il se fit des regroupements. *L'Express* rassembla autour de Mendès *La Gauche nouvelle* que soutenaient aussi Malraux et Mauriac. Mendès avait fait voter par l'Assemblée, le 31 décembre, les accords de Paris qui ressuscitaient la Wehrmacht ; il se défendait de vouloir « abandonner » l'Algérie ; son clan proposait d'aménager le capitalisme et le colonialisme dans une perspective technocratique : il s'agissait en fait d'une droite un peu rafraîchie. La *Nouvelle Gauche* dont l'idée avait été lancée un an plus tôt par Bourdet méritait davantage son nom.

Il nous parut nécessaire de distinguer dans « la gauche » nos vrais alliés et nos adversaires. L'équipe des *Temps modernes* entreprit d'élucider le sens de cette étiquette galvaudée. Lanzmann se chargea d'attaquer le problème de front en écrivant un article sur « l'homme de gauche ». D'autres menèrent des enquêtes ou étudièrent des points particuliers. Moi je pris la question à l'envers, tentant de définir les idées que professe la droite, aujourd'hui. Je m'étais plu à débrouiller les mythes tissés autour de la femme ; en ce cas aussi, il s'agissait de mettre à nu les vérités pratiques — défense des privilèges par les privilégiés — qui dissimulent leur crudité derrière des systèmes et des concepts nébuleux ; j'avais beaucoup lu déjà, j'avais avalé bien des sottises : j'en entonnai d'autres. Je m'ennuyais, mais allègrement car ces fumées indiquaient la débâcle idéologique des privilégiés. Des économistes affûtaient à leur usage des théories plus adroites que celles de leurs pères ; mais pour justifier leur combat, ils ne savaient plus quelle éthique ou quel

idéal invoquer. Leur pensée, conclus-je, n'est plus qu'une contre-pensée. L'avenir m'a donné raison. Par la bouche de Kennedy et de Franco, de Salan et de Malraux, le « Monde libre » n'invoque aucune autre raison d'être ni d'autre règle que celle-ci : faire échec au communisme ; il est incapable de proposer une contrepartie positive. C'est pitié que de voir le gouvernement des U. S. A. chercher désespérément des thèmes de propagande : il ne peut cacher au monde que les seules valeurs défendues par l'Amérique, ce sont les intérêts américains. Même le mot de Culture est devenu inutilisable : contre Spender et Denis de Rougemont, les savants russes risqueraient de le revendiquer. Bien sûr, il restera toujours quelques Thierry Maulnier pour agiter, contre l'avenir, des mots éculés : ces missions retardatrices ne retardent jamais rien.

En juin, dans *Les Aventures de la dialectique*, Merleau-Ponty qu'agaçait l'attitude politique de Sartre reconstruisit sa pensée de la manière la plus fantasque. Lié à l'époque à *La Gauche nouvelle*, il la servait en discréditant l'« ultra-bolchevisme » de Sartre ; et il réjouissait ainsi la droite la plus extrême : choisissant avec sûreté une des phrases les plus malheureuses de Merleau-Ponty — où il confond besoin et liberté — Jacques Laurent déclara qu'il avait en ces quelques mots liquidé le sartrisme. Les idées de Sartre étaient déjà assez mal comprises pour qu'il me parût déplorable qu'on les dénaturât encore : si souvent on oubliait que dans *L'Être et le Néant* l'homme n'est pas un point de vue abstrait, mais une présence incarnée, si souvent on réduisait la relation avec autrui au seul regard ! Gurvitch, dans un de ses cours, avait prétendu récemment qu'autrui, chez Sartre, c'est « un gêneur ». Je voulus rétablir la vérité ; Sartre appliquait dans un grand nombre de domaines la méthode dialectique ; il laissait la porte ouverte à une théorie générale de la raison dialectique ; sa philosophie n'était pas une philosophie du sujet, etc. Les phrases de lui que je citai contredisaient, terme à terme, les allégations de Merleau-Ponty.

On a dit que c'était à Sartre de répondre : rien ne l'y obligeait ; en revanche, n'importe quel sartrien avait le droit de défendre une philosophie qu'il avait fait sienne. On m'a reproché aussi la virulence de ma riposte : mais l'attaque de Merleau-Ponty était dans son fond d'une grande âpreté. Quant à lui, il ne m'en voulut pas, ou du moins pas longtemps : il pouvait comprendre les colères intellectuelles. D'ailleurs, tout en ayant l'un pour l'autre une très grande amitié, nos disputes étaient souvent vives ; je m'emportais, et il souriait.

D'une manière générale, je suis dans mes essais trop tranchante, m'ont dit certains : un ton plus mesuré convaincrait davantage. Je ne le crois pas. Si on veut faire éclater des baudruches il ne faut pas les flatter mais y mettre les ongles. Il ne m'intéresse pas de recourir à des appels au cœur quand j'estime avoir la vérité pour moi. Dans mes romans pourtant, je m'attache à des nuances, à des ambiguïtés. C'est qu'alors mon propos est différent. L'existence — d'autres l'ont dit et je l'ai répété déjà — ne se réduit pas en idées, elle ne se laisse pas énoncer : on ne peut que l'évoquer à travers un objet imaginaire ; il faut alors en ressaisir le jaillissement, les tournolements, les contradictions. Mes essais reflètent mes options pratiques et mes certitudes intellectuelles ; mes romans, l'étonnement où

me jette, en gros et dans ses détails, notre condition humaine. Ils correspondent à deux ordres d'expérience qu'on ne saurait communiquer de la même manière. Les unes et les autres ont pour moi autant d'importance et d'authenticité ; je ne me reconnais pas moins dans *Le Deuxième Sexe* que dans *Les Mandarins* ; et inversement. Si je me suis exprimée sur deux registres, c'est que cette diversité m'était nécessaire.

L'hiver, avec Lanzmann, nous descendîmes à Marseille ; malgré les dévastations et la laideur des reconstructions, je l'aimais encore et il l'aima aussi ; c'était un plaisir d'ouvrir les yeux chaque matin sur la flotille du Vieux Port et de voir, le soir, blondir ses eaux lisses. Nous travaillions à nos articles, nous nous promenions, nous causions, et nous lisions assidûment les journaux. Un matin, un gros titre en première page nous informa que Boulganine remplaçait à la présidence du gouvernement soviétique Malenkov démissionnaire ; il aurait pour bras droit Khrouchtchev. De nouveau l'industrie lourde avait la priorité sur l'industrie légère. Rakosi reprit en Hongrie le pouvoir à Nagy. Mais on ne revint pas au stalinisme. On commença à parler de coexistence. En juin Boulganine et Khrouchtchev rendirent visite à Tito.

Cela n'empêchait pas les anticommunistes professionnels de poursuivre en France leur fructueuse carrière. Ils inspirèrent à Sartre une farce, *Nékrassov*. Elle n'était pas terminée quand Jean Meyer commença de la mettre en scène, avec Vitold dans le rôle de Valéra, le faux Nékrassov ; Sartre avait de la difficulté à la finir car il ne voulait ni faire de son héros un franc salaud, ni le convertir. Après quelques répétitions, il apporta le texte d'un nouveau tableau où il peignait avec un lyrisme bouffon la grande peur bourgeoise. Tandis que le club des futurs fusillés donnait une sombre fête chez M^{me} Bounoumi, des grévistes défilaient sous ses fenêtres et le catastrophisme nébuleux des invités se transformait en une verte trouille. Simone Berriau pâlit : « On me cassera mes fauteuils. » Meyer effrayé protestait : « C'est beaucoup trop long ! » Valéra fuyant la police devait sauter par une fenêtre et tomber au milieu des grévistes qui par la suite lui ouvraient les yeux. A la réflexion, cet optimisme jdanovien déplut à Sartre : il supprima l'émeute, du coup la scène se trouva édulcorée. Elle était aussi plus courte ; cependant, une fois achevée, la pièce durait encore plus qu'il ne convenait : on sacrifia le prologue. Meyer monta *Nékrassov* sans invention ni gaieté, et Sartre s'est reproché depuis de n'avoir pas axé l'intrigue sur le journal plutôt que sur Valéra. Il n'empêche que, servie par d'excellents acteurs, c'était une comédie très drôle ; les terreurs, les délires, les lubies, les berlues, les slogans, les fabulations des anticommunistes — entre autres la légende de la « valise à poudre » propagée naguère par Malraux — il en avait tiré des effets irrésistibles. Le soir de la générale, les critiques et le beau monde qui composaient la salle étaient hostiles : ils ne purent pas s'empêcher de rire, quitte à déclarer ensuite qu'ils avaient bâillé. Mais la presse ne pardonna pas à Sartre d'avoir osé la moquer ; elle voulut sa peau. Françoise Giroud se fit inviter à la couturière et prit

de vitesse la critique dramatique de *L'Express*, Renée Saurel, qui démissionna ; elle éreinta avidement *Nékrassov*. Tous les journaux, ou à peu près, l'imitèrent. Une pièce peut braver les critiques quand elle a les faveurs de l'orchestre ; c'est le cas du théâtre d'Anouilh : il plaît aux riches. Mais *Nékrassov* s'en prenait précisément aux gens qui assurent les bonnes recettes ; ceux qui vinrent s'amuserent mais se firent une loi de dire à leurs amis qu'ils s'étaient ennuyés. La bourgeoisie digère, sous prétexte de culture, bien des avanies : cette arête-là lui restait dans la gorge. *Nékrassov* n'eut que soixante représentations.

Mes articles de cette année-là me prirent du temps à cause des lectures qu'ils exigèrent de moi. Tout de même, j'avais des loisirs. Avec Lanzmann je me promenais, je sortais, je voyais des amis. J'avais fait la connaissance de son frère Jacques, à son retour d'Amérique. Il racontait en bégayant de drôles d'aventures où ses rêves et la réalité s'entremêlaient. Son premier livre, *La Glace est rompue*, peignait l'Islande avec extravagance et exactitude : nous regrettâmes que l'ambassadeur se sentît désobligé par les fragments qu'en publièrent *Les Temps modernes*. Lanzmann avait aussi une sœur, Évelyne Rey, qui appartenait à la troupe du Centre de l'Ouest ; elle jouait le plus souvent en province ; mais le Centre monta à Paris *Les Trois sœurs* et je la vis alors pour la première fois. Peu après elle reprit le rôle d'Estelle, dans *Huis clos*, au théâtre de l'Athénée. A vingt-deux ans, fauchée et sans expérience, elle était rousse, grasse, se maquillait en vamp et portait des robes de velours noir. Paris eut vite fait de lui former le goût. Je la vis devenir en un an blonde, mince, juvénile et élégante. Ce qui est rare chez les femmes, elle était drôle ; et si jolie que son intelligence étonnait. Nous sortions souvent avec elle. Je l'aimais beaucoup.

Avec Lanzmann j'allais au cinéma. *Le Sel de la terre* était une histoire poignante, racontée rudement. Je me plus à la divagation de Bunuel sur *Robinson Crusoé* et au chef-d'œuvre de Fellini, *Les Vitelloni*. Sartre autrefois m'avait donné et j'avais gardé le goût des westerns. Au-dessus de tous les autres, je mettais *Le Trésor de la Sierra Madre* tourné par Huston d'après le roman de Traven, ce mystérieux auteur de best-sellers qui vivait au Mexique et dont personne ne connaissait l'identité. Mais aussi Gary Cooper dans *Le train sifflera trois fois*, Marilyn Monroe dans *Rivière sans retour*, les bagarres de *Shane* m'avaient tenue en haleine. Cette année dans *Johnny Guitare* je retrouvai Joan Crawford, plus belle que jamais dans l'éclat de ses cinquante ans. Cependant, la plupart du temps, les Américains gâchaient maintenant ce genre de films en les chargeant d'un « message » politique, toujours le même. Un des héros, homme, femme ou enfant, par une sorte de névrose, répugnait à la violence ; pendant une heure et demie, parfois deux heures, la méchanceté de ses ennemis échouait à l'y convertir : soudain, à la dernière minute, pour sauver son ami, son fiancé, son père, il tuait. Le spectateur rentrait chez lui convaincu, espérait-on, de la nécessité de la guerre préventive.

J'allai à *Porgy and Bess* présenté d'une manière ravissante par une troupe

américaine, et aux *Sorcières de Salem* que Rouleau avait très bien monté. *Ping-Pong* où jouaient des amis — Évelyne, Chauffard — me parut la meilleure pièce d'Adamov. Je ne sais pourquoi j'avais manqué en 54 *Mère Courage* qui fit connaître Brecht au public français ; il me fut révélé¹² en juin 55 par le *Cercle de craie caucasien* que le *Berliner ensemble* joua au Sarah-Bernhardt.

En dehors de ceux qui me renseignaient sur mon temps, peu de livres me retenaient. Il y eut *Le Bel été* de Pavese. Il m'apportait tout ce qu'on peut demander à une œuvre romanesque : la re-crédation d'un monde qui enveloppe le mien et qui lui appartient, qui me dépayse et m'éclaire, qui s'impose à moi à jamais avec l'évidence d'une expérience que j'aurais vécue. Dans *Fourbis* de Leiris je retrouvai ce qui m'avait attachée dans *Bifur* : ces volutes de mots qui s'enroulent sur elles-mêmes et se déroulent à l'infini, forant les abîmes du passé et du cœur, et cependant scintillant au grand jour, renvoyant d'image en image à un secret qui s'évanouit au moment où il s'annonce, la quête n'ayant d'autre issue qu'elle-même dans le tournoiement de ses mille miroirs.

A la fin du printemps parut *Ravages* de Violette Leduc : un roman crispé et violent, où l'auteur jette au public son expérience sans lui offrir aucune complicité ; c'est pourquoi le livre ne choqua pas seulement : il déplut. Et d'abord aux lecteurs de la maison Gallimard. La première partie racontait sans ménagement — quoique sans obscénité — les amours de deux collégiennes : ils en exigèrent la suppression. Ils jugèrent impubliables certaines scènes qui ne dépassaient pas en audace bien d'autres qui sont imprimées : mais l'objet érotique, c'était l'homme et non la femme, et ils se sentirent outragés. Ainsi mutilé, le récit perdait du relief sans gagner les grâces que Violette Leduc avait délibérément refusées. Elle crut cependant qu'il prenait un bon départ. Nous nous promenions dans les allées de Bagatelle, parmi des parterres de tulipes et de jacinthes, dans le soleil, et d'après les chiffres de vente fournis par la maison Gallimard, nous rêvions à un succès : les chiffres étaient faux. Des critiques aimèrent *Ravages* et le dirent : on ne l'acheta pas. « Je suis un désert qui monologue », m'a écrit un jour Violette Leduc. D'ordinaire, la littérature évoquant l'aridité, la trahit : le lecteur se promène à l'aise parmi des paysages diaprés ; elle, sous l'éclat des mots, son désert demeurait nu, hérissé de cailloux et d'épines ; c'était sa réussite : ce fut son échec. Il la jeta dans un grand abattement.

J'avais un grand désir de voir l'U. R. S. S. ; mais je souhaitais davantage encore connaître la Chine ; j'avais lu le reportage de Belden et tous les livres, encore peu nombreux, parus en français sur la révolution chinoise ; nous avions rêvé sur les photographies de Cartier-Bresson. Tous les voyageurs qui revenaient de Pékin en parlaient d'une voix éblouie. Quand Sartre me dit que nous y étions invités, je n'osai pas y croire. En juin, assistant à l'extraordinaire représentation donnée par l'Opéra de Pékin, je doutais encore.

Entre-temps, je fis un voyage plus modeste, mais qui compta pour moi ; le congrès du Mouvement de la Paix se tint à Helsinki ; mon évolution politique m'avait amenée à désirer y prendre part. J'y accompagnai Sartre. Nous nous

arrêtâmes quelques heures à Stockholm ; puis nous nous élevâmes au-dessus d'une mer d'un vert si froid qu'il semblait solide : de la glace en fusion. J'apercevais un éparpillement d'îlots abandonnés, plus solitaires encore quand, à leur pointe, une maison se dressait ; ils se multiplièrent, et je ne savais plus si je survolais des eaux semées de terres, ou des terres trouées d'eau ; le continent triompha : des sapins, des lacs aussi secrets que des récifs. Ces lieux inaccessibles, invisibles, fermés et séparés, mon regard les violait et il les unissait, prêtant à ce morceau de planète un visage qui n'existait que pour moi, et pourtant bien réel. Je retrouvai le trouble de mon enfance, quand mes yeux recréaient le monde, et cette archaïque tristesse : dans un instant, pour personne, cela ne sera plus.

J'éprouvai à Helsinki ce que Sartre avait senti à Vienne. Dans le vaste hall, décoré de banderoles et de drapeaux, tous les pays, ou presque, étaient présents ; les membres du Bureau siégeaient sur des gradins ; les autres congressistes s'asseyaient devant des pupitres munis d'écouteurs, ou bien ils marchaient et chuchotaient dans les allées. Beaucoup de costumes : des Hindous, des Arabes, des prêtres, des popes. C'était émouvant ces gens attirés par un même espoir, souvent à grands risques et périls, de tous les coins du monde. Je parlai avec des étudiants américains, venus clandestinement à Helsinki, au risque de se voir retirer leur passeport. Sartre me présenta à Maria Rosa Oliver, une belle Argentine, paralysée, qui se déplaçait d'un bout de la terre à l'autre dans son fauteuil d'infirme : elle avait dû passer par le Chili pour se rendre en Finlande. Je fis la connaissance de Nicolas Guillen, le poète cubain, et de George Amado, l'écrivain brésilien, dont j'aimais les romans. Je revis Anna Seghers et ses yeux bleus. Pendant un déjeuner, Lukacs entreprit avec Sartre une discussion sur la liberté, plus amène que les lettres échangées quelques années plus tôt, mais peu fructueuse : Sartre l'écouta poliment exposer que l'homme était conditionné par son époque ; il n'avait pas encore fini quand la séance de l'après-midi s'ouvrit. Je dinai avec Sourkov et Fédine ; buvant du vin de Géorgie à l'orée d'une nuit indécise, écoutant sous le ciel pâle le murmure des arbres, je me souvenais de la curiosité un peu triste avec laquelle, quatre ans plus tôt, nous avions regardé, par-delà le Cap Nord, les barbelés russes et les sentinelles étoilées ; pour nous le rideau de fer avait fondu ; plus d'interdit, plus d'exil ; le monde socialiste faisait partie de notre univers.

Je rencontrai plusieurs fois Ehrenbourg. Je me le rappelais, à la terrasse du Dôme, avant-guerre, hirsute, trapu. Aujourd'hui, il était vêtu avec une nonchalante audace qui évoquait l'ancien Montparnasse : un complet de tweed vert pâle, une chemise orange, une cravate en laine ; mais le corps s'était efflanqué ; sous les cheveux blancs et soignés le visage s'était étiré. Sa voix était riche, son français sans tache. Ce qui me gêna en lui, ce fut son assurance : il avait conscience d'être l'ambassadeur culturel du pays qui tient dans ses mains l'avenir du monde ; un bon communiste ne doute pas de posséder la vérité : rien d'étonnant à ce qu'Ehrenbourg parlât *ex cathedra*. Son charme, à la fois ondoyant et aigu, atténuait son dogmatisme. Il reprocha à Sartre, sur un ton d'amitié presque grand-paternelle, certains détails de l'interview que celui-ci avait donnée

sur l'U. R. S. S. à *Libération*. Il lui demanda instamment, quand il prendrait la parole, de ne pas attaquer avec trop de feu les U. S. A. ; l'heure était aux ménagements : il avait eu l'intention de recommander à une revue certains extraits de *L'Amérique au jour le jour*, mais à présent cette publication ne lui semblait plus opportune. Il me parla des *Mandarins* ; à Moscou, tous les intellectuels qui savaient le français l'avaient lu et discuté avec faveur, encore que l'histoire d'amour leur parût superflue. « Cependant, ajouta-t-il, on ne peut pas envisager de vous traduire maintenant. » Il m'en donna deux raisons ; d'abord la pudibonderie littéraire traditionnelle en Russie ; et puis, les discussions sur les camps n'auraient gêné personne quelques années plus tôt ; on aurait pensé en souriant : « Même les sympathisants donnent dans les panneaux de l'anticommunisme ! » Mais à présent, on savait : le retour des déportés posait même de difficiles problèmes ; alors le public supporterait mal qu'on mît le doigt sur cette plaie. Il raconta des anecdotes curieuses sur Staline, celle-ci entre autres. Staline causait, très détendu, avec des écrivains : « Il y a deux manières d'être un grand écrivain : peindre des fresques puissantes et tragiques, comme Shakespeare. Ou bien décrire avec précision et profondeur les menus détails de la vie, comme Tchekhov ». Il prit un temps : « Moi, si j'avais écrit, j'aurais été Tchekhov. » Ehrenbourg faisait un considérable effort pour « dégeler » la littérature soviétique ; il essayait dans sa revue de multiplier les contacts avec l'Occident ; il protégeait la peinture non officielle. D'intelligence nuancée, le goût formé par ce qu'on appelait autrefois « l'avant-garde », il s'appliquait à concilier efficacement ce libéralisme avec l'orthodoxie soviétique ; la tâche n'avait pas toujours été sans péril.

Je me promenai, seule ou avec Sartre dans la ville, laide, mais fouettée par une mer glauque, barrée d'écueils et de brisants. Il y avait à ses portes un immense parc planté de bouleaux et de sapins ; nous y dînâmes, un soir, par petites tables, dans un grand pavillon vitré et je prenais plaisir à causer avec les uns, les autres. Vercors et sa femme me parlèrent de Pékin, du marché couvert, du palais impérial, et je me disais : « Dans trois mois ! » Nous avons été faire un tour dans les allées, avec Dominique Desanti, Catherine Varlin, Guillen, arrivé à la fin du repas et qui mourait de faim ; à onze heures du soir il faisait encore clair, c'était un soir de fête et nous croisions sous les sapins des bandes de Finlandais qui s'en allaient en chantant célébrer un de leurs héros et voir flamber des feux de joie. Revenus à Helsinki, Guillen rêvait de hot-dogs ; mais pas un bistrot ouvert, pas une boutique, pas un éventaire : partout le silence ; le bar de l'hôtel fermait ; nous voulûmes acheter une bouteille pour la boire dans ma chambre : « Il est minuit deux », nous dit sévèrement un employé. Nous nous contentâmes d'eau claire. Guillen fulminait contre le puritanisme nordique. Un autre soir, Sartre étant retenu par une commission, je montai au bar de l'hôtel, au quinzième étage. Longtemps, devant un verre de whisky, je regardai le soleil en suspens au bord de l'horizon, la côte et les récifs, battus par une eau tumultueuse dont peu à peu l'écume se fondait dans la nuit. C'était beau et j'étais heureuse. Ce qu'Ehrenbourg m'avait dit des *Mandarins* m'avait fait plaisir ; les étudiants

américains me prédisaient un grand succès aux U. S. A. ; j'avais de la chance : la détente avait servi ce livre que la guerre froide, pendant que je l'écrivais, vouait à l'échec. Après des années à contre-courant, je me sentais de nouveau soutenue par l'histoire ; et j'avais envie de m'y mêler davantage. L'exemple des hommes et des femmes que je coudoyais me stimulait. Pendant trois ans, j'avais beaucoup accordé à ma vie privée. Je ne regrettais rien. Mais de vieilles consignes se réveillaient en moi : servir à quelque chose.

Les séances du congrès manquaient d'intérêt ; les orateurs surabondaient : ils n'étaient pas venus du bout du monde pour se taire. Le véritable travail se faisait dans des commissions. La délégation algérienne voulut s'entretenir avec la délégation française ; Boumendjel la présidait. Ils nous exposèrent la situation de leur pays. Ils rappelèrent que depuis quelques jours l'insurrection était entrée dans une nouvelle phase ; elle gagnait le pays tout entier ; les 120 000 soldats français qui se trouvaient à présent sur le territoire algérien seraient impuissants à le contenir. Nous-mêmes, disait-il, nous la contrôlons à peine : demain nous ne la contrôlerons plus du tout. Ils adjurèrent les Français de briser tout de suite le cercle infernal, répression, rébellion : « Négociez avec nous ! » Vallon et Capitant souriaient : « Le problème est économique : si nous faisons les réformes nécessaires, vos revendications politiques n'auraient plus de raison d'être. » Les Algériens secouaient la tête : « Nous réaliserons les réformes nous-mêmes. Notre peuple veut la liberté. » Ils eurent des appuis parmi les Français. Sartre n'intervint pas, faute de connaître assez la question, mais il savait qu'aucune réforme économique valable ne pouvait être réalisée dans le cadre du colonialisme.

Le cycle n'était pas brisé, quand nous rentrâmes à Paris. Un député M. R. P., l'abbé Gau, dénonça à l'Assemblée les méthodes employées en Algérie par la police et dignes de la Gestapo. On l'écouta distraitement¹³, et un peu plus tard on décréta l'état d'urgence. Le maréchal Juin créa un Comité résolu à garder à tout prix l'Algérie à la France. De toutes parts le colonialisme craquait : rentrée triomphale de Bourguiba à Tunis, assassinat au Maroc de Lemaigre-Dubreuilh, émeutes au Cameroun. Mais cette évidence n'atteignait pas ceux qui avaient intérêt à la méconnaître.

*

Je retournai en Espagne avec Lanzmann. Nous étions décidés à voir des corridas. En ces temps où les paroles coûtent si peu, j'apprécie ces épreuves où l'homme engage son corps, dans un corps à corps. A condition bien entendu qu'il le fasse de son plein gré. Dans notre société, la volonté des exploités n'est jamais libre ; et les tares du capitalisme se répercutent de mille façons sur le ring comme dans l'arène. Cette réserve faite — elle est d'importance — je trouve sans fondement les attaques dirigées au nom de la morale contre la boxe ou la tauromachie. Les moralistes bourgeois sont de purs esprits, ou presque ; de leur corps ils ignorent les besoins, les fatigues, les ressources, les limites, la force, la fragilité ; ils ne le reconnaissent que sous la figure du sexe et de la mort : ces mots viennent aussitôt sous leur plume quand ils interprètent un événement où le

corps s'engage jusqu'au sang, sans intermédiaire mécanique, dans sa présence brute. S'ils crient à la barbarie, au sadisme, c'est que l'identification d'un homme avec son corps les scandalise. La foule, qui l'accepte naturellement parce qu'elle répond à son intime expérience, ils lui attribuent de « bas » et de « troubles » instincts. Ils oublient que des fêtes traditionnelles ne sauraient s'expliquer par des perversions individuelles ; quant à la mort, elle est moins présente dans une arène que sur un autodrome. Les partisans de la corrida m'ennuient d'ordinaire autant que ses adversaires parce qu'ils reprennent, en les exaltant au lieu de s'en indigner, les mêmes mythes. Ceux-ci n'existaient pas dans les communautés paysannes où la tauromachie est née ; ils ont été cultivés quand l'aristocratie terrienne et sa clientèle s'en furent emparées pour en tirer profit. Si on les écarte, en dépit des falbalas, des cérémonies, de toute une littérature, la corrida retient son sens original : un animal intelligent travaille à vaincre un animal plus puissant mais irréflecti. C'est justement parce que j'ai de l'homme une vision matérialiste qu'un tel combat m'intéresse. Il est gâché par des truquages du fait qu'il est devenu (comme la boxe) une entreprise financière où prévaut la recherche du profit. Mais quelquefois, l'audace, la sincérité d'un torero lui restituent sa pureté.

Nous commençâmes par Barcelone où nous vîmes Chamaco, encore novillero, que les Barcelonais idolâtraient. Puis, nous allâmes à Pampelune ; c'était la feria, qui ne ressemblait guère aux descriptions d'Hemingway. Sur les places, dans les cafés, en troupes, en bandes, en confréries, rien que des hommes, chantant et dansant lourdement, et se réjouissant d'être entre hommes. Nous passâmes trois après-midi aux arènes ; j'aimais bien Gijon, qui s'adjugea cette année-là l'oreille d'or.

Nous gagnâmes la côte ouest et nous nous arrê tâmes à la Toja, séduits par la pinède et par la solitude des immenses plages. Mais, dans ces régions, l'Espagne ne souriait pas. Quand nous marchions sur les quais du petit port voisin, les visages des pêcheurs, penchés sur leurs filets, se durcissaient ; dans les villes et les villages des Asturies, autour des mines, tous les regards étaient des reproches ; des enfants jetèrent des pierres contre l'auto. Nous préférions ces colères à la résignation, mais il ne nous était pas agréable de leur servir de cible. Et, plus que l'année passée, nous détestions les mystifications. Trop de pétards, partout, imitaient la gaieté ; trop de prêtres promenaient dans les bourgades affamées les mirages de l'au-delà : il pullulait, ce clergé aux chapeaux velus qui n'a réduit les haines au silence que par la force des armes. A Oviédo, quand nous y entrâmes, une procession remplissait les avenues de psalmodies et de nasillements, d'orphelines, de femmes en noir, de tristes adolescents en longues robes : pas une lueur sur ces visages abêtis par les plus mesquines dévotions. Saint-Jacques-de-Compostelle, malgré sa cathédrale et l'éclat de son nom, nous mit en fuite : les rues sentaient l'eau bénite et la vénalité. Nous traversâmes des forêts dont les glands servent de nourriture aux hommes ; et nous voulûmes visiter la vallée des Hurdes, révélée avant guerre par le film de Bunuel. Une route y descendait, sans issue, et si abrupte que, d'en bas, la muraille où elle serpente paraissait infranchissable. Sur une espèce de portique on lisait : « Vous entrez dans la vallée

des Hurdes » ; et il nous sembla qu'un monde à jamais coupé du monde se refermait sur nous. Dans la montagne, à quelques kilomètres, je savais qu'on avait récemment construit un luxueux monastère : la sollicitude publique s'arrêtait là. Les maisons étaient des étables, où vivaient pêle-mêle des chèvres, des poules, et un bétail humain ; enfants, adultes, goitreux, sur tous les visages, c'était un même désespoir animal ; encore n'avons-nous vu que le fond de la vallée où coule un filet d'eau, où le sol produit quelques plantes ; mais sur les rocailles des plateaux, il faut amener à dos d'homme l'eau et même la terre. Au retour, il faisait nuit ; pas une lumière, pas une voix ; quelques portes s'ouvraient sur une silencieuse obscurité où s'entassaient bêtes et gens ; nous aussi, les sons se glaçaient dans nos bouches¹⁴.

Salamanque était belle : des places, des arcades, des pierres, des marbres, d'un classicisme inhabituel en Espagne. D'un trait, nous filâmes sur Valence à travers la Manche aux vents tumultueux, où se dressent les moulins de Don Quichotte. La fêria s'ouvrait ; elle nous plut beaucoup plus que celle de Pampelune ; rien de folklorique : l'effervescence d'une vraie ville d'aujourd'hui. Nous assistâmes le premier matin à *l'apartedo* et ensuite à toutes les courses. Entre-temps, nous nous promenions dans l'Albufera, nous regardions glisser des voiles blanches au milieu des orangers de la huerta. Valence manqua d'eau pendant ces trois jours ; on buvait de la bière, du vin et nous prenions des bains de mer qui nous empoissaient la peau. Lanzmann acheta une superbe affiche rouge et jaune où Litri affronte un taureau et que j'ai clouée à un de mes murs.

L'Andalousie revisitée, nous gagnâmes Huelva ; Litri y faisait — une fois de plus — une rentrée que la presse avait bruyamment annoncée. C'était un enfant du pays et le jour de la course il y avait devant sa porte une foule d'hommes et de femmes qui guettaient sa sortie avec dévotion. J'ai gardé une image très vive des arènes rustiques, crépies à la chaux, que dominait une colline aux couleurs d'Afrique ; parmi les roches fauves et les eucalyptus, des gens, vêtus d'étoffes éclatantes, debout, regardaient. Rien de très intéressant n'arrivait. Ortega, blond, bedonnant, semblait un matador d'opéra ; Bienvenida menageait ses risques et sa peine ; et Litri, les joues roses comme une vierge de Zurbaran, ne méritait pas tout à fait les applaudissements qu'il suscitait. Soudain, comme un nouveau taureau jaillissait dans l'arène, un jeune garçon sauta la balustrade, armé d'un mouchoir rouge ; face au taureau, encore ingénu mais intact, il fit quelques passes hardies et il me semblait déjà sentir deux cornes dans son ventre ; aucun des toreros, aucun des hommes de leurs quadrilles ne bougea. Enfin un carabinier, par-dessus la barricade, matraqua l'adolescent ; il s'écroula, on l'emporta.

Un grand bois d'eucalyptus, un plateau gris planté de pins parasols, des sierras nues ; Madrid. Cette année-là, nous l'aimâmes, peut-être parce que nous y flânâmes avec des Madrilènes. Une nuit comme nous buvions du manzanilla à un comptoir, sous la tête d'un célèbre taureau, l'un d'eux, à travers son mauvais français et notre mauvais espagnol, se prit de sympathie pour nous ; il alla réveiller son frère qui parlait couramment français ; dans une antique taverne aux murs peints, nous avons mangé ensemble ces crevettes à l'huile et à l'ail qu'on

sert, bouillantes, dans des écuelles de grès ; jusqu'à l'aube, nous avons causé et bu au son des guitares dans les petits bars proches de la Puerta del Sol ; ici, là, un homme ou une femme, inspiré soudain, se mettait à chanter ou danser. Nos amis étaient de petits bourgeois aisés ; ils n'aimaient pas le régime. « Personne ne l'aime », affirmaient-ils ; mais ils s'occupaient peu de politique. L'un d'eux croyait en Dieu avec ardeur : « Sinon, nous dit-il, je me tuerais sur l'heure. » Ils ne nous laissèrent pas payer une consommation : « Nous sommes chez nous. » Le dimanche suivant, nous les emmenâmes, avec leurs femmes, voir à l'Escorial une corrida, d'ailleurs mauvaise.

J'ai raconté mon voyage en Chine¹⁵. Il ne ressembla pas aux autres. Ce ne fut ni un vagabondage, ni une aventure, ni une expérience, mais une étude, menée sur place sans caprice. Ce pays m'était radicalement étranger ; même avec le Yucatan, avec le Guatemala je m'étais découvert, à travers l'Espagne, des connivences : là, rien. Les écrivains que je rencontrai, j'appris sur place à les connaître un peu à travers des traductions anglaises ; mais jusqu'alors ils n'avaient pas existé pour moi ; et — à part deux ou trois spécialistes de la littérature française — le nom de Sartre ni le mien ne signifiaient rien pour eux ; les journaux signalèrent que Sartre venait d'écrire une « vie de Nékrassov¹⁶ », et nos interlocuteurs témoignaient souvent pour cette œuvre un intérêt poli ; puis on parlait de gastronomie. Plus encore que les contraintes politiques, cette réciproque ignorance gêna nos conversations. D'autre part, la culture chinoise — je m'en suis longuement expliquée — est essentiellement une culture de fonctionnaires et d'hommes de cour : elle me toucha peu. J'aimai l'Opéra, la grâce rituelle des gestes, l'imminence tragique de la musique, le gazouillis des voix. J'aimai dans la gloire de l'automne les huntungs gris de Pékin et ses nuits immaculées. Au théâtre parfois, parfois au coin d'une rue, les choses m'envahissaient, je m'oubliais. Mais d'ordinaire, j'étais là, avec en face de moi un monde que je m'efforçais de comprendre, et où je n'entrais pas.

Il n'était pas facile à déchiffrer. Pour la première fois je touchai l'Extrême-Orient ; pour la première fois je compris pleinement le sens des mots : pays sous-développé ; je sus ce que signifiait la pauvreté à l'échelle de 600 millions d'hommes ; pour la première fois j'assistai à ce dur travail : la construction du socialisme. Ces nouveautés se chevauchaient et se brouillaient ; la pénurie chinoise ne m'apparaissait qu'à travers les efforts faits pour la surmonter ; les réalisations du régime devaient à cette misère leur sévérité ; sur les foules que je coudoyais, sur leurs plaisirs et leur peine, l'exotisme jetait un voile. Tout de même, regardant, consultant, confrontant, lisant, écoutant, une évidence creva ces demi-ténèbres : l'immensité des victoires remportées en quelques années sur les fléaux qui accablaient naguère les Chinois, la crasse, la vermine, la mortalité infantile, les épidémies, la sous-alimentation chronique, la faim ; les gens avaient des vêtements et des logements propres et ils mangeaient. Une autre vérité s'imposait : l'énergie impatiente avec laquelle ce peuple construisait l'avenir.

D'autres points s'éclairèrent. Si incomplète que fût mon expérience, je commençai à penser qu'il serait peut-être intéressant de la rapporter.

Moscou, à aller j'y passai seulement une journée, mais sans que rien ni personne me gâchât cette apparition ; avec Sartre pour guide, je marchai dans les rues du matin jusqu'à l'heure où s'allument sur les tours du Kremlin des étoiles de rubis. Nous y restâmes une semaine à notre retour de Pékin. Après deux mois de pauvreté chinoise, Moscou m'éblouit, comme New York naguère au sortir de la disette européenne. Il faisait nuit quand Simonov vint nous chercher à l'aérodrome ; l'Université, si laide en plein jour, jetait mille feux ; nous soupâmes avec lui et sa femme — une actrice connue que tout le monde regardait — à la Sovietskaïa dont la salle à manger se transformait le soir en cabaret. Quelle joie de retrouver les nourritures et les boissons qui soulent ! Il y avait un orchestre, des attractions ; des couples dansaient et s'étreignaient, le feu aux joues : on était loin du flegme confucéen. A travers toute la ville, on construisait à tour de bras, mais non pas avec des truilles et de petits paniers de terre : camions, rouleaux, grues, bulldozers, rien ne manquait ; les vieilles isbas, qui subsistaient un peu partout, étaient hérissées d'antennes de télévision.

Olga P., notre interprète, nous promena sans programme au gré de nos désirs et de ses inspirations. Elle nous conduisit au monastère de Zagorsk, aux environs de Moscou ; les églises, très belles, étaient remplies de vieilles femmes marmonnantes ; dans les salles de classe, des séminaristes barbus et crasseux feuilletaient des livres ; les popes qu'on croisait dehors, dans les allées, ne semblaient pas mieux lavés ; dès qu'une bigote en apercevait un, elle se jetait sur sa main et la baisait goulûment. Cependant l'archimandrite qui nous offrit à déjeuner était superbe : robe violette, longs cheveux bien peignés, longue barbe soignée. « C'est maigre aujourd'hui, vous nous excuserez », nous dit-il, tandis qu'un moineau remplissait de caviar nos assiettes ; d'immenses photographies de Lénine et de Marx étaient clouées aux murs. L'archimandrite nous expliqua quels services la révolution avait rendus à la religion : aujourd'hui le peuple savait qu'on devenait pope par vocation et non par intérêt. Olga P., israélite, s'étranglait de fureur : « Je traduis », disait-elle d'une voix raide, et elle répétait, sans une intonation, les propos du prêtre. « Je sais, nous dit-elle en sortant, et se faisant à elle-même la leçon, il faut instruire le peuple et non pas le brusquer ; on doit respecter ses croyances ; mais tout de même, ils abusent. »

Nous avons rencontré Carlo Levi. Le côté désuet de Moscou le ravissait : les rideaux bouillonnés, les abat-jour gaufrés, les peluches, les glands, les franges, les lustres : « C'est mon enfance, c'est Turin en 1910 », disait-il. Nous avons regardé pendant un long moment un ivrogne accoté à un mur et que les passants essayaient charitablement de maintenir debout : ceux qui se couchaient par terre, on les ramassait, on les gardait jusqu'à midi et ils arrivaient en retard à leur travail.

Nous vîmes quelques spectacles : *Les Bas-Fonds*, classiquement monté dans la tradition de Stanislavski ; une comédie de Simonov jouée par sa femme, et *La Punaïse* de Maïakovski, au théâtre de la Satire. Olga P. nous avait raconté la pièce

en détail et elle nous en traduisit, sur place, de grands morceaux ; le texte était servi par une mise en scène rapide, désinvolte, fourmillante d'inventions et par un remarquable acteur qui jouait « à distance »¹⁷, dans un style brechtien. A l'entracte, jetant un coup d'œil sur le public, je reconnus le joli nez d'Elsa Triolet ; mais ce n'était pas ses yeux et la chevelure était rousse : il s'agissait de sa sœur, l'ancienne amie de Maïakovski. Elle échangea quelques mots avec Sartre : « On a dit que c'était une pièce contre le communisme, dit-elle d'une voix claironnante, mais non : c'est seulement contre une certaine hygiène. » A la fin, Prissipkine s'avavançait sur le devant de la scène, il interpella les spectateurs : « Pourquoi n'êtes-vous pas en cage, vous aussi ? » Sautant brusquement de l'imaginaire au réel, il mettait tout le monde dans le bain. Olga P. reprochait à *La Punaise* son caractère édifiant. Pour nous, le sens de la pièce était clair : impossible d'accepter la société bourgeoise, ses tares, ses excès ; mais quand on a été formé par elle, impossible de se soumettre à « l'hygiène » qu'avaient exigée en U. R. S. S. les débuts de la construction socialiste. Le suicide de l'auteur nous semblait confirmer cette interprétation qui était, d'ailleurs, celle du directeur du théâtre et de sa troupe. Plus tard, m'a-t-on dit, la pièce fut représentée sur une autre scène moscovite qui en effaça l'ambiguïté et en fit une leçon de morale¹⁸.

Je compris pourquoi Sartre avait échoué, un an plus tôt, dans un hôpital : les écrivains russes jouissaient d'une santé terrifiante et il était difficile de se dérober à leur impérieuse hospitalité. Un congrès de critiques venus de toutes les régions de l'U. R. S. S. se tenait à Moscou. Simonov demanda à Sartre de participer un après-midi à une des séances ; auparavant, nous déjeunerions avec lui et quelques amis géorgiens. « Soit ! mais je ne boirai pas », dit Sartre. D'accord. Il y avait tout de même sur la table du restaurant quatre bouteilles de vodka, de différentes espèces, et dix bouteilles de vin. « Vous goûterez seulement les vodkas », dit Simonov qui inexorablement remplit quatre fois nos verres ; il fallut ensuite boire du vin, pour accompagner un chachlick barbare et somptueux : un énorme quartier de mouton embroché sur une pique et ruisselant de sang. Simonov et les trois autres convives racontèrent en riant qu'ils avaient festoyé toute la nuit, Géorgiens et Moscovites se défiant à la vodka et au vin ; Simonov n'avait pas dormi, il s'était mis au travail à cinq heures du matin. Et ils vidèrent encore toutes les bouteilles sans en paraître affectés. Olga P., qui s'était cependant défendue de son mieux, quand nous arrivâmes au Congrès se trouva trop fatiguée pour traduire ; moi j'avais la tête en feu et j'admirai que Sartre réussît à parler sainement sur le rôle de la critique. On débattit sur la place qu'il convient d'accorder, dans un roman paysan, aux tracteurs et aux hommes ; je trouvai la discussion pénible, mais pas beaucoup plus qu'il n'est habituel dans ce genre de palabres. Je n'imagine pas qu'à l'Ouest non plus qu'à l'Est un écrivain ait jamais rien appris de son métier en conférant avec d'autres écrivains.

Je dus faire deux articles, donner des interviews, parler à la radio ; je passai au lit ma dernière journée, ayant pris froid sans doute, mais surtout épuisée. Je lus *Le Chemin des tourments* d'Alexis Tolstoï, en savourant ma solitude, et le silence.

1. Merleau-Ponty vivant.
2. *La dimension Florestan*, pénible satire de l'existentialisme heideggerien, ne fut diffusée à la radio que l'année suivante. Mais il y en avait eu une lecture publique.
3. Merleau-Ponty vivant.
4. Une grande partie de la documentation avait été fournie par l'ambassade tchèque.
5. Cent cinquante membres du Néo-Destour furent arrêtés avec lui.
6. Dirigeant du mouvement syndicaliste tunisien, abattu par la Main Rouge.
7. Provoquée par les décrets de Laniel contre les postiers, elle s'était étendue aux chemins de fer et à de nombreuses industries : 3 millions de travailleurs débrayèrent.
8. Elle fit un grand nombre de victimes parmi les pêcheurs japonais et parmi les consommateurs qui achetèrent leur poisson.
9. Au sens que Kafka donne à ce mot dans *Le Château*.
10. C'est sans doute un désir commun à beaucoup d'écrivains. « J'écris pour qu'on m'aime », a écrit Genet ; et Leiris a repris ce mot à son compte dans une interview.
11. Dès Janvier 55, dans le *Bloc-Notes* que depuis avril 54 il tenait dans *L'Express*, Mauriac, sous le titre *La Question*, dénonçait l'usage de la torture en Algérie.
12. *L'Opéra de Quat'sous* que j'avais vu en 1930 monté par une troupe française ne m'avait donné aucune idée de lui.
13. Au mois de février, Vuillaume, inspecteur général de l'Administration, avait été chargé d'une enquête ; je ne connus quo beaucoup plus tard, quand il fut publié par *Témoignages et Documents*, son rapport du 2 mars 55. Il décrit les différentes tortures en usage dans la police et il ajoute qu'elles paraissent nécessaires : « *Il faut avoir le courage de prendre position sur ce délicat problème. En effet, ou bien on se confine dans l'attitude hypocrite qui a prévalu jusqu'à présent et qui consiste à vouloir ignorer ce que font les policiers... ou bien on prend l'attitude faussement indignée de celui qui prétend avoir été trompé... Or, aucune de ces deux attitudes ne saurait être de mise, la première parce que le voile est levé et que l'opinion publique est alertée, la seconde parce que l'Algérie a besoin, surtout dans les circonstances actuelles, d'une police particulièrement efficace. Pour rendre à la police sa confiance et son allant il ne reste qu'une solution : reconnaître et couvrir certains procédés.* » Soustelle n'entérina pas officiellement ces conclusions mais souscrivit à celle-ci qui enveloppait toutes les autres : « *La recherche des responsabilités individuelles est des plus difficiles. Au surplus, je l'estime inopportune.* »
14. Le scandale était trop flagrant. Depuis un ou deux ans, on y a superficiellement remédié. La route est ouverte de deux côtés ; l'électricité a été installée ; quelques écoles ont été créées.
15. *La Longue Marche*.
16. Le grand poète russe du XIX^e.
17. J'ai su depuis que Brecht, à quelques jours de là, avait assisté à ce spectacle et qu'il avait chaleureusement approuvé l'art avec lequel l'acteur présentait Prissipkine sans s'identifier à lui.
18. Ni la traduction qui parut dans *Les Temps modernes*, ni l'adaptation montée par Barsacq à l'Atelier n'eurent le moindre succès. Je suppose que, privée de tout contexte, *La Punaise* est restée hermétique au public français.

Chapitre VII

Quand je revins de Chine, je faisais confiance à l'histoire : au Maghreb aussi, les exploités finiraient par vaincre et peut-être bientôt. Le 20 août, les Marocains avaient vengé à Oued-Zem leurs frères massacrés par les ultras, par la police, par le Glaoui. Le même jour, l'A. L. N. avait abattu dans le Constantinois soixante-dix Européens¹. Le gouvernement avait envoyé des troupes en Afrique du Nord — 60 000 hommes en Algérie — mais non sans bagarre. Le 11 septembre, gare de Lyon, aux cris de « Le Maroc aux Marocains », les disponibles avaient stoppé le train. *L'Express* exhorta les jeunes à l'obéissance et fut submergé de lettres de protestation. Quand *Les Temps modernes* les dissuadèrent de se soumettre, nous nous trouvions d'accord avec une grande partie du pays. A Rouen, à Courbevoie, dans plusieurs autres casernes, les soldats, soutenus par des ouvriers communistes, refusèrent de partir et ne cédèrent qu'à la violence.

Pour fortifier cette résistance, pour mobiliser l'opinion contre la guerre, la presse de gauche essaya d'en faire connaître la vérité : elle montra que l'A. L. N. n'était pas une bande de brigands, mais une armée populaire, disciplinée et politisée. Elle dénonça les ratissages, les pilonnages, les incendies de villages, les tortures. En novembre, deux articles des *Temps modernes* mirent en pièces le mythe de l'intégration. Des intellectuels créèrent un Centre d'information² ; un Comité d'intellectuels se constitua contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord.

En novembre, le Sultan rentrait au Maroc ; la Tunisie obtenait « l'indépendance dans l'interdépendance » selon le mot d'Edgar Faure ; les problèmes de l'Algérie, colonie de peuplement, étaient plus compliqués que ceux des deux protectorats, mais il nous semblait que la France ne pourrait pas éviter de lui accorder un statut analogue au leur. Après les élections du 2 janvier — malgré le succès inattendu des poujadistes — nous crûmes que le moment était proche ; le Front républicain rassemblait la majorité des voix et il s'était engagé à terminer rapidement cette guerre que Mollet qualifiait de « cruelle et imbécile ». Dans son discours d'investiture, le 31 janvier, il parla de la « personnalité particulière de l'Algérie ». Aux assises socialistes, Rosenfeld déclara : « Il faut reconnaître le fait national algérien. »

La réaction de l'Armée et des pieds-noirs — les adieux passionnés d'Alger à Soustelle, les tomates du 6 février, les comités de Salut public — nous n'en fûmes pas étonnés ; la capitulation de Mollet, remplaçant Catroux par Lacoste, nous

parut moins naturelle. Élu pour conclure la paix, il intensifia la guerre : nous vîmes avec stupeur le Front républicain l'appuyer et les communistes voter, le 12 mars, les pouvoirs spéciaux. On justifia ce retournement par une propagande que n'effrayait aucun bobard. La population algérienne chérissait la France. La révolte était le fruit d'une « conspiration islamique » dont Nasser et la Ligue arabe tiraient les ficelles. Cette philosophie de l'histoire qui alimente les romans de Mickey Spillane, les *comics* américains et la série noire, rayon espionnage, Soustelle la faisait applaudir par des députés français dans l'exercice de leurs fonctions. La presse la diffusait, les lecteurs s'en régalaient, flattés d'être introduits dans ces arcanes, fort peu secrets. Les journaux dissimulaient par des silences et des mensonges le vrai caractère de la répression. On savait que la pacification n'étant pas la guerre le droit international ne s'appliquait pas à l'A. L. N. : on évitait de s'interroger sur le sort des prisonniers. Il n'y eut que *L'Humanité* pour signaler en avril les quatre cents Musulmans de Constantine égorgés, assommés, précipités dans des ravins en un après-midi par les forces de l'ordre. Seuls *L'Observateur* et *L'Humanité* dévoilèrent la vérité sur le drame de Rivet³. Quand l'aspirant Maillot, le 6 avril, passa à l'A. L. N. on le couvrit d'insultes sans examiner ses raisons. Les conditions de vie des Nord-Africains en métropole, les bidonvilles de Nanterre, personne n'en parlait, sauf deux ou trois journalistes de gauche.

Le gouvernement entreprit de les museler. Il fit arrêter Bourdet, suspendre Mandouze, perquisitionner chez Marrou qui, le 5 avril, dans *Le Monde* avait protesté contre les répressions collectives, contre les camps, contre la torture : il évoquait Gurs, Buchenwald, la Gestapo. *L'Humanité* fut plusieurs fois saisie et André Stil inculpé. On tenta de compromettre la gauche dans la ténébreuse « affaire des fuites » ; la droite imputait à Bourdet, à Stéphane, à d'Astier et aux manœuvres de Van Chi la perte de l'Indochine : il ne fallait pas laisser une seconde fois les traîtres poignarder dans le dos la mère patrie. Tout de même, avant de s'installer dans la guerre, le pays, qui avait voté pour la paix, eut quelques soubresauts. En plusieurs endroits, il protesta par des violences contre le départ des rappelés. Un peu partout il y eut des meetings, des défilés, des grèves, des débrayages ; des pétitions circulaient, des délégations allaient trouver les parlementaires. Les communistes organisaient ou soutenaient ces manifestations. Après l'aimable réception ménagée en juin par Moscou à Mollet et Pineau, ils mirent une sourdine. Sartre souhaitait que le Mouvement de la Paix condamnât la guerre d'Algérie. Un délégué soviétique important, de passage à Paris, lui déclara qu'une telle motion serait inopportune ; il voulait faire voter une décision selon laquelle le Mouvement ne s'opposait qu'aux guerres d'agression : les Français n'étaient pas des agresseurs. Nous pensions que l'U. R. S. S. se tenait sur la réserve parce qu'elle redoutait que le Maghreb devînt une zone d'influence américaine. Et puis le P. C. craignait de se couper de la masse s'il se montrait moins nationaliste que les autres partis. Il s'opposa officiellement au gouvernement ; mais il n'incita plus les disponibles à la désobéissance. Il ne combattit pas le racisme des ouvriers français, qui voyaient dans les

400 000 Nord-Africains fixés en France à la fois des intrus qui leur volaient leurs places et un sous-prolétariat méprisable.

La campagne électorale avait reposé sur des équivoques et des surenchères ; le Front Républicain promettait la paix tout en repoussant l'idée d'« abandon » et sans prononcer le mot d'indépendance, tellement impopulaire que même dans *Les Temps modernes*, alors que nous la voulions et que nous la pensions fatale, nous évitions de l'appeler par son nom. S'il n'eût pas capitulé, Mollet eût-il réussi à traiter ? Ce qui est certain c'est qu'à la fin de juin toute résistance à la guerre avait cessé. Ne mesurant pas ce qu'elle allait lui coûter, convaincu que la « perte de l'Algérie » l'appauvrirait, la bouche gonflée de slogans — empire français, départements français, abandon, braderie, grandeur, honneur, dignité — le pays tout entier — ouvriers et patrons, paysans et bourgeois, civils et soldats — sombra dans le chauvinisme et dans le racisme. Si Poujade perdit toute importance, c'est que tout le monde en France était devenu poujadiste. On envoyait gaïement dans les djebels une jeunesse qui s'en consolait en jouant aux dépens des « bicots » le jeu de la virilité⁴. Alors, et pour des années, on put observer, dans son morne éclat, le phénomène que Sartre appelle la récurrence⁵, chacun trouvant dans la conduite — ou l'inconduite — de l'autre, les raisons de son attitude qui, sans autre raison, sert aussi de raison à l'autre. Quand Mollet fit guillotiner deux prisonniers le 20 juin, un autre le 5 juillet, ce qui provoqua chez les Musulmans d'Algérie une grève générale, personne en France ne broncha.

Nous avions d'abord détesté quelques hommes et quelques factions : il nous a fallu peu à peu constater la complicité de tous nos compatriotes et dans notre propre pays, notre exil. Nous n'étions qu'un tout petit nombre à ne pas faire chorus. On nous accusait de démoraliser la nation. On nous traitait de défaitistes, — *Ces gens-là sont des défaitistes, disait mon père en passant devant la Rotonde* — de « fellaghas de Paris », d'anti-français. Mais pourquoi aurions-nous été animés, Sartre et moi — pour ne parler que de nous — d'une rage anti-française ? Enfance, jeunesse, langage, culture, intérêts, tout nous rattachait à la France. Nous n'y étions ni méconnus, ni affamés, ni brimés d'aucune manière. Quand il nous était arrivé de nous trouver d'accord avec sa politique et ses émotions, nous avions été heureux de cette entente. Notre isolement navré et impuissant n'avait rien d'enviable. Il s'est imposé à nous parce que certaines évidences nous habitaient.

L'A. L. N. comptait à présent 30 000 hommes munis non plus de fusils de chasse mais de fusils de guerre et d'armes automatiques ; ils contrôlaient, de l'aveu même de Lacoste, le tiers de l'Algérie, ce qui signifiait que la population les suivait. Ferhat Abbas avait rejoint le F. L. N. De la masse à ses leaders, le combat se radicalisait et l'unité se forgeait dans la lutte. L'Algérie gagnerait. Nous jugions — comme Mollet auparavant — « imbécile et cruelle » la prolongation des hostilités, parce qu'elle condamnait à la mort et aux supplices des centaines de milliers d'Algériens ; en France, elle sacrifiait des milliers de jeunes gens, elle exigeait une systématique mystification de l'opinion, l'étranglement des libertés, la perversion des idéologies, le pourrissement d'un pays gavé de mensonges au

point de perdre le sens même de la vérité, aliéné, dépolitisé, passif, mûr pour toutes les démissions, et pour la première dictature venue.

Nous refusons de nous indigner contre les méthodes de lutte du F. L. N. « On ne fait pas la guerre avec des enfants de cœur », répétait-on du côté des paras. Cependant, on criait à l'assassinat quand en France les militants algériens liquidaient des traîtres. Alors que le Français en égorgeant, violant, torturant, prouvait sa virilité, le terroriste algérien manifestait l'ancestrale « barbarie islamique ». En vérité, l'A. L. N. n'avait pas le choix : elle se battait avec les moyens du bord. Pourtant, parmi ceux mêmes qui reconnaissaient la validité de ses objectifs, nous n'étions qu'une poignée à récuser la symétrie : terrorisme-répression. Par précaution, mais aussi avec une vertueuse sincérité, quand ils dénonçaient les tortures et les ratissages, la plupart commençaient par déclarer : « Bien entendu, nous savons que de l'autre côté il y a de terribles excès. » Quels excès ? Le mot ne convenait à aucun des deux camps. Jamais Camus ne prononça de phrases plus creuses que lorsqu'il demanda : pitié pour les civils. Il s'agissait d'un conflit entre deux communautés civiles ; les ennemis des colonisés, c'était d'abord des colons, accessoirement l'armée qui les défendait ; celle-ci ne pouvait vaincre qu'en anéantissant les populations en qui résidait la force de l'A. L. N. ; c'est cette nécessité même qui loin de justifier son action la condamnait. Le massacre d'un peuple misérable par une nation riche (fût-il exécuté sans haine, comme l'affirme un jeune parachutiste⁶) soulève le cœur. Nos convictions relevaient du simple bon sens ; pourtant elles nous coupaient de l'ensemble du pays et elles nous isolaient au sein de la gauche même.

La Révolution et les fétiches d'Hervé représentait la première tentative faite, depuis la mort de Staline, par un intellectuel communiste français, pour critiquer l'idéologie officielle du parti : malheureusement l'ouvrage était mince et confus. Hervé fut vivement attaqué par les orthodoxes, en particulier par Guy Besse, avant de se voir exclu du parti. Sartre dans *Les Temps modernes* renvoya Hervé et Besse dos à dos. Il soulignait l'importance qu'avait pour lui la pensée de Marx : « *Les hommes de mon âge le savent bien : plus encore que les deux guerres mondiales, la grande affaire de leur vie fut un affrontement perpétuel avec la classe ouvrière et son idéologie qui leur offrait une vision irrécusable du monde et d'eux-mêmes. Pour nous le marxisme n'est pas seulement une philosophie : c'est le climat de nos idées, le milieu où elles s'alimentent ; c'est le mouvement vrai de ce que Hegel appelle l'Esprit objectif.* » Mais il déplorait que le marxisme fût arrêté ; Naville qui estimait l'avoir fait avancer l'attaque dans *L'Observateur* et Sartre répliqua. Les communismes laissèrent passer l'article de Sartre sans beaucoup réagir. Un éditorial des *Temps modernes* leur reprocha le vote des pouvoirs spéciaux ; mais nous demeurions leurs alliés.

A partir de février, nous pensâmes que la face du monde communiste allait être bouleversée : Khrouchtchev affirmait, au 20^e Congrès, que la guerre n'était pas inévitable, qu'il pouvait y avoir un dépérissement pacifique de l'impérialisme et un triomphe de la classe ouvrière sans lutte armée ; il parla du droit qu'avait chaque pays à définir sa propre voie vers le socialisme. Mais la surprise l'emporta

sur l'espoir quand son rapport du 25 février eut transpiré : la brutalité de ce réquisitoire, sa soudaineté, son côté anecdotique déconcertaient. Il ne suffisait pas de déboulonner Staline : il aurait fallu analyser le système qui avait rendu possibles sa tyrannie et ses « crimes sanglants ». Des questions gênantes restaient en suspens : la dictature policière ne risquait-elle pas de renaître au profit d'une autre équipe ? Les gens qui dénonçaient aujourd'hui le « culte de la personnalité » avaient travaillé avec Staline : pourquoi n'avaient-ils rien dit ? Jusqu'où allait ou n'allait pas leur complicité ? et quel crédit leur accorder ?

Personne, ni en U. R. S. S., ni ailleurs, n'a encore expliqué de manière satisfaisante la période stalinienne. En revanche la raison et le sens du rapport de Khrouchtchev se dégagèrent assez vite. C'était une manœuvre préméditée. Il avait voulu établir que les changements survenus depuis trois ans ne s'étaient pas additionnés au hasard, mais constituaient une sorte de révolution, cohérente et irréversible ; il avait préféré à une démonstration abstraite un acte ; en condamnant Staline, il avait créé une cassure définitive entre le passé et le présent ; désormais les bureaucrates staliniens devaient rompre avec leurs habitudes et se plier aux nouvelles consignes, sinon ils apparaîtraient sans équivoque comme des opposants.

La réhabilitation de Rajk, le 29 mars, marqua que la déstalinisation s'amorçait dans les démocraties populaires. On pouvait espérer qu'elle gagnerait les partis frères : mais le P. C. français résista. *L'Humanité* reproduisit, fin mars, un article de la *Pravda* contre Staline ; mais dans leurs commentaires du 20^e Congrès, Thorez, Stil, Courtade, Billoux, Wurmser, s'appliquèrent à noyer le poisson. On ne fit que des allusions au « rapport attribué à Khrouchtchev » et le 14^e Congrès qui se tint au Havre n'en souffla pas mot. Le parti ne se démocratisa pas.

Cependant — comme en Allemagne de l'Est après 53 — en Hongrie, en Pologne, la déstalinisation tournait à la révolte contre les dirigeants staliniens. A Budapest, le cercle Petöfi, dont les réunions étaient encouragées par le régime, soudain se dressait contre lui : M^{me} Rajk y parla, le 19 juin. Le 27 juin, pour réhabiliter des centaines de journalistes condamnés comme « bourgeois », plusieurs milliers d'intellectuels se rassemblèrent. Tibor Déry, Tibor Méray attaquèrent les dirigeants. On réclama la liberté de presse et d'information. On cria : « A bas le régime ! Vive Imre Nagy ! »

A Poznan, le lendemain, des milliers de métallos se mirent en grève aux cris de : « Nous voulons du pain ! A bas les bonzes ! » ; ils protestaient, dans l'immédiat contre l'insuffisance du ravitaillement, et plus généralement contre un régime qui étranglait leurs libertés sans leur assurer un niveau de vie décent. La police tira, il y eut — officiellement — quarante-huit ouvriers tués. Le P. C. français expliqua l'émeute par des « provocations » dues à des agents étrangers. Courtade dénonça la « chouannerie polonaise ». Cependant, à très peu de jours de là, le gouvernement polonais et la presse officielle reconnurent que les revendications des travailleurs étaient fondées.

Après avoir reçu le Goncourt, je m'étais acheté un studio. Je m'étais amusée avec Lanzmann à le meubler et à mon retour de Chine nous nous y installâmes. J'aime beaucoup ce rez-de-chaussée au plafond haut, plein de lumière, de couleurs et de souvenirs de voyage ; on aperçoit à travers la baie vitrée un mur couvert de lierre et le vaste ciel ; du premier étage, auquel mène un escalier intérieur, on découvre le cimetière Montparnasse, ses maisons basses, ses rues désertes ; ici ou là, le rouge d'un bouquet éclate parmi les pierres. Peut-être à cause de ce voisinage, mais surtout par goût du définitif, je pensai, quand je me couchai pour la première fois dans ma nouvelle chambre : « Voilà mon lit de mort. » Je me le redis, parfois. C'est sans doute dans cet atelier que je finirai mes jours ; c'est là, même si je rends ailleurs mon dernier soupir, que mes proches auront à liquider ma mort : trier mes papiers, jeter, distribuer ou vendre les quelques objets qui m'appartiennent. Ce décor survivra quelque temps, à ma disparition ; quand je le regarde, il arrive que mon cœur se serre, comme si j'y déchiffrais l'absence sans retour d'une amie chère.

Mais lorsque je m'accoude à la fenêtre au premier étage, j'ignore l'avenir, l'instant me possède. Je regarde souvent les couchers du soleil ; vient la nuit ; sous les feuillages de la rue Froidevaux rougeoient le cigare d'un café-tabac et les signaux d'un carrefour, tandis que la tour Eiffel balaie Paris de ses bras de feu. L'hiver, dans le petit matin encore tout noir, de hautes verrières s'allument, jaunes, orange, rouge sombre. Mais c'est surtout l'été, vers cinq heures du matin que je m'attarde, entre deux sommeils, à respirer le jour naissant ; déjà une lourde chaleur s'annonce dans le ciel bleu-gris ; des arbres qui foisonnent au-dessus des tombes, du lierre qui couvre le mur monte une odeur verte et touffue à laquelle se mêlent le parfum des tilleuls qui fleurissent dans un square voisin et des chants d'oiseaux ; j'ai dix ans, c'est le parc de Meyrignac ; j'ai trente ans, je vais partir à pied à travers la campagne. Non : mais du moins cette odeur m'est donnée et ce gazouillement et cette confuse espérance.

Dès mon retour, ma décision d'écrire sur la Chine se confirma. Je savais, je sais que les Occidentaux bien nourris sont incapables de sortir un instant de leur peau. Je fus tout de même ébahie par l'ignorance qui les affectait — ou qu'ils affectaient. Un peu désarçonnés par l'évolution de l'U. R. S. S., c'était maintenant contre la Chine que s'acharnaient les anticommunistes. Ils plaïnaient les Chinois d'être uniformément vêtus de bleu⁷ et omettaient de signaler qu'auparavant les trois quarts d'entre eux allaient nus. Ces excès de mauvaise foi m'aiguillonnèrent. Et puis je me rappelais la promesse que je m'étais faite à Helsinki : en démentant la propagande de Hong-Kong, je me rendrais utile. Il ne me déplaisait pas que la tâche fût austère. Elle exigea de moi un effort considérable. Pour compléter mes informations j'allai dans les bibliothèques et les centres de renseignement consulter les études, articles, livres, rapports, statistiques consacrés à la Chine d'hier et d'aujourd'hui, sans négliger les réquisitoires des adversaires. J'interrogeai des sinologues, qui m'aidèrent. Cette documentation me prenait du temps et il m'en fallait beaucoup pour assimiler mes connaissances et en faire la synthèse. J'ai rarement fourni un travail aussi soutenu que cette année-

là. Il m'arrivait de rester quatre heures devant ma table, chez moi le matin, chez Sartre l'après-midi, sans lever la tête. Il s'inquiéta parfois en me voyant devenir toute rouge : je me sentais au bord de la congestion et je me jetais pour quelques instants sur son divan.

Bien entendu, quand *La Longue Marche* parut, les anticomunistes m'ont prise à partie ; aux U. S. A. surtout, lorsque le livre y fut traduit, ce fut un tollé. Quelle naïveté ! clamèrent en chœur les Américains qui gobaient en chœur, on sait avec quel appétit, les salades d'Allen Dulles. Cependant, à six ans de distance, des spécialistes, dont aucun n'est suspect de communisme, René Dumont, Josué de Castro, Tibor Mende, ont confirmé ce que je disais. La Chine est le seul grand pays sous-développé qui ait triomphé de la faim ; si on la compare aux Indes, au Brésil, etc., cette victoire apparaît comme miraculeuse.

Personnellement, je tirai de cette étude un grand profit. Confrontant ma civilisation avec une autre, fort différente, je découvris la singularité de traits qui m'avaient paru communs ; des mots simples, comme paysan, champ, village, ville, famille, n'avaient pas du tout le même sens en Europe ou en Chine ; la vision de mon propre environnement s'en trouva rafraîchie. Je lus, juste à ce moment-là, *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss dont un des mérites — entre beaucoup d'autres — était à mes yeux de me découvrir à neuf la face de la terre, non grâce à l'étendue de ses explorations, mais par la perspective dans laquelle il se situait : c'est celle que je tentai d'adopter pour décrire Pékin et les autres lieux que j'avais visités. D'une manière générale, ce voyage avait balayé mes anciens repères. Jusqu'alors, malgré mes lectures et quelques vues cavalières sur le Mexique et l'Afrique, c'était la prospérité de l'Europe et des U. S. A. que j'avais prise comme norme, le Tiers Monde n'existant que vaguement à l'horizon. La masse chinoise déséquilibra pour moi la planète ; l'Extrême-Orient, les Indes, l'Afrique, leur disette, devinrent la vérité du monde, et notre confort occidental un étroit privilège.

La Longue Marche ne pouvait pas être un livre aussi vivant que *L'Amérique au jour le jour* et certains passages en sont déjà caducs. Mais je ne regrette pas la peine qu'il m'a coûtée : j'ai acquis en l'écrivant des schémas, des clés, qui m'ont servi à comprendre les autres pays sous-développés.

Sartre aussi travaillait beaucoup. Il avait fait paraître deux ans plus tôt la troisième partie de l'essai *Les Communistes et la Paix*, qu'il avait pratiquement renoncé à terminer : les circonstances qui l'avaient suscité étaient lointaines ; et son rapport avec les communistes avait changé depuis 52. Ses lectures et ses réflexions s'orientaient selon des perspectives neuves. Converti à la dialectique, il cherchait, à partir de l'existentialisme, à la fonder. D'autre part Garaudy lui avait proposé de confronter sur un point précis l'efficacité des méthodes marxiste et existentialiste ; ils avaient choisi d'expliquer, chacun à sa manière, Flaubert et son œuvre. Sartre écrivit une longue étude fouillée, mais de forme trop négligée pour qu'il envisageât de la publier. Il poursuivait aussi son autobiographie, cherchant à travers son enfance les raisons qui l'avaient poussé à écrire. Enfin il composait, d'après la pièce de Miller, un scénario sur *Les Sorcières de Salem* que Rouleau

devait mettre en scène.

Cette année-là, j'eus peu de loisirs. Tout de même, de loin en loin, je m'accordai des vacances. En janvier je séjournai avec Lanzmann au col de la petite Scheideck. Le premier matin il tenait à peine sur ses skis ; moi je n'avais pas chaussé les miens depuis six ans ; en retrouvant le doux crissement de la neige, il me sembla avoir marqué un point contre le temps. Nous prîmes des leçons et nous fîmes des progrès, lui, rapide, moi, lents ; mais je tressaillais de plaisir, le matin, quand sous le soleil naissant le froid me piquait au visage. Nous descendions sur Grindenwald ; un télésiège nous hissait, au-dessus d'abîmes hérissés de sapins noirs et blancs, jusqu'au sommet de la First ; nous claquions des dents, par — 20°, en dépit des lourdes chapes cirées que l'employé avait jetées sur nos épaules ; en haut, nous trouvions le soleil et un panorama éblouissant : L'Eiger, la Jungfrau. Bientôt nous combinâmes de longues promenades, coupées de haltes aux terrasses des chalets-restaurants qui sentaient le bois mouillé, le fart et l'écorce d'orange. Le soir, quand les petits trains à crémaillère avaient cessé de fonctionner, le silence et la solitude enveloppaient l'hôtel ; nous nous couchions sur nos lits et nous lisions. *Le Royaume de ce monde* d'Alejo Carpentier, sur la révolte de Haïti, était un roman brillant, mais moins riche que le récit historique de James, les *Jacobins noirs*. Dans le *Partage des eaux*, bien qu'il donnât trop complaisamment dans les mythes de la vie primitive et de la féminité, Carpentier me faisait faire à travers la forêt vierge le plus beau voyage où un livre m'eût jamais entraîné.

Au printemps, nous allâmes avec l'auto à Londres que nous aimions tous deux, malgré l'austérité de ses soirs ; en avion, à Milan où ma sœur exposait ses derniers tableaux ; pendant un quart d'heure, par un matin lumineux, le pilote a tourné au-dessus du Cervin et du mont Rose, et ça semblait injuste de voir sans effort l'extraordinaire paysage pour lequel des alpinistes risquent leur peau. Nous avons fait un tour en Bretagne : la pointe du Raz, le Morbihan, Quiberon. Sur la route, un homme nous a arrêtés ; dans l'auto, il s'est mis à parler d'une voix rocailleuse et désespérée : il sortait de prison où on l'avait enfermé pour vagabondage ; il cherchait du travail, on ne lui en donnait pas parce qu'il sortait de prison où de nouveau on allait l'enfermer pour vagabondage. Nous passâmes devant deux gendarmes : « Si j'avais été à pied, ils me ramassaient », dit-il. Il raconta un peu sa vie : des parents misérables, il n'avait pas appris à lire, il n'avait pas de métier. Il désigna les pylônes, au bord de la route : « Un de ces jours, je grimpe là-haut, je touche le câble : ils seront bien obligés de s'occuper de moi. » On lit souvent dans les journaux qu'un vagabond a escaladé un pylône et s'est électrocuté ; ce jour-là j'ai compris ce que signifiait un tel suicide : un délaissement si profond que c'est seulement en se changeant en cadavre qu'on peut se faire reconnaître pour un homme. Et le trimardeur n'hésite pas sur les moyens : les pylônes, c'est son horizon et son obsession.

Je déjeunai chez Ellen et Richard Wright avec mon éditeur américain. Il était

content de la traduction des *Mandarins* mais il s'excusa d'avoir dû couper de-ci, de-là, quelques lignes : « Chez nous, on peut parler de sexualité dans un livre, m'expliqua-t-il, mais de perversion, non. » Le livre eut un grand succès aux U. S. A.

Je visitai la rétrospective de Nicolas de Staël, qui s'était tué un an plus tôt pour des raisons privées mais aussi, semblait-il, parce que jamais un coup de pinceau n'abolira le hasard ; il s'était enfoncé très avant dans la plupart des impasses de la peinture d'aujourd'hui. Je vis au Palais des Sports le cirque russe et Popov ; l'humanisme socialiste lui imposait le respect de son espèce et — bien que Chariot y ait réussi — il est difficile pour un clown de faire rire sans la ridiculiser. J'assistai à la générale de *Soledad* ; je trouvais que mes amies Colette Audry et Évelyne avaient l'une, comme auteur, l'autre comme actrice, beaucoup de talent. Le théâtre de Bochum présenta au Sarah-Bernhardt *Le Diable et le bon Dieu* ; Messemer jouait beaucoup mieux que Brasseur la seconde partie, moins bien la première ; mais de médiocres interprètes, une mise en scène expressionniste, des coupures démesurées, gâchaient le spectacle. Pourtant, la presse fut beaucoup plus élogieuse qu'après la générale du Théâtre Antoine ; je crois que les critiques reflétèrent le snobisme d'une salle qui n'entendait pas l'allemand et qui s'enthousiasma d'autant plus volontiers qu'on la dispensait de comprendre.

J'assistai à une projection privée de *Nuit et brouillard*. A la sortie, Jaeger, que j'avais jadis un peu connu au Flore et qui dirigeait une firme de cinéma me proposa de commenter un documentaire tourné en Chine par Mènegos ; le film était décousu, gâté ici et là par des fadaises et des truquages, mais il y avait une étonnante séquence : la construction d'une voie ferrée, à travers des montagnes abruptes, au-dessus du Yang-Tsé-Kiang ; l'usage d'un bulldozer, amené en pièces détachées par des bateaux, se combinait avec les techniques incroyablement archaïques dont j'avais vu des exemples. J'acceptai d'écrire un texte. J'allai plusieurs fois au studio, passant et repassant les bobines dans un moviola et je m'aperçus que la tâche était difficile ; les phrases devaient se plier au rythme des images, sans les doubler ni s'en éloigner ; soucieux d'atteindre le grand public, Mènegos et Jaeger m'interdisaient toute allusion politique ; ils avaient été jusqu'à supprimer tous les passages où paraissaient des portraits de Mao Tsé-toung ; j'étais donc condamnée à meubler les silences par cette fausse poésie où tombent la majorité des commentateurs ; j'y répugnais. Et puis, les photographies peignaient les duretés et les dangers du travail accompli : mon rôle était d'en exalter l'héroïsme. Je n'aime pas m'enthousiasmer sur commande. Mes scrupules littéraires et moraux m'incitèrent à une sécheresse, sans doute excessive. Metteur en scène et producteur changèrent mon texte, le fleurirent : je ne voulus jamais aller l'écouter.

Vers juin parut *La Chute*, de Camus. Je lui en voulais des articles qu'il écrivait dans *L'Express* ; il avait été un des premiers, en 45, à protester contre la condition des Algériens ; maintenant, le pied-noir l'emportait sur l'humaniste. Cependant je m'étais émue en apprenant à quel point certaines des attaques dirigées contre *L'Homme révolté* lui avaient été pénibles ; je savais aussi que dans sa vie privée il

avait traversé des heures très sombres ; sa confiance en soi avait été ébranlée, il s'était douloureusement remis en question. J'ouvris son livre avec beaucoup de curiosité. Dans les premières pages, je le retrouvai tel qu'en 43 je l'avais connu : c'était sa voix, ses gestes, son charme, un portrait sans emphase et exact, dont la sévérité était subtilement tempérée par ses excès mêmes. Camus réalisait son vieux projet : combler la distance entre sa vérité et sa figure. Lui d'ordinaire si empesé, je trouvai déchirante la simplicité avec laquelle il s'exposait. Soudain, sa sincérité tournait court ; il déguisait ses échecs sous les anecdotes les plus conventionnelles ; de pénitent, il devenait juge ; il ôtait tout mordant à sa confession en la mettant trop explicitement au service de ses ressentiments.

*

Un matin, vers neuf heures, nous nous trouvâmes réunis devant la Coupole, Michelle, Sartre, Lanzmann et moi : nous partions pour la Grèce. Je regardais avec une gaieté incrédule les autos pimpantes rangées contre le trottoir et qui, dans quelque dix jours, couvertes de poussière, entreraient dans Athènes.

Deux jours de flânerie dans Venise, et nous partîmes pour Belgrade où nous rencontrâmes des intellectuels yougoslaves. L'un d'eux, très vieux, nous demanda, d'un air craintif, des nouvelles d'Aragon : il sortait de prison où l'avait conduit son attachement au stalinisme et à peine osait-il prononcer le nom de ses camarades français. Socialisme et littérature, art et engagement ; on discuta les classiques problèmes ; mais les écrivains de Belgrade en avaient un, plus particulier ; la plupart d'entre eux, influencés naguère et même marqués par le surréalisme, se demandaient comment l'intégrer à la culture populaire. « Maintenant que chez nous le socialisme est réalisé, trancha un romancier, chacun est libre d'écrire à sa fantaisie ». Les autres protestèrent. Car on ne nous le cacha pas, le pays était en proie à de grandes difficultés. La collectivisation avait échoué, les paysans avaient été jusqu'au meurtre pour l'empêcher.

Nous fûmes frappés, en quittant Belgrade, par la misère de ses faubourgs, puis le long de la route poussiéreuse et défoncée, par la désolation des villages. Nous nous arrêtrâmes à Skopje, une ville balkanique, morne, sale, peuplée de paysans à l'air triste, de femmes coiffées de fichus noirs qu'elles rabattaient sur leurs visages. Là aussi les écrivains étaient perplexes ; le surréalisme en vogue dans la capitale les gênait ; Macédoniens, ils voulaient écrire pour les hommes de leur province ; leur langue, encore fruste, il leur fallait l'enrichir, la nuancer, la façonner pour qu'elle leur permit d'exprimer ce qu'ils souhaitaient dire : les problèmes de leur époque, de leur pays ; quel secours puiser chez Eluard, chez Breton ? Mais pouvait-on choisir un autre départ ? Cette simple question leur semblait fleurir le sacrilège. Nous continuâmes notre route. A la frontière, nous vîmes avec surprise que les douaniers obligeaient les touristes venant de Grèce à laver dans des auges leurs pneus et leurs pieds.

En Grèce, nous remarquâmes tout de suite qu'on nous regardait sans aménité : partout où nous nous arrêtions, il fallait nous hâter de dire que nous étions français. Un an plus tôt, en juillet 55, des bombes avaient éclaté à Nicosia :

Chypre réclamait son rattachement à la Grèce. Toute l'année, attentats et répressions avaient ensanglanté Chypre. En juin, des terroristes avaient été pendus. Les Anglais n'ignoraient pas l'inimitié des Grecs : pendant tout le voyage, nous n'en aperçûmes pas un.

Ce fut Salonique, ses jardins verdoyants, ses tuiles vernissées, ses basiliques. Nous quittâmes Sartre et Michelle. Nous descendîmes vers Athènes par les routes difficiles qui frôlent les contreforts de l'Olympe. L'Acropole, Delphes, Olympie, Mycènes, Epidaure, Mista, Délos : sauf Santorin, je revis tout. Et je connus des lieux nouveaux : le cap Sounion, les côtes de l'Eubée, la splendeur cyclopéenne de Tyrinthe, les solitudes fiévreuses de la Morée où, dit-on, les pères décapitent encore à la hache les filles qui ont fauté ; je me promenai dans Malvoisie, au nom si beau, brûlante, presque déserte entre ses remparts démantibulés qui semblent défier des corsaires. Pas une ride au ciel et mon cœur ne s'était pas rouillé. D'Athènes, nous descendions parfois le soir boire un whisky « chez Lapin » dont la terrasse, surplombant la petite anse où mouillent les yachts, fend la mer comme une proue ; l'innombrable scintillement de la cité et la palpitation des étoiles me transportaient loin de tout et loin de moi, comme autrefois. J'aimais à Delphes, ce café à ciel ouvert, au-dessus des oliveraies, où le soir les gens du pays dansaient ; une petite fille de trois ans tournoyait et se balançait en mesure, le visage défiguré par l'extase, l'air tout à fait folle ; on devinait la mer à l'horizon. La campagne semblait tragiquement pauvre ; des femmes cassaient des cailloux sur les routes et des paysannes sortaient de leurs maisons pour demander l'aumône. Pourtant, le soir, dans les villages, il y avait des robes claires, des rires.

A Paris, je n'ai pas beaucoup de temps pour lire. En vacances, j'emporte toujours avec moi une valise pleine de livres. Dans l'ombre de nos chambres, ou couchée sur le sable des plages, je m'absorbai cet été-là dans *La Morale du grand siècle* de Bénichou, *Le Dieu caché* de Goldmann, l'étude de Desanti sur Spinoza. Établissant avec précision les liaisons d'une œuvre avec la société dont elle émane, c'était des essais qui faisaient avancer le marxisme. J'aurais souhaité pouvoir réviser en ce sens toute ma culture.

Nous avons gagné Brindisi en bateau et retrouvé Sartre à Rome. Après quelques jours passés ensemble à Naples, à Amalfi, à Paestum, Lanzmann est reparti en train pour Paris.

Nous étions, Sartre comme moi, quelque peu fatigués de voyager ; entre tous les pays, nous aimions l'Italie, entre toutes ses villes, Rome ; nous y demeurâmes. Depuis — sauf en 1960 où nous visitâmes le Brésil — c'est là que nous passâmes tous nos étés, avec de brèves excursions à Venise, à Naples, à Capri. Même lorsque ses briques brûlent au feu de *ferragosto*, que le bitume fond sur les avenues désertes où se dresse, solitaire, inutile, un agent casqué de blanc, nous nous y sentons à notre aise. Cette grande cité remuante, encombrée, évoque encore la bourgade fondée par Romulus. « On devrait bâtir les villes à la campagne, l'air y est plus sain », disait un humoriste ; à Rome, je suis à la campagne. Pas d'usines,

pas de fumées ; on n'y rencontre jamais la province, mais souvent, dans ses rues, sur ses places, la rudesse et le silence des villages. Le vieux nom du peuple où les clivages s'abolissent convient aux gens qui le soir, dans le Trastevere, ou sur le Campo dei Fiori, à la lisière du vieux ghetto, s'attablent aux terrasses des marchands de vin devant des carafes de Frascati ; des enfants jouent ; les plus petits dorment, apaisés par la fraîcheur de la rue, sur les genoux de leur mère et des voix montent, impétueuses, dans l'air où flotte une fragile gaieté. On entend les pétarades des vespas, mais aussi le chant d'un grillon. J'ai certes le goût des villes massives qui vous enserrent de partout et où les arbres mêmes semblent des produits humains ; mais comme il est plaisant, sans quitter l'agitation du monde, de respirer un air limpide, sous un ciel intact, entre des murs qui retiennent la couleur de la terre originelle ! Rome offre une chance encore plus rare : on y goûte à la fois les bouillonnements d'aujourd'hui et la paix des siècles. Il y a bien des manières de mourir : tomber en poussière, comme Byzance ; se momifier, comme Venise ; ou c'est moitié l'un, moitié l'autre : des pièces de musée parmi des cendres. Rome dure, son passé vit : des gens habitent le théâtre de Marcellus, la place Navona est un stade, le Forum, un jardin ; entre les tombeaux et les pins, la via Appia conduit encore à Pompéi ; aussi n'a-t-on jamais fini de la découvrir ; du fond des âges, quelque chose paraît à neuf dans la fraîcheur de chaque instant : quelque chose qui m'est toujours délicieux. Classique et baroque, calmement extravagante, Rome unit la tendresse à la rigueur ; nulle afféterie, nulle langueur, mais jamais de sécheresse ni de dureté. Et quelle désinvolture ! Les places sont irrégulières, les maisons bâties de guingois. Un campanile roman voisine avec un clocheton en forme de gâteau de noces, et de ces caprices naît une harmonie ; doucement bombées, délicatement évasées, les esplanades les plus monumentales échappent à la solennité ; les lignes des édifices — ici une corniche, là, l'arête d'un mur — s'infléchissent et tournoient, en brisant l'immobilité sans en gâcher l'équilibre. Parfois s'impose la sévère symétrie d'un dessin ; mais l'austérité en est assouplie par le moelleux des lignes, par les ocres, les roux recuits et patinés qui les revêtent. La lumière fait vibrer la pâleur monacale du travertin. Des herbes poussent entre des orteils de marbre. Rome. L'artifice et la vérité se confondent. Blanche et plate, une estampe du XVIII^e arrête le regard, elle s'anime, c'est une église, un escalier, un obélisque ; partout, j'aperçois des décors de théâtre qui trompent merveilleusement mes yeux : et puis non, ils ne mentent pas, les balustrades et les rocailles, les terrasses et les colonnes sont réelles ; un soir, à travers des perspectives compliquées, nous avons vu, comme à l'intérieur d'un porte-plume souvenir, un simulacre de rue où marchaient, minuscules, des simulacres d'hommes : c'était, tout près de nous, une rue et des hommes. Rome. A chaque tournant, à chaque carrefour, à chaque pas, un détail m'accroche : lesquels choisir ? Parmi des verdure, au fond d'une cour, une horloge sombre avec un double balancier horizontal, aigu et menaçant, comme un conte de Poe ; près du Corso, le baril de pierre où viennent boire les amoureux ; les dauphins pathétiques qui se pressent, place du Panthéon, contre les tritons aux joues gonflées d'eau ; et toutes ces petites maisons, avec leur cour

et leur jardin, bâties sur le toit des grandes. Rome ; ses coquilles, ses volutes, ses conques et ses vasques : le soir, la lumière change l'eau des fontaines en aigrettes de diamant tandis que la pierre clapote, liquide, sous le ruissellement des reflets jaspés ; dans le velours du ciel nocturne, les toits, couleur de soleil mourant, découpent des plates-bandes d'étoiles ; au Capitole on respire une odeur de pins et de cyprès qui me donne envie d'être immortelle. Rome ; un lieu où ce qu'il faut bien appeler la beauté est la chose la plus quotidienne.

Nous buvions notre café, le matin, place du Panthéon, parmi des maquignons en chapeaux de feutre qui traitaient des affaires comme sur champ de foire ; de petits contrebandiers surveillaient les stocks de cigarettes américaines qu'ils avaient planquées sous les garde-boue des autos, devant l'hôtel Senato. Nous commentions longuement les journaux, puis nous rentrions travailler. Vers deux heures, nous partions nous promener, sur les sept collines et aux environs. Je passai cette année-là des après-midi assez rudes ; ma chambre, dans un hôtel de la place Montecitorio, donnait sur une courette que ravaient des maçons, traditionnellement coiffés de calots en papier journal ; un échafaudage barrait ma fenêtre ; je travaillais d'arrache-pied pour terminer mon livre sur la Chine et par moments l'*afa* me suffoquait. Le soir, la chaleur tombait ; nous dînions ici ou là, place Navona souvent, ou place Saint-Ignace, et nous délibérions sur l'endroit où nous prendrions un verre. Nous aimions la piazza del Popolo, mais au Rosatti, le Flore de Rome, on rencontrait des journalistes qui réclamaient des interviews, et beaucoup d'importuns. Quelquefois nous nous asseyions à un petit bar au pied du Capitole ; il me semblait que d'un moment à l'autre, du milieu de la place illuminée comme pour un bal, le guerrier de bronze allait piquer son cheval et descendre au galop les escaliers. Notre endroit préféré, c'était — c'est — la place Saint-Eustache, face à l'église où rêve une tête de cerf ; tard dans la nuit défilent des autos, modestes ou luxueuses, des familles, des couples, des bandes qui viennent avaler au comptoir des tasses d'un café réputé le meilleur de Rome ; les femmes, souvent, restent dans la voiture, laissant les hommes discuter et rire entre eux ; un vieil homme calamiteux offre à la ronde des bébés pisseurs, qu'il recharge d'eau toutes les dix minutes avec une minutie triste, et que personne ne lui achète jamais. Là, et en bien d'autres endroits où nous pouvions regarder vivre les noctambules romains, nous restions longtemps à boire et à causer. Mon confiant que naguère en l'avenir, plus sévère pour le passé, Sartre s'assombrissait parfois ; il déplorait — comme Camus jadis, mais dans un autre sens — qu'il fût impossible à un écrivain de rendre la vérité ; on dit des vérités, c'est mieux que rien, mais brisées, décharnées, mutilées par mille consignes. Dans nos conversations, nous nous attachions, précisément, à aller au bout de la vérité, sous toutes ses faces, nous donnant sans réserve aux plaisirs de la contestation, de l'outrance, de sacrilège ; c'était une mise au point et aussi un défolement, un jeu et une purification.

Un comité d'écrivains de gauche nous invita à un dîner, via Marguta. Le président, Repacci, les cheveux très blancs, les joues roses, l'œil clair, me confia qu'il s'émerveillait lui-même de la prestesse de sa plume : il était capable en une

semaine d'abattre deux romans. Sartre était assis à côté d'une romancière de quatre-vingts ans, M^{me} Sybille, encore très belle et qui avait fait du bruit, cinquante ans plus tôt ; elle pouvait se croire encore jeune tant les Italiens — dont la muflerie est dosée autrement que celle des Français — la courtoisaient avec grâce ; ils mettent de la fantaisie même dans un banquet et je ne m'ennuyai pas. Je m'amusai franchement à un dîner chez Alba de Cespèdes ; comme elle, son amie Paula Massini unissait à la savoureuse méchanceté italienne une causticité très féminine et elles nous découvrirent à belles dents les dessous de la vie littéraire romaine. Il y avait aussi Visconti, intelligent et vif, à la parole brillante ; et un jeune homme qui, s'adressant à lui et à Sartre, demanda avec aisance : « Vous qui connaissez le monde du cinéma, expliquez-moi pourquoi les metteurs en scène sont toujours si stupides ? »

Nous voyions de temps en temps Carlo Levi, Moravia, le peintre communiste Guttuso, Alicata. Un des charmes de Rome, c'est que, depuis notre premier voyage d'après-guerre, en 1946, l'unité de la gauche ne s'était pas brisée. Ce que Sartre avait tenté de réaliser en France, il le trouvait ici. Presque tous les intellectuels sympathisaient avec les communistes et ceux-ci demeuraient fidèles à leurs traditions humanistes. L'alliance avec le P. C., si austère en France, se traduisait en Italie par des conversations à cœur ouvert et chaleureuses. Sartre était très sensible à ce climat d'amitié. Et puis, dans ce pays, l'anticommunisme ne sévissait pas ; et il avait la chance de ne plus posséder de colonies ; les gens qu'on croisait n'étaient pas comme ceux de chez nous, comme nous, complices de massacres et de tortures.

Grâce à l'attitude libérale du P. C. I. et à sa situation heureuse, il y a en Italie des journaux de gauche très bien faits et qui touchent un vaste public ; les lire est un de nos plaisirs. Nous sommes attentifs aux faits divers, car l'Italie s'y peint. Pendant des jours la tragi-comédie de Terrazzano défraya la presse. Deux frères internés dans le sombre asile d'Aversa, près de Naples, avaient obtenu une permission pour bonne conduite. Ils achetèrent sans difficulté des mitraillettes et des explosifs et ils occupèrent l'école de Terrazzano, exigeant, contre la vie des quatre-vingt-dix écoliers et des trois institutrices qu'ils avaient ligotées, deux cent millions de liras ; ils réclamèrent aussi la radio, la télévision et de la nourriture. On leur obéit : un camion apporta l'argent ; mais ils ne sortirent pas, craignant un piège ; six heures durant, ils menacèrent la foule et les enfants, cependant que la police, les notables, un prêtre essayaient de les raisonner. Ils tuèrent un jeune ouvrier qui tentait d'entrer par une fenêtre. A la fin, avec l'aide d'une institutrice qui avait réussi à se dégager, la police en vint à bout.

Nous suivîmes dans *L'Unità* et dans *Paese Sera* le procès de Poznan qui s'ouvrit en septembre. Contrairement aux usages, la police ne le « prépara » pas. Les accusés eurent des défenseurs qui les défendirent et des témoins à décharge témoignèrent. Le public applaudit les avocats quand ils mirent en accusation les dirigeants. Des manifestations, des émeutes les appuyèrent. Le peuple réclamait le retour au pouvoir de Gomulka, emprisonné en 48 par les staliniens et réhabilité. Le gouvernement fit d'importantes concessions ; les inculpés furent jugés avec

indulgence. En octobre, les masses réclamèrent l'autonomie de la Pologne, et d'abord le retrait des troupes soviétiques, commandées par Rokossovski ; elles demandaient l'introduction dans les entreprises de la gestion ouvrière, le freinage d'une collectivisation hâtivement et mal conduite, la démocratisation du pays. Le 19 octobre, le huitième Plenum s'ouvrait ; Gomulka nommé membre du Comité Central exigea tout de suite l'exclusion des dirigeants prosoviétiques et le rappel de Rokossovski.

Coup de théâtre : Khrouchtchev, Molotov, Joukov, Mikoyan, Kaganovitch atterrirent à Varsovie ; ils s'opposaient au départ de Rokossovski ; des blindés russes marchèrent sur Varsovie : Gomulka appela des troupes polonaises et arma les ouvriers. Il y eut des heurts, des débuts d'émeutes. Brusquement, Khrouchtchev et son escorte repartirent. Que s'était-il passé au juste ? En tout cas, Gomulka nommé premier secrétaire du P. C. la Pologne prenait le chemin de la déstalinisation.

En Hongrie, Rakosi avait quitté le pouvoir. Le 6 octobre, une foule immense suivit les funérailles de Rajk. Le 14, Nagy fut réintégré au parti. Les étudiants décidèrent de manifester le 23 pour fêter la victoire polonaise. Quel choc, le 24, quand achetant *France-Soir* à un

kiosque de la Piazza Colonna, nous lûmes le gros titre : « Révolution en Hongrie. L'armée soviétique et l'aviation attaquent les insurgés. » En fait, l'aviation n'était pas intervenue. Mais les événements, tels que les rapportait *Paese Sera*, n'en étaient pas moins atterrants : 300 000 personnes avaient défilé dans Budapest, réclamant le retour de Nagy, une politique indépendante de l'U. R. S. S., et certains même, l'abandon du pacte de Varsovie. Les A. V. O. avaient tiré sur la foule. Des chars soviétiques, amenés en hâte à Budapest, tirèrent aussi : au moins 350 morts, des milliers de blessés. Quand Nagy prit le pouvoir, le lendemain matin, Russes et insurgés se combattaient et la foule lynchait des A. V. O.

Ce soir-là, nous dînâmes à la Fontanella avec Guttuso et sa femme ; il nous emmena « chez Georges » près de la Via Veneto, où un guitariste jouait de vieux airs romains. Nous ressassions nerveusement les événements sans les comprendre. Contre un régime impopulaire et même détesté, contre des conditions de vie d'une excessive dureté, la déstalinisation avait débouché sur une explosion nationaliste et revendicatrice, comme à Poznan ; comme à Poznan la police avait tiré ; mais pourquoi les chars russes étaient-ils si hâtivement intervenus, démentant les promesses du 20^e Congrès, violant le principe de non-intervention, souillant l'U. R. S. S. d'un crime qui la faisait apparaître au monde comme un pays impérialiste et oppresseur ? Atterré, Guttuso ne pouvait cependant pas imaginer de rompre les liens innombrables qui l'attachaient à son parti ; il luttait contre son désarroi par des mots et en avalant des verres de whisky qui lui mettaient les larmes aux yeux. Sartre, presque aussi engagé que lui par les efforts qu'il avait faits pour s'entendre avec les communistes, se défendait de la même manière. Nous pensions aussi à la gauche française, qui aurait eu plus que jamais besoin de se serrer les coudes — on venait tout juste d'apprendre

l'imbécile capture de Ben Bella — et que cette injustifiable tragédie allait achever de désunir. L'apparition d'Anna Magnani fit diversion ; elle s'assit à notre table et chanta en sourdine quelques chansons, accompagnée par le guitariste. Puis nous retournâmes à nos perplexités. Par moments j'avais envie de pasticher Dos Passos : « Sartre vida son verre de whisky, et il dit avec agitation que l'U. R. S. S. était la seule chance du socialisme et qu'elle l'avait trahi. On ne pouvait ni approuver l'intervention ni condamner l'U. R. S. S., dit Guttuso. Il commanda un autre verre et des larmes lui vinrent aux yeux. » Mais cet humour se brisait contre la sincérité d'une angoisse qui étreignait en ce même instant, nous le savions, des millions d'hommes.

Paese Sera et *L'Unità* commentaient les faits avec beaucoup d'impartialité. A Turin, *L'Unità* ayant un jour défendu l'intervention russe (car d'une édition locale à une autre il y a des variantes) des ouvriers envahirent la salle de rédaction et protestèrent. L'honnêteté des communistes italiens nous réconfortait un peu. Et la situation semblait évoluer vers des accords analogues à ceux qui avaient été réalisés en Pologne. Nagy proclama une amnistie, des conseils d'ouvriers, des comités révolutionnaires se formèrent à travers tout le pays ; il promit, il obtint, le retrait des troupes russes cantonnées à Budapest. Quand je quittai Sartre à Milan pour un bref séjour chez ma sœur, nous étions un peu rassérénés. Mais, le cardinal Mindzenty sorti de prison et parlant à la radio, les exigences des insurgés, les concessions de Nagy réveillèrent l'inquiétude : Nagy annonçait la reconstruction des anciens partis et des élections libres ; en dépit d'une visite de Mikoyan et de Souslov, il répudiait le pacte de Varsovie et revendiquait pour la Hongrie la neutralité ; la chasse aux A. V. O. se poursuivait, on voyait apparaître des « émigrés de l'intérieur » : maintenant le socialisme était en danger. Les tanks russes encerclèrent Budapest. Le 3 novembre, A. Koethly, socialiste, et les membres de divers partis entraient au gouvernement où il ne restait que trois communistes : Nagy, Kadar et Malester.

Le lendemain après-midi, Lanzmann étant venu en avion me chercher, nous quittâmes Milan. Nous nous arrêtâmes à Suse pour la nuit ; il bruina ; nous achetâmes les journaux ; nous les lûmes dans un triste café où on grelottait. Moscou accusait Nagy d'avoir choisi « la voie fasciste » : les Russes avaient attaqué Budapest et bombardé les usines Cespel. Toute la soirée, nous remâchâmes avec anxiété ces nouvelles. Ce qui se passait en Égypte nous inquiétait aussi. Pendant tout l'été, après la nationalisation du Canal de Suez, une violente propagande avait été déclenchée en Angleterre et en France contre Nasser. Le 30 octobre, Mollet et Eden lui avaient lancé un ultimatum. Mollet avait poussé contre lui l'armée israélienne qui, fortement appuyée par l'aviation française, venait de gagner la bataille du Sinaï. On s'attendait, malgré l'opposition du reste du monde, à un débarquement franco-anglais en Égypte.

Le lendemain matin, nous quittâmes l'Italie par le col du Mont-Genèvre ; entre un ciel bleu vif et la terre aux rousseurs ardentes, la neige brillait comme une joie ; Budapest, Le Caire étaient loin ; nous en parlions ; mais seule me semblait réelle la splendeur des montagnes sous le soleil. Et puis nous sommes

entrés dans une auberge, nous avons commandé un déjeuner. Le patron riait avec des clients, il se frappait sur les cuisses : « On les a bien eus ! attrapés en plein ciel comme des papillons ! » Du coup, j'ai compris que j'étais en France : j'ai dégringolé au fond d'un bournier. En donnant l'ordre d'arraisonner l'avion marocain, Max Lejeune et Lacoste avaient délibérément saboté les chances d'une négociation. Sur le plan international, la France avait opté pour ce chemin de solitude et de honte dont elle ne devait plus s'écarter. Et sans rien gagner, car en Algérie de nouveaux chefs prenaient la relève. Il y avait eu des émeutes antifrancaises à Tunis ; à Meknès des massacres d'Européens. Mais l'aubergiste et ses clients et d'autres par millions, ça les faisait bien rigoler cette plaisanterie si finement française. « Comme des papillons ! » répétèrent-ils. Leur hilarité eut raison de la paisible splendeur de l'automne : je retrouvai la guerre, les guerres, nos divisions, celles qui déchiraient le monde.

Quand j'arrivai à Paris, le pays s'indignait publiquement de la nouvelle « humiliation nationale » qu'il venait d'essuyer. Le 5 novembre, les paras français et anglais avaient atterri en Égypte ; le 6, sous la pression de l'O. N. U., des U. S. A., de Khrouchtchev, du parti travailliste anglais, ils avaient décampé. En fait, dans le privé, mes compatriotes furent surtout sensibles au rationnement de l'essence qu'entraîna le blocus du Canal.

Rentrant d'Italie, Sartre avait retrouvé avec dégoût la presse communiste française. A propos de la Hongrie, *Libération* parlait de « putsch fasciste », André Stil appelait les ouvriers de Budapest « la lie des classes déchues » et Yves Moreau « des Versaillais ». Interviewé par *L'Express*, Sartre condamna sans réserve l'agression soviétique ; il dit qu'il rompait « à regret, mais entièrement » avec ses amis soviétiques et plus définitivement encore avec les responsables du P. C. français. Il avait fait, pendant si longtemps, tant d'efforts pour arriver à une entente et pour la maintenir ! Néanmoins pas un instant il n'hésita : l'intervention russe devait être dénoncée au nom même du socialisme qu'elle prétendait défendre. Je signai avec lui et d'autres écrivains une protestation contre l'intervention russe, que fit paraître *L'Observateur*. Après des jours de combat, l'insurrection était jugulée ; mais les ouvriers hongrois protestaient par une longue grève contre ce « retour à l'ordre ». Les mensonges de *L'Humanité* qui représentaient, les A. V. O. lynchés comme des ouvriers victimes des fascistes nous exaspéraient. Mais d'un autre côté, nous admirions le généreux internationalisme de nos chauvins : parce que des chars russes avaient tiré sur des ouvriers hongrois, ils prétendaient faire interdire le P. C. français. De blancs justiciers — ruisselants de sang algérien — prononçaient des phrases élevées sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ; à l'appui, ils mettaient le feu au siège du P. C., ils attaquaient l'immeuble de *L'Humanité*. Budapest : quelle aubaine pour la droite ! L'évolution de l'U. R. S. S., l'octobre polonais avaient ébréché ses armes : on lui en donnait une toute neuve ; elle s'en sert encore. Quand on demande à Malraux s'il ne regrette pas d'avoir trahi *La Condition humaine*, il répond : Budapest. Cette année-là, écrit, parlé, ce dialogue interminablement se répétait : « Et Suez ? — Et Budapest ? » On vous interdisait

de condamner le coup de Suez si vous n'aviez pas crié assez fort contre les tanks russes. Les Thierry Maulnier furent bien dépités que Sartre eût crié et ils le félicitèrent, en ricanant jaune, de son adresse.

Les événements, déguisés et sollicités de tant de manières, mieux nous en étions informés, moins le sens nous en paraissait évident. Non, les travailleurs hongrois n'étaient pas des Versaillais ; mais c'est bien une contrerévolution que la droite avait escomptée quand *Radio-Europe-Libre* encourageait les insurgés. Cette éventualité avait-elle existé ? En ce cas, puisque nous pensions que le socialisme, même défiguré, impur, est aujourd'hui l'unique chance des hommes, comment juger la rposte soviétique ?

Nous passâmes, entre autres, une longue soirée à en discuter chez Fejtö ; il y avait là sa femme, Sartre, Martinet, Lanzmann, l'ambassadeur de Pologne, et un journaliste polonais de *Tribuna-Ludu* qui avait assisté à l'insurrection. Fejtö avait déjà écrit un livre et un nombre incroyable d'articles sur le sujet : il était si épuisé, nous dit sa femme, qu'elle était obligée de lui faire des piqûres remontantes. Le journaliste polonais considérait qu'au début l'insurrection exprimait le mécontentement unanime du peuple ; il ne croyait pas du tout que des émigrés, des croix-fléchées, des fascistes y eussent joué un rôle important. Mais il estimait que, sans la seconde intervention, le glissement vers la droite, survenu du 23 au 31 eût entraîné la guerre civile ; la Hongrie ralliée au bloc occidental, des remous se seraient produits dans les pays satellites, si graves que la guerre mondiale eût éclaté. Fejtö, farouchement antisoviétique, admettait que, surtout à l'ouest du pays, la réaction avait attisé la révolution à son profit ; oui, la guerre civile menaçait et la victoire du socialisme n'était pas certaine. Alors, insistait le Polonais, fallait-il courir le risque de sa défaite ? Sartre répondait — c'est l'idée qu'il développa plus tard dans *Le Fantôme de Staline* — qu'en refusant l'épreuve, on choisissait une certaine perspective politique : celle des blocs et de la guerre froide, c'est-à-dire une perspective stalinienne ; la Hongrie, tous les partis communistes, l'U. R. S. S. même allaient payer cher la décision prise par les Russes : il eût mieux valu des élections libres que cette violence faite à un peuple.

La presse communiste s'entêta dans le mensonge ; le « Sourire de Budapest » d'André Stil resta en travers de bien des gorges. Parmi les intellectuels du parti, quelques-uns marquèrent, plus ou moins prudemment, leur désapprobation. Rolland fut exclu ; Claude Roy, Morgan, Vailland, reçurent un avertissement. Au sein du bureau du C. N. E. dont Sartre faisait partie, il y eut une violente altercation entre Aragon et Louis de Villefosse qui, avec plusieurs autres sympathisants, quitta le Comité ; Vercors, Sartre, jugèrent préférable d'y demeurer ; mais ils trouvaient très insuffisant le texte qu'Aragon fit finalement signer. Redoutant l'hostilité générale, le C. N. E. annula sa vente annuelle. Le Comité des intellectuels fut secoué par de violentes disputes ; certains membres, en particulier des ex-communistes, voulurent imposer une motion condamnant radicalement l'U. R. S. S. ; cela revenait à chasser les communistes du Comité. D'autres pensaient que, pour nous, Français, la paix en Algérie demeurait le principal objectif et qu'il ne fallait pas se diviser : c'était la position de tous mes

amis et Lanzmann la défendit.

Nagy qui s'était réfugié à l'ambassade de Yougoslavie fut kidnappé par la police. On apprit de nouvelles arrestations. A la lettre que les écrivains soviétiques adressèrent aux écrivains français pour déplorer leur prise de position et défendre l'attitude de l'U. R. S. S., les signataires de notre protestation répondirent par une nouvelle déclaration, aussi nette que la première, mais plus circonstanciée et qui laissait ouverte une porte : « *Nous sommes prêts à vous rencontrer dans le pays que vous aurez choisi afin de poursuivre cet examen.* » Sartre, Claude Roy, Vercors, intervinrent au C. N. E. en faveur de journalistes hongrois condamnés à mort. Aragon cette fois fut d'accord avec eux.

Les Temps modernes publièrent en janvier un numéro spécial sur la Hongrie, qui avait été presque entièrement réalisé entre le 20^e Congrès et les événements d'octobre. Dans *Le Fantôme de Staline*, Sartre expliqua sa position : « *La véritable politique contient en elle à l'état implicite sa propre appréciation morale.* » C'est là-dessus qu'il se fondait pour critiquer les relations de l'U. R. S. S. avec les pays satellites et pour blâmer les interventions russes. Cependant il réaffirmait son adhésion au socialisme, tel qu'il s'incarnait en U. R. S. S., malgré les fautes de ses dirigeants. Budapest lui avait porté un coup. Mais, en fin de compte, il avait fait à cette occasion l'épreuve de la conduite qu'il s'était fixée : choisir l'U. R. S. S., et ne compter que sur soi pour maintenir son propre point de vue.

Il ne retomba pas dans la solitude, il ne fut pas reconverti en ennemi du peuple. Venant après le 20^e Congrès et après l'octobre polonais, Budapest obligea les intellectuels communistes à se poser des questions. Un bon nombre « serrèrent les dents » et ne bougèrent pas. Mais beaucoup se sentirent contestés jusqu'aux moelles. « Mon reportage sur la Hongrie ! comment ai-je pu la peindre en couleurs si roses ! Il est vrai que c'était sous Nagy » me dit une sympathisante. Certains militants se reprochèrent bruyamment d'avoir affirmé la culpabilité de Rajk, celle de Slansky. D'autres, comme Hélène Parmelin, tout en refusant de se livrer à ce qu'elle a appelé un « strip-tease mental », exercice qui faisait jubiler de bonne conscience les anticommunistes, réveillèrent leur sens critique ; quelques groupes se formèrent, décidés à rester à l'intérieur du P. C., mais sans tout en accepter. *La Tribune de discussions*, fondée au printemps 56, par des militants ouvriers parisiens mécontents du vote des pouvoirs spéciaux, rallia un certain nombre d'intellectuels. D'autres en décembre créèrent *L'Étincelle* qui devait en avril, fusionner avec *La Tribune*. Il s'agissait pour eux non pas de *réviser* le marxisme du dehors, mais de le *changer*, car, loin de les surmonter, ils se trouvaient pris à l'intérieur des contradictions socialistes. Sartre n'avait jamais cessé de réclamer un marxisme vivant ; entre les communistes oppositionnels et lui, les dialogues se multiplièrent ; il en eut aussi de fréquents avec les intellectuels polonais. Des accords polono-soviétiques furent signés à Moscou sur la base léniniste de l'égalité des droits ; on écarta les staliens, on réhabilita quantité de militants, on encouragea les syndicats à défendre les intérêts ouvriers. Le Congrès des écrivains condamna le réalisme socialiste. Gomulka, sans affaiblir le socialisme, tentait de faire sa part à la liberté : l'indépendance de Sartre par

rapport au P. C. faisait de lui, aux yeux des écrivains polonais, un interlocuteur tout désigné. En novembre nous fûmes invités à l'ambassade de Pologne ; nous y rencontrâmes entre autres Jan Kott et Lissowski, qui demanda à Sartre un article pour une revue dont il s'occupait. On joua des pièces de Sartre à Varsovie. *Les Temps modernes* de leur côté, avec la collaboration d'écrivains polonais, consacrèrent un numéro à la Pologne.

Même avec les communistes orthodoxes, même avec l'U. R. S. S., les ponts n'étaient pas coupés. Sartre avait brisé avec France-U. R. S. S., mais non avec le C. N. E. ni avec le Mouvement de la Paix. Il apprit que *La Putain respectueuse* était toujours représentée à Moscou : on la joua en Tchécoslovaquie et même, un peu plus tard, en Hongrie. Vers le printemps 57, il rencontra deux fois Ehrenbourg et, sans qu'aucun des deux modifiât ses positions, ils eurent une conversation cordiale. Fidèles à l'esprit du 20^e Congrès et adroits, les Russes avaient décidé de ne pas s'aliéner les sympathisants qui avaient refusé d'encaisser Budapest : Vercors, un des protestataires, fut reçu par eux en 57. C'était une importante nouveauté, qu'on pût sur un point attaquer l'U. R. S. S. sans être considéré comme un traître. Cette modération nous permit de poursuivre un travail commun avec le P. C. français sur le point qui nous touchait de la manière la plus brûlante : l'Algérie.

1. Dont 35 à El Halia. La répression fit 12 000 victimes, hommes, femmes, enfants.

2. Qui publia *Témoignages et Documents*.

3. Un gendarme y fut tué le 8 mai, puis en représailles, deux Musulmans, puis en contre-représailles, le 10, un boulanger européen. Alors se déclencha une mitraillade sanglante, et on appela la troupe. Elle encercla le quartier musulman, embarqua dans des camions tous les hommes — une quarantaine — et les abattit. On ramassa aussi, et on abattit des jeunes gens des mechtas avoisinantes ; ensuite, on y mit le feu : presque tous les habitants furent brûlés vifs, sauf une poignée qui réussit à s'enfuir et qui supplia les militaires de leur laisser la vie sauve. Dans les journaux bon teint on publia leur photo : « La population de plusieurs douars se rallie à la France » ; Rivet devint un fortin, les paysans assassinés des « fellaghas », et on fit de cet Oradour une victoire de nos armes.

4. En mars il y avait en Algérie 190 000 hommes ; le 1^{er} juin 373 000. Et le demi-million fut bientôt atteint.

5. *Critique de la raison dialectique*.

6. Perrault : *Les Parachutistes*. En quoi une atrocité est-elle moins atroce pour avoir été accomplie sans haine ? Je trouve qu'elle l'est davantage.

7. Ce n'est d'ailleurs vrai que dans la Chine du Nord où cette monotonie est traditionnelle.

Chapitre VIII

Ce n'est pas de mon plein gré, ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai laissé la guerre d'Algérie envahir ma pensée, mon sommeil, mes humeurs. Le conseil de Camus — défendre, malgré tout, son propre bonheur — personne n'était plus enclin que moi à le suivre. Il y avait eu l'Indochine, Madagascar, le Cap Bon, Casablanca : je m'étais toujours rétablie dans la sérénité. Après la capture de Ben Bella et le coup de Suez, elle s'effondra : le gouvernement allait s'entêter dans cette guerre. L'Algérie obtiendrait son indépendance : mais dans longtemps. A ce moment où je n'en entrevoyais plus la fin, la vérité de la pacification acheva de se dévoiler. Des rappelés parlèrent ; des renseignements affluèrent : conversations, lettres adressées à moi, à des amis, reportages étrangers, rapports plus ou moins secrets que de petits groupes diffusaient. On ne savait pas tout, mais beaucoup, mais trop. Ma propre situation dans mon pays, dans le monde, dans mes rapports à moi-même s'en trouva bouleversée.

Je suis une intellectuelle, j'accorde du prix aux mots et à la vérité ; j'eus à subir chaque jour, indéfiniment répétée, l'agression des mensonges crachés par toutes les bouches. Des généraux, des colonels expliquaient qu'ils menaient une guerre généreuse et même révolutionnaire. On vit ce phénomène digne d'une baraque de foire : une armée qui pensait ! Les pieds-noirs réclamaient l'intégration alors que la seule idée de Collège unique les faisait sauter en l'air. Ils affirmaient qu'à part quelques meneurs la population les aimait. Cependant, au cours de la « ratonnade » qui suivit l'enterrement de Frogier, ils ne firent aucune distinction entre les *bons* Musulmans, *leurs* Musulmans et les autres : ils lynchèrent tous ceux qui leur tombaient sous la main. La presse était devenue une entreprise de falsification. Elle passa sous silence les hécatombes provoquées par Fechoz et Castille¹, mais poussa de grands cris contre les attentats qui ouvrirent la bataille d'Alger. Les paras bouclèrent la Casbah, le terrorisme fut stoppé : on ne nous fit pas savoir par quels moyens. Les journaux ne redoutaient pas seulement les saisies, les poursuites, mais la désaffection de leurs lecteurs : ils disaient ce que ceux-ci souhaitaient entendre.

Car, à condition qu'on la lui fardât, le pays consentait allègrement à cette guerre. Je ne m'émouvais pas quand les ultras manifestaient sur les Champs-Élysées ; ils réclamaient qu'on se battît « jusqu'au bout », et qu'on collât la gauche au poteau, ils cassaient au passage les vitres de l'Agence de tourisme au-dessus de laquelle *L'Express* a ses bureaux. C'était des ultras. Ce qui m'atterra, c'est que le

chauvinisme eût gagné l'immense majorité des Français, et de découvrir la profondeur de leur racisme. Bost et Jacques Lanzmann — qui avait repris ma chambre, rue de la Bûcherie — me racontaient comment les policiers traitaient les Algériens du quartier : tous les jours, des fouilles, des perquisitions, des rafles ; ils les frappaient, ils renversaient les voitures des marchands des quatre-saisons. Personne ne protestait, loin de là ; les gens — que jamais un Nord-Africain n'avait effleurés du bout du doigt — se félicitaient d'être « protégés ». Je fus plus stupéfaite encore et plus désolée quand j'appris avec quelle aisance les jeunes soldats du contingent se pliaient aux méthodes pacificatrices.

J'avais si peu le goût de me supplicier que lorsque Lanzmann me mit entre les mains le *Dossier Müller*, mon premier mouvement fut de l'écarter. Aujourd'hui, en ce sinistre mois de décembre 1961, comme beaucoup de mes semblables, je suppose, je souffre d'une sorte de tétanos de l'imagination. Je lis la déposition de Boudot au procès Lindon : *« J'ai vu venir un soir à ma table des hommes qui étaient livides : c'étaient des hommes du génie qui venaient d'enterrer vivants quatre hommes, quatre fellaghas dont l'âge se répartissait entre vingt et soixante-quinze ans. Le dernier, le vieillard, est mort en dernier. Il avait si peur, m'a-t-on dit, ... que la sueur de son corps montait en vapeur dans la nuit. Ils mouraient au fur et à mesure que le bulldozer jetait de la terre sur eux. »* Je lis celle de Leuliette. *« Ces prisonniers avaient été pendus par les pieds. Je les ai vus le matin, et le soir ils y étaient toujours. Leurs figures étaient toutes noires, ils étaient toujours vivants. Je voudrais citer aussi l'utilisation du courant électrique. Lorsqu'on arrivait au bas-ventre, c'est à ce moment-là qu'il y avait le plus de cris. On le promenait aussi dans la bouche. »* Je lis et je passe à un autre article. C'est peut-être ça le fond de la démoralisation pour une nation : on s'habitue.

Mais en 1957 les os brisés, les brûlures au visage, au sexe, les ongles arrachés, les empalements, les cris, les convulsions, ça m'atteignait. Müller avait publiquement relaté son expérience alors qu'il était encore soldat en Algérie et ce courage lui avait valu d'être descendu par une balle française : on se devait de le lire et de le faire connaître. Mais il m'a fallu me forcer. J'ai eu bien d'autres récits du même genre à m'infliger. Pour un manuscrit que publiaient *Les Temps modernes*, nous en recevions dix. Il en parut aussi dans *Esprit*. Des bataillons entiers pillaient, incendiaient, violaient, massacraient. La torture était employée comme moyen normal et essentiel de renseignements ; il ne s'agissait pas d'accidents, d'excès, mais d'un système : dans cette guerre où tout un peuple se dressait contre nous, chaque individu était un suspect. On n'arrêterait les atrocités qu'en cessant le feu.

Mes compatriotes ne voulaient rien savoir. A partir du printemps 57, la vérité transpira et s'ils l'avaient accueillie avec autant de zèle que la révélation des camps de travail soviétique, elle aurait éclaté au grand jour. La conspiration du silence ne réussit que parce que tout le monde s'en fit complice. Ceux qui parlaient on ne les écoutait pas, on criait pour couvrir leurs voix et si on entendait malgré soi quelques rumeurs, on se hâtait de les oublier. Le livre de Pierre-Henri Simon, *Sur la torture*, qui présentait au public le *Dossier Müller* fut commenté avec insistance

par *Le Monde* et par *L'Express* qui ne sont pas des feuilles clandestines. Toute la presse de gauche parla du recueil *Les rappelés témoignent* sur lequel, dans *Les Temps modernes*, Sartre écrivit un article, *Vous êtes formidables* ; les auteurs de ces récits, c'était pour la plupart des séminaristes, des prêtres, certainement pas payés par Nasser, ni par Moscou ; on ne les accusa pas de mentir, d'ailleurs : on se boucha les oreilles. Servan-Schreiber, rappelé quelques mois plus tôt comme lieutenant en Algérie, n'était pas non plus à la solde de la Ligue Arabe, ni de l'U. R. S. S. Son témoignage, paru d'abord dans *L'Express*, puis en librairie, fit d'autant plus de bruit qu'un « ordre d'informer » fut prononcé contre lui. Malgré son respect pour les gens en place et les traditions militaires, bien qu'il gobât d'assez bon appétit la mystification des « commandos noirs », il rapportait des crimes qui auraient dû émouvoir l'opinion : des Arabes abattus par plaisir, des prisonniers brutalement achevés, des incendies de villages, des exécutions massives, etc. Elle ne s'émut pas.

Les assassins au bazooka se promenaient en liberté. Yveton qui avait déposé une bombe dans une usine vide, en prenant toutes précautions pour ne pas tuer, fut guillotiné. Pourquoi ce Français s'était-il solidarisé avec le peuple algérien ? Pourquoi des médecins, des avocats, des professeurs, des prêtres d'Alger venaient-ils en aide au F. L. N. ? Des traîtres, disait-on, et on avait répondu. Le public fut informé du « suicide » de Larbi Ben Mihidi trouvé pendu à un barreau de sa fenêtre, mains et pieds liés. Après le « suicide » de Boumendjel, séquestré et torturé par les paras pendant plusieurs semaines et qu'ils précipitèrent d'une terrasse, Capitant, professeur de droit à la Faculté de Paris, par protestation suspendit son cours : son geste eut des répercussions bruyantes. Le 29 mars, le général de La Bollardière fit un éclat : il demanda à être relevé de son commandement tant il réprouvait les méthodes de l'armée française. Le cas de Djamil Bouhired fut connu dans toute la France et à l'étranger. La campagne menée par la gauche contre la torture ne fut pas ignorée par l'opinion française puisqu'elle gêna le gouvernement au point qu'il créa, pour s'abriter derrière elle, une « Commission de Sauvegarde ».

On m'avait traitée, parmi quelques autres, d'anti-française : je le devins. Je ne tolérais plus mes concitoyens. Quand je dînais au restaurant avec Lanzmann ou Sartre, nous nous terrions dans un coin ; même ainsi, le bruit des voix nous atteignait ; entre des considérations, malveillantes, sur Margaret, Coccinelle, Brigitte Bardot, Sagan, Grâce de Monaco, une phrase, soudain, nous donnait envie de déguerpir. J'allai avec Lanzmann aux *Trois Baudets* où chantait Vian. Dans un des sketches, les acteurs déployaient des journaux : mise hors de combat d'unités rebelles, ralliement d'une mechta. Je lisais : Rivet, Oradour, et je détestais les rires de la salle. Un autre soir nous entendîmes Gréco à *L'Olympia*. Sur la scène, un pied-noir raconta des histoires de « bicots » ; j'en eus les mains moites de honte. Au cinéma, il fallait encaisser les *Actualités* qui démontraient la beauté de l'œuvre française en Algérie. Nous cessâmes de sortir. Désormais, boire un café à un zinc, entrer dans une boulangerie, ce fut une épreuve. On entendait : « Tout ça, c'est les Américains qui veulent notre pétrole. » Ou bien : « Qu'est-ce qu'on

attend pour en mettre un bon coup et en finir ? » Aux terrasses, les consommateurs étalaient *L'Aurore*, *Paris-Presse* et je savais ce qu'il y avait dans leurs têtes : la même chose que sur le papier ; je ne pouvais plus m'asseoir à côté d'eux. J'avais aimé les foules : maintenant même les rues m'étaient hostiles, je me sentais aussi dépossédée qu'aux premiers temps de l'occupation.

C'était même pire parce que, ces gens que je ne supportais plus de coudoyer, je me trouvais, bon gré mal gré, leur complice. C'est ça que je leur pardonnais le moins. Ou alors il aurait fallu me donner dès l'enfance la formation d'un S. S., d'un para, au lieu de me doter d'une conscience chrétienne, démocratique, humaniste : une conscience. J'avais besoin de mon estime pour vivre et je me voyais avec les yeux des femmes vingt fois violées, des hommes aux os brisés, des enfants fous : une Française.

Ma sœur et son mari étaient installés à Paris. Il était socialiste et défendait la politique de Mollet : « On a tout de même arrêté le terrorisme à Alger », me disait-il. Je savais — imparfaitement, mais déjà bien assez pour ma tranquillité — ce qu'avait coûté cette fausse paix. « La torture, ce ne sont tout de même que des cas exceptionnels », me disait-il aussi. Ça me mettait dans des colères que j'essayais de réprimer. Mais en le quittant je sentais aux battements précipités de mon cœur, à la lourdeur de ma nuque, au bourdonnement de mes oreilles que ma tension avait monté.

J'aurais voulu briser ma complicité avec cette guerre, mais comment ? Parler dans les meetings, écrire des articles : j'aurais dit moins bien que Sartre les mêmes choses que lui. Il m'aurait paru ridicule de l'accompagner comme son ombre à la manifestation silencieuse à laquelle il participa avec Mauriac. Aujourd'hui², si peu que je pèse dans la balance, je ne pourrais plus faire autrement que de m'y jeter de tout mon poids. Alors, je voulais encore, avant de le tenter, qu'un effort ne me parût pas vain.

Nous connaissions très bien Francis Jeanson : il avait rencontré Sartre en 46 pour lui soumettre le manuscrit de *La Morale de Sartre*. Pendant la guerre, pour rejoindre des combattants de la France libre, il avait passé la frontière espagnole : on l'avait pris et mis dans un camp. Relâché au bout de quelques mois, la détention avait ruiné sa santé et en Algérie il dut se laisser affecter à un bureau. Il se lia avec des Musulmans. Après la libération, il était retourné souvent en Algérie et avait suivi de très près ce qui s'y passait : ainsi avait-il pu écrire *l'Algérie hors la loi*. Collaborateur des *Temps modernes*, il en avait été le gérant pendant quatre ans. En 55 il avait publié au Seuil *Sartre par lui-même*. Peu de gens connaissaient la pensée de Sartre aussi bien que lui. Après Budapest, il avait reproché à Sartre une prise de position selon lui trop intransigente et depuis nous étions en froid. Nous fûmes mis au courant par des tiers de la lutte qu'il menait aux côtés du F. L. N. Ni Lanzmann, ni Sartre, ni moi nous n'étions encore prêts à le suivre. En Algérie, il n'y avait qu'une alternative, le fascisme ou le F. L. N. En France, pensions-nous, c'était différent. Nous trouvions que la gauche n'avait pas de leçon à donner aux Algériens et qu'*El Moudjahid*, avait bien fait de la remettre à sa place. Mais nous croyions encore possible de travailler à

leur indépendance par des moyens légaux. Connaissant Jeanson, nous savions qu'il n'avait pas pris un tel engagement sans avoir mûrement réfléchi ; il avait, sans aucun doute, de bonnes raisons. Cependant je m'effarouchai. J'avais rencontré deux personnes qui travaillaient avec lui³ et elles m'avaient choquée par leur légèreté et leurs bavardages ; je me demandais si l'action clandestine n'était pas une façon de liquider des complexes. N'y avait-il pas chez ceux qui l'avaient choisie une volonté de se couper de la communauté française, liée à un ressentiment peut-être ou à quelque malaise⁴ ? Contre l'inquiétante question que me posait leur option, je me défendais par cette parade que je déteste, le psychologisme, sans me demander si ma méfiance ne m'était pas dictée par des mobiles subjectifs. Je n'avais pas compris qu'en aidant le F. L. N. Jeanson ne reniait pas son appartenance à la France. Même si j'avais plus lucidement apprécié son action, il restait qu'en y participant on se rangeait, aux yeux de l'ensemble du pays, dans le camp de la trahison : quelque chose en moi — une timidité, des survivances — me retenait encore de l'envisager.

*

Mon essai sur la Chine achevé, j'attaquai en octobre 56 le récit de mon enfance. C'était un vieux projet. Plusieurs fois, dans des romans et des nouvelles, j'avais essayé de parler de Zaza. Mon désir de me raconter, je l'avais prêté à Henri, dans *Les Mandarins*. Quand deux ou trois fois, je m'étais laissé interviewer, j'avais toujours été déçue : j'aurais voulu faire les demandes et les réponses. Dans des notes que je n'ai pas publiées, je m'expliquais : *« J'ai toujours sournoisement imaginé que ma vie se déposait dans son moindre détail sur le ruban de quelque magnétophone géant et qu'un jour je déviderais tout mon passé. J'ai presque cinquante ans, c'est trop lard pour tricher : bientôt tout va sombrer. Ma vie ne peut être fixée qu'à grands traits, sur du papier et par ma main : j'en ferai donc un livre. Je souhaitais à quinze ans que des gens, un jour, lisent ma biographie avec une curiosité émue ; si je voulais devenir « un auteur connu », c'était dans cet espoir. Depuis, j'ai souvent songé à l'écrire moi-même. L'exaltation avec laquelle jadis je caressais ce rêve m'est aujourd'hui bien étrangère ; mais j'ai gardé au cœur l'envie de le réaliser... »*

... J'ai passé les vingt premières années de ma vie dans un gros village qui s'étendait du Lion de Belfort à la rue Jacob, du boulevard Saint-Germain au boulevard Raspail : j'y habite encore. De ma table de travail, je vois passer sur la place Saint-Germain-des-Prés une bande d'écolières : l'une d'elles, c'était moi. Elle rentre à la maison, à l'heure où les premiers réverbères s'allument ; elle sera assise devant une feuille blanche, elle tracera des signes comme je trace des signes sur ce papier blanc. Il y a eu des guerres et des voyages, et des morts et des visages : rien n'a changé. Dans la glace, je verrais une autre image : mais il n'y a pas de glace, il n'y en avait pas. Par instants, je ne sais plus bien si je suis un enfant qui joue à l'adulte, ou une femme âgée qui se souvient.

Non. Je sais ; c'est moi, aujourd'hui. La petite fille dont l'avenir est devenu mon passé n'existe plus. Je veux croire, quelquefois, que je la porte en moi, qu'il serait possible de l'arracher à ma mémoire, de défroisser ses cils fripés, de la faire asseoir,

intacte, à mes côtés. C'est faux. Elle a disparu sans même qu'un squelette menu commémore son passage. Comment la tirer du néant ? »

Pendant dix-huit mois, avec des hauts, des bas, des difficultés, des joies je m'attachai à cette résurrection : une création, car elle faisait appel à l'imagination et à la réflexion autant qu'à la mémoire.

Sartre cependant, à l'instigation de Lisowski, examinait les rapports entre l'existentialisme et le marxisme ; il écrivit un essai qui devint un peu plus tard *Question de méthode*. Son élan pris, il commença l'ouvrage qu'il intitula *Critique de la raison dialectique*. Depuis des années il y réfléchissait, mais ses idées ne lui paraissaient pas encore mûres ; il lui fallut une sollicitation extérieure pour sauter le pas. D'autre part un éditeur lui demanda, pour une collection d'art, un texte sur un peintre ; Sartre avait toujours aimé le Tintoret ; il avait été intéressé, avant-guerre déjà, et surtout depuis 46, par la manière dont il concevait l'espace et le temps. Il décida de lui consacrer une étude.

Mes *Mémoires* m'absorbaient moins que mon étude sur la Chine, je lus davantage. Des amis me prêtèrent des ouvrages, dont les conclusions convergeaient, où des Américains analysaient leur société : *The lonely crowd* de Riesman, les essais de Wright Mills, *The organisation man* de White, *the Exurbanist* de Spector. Ils décrivaient, dans ses causes et ses conséquences, ce conformisme qui m'avait déçue en 47 et qui n'avait fait que s'accroître. L'Amérique, devenue essentiellement une société de consommation, avait passé de l'intéro-conditionnement puritain à l'extéro-conditionnement qui donne pour règle à chacun non son propre jugement, mais la conduite d'autrui ; ils montraient de quelle manière consternante la morale, l'éducation, le style de vie, la science, les sentiments s'en étaient trouvés transformés. Ce pays, naguère épris d'individualisme et qui encore aujourd'hui traitait avec mépris les Chinois de « peuple de fourmis », était devenu un peuple de moutons ; brimant, en soi et chez autrui, toute originalité, refusant la critique, mesurant la valeur au succès, il n'ouvrait d'autre chemin à la liberté que la révolte anarchique : ainsi s'expliquait la dépravation de la jeunesse, son recours aux drogues, ses violences imbéciles. Certes, il restait des hommes en Amérique qui se servaient de leurs yeux pour voir : ces livres mêmes et quelques autres, certains films aussi le prouvaient. Quelques revues littéraires, quelques feuilles politiques presque confidentielles osaient prendre parti contre l'opinion publique. Mais la plupart des journaux de gauche avaient disparu. *La Nation*, *New Republic* ne préservaient qu'avec parcimonie quelque indépendance d'esprit. *Le New Yorker* était devenu aussi bien pensant que *Partisan Review*.

Depuis la guerre de Corée, mon aversion pour l'Amérique n'avait pas diminué. La ségrégation était combattue par le gouvernement avec une relative vigueur, une grande partie de la nation la refusait, l'industrialisation du Sud la vouait à disparaître ; elle n'en avait pas moins entraîné ces dernières années des scandales bouleversants : l'exécution de Mac Gee ; le lynchage d'Emmet Till, accusé à quatorze ans, sans preuve, d'avoir violé une Blanche, et l'acquiescement de ses assassins ; les violences commises en Alabama contre des étudiants de couleur qui

voulaient se mêler aux Blancs ; et en dehors de ces éclats, je savais ce qu'elle impliquait, aujourd'hui comme hier. Quant au fanatisme anticomuniste des Américains, jamais il n'avait été plus virulent. Purgés, procès, inquisitions, épurations, les principes mêmes de la démocratie étaient reniés. Algren s'était vu retirer son passeport pour avoir appartenu au Comité Rosenberg. A l'extérieur, l'Amérique soutenait à coups de dollars, contre les revendications populaires, des hommes qui lui étaient vendus et. qui souvent, d'ailleurs, soucieux de leurs propres intérêts, la servaient très mal. Si des voix s'élevaient pour dénoncer cette politique, on les étouffait : je n'en entendais aucune.

Qu'étaient donc devenus les écrivains que j'avais aimés et qui vivaient encore ? Et que pensais-je d'eux, aujourd'hui ? Discutant avec Lanzmann, les relisant d'un œil neuf, je révisai beaucoup de mes jugements. Les anciens romans de Wright, de Steinbeck, de Dos Passos, de Faulkner gardaient pour moi les mérites, inégaux, que je leur avais reconnus. Mais nous n'étions plus politiquement d'accord avec Wright, franchement anticomuniste ; il semblait se désintéresser de la littérature. Steinbeck avait sombré dans le patriotisme et la niaiserie ; le talent de Dos Passos s'était tari depuis qu'il s'était rallié aux valeurs occidentales : au lieu d'un monde aux profondeurs grouillantes, appliqué à cacher sous des gestes et des phrases sa décomposition, il ne décrivait plus que des apparences sclérosées. Dans *Une Fable*, Faulkner racontait, lui aussi, sous le couvert d'une histoire de soldat la passion du Christ : quelle rengaine ! *Intruder in the dust* démontrait que, dans le Sud, le racisme a souvent pour envers des richesses et des finesses qu'ignorent les gens du Nord, butés dans un rationalisme simpliste. En 1956, Faulkner avait dit dans une interview qu'il fallait laisser aux sudistes le soin de régler à leur manière le problème noir ; il se déclarait solidaire des Blancs, même s'il fallait descendre dans la rue et tirer sur des Noirs. Quant à Hemingway, je continuais d'admirer certaines de ses nouvelles. Mais *L'Adieu aux Armes*, *Le Soleil se lève aussi*, relus, me déçurent. Il avait fait faire un grand progrès à la technique romanesque ; mais, leur nouveauté disparue, les procédés, les stéréotypies sautaient aux yeux. Surtout je découvrais chez lui une conception de la vie qui ne m'était pas du tout sympathique. Son individualisme impliquait une connivence décidée avec l'injustice capitaliste ; c'était celui d'un dilettante assez riche pour financer de coûteuses expéditions de chasse et de pêche et pratiquant à l'égard des guides, des serviteurs, des indigènes un paternalisme ingénu. Lanzmann me fit remarquer que *Le Soleil se lève aussi* était entaché de racisme ; un roman est un microcosme : si le seul pleutre est un Juif, le seul Juif, un pleutre, un rapport de compréhension, sinon une relation universelle, est posé entre ces deux caractères. D'ailleurs, les complicités que nous propose Hemingway à tous les tournants de ses récits impliquent que nous avons conscience d'être, comme lui, aryens, mâles, dotés de fortune et de loisirs, n'ayant jamais éprouvé notre corps que sous la figure du sexe et de la mort. Un seigneur s'adresse à des seigneurs. La bonhomie du style peut tromper, mais ce n'est pas un hasard si la droite lui a tressé de luxuriantes couronnes : il a peint et exalté le monde des privilégiés.

Les jeunes, j'en connaissais peu. J'avais beaucoup aimé Carson McCullers que

j'avais rencontrée une fois à Paris, rongée par l'alcool, bouffie, presque paralysée ; il semblait qu'elle n'écrivit plus. J'avais aperçu aussi, chez les Wright, Truman Capote, couché sur un divan, en pantalon de velours bleu pâle ; il avait du talent, mais il n'en faisait pas grand-chose. On m'avait trop vanté *Catcher in the rye* de Salinger ; j'y trouvai surtout des promesses. Et malheureusement la poésie m'échappait ; je ne connaissais pas assez bien la langue pour l'apprécier, et je me méfiais des traductions. Bref, en littérature comme ailleurs, rien de l'Amérique ne me touchait plus, sinon son passé. J'éprouvai à son égard le même dépit que m'inspirait la France. Je conservais un ardent souvenir de ses paysages, de ses villes, de ses espaces, de ses foules, de ses odeurs ; j'aimais sa langue rapide et foisonnante, désinvolte, drue, et si apte à saisir la vie toute chaude ; je pensais avec affection à mes amis américains, je m'étais plu à leur cordialité, à la franchise de leur rire, à leur humour abrupt. Mais je savais que, si je retournais à New York ou à Chicago, l'air que je respirerais là-bas serait, comme celui de Paris, empoisonné.

Le meilleur moment de cette année, ç'avait été les quinze jours passés à Davos avec Lanzmann : j'y avais retrouvé les plaisirs du soleil et de la neige, et éprouvé le soulagement de ne plus entendre de voix françaises. Au début de l'été, je quittai de nouveau avec joie ce pays où un gouvernement socialiste supprimait les fêtes du 14 juillet. Je gagnai avec Lanzmann le sud de l'Italie. Les routes étaient meilleures qu'en 1952, les hôtels plus confortables ; les villes s'étaient agrandies, souvent avec élégance. Mais la campagne semblait toujours aussi pauvre ; autour du golfe de Tarente il y avait eu un simulacre de réforme agraire ; des maisonnettes, qui portaient des noms de saints, s'élevaient au milieu des marécages qu'on avait répartis entre les paysans : ils manquaient d'eau et d'engrais, rien ne poussait. On croisait des *braccianti* sur les places des villages et la vie de province n'avait pas changé depuis que Fellini l'avait peinte dans les *Vitelloni* ; buvant de la grappa, vers onze heures du soir, dans une rue déserte de Catanzaro, nous assistâmes à une scène qui rappelait fidèlement celles de son film : des jeunes gens couraient après une *topolino*, ils la saisissaient, la secouaient, bouchaient le pot d'échappement avec un tampon de papier, elle repartait, le bouchon sautait au milieu des rires qui ressemblaient à un bâillement ; elle faisait demi-tour, tout recommençait. Nous nous lassâmes les premiers.

Nous descendîmes vers la Sicile ; elle nous apparut au soir tombant, à un tournant de la route, piquée de lumières, frangée de brume ; nous nous arrê tâmes ; une voiture stoppa derrière nous : « Vous regardez la vue ? dit le conducteur. Moi aussi, chaque fois que je passe, je regarde. » Il était gendarme. Il balaya l'espace de la main et déclara avec emphase : « C'est la seconde plus belle vue du monde. » « Ah ? dis-je : Et quelle est la première ? » Il hésita : « Ça, je ne sais pas. » Je revisitai la Sicile ; je revis Raguse, rechignée et prospère, ses beautés baroques ceintes d'immeubles neufs et très jolis. Nous nous enfuîmes très vite des Lipari, aux eaux noires de mazout et infestées de touristes français. Après une halte au cap Palinure que m'avait signalé, des années plus tôt, Darina Silone, nous remontâmes sur Rome. Nous y transportâmes un transfuge yougoslave qui nous

arrêta à la sortie d'Eboli ; il avait obtenu la permission de quitter quelques jours le camp italien où sont internés ses compatriotes en situation irrégulière, afin d'aller chercher du travail, mais il n'avait pas un sou en poche et il risquait des sanctions s'il rentrait avec du retard : encore une de ces situations presque inextricables comme j'en ai souvent rencontré au hasard des routes.

Je restai plus d'un mois à Rome avec Sartre. Nos amis communistes gardèrent leurs distances et nous vîmes peu de monde, mais je me plaisais à l'hôtel d'Angleterre, près de la place d'Espagne, et je travaillai bien. Sartre voulait se reposer de la *Critique*. Il avait été à Venise revoir les Tintoret, il se mit à écrire sur la peinture. Il fit aussi une préface pour *Le Traître* de Gorz⁵.

Je désirais respirer pendant deux ou trois semaines un air moins citadin que celui de Rome. Sartre proposa d'aller à Capri. Les journaux romains disaient qu'une grippe venue d'Asie ravageait Naples ; mais Capri n'est pas Naples et l'épidémie allait sans doute remonter vers le nord : nous partîmes. A Capri, nous lûmes dans les journaux de Naples que la grippe asiatique dévastait Rome. Chaque ville grossissait à plaisir le mal qui frappait l'autre.

J'avais craint que Capri ne fût submergée de touristes et de snobs ; en fait, ils s'abattaient tous — comme à Venise, comme à Florence, comme partout — sur les mêmes lieux, aux mêmes heures. On les évitait sans peine. Nous logions dans un hôtel sans grâce, en plein centre ; mais dans la région où aucune voiture ne peut pénétrer, c'était la solitude et le silence. Nous longions la côte, nous regardions les Faraglione auxquels Sartre prenait autant de plaisir qu'aux sculptures de Giacometti ; nous passions au-dessus de la villa d'un rouge tapageur léguée par Malaparte aux écrivains de la Chine populaire qui s'en trouvaient fort embarrassés ; parfois, nous grimpons jusqu'au palais de Tibère ; souvent nous nous arrêtons plus bas, dans quelque guinguette déserte, où nous déjeunions d'un gâteau ou d'un sandwich, avec un verre de vin blanc, tout en contemplant les jeux du soleil sur les rochers et sur l'eau. Sartre, quand il écrivait *Le Dernier touriste*, s'était renseigné sur tous ces sites ; il connaissait aussi beaucoup d'anecdotes et de potins sur la vie de Capri. Je le décidai à se faire hisser par télésiège d'Anacapri en haut du Mont Solario ; il fut beaucoup moins sensible que moi aux charmes de cette glorieuse assomption, mais satisfait d'embrasser d'un coup d'œil l'île et ses formes savantes.

Le matin, pour boire notre café, et tous les soirs, après dîner, nous nous asseyions à une terrasse du *salotto*, pas encore envahi ou évacué par les *Führungen*. Passé minuit, il ne restait plus qu'un public clairsemé au pied de l'escalier noble et distant comme un décor de théâtre ; seuls, en couples, en bandes, des gens le montaient, le descendaient, s'arrêtaient en haut des degrés, s'asseyaient sur une marche, ou bien disparaissaient dans l'ombre qui se creusait à l'arrière plan⁶ : ils semblaient jouer une comédie mystérieuse et très belle ; leurs gestes, leurs attitudes, les couleurs de leurs vêtements, où nous retrouvions le même rose que sur les toiles du Tintoret, étaient commandés par la nécessité ; et par éclair ressuscitait une illusion depuis longtemps perdue : notre vie avait la plénitude et la rigueur des histoires qu'on raconte. Sartre me parlait de son livre. Il travaillait

sans se presser, attentif à ses phrases : il y en avait que je me répétais avec délectation, à travers le silence velouté de la nuit. A Capri, cet été-là, les pierres étaient belles comme des statues, et les mots parfois scintillaient.

Ma sœur n'habitait plus Milan ; nous n'y restâmes qu'une journée. Lanzmann vint nous y rejoindre. Nous gagnâmes, par le col de Tende, Nice d'où nous allâmes coucher à Aix. Comme nous roulions dans la nuit étoilée, nous avons aperçu au ciel, l'éclat cuivré d'un météore : le spoutnik ! Les journaux le lendemain en confirmaient le passage à cette heure, à cet endroit. Nous pensions avec amitié à ce petit compagnon éphémère et nous regardions d'un œil neuf la vieille lune où des hommes iraient peut-être de notre vivant. Contre toutes les prévisions, le premier satellite avait été envoyé par l'U. R. S. S. : cela nous comblait d'aise. Les adversaires du socialisme en démontraient l'échec par l'arriération industrielle et technique de la Russie : quel démenti ! L'Amérique parla de « Pearl Harbour scientifique ». Leur exploit donnait aux Russes une supériorité militaire dont nous nous félicitions : si le pays qui a le moins d'intérêt à faire la guerre a le plus de chances de la gagner, la paix en est favorisée. Les « anti-parti » avaient été limogés ; l'esprit du 20^e Congrès s'affirmait. Nos espoirs de calme coexistence devaient se fortifier quand en avril Moscou suspendit les essais nucléaires.

Dans toute l'Amérique du Sud des révoltes couvaient contre l'impérialisme américain. On parla beaucoup des rebelles cubains quand deux jours avant le grand prix automobile de La Havane, ils enlevèrent dans le hall d'un hôtel le célèbre coureur Fangio, qu'ils relâchèrent après la course. Leur chef, Castro, un avocat exilé au Mexique par Batista, en était revenu en bateau avec quelques camarades. On le décrivait comme une espèce de Robin des Bois barbu. Dans la petite armée qui tenait le maquis avec lui, il y avait des femmes, ce qui suscitait chez les bourgeois français des rires égrillards ; il semblait avoir des appuis dans la population, entre autres parmi les étudiants et les intellectuels ; mais il était difficile de le croire quand il annonçait que par des grèves, des émeutes, des combats, il allait dans un bref délai renverser Batista.

*

La gauche française se relevait mal de Budapest. La sévérité des sanctions qui avaient frappé les insurgés — Tibor Déry, entre autres, condamné à neuf ans de prison — indigna les non-communistes, tandis que le P. C. continuait d'affirmer sa solidarité avec Kadar. *L'Étincelle* fut suspendue. Vercors qui avait été un ami zélé du parti, expliqua dans un petit livre assez drôle, *P. P. C.*, qu'il en avait assez de jouer le rôle de potiche d'honneur et qu'il quittait la scène. Plus grave que ces dissensions d'intellectuels était l'inertie politique du prolétariat. Fin octobre, après le succès de la grève du gaz et de l'électricité, la C. G. T. et la C. F. T. C. en lancèrent d'autres. A Saint-Nazaire, elles explosèrent avec tant de violence qu'un ouvrier fut tué, le journaliste Gatti, blessé. Les ouvriers de Renault cessèrent le travail ; et aussi les membres du corps enseignant, les fonctionnaires. Mais le fait même que ces mouvements fussent déclenchés en pleine crise ministérielle

indiquait qu'ils étaient apolitiques. Ni les partis ni les syndicats ne les lièrent à une lutte contre la guerre d'Algérie. La droite cependant s'agitait : on parlait de complots. *L'Express* créa des forums régionaux pour lutter contre la menace fasciste.

Le « dernier quart d'heure » de Lacoste durait depuis plus d'un an et les méthodes pacificatrices restaient les mêmes. Signalant à des amis le sommaire d'un numéro des *Temps modernes*, Daniel, collaborateur de *L'Express*, conclut : « Et puis, bien entendu, il y a la ration habituelle de tortures. » C'était monotone, d'accord ; gégène, baignoire, pendaions, brûlures, viols, entonnoirs, pals, ongles arrachés, os brisés : on en revenait toujours là. Mais nous ne voyions pas de raison de changer de disque tant que l'armée et la police n'en changeaient pas.

Un universitaire, Audin, avait été arrêté en Algérie le 1^{er} juin : on n'avait plus eu de ses nouvelles. Le personnel du lycée Jules-Ferry avait demandé une enquête : en vain. Au début de décembre, un ami soutint à sa place en Sorbonne sa thèse de mathématiques : il s'agissait d'une cérémonie funèbre à laquelle assistèrent en grand nombre des professeurs et des écrivains.

Même les lecteurs du *Figaro* furent informés par Martin-Chauffier⁷ de cas d'arrestations arbitraires, de disparitions et de tortures. Dans *Le Monde* parut, après des semaines d'atermoiements, le rapport de la Commission de Sauvegarde. Le rapporteur commençait par déclarer : « *Des actes qui, en d'autres temps et dans des circonstances normales pourraient paraître exorbitants sont en Algérie parfaitement légaux.* » Donc, on n'avait pas à les dénoncer. On se bornait à signaler les faits qui, au sein de cette « exorbitante » légalité, paraissaient tout de même abusifs. Ils étaient assez nombreux et assez gros pour soulever un scandale. On blâma beaucoup *Le Monde* de cette diffusion ; sur les événements eux-mêmes, l'opinion s'attarda peu.

Le 10 décembre s'ouvrit le procès de Ben Soddok. Quelques mois plus tôt, au sortir du stade de Colombes, il avait abattu Ali Chehkal, ancien vice-président de l'assemblée algérienne et le plus important des collabos musulmans. Son défenseur, Pierre Stibbe, cita comme témoins à décharge des intellectuels de gauche, dont Sartre. Sartre était ému quand nous nous rendîmes au Palais de Justice ; dans les conférences, dans les meetings, les paroles ne pèsent pas tellement lourd, mais ce jour-là, un homme jouait sa tête. S'il la sauvait, d'ici quelques années une amnistie ferait à nouveau de lui un homme libre : l'alternative entre la mort et la vie était beaucoup plus extrême que dans les procès ordinaires. D'où l'angoisse des témoins, chacun pouvant penser que sa déposition risquait de faire définitivement pencher la décision des jurés.

On enferma Sartre avec les autres à l'écart des débats. Moi, je m'assis au milieu d'un public nombreux, à côté de jeunes avocats. Au pied du tribunal, M^{me} Ali Chehkal, cachée par des voiles de deuil, représentait la partie civile. Je regardai l'homme jeune, au visage ouvert, qui se tenait dans le box des accusés : il avait accompli un acte analogue à ceux que, pendant la résistance, on appelait héroïques ; cependant des Français allaient le lui faire payer, peut-être de sa vie.

Des camarades de Soddok parlèrent de ses qualités d'homme, de travailleur,

d'ami ; de vieux parents pleurèrent. Ensuite, des professeurs, des écrivains, un prêtre, un général, des journalistes expliquèrent l'acte de Saddok par la condition faite à ses frères algériens : et ils la peignirent. « Eh bien, dirent d'un ton pincé deux jeunes avocats assis près de moi, c'est notre procès à nous qu'on fait : on nous explique que tout ce qui nous arrive en Algérie, nous ne l'avons pas volé ! » L'accusation avait convoqué Soustelle. Il arriva, les yeux cerclés d'écaille noire, vêtu d'un pardessus de gros industriel ; sans regarder personne et précipitamment il fit l'éloge du défunt. Ensuite, soutenue par des parents, une jeune fille qui marchait sur des jambes artificielles s'avança : elle avait été mutilée par l'attentat du Casino de la Corniche⁸. Elle se mit à crier d'une voix stridente et saccadée : « Assez d'horreurs ! Vous ne savez pas ce que nous subissons ! Assez de sang ! Assez ! Assez ! » La gêne qu'elle provoqua se retourna plutôt contre l'accusation qui avait mis en scène ce mélodrame que contre Saddok. Les cheveux tout blancs, frêle, chancelant, le vieil Émile Kahn réclama au nom de la Ligue des Droits de l'Homme dont il était président qu'on reconnût à Saddok de larges circonstances atténuantes. Un pasteur lut une lettre de son fils, rappelé en Algérie ; le jeune garçon racontait comment il avait vu une unité territoriale — c'est-à-dire des pieds-noirs — torturer un vieil Arabe ; appuyé par quelques camarades, il avait dû les menacer de ses armes pour leur arracher leur proie. Ce récit — pendaison, coups, tortures — tomba dans un silence de mort ; pas un soupir de surprise ni de dégoût : tout le monde savait. Encore une fois, cette évidence me glaça le cœur : tout le monde savait et s'en foutait, ou bien consentait.

Sartre fut un des derniers à déposer. Rien ne marqua son trouble sinon que, parlant avec une déférence compassée du mort, il l'appela Ali Chacal. Comparant son attitude à celle de Ben Saddok, il expliqua que les jeunes ne pouvaient pas consentir à la patience de leurs aînés car ils ne connaissaient de la France qu'un visage sanguinaire. Il souligna ensuite que l'acte accompli par Saddok était un meurtre politique et ne devait pas être assimilé à un attentat terroriste. Il faisait un gros effort pour parler un langage qui ne choquât pas le tribunal, et celui-ci parut soulagé par sa modération.

Ensuite déposèrent Massignon, puis Germaine Tillon ; la France, constata-t-elle, avait acculé la jeunesse à la haine. Un instituteur avait proposé à ses élèves, des Musulmans d'une dizaine d'années, ce sujet de rédaction : « Que feriez-vous si vous étiez invisibles ? » ; elle lut quelques-unes de leurs compositions : tous avaient répondu, à travers des fantasmes divers : « Je tuerais tous les Français. »

Je quittai la salle. Dans les couloirs, le général Tubert tonnait contre les Français d'Algérie. Tous les témoins louaient l'impartialité du président et la liberté qu'il leur avait accordée. Ils commentaient avec sévérité l'absence de Camus. Sa voix aurait eu d'autant plus de poids qu'on venait de lui décerner le prix Nobel. Stibbe lui avait seulement demandé de dire tout haut ce qu'il avait écrit dans un récent essai où il condamnait la peine de mort : il avait refusé de paraître à la barre et même d'envoyer un message au tribunal. Pour réclamer l'indulgence du juge, plusieurs témoins l'avaient cité, parfois non sans malice.

Je dinai à la Palette avec Sartre et Lanzmann. Saddok sauverait-il ou non sa

tête ? Nous étions anxieux. Pour se consoler de la tension à laquelle toute la journée il avait été soumis, Sartre but du whisky : il supportait mal l'alcool depuis quelque temps et son agitation s'accrut ; bientôt il tomba dans une morosité furieuse : « Dire que j'ai fait l'éloge de Chekhal ! et j'ai parlé contre le terrorisme : comme si je condamnais le terrorisme ! tout ça pour plaire aux poujadistes du jury ! Vous vous rendez compte ! » Le dépit, la rage, lui mettaient les larmes aux yeux. « Tout ça pour des poujadistes ! », répétait-il. Je fus effrayée par la violence de son émotion : elle ne s'expliquait pas seulement par le dégoût des concessions consenties ; depuis des semaines, des mois, il avait les nerfs à vif.

Le lendemain matin, la lecture des journaux nous assombrit. Rapportant les dépositions, ils dressaient, sans le vouloir, un excellent réquisitoire contre la guerre : le public, de façon inespérée, allait se trouver informé. Mais ils prenaient violemment parti contre Saddok : « Qu'il est joli garçon, l'assassin de Chekhal ! » titrait l'un d'eux. La presse accusait les témoins d'avoir sali la France et il semblait que seul le couteau de la guillotine pût la blanchir. Nous craignions que les jurés ne fussent influencés par ces articles.

C'est avec soulagement que le soir nous apprîmes le verdict. Détention perpétuelle : mais à la fin de la guerre les prisons s'ouvriraient. Nous fûmes heureux pour Saddok d'abord ; mais aussi cela nous réconfortait de voir qu'en France il y avait encore quelques hommes capables, en face d'un Algérien, de juger selon leur conscience.

En Algérie cette notion n'avait plus cours ; on désignait au hasard des boucs émissaires : six Musulmans avouèrent sous les tortures le meurtre de Frogier ; on en choisit un et bien qu'il n'y eût aucune preuve contre lui, Coty refusa de le gracier.

Vers la fin de janvier 1958, maître Bruguier me demanda un témoignage de moralité en faveur de Jacqueline Guerroudj, qui avait été à Rouen une de mes très bonnes élèves. Institutrice en Algérie, elle avait épousé un instituteur musulman et elle était comme lui membre des groupes urbains de l'A. L. N. ; elle avait remis à Yveton la bombe qu'il avait déposée dans les locaux de l'E. G. A. Tous deux, ainsi qu'un de leurs co-accusés, Taleb, furent condamnés à mort en décembre 1957. La gauche mena une campagne en leur faveur et je m'y associai de mon mieux. Nous obtînmes leur grâce. Mais Taleb, convaincu seulement d'avoir préparé des explosifs et qui niait toute participation à cet attentat particulier, fut décapité.

Le bombardement de Sakiet navra une grande partie de la droite française : des Oradour, on en faisait tous les jours selon le mot d'un caporal⁹. Mais taper sur un village tunisien, c'était une gaffe. Pour la justifier, les *Actualités* passèrent une bande qui montrait des soldats de l'A. L. N. cantonnés en Tunisie : autre gaffe ; en uniforme, disciplinés, ils constituaient une armée, et non une association de malfaiteurs.

On racontait qu'ayant l'âme pieuse et scrupuleuse, Massu avait tenu à goûter à la gégène et qu'il avait déclaré : « Très dur ; mais supportable pour un homme courageux. » Un livre vint rappeler l'insupportable vérité de la torture : *La*

Question, d'Alleg. Sartre le commenta dans un article, *Une Victoire*, que publia *L'Express*, et qui fut censuré. Le livre, néanmoins, fut vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires, et traduit dans le monde entier.

La torture était à présent un fait si bien établi que l'Église même avait dû se prononcer sur sa légitimité. Beaucoup de prêtres la refusaient, en paroles et par des actes ; mais il y avait aussi des aumôniers pour encourager les corps d'élite ; quant aux évêques, la plupart allaient très loin dans la tolérance, aucun ne se hasardaient bien avant dans le blâme. Parmi les laïques, que de silences consentants ! Celui de Camus me révoltait. Il ne pouvait plus arguer, comme pendant la guerre d'Indochine, qu'il ne voulait pas faire le jeu des communistes ; alors il grommelait que la métropole ne comprenait pas le problème. Quand il vint à Stockholm recevoir le prix Nobel, il se découvrit davantage. Il vanta la liberté de la presse française : cette semaine-là, *L'Express*, *L'Observateur*, *France-Nouvelle* furent saisis. Devant un vaste public, il déclara : « J'aime la Justice ; mais je défendrai ma mère avant la Justice », ce qui revenait à se ranger du côté des pieds-noirs. La supercherie, c'est qu'il feignait en même temps de se tenir au-dessus de la mêlée, fournissant ainsi une caution à ceux qui souhaitaient concilier cette guerre et ses méthodes avec l'humanisme bourgeois. Car, comme l'a dit un an plus tard, sans rire, le sénateur Rogier : « *Notre pays... a besoin de colorer toutes ses actions d'un idéal d'universalité et d'humanité.* » Et en effet, mes compatriotes se débrouillaient pour maintenir cet idéal tout en le foulant aux pieds. Chaque soir, au théâtre Montparnasse, un public sensible pleurait sur les malheurs anciens de la petite Anne Frank ; mais tous ces enfants qui étaient en train d'agoniser, de mourir, de devenir fous sur une terre qu'on disait française, il n'en voulait rien connaître. Si on avait essayé de l'apitoyer sur eux, il vous aurait accusé de démoraliser la nation.

Je ne supportais plus cette hypocrisie, cette indifférence, ce pays, ma propre peau. Ces gens dans les rues, consentants ou étourdis, c'était des bourreaux d'Arabes : tous coupables. Et moi aussi. « Je suis française. » Ces mots m'écornaient la gorge comme l'aveu d'une tare. Pour des millions d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, j'étais la sœur des tortionnaires, des incendiaires, des ratisseurs, des égorgeurs, des affameurs ; je méritais leur haine puisque je pouvais dormir, écrire, profiter d'une promenade ou d'un livre : les seuls moments dont je n'avais pas honte, c'était ceux où je ne le pouvais pas, ceux où on aimerait mieux être aveugle que de lire ce qu'on lit, sourde que d'entendre ce qu'on nous raconte, morte que de savoir ce qu'on sait. Il me semblait traîner une de ces maladies où le symptôme le plus grave, c'est l'absence de douleur.

Quelquefois, l'après-midi, des parachutistes installaient sur le parvis de Saint-Germain-des-Prés une espèce de baraque. J'évitais toujours d'approcher, je ne sus jamais exactement ce qu'ils trafiquaient : en tout cas, ils se faisaient de la propagande. De ma table, je les entendais jouer des airs militaires ; ils discutaient, ils quêtaient et je crois qu'ils montraient des photos, choisies, de leurs campagnes. Je reconnaissais cette boule dans ma gorge, ce dégoût impuissant et rageur : c'est ce que j'éprouvais quand j'apercevais un S. S. Les uniformes français aujourd'hui

me donnaient le même frisson qu'autrefois les croix gammées. Je regardais ces jeunes garçons en tenue léopard qui souriaient et paraient, le visage bronzé, les mains nettes : ces mains... Des gens s'approchaient intéressés, curieux, amicaux. Oui, j'habitais une ville occupée, et je détestais les occupants avec plus de détresse que ceux des années 40, à cause de tous les liens que j'avais avec eux.

Sartre se défendait en écrivant furieusement *la Critique de la raison dialectique*. Il ne travaillait pas comme d'habitude avec des pauses, des ratures, déchirant des pages, les recommençant ; pendant des heures d'affilée, il fonçait de feuillet en feuillet sans se relire, comme happé par des idées que sa plume, même au galop, n'arrivait pas à rattraper ; pour soutenir cet élan, je l'entendais croquer des cachets de corydrane dont il avalait un tube par jour. A la fin de l'après-midi, il était exténué ; toute son attention relâchée, il avait des gestes incertains et disait souvent un mot pour un autre. Nous passions nos soirées chez moi ; dès qu'il avait bu un whisky, l'alcool lui portait à la tête : « Ça suffit », lui disais-je ; ça ne lui suffisait pas ; à contrecœur je lui tendais un second verre ; il en demandait un autre ; il lui en fallait beaucoup plus, deux ans plus tôt ; mais à présent sa démarche et sa parole s'embarrassaient vite et je répétais : « Ça suffit. » Deux ou trois fois je pris de violentes colères, j'envoyai un verre se fracasser sur le carreau de la cuisine. Mais ça m'épuisait de me quereller avec lui. Et puis, je savais qu'il avait besoin de détente, c'est-à-dire de se détruire un peu ; je ne protestais d'ordinaire qu'au quatrième verre. S'il vacillait en me quittant, je me faisais des reproches. Et des inquiétudes me traversaient, presque aussi aiguës qu'en juin 1954.

J'espérais que la neige m'apporterait un peu de gaieté. Les deux semaines que je passai à Courchevel me déçurent. J'avais cru rajeunir quand, deux ans plus tôt, j'avais de nouveau chaussé des skis : mon âge se marquait à ce que je ne progressais pas. Lanzmann m'accompagnait rarement sur les pistes : il écrivait pour *Les Temps modernes* un article sur le curé d'Uruffe. C'était une étonnante histoire que celle de ce prêtre, assassinant la femme qu'il avait engrossée, l'éventrant pour baptiser le fœtus, sonnant le tocsin, dénonçant le crime et aidant ses paroissiens à chercher le meurtrier. Le procès avait été plus étonnant encore ; Lanzmann en dégageait le sens avec malice et rigueur : « La raison d'Église » exigeait qu'on refusât à la fois de comprendre le curé et de le punir. Le prêtre avait sauvé sa tête alors que les assassins de Saint-Cloud, non moins dignes d'indulgence — deux garçons à demi arriérés dont les enfances s'étaient écoulées dans des orphelinats — avaient été condamnés à mort¹⁰. Les clients de l'hôtel trouvaient tout à fait naturel qu'on les guillotinat : je ne pouvais pas éviter, pendant les repas, d'entendre ce qu'ils disaient. C'est pour cela surtout que ce séjour fut peu plaisant : nous étions restés en France. Toute cette bourgeoisie qu'à Paris je fuyais, je baignais dedans. Le couple qui se plaignait qu'au Congo on n'eût plus le droit de battre les nègres, c'était des Belges ; mais les Français comprenaient leur affliction. Quand en avril je voulus voyager quelques jours avec Lanzmann, nous avons choisi l'Angleterre : la côte sud, la Cornouailles. Les seuls Français qui m'inspiraient collectivement de la sympathie, c'était des

jeunes ; des étudiants de gauche me demandèrent de donner à la Sorbonne une conférence sur le roman et j'acceptai : je vivais si retirée que je fus étonnée, en entrant dans l'amphithéâtre, de constater, à l'accueil que me fit le public, que je ne lui étais pas inconnue. Son amitié me réchauffa le cœur : il en avait besoin.

1. La bombe au plastic déposée par Fechoz dans la Casbah en juillet fit 53 morts et d'innombrables blessés. Castille en déposa une autre, à peine moins meurtrière, le 6 août.

2. Hiver 61.

3. Elles cessèrent d'ailleurs bientôt.

4. Jeanson a parfaitement répondu à ces doutes : « Quand nous avons entrepris cette action qu'on nous reproche, nous ne manquions pas de travail, nous aimions nos métiers respectifs, nous n'y étions pas réduits à la médiocrité. Et nous ne pouvions pas ignorer que la France était bien le seul pays où nous avons une chance de nous sentir tout à fait à l'aise pour y vivre et pour travailler selon nos diverses aptitudes. »

5. Dix ans après notre rencontre de Genève, Gorz, qui vivait maintenant à Paris avait apporté à Sartre un ouvrage de philosophie, intelligent, mais trop directement inspiré de *L'Être et le Néant*. Il avait ensuite écrit un essai sur lui-même, excellent.

6. Un magasin brillamment éclairé ruine maintenant ce décor.

7. Il avait fait une enquête au nom de la « Commission internationale de lutte contre le régime concentrationnaire. »

8. Transformé depuis en centre de tortures.

9. Rapporté en 57 par un rappelé ; en août 56, un caporal du 2^e B. E. P. lui avait dit : « S'il existe un jour un nouveau tribunal de Nuremberg, nous serons tous condamnés : des Oradour, nous en faisons tous les jours. »

10. « L'un d'eux fut gracié.

Chapitre IX

Le bombardement de Sakiet avait entraîné l'intervention des Bons Offices anglais et américains ; on parlait d'un Dien-Bien-Phu diplomatique ; l'armée criait très haut qu'elle n'y consentirait pas. On commença à évoquer le retour de De Gaulle. Il ne fallait pas compter sur la police pour maintenir l'ordre républicain. Un certain nombre de flics ayant été abattus à Paris par des Algériens — non pas au hasard, dans la majorité des cas, mais par représailles singulières — la police manifesta en masse le 13 mars devant la Chambre. Noyauté par le réseau Dides, elle sympathisait avec le fascisme : quand, après la chute de Gaillard, descendu le 15 avril par Soustelle et Bidault, la gauche multiplia les forums et les meetings, les « patriotes » qui venaient casser la gueule aux orateurs étaient assurés de sa protection. Il semblait impossible de faire tenir debout aucune combinaison ministérielle et le nom de De Gaulle revenait de plus en plus souvent sur le tapis. Le 6 mai, on prononça celui de Pflimlin mais, pour être investi, il avait besoin des voix des Indépendants qui n'arrivaient pas à se décider.

Le F. L. N. avait résorbé en grande partie le M. N. A. et suscité des ralliements spectaculaires¹. Il exigeait qu'on appliquât à l'A. L. N. les conventions du droit international. Quand le gouvernement français fit guillotiner deux combattants algériens, les trois prisonniers français furent fusillés. Alger décida de manifester le 13 mai contre ces représailles.

Le soir, j'étais chez moi avec Lanzmann quand Pouillon, secrétaire-rédacteur à l'Assemblée, nous a téléphoné : la manifestation du Forum avait tourné à l'insurrection ; la foule, avec Lagailarde en tête, avait pris le Gouvernement général ; Massu présidait un Comité de Salut public ; bref, pour rester française, l'Algérie, avec l'appui de l'armée, se séparait de la France. D'autres coups de téléphone suivirent : des amis journalistes nous communiquaient les dernières dépêches. Pouillon, de nouveau, nous annonça que la riposte de la Chambre avait été ferme ; elle avait voté l'investiture de Pflimlin par 280 voix contre 120, les communistes s'étant, par principe, abstenus. Je m'endormis rassurée. Le bruit courut le lendemain qu'en apprenant le vote de la chambre, les colonels avaient pâli ; l'un d'eux avait dit : « C'est foutu ! » Pflimlin fit couper les communications entre l'Algérie et la France : contre ce blocus, la sédition ne tiendrait pas le coup huit jours. Le 14 mai, personne autour de moi n'était très inquiet. Lanzmann avait été invité, avec une délégation de journalistes d'extrême

gauche, à visiter la Corée du Nord : il s'était demandé dans la nuit si ce voyage n'allait pas être annulé ; il ne le pensait plus.

Le lendemain on apprit que le matin, sur le Forum, Salan avait lancé : « Vive de Gaulle. » Et de Gaulle venait d'annoncer dans un communiqué : « Je me tiens prêt à assumer les pouvoirs de la République. » Pflimlin rétablit les baisons avec l'Algérie et ne prit aucune autre mesure. Le jour suivant les journaux décrivirent la mascarade organisée à Alger et dans tout le pays sous le nom de fraternisation.

Le soir où j'entendis au théâtre Sarah-Bernhardt *La Condamnation de Lucullus* de Brecht, sombre attaque contre la guerre et les généraux, la salle applaudit à tout rompre ; mais elle était composée d'intellectuels de gauche, depuis longtemps isolés dans leur pays. Les communistes faisaient profession d'optimisme. Lanzmann représentait Sartre au Comité de résistance contre le fascisme ; à chaque séance Raymond Guyot déclarait : « D'abord, il faut nous réjouir : des comités se forment partout... La situation est excellente... » Mais le 19, la grève générale lancée par les syndicats échoua. Le même jour, de Gaulle tint une conférence de presse ; Lanzmann nous la raconta comme nous dînions rue de la Bûcherie avec les Bost ; il avait reconnu dans l'assemblée toutes les vieilles têtes R. P. F. Tout en réclamant pour son investiture une procédure exceptionnelle, de Gaulle avait fait savoir qu'il voulait être légalement appelé par le pays. Des dames du monde écoutaient, en extase ; Mauriac se pâmait. Bourdet demanda à de Gaulle s'il ne pensait pas qu'il faisait le jeu des factieux. « Votre univers n'est pas le mien », répondit à peu près de Gaulle. Il allait réussir son coup, Lanzmann n'en doutait pas ; la démocratie bourgeoise aimait mieux se saborder au profit d'un dictateur que de ressusciter un front populaire. Bost ne voulait pas le croire : ils parièrent une bouteille de whisky.

Des Américains, en escale à Orly, refusèrent de quitter l'avion car ils imaginaient Paris à feu et à sang : nous en rîmes, sans gaieté. Tout se passait dans un calme funèbre. Le pays se laissait convaincre qu'il n'y avait qu'une alternative : de Gaulle ou les paras. L'armée était gaulliste, la police fasciste ; Moch avait proposé de mobiliser des milices populaires ; mais le seul souci de la droite et des socialistes, au moment où les paras se préparaient à monter sur Paris, était d'éviter « le coup de Prague ». L'appel du pied adressé par de Gaulle à Mollet, le 19, avait choqué par sa grossièreté l'intéressé lui-même ; puis il se disposa à y répondre. Quant à l'inertie du prolétariat, il fallait bien la prendre pour un consentement ; sans de Gaulle, il aurait eu sans doute un sursaut ; mais son gouvernement, entre 1945 et 1947, n'avait pas été pire que ceux qui lui succédèrent ; il gardait son prestige de libérateur et, n'étant pas vénal, il passait pour honnête. Alger triomphait grâce à lui.

Ce qui le 13 mai semblait impossible nous apparaissait le 23 comme fatal. Les pieds-noirs et l'armée avaient gagné. Tout se passerait sans bagarre : c'était si évident que la délégation à laquelle Lanzmann appartenait décida de ne pas remettre son départ. Il aurait voulu rester, mais il ne pouvait pas se désolidariser des autres. J'allai passer deux jours avec lui dans un hôtel proche de Honfleur que nous aimions. Me montrant les clos fleuris de pommiers, il me dit d'une voix

désolée : « Même l'herbe n'aura plus la même couleur. » Ce qui nous accablait c'était de découvrir soudain le visage qu'avait pris peu à peu la France : dépolitisée, inerte, prête à s'abandonner aux hommes qui voulaient poursuivre à outrance la guerre.

Je conduisis Lanzmann à Orly le matin du 24 mai. Dans l'après-midi, on apprit le soulèvement de la Corse. Ce furent pour moi comme pour tant d'autres des jours déconcertants. Je ne travaillais plus. En mars, j'avais remis à Gallimard les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. J'hésitais à les poursuivre. Mon oisiveté et l'anxiété générale m'amènèrent, comme en septembre 1940, à me remettre à mon journal. Je le commençai aussi en grande partie pour le montrer plus tard à Lanzmann, avec qui il m'était presque impossible de correspondre. Cette fois encore, je vais le transcrire.

26 mai

Curieuses journées où on écoute d'heure en heure la radio et INF. 1 et où on achète toutes les éditions des journaux. Hier, en ce dimanche de Pentecôte, 800 000 Parisiens avaient quitté la ville, les rues étaient désertes ; il faisait lourd, mais pas chaud, un ciel gris. De la fenêtre de Sartre on voyait passer des voitures de pompiers, rouges, avec leur grande échelle, qui enfilait le boulevard Saint-Germain. Beaucoup de voitures de police en patrouille. Le nouveau comité d'Alger (Massu, Sid-Cara, Soustelle) a déclaré samedi : « De Gaulle ou la mort. » Ce sont eux qui ont envoyé Arrighi en Corse, mais ils affirment aussi avoir rompu toute relation avec la Corse.

Lanzmann parti avant-hier pour la Corée. Télégramme de Moscou où il reste trois jours.

Conversations avec Sartre le soir à la Palette sur mon livre. Il me rappelle comme on était heureux à Rouen, dans l'anonymat de la jeunesse (je revois la brasserie Paul où je corrigeais mes copies). Ne pas trahir cette période en la racontant.

Aujourd'hui, il fait glacial. Le vent bouscule le lierre sur le mur du cimetière et il entre dans le studio par toutes les jointures des fenêtres. Le travail que j'entreprends va me prendre trois ou quatre ans, c'est un peu effrayant. Je pense qu'il faut d'abord amasser d'un élan un grand nombre de matériaux.

Oui, toute la journée encore, ce lundi de Pentecôte, — Paris aussi vide qu'hier, les journaux censurés, presse étrangère interdite — atmosphère de catastrophe fade. Il a plu, et puis il y a eu un grand orage avec tonnerre. Déjeuner à la Palette avec Nazim Hikmet. Dix-sept ans de prison, et maintenant obligé de rester couché douze heures par jour à cause de son cœur. Plein de charme. Il raconte comment, un an après sa sortie de prison, il y a eu deux attentats contre lui (des autos, dans les rues étroites d'Istamboul). Et puis, on a voulu l'envoyer faire du service sur la frontière russe : il avait cinquante ans. Le médecin major lui a dit : « Une demi-heure debout au soleil et vous êtes un homme mort. Mais je dois vous signer un certificat de bonne santé. » Alors il est parti, à travers le Bosphore,

sur une minuscule barque à moteur, par une nuit de tempête : par temps calme, le détroit était trop bien gardé. Il voulait gagner la Bulgarie, mais impossible avec cette mer démontée. Il a croisé un cargo roumain, il s'est mis à tourner autour en criant son nom. Ils l'ont salué, ils ont agité des mouchoirs : sans s'arrêter. Il les a suivis et a continué de tourner dans la tempête déchaînée ; au bout de deux heures ils se sont arrêtés, mais sans le faire monter. Son moteur a calé, il a cru que tout était fini. Enfin on l'a hissé à bord : il avait fallu téléphoner à Bucarest pour prendre des ordres. Transi, à demi mort, il est entré dans la cabine des officiers ; il y avait une énorme photo de lui avec une inscription : « Sauvez Nazim Hikmet. » Le plus piquant, a-t-il ajouté, c'est qu'il y avait déjà un an que j'étais libéré.

Lanzmann téléphone de Moscou. Il est sept heures ici, neuf heures là-bas et la nuit tombe sur la Moskova. Si près, si loin. Des jeunes types l'abordent à la porte de l'hôtel en murmurant : « Business ? » Ils veulent lui troquer des filles contre ses vêtements. Il est égaré, inquiet des événements qu'il ne connaît que par le correspondant de *L'Humanité*.

Difficulté de travailler. On attend, on ne sait pas quoi. Soirée avec Sartre et Bost. On spéculé sur les événements.

Mardi 27 mai

Déjeuner avec Sartre à la Coupole. La C. G. T. avait donné l'ordre de faire grève, F. O. et la C. F. T. C. ne suivaient pas mais on s'attendait tout de même à quelque chose : rien ; les autobus marchent et les métros. Dans le taxi, à la radio, fin de la déclaration de De Gaulle. Oui, c'est le « dernier quart d'heure », comme écrit Duverger. Le chauffeur : « Eh bien, ils l'ont dans le baba, depuis le temps qu'ils se foutent du monde, à nous prendre notre argent, et tous les gars qui se font tuer en Algérie. » Furieux contre les « cocos » parce qu'ils ont voté les pouvoirs spéciaux et un hommage à l'armée ; eux aussi se moquent du monde : « Aussi vous voyez comment qu'elle marche, leur grève ! » Sans doute un type de gauche, prêt à accepter de Gaulle, par fureur. Quel escamotage ! Tout va se faire en douceur et puis se durcir. Pays à l'abandon qu'on a eu à l'écœurement. Quelle fadeur dans cette défaite ! Impression de vivre des journées « historiques », mais pas de la façon poignante, aiguë de juin 1940 ; des journées de dupe, vaseuses, comme celles que raconte Guillemin. On barbote dans la matière confuse du livre d'un futur Guillemin.

Cette nuit, il y avait de terribles choses noires, tordues comme des sarments, qui tombaient du ciel ; l'une atterrissait à côté de moi, c'était un énorme python et la peur m'empêchait de fuir. Une espèce de voiture de police passait, je sautais dedans : ils faisaient la chasse aux serpents qui depuis des heures déjà s'abattaient sur le pays — un étrange pays de jungles et de routes défoncées. Mais la seule vision saisissante, c'était ces grandes formes apocalyptiques, au-dessus de ma tête, et qui tombaient.

Toute la journée des coups de téléphone, comme la nuit du 13 mai. Et mon jeune ami marseillais m'écrivait presque tous les matins. On a besoin de se parler,

même si on n'a rien à se dire.

Péju vient de téléphoner (à six heures) que Pflimlin est sorti décomposé de chez Coty, que de Gaulle a quitté Colombey, il rapplique. Pas de grève, nulle part, sauf chez les mineurs du Nord. De Gaulle avait dit, cette nuit, que s'il n'avait pas le pouvoir dans les quarante-huit heures, il le prendrait. L'armée est avec lui. A Toulouse, on a demandé au commandement militaire d'assurer l'ordre (à cause de la manifestation prévue ce soir) et il a refusé.

Sartre travaille à sa pièce ; et j'essaie de m'intéresser à mon passé. Sur la route de Honfleur, Lanzmann me disait : « Même l'herbe ne sera plus de la même couleur. » Je regarde la place Saint-Germain et je pense : « Ça ne sera plus la même ville. »

Radio de sept heures trente : peut-être encore un espoir.

Mercredi 28

On a passé la soirée d'hier avec les Leiris. Chez eux, on a écouté la radio ; impossible de capter Radio-Luxembourg, on n'a eu que la radio d'État. Séance de nuit : Pflimlin fait voter la loi sur la Constitution. Souvenir du temps où on écoutait aussi la radio avec eux, au moment du retour des Allemands en Belgique.

Ce matin, temps radieux. Je prends les informations. Pflimlin a eu une majorité de 400 voix contre un peu plus de 100, les Indépendants ont quitté le ministère, il démissionne, mais sans créer « la vacance du pouvoir ». Coty a annoncé que dès ce soir un nouveau ministère serait sur pied.

Il doit y avoir une vaste manifestation cet après-midi ; nous y allons.

Vendredi 30 mai

Je ne peux plus rien écrire d'autre que ce journal et même j'ai à peine envie de l'écrire, mais il faut tuer le temps. Mercredi, déjeuner à la Palette avec Claude Roy qui a demandé à être réintégré au P. C. et qui sans doute le sera. Il cite un mot de De Gaulle sur Malraux qui court Paris : « Il m'a reproché d'avoir été jusqu'au bord du Rubicon pour pêcher à la ligne et maintenant que je le saute, il pêche dans la lagune. » Malraux en effet a passé tout ce temps à Venise, à parler sur l'art ; mais il est rentré avant-hier soir et il s'attend, selon Florence, à être ministre de l'Information ou de la Culture.

Nous allons en taxi — mercredi — à seize heures quarante cinq, au métro Reuilly-Diderot. Long défilé sur le trottoir de gauche : des communistes, visiblement, qui portent des pancartes : « Vive la République. » Au métro nous attendons le Comité du 6^e, mais il y a aussi le C. N. E. qui a donné là son rendez-vous. De la bouche du métro sortent un tas de gens qu'on connaît : Pontalis, Chapsal, Chauffard, les Adamov, les Pozner, Anne Philipe, Tzara, Gégé avec sa famille et son atelier, ma sœur. Tout le monde est étonné de voir une foule aussi énorme : chacun craignait que la manifestation ne soit un fiasco. La Nation

est noire de monde. Nous marchons derrière la banderole des « Beaux-Arts », pour nous retrouver derrière les « Droits de l'Homme », puis en un heu indistinct. De vieux républicains jubilent parce que ça les rajeunit de cinquante ans ; ils sautent en l'air pour voir, par-dessus les têtes, la longueur du cortège, et leur visage s'épanouit ; des types se juchent sur des poteaux-bornes, au milieu de la chaussée, ils grimpent sur les épaules d'un copain et ils font des signes approbateurs : le défilé n'en finit pas, ni dans un sens ni dans l'autre. Le long des trottoirs, une quantité de gens applaudissent et crient avec nous : ce sont en fait des manifestants. Foule gaie, foule sage qui obéit aux consignes. On ne crie guère : « Vive la République », mais surtout : « Le fascisme ne passera pas » ; beaucoup : « Massu au poteau. Soustelle au poteau » ; un peu : « A bas de Gaulle », mais timidement. Les slogans : « De Gaulle au musée — les paras à l'usine » ont un grand succès. (Cette discrétion, est-ce le souci des consignes ou ce respect pour de Gaulle dont parlait hier S. L. ? En tout cas, si quelqu'un ébauche « De Gaulle au poteau » on le fait taire.) On chante *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ*. Sartre chante à pleine voix. Deux beaux grands types, flanqués de deux pin-up, n'arrêtent pas de hurler. Aux fenêtres, des curieux, dont beaucoup nous marquent leur sympathie ; des enfants applaudissent. Au-dessus du « Berceau Doré », trois très vieilles dames, aux perruques blanches, appuyées à des coussins d'un or fané, nous saluent avec des gestes de reines. Les feux continuent à passer du rouge au vert bien que la circulation soit interrompue. Cependant, de loin en loin, le cortège se bloque ; on s'arrête, on repart. Devant le poste de police, les agents immobiles, impassibles, et la foule se tourne vers eux pour crier agressivement : « Massu au poteau ! » Défilé chaleureux, unanime, émouvant. Il paraît que les déportés ont défilé en vêtements rayés et les infirmes, les malades, dans leurs voitures. L'arrivée à la République a été décevante ; on n'avait rien prévu. Des gens, grimpés sur le socle, agitaient des drapeaux, mais aucun mot d'ordre n'a été donné ; on se disperse. On entend quelques cris : « A la Concorde », mais personne ne suit ; d'ailleurs, on n'aurait pas passé. Pas un flic sur le parcours, mais les deux extrémités étaient gardées par des cars de C. R. S. La foule n'était pas combative. Ce qui était étonnant, c'était l'élan qui a emporté tout le monde : même les types les plus apolitiques du Village sont venus. Mais certains d'entre nous remarquaient que les gens étaient de trop bonne humeur, contents de crier et de chanter, mais pas du tout décidés à agir. Et la veille, la grève avait échoué ; F. O. et la C. F. T. C. se félicitaient le lendemain d'avoir manifesté « indépendamment de la C. G. T. ». Il n'y aura sûrement pas de grève générale. Bost, Olga et les Aptekman sont montés au premier étage de l'hôtel Moderne où travaillaient, à grand renfort de whisky, des journalistes américains ; de là-haut, disent-ils, la vue est saisissante. Cependant, dans la salle à manger du rez-de-chaussée, à dix mètres de la rue, des Anglaises en robes longues mangeaient leur potage avec indifférence. Il paraît que Mendès a été acclamé place de la Nation, mais à l'arrivée, comme les groupes se dispersaient, des fascistes se sont jetés sur lui : ils n'avaient pas leur chance.

Nous sommes rentrés chez Sartre, émus, avec une aube d'espoir au cœur. Tout

de suite de mauvaises nouvelles : les parachutistes ont débarqué (ce bruit a couru pendant quatre jours) ; ni l'armée, ni les C. R. S. ne soutiennent le gouvernement ; de Gaulle a quitté Colombey et Coty va l'appeler dans la nuit. Sartre avait sa soirée prise et je ne pouvais supporter d'être seule ; j'ai été retrouver dans un restaurant de la rue Stanislas les Bost et les Apteckman. On a pris les autos qu'on a abandonnées rue du Faubourg-Saint-Honoré et on a rôdé autour de l'Élysée illuminé ; il était près de minuit ; les gens, qui dans la soirée étaient venus en nombre, commençaient à se disperser ; on entendait scander : « Massu à Paris ! Les paras, à Paris ! » C'était une poignée de quadragénaires distingués (J'ai oublié de dire que la Bourse monte allègrement, que le napoléon a baissé de 70 francs.) Les flics les ont refoulés très poliment. Des régiments de C. R. S. dans leurs sombres voitures, hors des voitures, armes à la main, cernaient tout ; s'ils avaient été républicains, on se serait senti défendus, mais dans les circonstances actuelles, ils faisaient plutôt peur. Ils laissaient passer la foule, piétons et voitures. Barbara Apteckman leur faisait du charme et ils lui lançaient d'aimables quolibets. Elle leur a demandé : « Qu'attendez-vous ? — De Gaulle ; mais ça fait deux heures qu'on l'attend et il n'est pas là. » D'autres ont dit : « On est de Bordeaux, on se fait chier ici. » Et d'autres : « On attend de se battre. » Immense défilé d'élégantes voitures qui allaient au pas, à cause de l'embouteillage. « Où allez-vous ? — Voir de Gaulle. » Un taxi de chez Maxim's, de style antique, avec un vieux chauffeur très chic et les armes de Maxim's sur la portière ; à l'intérieur, un homme en habit et une superbe femme en robe rouge, couverte de bijoux. On aurait dit de la figuration de cinéma : le petit trait typique et inattendu dans un film tourné dix ans plus tard. Une voiture est sortie de l'Élysée ; il semblait que ce fût fini et de Gaulle n'était pas venu. On a passé devant la Chambre et on a été boire à la Bûcherie. C'était plein de gens qui avaient manifesté l'après-midi et tous s'étonnaient de s'être trouvés si nombreux. Mais personne ne savait ce qui arrivait maintenant et la radio des Bost était cassée. J'ai téléphoné à Péju. Plus question de parachutistes et les socialistes tenaient bon contre de Gaulle. En fait, il est reparti dans la nuit pour Colombey. Apteckman était convaincu comme moi que les socialistes trahiraient. Le lendemain (hier, jeudi) la matinée a été d'une étrange tristesse. Il faisait merveilleusement beau, je suis sortie lire les journaux, des oiseaux chantaient dans les squares, les marronniers perdaient leurs fleurs. Je me suis assise à la terrasse du café, au coin de l'avenue d'Orléans. *Le Figaro* critiquait la manifestation. *L'Humanité* annonçait 500 000 manifestants ce qui m'a déçue parce que je croyais qu'on était *vraiment* 500 000. *L'Express*, prêt à se saborder, avec un Mauriac navrant. Je suis rentrée, incapable de lire sérieusement les journaux, d'écrire, de rien. J'étais nouée d'angoisse. Sur le trottoir, les poubelles débordaient d'ordures parce qu'il y a grève des boueux.

Et dans la journée, la trahison a été amorcée. On a sorti la lettre où Auriol demande à de Gaulle de se désolidariser d'Alger et soixante-neuf socialistes ont déclaré que, s'il le faisait, ils voteraient pour lui, « afin d'écarter la guerre civile ». Nous avons déjeuné chez les Pouillon. C'est là que nous avons entendu le

message de Coty aux Chambres : il menaçait de démissionner si de Gaulle n'était pas investi. Le soir de Gaulle est revenu. Il a rassemblé à l'Élysée les chefs des groupes « nationaux ». Il est reparti de nouveau pour Colombey dans la nuit. Il va y avoir encore une journée de maquignonnage et le tour sera joué selon un scénario bien conçu et parfaitement exécuté.

Au déjeuner, Pouillon a parlé d'une manière très amusante des mœurs et des rites parlementaires. Il y avait Lévi-Strauss, toujours aussi silencieux. Il a demandé d'un air surpris : « Mais pourquoi de Gaulle méprise-t-il les hommes ? », ce qui était charmant, parce qu'il affecte de s'intéresser beaucoup plus à la faune et à la flore d'un pays qu'à ses habitants ; mais en fait, c'est un humaniste et rien ne lui répugne plus que l'idée de « grandeur ».

Chez Sartre à cinq heures : journaux, radio, irritation. Il travaille tout de même.

Soirée avec Olga. Elle a demandé à Bost de nous rejoindre à la Coupole. Un jeune journaliste de gauche qui l'accompagne se refuse à croire que de Gaulle soit mêlé à un complot. Il spéculé sur son « caractère », ce qui me met les nerfs en boule. Je rentre chez moi, dans un état de vive exaspération.

Samedi 31 mai

Le calme m'est revenu, je ne sais pas pourquoi ; peut-être parce que Sartre s'interdit la corydrane, se force au sommeil et au calme, et que c'est contagieux. Et puis, surtout, les jeux sont faits, la partie est perdue et, comme disait Tristan Bernard après son arrestation, maintenant c'est fini de craindre, on va commencer à espérer. De Gaulle sera investi ce soir, certainement. Du moins la S. F. I. O. va éclater. La grève des enseignants, appuyés par les parents d'élèves, a été une réussite, hier, dans le primaire et le technique, une demi-réussite dans le secondaire. Il y aura de sérieuses forces d'opposition et, d'une manière ou d'une autre, elles compteront.

Il y a eu des incidents, jeudi soir, à Saint-Germain-des-Près, Évelyne y était. De belles autos pleines de beaux messieurs montaient vers les Champs-Élysées ; il y a eu un embouteillage. Ils se sont mis à klaxonner : « Algérie française ». Les cafés se sont vidés, tous les « villageois » sont sortis, et comme il y avait des pavés devant l'église, ils en ont ramassé et en ont jeté contre les autos. Elle a suivi en auto avec Robert les belles voitures. Autour de l'Élysée, les dames en robes du soir, longs gants de peau et bijoux, fraternisaient avec les C. R. S. casqués.

Même autour de nous, des gens lâchent. Z. l'autre jour : « De Gaulle, c'est tout de même mieux que Massu. » Et X. aujourd'hui m'explique que, si les socialistes ne votaient pas pour de Gaulle, ça serait la guerre civile. Il attend que de Gaulle gouverne avec Mendès-France et révolutionne l'économie. Sa femme, seule avec moi, me dit : « Vous comprenez, nous avons besoin de penser que Jean (son mari) ne sera pas obligé de démissionner. »

Sartre a déjeuné avec Cocteau qui n'était pas d'accord avec l'appel envoyé à de Gaulle par l'Académie.

Conférence de presse à Lutétia sur la torture. Mauriac se déclare gaulliste et on ne l'applaudit que faiblement. Grande affluence. Peu de journalistes, en fait, mais cinq cents intellectuels.

Je lis en ce moment beaucoup plus que je n'écris. Dans *Critique*, un article intéressant sur la recherche opérationnelle. Si une machine à calculer avait à calculer l'« optimat » dans un cas comme celui-ci : le plus court chemin pour visiter vingt villes américaines, il lui faudrait deux cent cinquante mille ans. L'homme lui, prend des « raccourcis » ; chacun a affaire à d'autres qui décident aussi par raccourcis. Tout se passe à un niveau où l'optimat n'existe pas.

Lanzmann arrive en Corée aujourd'hui. Curieuse situation.

Comme je revenais de la rue Blomet, hier vers trois heures, j'ai vu des groupes de jeunes gens qui rôdaient sur le boulevard Pasteur. « Les flics les ont chassés, mais ils reviennent », me dit le chauffeur de taxi. C'était des types de droite qui voulaient faire ouvrir les classes de Buffon. Le chauffeur : « Les grèves, j'en ferai plus jamais, j'ai compris, on ne travaille pas et les autres travaillent, ce n'est pas la peine... Ce qui va arriver ? Ça ne sera pas plus mal que ce qu'on avait avant. » (Ça, c'est la réflexion qu'on entend partout : au moins ça changera, ça ne peut pas être pire.) Il ajoute pourtant, sur de Gaulle : « Tout ça, c'est sa faute : en 1945, il n'avait qu'à chasser tous les Juifs. » Comme je m'esclaffe, il conclut : « Je n'y comprends rien, rien de rien ; on n'y comprend rien. Et j'ai un fils en Algérie ! »

Hier soir, annonce Inf. 1, encore des manifestations sur les Champs-Élysées avec klaxons et « Vive de Gaulle ». Des contre-manifestants crient : « Le fascisme ne passera pas. » Bagarre ; plusieurs blessés graves ; ce sont les communistes qui ont eu le dessus.

Ce matin, je relis posément les hebdomadaires et dans Werth tous les passages sur de Gaulle. Burlesque le coup des cartes postales envoyées à Colombey. Non, rien d'une « grande figure ».

Déjeuner et journée tranquille avec Sartre. Toujours incapable de travailler, j'essaie de lire *Le Maroc à l'épreuve* des Lacouture. La radio annonce l'investiture de De Gaulle pour demain ; les socialistes ne sont pas d'accord entre eux (77 pour, 74 contre ; à la Chambre, environ 40 pour, 50 contre, Guy Mollet peut-être démissionnaire) ; ils voteront individuellement. De Gaulle a mis de l'eau dans son vin ; il se présentera en personne devant la Chambre, il accepte de se laisser photographier. Ministère prévu, très à droite, mais sans personne d'Alger. Alger doit s'inquiéter malgré la manifestation monstre d'hier soir.

En sortant de chez Sartre, je rencontre Évelyne, Jacques, Lestienne, Bénichou. Ils vont monter aux Champs-Élysées où on prévoit de grands déploiements. Les petits fascistes viennent déjà à Saint-Germain avec leurs journaux et leurs insignes ; de la police partout. Il va y avoir du sang.

Évelyne assure des permanences au Comité du 6^e et se bagarre tous les soirs. J'ai eu une envie aiguë d'être jeune, d'aller aux Champs-Élysées dans un vrai élan de jeunesse, avec sa bande. Peut-être l'aurais-je fait si je n'avais pas eu ce rendez-vous avec Violette Leduc. Je suis rentrée chez moi. Il est 8 heures du soir et de

nouveau, angoisse. En tout cas, je l'emmènerai à Saint-Germain, je ne peux pas rester enfermée à l'écart, ce soir : le dernier de la République. Les comités prévoient des manifestations pour demain, mais ça reste vague et ça aussi c'est angoissant.

Question numéro un : que va faire de Gaulle en Algérie ?

Étrange soirée ; V. L. arrive et me tombe dans les bras : « Chantal est morte ! » Et me voilà plongée dans les histoires de son immeuble : le séquestré du troisième, à qui elle a apporté du riz au lait, qui l'a reçue en slip, puis qui s'est habillé, cravaté, qui a été tenir des discours « politiques » sur le palier et que la concierge a fait expédier à Villejuif ; Chantal qui avait quinze ans, des cheveux immenses, trois trous dans le cœur, qui est restée vingt-six heures sur la table d'opération et qui est morte ce matin, vidée de tout son sang. Elle raconte des histoires sinistres mais qui ne me concernent pas et qui m'empêchent de penser à ce qui me touche. Nous avons dîné à la Bûcherie où j'ai aperçu Claude Roy et nous avons été boire un verre à Saint-Germain. Des gens partout, pas une place à la terrasse des Deux Magots ; nous nous sommes assises à celle du Royal et nous sommes restées presque deux heures sans parler, à regarder. On regardait les robes des femmes, extravagantes, les visages, à l'infini, et surtout les autos, les autos qui allaient, qui revenaient, remplies de femmes arrogantes et d'hommes réjouis. Parfois un car de police ou une petite voiture de patrouille. Presque rien de perceptible sinon, à minuit et demi, cette affluence d'autos, énorme, comme un retour de week-end ou un après-midi chargé de semaine. Clouée sur ma chaise, à côté de V. L., je me sentais vide, tout entière possédée par ce beau soir sans ciel (les lumières le mangeaient) où, en somme, plus rien ne se passait, tout étant consommé, mais où, avec les automobiles lustrées, les dames et les messieurs triomphants, quelque chose de hideux se démasquait.

Dimanche 1^{er} juin

Un peu d'insomnie ; je m'étonne du classicisme civique de mes rêves : on noyait une femme nue, mi-chair, mi-statue, qui était la République. Investiture cet après-midi. Une jeune femme a sonné et m'a remis l'invitation de mon comité du 14^e, pour 3 h. 45.

Télégramme de Lanzmann, arrivé à Pyong Yang.

Lundi 2 juin

Pas une minute, hier, pour raconter ce qui se passait. Le comité m'a téléphoné. C'est V. qui téléphone et quand je dis : « C'est moi », il a toujours l'air incrédule : « C'est elle-même ? — Mais oui. — En personne ? — Mais oui. » Sartre dit que c'est la méfiance communiste. V. m'apprend la décision du comité : il faut aller déposer des fleurs à la statue de la République. Je demande si je dois me joindre au comité du 14^e ; et Sartre ? V. hésite, il ne sait pas, il me dit de passer à la

permanence, mais aussi de marcher avec le 14^e, et il me demande de transmettre la consigne parce qu'on leur a interdit tout communiqué et qu'ils n'ont pas pu distribuer de tracts. Tout cela me semble bien mal organisé.

J'ai rendez-vous avec Rolland aux Deux Magots parce qu'il veut publier un fragment de mes *Mémoires* dans *L'Observateur*, avec une petite interview. Lui, il a des consignes communistes : s'amener à Sèvres-Babylone avec une auto pour faire des embouteillages (?). Je monte chez Sartre ; de la fenêtre, j'aperçois Bost qui palabre avec Évelyne, en jupe fleurie et jumper rose, un fichu rose sur la tête, ravissante. Tous les jours, elle balaie la permanence du 6^e ; elle a passé la matinée à courir les commissariats avec Reggiani pour faire libérer une fille arrêtée pour distribution de tracts ; ils ne l'ont pas trouvée. Elle nous propose de nous joindre au comité du 6^e qui se rassemble à trois heures trente à Sèvres Croix-Rouge.

Nous descendons à trois heures vingt-cinq ; passent Adamov et autres « gens du spectacle ». Nous montons dans l'auto où sont déjà Olga et Évelyne. Rue Jacob, j'achète des iris bleus et blancs et des glaïeuls rouges : qui nous aurait dit, voici vingt ans, que nous irions un jour déposer des bouquets tricolores au pied de la statue de la République ! Au carrefour Sèvres Croix-Rouge, beaucoup de manifestants avec drapeaux et pancartes, les uns disséminés, les autres en groupe serré. Une auto passe et klaxonne : « Al-gé-rie-fran-çaise ». On se rue devant elle ; le conducteur fonce en zigzaguant, ricaner, sous les huées. On crie : « A bas de Gaulle » et des consommateurs, à la terrasse du Lutétia, ripostent : « Vive de Gaulle. » Discussion : les Desanti et quelques autres disent d'aller à la République ; cependant les communistes ont donné une consigne différente : le cortège se met à remonter le boulevard Raspail, en scandant des slogans. Relevant du « Comité antifasciste » nous reprenons l'auto et nous dirigeons vers la République ; je m'en félicite car j'ai l'impression que le cortège va se faire casser la gueule (ce qui est arrivé — ça a même été assez sanglant). Nous laissons l'auto et les fleurs boulevard Voltaire. Quatre heures moins le quart, peu de monde, mais des flics partout, une armée : des escouades casquées, à pied, et des cars pleins ; la statue est cernée, impossible d'approcher. Il fait très chaud, très lourd ; nous tournons autour de la place ; beaucoup de gens, mais disséminés, perplexes ; dans les bras des femmes, quelques bouquets (on en voyait beaucoup ce matin-là dans les rues, mais pour une autre raison : c'était la fête des mères). Près d'une bouche de métro, une femme hurle, en proie à une crise de nerfs. Nous nous asseyons à une terrasse ; passent les Apteckman qui s'asseyent avec nous ; beaucoup de consommateurs sont, comme nous, en attente ; la vieille dame d'à côté a un bouquet. Apteckman va voir comment ça tourne et revient en courant : on peut passer. Bost court chercher nos fleurs, mais il tarde et nous nous mêlons sans lui au cortège qui traverse la place, sous le contrôle des flics, par tout petits paquets ; une jeune fille qui a un bouquet de marguerites en donne une à chacun de nous. On les pose, on se range sur le trottoir ; il commence à y avoir du monde ; derrière nous, des boutiques de fleuristes, dressées ou du moins multipliées pour la circonstance. La foule chante *La Marseillaise* et crie : « La police avec nous. » Des gars en veste de cuir achètent hâtivement des pivoinies ou un hortensia et

traversent dignement la place ; un merveilleux vieillard — longue barbe jaune, lorgnons, sourire extatique aux lèvres — à l'air d'un dévot revenant de la sainte table. On crie toujours : « Police républicaine. De Gaulle au musée. » Brusquement, tout le monde se met à courir. Dans la cohue, un infirme tombe, des types s'arrêtent pour le ramasser. Évelyne a voulu se planquer derrière les grilles d'un cinéma, on l'a chassée, les concierges ferment les portes cochères (comme pendant la libération de Paris). Nous prenons une rue transversale, rejoignons le boulevard et cherchons la voiture que Bost a dû déplacer (c'est ça qui l'a retardé) pour laisser le terrain à des cars de C. R. S. Il est environ 4 h 30. Nous retraversons la place en voiture, elle est calme. (C'est dix minutes plus tard, je crois, que Georges Arnaud s'est fait casser le bras d'un coup de matraque, que ça a saigné.) Le bruit courait qu'on manifestait à Belleville et nous montons vers les Buttes-Chaumont. Que c'est verdoyant et gai, que les rues sont jolies, avec de grandes échappées sur les lointains bleutés de Paris ! C'est un dimanche calme, les gens prennent le frais sur les bancs, des enfants jouent, des communiantes paradent. Et puis, avenue Ménilmontant, on rencontre un cortège ; on sort de l'auto, on s'y joint ; ce sont des communistes, les types des cellules du quartier, ils montent et descendent ces rues où j'allais autrefois faire des « équipes sociales » ; ils interpellent les gens aux fenêtres : « Tous les républicains avec nous ! » Comme mercredi, Sartre chante à pleine gorge *La Marseillaise* ; il est là, non pas comme membre d'une délégation, ni même comme l'écrivain J. P. Sartre, mais en tant que citoyen anonyme ; et il n'a plus aucun respect humain, il se plaît dans cette foule, lui qui a tant de peine à encaisser les élites et se sent tellement mal à son aise parmi elles. On regagne l'avenue ; devant un café dont la terrasse est pleine de Nord-Africains, les manifestants crient : « Paix en Algérie. » Les Algériens sourient à peine. Une femme murmure : « Il n'y en a pas beaucoup qui manifestent. — Ils ont bien raison, ils risqueraient trop gros, c'est eux qui prennent tout dans ces cas-là », dit sa voisine avec sympathie. Les gens commencent à ramasser des pierres sur la chaussée en réparation ; mais un autre cortège, avec drapeaux et pancartes, qui vient au-devant du nôtre, les stoppent ; palabres ; les responsables engagent la foule à se disperser. Venaient-ils de la République ? Quand nous y passons de nouveau en auto, elle est calme ; mais maintenant, outre les flics, il y a des infirmiers de la Croix-Rouge, casqués, postés aux coins des rues.

Dans la chambre de M^{me} Mancy nous écoutons les dernières nouvelles. Il y a eu des bagarres dans beaucoup d'endroits ; aux portes, aux sorties de gares, les C. R. S. barraient le passage aux gens qui venaient des faubourgs (pour la plupart membres des cellules communistes) ; ça n'a pas empêché des rassemblements à la Trinité, à la Bastille, etc. Bons discours de Mendès et de Mitterrand, déclarant : « Nous ne céderons pas au chantage » ; plus de la moitié des socialistes, 50 sur 90, vont voter contre. A sept heures trente commence le scrutin.

Évelyne téléphone ; Jacques a été ramassé samedi soir sur les Champs-Élysées, embarqué au centre Beaujon ; il a passé la nuit à errer dans les couloirs et les cours, la journée sans manger parce qu'il a fait la grève de la faim ; ses codétenus

étaient des fascistes, et ils se sont bagarrés à coups de pierres. On commençait à les relâcher, mais par petits paquets. Jacques a été libéré à neuf heures du soir. (Évelyne a cité un mot charmant de Lestienne ; il se plaint de Palle. « Palle est gaulliste, il me fait de la propagande gaulliste ; c'est dégoûtant, parce qu'il sait bien qu'au fond, je suis de droite et que c'est trop facile de m'influencer ! »)

Soirée avec Sartre à la Palette et chez moi. Espoir (incertain) d'un ressaisissement de la gauche et intense curiosité touchant l'Algérie. Malraux a causé trois heures samedi avec de Gaulle ; il est ministre de l'Information sans doute.

Secteur privé : Sartre a vu samedi Huston et Suzanne Flon ; c'est entendu, il fera le film sur Freud.

Vers onze heures éclate l'orage qui avait menacé tout le jour. Des éclairs enveloppent un hélicoptère aux feux rougeoyants, l'hélicoptère de la police qui survolait Paris, mercredi, pendant le défilé, qui le surveille encore aujourd'hui ; la tour Eiffel, illuminée ; ils appellent ça sa « robe de lumière » ; je l'aimais mieux sombre, avec ses beaux rubis autour de la tête. Des trombes d'eau, un grand vent, c'est peu propice à des manifestations d'enthousiasme et le fait est qu'il ne s'en est ébauché aucune. L'investiture a été cette nuit aussi terne que celle de n'importe quel président du conseil. Cependant, j'ai la tête qui éclate ; plus d'angoisse, mais une si énorme tension que j'avale du sarpagan.

Ce matin, je lis *La Ligne de force* de Herbart où il y a des passages sur Gide très méchants, mais très marrants et une jolie anecdote sur Aragon.

Je donne à Rolland des pages de mes *Mémoires* ; déjeuner avec l'étudiante américaine. J., qui m'étourdit de considérations aberrantes sur le gaullisme. Elle me raconte son enfance : une taie horrible sur l'œil, une mère israélite, infantile, dominatrice et agitée, des complexes partout. Une opération, à dix-neuf ans, lui a rendu un œil d'apparence normale et elle prétend que les livres de Sartre et les miens lui ont appris qu'on est marqué par le passé, mais non déterminé par lui. A partir de là, elle a été sauvée. Elle veut me faire cadeau des dix-huit volumes manuscrits de son journal intime. Elle est hantée par la bombe atomique, elle ne comprend pas que la France s'en soucie si peu. Elle a écrit à Oppenheimer. Elle m'a montré une brochure sur ces quatre Américains qui ont été en bateau dans le Pacifique s'installer à l'endroit où devait avoir lieu la prochaine expérience ; ils se sont retrouvés en prison. Elle rêve d'un bateau chargé de gens de tous les pays : comme ça les U. S. A. ne pourraient pas les mettre en prison. Ou alors, elle s'offrira comme martyre pour expérimenter les effets des explosions. C'est typiquement américain, cette naïveté idéaliste, à l'échelle mondiale (Gary Davis). Elle n'est pas sotte, cependant, loin de là. Peut-être s'en tirera-t-elle si elle a un métier et les pieds sur terre.

Journée chez Sartre, à lire les journaux et prendre des notes. Il a déjeuné avec S. S. et Giroud. Un référendum a été fait à *L'Express*, il y a dix jours ; tout le monde était énergiquement contre de Gaulle, sauf F., par désespoir, et bien entendu Jean Daniel.

Pas un type d'Algérie au gouvernement ; et pas une manifestation

d'enthousiasme à Alger. Ils ont grand-peur d'avoir été joués. Beuve-Méry a entièrement capitulé. Le dernier *Express* était beaucoup plus correct que le précédent. Le plus têtue, le plus solide, c'est Bourdet. Sa réponse à Sirius (Beuve-Méry) dans *Le Monde* était très bien. *Le Monde* est divisé, d'ailleurs ; certains collaborateurs tiennent. *France-Soir* commence à tourner casaque : ils publient à partir d'aujourd'hui des extraits des *Mémoires* de De Gaulle.

Nous disions hier soir avec Sartre : « L'intellectuel peut être d'accord avec un régime ; mais — sauf dans les pays sous-développés qui manquent de cadres — il ne doit jamais accepter une fonction de technicien comme le fait Malraux. Il doit demeurer, même s'il appuie le gouvernement, du côté de la contestation, de la critique, autrement dit, penser et non effectuer. Et ceci dit, mille questions se poseront à lui ; mais son rôle ne se confond pas avec celui des dirigeants ; la division des tâches est infiniment souhaitable. »

Mardi 3 juin

Après la tension, dépression. J'ai si peu envie de mettre le nez dans ce monde que je dors ce matin jusqu'à midi et demi. Toujours ce temps lourd et froid. Hier, soirée avec Sartre et Bost. Déjeuner aujourd'hui avec Sartre, Pontalis et Chapsal. Je les attendais au Falstaff ; à la table voisine, un jeune monsieur, genre fonctionnaire un peu supérieur², causait avec une femme très vilaine : « Tout de même, Mendès a applaudi de Gaulle... Non, X. ne veut pas du Front populaire : alors il se laissera convaincre... Essayez d'agir sur votre groupe... C'est malheureux : il paraît que Lazareff est antigaulliste à fond... » Quand Sartre arrive, ils murmurent : « C'est Sartre » et peu après ils s'en vont. Nous commençons à manger et on téléphone à Sartre : « Monsieur Sartre, je tenais à vous dire que le général se prépare à faire la paix en Algérie, qu'il ne vous fera pas arrêter, et que nous regrettons les positions que vous avez prises dans *L'Express*. » Très poli : il voulait *convaincre* !

Ça ne m'amuse plus de noter ces choses. Mais je suis trop abattue pour écrire. Ou suis-je abattue parce que je n'écris pas ? Nous partons la semaine prochaine pour l'Italie ; ça ajoute au provisoire, au contingent de cette période. Il m'est difficile de m'intéresser à mon passé : je ne sais trop que faire.

Un très bon article dans le *Saturday Review*, avec ma photo sur la couverture. Mais *Times* et le *New York Times* ne sont pas contents du tout. Ce qui les irrite, c'est que je dise du bien de la Chine alors que je ne suis pas communiste.

Raconter les manifestations de mercredi-dimanche, comme « totalité-détotalisée » serait un vrai problème littéraire ; Sartre l'a résolu jusqu'à un certain point dans *Le Sursis*. Ça me semble plus intéressant que les impasses de ce qu'ils appellent « l'alittérature ».

Sartre racontait tout à l'heure à Pontalis que lorsqu'il cherche un sujet de pièce, un grand vide se fait dans sa tête ; à un moment, il entend retentir les mots : « Les quatre cavaliers de l'Apocalypse. » C'est le titre d'un roman de Blasco Ibañez qu'il a lu dans sa jeunesse. Lui aussi, il a bien du mal à se remettre au

travail. Il reprend de la corydrane. « Je ne suis pas triste, me dit-il, mais je dors. C'est un calme mortuaire. »

Jeudi 5 juin

Je ne sais pas pourquoi j'étais exaspérée à ce point, hier soir ; sans doute l'irritation de voir tous ces journaux, tous ces gens se demander ce qu'« il » dira et se perdre en exégèses sur ses silences. Et puis de l'avoir entendu, sur le fond des clameurs d'Alger, avec sa voix vieillissante et sa grandiloquence énigmatique. Et penser qu'ils vont recommencer à déchiffrer l'oracle, voulant à tout prix lui extorquer des espoirs, alors que les jeux sont faits, implacablement : des années de guerre, massacres et tortures.

Hier matin, je vais chez le dentiste. L., communiste et juif, est lugubre, lui aussi. Il dit que les communistes ont un allant, un optimisme insupportables, convaincus qu'ils ont tout gagné parce qu'une moitié des socialistes a voté avec eux. Quant à ses clients, il y en a qui lui disent : « Mais voyons, de Gaulle ne vous enverra pas en camp de concentration. — Je sais. — Alors, qu'est-ce que tout ça peut vous faire, à *vous* ? » Déjeuner avec Bianca, toujours très absorbée par ses comités. Elle dit qu'on a rencontré des groupes de parachutistes en civil, dans les rues. (Ça se raccorde avec ce qui avait été censuré dans *L'Express* et qu'il révèle aujourd'hui : Lagaillarde a débarqué avec six copains sur un aérodrome pour contacter les parachutistes cantonnés près de Paris. On les a tout de même poliment renvoyés en Algérie.) Elle dit aussi qu'à Passy, qu'à Neuilly, des sortes de « milices urbaines » commencent à s'organiser, avec des chefs d'îlots, etc., comme pendant l'occupation.

J'ai passé l'après-midi chez Sartre, en essayant en vain de penser à mon livre. Moi aussi, je me demandais : que va dire de Gaulle ? Maintenant, je sais. Il salue la « rénovation » et la « fraternisation » dont l'Algérie a donné l'exemple et qu'il souhaite voir s'étendre dans toute la France. Soustelle ne le quitte pas de la journée. Puis, sur le Forum, il rend hommage à Alger, à l'armée et, sans prononcer le mot d'intégration, dit que les Musulmans doivent être « des Français à part entière » ; il parle de « collège unique ». Alger est déçue parce que ce n'est pas encore assez fasciste pour eux et qu'une véritable intégration les emmerderait drôlement. Malgré toute notre défiance, nous sommes tout de même étonnés qu'il ait si radicalement assumé Alger et repris sa politique. Du moins, c'est tout à fait clair ainsi. Nous ne parlons que de ça toute la soirée à la Palette. Je me reproche de ne pas avoir été plus active. Sartre me dit ce que je me dis souvent : il m'est difficile de refaire des doublets de ce qu'il fait ; nos deux noms n'en font qu'un. N'empêche. Au retour d'Italie, j'essayerai de m'engager davantage. La situation me serait moins intolérable si j'avais milité plus énergiquement. En rentrant chez moi, très énervée et en un sens humiliée en même temps que furieuse, je trouve une lettre absolument insensée de Y., à propos du *Traître* de Gorz et de l'article de Sartre dans *L'Express* : c'est un déchaînement d'antisémitisme. J'ai été prise d'une colère généralisée qui m'a

étouffée pendant plus d'une heure, que je n'ai pu éteindre qu'à coup de somnifères.

J'ai mal dormi, je me suis réveillée les nerfs en boule. Une lettre envoyée par le « Ministère de la Défense nationale », signée d'une M^{me} de..., me demande des articles pour la revue *Bellone* dont elle m'envoie un exemplaire et qui est destinée aux « femmes-soldats ». Vont-ils nous faire des avances, par-dessus le marché ? Je vais acheter les journaux et je les lis au café du coin (le coin de l'avenue d'Orléans). *L'Observateur* est toujours très bien, *L'Express* a de bons morceaux et des articles mous. Les deux sont prudents : ils s'attendaient à ce que de Gaulle voulût vraiment négocier en Algérie ; ils disent qu'il faut se regrouper contre lui « même si... » ; aujourd'hui tout est clair et je suppose que Bourdet est, selon le vieux mot de Mauriac, « agréablement déçu ». Abbas, Tunis, Rabat sont catégoriques : ce qu'offre de Gaulle est inacceptable. Seul ce cinglé d'Amrouche dans *Le Monde* fait le salut militaire : « J'ai confiance en votre parole, mon Général. » Par ailleurs on apprend qu'il y a plus de trois cent cinquante comités de salut public en France. Avec les encouragements de De Gaulle, ça va châbler. Sartre dit que pour l'instant nous — lui, moi — ne pouvons rien faire. Alors, partons nous reposer, on travaillera au retour.

Déjeuner avec Reggiani et sa femme. Sartre leur raconte sa pièce qu'il voudrait faire jouer en octobre ; après, ça devient aléatoire.

Je me suis acheté une robe, pour faire diversion, mais ça m'a pris cinq minutes et ça ne m'a pas divertie. Fadeur saumâtre de la défaite.

Je ne comprends pas moi-même pourquoi je suis bouleversée à ce point-là. On en arrivera au fascisme, et alors, prison ou exil, ça tournera mal pour Sartre. Mais ce n'est pas la peur qui m'occupe, je suis en deçà, au-delà. Ce que je ne supporte pas, physiquement, c'est cette complicité qu'on m'impose au son des tambours, avec des incendiaires, des tortionnaires, des massacreurs ; il s'agit de mon pays, et je l'aimais, et sans chauvinisme ni excès de patriotisme, c'est difficilement tolérable d'être contre son propre pays. Même les campagnes, le ciel de Paris, la tour Eiffel sont empoisonnés.

Pendant que je lisais, ce matin, au coin de l'avenue, deux marchands des quatre-saisons — ils vendaient des cerises — tous deux Nord-Africains, se sont jetés l'un sur l'autre. Comme ils se battaient ! Tout de même il y a deux passants, à vestes de cuir — pas des bourgeois bien sûr — qui se sont précipités pour les séparer. C'était dur parce qu'il y en avait un qui avait solidement planté ses dents dans l'épaule de l'autre à travers sa chemise à carreaux. Ensuite, un flic s'est amené, rieur et balançant sa matraque ; mais c'était fini, il a perdu une occasion de cogner.

Vendredi 6 juin

Ce matin, sans aucune raison particulière, quelque chose s'était dénoué en moi, j'étais détendue. Carte de L. de Irkoutsk ; la Sibérie l'a enchanté. Comme je me les rappelle ces petits aérodromes aux rideaux bouillonnés ! J'ai pris la voiture,

j'ai fait l'aller-retour Fontainebleau pour me rendre compte ; ça va, je suis en état de marche, elle aussi. J'ai hâte de partir.

Joan a déposé chez la concierge les dix-huit volumes de son journal. Intéressant malgré le fatras parce qu'elle s'y livre sans réserve. En général, les journaux intimes me fascinent, et celui-ci est assez extraordinaire, vraiment on plonge dans une autre vie, un autre système de référence et en un sens c'est la plus aiguë des contestations : pendant que je la lis, c'est elle le sujet absolu, ce n'est plus moi.

De Gaulle continue sa tournée en Algérie, visiblement assez mécontent. A Oran ils ont crié : « Soustelle ! Soustelle ! » et il a dit « Cessez, je vous en prie. » Il n'aime évidemment pas ce fascisme qui va tenter de le déborder et dont pourtant il fait le jeu. Mais assez de commentaires, de prophéties et d'exégèses. Tout ce que je noterai, c'est que la presse manque de chaleur, c'est que ce « come back » ne se fait d'aucun côté dans l'enthousiasme.

Samedi 7 juin

Quinze jours, presque, sans travailler alors que je me sentais si impatiente, le 25 au matin. Mais l'angoisse n'est pas propice au travail, surtout quand il faut inventer, se lancer. Lettre de Joan ce matin ; en entendant, de Gaulle, elle a été dégoûtée ; réaction purement sentimentale, mais qui a été celle de beaucoup de gens : style fasciste, militaire, grandiloquent qui démasque bien style fasciste, militaire, grandiloquent qui démasque bien des choses. Lettre intéressante d'A. B.³. Il parle de la peur des Musulmans, dans les petits bleds ; ils l'évitaient parce qu'ils le trouvaient compromettant ; la fausse fraternisation a été opérée par de terribles pressions ; pendant tout ce temps les arrestations ont continué et les égorgements.

Je fais mon courrier ; matin gris, neutre.

Dimanche 8 juin

Finis, la radio trois fois par jour, Inf. 1, toutes les éditions de journaux. Les choses vont se passer lentement à présent. Vendredi soir, à Mostaganem, de Gaulle a enfin prononcé les mots « Algérie française » ; mais les gaullistes de gauche » soulignent qu'il a refusé d'articuler « intégration ». Pour un homme de « caractère », il s'est montré curieusement accommodant ; car enfin — sans parler de tout le reste — à Alger on lui a mis sous clé les deux ministres qui l'accompagnaient ; et au lieu d'exiger qu'ils figurent, les jours suivants, dans toutes les cérémonies, il a encaissé le camouflet. Il a l'échine bien assouplie.

Je continue à plonger, à m'embourber dans l'extraordinaire journal de Joan. Ça me touche parce qu'elle m'a lue de façon si vivante, que beaucoup de ses critiques sont justes, qu'elle prend toujours ma défense avec tant de chaleur et souvent d'intelligence. Mais là encore, je me sens blasée ; il y a dix ans, je pense que ça m'aurait fait de l'effet ; maintenant j'en éprouve un certain plaisir, mais anxieux :

il faudrait écrire d'autres livres, meilleurs, mériter à neuf, mériter vraiment d'exister ainsi pour autrui. Et je suis prise entre deux projets sans parvenir à me fixer.

Mardi 10 juin

Malraux a dit à S. S. qui l'a rapporté directement à Sartre : « Nous avons des informations certaines sur la fraternisation : elle est une réalité. » Quand la mythomanie s'érige en système politique, ça devient grave. Il a fait un topo sur la « générosité » de la France tel que Clavel lui-même dans *Combat* protestait. Bost est au comité de vigilance du cinéma et furieux de leur prudence ; dix sur les quinze sont communistes. Sartre dit qu'il s'agit seulement d'une mise en place, que les comités ne peuvent rien faire de sérieux avant l'approche du référendum.

Dîner, dimanche soir, avec Suzanne Flon, plaisante, et Huston ; il a la séduction américaine, malgré un gros orgelet. On a beaucoup parlé de Freud, chaste jusqu'à son mariage, à vingt-sept ans, et époux parfaitement fidèle. Huston a eu l'idée de ce film après avoir tourné un documentaire sur les névroses provoquées par la guerre ; le film sortait tellement antimilitariste qu'il a été censuré.

Mercredi 11 juin

Comme j'avais ma soirée d'hier libre, j'ai fait signe à Joan. Ça me serre un peu le cœur de penser que pendant cinq ans elle a souhaité me voir, qu'elle y a mis tant de ténacité et d'habileté, qu'elle y a réussi et que ça c'est réduit à ces trois conversations banales. Maintenant, ayant lu presque tout son journal, j'ai voulu lui parler d'elle. Qu'elle a été malheureuse ! Quel beau petit « enfer privé » elle s'est fabriqué, avec ce curieux mélange, si américain, de liberté et de tabous, sur le fond de sa laideur qui a été atroce et de ses rapports torturés avec une mère jolie, célèbre, et détraquée par l'abandon de son mari — un homme calme et charmeur — parti pour le bout du monde. Joan, une taie sur l'œil, les dents de travers, ravagée de tics et de timidité a passé dans son ombre une enfance solitaire et traquée. A seize ans, idylle avec Bodenheim, célèbre poète des années 20, alors perdu d'alcoolisme, impuissant, demi-fou ; il la tripotait dans les squares. La mère, avisée par une « police-woman » a écrit à Bodenheim une lettre où, feignant d'être un boxeur professionnel, elle menaçait de lui casser la gueule. Il a expliqué à Joan qu'il devait rompre avec elle parce qu'il avait des hémorroïdes et une hernie ; et aussi parce qu'il avait eu déjà tant d'histoires avec des mineures qu'une de plus, il risquait la prison, ou du moins le scandale, et qu'alors son éditeur ne réimprimerait plus ses livres. Il est mort cinq ans plus tard, surpris au lit avec une femme assez belle par un mari jaloux qui l'a poignardé en plein cœur, a étranglé la femme et fini sa vie dans un asile. Il y avait tout Greenwich aux obsèques de Bodenheim, personne derrière le cercueil de la femme. Ensuite,

l'histoire de Joan est une longue suite d'aventures plus ou moins sordides et de passions malheureuses. Elle a passé deux ans à Yale : autres passions malheureuses. Liée à des communistes, à des trotskystes, véhémence, agitée, on se méfait d'elle bien qu'elle fût une étudiante brillante. Enfin elle est venue à Paris. C'est ainsi qu'elle a assisté à ma conférence, qu'elle est intervenue, qu'elle m'a écrit. Nous avons dîné au Falstaff. Une marchande de fleurs, demi-folle chantait et se contorsionnait sur le carreau au milieu des rires. J'ai conseillé à Joan de rentrer en Amérique, de ne plus tenir de journal, de penser à autre chose qu'à elle, de lire au lieu de parler. Je lui ai conseillé d'écrire, il me semble qu'elle le pourrait parce que dans cet extravagant journal quelque chose « passe » et même quelque chose de fort. Elle n'ose pas ; elle veut travailler dans une usine pour « être près du prolétariat ». Mais je crois que la littérature est pour elle l'unique moyen de s'arracher à sa solitude. Elle avait mis une robe de velours noir avec un assez joli bijou bleu, elle avait fait friser sa frange. « Je ne suis pas *ugly*, seulement *plain* », m'a-t-elle dit. Elle rentrera en Amérique en août. Ça m'étonnerait qu'elle se décide à écrire.

Ce matin, passée chez Gallimard. Causé pendant une heure et demie aux Deux Magots avec Jacques Lanzmann. Il me raconte son voyage au Mexique, à Cuba, Haïti, Saint-Domingue. Il affirme qu'à Santiago de Cuba il a vu de ses yeux des hommes pendus par les couilles, et un tigre à qui on donne à bouffer les cadavres. Mais c'est un poète. La presse de Batista publie quotidiennement les photos des types qu'il fait torturer et tuer : plus de cent par jour. Claude Julien qui a été torturé pendant la résistance en était malade, ils avaient trouvé un moyen de gagner le maquis : ils comptaient faire un reportage sur Castro et l'armée rebelle. On les a arrêtés une heure avant leur départ. Ils ont eu l'idée de dire au général (qui châtre volontiers de ses propres mains) : « Nous avons en Algérie des problèmes analogues au vôtre : alors nous sommes venus voir comment vous les résolviez. » Julien a pu, grâce à ses papiers, repartir pour La Havane, pendant qu'on mettait Jacques dans l'avion de Haïti.

Hier soir, le Comité de salut public d'Alger a fait une déclaration incendiaire. Salan l'a-t-il ou non approuvée ? Après hésitation, de Gaulle se décide tout de même à dire qu'il n'est pas content.

Chez Sartre, je corrige mes épreuves, je prends des notes. Il est aussi content que moi de partir pour Venise. Impossible pour moi de travailler avant d'être installée là-bas. J'avais de l'élan voici trois semaines, mais il a été brisé net.

Jules Moch (*En retard d'une guerre*) distingue l'époque de la destruction individuelle, artisanale, en petite série, en grande série, quasi universelle. Pourquoi suis-je (Sartre est comme moi) si peu touchée par la menace atomique ? Peut-être faute d'avoir contre elle la moindre prise ; on ne peut qu'y rêver, c'est oiseux ; surtout quand les problèmes de l'Algérie sont si réels, si urgents et nous concernent directement.

Très aimable lettre d'une étudiante de vingt ans. En ce moment, tout m'encourage au narcissisme : le journal de Joan, un tas de lettres amicales, le livre de Gennari sur moi, mes propres souvenirs que je relis à longueur de journée en corrigeant mes *Mémoires*. Ça me décide à écrire la suite de cette autobiographie : il y a sûrement des gens que ça intéressera ; Sartre me répète, que de toute façon, j'en ai fait assez pour que la tentative soit légitime. En Italie je m'y mettrai donc. Journées contingentes qui précèdent les départs ; courses, courrier, énormes paquets d'épreuves à corriger. J'ai emprunté à V. Leduc le *Virginia Woolf* de Monique Nathan ; je voulais regarder de nouveau, après avoir lu son journal, les extraordinaires visages de cette femme — quel visage solitaire !

Malraux et son « choc psychologique » : en pleine aberration.

Lundi 16 juin — Milan

Soudain, changement complet de perspectives : des vacances. Je me suis réveillée samedi dès six heures trente, et qui m'empêchait de partir tout de suite ? Je suis partie. Quel rajeunissement de replonger dans la solitude, dans la liberté, comme au temps des voyages à pied. Un beau matin. Je la connais par cœur cette route du Morvan, elle est jalonnée de souvenirs... Annecy, aussi, est un souvenir, plus ancien ; je reconnais bien, à vingt ans de distance, les canaux, les rues à arcades, les petits restaurants au bord de l'eau. Je dîne dans la vieille ville, je bois un whisky sur le lac en lisant *Le Premier Pas dans les nuages* de Hlasko. J'aime ces départs très tôt, avant le lever du rideau. Jolie route, encore déserte, au bord du lac, et peu à peu les villages se peuplent, s'endimanchent. Au Petit-Saint-Bernard il y a de la neige et même des skieurs qui font un concours de slalom. Ça me donne un peu de nostalgie, ces paysages de montagne, parce que ça, c'est perdu pour toujours : les longues marches de dix à douze heures entre deux et trois mille mètres et même au-dessus, le sommeil sous la tente ou dans des granges, tout ce que j'ai tant aimé. Je déjeune à Saint-Vincent. « Comment ça va en France ? » me demande la patronne. « Ça dépend de quel côté on est, ça dépend si on aime ou non les généraux », lui dis-je. Pour profiter du soleil, je m'arrête dans un pré avec un superbe paysage autour de moi, un château démantibulé loin sur ma droite, un autre loin sur ma gauche et enfouie dans l'herbe haute, je finis Hlasko : beaucoup de vodka, peu d'amour, faute de logements pour faire l'amour, une méchanceté ambiante faite de mécontentement du monde et aussi de soi-même ; c'est adroitement raconté, sans plus. Je traverse encore quelques petites villes, grouillantes de la gaieté des dimanches et pavées de cailloux jaunes, puis c'est l'autostrade et la place de la Scala.

Il est six heures, je n'ai absolument rien à faire, c'est un peu déconcertant et plaisant. Je bois deux gin-fizz au bar de l'hôtel : ils sont toujours aussi bons. Ce bar, en 46, comme il me semblait luxueux ! C'était vraiment une nouvelle jeunesse, plus étourdissante que l'ancienne. Je me rappelais ce temps et je suis sortie dans Milan tiède, désœuvré, presque vide : une fin de dimanche. Toutes les Italiennes en robes-chemises, . élégantes ou de confection et, à mon avis,

regrettables. De nouveaux gratte-ciel, de nouveaux immeubles, les choses changent vite en Italie. L'autostrade a changé depuis l'an dernier, avec cet énorme pont qui la rattache à la ville.

Sartre est arrivé ce matin à huit heures trente ; nous avons lu les journaux au café de la Scala. Merveilleuse Italie ! On est tout de suite dans l'ambiance. Toute la une est occupée par un grand drame artistique : un fou, qui se dit « peintre anachronique », hier matin, à la Brera, a attaqué à coups de marteau « le mariage de la Vierge » de Raphaël. Un gardien a empêché que le massacre ne fût total, mais il restera des traces du « sacrilège », ce qui consterne, paraît-il, le monde entier. Les journaux d'aujourd'hui parlent peu de la France, mais chez le coiffeur j'ai trouvé dans un numéro d'*Oggi* un article très amusant, *Les Dix commandements du gaulliste*, ils mettent en parallèle les événements actuels avec ceux de 22, chez eux ; c'est notre tour de goûter au fascisme et ils s'en égaient. La gauche, tout en riant, s'inquiète ; une dictature de droite en France représente pour l'Italie aussi un grave danger.

Ce matin, on a flâné dans Milan, puis déjeuné avec les Mondadori au restaurant de la Scala. Il n'a guère changé en douze ans, toujours son air de superbe corsaire ; elle est devenue blonde, elle a toujours son sourire, son naturel, son charme. Il écrit ses premiers poèmes, des poèmes engagés, il est à gauche. On parle de Hemingway. M. raconte qu'à Cortina, il buvait comme à son habitude, mais qu'il était terrorisé par son foie, par son cœur, par l'idée que la boisson le tuerait. Un jour, en fin de repas, il a eu le hoquet. Épouvanté, il a appelé le médecin. « Il faut prendre l'ascenseur », a dit le médecin. Et six fois de suite H. a monté, descendu, monté, descendu, soutenu d'un côté par le médecin, de l'autre par Mondadori. Le hoquet s'est arrêté. Il a ajusté sa visière verte et il s'est couché.

Nous allons voir l'exposition d'art lombard ancien ; rien de bien, sauf un grand retable. Sartre s'irrite : « C'est un art de militaire ! Voilà la peinture qu'on fait quand les militaires sont au pouvoir ! » (Mondadori nous disait avec une sympathie un peu malicieuse : « Pendant vingt ans, nous n'avons eu ni art, ni littérature... »)

Nous avons dîné à la brune sur la place du Dôme, soulagés, délivrés de la France. Sartre disait que depuis bien longtemps il ne s'était pas senti si paisible.

Mardi 17 — Venise

Tout de même, je continue à faire de mauvais rêves ; j'ai hâte de me réveiller le matin.

Nous partons un peu avant dix heures ; ciel bleu-gris, temps soleilleux et moite : l'Italie du Nord. Déjeuner à Padoue. Nous prenons le café dans un café qui a la réputation d'être le plus vaste du monde. J'ai acheté le journal. En première page : Nagy fusillé, Malester aussi et deux autres. « Il ne faut plus acheter les journaux ! » dit Sartre, toute sa tranquillité perdue.

Venise ; la dixième, la douzième fois ? Aimablement familière. « Canal barré — travaux en cours ». On est détourné par des canaux inédits, si étroits

qu'il est difficile de se croiser. Chambres charmantes au *Cavaletto*. Sartre commande « trois thés » et s'installe à travailler. Festy m'a envoyé des épreuves ; je vais place Saint-Marc, mais il y a trop de musique ; je m'installe sur le quai et je corrige quarante pages, puis je reviens ici. Le ciel est pâle, à peine rosé, une légère rumeur monte du bassin aux gondoliers et des quais. Il faut que demain je me remette à travailler ou je commencerai à languir.

Mercredi 18 juin

Sur des journaux italiens, les manchettes en première page : « Le mani sporche ». On ne parle que de l'exécution de Nagy et de Malester. Pourquoi ? Nous discutons indéfiniment, sans comprendre. Pour la France, c'est sinistre parce que les communistes vont être encore plus isolés, la gauche démoralisée, le gaullisme renforcé. Les contre-manifestants aujourd'hui manqueront d'enthousiasme. Et Sartre qui voulait pendant quelques jours oublier la politique !

Longue lettre de Lanzmann ébloui par la Sibérie et que les Coréens ont saoulé au geng-seng. Il a appris l'investiture de De Gaulle à Pyong-Yang par la radio d'Okinawa.

Vendredi 20 juin

J'aime bien ma chambre, avec les lumières et les ombres qui clapotent au plafond et le « batti-becco » des gondoliers. Mais jusqu'à ce matin, j'ai mal travaillé, je n'ai fait que lire, j'étais fatiguée. Ce matin, je me décide à plonger. Je devrais m'imposer d'écrire un brouillon de dix pages par jour. Au bout des vacances j'aurais du matériel, un beau paquet de « gâchis » sur lequel je pourrais bâtir quelque chose. Il y a tant de souvenirs à rassembler que ça me paraît la seule méthode. J'ai relu d'un bout à l'autre *L'Invitée* et noté ce que j'en pensais. J'y retrouve presque mot à mot des choses que je dis dans mes Mémoires et d'autres qui sont revenues dans *Les Mandarins*. Oui — ce n'est pas décourageant d'ailleurs — on n'écrit jamais que ses livres.

On a revu San Rocco et son église et l'Académie. Je confronte avec ce que Sartre me disait l'an dernier sur le Tintoret.

Il semble que le 18 juin il ne se soit à peu près rien passé, sauf quelques bagarres fascistes à Ajaccio, Pau, Marseille.

Samedi 21 juin

Des lettres. L'une, d'une Romaine, mariée, mère de deux grands enfants, ayant milité contre le fascisme et dans le P. C., atterrée par l'exécution de Nagy et qui se plaint de sa vie : n'avoir rien à faire, ne pouvoir agir sur rien. Que de correspondantes me répètent : « C'est terrible d'être une femme ! » Non, je ne me

trompais pas en écrivant *Le Deuxième Sexe*, j'avais même encore plus raison que je ne le pensais. Avec des extraits de lettres reçues depuis ce livre, on aurait un document navrant.

Hier, au Musée Correr, nous avons vu un Antonello de Messine, pas très beau, mais qui montre avec évidence ce que Sartre m'avait dit : c'est par lui que s'est fait le passage de Vivarini à la « Tempête » de Giorgione et plus précisément de la première manière de Bellini à la seconde. Nos goûts n'ont pas tellement changé, en vingt-cinq ans ; je retrouve chaque fois le même étonnement admiratif devant les Cosimo Tura, découverts autrefois avec tant de surprise.

Le rythme de notre vie s'installe. Lever à neuf heures trente, long petit déjeuner avec lecture des journaux, place Saint-Marc. Travail jusqu'à deux heures trente. On mange un peu. Promenade ou musée. Travail de 5 à 9. Dîner. Scotch au Harry's Bar. Dernier scotch à minuit sur la place, quand elle est enfin délivrée des musiciens, des touristes, des pigeons et qu'en dépit des chaises des terrasses, elle retrouve cette beauté tragique que le Tintoret lui a prêtée dans *L'Enlèvement de saint Marc*.

Hier après-midi, j'ai corrigé un énorme paquet d'épreuves envoyées par Festy : pour une fois un livre que j'ai écrit me fait plaisir à relire. Si je ne me trompe, il devrait avoir du succès auprès des jeunes filles, en mal de famille et de religion et qui n'osent pas encore oser. D'autre part, j'ai pris mon élan, je crois, pour mon nouveau livre.

Journaux de Paris. Mauriac dans le *Bloc-Notes* en est à faire l'éloge de Guy Mollet ! Lettres de Paris. La réunion du 6^e où Reggiani a lu le texte de Sartre a été un succès, le 17 juin ; en particulier, on a fait une ovation à Sartre dès les premières phrases et encore davantage à la fin. (Ils étaient environ sept cents aux Sociétés Savantes.) Henri Lefebvre est exclu du parti pour un an parce qu'il a adhéré au « Club de Gauche ».

Que c'était joli, place Saint-Marc, dans la nuit, cet œil-de-bœuf sous les combles, seul allumé dans les vastes façades plates, et cette silhouette d'homme ; il regardait ; on aurait dit qu'il ne pouvait pas s'arracher au spectacle de cette place, la nuit. Soudain ça s'est éteint, si inopinément que Sartre et moi ensemble nous avons dit : « Tiens ! c'est comme une étoile filante. »

Dimanche 22 juin

Oui, me voilà repartie, je pense, pour au moins deux ans. En un sens, c'est une sécurité. Il y a toujours cette écolière sage en moi qui s'inquiète si pendant plus d'une ou deux semaines « je reste sans rien faire ». Un voyage, c'est une activité, je m'y donne sans remords. Mais à Paris, je flottais, je me le reprochais. Je n'ai tout de même pas tout à fait perdu mon temps. Outre ce journal et mes épreuves corrigées, j'ai amassé du matériel pour mon livre, relu mes vieux romans, des lettres, noté des souvenirs. Je crois que maintenant je bâclerai vraiment mes dix pages par jour. Il y a quelque chose d'écœurant dans ce gâchage, mais je ne peux pas m'attarder à *écrire* plus d'une page avant que ce canevas ne soit en place. C'est

ainsi que j'ai procédé pour *L'Amérique* ; mais pas pour mes *Mémoires* que j'ai composés par petits paquets.

Mardi 24 juin

Dimanche après-midi, nous nous sommes promenés du côté de l'Arsenal ; il y avait foule sur les *Fundamenta nuova*, mais pas de touristes : des Italiens qui venaient assister aux régates. Des barques, des canots, des gondoles, remplis de gens, s'agglutinaient autour des grands poteaux à la tête peinturlurée de vert. Partout sur la lagune verte — du même vert, exactement, que les arbres — des processions de gondoles, et des gondoliers, d'une blancheur éclatante, penchés sur leurs gaffes, fesses moulées comme sur les tableaux de Carpaccio. Quelques voiles, couleur de rouille ou violacées ; deux ou trois yachts, au loin. Nous partons avant les régates. Quelle paix dans ces rues : la province. Et peu à peu — comme les autos sur les routes quand on se rapproche des villes — les passants deviennent plus nombreux, c'est la foule soudain, et des *Führungen*, avec des paysans en chapeaux tyroliens, de vrais croquants qui descendent de leurs montagnes (l'un d'eux avec une énorme barbe rousse), de grosses Allemandes en robes transparentes et chapeaux de paille, et c'est Saint-Marc, les pigeons, les photographes, la grande ville.

Après le dîner à *La Fenice* où le patron a tenu à nous emmener visiter les cuisines, nous allons boire au Harry's Bar. A la sortie deux Italiens abordent Sartre avec grâce. Ils nous invitent à prendre un verre au *Ciro's*. « Tournez à gauche : avec Sartre, toujours à gauche », disent-ils en nous indiquant le chemin. Il y en a un tout petit qui sculpte ; l'autre, environ quarante ans, une drôle de gueule très vivante, un peu fuyante, se dit « scientifique », il s'occupe de microbes et dirige un laboratoire : « Moi, mon métier c'est de faire pisser les gens » ; il s'appelle « Charmant », nous dit-il. Il a lu *Le Mur* et ne, veut rien lire d'autre de Sartre tellement il a trouvé ça bon. Il aime, comme beaucoup d'italiens, jouer avec les mots ; il emploie une jolie expression que je ne connaissais pas : faire du casino (faire du ramdam, du chahut, du grabuge). Il nous offre du vin blanc vénitien tout en parlant avec charme de Venise, si provinciale et qui abrite pourtant une grosse population travailleuse : « Personne ne travaille si bien que les Vénitiens, affirme-t-il. D'ailleurs il y en a 300 000 à Milan. » Nous finissons la soirée au dancing de la taverne Martini, quasi vide car il est deux heures du matin.

Ils nous ont donné rendez-vous au Harry's le lendemain à onze heures du soir ; en arrivant, nous nous disions : « Ça va être emmerdant ; d'abord hier, on avait bu ; et puis ils auront amené des gens. » Nous ne nous trompions pas, mais ç'a été différent de ce que nous imaginions.

Charmant dînait avec un type brun à une table ronde ; il s'est approché de nous : « C'est un Américain, très emmerdant, qui arrive de New York. » C'était un Italien, en affaire avec l'Amérique, mais Génois, et les Génois, dit C., ne sont pas des Italiens. L'Américain ne parle pas un mot de français ; la conversation s'engage mal ; arrive une Italienne blonde, lourde, mais avec de beaux yeux pâles,

très fardée, plus ou moins acoquinée avec l'Américain ; elle ne parle pas français non plus. On la plaisante parce qu'un cambrioleur s'est amené en barque le long de sa maison, s'y est introduit par une fenêtre, lui a dérobé ses soutiens-gorge et ses slips. « Ses instruments de travail », dit C. qui a quelque chose de la misogynie pédérastique (il est hanté par la pédérastie). Il nous propose, d'un air animé, d'aller boire un verre dans un nouvel hôtel de la Giudecca, très beau, où son ami veut descendre ; soit ; nous montons dans le canot privé de l'hôtel ; c'est charmant de traverser le canal par une belle nuit, pour une fois étoilée, avec un croissant de lune orange qui semble posé là exprès pour les touristes ; au loin, les lumières du Lido, toutes jaunes, et le Palais des Ducs qui s'éloigne. L'hôtel a un jardin qui plonge dans la lagune, c'est vraiment joli. Mais nous errons avec incertitude dans les grands vestibules ; le barman a « mis les voiles », nous dit le portier. L'Américain monte choisir sa chambre, nous nous installons pour l'attendre. Le sculpteur téléphone ; bon ; on repart et en débarquant nous nous disons Sartre et moi qu'on croirait vivre une nouvelle de Pavese : ces projets enthousiastes et creux qui font fiasco à tout coup. Le sculpteur nous attendait, avec des amis à lui ; nous allons sur le campo de la Fenice où il y a, parmi des verdures, un plaisant café. C. commande d'étranges boissons : un mélange de menthe et de grappa, spécialité vénitienne que le travailleur vénitien ingurgite, prétend-il, à cinq heures du matin, et des mélanges de pernod et de whisky. Je m'en tiens à la grappa nature. Le pauvre Sartre est en proie à un petit jeune homme aux yeux éblouis qui travaille dans le cinéma ; il a collaboré au scénario de *Le Amice* ; il me dit : « Vous êtes célèbre ici, à Venise on adore *Les Mandarins* » et C. me demande : « *Les Mandarins*, c'est vous ? » Il ne les a d'ailleurs pas lus. « Oui, réflexion faite, on peut penser que vous pouvez écrire », dit-il avec perplexité. Tout ça est devenu mondain, le charme est rompu. Nous prenons congé et nous nous dirigeons vers notre taverne habituelle, sur la petite place des Lions, au flanc de Saint-Marc. La grande place est déserte ; une femme rousse sanglote et crie ; elle a une main enveloppée de gaze et elle se querelle avec deux types bien vêtus qui sont sans doute des policiers en civil ; elle est prostrée sous les arcades ; soudain elle s'arrête de pleurer, elle bondit sur les deux hommes et proteste avec de grands gestes ; toutes les putains du coin sortent de l'ombre pour voir ce qui se passe. La rousse s'éloigne enfin, en grommelant. Nous nous asseyons devant des whiskies. Un homme sort en courant du café voisin — assez bien mis, entre deux âges, italien — suivi d'un garçon qui le frappe ; le client se retourne brusquement, saisit une chaise, la brandit ; le garçon le jette à terre. Quel cri parmi les spectateurs : « Non ! » et ils se ruent pour les séparer. C'était sympathique : en France, il n'y aurait pas eu cet élan, on aurait laissé couler un peu de sang. On ramène le garçon à son café ; le client se retire et part ; deux minutes après, il revient, flanqué de deux gardes qui portent des sabres. Nous allons nous poster devant le café, parmi les badauds (tous Italiens, car il est tard). Le garçon s'agace, il demande qu'on circule, il dit en français : « Si on a de l'éducation, on ne reste pas là ! — Vous me dites que je manque d'éducation ? » dit Sartre. La discussion va s'envenimer, mais le patron, ennuyé, fait rentrer le

garçon à qui une grande putain brune crie en italien : « C'est un Français et tu l'insultes : ce n'est pas correct ! » Nous reprenons nos places. L'Italien battu vient prendre un café au comptoir de notre taverne, l'air arrogant, mais déconfit ; il s'en va. Deux clochards proprement vêtus, de beaux cheveux blancs, le visage aigu, aident le garçon de café voisin à rentrer chaises et tables, tout en écoutant son récit ; il leur donne quelques pièces ; ils se les partagent et s'en vont nonchalamment dans la nuit. Nous partons aussi et soudain il y a trois ou quatre garçons de café autour de nous, dont le héros du drame. Il veut s'expliquer avec Sartre ; mais son ton est agressif et il semble que la querelle au lieu de se conclure va reprendre. « Ce client-là, il vient nous emmerder tous les soirs », dit un des garçons pour défendre son collègue. Celui-ci insiste : « Je ne vous ai pas attaqué, je parlais à tout le monde, en général. — C'était des Italiens, et vous avez parlé en français », dit Sartre en souriant. Ils rient tous et le garçon tend gentiment la main : « Bon. Alors je m'excuse. » Dans toute cette histoire, un style bien particulier à l'Italie.

Aujourd'hui pluie, Venise fond en brumes, les monuments se diluent. Quelques gondoliers ont endossé des capes noires.

De Gaulle continue à négocier la venue de Mollet à Alger : il veut s'assurer qu'il ne sera pas obligé de le laisser au vestiaire. Sous la pression d'Alger, un des reporters de la radio est limogé ; et l'ensemble du personnel modifié : Delannoy s'en va, Nocher revient. De plus en plus, Alger gouverne.

Mercredi 25 juin

Le *Corriere della Sera* s'amuse beaucoup de la conférence de presse de Malraux. Photographes, télévision, grand tralala ; Malraux parlait avec une voix de prédicateur mystique et les quatre cents journalistes ont été surpris. Peu d'informations, dit le correspondant italien, mais on a beaucoup appris sur « le style psychologique et chorégraphique du régime ». Malraux veut faire de l'Algérie une Tennessee Valley ; et envoyer les trois prix Nobel français enquêter dans les prisons. Comme dit Sartre : « On tombe de la lâcheté dans le symbole. »

Jeudi 26

Lettre de Lanzmann, admiratif et excédé. Il dit que les Coréens sont extraordinairement sympathiques mais que l'optimisme officiel est pire que celui des Chinois.

Des poursuites judiciaires sont engagées contre *L'Observateur* et contre *L'Express* : au moins, on sait où on en est avec la liberté de la presse. D'ailleurs on se rend compte, en comparant avec les journaux italiens, que la presse française s'autocensure d'elle-même, elle est châtrée. Les articles incriminés concernaient bien entendu l'Algérie, il y avait entre autres une interview d'un dirigeant F. L. N. Cependant Alger écume ; la conférence de Malraux les a exaspérés.

Lundi 30 juin

Nous avons revu Torcello et les Carpaccio de San Giorgio ; nous sommes montés au Campanile et les cloches nous ont sonné à toute volée dans les oreilles. Nous avons visité la Biennale : très vilaine exposition de Braque, une très belle de Wols ; des sculptures intéressantes de Pesvner. Et nous avons passé des soirées charmantes ; pour éviter les rencontres, nous avons émigré du Harry's Bar au Ciro's où une pianiste allemande jouait de jolis vieux airs. Je m'amuse de deux jeunes Américains qui restent des heures assis côte à côte, sans ouvrir la bouche, mais l'œil perpétuellement illuminé, un sourire aux lèvres, comme s'ils n'en revenaient pas d'être sur terre, d'être Américains, et que le reste du monde existe. Un gros Belge blafard a entrepris, sans l'identifier, de faire un portrait de Sartre : c'était piteux. Il arrivait de Bruxelles en compagnie d'un comte pédéraste qui était en proie à une de ces terribles souffrances amoureuses fréquentes chez les pédérastes : l'œil noir, vide, fasciné par une image au loin, et reprenant difficilement ses esprits quand l'autre lui adressait la parole.

Ce soir, le dernier, nous avons été au Harry's pour dire au revoir à Charmant et au sculpteur. Ils buvaient du vin blanc avec un riche armateur suédois et sa femme. Il m'a touchée parce qu'il avait acheté *Les Mandarins* et passé une nuit à en lire 137 pages ; il m'a dit avec enthousiasme qu'il trouvait ça « encore meilleur qu'*Autant en emporte le vent* ». Il dit : « Bien sûr, je suis snob : qu'est-ce que j'ai d'autre ? » Il désigne la Suédoise ; « Elle déteste *Les Mandarins*. » Elle, pas gênée du tout : « Oui, il y a trop de politique ; je déteste la politique D'ailleurs, ajoute-t-elle avec grâce : je suis de droite. J'ai un mari, un amant légal et beaucoup d'argent : alors je suis de droite. » Puis, un peu inquiète, à l'armateur : « N'est-ce pas, j'ai beaucoup d'argent ? » Il secoue la tête et elle rit : « Non ! Alors c'est la ruine. » Elle attaque C. : « Toi, tu es une merde. » Et lui avec élan : « Oui, mais si humaine ! »

Mardi 1^{er} juillet

Départ. Mais d'abord nous prenons le petit déjeuner au Rialto, sur le Grand Canal, en lisant les journaux. De Gaulle avec Mollet est parti sur « le front » algérien. L'affaire du professeur de Perpignan qui a tué un élève semble claire. Perpignan est plein d'« Africains » venus du Maroc et de la Tunisie, radicalement fascistes et qui ont constitué une espèce de « Comité de Salut public » contre les professeurs qui ont fait la grève en mai et, en général, contre tous les professeurs de gauche. Les Amiel étaient de gauche et on leur rendait systématiquement la vie impossible, en classe par des chahuts et, chez eux, avec des pétards dans leur boîte aux lettres ; on l'avait sérieusement menacé de mort. Quelques jours auparavant, des élèves ayant chahuté devant sa porte, il avait tiré en l'air. Cette fois, il y a eu sous ses fenêtres un charivari pire que de coutume : il a tiré. Et maintenant dans la cour du lycée les professeurs se bagarrent entre eux, fascistes contre antifascistes. Bianca m'avait parlé de la tension, à Paris même, entre élèves et

professeurs, dans les lycées « bien » comme Pasteur, Janson, etc.

Arrêt à Ferrare. Arrivée à six heures à Ravenne. C'est plaisant, au soir tombant, mais il n'y a rien de plus bruyant que ces petites villes italiennes avec leurs motos et leurs vespas. Déjà six ans que j'étais ici, que je conduisais pour la première fois pendant tout un voyage, que je venais de connaître Lanzmann.

Mercredi 2 juillet

Que c'est beau Spolète, avec ses rues tout en rampes et escaliers, les petits cailloux de ses chaussées. Il y a de grosses lanternes suspendues aux façades noires et tant d'ombre que les araignées se croient dans un grenier et tissent d'immenses toiles entre les fils télégraphiques. L'hôtel donne sur une petite place irrégulièrement pavée, entourée de verdure, où pleurniche une petite fontaine, et qui ressemble à un jardin privé. L'odeur des tilleuls en fleur se mêle à une vague odeur de cordonnerie et d'encens. Tout autour, ce sont les collines sèches, les lointains bleus de l'Italie.

Je n'ai pas été revoir les mosaïques de Ravenne, je n'en avais pas envie et je ne me sens plus chargée de mission : en voyage, je ne fais que ce qui me plaît. Il me plaisait de revoir Urbino où nous avons déjeuné et pris un café sous les arcades. Le garçon a demandé à Sartre : « Vous êtes français ? Vous êtes écrivain ? Vous êtes Jean-Paul Sartre ? » Il a prétendu l'avoir reconnu « d'après les journaux ». Mais une minute après, trois jeunes professeurs italiens venaient demander à Sartre des autographes : c'étaient eux qui l'avaient repéré.

A Spolète, on vend *La Tortura* d'Alleg. Sur les murs, des affiches : de Gaulle, *il dittatore*, Mollet, *il traditore*, Pflimlin, *il codardo*. Et le commentaire : « Voilà à quoi conduit l'anticommunisme : au fascisme... Gare au pape ! » Merveilleux ciel bleu et plaisir de retrouver l'Italie : Venise, ce n'est pas l'Italie.

Le soir, je me promène avec Sartre dans ces rues qui sentent la tisane. Les grosses lanternes sont allumées.

Vendredi 4 juillet

Hier, nous avons vu les rues, le Dôme et le superbe pont aux hautes arches qui enjambe une étroite et peu profonde vallée : pourquoi ce pont ? Devant l'hôtel, les garçons disposent des tables et des lampions, ils peignent en violet les barricades pour je ne sais quelle fête. Nous partons pour Rome : on voit à vingt kilomètres de distance Saint-Pierre et le Monte Mario.

Il pleuvait et j'ai mal profité de l'après-midi, malgré le plaisir de loger place de la Rotonde, à l'hôtel Senato. Quand je dors une heure l'après-midi, juste avant le réveil l'angoisse me saisit : nous aurons donc soixante-dix ans, et nous mourrons, c'est vrai, c'est sûr, ce n'est pas un cauchemar ! Comme si la vie éveillée était un rêve trop bleu d'où la mort s'est effacée et que j'atteigne dans le sommeil le cœur de la vérité.

Aujourd'hui, très beau, très bleu, le bonheur d'être pour longtemps à Rome me reprend, et le désir d'écrire. Et j'écris. Longue lettre de Lanzmann partagé entre son amour des Coréens et l'ennui du voyage en délégation.

De Gaulle revient d'Algérie. Il n'a pas reçu le Comité de salut public ; à Alger ils sont furieux, mais l'équivoque se poursuit, le symbole et la logomachie. Un article de Mauriac dans *Le Littéraire* où il exalte de Gaulle et parle, avec une affection fielleuse, de Malraux, épris de puissance, à qui on a donné « un ministère à ronger ».

Sartre, heureux de Rome, se met à écrire sa pièce avec plaisir. Je n'ai encore rien lu. Il paraît qu'à Paris Simone Berriau commence à s'affoler.

Quand j'ai envie d'écrire, maintenant, je me mets à mon livre ; quand l'envie me quitte, même ce journal m'ennuie. Je ne sais trop s'il a sa chance.

Mardi 8 juillet

Gros titres sur les journaux : « Soustelle remplace Malraux. » Les socialistes se rallient de plus en plus. Mollet ne bronche toujours pas.

Non, en ce moment je n'ai rien à dire sur ce journal. Rome est sans touristes, pas trop chaude, bleue, idéale. Même rythme que l'an dernier. Vers dix heures, longs petits déjeuner sur la place toujours remplie de croquants en chapeaux mous ; travail jusqu'à deux ou trois heures ; on mange un sandwich à une terrasse, on se promène un peu. On retravaille à cinq heures. On dîne chez Pancrazio, avec des spaghettis à la carbonara et du Barolo. Et on boit un peu trop de whisky sur la place Santi Apostoli ou sur la place del Popolo. Et tout ça est si familier, si heureux, que les mots n'ont pas de raison d'être.

Vendredi 11 juillet

Et peut-être est-ce aussi pour d'autres raisons que je n'ai rien à dire. Oui, Rome est un bonheur et mon travail, bien qu'un peu écoeurant, m'intéresse, et celui de Sartre est difficile, mais le prend. Seulement il y a la France. En buvant le dernier whisky, rue Francesco Crispi, et regardant les entraîneuses du dancing voisin (et la fille marrante, tout en rose et si féminine, un soir, et le lendemain en jeans et fascinée par les souliers de Sartre), nous nous sommes avoué que nous n'avions pas la gaieté du cœur. On fait semblant de vivre en veilleuse, en paix, mais les journées n'ont pas vraiment bon goût.

Bel orage hier sur Rome et le soir la Via Veneto encore toute mouillée était presque déserte. Je n'aime pas tant Fellini ; mais impossible de ne pas voir la Via Veneto à travers les images des *Nuits de Cabiria*.

Florence parlait amicalement dans *Le Monde* des extraits parus aux *Temps modernes* de « la jeune fille rangée ». J'aimerais bien qu'on aime ce livre et ça me rendrait service pour écrire le suivant.

Les socialistes ont demandé à de Gaulle de supprimer les Comités d'Algérie ;

comme disait le *Corriere della Sera*, c'est très significatif, et sans aucune importance. Silence, résignation de la presse française. *L'Express*, *L'observateur* signalent avec désespoir cet avachissement et la montée, à peine insidieuse, et tranquille, et fatale, de tout ce que nous détestons.

Dimanche 13 juillet

« Avant l'invention de la vitre, il était impossible d'avoir du génie en dehors des régions où pousse l'olivier. » Voilà un genre de considérations qui m'enchantent. J'ai lu les Sauvy avec passion ; et maintenant je lis les Fourastié qui m'amuse beaucoup. Il m'agace aussi, avec son côté M^{me} Express-technocrate. Affreuse vision technocratique de l'homme ; l'envers de son optimisme, c'est l'« organisation man ». Ces villes tertiaires où Le Corbusier, Francastel, Fousastié, etc., voudraient faire vivre les gens, c'est exactement les « suburbs », les quartiers résidentiels américains : ça me donne le frisson. Espace, lumière, air, ordre, soit, mais qu'appellent-ils « harmonie » ? Est-ce que « l'homme » (quel homme ?) n'a pas besoin d'agressivité autour de lui autant que de calme, besoin de résistance, d'imprévu et de sentir dans ses entours que le monde n'est pas un grand jardin potager ? Faut-il vraiment choisir entre des taudis ou des lotissements distingués ?

Quelle belle journée ! Nous avons déjeuné à la « Tor del Carbone » à côté de la Voie Appia. Cyprès, pins parasols et briques, sous un ciel pâle, et cette route qui n'en finit pas parce que, même en auto, l'œil la mesure telle qu'elle était quand on la suivait à cheval ou à pied jusqu'au lointain Pompéi : droite entre les cyprès droits, elle suggère une terre plate et sans limite. Je l'ai aimée aujourd'hui avec presque la même émotion qu'à vingt-cinq ans.

Ce soir, les gens vont danser dans Paris, avec les plus beaux feux d'artifice, les plus grands orchestres qu'on ait vus depuis des années. Et c'était dérisoire, l'an dernier, un gouvernement socialiste interdisant les bals du 14 juillet. Mais ce « nouveau national » qui se célèbre demain, c'est écœurant. J'ai tant aimé les 14 juillet. Ne se passera-t-il rien ? Je suis contente de ne pas être à Paris. J'aurais grincé des dents toutes ces nuits.

Comme c'est plaisant ! A travers l'étroite rue, la fenêtre de ma salle de bains encadre exactement celle de mon voisin d'en face, qui encadre l'écran d'une télévision ; il est assis, seul sur une chaise, et je vois parfaitement ce qu'il regarde. Ce soir, une femme en robe à pois médite, seule sur le fond blanc ; et puis elle dit un mot et on applaudit. C'est une séance de « lasciaraddopia » dont ils font des comptes rendus passionnés chaque jour dans les journaux ; en Italie, c'est vraiment un sport national.

L'orage a détendu l'atmosphère et la détente est aussi en moi, sans raison. Tant pis pour les bals du 14 juillet ; tout à l'heure, j'étais place Navona, il y avait le ciel bleu sombre des nuits romaines, au-dessus des maisons rouge sombre, avec les yeux-de-bœuf allumés, et tous ces gens qui rôdaient, et c'était la perfection du moment. Ce soir, à nouveau, la vie me mord au cœur.

Désormais le 14 juillet sera aussi la fête nationale de l'Irak : Révolution à Bagdad ! Voilà le pacte de Bagdad en miettes, l'Irak soutenant la « République arabe ». Nasser aux anges, les insurgés de Beyrouth aussi. Je suppose que le F. L. N. jubile.

Cependant, on a défilé sur les Champs-Élysées. De Gaulle n'assistait pas au défilé parce que dans la tribune il n'aurait eu que la troisième place : toujours ce sens aigu de la « grandeur » ! Malraux a parlé, place de l'Hôtel-de-ville, mais, en guise de « peuple de Paris », il y avait des combattants musulmans et français, rassemblés par ordre. Seul épisode intéressant : quelques jeunes soldats algériens, amenés de force à Paris pour symboliser la fraternisation, en passant devant la tribune, au lieu de saluer Coty, ont tiré de dessous leurs chemises des banderoles vertes et blanches et les ont agitées avec défi. Dans la nuit, il y a eu onze personnes descendues par les Algériens, dont six Musulmans collabos.

Autre longue lettre de Lanzmann. Il n'y a pas un Coréen, dit-il, qui ne soit veuf ou orphelin ; en racontant leur histoire, beaucoup pleurent. Les Américains ont anéanti des villes et des villages pour le seul plaisir et on les hait sauvagement. Dans toutes les pièces, dans tous les films, ils jouent les « vilains », avec des nez en carton, au milieu de huées qui n'ont rien de conventionnel. Il a vu le défilé, beaucoup plus dur et militaire, dit Gatti qui a assisté aux deux, que celui du 1^{er} octobre en Chine. Ils sont encore raidis dans la guerre ; la singularité du pays, c'est cet arrière-plan de la guerre.

Sartre voyait des gens, hier soir. J'ai été au cinéma : mauvais film américain sur les méfaits du journalisme. On donnait des morceaux des *Sentiers de la gloire*. Ça semble bon et je n'ai guère le courage d'y aller. Le présent est assez désagréable sans que j'aie encore m'écœurer sur les fusillades de 14-18 et la chienne militaire. Comme disait Georges Bataille : « Je me supplicie à mes heures. »

Rencontré en prenant le petit déjeuner avec Sartre les Merleau-Ponty, tout fringants, qui partaient pour Naples. Une petite Italienne, très intimidée, s'est plantée devant notre table et m'a dit de grandes amabilités ; ça fait toujours plaisir. (Dans quelle mesure ? etc. C'est un des points à élucider dans mon prochain livre.)

Si je ressemblais à cet homme de lettres fameux dont parle Fourastié que le bruit des patins à roulettes de deux enfants empêche de travailler, je serais bien malheureuse. Cette place est la plus bruyante de Rome : vespas, motos, autos qui freinent brutalement, en grinçant, klaxons, malgré l'interdiction, des bruits de ferraille, des cris, tout. Mais ça ne me gêne pas. Les Romaines sont défigurées par ces robes-chemises, plus agressives encore le soir, Via Veneto, que le matin sur les ménagères du quartier. Un déchaînement de sadisme pédérastique chez les grands couturiers.

Je lis le Jones, sur Freud ; l'étonnant, le curieux dosage chez cet « aventurier » de conscience et de légèreté, de naïveté et de sagacité. Sa cocaïne a tué radicalement un type (sans parler des autres) et l'histoire de Flish est horrible. Il

avait des « sentiments de culpabilité », mais il était coupable. Admirable histoire de Breuer. Il soigne Anna O (ou plutôt, comme dirait Camille, elle « se soigne à lui », car c'est elle qui a inventé la *catharsis*). Il tombe amoureux d'elle sans se l'avouer, mais sa femme s'en rend compte. Il décide d'arrêter la cure et en avise Anna qui est d'ailleurs presque guérie ; le soir de la rupture, on l'appelle, elle est de nouveau au plus mal : elle mime hystériquement un accouchement ; Breuer comprend, prend son chapeau, s'enfuit à Venise avec sa femme et lui fait un enfant — une fille qui se tue soixante ans plus tard à New York. Anna cependant a été la première assistante sociale de l'Europe ; elle a sauvé des tas d'enfants juifs à travers les pogromes des années 1900.

Mercredi 16 juillet

Le 25 mai, j'attaquai ce livre dans la gaieté ; maintenant je travaille avec peine et je doute un peu ; peut-être fait-il trop chaud : 36° ; et j'ai fait d'un élan quatre cents pages d'un affreux gâchis ; ça tue le plaisir. Il faudrait qu'à partir de ces matériaux que je vais encore accumuler pendant un mois, les tirant de ma tête, il me revienne, à Paris, un peu d'intérêt pour moi-même, un peu d'enthousiasme. Je ne sais encore pas du tout quel sera le ton de ce livre, ni son plan.

Les Américains ont envahi le Liban, dit *Paese Sera* ; « débarqué » au Liban dit le *Messagero*. Nuances.

Les jeunes Musulmans aux bannières F. L. N. ont été appréhendés ; ils étaient quatre, dit-on. D'après *Le Monde* ils criaient : « A bas l'Algérie française. » Les Français ont abattu Bellounis⁴, accusé d'avoir descendu quatre cents de ses hommes ; les Italiens disent que les Français ont abattu Bellounis⁴ et les quatre cents hommes.

Jones n'explique pas bien la névrose particulière de Freud ni comment il s'en est sorti. Peut-être est-il gêné par l'existence de sa fille, mais il y a des questions qu'il ne pose pas : les rapports de Freud avec sa femme, par exemple. C'est vite dit, de dire qu'ils étaient « excellents » ; mais les dépressions, les migraines de Freud sont liées directement ou non à sa vie domestique. Après tout, c'était un homme très vivant : son amour passionné des voyages. Monogame, soit ; mais justement, pourquoi ? Jones évite la question. En revanche, ce qu'il décrit en détail, très bien, c'est le travail de Freud, si différent à la fois de celui d'un philosophe et de celui d'un savant. Le moment le plus émouvant, c'est celui où il découvre son erreur, sur l'hystérie : il a cru que toutes ses malades avaient été « séduites » par leur père et a exposé cette thèse à ses collègues, au milieu de leur réprobation générale ; et il a réfléchi qu'il ne pouvait pas y avoir tant de pères incestueux, que le sien ne l'avait pas été, bien que deux de ses sœurs présentassent des troubles hystériques ; il a compris que ses patientes avaient tout inventé. Quel démenti ! Quel choc ! C'est à peine s'il a osé continuer à exercer et pendant longtemps il n'a plus gagné un sou. Et cependant il écrit à Fleiss qu'il a l'impression d'une victoire plutôt que d'une défaite : ce mensonge unanime lui est apparu lourd de sens et a ouvert une nouvelle route. En effet, c'est à partir de

là qu'il a découvert la sexualité infantile. « Je suis un aventurier, un conquistador et non un savant », disait-il, avec regret parfois. C'est émouvant de voir ces notions devenues si scolastiques, mécaniques — le transfert par exemple — se révéler dans une expérience si vivante. La première fois qu'une malade a jeté les bras autour du cou de Freud, il s'est rappelé l'histoire de Breuer et a pressenti le transfert. Il fait dans une lettre une ravissante description de la place Colonna et des Italiens : il logeait à l'hôtel Milano. Sur ses photos, son visage, avec l'âge, devient de plus en plus intense et aussi de plus en plus fermé et surtout triste.

Joan lutte contre son penchant à l'idolâtrie en cherchant les faiblesses de ses « héros » ; mais au contraire, quand on prend un « héros » d'abord pour un homme, on l'admire à partir de ses faiblesses dépassées.

J'ai relu ce journal et ça m'a amusée. Je devrais le continuer, mais il faudrait le soigner davantage. Toujours ce qui « va de soi » est passé sous silence : par exemple nos réactions après l'exécution de Nagy.

Pourquoi y a-t-il des choses que je souhaite dire, d'autres ensevelir ? Parce qu'elles sont trop précieuses (sacrées peut-être), pour la littérature. Comme si la mort seule, seul l'oubli était à la hauteur de certaines réalités.

Si seulement je pouvais écrire quand j'ai bu ; ou rester un peu animée quand j'écris ! Il devrait y avoir un joint !

Pluie, pluie romaine ; c'est beau à travers les persiennes, à minuit, avec le grondement du tonnerre et ce grand bruit d'eau. Les orages seynt à Rome. J'ai ouvert mes persiennes ; des cataractes tombent du ciel, du Dôme du Panthéon, des toits, des gouttières. Il y a trois silhouettes noires, minuscules, figées, avec la tache blanche des chemises, sous les colonnades soudain immenses du Panthéon ; ils bougent maintenant, à pas calmes sur le parvis noir et blanc tandis que se déchaînent autour d'eux l'eau et les éclairs. C'est beau. La rue devient un torrent, un morceau de papier s'engouffre dans le tourbillon, vacille et va s'écraser contre un mur. Quand l'éclair luit, des chapelets de strass brillant s'abattent sur la chaussée. Une puissante odeur de terre, soudain, dans cette ville de pierre. Les autos laissent derrière elles des sillages comme des bateaux. Mais il n'y a plus d'autos, soudain, et la lumière électrique, dehors, vient de s'éteindre. Des gens essaient de sortir de la Sacristie ; le garçon a ouvert un parapluie et un taxi démarre en rugissant. Et toujours ces hommes, seuls, insolites et tranquilles, tout petits et qui remuent à peine, noirs et blancs sur les dalles noires et blanches.

Apaisement. Une enseigne s'est rallumée : *Pizzeria*. Derniers grondements. Un homme rose et bleu passe en courant. Il est une heure du matin.

Vendredi 17 juillet

J'ai chaque fois cette impression, quand je commence un nouveau livre, que c'est une entreprise titanesque, impossible. J'oublie comment se fait le travail, comment on passe des brouillons informes à l'écriture ; il me semble que ce coup-ci c'est perdu, que je n'y arriverai jamais. Et puis le livre se fait, tant bien que mal, ce n'est qu'une affaire de temps.

Décidément, j'ai le caractère bien fait. J'ai aimé et vacances, et c'est tout de même un plaisir de me retrouver à Paris, assise devant mon bureau, dans cette pièce envahie de souvenirs d'Extrême-Orient que Lanzmann a étalés en vrac sur les divans sans housse. C'est la première année depuis six ans que je ne pars pas en vacances avec lui, à cause de la Corée. Mais je vieillis. Très nettement mon désir de courir les routes s'est émoussé, celui de travailler grandit, je commence à sentir cette urgence dont Sartre a tellement conscience. En Italie, comme il faisait chaud ! Les bras collaient à la table et les mots s'empoissaient dans les cellules du cerveau, ils ne descendaient pas jusqu'au stylo. Ici, c'est la fraîcheur, presque trop, et j'ai devant moi au moins onze mois d'affilée ; ça paraîtra long, mais pour l'instant ça m'encourage. Et Lanzmann me dit qu'on aime bien les fragments publiés de mes *Mémoires*, ça m'encourage aussi.

C'est à cause de la chaleur que pendant un mois je n'ai pas tenu ce journal : il faut l'écrire vite, avec une gaieté dans la main qui court sur le papier. Je pouvais me forcer à travailler — j'ai rédigé une soixantaine de pages, ce qui est, pour moi, considérable — mais il ne me restait pas d'élan pour autre chose. Dès ce premier matin à Paris, je m'y mets à nouveau.

Peut-être aussi n'y avait-il pas grand-chose à dire sur Capri. Nous avions cette année des chambres ravissantes dans cet hôtel de la Pineta que j'avais repéré l'an dernier, quand je respirais les fumées des cuisines de la Palma. Il y avait une vaste pièce carrelée qui semblait fraîche, bien qu'elle ne le fût pas, une grande terrasse avec des transatlantiques, des chaises, des tables ; on voyait la mer, des pins, le mont Solario et pendant une semaine on a eu le plus beau des clairs de lune. J'aimais le chant des coqs, le matin. L'île avait une bonne odeur de maquis, mais par endroits rôdait un parfum trop sucré de fraises écrasées. Petit déjeuner avec Sartre au *Salotto*, avec lecture des journaux, travail de onze heures trente à trois heures environ, promenade dans la grosse chaleur, avec un arrêt pour manger un peu ; à la Metromania il y avait un délicieux gâteau d'enfance et quelle belle vue ! De nouveau travail jusqu'à neuf heures. Et longues soirées à regarder les gens sur la place, en buvant du whisky. Le côté pacotille était malheureusement accentué par les lampions accrochés au-dessus du *Salotto*.

Avons-nous senti si vivement cette année les faiblesses de Capri parce que nous étions moins gais ? Cette situation de la France nous écoeurait, si languissante dans l'écoeurement que je n'ai même plus eu envie d'en parler. Et puis, l'an dernier Sartre écrivait Sur le Tintoret, avec gaieté. Tandis que sa pièce est lente à démarrer ; il n'est pas en humeur en ce moment d'écrire de la « fiction ». Il le fait parce qu'il a pris des engagements.

Nous avons aperçu les Clouzot et dîné deux fois avec Moravia, très amusant, détendu, amical ; au lieu de brasser des idées générales, il a parlé de lui, de l'Italie, il en parlait bien. A propos de son accident, il a avoué avec une simplicité désarmante : « Ah ! j'ai tout le temps des accidents, je conduis très mal, je suis trop nerveux et je veux aller vite ; une fois, de Spolète à Rome, il n'y avait

personne sur la route, je n'ai pas lâché le cent quarante, ça c'était bien ; mais sinon... » A Rome il avait confondu la marche arrière avec la première et coincé deux paysannes contre un mur ; deux jours avant il avait presque jeté contre un camion l'immense et coûteuse Cadillac d'une princesse et freiné si brusquement que la voiture avait pris feu « à l'intérieur des roues ». Il convient que Carlo Levi est plus prudent : « Mais pour sortir du parking, il est obligé d'appeler le gardien : il ne sait pas faire de marche arrière. Et il ne dépasse jamais le quarante à l'heure⁵. » Il est très drôle quand on le fait parler de ses confrères. Il dit que tous ces écrivains qui viennent de province ont *une* chose à dire, sur leur région, c'est local, et après ils sont vidés : tandis qu'il a Rome tout entière (c'est-à-dire l'Italie, et l'homme). Avec quelle rapidité il travaille ! Il écrit deux ou trois heures le matin, jamais plus, et il fait deux nouvelles par mois et un roman tous les deux ou trois ans ! Nous lui parlons de ses premiers livres. Il raconte un peu sa vie, par bribes, très gentiment. Il a été malade des os, de neuf à seize ans, n'a presque pas fait d'études, a écrit *Les Indifférents* à vingt ans ; le livre a eu en Italie un succès plus grand qu'aucun n'en avait eu depuis longtemps, qu'aucun ne devait en avoir par la suite. Pendant six ans, il s'est senti vide ; il n'a rien fait. Puis il a écrit *Les Ambitions déçues* ; le roman n'a pas obtenu en Italie *une* ligne de critique, à cause du fascisme : c'était de la littérature décadente, et de fil en aiguille on lui a interdit de signer les chroniques qu'il donnait à des journaux, puis de les écrire. Il avait de l'argent, de naissance, alors il a fui le fascisme en voyageant : en Chine, en France, en Amérique. Il a passé plusieurs années à Capri avec sa femme, Elsa Morante. Il parle d'elle avec beaucoup de considération, il tient ses livres pour les meilleurs romans italiens contemporains, mais il a l'air affolé quand je dis que j'aimerais bien la connaître. Il s'agace parce qu'elle ne s'entoure que de pédérastes. Il prétend qu'à Rome quatre-vingts pour cent des hommes ont couché avec des hommes. Il en parle avec une espèce d'envie parce que les aventures leur sont si faciles et qu'ils ont une si joyeuse gloutonnerie ; il cite le mot de P., ami de Morante : « Combien y a-t-il de gens sur terre ? — Plus de deux milliards. — Ça fait plus d'un milliard d'hommes avec qui je ne coucherai pas ! » Il raconte aussi avec charme, comme tous les Italiens, des histoires sur l'Église. Ce pape a vraiment l'ambition de devenir un saint, un saint canonisé ; les cardinaux prient pour lui : « Que le Seigneur ouvre les yeux de Notre Saint-Père — — ou bien qu'il les lui ferme. »

Plaisir d'écrire pour le plaisir d'écrire : j'écris n'importe quoi. Quand nous rentrions à l'hôtel, à toute heure il y avait ce petit garçon pâle, quinze ans, à qui une cliente un jour faisaitagrafer son bustier ; il était toujours là, le matin, la nuit. Un jour je lui ai demandé : « Vous ne dormez jamais ? — Quelquefois », m'a-t-il répondu, sans amertume ni ironie, d'un ton absolument « matter of fact ». Le lendemain je l'ai interrogé : « Combien avez-vous dormi cette nuit ? — Quatre heures — Et dans la journée ? — Une heure. — Ce n'est pas beaucoup. — C'est la vie, madame. » Il doit être content de manger et d'être proprement habillé : c'est un privilégié. Plus désolant encore peut-être le garçon en maillot rayé qui sert à la Capranica ; le troisième soir où nous sommes venus,

il a dit à Sartre, en bafouillant : « Usine ? moi travailler... » Il voulait du travail dans une usine en France. Son métier ne lui plaisait pas. « Service pas joli, ce soir », a-t-il dit une fois avec tristesse ; jamais son service n'était joli ; une fois pourtant, il s'est illuminé : « Oh ! ce soir, l'addition est très jolie. »

Il y a eu le voyage éclair de Lanzmann et six cents millions de Chinois, sans compter les Coréens, envahissant la petite île de Capri. Je l'ai accompagné à Naples où l'aérodrome civil était gardé par une armée de militaires américains, parce qu'il était couvert de chasseurs U. S. A., destination Liban. Et puis retour avec Sartre, par les nouvelles routes Naples-Rome en bord de mer ; sur la Domitienne les pins et le vert étrusque nous on donné, soudain, à tous deux ensemble, l'impression d'être jetés en pleine antiquité. Soirée à Rome avec Merleau-Ponty qu'on a rencontré place du Panthéon. Puis Pise. Les Pisano du musée : la danseuse sans tête et la femme qui se cache derrière sa robe ; on dirait que le marbre a été immergé dans un volcan, la matière est tragique et le mouvement, étonnant.

Retour avec Sartre jusqu'à Pise où il attend Michelle. Enfer de la route Pise-Gênes. Et le matin du 15 août, sur la « cammionale » jusqu'à Turin, enfer. Puis plaisir de conduire, surtout hier, Bourg-Paris en cinq heures trente.

Signe de vieillesse : l'angoisse de tous les départs, de toutes les séparations. Et la tristesse de tous les souvenirs parce que je les sens condamnés à mort.

Mercredi 24 août

Travail. J'ai plongé, à la Nationale, pendant deux après-midi, dans de vieilles N. R. F. et de vieux *Marianne* : c'est étonnant de se retrouver *avant* des événements qui sont maintenant du passé. Je désire de plus en plus écrire sur la vieillesse. Envie à l'égard de cette jeunesse tellement en avance sur nous, en partie grâce à nous. Qu'on était donc mal nourris ! Que c'était rudimentaire tout ce qu'on nous expliquait en philosophie, en économie, etc. Impression (très injuste) de temps perdu par l'humanité à mes dépens. Et c'est dur de garder à sa vie, à son travail, une dimension d'avenir alors qu'on se sent déjà enterré par tous ceux qui viendront *après*.

Dans la nuit d'avant-hier, le F. L. N. a fait en métropole une série d'attentats spectaculaires : dépôts d'essence incendiés à Marseille, flics tués à Paris. Dakar et la Guinée ont hué de Gaulle. Je lis Duverger et *Le Conflit du siècle* de Sternberg qui m'amuse comme un roman policier. Premier jour de beau temps, après la pluie et le froid ; c'est chaud, doré, un peu automnal et somptueux.

Le Comité de résistance contre le Fascisme organise une grande contre-manifestation pour le 4 septembre : comment ça se passera-t-il ? Lanzmann qui s'en occupe beaucoup me dit que la campagne de préparation est très bien menée. Il a parlé dans un tas de réunions, à Paris et en province.

Lundi 1^{er} septembre

Téléphone de Sartre. Il a vu Servan-Schreiber à Rome. Il fera trois articles dans *L'Express*, le 11, 18 et 25.

Jeudi 4 septembre

Cette matinée a un goût vaguement sinistre, Sartre encore en Italie, Lanzmann pas rentré de Montargis où il a parlé hier soir, Paris me semble vide. Les ouvriers tapent fortement contre le mur, impossible de dormir après huit heures et c'est difficile de travailler ; d'ailleurs, je suis trop nerveuse. Ciel bleu, léger, avec des nuages jaunes au-dessus des feuillages jaunissants ; c'est l'automne parmi les tombes du cimetière Montparnasse. J'ai de l'angoisse pour cet après-midi. Pas de la peur (quoique peut-être elle s'en mêle), mais l'angoisse de l'échec ; je crains d'avoir à avaler une heure de cette écœurante cérémonie, sans aucun résultat. Oui, on ressuscite Pétain : on décorera de la Légion d'honneur cent ouvriers d'élite et Malraux expliquera que de Gaulle a relevé le défi de la gauche et qu'il ose parler place de la République. J'y suis passée avant-hier soir avec Lanzmann. C'est disposé de telle sorte — avec des tribunes qui seront remplies d'invités, de flics, d'anciens combattants, etc. — que le public sera à des kilomètres, on ne nous entendra même pas. Hier soir, aux informations, la Préfecture annonçait qu'il était interdit de porter des pancartes. Au comité, on nous a donné des papiers jaunes, avec dessus un *non* ; il faudra les sortir quand de Gaulle apparaîtra. Les consignes varient d'ailleurs avec les comités. Celui d'Évelyne ne s'amènera qu'à cinq heures et non à quatre et sortira ses banderoles tout de suite, ce qui est idiot. On se fie à l'improvisation. De toute façon, avec tous les flics qu'il y aura dans la foule (*Paris-Presse* même en convenait avec le sourire) je ne crois pas qu'on ait beaucoup de chance de contrer ces parades, ces mascarades qui me tordent l'estomac de dégoût.

Une petite jeune femme avait sonné il y a deux jours, pour me « contacter ». J'ai donc été hier soir au comité de ma section. C'était piteux et touchant. J'ai commis l'erreur d'arriver à neuf heures : personne. La concierge m'a remis une clef en maugréant, mais j'ai préféré attendre sur un banc. Une jeune femme est arrivée au bout d'une demi-heure et m'a fait entrer, au fond d'une cour, dans un grand atelier désert. Peu à peu d'autres femmes sont arrivées ; nous étions huit en tout et pas un homme. Discussions vaseuses ; cependant j'admire leur dévouement ; elles n'allaient pas se coucher avant minuit et trois d'entre elles se sont offertes à coller des affiches et distribuer des tracts entre six et sept heures du matin ; et elles ont des enfants, un métier. Soir très doux, avec beaucoup de monde dans les rues et de néon.

Les Nord-Africains n'ont plus le droit de circuler la nuit. A Athis-Mons les flics ont tiré sur des Italiens qu'ils ont pris pour des Nord-Africains.

9 septembre

Je me trompais, le 4 septembre au matin, quand j'envisageais un plat fiasco. Place Saint-Germain-des-Prés, à une heure, je tombe sur Genet, on se saute au cou, nous déjeunons ensemble à une terrasse. Il me parle de la Grèce et d'Homère avec enthousiasme et de Rembrandt, très bien ; il y avait des extraits de son Rembrandt dans *L'Express*, mais hachurés, ce qu'il dit est beaucoup mieux. Lui aussi, il reconstruit le type à son image, quand il dit qu'il a passé de la superbe à la bonté parce qu'il ne voulait aucun écran entre le monde et lui : c'est une belle idée d'ailleurs. Il me parle aimablement des fragments qu'il a lus de mes *Mémoires* : « Ça vous donne de l'épaisseur. » Il se lance dans une apologie passionnée du terrorisme F. L. N., mais j'essaie en vain de l'embarquer pour la République.

Bost a décidé de porter sa croix de guerre et Lanzmann arbore sa médaille de la résistance. J'arrive avec lui un peu avant quatre heures, aux barrières qui, rue Turbigo, séparent les invités du public ; là, les flics contrôlent les cartes d'entrée. Voyant l'agencement des barrières et des chicanes, nous avons tout de suite pensé : « C'est une souricière. » Nous sommes remontés vers le lycée Turgot où était fixé mon rendez-vous : personne ; le long du trottoir, des cars pleins de C. R. S., des femmes laides et très arrangées passaient devant eux en brandissant d'un air mutin leur laissez-passer : elles se sentaient d'élite.

J'ai compris que la rue était barrée, que les autres n'arriveraient pas jusqu'au lycée et je suis sortie de cette impasse. A trois cents mètres, déjà, il y avait un premier cordon d'agents. L. a été rejoindre à Saint-Maur les dirigeants du Comité de résistance⁶, j'ai attendu le Comité du sixième au métro Réaumur où, m'avait dit Évelyne, il devait se réunir. En effet, j'ai vu arriver Évelyne, les Adamov, etc. Maintenant les gens affluaient en bandes, en foule, en masse. Nous avons repris espoir ; nous nous sommes groupés au métro Arts-et-Métiers, tout près du premier barrage de flics. Un type qui voulait passer les a insultés ; ils l'ont giflé, la foule a hurlé et les a inondés de petits papiers : *Non*. Le courage de certains manifestants m'a coupé le souffle. Quelqu'un a dit d'une voix négligeante : « Ils vont charger, ils enfilent leurs gants », et nous avons un peu reculé, de manière à pouvoir prendre des rues transversales. Les gens continuaient à arriver, en masse, mais tous avaient un choc en voyant l'énormité des barrages. Adamov agacé a dit : « Essayons ailleurs ! » Moi je pensais qu'on aurait dû rester, ne pas se disperser, faire face aux tribunes en nombre aussi grand que possible ; je crois que j'avais raison, à ceci près qu'on se serait fait matraquer ; l'impatience d'Adamov nous a été salutaire. Nous avons commencé à tourner autour de la République, cherchant en vain un moyen de nous approcher. Le bruit courait que des groupes s'étaient portés à la Nation, mais j'ai convaincu le mien de revenir manifester face aux tribunes, à Arts-et-Métiers. Nous avons croisé d'autres cortèges, qui s'en allaient où ? Ils ne savaient pas. On se disait les uns aux autres : « C'est barré par là. — Par là aussi. » Finalement nous nous sommes trouvés rue de Bretagne et des gens ont sorti des banderoles, des affichettes, des pancartes, des ballonnets marqués de : *Non*, au milieu des applaudissements. On a crié « A bas de Gaulle » au rythme des monômes d'étudiants et Adamov a dit avec

irritation : « C'est trop gai, ça ne convient pas. » Des grappes de ballons montaient dans le ciel, juste au-dessus de la tribune, et des *Non* flottaient dans l'air. Nous avons rencontré Scipion et le père de Lanzmann ; ils arrivaient de la rue Turbigo ; les gens, qu'on avait laissés passer en assez grand nombre, avaient été faits comme des rats : ils ont commencé à manifester quand Berthoin a pris la parole, au point qu'on n'a pas entendu son discours ; alors la police a foncé, par-devant, par-derrrière, il n'y avait aucune issue, la foule a été sauvagement matraquée. Pendant que Scipion racontait, Adamov a eu soif et nous sommes tous entrés dans un bistrot ; soudain, dehors, c'est la ruée : des agents chargeaient. (Déjà une charge s'était amorcée, avant, et nous nous étions réfugiés sous une porte cochère ; La concierge laissait entrer tout le monde et disait : « *S'ils s'amènent, vous fermerez.* » Des femmes en sang sont entrées dans le bistrot, l'une calme, l'autre hurlante, vraiment sonnée, qu'on a couchée sur une banquette de la salle arrière. Une blonde avait sa chevelure inondée de sang ; des hommes ensanglantés passaient dans la rue. Évelyne a versé trois larmes d'émotion et quelqu'un lui a dit sévèrement : « Vous n'allez pas vous évanouir ! » Nous sommes sortis, nous avons recommencé à manifester. Tout le long de la rue de Bretagne, il y avait le marché, les commerçants avaient l'air d'être de notre côté. La foule était très sympathique : dure, très gonflée, et gaie ; c'était la plus vivante des manifestations auxquelles j'ai assisté : pas licite comme le grand cortège-enterrement de la République, ni hésitante comme le dimanche de l'investiture ; c'était sérieux et pour certains dangereux. La femme de V. était blême en arrivant à cinq heures, verte à cinq heures quinze, vomissante à cinq heures trente ; son mari lui appuyait la tête contre un mur et la cajolait : « Elle est malade » a dit un ami ; et un autre a rectifié : « Elle a peur. » Il a ajouté, compréhensif : « C'est chaque fois comme ça. » J'ai demandé pourquoi elle ne restait pas chez elle : « Ah ! alors elle a tellement mauvaise conscience que ça la rend encore plus malade que d'avoir peur. » On l'a planquée dans un café de la rue des Archives.

Vers sept heures trente, on a décidé de se tirer. Le père de Lanzmann nous a emmenés dans sa voiture, on est repassé au carrefour Arts-et-Métiers : le sol était jonché de *Non* ; rue Beaubourg, des pavés avaient été arrachés ; sur les boulevards, des groupes discutaient. Nous avons été chez Bost. Il avait manifesté avec Serge. Nous avons tous dîné chez Marie-Claire, en nous racontant la journée et en mettant en pièces l'article de Germaine Tillon que nous tenions Bost, Lanzmann et moi, pour une saloperie.

Ignominie de la presse, le lendemain. Tout de même, les « centaines de manifestants » du *Figaro*, c'est un peu vif. La Préfecture annonçait 150 000 personnes, il y avait 6 000 invités, 4 000 badauds, étrangers ou même gaullistes mystifiés ; nous étions donc 140 000. (Quand j'ai téléphoné le chiffre à Sartre, il a été déçu ; à Rome, les journaux parlaient de 250 000 manifestants.) Rue Beaubourg, il y a eu des balles tirées : quatre blesses par balles. *L'Humanité* et *Libération* donnent des comptes rendus qui se recourent exactement avec celui que Lanzmann écrit pour le journal du Comité

de résistance : le malheur, c'est que personne ne les lit, sauf les gens de leur bord. Tout de même, à travers les truquages de *France-Soir*, quelques vérités sortent ; et il y a eu les lettres publiées par *Le Monde*, le lendemain ; et le ton de *Paris-Presse* n'est pas triomphant. Ils avouent qu'un certain « contact » ne s'est pas établi entre de Gaulle et le public. On a entendu son discours, chez Marie-Claire : pas en direct, retransmis à une demi-heure de distance afin qu'on puisse effacer la rumeur des *Non* ; voix et discours de vieillard très peu vert. La perle de la journée, citée par un grand nombre de journaux : « Six journalistes suédois ont été sauvagement matraqués, emmenés au poste et de nouveau tabassés. Leurs protestations ont fini par atteindre l'ambassade ; on les a relâchés en disant : « Excusez-nous, on vous avait pris pour des Hollandais. » Un autre journaliste a dit : « Je suis américain », un agent lui a poché un œil en lui disant : « Go home ! »

M. était parmi les invités ; même là, tout le monde n'a pas applaudi et on entendait formidablement les : *Non* ; les diplomates étrangers regardaient de tous leurs yeux le matraquage, au fond de la rue. Pendant le discours de De Gaulle, les gens tournaient sans cesse la tête du côté de la foule et de temps en temps le bruit courait : « Ils ont franchi les barrières. » Alors ces messieurs avaient tous le même réflexe : ils détachaient leur ceinture pour s'en faire une arme. Radical truquage des *Actualités*, de la radio, de la télévision. Tout de même, de Gaulle renonce à sa grande tournée de propagande ; il n'ira, d'ici le 28, que dans quelques villes et encore se bornera-t-il à prendre contact avec les « corps constitués ».

Un détail parmi d'autres, sur la propagande. Je trouve de nouveau chez moi un avis de saisie. J'écris au percepteur : « D'accord, fixer le jour. » Il me répond : « Si vous devez payer en novembre, je ne saisis pas. » Et j'apprends que les comptables ont reçu l'avis « confidentiel » de ne pas recouvrer les impôts avec brutalité, de ne pas opérer de saisie. Histoire d'amadouer les contribuables.

Dimanche 14 septembre

C'est un somptueux automne. Hier, à huit heures trente du matin, j'avais l'impression de me retrouver à Pékin : c'était la même tendresse dorée du ciel et de l'air et j'attendais une auto qui devait m'emmenar à une réunion ennuyeuse ; il s'agissait d'une conférence à des enseignants protestants, à Bièvre ; j'avais accepté, dans la perspective du référendum, pour leur arracher des *non*. C'était joli, ce vieux manoir bancal dans un grand parc moutonneux. Les assistants semblaient sympathiques ; beaucoup de pasteurs, entre autres Mathiot qui vient de passer six mois en taule pour avoir aidé un F. L. N. à gagner la Suisse. J'ai parlé de l'engagement des intellectuels ; on a un peu discuté, ils avaient l'air d'accord. Mais j'ai été déçue dans l'auto du retour ; la femme aux cheveux blancs pensait comme moi ; mais les deux autres, la psychiatre et la doctoresse avaient peur des parachutistes et des communistes, elles disaient qu'après tout de Gaulle, c'était de Gaulle ; à gauche, il n'y a que Mendès, et c'est une personnalité tellement odieuse ! Tous ces gens qui s'étranglent, comme ça, de leurs propres mains ne

sont pas des fascistes : mais ils ont une telle terreur du communisme !

Le soir, Lanzmann m'a emmenée dîner à la Vanne Rouge. Je me suis retrouvée à Paris, si ensommeillée à la fois et si énervée que je n'ai même pas pu aller boire un verre au Dôme, je suis rentrée me coucher. Ce matin, je me sens encore tendue. Est-ce que ça va recommencer comme en mai ? J'en ai peur. J'ai peur jusqu'au 28 de rester crispée. Et après ? Je n'imagine pas ce mois d'octobre.

Le goût m'est revenu de tenir ce journal, en partie parce que dans cet état de tension tout autre travail m'est difficile. C'était sympathique, vendredi soir, la réunion du « Comité de liaison » du 14^e. Je suis partie à pied vers la rue du Château ; c'était doux et poétique de marcher rue Froidevaux, de passer devant l'hôtel Mistral et devant les Trois Mousquetaires. J'ai tellement plongé dans mon passé, ces derniers temps, qu'il est en ce moment une dimension de ma vie. La petite salle, qui doit être une permanence C. G. T., était pleine, Jusquin m'a demandé de m'asseoir au bureau. J'étais à côté de Francotte, sénateur et ancien conseiller municipal communiste, tout à fait l'air vieux politicien de gauche roublard. Il m'a dit : « Ah ! *Les Mandarins* ! c'est bien... » Et rigolard : « C'est juste la même situation, le même problème : avec ou contre nous... » Je lui ai dit : « Oui, et la même solution : on est *obligé* de travailler avec vous. » Alors il a eu un ton inimitable pour dire : « C'est que, que voulez-vous, on se trompe quelquefois, on fait des erreurs : qui n'en fait pas ? Mais en gros, nous sommes dans la vérité. » Jusquin a fait un exposé de la situation, pas mal, mais bon Dieu ! pourquoi cet optimisme ? Pourquoi dire que « la victoire des *non* est assurée » quand le problème est de savoir s'il y aura un peu plus de *non* que de voix communistes ? On m'a demandé des articles pour le petit journal du quartier et j'ai aussi accepté de voir des étudiants de la Cité Universitaire. Et puis on m'a fait passer un mot : « Quel plaisir de vous retrouver, etc. » C'était F. d'Eaubonne que je n'avais pas vue depuis longtemps. Je l'ai emmenée aux Trois Mousquetaires où j'ai mangé un morceau. Elle s'occupait de *Travail et Culture*, mais il y a eu des dissensions politiques, elle est partie. Elle écrit encore dans *Europe* et elle est lectrice chez Julliard.

Sartre rentre demain ; il me dit au téléphone qu'il est assez fatigué. L'article qu'il a envoyé — j'ai fait des coupures avec S.-S. — s'en ressent ; il est peu inspiré. Mais il fallait qu'il l'écrive.

Excellente conférence Mendès-France. Lanzmann y a été et, curieusement, Genet. Il paraît que Mauriac avait l'air touché, mais ça ne l'a pas empêché de répéter sénilement dans son bloc-notes : « Tout de même, il y a de Gaulle ; il y a de Gaulle. » Il s'accuse — très véridiquement, je le crains pour lui — d'avoir recherché toute sa vie le genre d'isolement regrettable qu'apporte le sleeping-car.

16 septembre

J'ai retrouvé Sartre hier, gare de Lyon, sous la pluie, et nous avons passé la journée à causer. Il est très fatigué. Je continue à « militer » : rédaction d'affiches, colloques, articles. Lanzmann est complètement absorbé par la campagne

électorale. A sa conférence de Montargis, devant deux cent cinquante instituteurs, il avait parlé de « viol des consciences ». Z., communiste, lui a dit : « Vous n'auriez pas dû prononcer ce mot : il y avait des femmes. »

Mercredi 23 septembre

Autour de moi, ça a été la folie jusqu'à ce matin. Sartre a piqué une crise de foie juste comme il devait commencer dimanche son nouvel article pour *L'Express*. Il était si épuisé, fiévreux, vacant, dimanche après-midi, que ça semblait impossible qu'il s'en sorte ; et comme il avait été ennuyé que son premier article fût un peu terne, ça l'irritait, l'idée que celui-ci le serait aussi. Il a travaillé vingt-huit heures de suite, sans dormir et presque sans une pause ; il a dormi un peu, la nuit de dimanche-lundi, mais quand je l'ai quitté, lundi, à onze heures du soir, harassé, il s'est remis à l'ouvrage et il a continué jusqu'à onze heures du matin ; il avait l'air sourd et aveugle hier après-midi ; je me demandais comment il pourrait tenir debout pendant le meeting. Et il paraît qu'il a très bien parlé. Il ne s'est couché qu'à minuit et demi. Cependant le lundi soir, j'ai trouvé Lanzmann en proie à son article sur la Chine, qu'il a passé la nuit et tout le lendemain à écrire — et qui est très bon. Moi cependant j'ai passé la soirée de lundi à faire des coupures dans l'article de Sartre, ce qui est un travail ingrat et assez fatigant quand il y a urgence. Enfin *L'Express* vient d'arriver chez Sartre ; l'article est vraiment excellent et les raccords ne se voient pas trop.

Je ne sais si c'est l'énervement ou le travail, mais je n'arrête pas d'avoir un excès de tension ; ça se sent dans la nuque, les yeux, les oreilles, les tempes et ça rend le travail difficile. J'ai écrit les articles promis ; c'est fou combien le moindre entrefilet me demande de temps. Et j'ai tout de même repris vaille que vaille mon livre, à partir du premier chapitre.

Hier matin, un trappiste sonne à ma porte : Pierre Mabilie. Il m'apportait des carnets de Zaza, pour m'aider à compléter mes *Mémoires*. Rien d'intéressant ; ses lettres disent tout.

Déjeuner ce matin avec Badiou, le normalien ; il me parle du parti socialiste, de l'« occupation » de Toulouse par les paras le 14 juillet ; ils bousculaient tout le monde sur les trottoirs, buvaient dans les cafés, refusaient de payer, et faisaient danser les filles de force. Les capitaines criaient au micro : « Allez-y les gars, faites-les danser, vous valez mieux que ces maquereaux de civils. » Mais ça ne faisait pas de propagande antigaulliste, au contraire, les gens pensaient : de Gaulle nous sauvera de ça. Badiou me dit que son père a été sérieusement en danger le 27 mai, quand des anciens de Tunisie-Maroc, nombreux à Toulouse, ont voulu faire un putsch nationaliste. Nous parlons de l'Algérie, évidemment. Et du référendum. Il est extrêmement pessimiste.

Tout le monde attend dimanche : 60 % ? 70 % ? Nous parions pour 65 à 68 % : plutôt 68. Ensuite, ce sera la campagne électorale, qui s'annonce mal.

Les tortures continuent de plus belle et en métropole même. Tous les jours des

Samedi 27 septembre

Oui, ça me fait du bien de sortir de ma coquille, j'avais regretté souvent l'an dernier de vivre trop confinée. J'ai bien aimé la soirée d'hier. Non que j'en aie tiré la petite satisfaction personnelle que j'avais éprouvée à ma conférence à la Sorbonne, devant six cents personnes venues pour moi et qui m'avaient si chaleureusement accueillie ; mais je suis « une vraie démocrate » moi aussi, c'est ce genre de contact qui me touche le plus, quand on bénéficie d'une sympathie collective.

J'ai préparé quatre mots d'entrée en matière, dans un bistrot de la rue d'Alésia, et puis je suis entrée dans l'école. Environ deux mille quatre cents personnes, la moitié dans la salle, à étouffer de chaleur, la moitié à frissonner dans la cour. « La plus belle réunion de toute la campagne », a dit Stibbe. Pieusement Jusquin prétendait qu'il n'y avait qu'un tiers de communistes ; mais même en renversant la proportion, un tiers de non-communistes coude à coude avec les communistes, ce n'était pas si mal. Au pied de la tribune, de vieux messieurs — un barbu, des chauves — très agités, il y avait un meeting U. F. D. à quelque cent mètres, à la mairie du XIV^e, et on ne l'avait pas avisé que celui-ci avait lieu ; personnellement, chacun s'en moquait, mais il fallait ménager la susceptibilité des autres, etc. Bref, on a décidé de s'envoyer mutuellement des délégations. Et puis mon co-président a pris la parole, j'ai dit quelques mots et les orateurs ont défilé : Madaule, Gisèle Halimi, très convaincante ; elle parlait sans éclat, sur un ton de conversation mais passionné, avec de tout petits gestes et une ardeur souriante ; elle avait fait un meeting la veille à Toulouse, passé la journée en train, elle allait le lendemain matin demander une grâce au président de la République, elle a des enfants et un métier qui doit éprouver les nerfs et le cœur : encore une de ces jeunes femmes superactives à qui je tire mon chapeau. Nous avons sympathisé et échangé des adresses. Il y a eu ensuite un charmant numéro d'Yves Robert, que flanquait Danièle Delorme, fraîche comme une fleur, dans un tailleur jaune dernier cri ; on devrait utiliser davantage les « gens du spectacle » : il a beaucoup fait rire. Surprenante intervention d'un avocat qui était jusqu'à avant-hier gaulliste de gauche, lustré, soigné, genre « sujet d'avenir », radicalement différent de toute l'assistance et jonglant avec des mots incompréhensibles ; il raconte que jeudi au meeting Pleyel, les applaudissements déchaînés couvraient la voix de Soustelle ; ils criaient : « A mort les communistes ! » et Soustelle les encourageait. « On le tuera ! » a crié quelqu'un. (Les gens intervenaient, comme au guignol, avec des « oui ! non ! bravo ! » c'était sympathique comme tout.) L'avocat a conclu avec un grand geste rhétorique : « J'ai vu cette salle, là-bas, et je vois celle-ci : et j'ai choisi ! » On l'a acclamé, chacun se sentant personnellement choisi. Ensuite il y a eu d'Astier, classique ; un communiste, lisant (comme ils font toujours), sans sauter un mot et sans une inflexion de voix, un long mémoire ; Stibbe, qui commente avec précision la constitution. Tous les autres orateurs étaient en

sueur ; lui, quand il m'a donné la main, elle était glacée. Il y a eu un épisode burlesque ; un U. F. D. délégué de l'autre meeting a souligné lourdement les divergences entre l'U. F. D. et les gens d'ici ; mais il s'est réjoui de « ces existences parallèles qui allaient se rencontrer pour dire non ». Pendant que le co-président réclamait de l'argent, on a annoncé que Bourdet était dans la salle : ovation : « A la tribune ! » Mais il a refusé de parler. Il venait du meeting U. F. D. où ils n'étaient, paraît-il, que quatre-vingt-treize. J'aimais bien les têtes des gens et leurs réactions. Il y avait une femme très misérable, presque clocharde, qui avait amené deux mômes : une petite fille brune qui avait une tête à la Modigliani sous ses cheveux noirs coupés en bol ; un petit garçon de dix ans qui riait, qui applaudissait et qui avait l'air passionné.

A la sortie, des étudiants, des gens très gentils, et un aveugle avec sa femme : il a lu *Les Mandarins* en Braille, il dirige une bibliothèque Braille, a fait une anthologie couronnée par l'Académie et voudrait que je patronne sa revue de poètes aveugles : il a déjà Fernand Gregh et Duhamel ! Je me tire. Je retrouve à la grande brasserie C. Chonez, F. d'Eaubonne, Renée Saurel. A une table voisine, H. Parmelin, O. Wormser, Pignon ; à une autre table les U. F. D. : Stibbe, Bourdet, Halimi ; on s'envoyait des délégations de table en table ; c'était très gai et je suis restée jusqu'à une heure trente du matin. Tout le monde dit grand bien de l'article de Sartre.

Aujourd'hui, travail ; le premier chapitre prend forme, il n'est pas impossible que le livre soit fini dans deux ans.

Mardi, les livres partent de chez Gallimard. Je me rappelle cette espèce d'angoisse, pour *Les Mandarins*, à l'idée de tous les regards qui traîneraient sur des pages où j'avais tant mis de moi. Ce coup-ci, c'est différent, j'ai pris mes distances ; critiques, lecteurs ne me gênent pas. Mais j'éprouve un malaise — presque du remords — en pensant à tous ceux que j'ai mis en cause et qui seront furieux.

Un bel automne, chaud, doré, ombreux et ensoleillé ; mais on commence à se casser la gueule un peu partout en France.

Dernière conversation avec un chauffeur de taxi ; il remarque que Paris est plein ce samedi à cause du vote : « Et comment votera-t-on ? » dis-je. « Mais voyons, ma petite dame, ça va de soi : pour l'honnêteté... Il est honnête, cet homme-là : sans ça vous pensez bien que les partis l'auraient insulté... Non, je ne le vois pas en dictateur ; et puis quoi : après ça, on élira les députés, on aura son mot à dire... En tout cas, il faut que ça change, ça ne peut pas être pire que ce qu'il y avait avant... Faut avoir confiance. »

Dimanche 28

Référendum.

Lundi 29 septembre

Eh bien, nous l'avons connu, le goût de la défaite, et il était plutôt amer. C'était une bien belle journée, dorée, légère, les gens allaient voter avec le sourire, les bureaux avaient l'air presque vides, malgré l'énorme participation, sans doute parce que c'était très bien organisé. J'ai voté le matin, déjeuné chez ma sœur, accompagné Sartre rue Mabillon ; le type du bureau lui a dit en souriant : « Des photographes sont venus ce matin, demander à quelle heure vous votiez. » On s'est proménés, mollement, et assis à une terrasse près de Saint-Michel : on se sentait démobilisés, vacants ; on n'était pas très anxieux : entre 62 p. 100 et 68 p. 100, les jeux semblaient faits, d'après le gouvernement même, d'après les communistes et le bon sens. Nous avons rencontré Boubal ; il a dit avec conviction : « Ah ! L'occupation, c'était le bon temps ! » et il s'est plaint qu'au Flore il n'y eût plus que des pédales. Après, nous avons travaillé et diné à la Palette. Sartre toujours un peu fatigué. Je lui ai extorqué la promesse d'aller voir le médecin. Lanzmann est arrivé vers minuit, catastrophé déjà, ne voulant pas trop le montrer parce que Sartre l'accuse souvent de pessimisme. Les résultats qu'on avait étaient consternants : plus de 80 p. 100. Sartre a été dormir. Nous sommes passés à *France-Soir*, bourdonnant d'activité : on avait toute la province, sauf Marseille, et ça donnait plus de 80 p. 100. On est rentrés, sinistres, et on a recommencé, comme au 13 mai, la ronde des coups de téléphone. D'abord Péju, qui avait un tas de chiffres précis, navrants. A *L'Humanité*, Lanzmann a eu T. et il a demandé : « Mais les communistes ont trahi : comment est-ce possible ? » et l'autre a répondu sombrement : « Lis l'article de ton ami Sartre. » Je me suis mise à pleurer, je n'aurais pas cru que ça me ferait un tel coup ; j'ai encore envie de pleurer ce matin. C'est plutôt affreux d'être contre tout un pays, le sien, on est déjà en exil. On a téléphoné au père de L. ; il a dit que sur les Champs-Élysées, il y avait tous les cagouleurs qui exultaient. Leur joie est presque aussi dure à supporter que la déception de ceux de notre bord. Il y a eu un instant de faux espoir : d'après *Europe 1*, aux dernières nouvelles on était à 72 p. 100 seulement. Mais c'était une erreur, Paris a voté oui à 77 p. 100. Il y en a beaucoup, énormément, qui ne savent pas ce qu'ils font, qui sont comme mon chauffeur de l'autre jour : il faut bien changer, il faut bien espérer. Seulement, c'est irréversible ; avant qu'ils s'aperçoivent que l'espoir n'est pas là, combien d'années ? Et alors ? Au téléphone, Lanzmann a demandé à un préposé aux renseignements comment il avait voté : oui. « Vous avez tort », a dit Lanzmann. Moi aussi, en mettant la ligne aux abonnés absents, j'ai demandé : « Vous êtes content du résultat ? — Pourquoi me demandez-vous ça ? a demandé le type d'un ton inquiet. — Pour savoir. — Je me suis déjà fait engueuler tout à l'heure, m'a-t-il dit. — Parce que vous avez voté oui ? — Oui. — Ah ! c'est qu'en effet, c'est dommage ! » ai-je dit en raccrochant. Il n'était pas sur d'avoir eu raison : mais c'était un *oui* tout de même.

Des cauchemars toute la nuit. Et je me sens en morceaux.

Quand j'ai acheté *France-Soir*, *Libération*, que je les ai ouverts place Denfert-Rochereau, ça m'a rappelé la guerre, quand j'ouvrais les journaux et que je fondais en larmes : « Les Allemands sont entrés en Belgique. » Cette fois, j'étais

préparée ; mais j'ai senti presque la même détresse. Que *Libération* était sombre ! *L'Humanité* aussi, paraît-il, mais il n'en restait plus. J'ai téléphoné. Sartre ne s'attendait pas à ça. Moi j'ai la mort dans l'âme.

C'est mon département, la Corrèze, qui a le mieux voté ! Ce pauvre pays de bruyères et de châtaigniers, dans mon enfance il était déjà radical.

Cette horreur qu'ont les gens, du Parlement. Sartre indique dans son article qu'on regarde les députés comme des « paresseux » et comme opposant à l'exécutif des espèces de mutineries. Il y a d'autres choses encore. D'abord de vieux relents de scandales : Panama, Oustric, Stavisky ; aucun n'a eu lieu pendant la quatrième (les piastres, c'était encore autre chose) ; mais les gens ont gardé l'idée qu'à la Chambre tout est franc-maçonnerie, coulisses, pots-de-vin, et qu'on leur fait des coups en dessous. Le fond de l'affaire, c'est qu'*ils ne veulent pas être gouvernés par des égaux* : ils en pensent trop de mal, parce qu'ils pensent trop de mal d'eux-mêmes et de leurs proches voisins. C'est « humain » d'aimer l'argent et de servir ses propres intérêts. Mais quand on est humain comme les autres, on n'est pas capable de les gouverner. Les gens demandent donc le non-humain, le surhumain, le Grand Homme qui sera « honnête » parce que lui, il est « au-dessus de ça ».

Défaite sinistre parce que ce n'est pas celle d'un parti, d'une idée, mais un désaveu par 80 p. 100 des Français de tout ce que nous croyions et voulions pour la France. Un désaveu d'eux-mêmes, un énorme suicide collectif.

Mercredi 1^{er} octobre

Journée assombrie par le référendum et la maladie de Sartre qui souffre de la tête, qui ne veut pas voir le médecin avant samedi, qui m'inquiète. Je fais des cauchemars et toute la journée je suis dans la malaise.

Le soir, j'ai dîné avec Han Suyin, très séduisante. Je l'ai retrouvée au Pont-Royal : tailleur clair, longue, mince, le visage à peine asiatique, belle pour ses quarante ans. La fille, de père chinois, est nettement asiatique ; elle ne sait pas un mot de français et elle a dû bien s'ennuyer. Nous avons dîné chez Beulemans. Han Suyin est intéressante. Elle a décidé très jeune d'assumer sa condition de métisse : elle a choisi de ne pas choisir ; elle se sent aussi occidentale qu'asiatique, dit-elle, mais tout son cœur est à l'Asie. Elle vit à Singapour et de neuf heures du matin à cinq heures du soir, chaque jour, elle soigne des femmes chinoises : (elle est médecin gynécologue) ; puis elle rentre en auto chez elle et elle écrit. Depuis 52, elle va tous les ans en Chine ; elle admire énormément les dirigeants et les cadres : ce sont des saints, dit-elle. Elle me raconte qu'à Singapour et même à Canton, malgré le régime, il y a encore des communautés de femmes (trente mille environ à Canton) qui sont des lesbiennes reconnues ; elles se marient entre elles et adoptent des enfants. Elles peuvent sortir de la communauté et épouser un homme. Alors elles se coupent les cheveux. Elles ont leur déesse, leurs cérémonies, etc. Elle dit que le puritanisme chinois est vraiment suffocant, que les Russes au début ont fait scandale parce qu'ils essayaient de flirter avec les

Chinoises. Elle pense que, pendant cinq ans au moins, ça continuera à être dur pour les intellectuels chinois.

Jeudi 2 octobre

Jours sombres. La lecture de *L'Express* est déprimante : un numéro de défaite acceptée et de diversion. *L'Observateur* se tient mieux. Sartre a déjeuné avec Simone Berriau ; grâce lui soient rendues, elle a réussi à lui faire peur : il va tout à l'heure chez le médecin où je l'accompagne ; satisfaction mitigée : elle l'a menacé d'hémiplégie et d'infarctus ; il a l'air horriblement fatigué ; il se bourre tour à tour d'optalidon, de belladéal et de corydrane ; il a des vertiges et d'incessants maux de tête.

Déjeuner à la Coupole avec Gisèle Halimi. De fil en aiguille, elle me raconte sa vie. Ah ! ce n'est pas encore réglé le sort des femmes... Elle me raconte le procès de Philippeville : aucun hôtelier n'a voulu la loger, ni ses confrères ; il a fallu que les avocats de la ville les accueillent chez eux. Le commissaire avait demandé neuf condamnations à mort : le tribunal en a prononcé quatorze c'est-à-dire contre tous les accusés (ramassés au hasard, après l'émeute, sans doute tous innocents), sauf un mouton. Le procès a été cassé d'ailleurs, il va se plaider de nouveau à Alger ces jours-ci.

Lundi 6 octobre

Sartre a vu le médecin. Il va un peu mieux, bien que ses maux de tête continuent.

Il a tellement plu que sur les avenues de Paris les arbres sont encore verdoyants. On dirait à peine l'automne.

L'avenir n'a pas de figure. On se sent en chômage, démobilisés, déconcertés.

Mardi 14

Vraiment assez horribles journées. Dans cet avion qui avait perdu un moteur, à six heures de Shannon, c'était ainsi : une peur constante, avec de brefs répit et le réveil de la peur. De même avec Sartre. Par moments il semble mieux ; ou, comme hier, il embrouille ses mots, il marche avec peine, son écriture, son orthographe sont affolantes, et je m'affole. Le ventricule gauche assez fatigué, dit le médecin. Il faudrait le vrai repos qu'il ne prendra pas. Notre mort est en nous, non pas comme le noyau dans le fruit, comme le sens de notre vie ; en nous, mais étrangère, ennemie, affreuse. Rien d'autre ne compte. Mon livre, les critiques, les lettres, les gens qui m'en parlent, tout ce qui m'aurait fait plaisir, radicalement annulé. Je n'ai même plus le courage de tenir ce journal.

Mardi 21

Horribles journées. Surtout samedi quand j'ai été chez le médecin. Dimanche, hier : un long cauchemar ouaté !

Mardi 28

Sortie de ce cauchemar, de cette maladie. Il faut être déjà émoussé par la vieillesse pour la supporter.

Je vois que je vais arrêter ce journal.

En effet, je l'ai arrêté. J'ai mis les feuilles dans une chemise sur laquelle j'ai écrit, impulsivement : *Journal d'une défaite*. Et je n'y ai plus touché.

*

Ce qui s'était passé pendant ces horribles journées, c'est que Sartre avait évité de justesse une attaque. Depuis longtemps il mettait sa santé à rude épreuve, moins encore par le surmenage que, voulant réaliser le « plein emploi » de lui-même, il s'infligeait, que par la tension qu'il avait installée en lui. Penser contre soi, c'est bien joli, c'est fécond, mais à la longue, ça esquinte ; en brisant des os dans sa tête, il avait aussi endommagé ses nerfs. La rédaction de *L'Imaginaire*, autrefois, l'avait jeté dans des troubles assez graves ; pour mettre sur pied *La Critique*, il avait accompli un effort beaucoup plus athlétique. Mais surtout, la défaite de la gauche, l'avènement de De Gaulle et de tout ce qu'il incarnait, l'avait sonné. A Rome, se bourrant toujours de corydrane, il avait travaillé à une pièce ; j'en connaissais les grandes lignes et à Pise, avant de le quitter, il m'en avait montré le premier acte. Dehors, il faisait quarante degrés mais, dans sa chambre, il avait réglé l'appareil à air conditionné de manière à la transformer en glacière. Je lus en grelottant un texte plein de promesses mais qui ne les tenait pas. « C'est du Suderman », lui dis-je. Il en convint. Il recommencerait, mais il lui fallait du temps et encore une fois il s'était imprudemment engagé. La crainte de gâcher une œuvre qui comptait énormément pour lui contribuait à l'irriter et à l'agiter. Enfin, à son retour à Paris, une sérieuse crise de foie s'était déclarée. Les vingt-huit heures de travail ininterrompu, suivies le soir d'un meeting, que j'ai notées dans mon journal, l'avaient achevé. Écrasé de maux de tête, la voix pâteuse, embrouillant ses mots, l'écriture et l'orthographe folles, il avait des vertiges et des pertes d'équilibre. Déjeunant chez Simone Berriau, il avait délibérément posé son verre à cinq centimètres de la table : elle avait aussitôt décroché le téléphone et pris un rendez-vous pour lui avec le professeur Moreau. L'attendant pendant la visite, dans un bistrot voisin, je pensais qu'il allait ressortir sur une civière. Il revint à pied et me montra l'ordonnance : des drogues, ne plus fumer ni boire, se reposer. Il obéit à peu près, mais continua de travailler. Les maux de tête persistaient. Lui naguère si vif et si décidé, il allait le cou raide, les membres

gourds, le visage gonflé et figé, la parole et les gestes incertains. Son humeur aussi était insolite : une bonace coupée de rages aiguës. Le médecin avait été frappé par son air de patience puisqu'il avait tout de suite promis : « Je vous rendrai votre agressivité. » Cependant, quand je le voyais à son bureau, crispé, écorchant le papier d'une plume égarée, les yeux voilés de sommeil, et que je lui disais : « Reposez-vous », il me répondait avec une violence chez lui sans précédent. Parfois, il cédait. « Cinq minutes, oui », disait-il. Il s'étendait et, terrassé, il s'endormait pour deux ou trois heures. « Il est fatigué aujourd'hui », me dit sa mère, un après-midi, comme j'arrivai avant lui. « Vous êtes fatigué ? » lui demandai-je à son retour. « Mais non », dit-il en s'installant à son bureau. J'insistai : « Je vous assure, je vais très bien » ; il a souri : « Chacun a ses distillations... — Qu'est-ce que vous voulez dire ? — Mais vous savez bien : les buissons du cœur. » Et il s'est mis à tracer des signes innommables. Je feignis de travailler, m'attendant à le voir d'une minute à l'autre s'écrouler. Il avait rendez-vous le lendemain matin avec une amie ; j'obtins qu'il se décommandât par un pneu ; il s'y reprit quatre fois pour l'écrire et quand elle le reçut, elle fondit en larmes : les mots se chevauchaient, difformes en incohérents. J'allai voir le médecin : « Je ne vous cacherai pas, me dit-il, qu'en le voyant entrer dans mon bureau, j'ai pensé : cet homme-là va avoir une attaque. » Il ajouta : « C'est un grand émotif. Il est surmené intellectuellement, mais surtout affectivement. Il lui faut du calme moral. Qu'il travaille un peu, s'il y tient, mais à aucun prix il ne doit lutter contre la montre : sinon, je ne lui donne pas six mois. » Du calme moral, en France, aujourd'hui ! Et il voulait avoir fini sa pièce avant deux mois ! J'allai sur-le-champ voir Simone Berriau ; d'accord, on repousserait jusqu'à l'automne suivant *Les Séquestrés d'Altona*. Je n'avais pas parlé à Sartre de ces démarches ; quand je les lui racontai, quelques heures plus tard, il m'écouta avec une souriante indifférence : j'aurais préféré qu'il se fâchât. Pendant quelque temps, il ne travailla plus qu'à très petites doses ; puis, lentement, il se rétablit. Le plus pénible, pour moi, pendant cette crise, ce fut la solitude à laquelle sa maladie me condamnait : je ne pouvais pas partager avec lui les soucis dont il était l'objet. Je restai marquée par le souvenir de ces journées, de celle surtout où « les buissons du cœur » avaient dressé entre nous leur mystère. En 1954, la mort m'était devenue une présence intime, mais désormais elle me posséda.

Cette emprise avait un nom : la vieillesse. Vers le milieu de novembre, nous dînâmes à la Palette avec les Leiris ; depuis notre dernière rencontre, il avait avalé une dose mortelle de barbituriques, on ne l'avait sauvé qu'au prix d'une opération épineuse et d'un long traitement. Sartre et lui, c'était deux rescapés. Nous avons parlé de somnifères, de drogues, de calmants, de décontrariants dont Leiris usait ; je lui ai demandé quel en était au juste l'effet : « Eh bien, m'a-t-il dit : ça décontrarie. » Et comme j'insistais : « On a les mêmes contrariétés qu'avant ; seulement elles ne vous contrarient plus. » Tandis qu'il s'expliquait avec Sartre sur les différences entre décontrariant et tranquillisant, j'ai pensé : « Ça y est, nous avons passé de l'autre côté : des vieillards. » Un peu plus tard, causant avec un très ancien ami, Herbaud, je dis que, somme toute, nous n'avions plus rien à attendre

sinon notre mort et celle de nos proches. Qui s'en ira le premier ? Qui survivra ? Voilà maintenant les questions que je posais à l'avenir : « Allez, allez, me dit-il, nous n'en sommes pas là : vous avez toujours été en avance pour votre âge. » Je ne me trompais pas pourtant...

Le dernier câble qui me retenait loin de mon véritable état craqua : mes rapports avec Lanzmann se défirent. C'était normal, c'était fatal et même, pour l'un comme pour l'autre, à la réflexion, souhaitable ; mais le moment de la réflexion n'était pas encore arrivé. L'action du temps m'a toujours déconcertée, je prends tout pour définitif, aussi le travail de la séparation me fut-il difficile ; à lui aussi, d'ailleurs, bien que l'initiative fût venue de lui. Je n'étais pas sûre que nous réussirions à sauver le passé et j'y tenais trop pour que l'idée de le renier ne me fût pas odieuse. C'est d'un cœur morose que je terminai cette accablante année.

1. Le 18 avril, neuf joueurs de football algériens, de l'équipe de France, dix sous-officiers algériens de Saint-Maixent et le grand muphti Lakdain gagnèrent Tunis.

2. Peut-être un petit escroc. En 63 il a rencontré de nouveau Sartre au Falstaff : « Maintenant ça va devenir dur », l'a-t-il prévenu.

3. Soldat en Algérie.

4. Bellounis avait pris contact avec la France pour le compte du M. N. A. et organisé contre l'A. L. N. une « Armée populaire de libération ».

5. Un peu plus tard, à Rome, Carlo Levi disait à Sartre : « Moravia ? Mais il a beaucoup plus d'accidents qu'il ne dit. Il en a tous les jours. De tout petits, n'est-ce pas. On ne les met pas dans le journal. Ce qui ne va pas c'est le rapport psycho-moteur, le lien de la tête et du bras. Il ne sait pas, il veut se mettre en première et part en marche arrière. »

6. Qui coordonnait tous les Comités de section.

Chapitre X

Depuis le mois de mai, des rafales de mots s'abattaient sur la France ; le clair vocable de « mensonges » ne leur convenait même pas : c'était des *lecta*, sans relation positive ou négative avec la réalité, des bruits produits dans l'air par un souffle humain. Des équipes spécialisées les interprétaient. Elles traduisaient par « offre généreuse » l'expression « paix des braves » qui pour les Algériens signifiait capitulation.

La presse se coucha. Les élections furent en Algérie une farce, en France une victoire pour les U. N. R. qui, avec les élus musulmans imposés, formèrent un bloc de deux cent soixante députés gaullistes. Les communistes perdirent du terrain. Beaucoup de gens qui jusque-là se situaient à gauche choisirent ce qu'ils appelaient « le réalisme ». Un cas frappant fut celui de Serge Mallet, un syndicaliste qui, au début de 58, avait parlé à Sartre avec beaucoup d'intelligence des nouvelles tactiques patronales et des difficultés qu'elles créaient aux syndicats ; il cherchait alors, dans le cadre de la lutte des classes, le moyen de les surmonter. La longue étude où il reprit par écrit cet exposé étonna Sartre par sa gaucherie : Mallet s'en corrigea vite. Il donna aux *Temps modernes* et à plusieurs journaux de gauche des articles excellents où il analysait le néo-capitalisme et décrivait les conditions actuelles du travail dans les campagnes et les usines. Je fis sa connaissance à la Coupole au moment du référendum et il me surprit : il savait de source sûre qu'un envoyé de De Gaulle se trouvait à Tunis en train de négocier ; la paix serait signée dans deux jours. Je le revis quelques semaines plus tard : il décrivit les manœuvres des jeunes patrons pour atomiser la classe ouvrière, il blâma les syndicalistes qui s'entêtaient dans des positions périmées et je m'aperçus que, sous couleur d'adapter l'avant-garde ouvrière aux inventions du néo-capitalisme, il donnait dans la collaboration de classes. Il se ralliait à cet économisme qui était la tarte à la crème du régime. *Les Temps modernes* n'acceptèrent plus de lui aucun article théorique.

Les résultats du référendum avaient achevé de me couper de mon pays. C'en était fini des voyages en France. Tavant, Saint-Savin, d'autres lieux que j'ignorais, je n'avais aucun désir de les connaître ; le présent me gâchait le passé. Désormais, la fierté des automnes, je la vécus dans l'humiliation, la douceur de l'été naissant, dans l'amertume. Il arrive encore que la grâce d'un paysage me prenne à la gorge, mais c'est comme un amour trahi, comme un sourire qui ment. Chaque nuit, quand je me couchais, je craignais le sommeil, des cauchemars le traversaient et

au réveil j'avais froid.

« La période des combats est terminée », déclara de Gaulle à Touggourt. Ils n'avaient jamais été aussi sérieux. Challe remporta des succès militaires, il brisa les katiba. Mais ses offensives psychologiques échouèrent, il ne gagna pas les populations. Au début du printemps 59 nous fut révélé un visage peu connu encore de cette guerre exterminatrice : les camps. On savait qu'à partir de novembre 57 l'opération dite de « regroupement » avait commencé à prendre de l'ampleur. Puisque l'A. L. N. — en dépit de la propagande officielle — était dans le peuple « comme un poisson dans l'eau », il fallait enlever l'eau : vider les mechta et les douars, brûler les terres et rassembler les paysans, sous le contrôle de l'armée, derrière des barbelés. Le procédé fut appliqué sur une grande échelle. Le 12 mars 1959, *Le Monde* fit une allusion, rapide, à l'existence de ces centres. En avril, le Secrétaire général du Secours catholique, Mgr Rodhain, menait une enquête dont il fit connaître, le 11 août, dans *La Croix*, certaines conclusions : « J'ai découvert qu'il s'agissait de plus d'un million d'êtres humains, en général des femmes et des enfants... Une proportion notable, surtout chez les enfants, souffre de la faim. Je l'ai vu, j'en témoigne. » il estimait à plus de 1 500 000 le nombre des regroupés¹. Certains, il l'avait vu de ses yeux, en étaient réduits à manger de l'herbe. La tuberculose faisait des ravages. Le délabrement des gens était si radical que les médicaments même n'agissaient plus. Le 15 avril fut rendu public un rapport plus accablant encore, adressé officiellement sur sa demande à M. Delouvrier. Il en ressortait que plus d'un million de paysans regroupés vivaient dans des conditions « extrêmement précaires² ». En moyenne, il y avait 550 enfants par groupe de mille personnes et sur ce nombre il en mourait un tous les deux jours ; beaucoup de femmes et de vieillards ne résistant pas non plus, on peut compter que les camps firent en trois ans, plus d'un million de morts³.

Delouvrier interdit la création de nouveaux centres. On ne l'écoula pas, le nombre des regroupés ne fit que grandir. En juillet Pierre Macaigne publiait dans *Le Figaro* le récit de sa visite au camp de Bessombourg : « Entassés au petit malheur, à quinze personnes par tente depuis 1957, ces épaves vivent là dans un mélange humain indescriptible. A Bessombourg vivent 1 800 enfants... actuellement la population est uniquement nourrie de semoule. Chacun des regroupés reçoit environ 120 grammes de semoule par jour... Du lait est attribué deux fois par semaine : un demi-litre par enfant... Aucune distribution de matière grasse n'a été faite depuis huit mois. Aucune distribution de pois chiches depuis un an... Aucune distribution de savon depuis un an... »

Par de jeunes soldats, par des journalistes qui virent en Tunisie des Algériens arrachés à des camps frontières, j'ai connu d'autres détails : les viols systématiquement organisés — les hommes étant éloignés du camp ou rassemblés dans un coin tandis que les soldats tiraient leur coup ; les chiens lâchés contre des vieillards, pour le plaisir ; les tortures. Tels quels, ces rapports auraient déjà dû troubler les gens. Mgr Feltin, le pasteur Boegner en parlèrent et s'indignèrent : on les entendit à peine. La presse se taisait. La Croix-Rouge française, sollicitée

depuis deux ans par la Croix-Rouge internationale de s'occuper des regroupés, ne bougeait pas. En revanche, quand des inondations firent à Madagascar cent mille sinistrés, le gouvernement, soucieux de démontrer les avantages que l'île tirait de son appartenance à la Communauté, lança une campagne et les Français s'empressèrent de prouver qu'ils étaient « formidables⁴ ». On aime mieux s'émouvoir sur une catastrophe naturelle que sur des crimes dont on est complice.

Il y avait d'autres camps, d'internement, de transit, de tri, où des hommes étaient enfermés par décision arbitraire de la police ou de l'armée ; on les torturait, physiquement et psychologiquement, jusqu'à la mort souvent ou jusqu'à la folie. Abdallah S. raconta dans *L'Express* comment entre les coups et les supplices on l'obligeait à renier le F. L. N. et à dire son amour pour la France, avec des mots venant du cœur. Des camps de cette espèce existaient en France ; Larzac : hier c'était le nom d'un plateau que j'avais traversé gaiement dans ma jeunesse, à pied, à bicyclette ; c'était maintenant celui d'un enfer. Les gens de la région, malgré les précautions, le connaissaient. Tous les Français savaient que s'étaient ouverts sur leur sol des camps semblables à ceux de Sibérie qu'ils avaient dénoncés à cor et à cri : personne ne criait. Camus n'élevait pas la moindre objection, lui si dégoûté naguère par l'indifférence du prolétariat français à l'égard des camps russes.

Quant à la torture, vers mars 58, de Gaulle, sollicité de la condamner publiquement, avait laissé tomber de son haut qu'elle était liée au « système » et disparaîtrait avec lui : « On ne torture plus », avait affirmé Malraux après le 13 mai. Or la torture avait gagné la France même. Le cardinal Gerlier pour défendre les prêtres accusés à Lyon, en octobre, d'avoir aidé le F. L. N., invoqua les tortures subies par les Musulmans dans les commissariats de la ville. Dans un commissariat de Versailles, un Algérien « interrogé » se pendit aux barreaux de la fenêtre. *Témoignage Chrétien*, *Les Temps modernes*, publièrent les plaintes d'étudiants algériens atrocement « questionnés », en décembre, par la D. S. T. En février, au cours du procès contre les Algériens qui avaient tiré sur Soustelle, un accusé désigna un des policiers qui remplissaient la salle, le commissaire Belœil : « Cet homme m'a torturé. » Le commissaire s'éclipsa et ne fut pas interrogé. En Algérie, la torture était un fait admis. « Autrefois, me dit Gisèle Halimi, quand j'affirmais : "Les aveux de mon client lui ont été arrachés par la torture", le président frappait sur la table. — "Vous insultez l'armée française." — Maintenant, il se borne à répondre : "Je les tiens cependant pour véridiques." » Une trentaine de jeunes prêtres, bouleversés par leur expérience algérienne, écrivirent à leurs évêques et un aumônier militaire condamna publiquement la torture. Mais la réforme de la justice, instaurant en mars le secret de l'instruction, facilitait séquestrations et sévices. En juin, dans *La Gangrène*, les étudiants torturés en décembre — Boumaza, Khebaïli, Souami, Fancis, Belhadj — parlèrent. Ils portaient plainte contre M. Wybot qui avait assisté en personne à plusieurs séances. On saisit le livre et on étouffa l'affaire.

En mars un meeting contre la torture devait avoir lieu à la Mutualité ; j'étais en train de préparer mon intervention quand le commissaire de mon quartier vint

m'aviser que le meeting était interdit. Il le fit poliment ; puis désignant à son revers une bande de crêpe : « Moi, madame, j'ai perdu un fils en Algérie. — C'est notre intérêt à tous d'en finir avec cette guerre », répondis-je. Sa voix se fit menaçante : « Je ne souhaite qu'une chose : aller là-bas en descendre quelques-uns. » Je n'aurais pas aimé être questionnée par lui. Une conférence de presse se tint le soir. On parvint à organiser, plus tard, deux ou trois réunions. Une nombreuse assemblée assista, cimetière Montparnasse, à l'enterrement d'Ouled Aoudia, abattu par un policier, peu de temps avant le procès des étudiants algériens arrêtés pour avoir reconstitué l'U. G. E. M. A. et dont il devait assurer la défense. A la fin de l'année scolaire fut organisée une « quinzaine d'action pour la paix en Algérie ». Ces manifestations n'étaient pas inutiles, mais si insuffisantes qu'un nombre croissant de jeunes et d'adultes optaient pour l'illégalité.

Après le coup de frein de juin 56, il n'y eut plus parmi les jeunes d'opposition ouverte et collective contre la guerre. Des comités de jeunes, plus ou moins clandestins, protestaient encore, mais en paroles seulement. En septembre 58, je reçus le premier numéro ronéotypé, anonyme, d'une publication *Vérité pour...* cantonnée d'abord dans des analyses économiques et politiques, mais qui bientôt prêcha la désertion et l'aide au F. L. N. Elle était dirigée par Francis Jeanson qui tentait ainsi de surmonter une difficulté : « Celle de rendre publique une action qui devait par hypothèse demeurer clandestine⁵. » Au même moment se créa le mouvement Jeune Résistance.

Mes amis et moi, nous avons beaucoup évolué sur la question du soutien au F. L. N. Nous avons revu Jeanson, nous trouvions convaincantes les raisons par lesquelles il justifiait politiquement son action. La gauche française ne pouvait reprendre des positions révolutionnaires qu'en liaison avec le F. L. N. « Vous tirez dans le dos des soldats français », lui a-t-on dit. Ce reproche me faisait penser au sophisme des Allemands accusant les maquisards d'empêcher le retour des prisonniers. C'était les militaires professionnels et le gouvernement qui tuaient de jeunes Français en prolongeant la guerre. La vie des Musulmans ne comptait pas moins à mes yeux que celle de mes compatriotes : l'énorme disproportion entre les pertes françaises et le nombre des adversaires massacrés rendait écœurant le chantage au sang français⁶. La gauche ayant échoué à mener dans la légalité un combat efficace, si on voulait rester fidèle à ses convictions anticolonialistes et briser toute complicité avec cette guerre, il ne restait d'autre issue que l'action clandestine. J'admirais ceux qui la menaient. Seulement elle exigeait un engagement total et ç'aurait été tricher que de m'en prétendre capable : je ne suis pas une femme d'action ; ma raison de vivre, c'est d'écrire ; pour la sacrifier, il aurait fallu me croire ailleurs indispensable. Ce n'était pas du tout le cas. Je me contentai de rendre, quand on me le demanda, des services ; certains de mes amis firent davantage.

Malraux chassait de la Comédie-Française Labiche et Feydeau ; il couvrit par des discours élevés les combines de la maison Philips qui avait eu l'idée, au

désespoir des Grecs, d'exploiter commercialement l'Acropole en y donnant un spectacle *Son et Lumière*. « Depuis que les nazis ont mis le pied sur l'Acropole, nous n'avons jamais connu pareille humiliation », lisait-on le lendemain dans un journal grec, pourtant conservateur. La France continuait de se dégrader. L'Université criait misère et le gouvernement se disposait à subventionner les écoles libres. L'antisoviétisme de la bourgeoisie persistait. Les savants soviétiques annoncèrent, en lançant le premier *lunik*, qu'il passerait à quelque distance de la lune : la presse insinua qu'il avait échoué à l'atteindre. L'affaire Pasternak fut une aubaine. Il est vrai que l'Union des écrivains soviétiques se montra sectaire et maladroite en insultant et en excluant Pasternak ; mais enfin on le laissa vivre en paix dans sa datcha ; et les académiciens suédois se conduisirent en provocateurs quand ils décernèrent le prix à un roman russe qui prenait ses distances par rapport au communisme et qu'ils considéraient comme contre-révolutionnaire : ils obligeaient l'Union, qui jusque-là avait fermé les yeux, à intervenir. Pasternak est un très grand poète ; mais je ne réussis pas à lire *Le Docteur Jivago* ; l'auteur ne m'apprenait rien sur un monde auquel il semblait s'être fait délibérément aveugle et sourd et il l'enveloppait d'un brouillard où il se dissolvait lui-même. Pour avaler ce pavé de brumes compactes, il faut que la bourgeoisie ait été soutenue par un fanatisme puissant. Il lui inspira plus tard une passion non moins saugrenue pour le Tibet, dont elle ignorait tout, mais qui s'était révolté contre la domination chinoise : le Dalaï-Lama devint l'incarnation des valeurs occidentales et de la liberté. Plus encore que l'U. R. S. S., elle haïssait la Chine. Lanzmann, à son retour de Pékin, m'avait beaucoup parlé de l'expérience des communes ; il semble que selon les régions et les conditions, elle ait inégalement réussi ; mais c'était une intéressante tentative pour décentraliser l'industrie et la lier intimement à l'agriculture. On l'accusa de ruiner la famille, d'opprimer les individus et on n'en souligna que les échecs.

J'accueillis avec un certain plaisir la mort du pape, celle de Foster Dulles. L'affaire de Chypre fut réglée à l'avantage des Cypriotes. Mais la victoire révolutionnaire la plus étonnante fut celle que remportèrent à Cuba les rebelles de la Sierra Maestra. Au début de l'hiver, descendus de leurs montagnes, ils marchaient vers l'ouest, Batista s'enfuyait, le frère de Castro et ses troupes entraient dans La Havane en délire où Fidel Castro était triomphalement accueilli le 9 janvier. On découvrit dans les caves, dans la campagne de vastes charniers : plus de vingt mille personnes avaient été torturées, abattues, et des villages, pilonnés par l'aviation. Le peuple exigeait des représailles ; pour le satisfaire et le contenir, Castro ouvrit un procès public qui aboutit à environ deux cent vingt condamnations à mort. Les journaux français présentèrent comme un crime cette nécessaire épuration. *Match* publia des photos des condamnés embrassant leurs femmes et leurs enfants, mais certes sans montrer les cadavres de leurs victimes, sans en dire le nombre, sans même en parler. Castro fut bien accueilli à Washington ; mais quand il eut mis en train la réforme agraire et qu'on découvrit dans ce Robin des Bois un véritable révolutionnaire, les Américains — qui avaient grillé les Rosenberg, soupçonnés en temps de paix d'espionnage

— s'indignèrent qu'il eût fait fusiller des criminels de guerre. Il avait avec lui tout le peuple cubain ; quand en juillet, pour régler le conflit qui l'opposait au président de la République, Urrutia, il donna sa démission, un million de paysans se rassemblèrent à La Havane : entre-choquant leurs machettes, dans un fracas assourdissant, ils exigèrent qu'il demeurât à la tête du pays et qu'Urrutia partît — ce qu'il fit. Dorticos le remplaça.

*

Pendant les vacances, je m'étais décidée, on l'a vu, à continuer mon autobiographie ; cette résolution demeura longtemps chancelante ; il me semblait outrecaidant de tant parler de moi. Sartre m'encourageait. Je demandais à tous les gens que je rencontrais s'ils étaient d'accord : ils l'étaient. Ma question devint périmée au fur et à mesure que le livre avançait. Je confrontai mes souvenirs avec ceux de Sartre, d'Olga, de Bost ; j'allai à la Nationale, pour replacer ma vie dans son cadre historique. Pendant des heures, lisant de vieux journaux, je me prenais à un présent lourd d'un incertain avenir et devenu un passé depuis longtemps dépassé : c'était déconcertant. Parfois je m'y donnais si entièrement que le temps basculait. Sortant de cette cour, inchangée depuis mes vingt ans, je ne savais plus en quelle année j'atterrissais. Je parcourais le journal du soir avec l'impression que la suite se trouvait déjà sur des rayons, à portée de ma main.

J'étais stimulée par le succès de mes *Mémoires* qui, une fois Sartre hors de danger, me toucha plus intimement qu'aucun autre. Le matin quand je me levais, et lorsque je rentrais me coucher, il y avait toujours sous ma porte des lettres qui m'arrachaient à mes morosités. Des fantômes surgirent du passé, certains irrités, d'autres bénévoles ; des camarades que j'avais assez mal traités souriaient aux gaucheries de leur jeunesse ; des amis dont j'avais parlé avec sympathie se fâchaient. D'anciennes élèves du cours Désir approuvèrent le tableau que j'avais tracé de notre éducation ; d'autres protestèrent. Une dame me menaça d'un procès. La famille Mabilles me sut gré d'avoir ressuscité Zaza. On me donna sur sa mort des détails que j'ignorais, et aussi sur les relations de ses parents avec Pradelle, dont je m'expliquai beaucoup mieux les réticences. C'était romanesque, cette découverte de mon passé à partir du récit que j'en avais fait. Relisant des lettres et des carnets de Zaza, je m'y replongeai pendant quelques jours. Et ce fut comme si elle était morte une seconde fois. Plus jamais elle ne revint me voir en rêve. D'une manière générale, depuis qu'elle a été publiée et lue, l'histoire de mon enfance et de ma jeunesse s'est entièrement détachée de moi.

En octobre, l'équipe des *Temps modernes* se réunit chez Lipp, à déjeuner, pour fêter le retour de Pouillon, fraîchement engagé dans l'ethnographie et qui avait passé l'été près du lac Tchad, chez les Corbo. Insensible à la chaleur, il n'avait été gêné que par les mouches qui, chaque fois qu'il se lavait devant sa tente, le recouvraient de la tête aux pieds. Il s'était nourri allègrement de la boule de millet qu'on pétrissait pour lui chaque matin. Il n'avait d'autre occupation que de parler avec les indigènes, par l'intermédiaire d'un interprète. Il me semblait qu'à sa place je serais morte d'ennui : « Tous les matins, lui dis-je, je me demandais avec

angoisse : que vais-je faire jusqu'à ce soir ? — Alors, n'allez jamais là-bas ! » me répondit-il dans un élan. Malheureusement il avait recueilli peu d'informations ; la vie des Corbo était des plus frustes : « Ils ont perdu l'arc, nous expliqua Pouillon, ils l'ont eu, et ils l'ont perdu ; c'est pire que de ne pas l'avoir encore trouvé : on ne le retrouve jamais ! » Des tribus voisines en usaient ; mais à quoi bon ? disaient-ils. Dans ces conditions aucune invention moderne, ni les autos, ni les avions ne les éblouissaient : à quoi bon ? De temps en temps, ils tuaient à coups de pierre quelques oiseaux qu'ils mangeaient. Ils possédaient du bétail, mais qui paissait dans de lointains pâturages et ne représentait guère qu'une fortune fictive. C'était les femmes qui travaillaient la terre, aussi étaient-ils tous polygames sauf un idiot, célibataire, qui vivait de charité, et un vieillard mieux nanti que les autres qui expliqua à Pouillon : « Je n'ai pas besoin d'avoir plus d'une femme : je suis riche. » Leurs traditions semblaient aussi rudimentaires que leurs mœurs ; pour les perpétuer, il fallait la rencontre d'un vieillard intelligent et d'un enfant curieux : cela se produisait rarement ; beaucoup étaient tombées dans l'oubli. Ils vivaient sans religion, sans cérémonies ou presque. La voix de Pouillon vibrait d'enthousiasme : ces gens échappaient au besoin en refusant tous les besoins ; dans le dénuement, ils trouvaient l'abondance. Nous craignîmes qu'il ne se fit naturaliser Corbo.

Sortie du cercle de mes intimes je n'aimais causer avec les gens qu'en tête à tête, ce qui permet souvent de brûler l'étape des banalités mondaines ; je regrettais de n'avoir jamais su la dépasser au cours de mes rares entrevues avec Françoise Sagan. J'aimais bien son humour léger, sa volonté de ne pas s'en laisser conter et de ne pas faire de grimaces ; je me disais toujours en la quittant que la prochaine fois nous nous parlerions mieux ; et puis non, je ne sais trop pourquoi. Comme elle se plaît aux ellipses, aux allusions, aux sous-entendus, et qu'elle n'achève pas ses phrases, il me semblait pédant d'aller jusqu'au bout des miennes, mais il ne m'était pas naturel de les briser et finalement je ne trouvais plus rien à dire. Elle m'intimidait, comme m'intimident les enfants, certains adolescents et tous les gens qui se servent autrement que moi du langage. Je suppose que, de mon côté, je la mettais mal à l'aise. Nous nous sommes retrouvées, un soir d'été, à une terrasse du boulevard Montparnasse ; nous échangeâmes quelques mots, elle avait, comme d'habitude, de la grâce et de la drôlerie et je ne demandais qu'à rester seule avec elle. Mais elle me dit tout de suite que des amis nous attendaient à l'Épi Club. Il y avait Jacques Chazot, Paola de Saint-Just, Nicole Berger, quelques autres. Sagan but en silence. Chazot raconta des histoires de Marie-Chantal et cela m'étonnait de penser qu'autrefois rien n'était pour moi plus normal que d'être assise la nuit dans une boîte devant un verre de whisky ; je me sentais tellement déplacée ! Il est vrai que je me trouvais entourée d'étrangers et qu'ils ne savaient pas plus que moi ce que je venais faire parmi eux.

Je lisais un peu. *La Semaine sainte* d'Aragon m'ennuya presque autant que le *Docteur Jivago* ; une fois son propos compris, sa virtuosité appréciée, je ne vis pas de raison d'aller au bout de cette studieuse allégorie ; j'aimais mieux la voix d'Aragon, directe et nue, telle qu'on l'entend parfois dans *Le Roman inachevé*,

dans *Elsa* ; il me touchait quand il parlait de la jeunesse et de ses mirages, de ses ambitions, des cendres de la gloire, de la vie qui passe et vous tue. A *Zazie*, qui conquiert le grand public, je préférais d'autres livres de Queneau, du *Chiendent* à *Saint-Glinglin*. Mais je me plongeais de bon cœur dans les épaisseurs de *Lolita*. Nabokov contestait avec un humour inquiétant les limpides rationalisations du sexe, de l'émotion, de l'individu, nécessaires au monde de l'organisation. Malgré la gaucherie prétentieuse du prologue et l'essoufflement final, je fus prise à l'histoire. Rougemont, qui parle sottement de l'Europe mais pas si mal du sexe, a loué Nabokov d'avoir inventé une figure nouvelle de l'amour-malédiction ; et il est vrai qu'à l'époque de Coccinelle et des ballets roses, l'amour n'entraîne plus pour personne la damnation ; tandis que, au premier coup d'œil qu'il a jeté sur *Lolita*, Humbert Humbert entre en enfer. Avec *La Révocation de l'Édit de Nantes* Klossowski avait écrit, dans un style souverain, un roman d'un érotisme baroque et profond. D'ordinaire dans les livres érotiques, les personnages sont réduits à une seule dimension ; leurs débauches ne suffisent pas à ranimer des corps que l'auteur a coupés du monde, et donc privés de leur sang. Mais l'héroïne de Klossowski, une parlementaire radicale-socialiste et décorée, vivait ; quand, dans des souterrains dignes des *Mystères de Paris*, il la livrait à des flagellations, on croyait à la jubilation masochiste. Il ne traitait pas mieux ceux qui misaient sur le ciel que ceux qui s'en moquaient ; chez tous, les distorsions de la sexualité marquaient l'incapacité des bourgeois d'aujourd'hui à assumer leurs corps, donc à être des hommes.

C'était généralement l'après-midi, avant de travailler que je lisais. Le soir au lit, il m'arrivait de parcourir un des romans qui me sont envoyés en service de presse ; au bout de dix minutes, j'éteignais. Une nuit je n'éteignis pas. Le livre était d'une inconnue, il commençait sans éclat ; une petite fille sage rencontrait un garçon désaxé, elle le sauvait d'un suicide, ils allaient s'aimer : c'est banal ; ça ne l'était pas. Inquiétant, ambigu, leur amour mettait en question l'amour même. L'ingénue parlait comme une femme riche d'expérience, et avec un ton, une voix qui me retinrent jusqu'à la dernière page, malgré certains fléchissements. C'est un rare plaisir d'être atteinte, à l'improviste, par un livre que personne ne vous a signalé. Christiane Rochefort : qui était-ce ? Je l'appris un peu plus tard quand le jugement du public se fut accordé au mien.

On projeta à Paris la version complète d'*Ivan le Terrible*. La première partie était un peu guindée ; la seconde, déchaînée, lyrique, épique, inspirée, dépassait peut-être tout ce que j'avais jamais vu sur un écran. Le Comité central l'ayant condamnée, en septembre 1946, Eisenstein écrivit à Staline qui le reçut et assista au film dans la salle de projection du Kremlin ; Staline avait gardé un visage impassible, nous avait raconté Ehrenbourg, et il était parti sans un mot. Eisenstein avait été autorisé à tourner une troisième partie qu'il aurait fondue avec la seconde : mais il était déjà très malade et mourut deux ans plus tard.

Bost me vantait depuis longtemps un film qu'il avait vu en projection privée et qui rompait avec les routines du cinéma français : *Le Beau Serge*. Dès qu'il passa dans une salle publique, j'allai le voir. Joué par des inconnus, il montrait un

village du centre de la France avec tant de fidélité que les images me semblaient des souvenirs ; Chabrol racontait la vie rechignée de ses habitants, leurs disgrâces sans jamais prendre sur eux de supériorité. Dans *Les Cousins* je ne retrouvai pas ce don de sympathie ni la fraîcheur de la vérité ; mais là aussi le ton était neuf. Truffaut dans *Les Quatre cents Coups* parlait mal des adultes, mais très bien de l'enfance. La modestie de leur ressources interdisait aux metteurs en scène de la « nouvelle vague » les coûteux procédés de fabrications de leurs aînés : ils secouèrent les vieilles poussières.

Vers le mois de mai, Lanzmann m'emmena un soir voir répéter Joséphine Baker à l'Olympia ; dans des décors tronqués, des acteurs en costumes de ville en coudoyaient d'autres, demi-nus dans des travestis antiques ; je pris plaisir à ce désordre, à l'agitation des techniciens, à la mauvaise humeur des responsables, aux effets insolites produits par la rencontre d'artifices somptueux avec la platitude quotidienne. Mais en me rappelant la Joséphine de ma jeunesse, je me répétais le vers d'Aragon : « Qu'est-ce qui s'est passé ? La vie... » Elle se défendait avec un héroïsme qui forçait l'estime ; il me semblait d'autant plus indécent de la regarder. Je découvrais sur son visage le mal qui rongait le mien.

A peu de temps de là — dix ans exactement après que les médecins lui aient dit : « Vous en avez pour dix ans » — Boris Vian mourut d'irritation et d'une crise cardiaque, pendant une projection privée du film *J'irai cracher sur vos tombes*. Arrivant chez Sartre, au début de l'après-midi, je dépliai *Le Monde* et j'appris la nouvelle. Je l'avais vu pour la dernière fois aux *Trois Baudets*. Nous avions bu un verre : il n'avait guère changé depuis notre première conversation. J'avais eu beaucoup d'affection pour lui. Pourtant, c'est seulement quelques jours plus tard, en voyant dans *Match* la photo d'une civière recouverte d'une étoffe que j'ai réalisé : sous l'étoffe, c'est Vian. Et j'ai compris que si rien en moi ne se révoltait, c'est que j'étais habituée déjà à ma propre mort.

Je passai un mois à Rome avec Sartre. Il allait mieux, il allait bien. Il achevait sa pièce. Il avait refait le premier acte et écrit les tableaux suivants, qui me comblaient d'aise. Un soir il me donna le manuscrit du dernier acte que je lus, sur la petite place Saint-Eustache : un conseil de famille s'était réuni pour juger Franz ; chacun expliquait son point de vue, on revenait à Suderman. Quand une œuvre de Sartre me déçoit, j'essaie d'abord de me donner tort et je m'irrite quand, de plus en plus, elle me donne raison. J'étais de très mauvaise humeur quand il me rejoignit et je lui dis mon désappointement. Il ne s'en émut pas beaucoup. Sa première idée avait été un tête-à-tête entre le père et le fils et il ne savait pas trop pourquoi il en avait changé. Il y revint et cette fois la scène me parut la meilleure d'une pièce que je mettais au-dessus de toutes celles qu'il avait écrites.

De son côté il me fit sur la première version de mon livre de sévères critiques : j'ai dit que, quand je ne le satisfais pas, il ne me ménage pas non plus. Il fallait tout recommencer. Mais il conclut que, pour son goût, ça serait plus intéressant

que les *Mémoires* et je travaillai avec un regain de plaisir. Aux heures chaudes, couchée sur mon lit, je lisais : *Le Vaudou*, de Métraux, *Soleil hopi*, cette étonnante autobiographie d'un Indien qui décrit sa double appartenance à la civilisation américaine et aux traditions de son village ; je retrouvai dans *Le Planétarium* les petits bourgeois paranoïaques de Nathalie Sarraute. Je découvris encore une fois *Les Confessions* de Rousseau.

Sartre me quitta à Milan ; j'y avais rendez-vous, une semaine plus tard, avec Lanzmann. Je m'installai à Bellagio, un peu intimidée par ce tête-à-tête avec moi-même, car j'en avais perdu l'habitude : les journées me parurent trop courtes. Je prenais mon petit déjeuner au bord du lac, en feuilletant les journaux italiens ; je travaillais devant ma fenêtre ouverte, le regard charmé par le calme paysage d'eau et de collines, l'après-midi, je lisais le *Mozart* de Massin que j'avais arraché à Sartre avant qu'il ne l'eût fini ; il le trouvait excellent ; c'était un livre, si riche et si passionné que j'avais peine à m'en arracher pour me remettre au travail. Je le retrouvais avec joie, après le dîner, en buvant de la grappa à une terrasse. Puis je marchais, sous la lune. Je passai dix jours à Menton avec Lanzmann. Il lut mon manuscrit et me donna de bons conseils. Nos vies se séparaient, mais le passé fut conservé intact dans l'amitié. Quand je l'avais connu, je n'étais pas mûre encore pour la vieillesse : il m'en cacha les approches. Maintenant je la trouvais déjà installée en moi. Il me restait la force de la détester, mais je n'avais plus celle de m'en désespérer.

*

Pendant l'été, Malraux fit une tournée publicitaire au Brésil. On lui opposait l'attitude politique de Sartre : il l'accusa, dans des discours officiels, de n'avoir jamais résisté et même d'avoir collaboré en faisant jouer ses pièces pendant l'occupation. Un ministre de la Culture insultant à l'étranger un écrivain de son pays, ça ne s'était encore jamais vu. D'autre part, il prétendit que pendant les trois mois où il avait dirigé l'Information la torture avait été suspendue ; ce qui n'était pas gentil, fit-on remarquer, pour M. Frey.

Vers juillet, la Croix-Rouge avait signalé qu'un nombre grandissant de Musulmans disparaissaient comme avait « disparu » Audin. Vergès et Zavrian s'étaient installés le 10 août à l'Aletti pour recevoir les Algériennes dont les maris, les fils, les frères s'étaient ainsi évanouis : elles affluèrent. Expulsés, les deux avocats avaient néanmoins recueilli cent soixante-quinze dépositions qui parurent dans *Les Temps modernes* de septembre et d'octobre ainsi que dans *L'Express*. Pas de cadavres, donc pas de preuves répondirent les gens intéressés à nier ces meurtres. *La France catholique* expliqua d'un seul souffle qu'on ne pouvait pas affirmer qu'Audin eût été torturé et étranglé, puisqu'il n'était pas là pour en témoigner, et que les supplices subis par Alleg n'avaient pas dû beaucoup l'éprouver, puisqu'il y avait survécu.

Quand en août, le syndicaliste Aïssat Idir mourut à l'hôpital des suites de ses brûlures, une enquête s'ouvrit : interné au camp de Bitraria, il s'était éveillé une nuit de janvier sur une paillasse en flammes. Malgré les protestations insistantes

que pour une fois la presse, en particulier *Le Monde*, publia, on conclut qu'il s'était incendié lui-même, par imprudence.

De Gaulle lança le 16 septembre le mot d'autodétermination, il consentit en novembre à inclure le G. P. R. A. parmi les « interlocuteurs valables » ; les complots et les regroupements fascistes se multiplièrent ; cependant les pacificateurs poursuivaient en Algérie la dévastation des terres et des populations. Un communiqué officiel de l'Armée indique que 334 542 Musulmans furent enfermés dans des camps de regroupement entre juin et septembre⁷. En novembre parut dans *L'Express* le témoignage de Farrugia, un ancien déporté, sur le camp d'internement de Berrouaghia⁸ qui était très exactement un camp d'extermination. Il en existait d'autres. La Croix-Rouge internationale enquêta dans les centres de regroupement, de triage, d'internement, d'hébergement, entre le 15 octobre et le 27 novembre, et elle réunit, en une synthèse de trois cents pages environ, quatre-vingt-deux rapports ; ils étaient si accablants pour la France qu'après des négociations avec le gouvernement elle n'en livra que quelques extraits, dont *Le Monde* fit connaître certaines conclusions. Mais le texte complet circula sous le manteau. *L'Observateur* rappela avec quelle prudence la Croix-Rouge internationale avait parlé des camps nazis : ses enquêteurs n'avaient pas vu de leurs yeux les chambres à gaz ; les officiers leur avaient affirmé que les colis envoyés aux déportés leurs étaient fidèlement distribués, etc. Cette fois aussi, on avait évidemment tout fait pour la duper, et elle s'y était plus ou moins prêtée. Néanmoins, et bien que je fusse aguerrie, j'eus du mal à poursuivre jusqu'au bout cette lecture.

Témoignage chrétien puis *Le Monde* divulgèrent en décembre le rapport d'un prêtre, officier de réserve, sur les instructions données en août 58 au « centre d'entraînement à la guerre subversive » du camp Jeanne-d'Arc : « Le capitaine L... nous a donné cinq points que j'ai là de façon précise avec les objections et les réponses. 1^o Il faut que la torture soit propre ; 2^o qu'elle ne se passe pas en présence des jeunes ; 3^o qu'elle ne se fasse pas en présence de sadiques ; 4^o qu'elle soit faite par un officier ou par quelqu'un de responsable ; 5^o et surtout qu'elle soit humaine, c'est-à-dire qu'elle cesse dès que le type a parlé ; et surtout qu'elle ne laisse pas de trace. Moyennant quoi — conclusion — vous avez droit à l'eau et à l'électricité. »

Ce rapport passa à peu près inaperçu. Les Français flottaient dans une indifférence où les mots savoir et ignorer s'équivalaient et telle qu'aucune révélation ne leur apprenait jamais rien. Le Comité Audin démontra qu'Audin avait été étranglé. L'opinion eut à peine vent de l'affaire, et elle ne souhaitait pas en apprendre davantage.

Après les journées des barricades, de Gaulle fit voter les pleins pouvoirs. L'atmosphère devenait chaque jour plus irrespirable. Aux carrefours, devant les commissariats, on voyait des flics, mitraillette au poing, l'œil aux aguets ; si on s'approchait la nuit pour demander son chemin, ils la braquaient sur vous : la nuit de la Saint-Sylvestre, à Gennevilliers, l'un d'eux tua un garçon de dix-sept ans, qui revenait d'un réveillon. Bost rentrant en auto chez lui, à grande vitesse,

vers deux heures du matin, fut pris en chasse par une voiture de police. Il dut s'arrêter et montrer ses papiers ; profession : journaliste. « Un intellectuel ! » dit un policier avec haine. Tandis qu'il le menaçait de sa mitraillette, d'autres fouillèrent le coffre. On ne pouvait pas faire cent mètres sans voir des Nord-Africains embarqués dans le panier à salade. Passant devant la Préfecture, j'en aperçus un couché sur un brancard, en sang. Un dimanche, je suivis en auto avec Lanzmann la rue de la Chapelle : des flics, bardés de leurs gilets pare-balles, mitraillettes au poing, fouillaient des hommes collés aux murs, les bras en l'air : des Algériens rasés et coiffés avec soin et portant leurs plus beaux costumes ; pour eux aussi c'était dimanche ; des mains plongeaient dans leurs poches et exhibaient leur pauvre intimité : un paquet de cigarettes, un mouchoir. Je renonçai à me promener dans Paris.

Pourtant il était certain que l'Algérie obtiendrait son indépendance : toute l'Afrique y accédait. Quand la Guinée répondit courageusement *non* au référendum, le 28 septembre 58, la France brisa avec elle ; elle ne brisa pas avec les autres nations qui, un an plus tard, feignirent de s'engager dans le même chemin⁹. La Belgique pour éviter une révolution au Congo et sauvegarder ses intérêts économiques décolonisait à toute vitesse. Les dernières colonies anglaises avaient reçu l'assurance d'être bientôt émancipées. Pendant l'été à Monrovia les jeunes nations africaines avaient manifesté à l'Algérie leur solidarité.

Il faisait moins sombre dans l'ensemble du monde que chez nous. Sur certains points, la tension entre les blocs subsistait : en Allemagne de l'ouest, surtout, fanatiquement anticommuniste et où l'antisémitisme renaissait ; des croix gammées apparurent sur les synagogues, la nuit de Noël. Mais le voyage de Khrouchtchev à Washington, celui que devait faire Eisenhower à Moscou étaient des événements sans précédent. Lunik 2, Lunik 3 confirmaient la supériorité spatiale de l'U. R. S. S. : c'était une garantie de paix.

*

Comme on conseille aux passagers d'un avion accidenté d'en prendre aussitôt un autre, le vieux Mirande, après l'échec de *Nékrassov* avait exhorté Sartre : « Écris tout de suite une nouvelle pièce ; sinon, c'est foutu, tu n'oseras plus. » Bien qu'ayant laissé passer plusieurs années, Sartre avait osé. J'aimais tant *Les Séquestrés d'Altona* que je retrouvai mes illusions d'antan : une œuvre réussie transfigure et justifie la vie de son auteur ; Sartre pourtant, peut-être à cause des circonstances où il l'avait commencée, n'eut jamais d'amitié pour cette pièce. Vera Korène la monta à la Renaissance et, de retour à Paris, j'assistai à presque toutes les répétitions, souvent ravie, souvent déçue. Mon plaisir fut sans mélange l'après-midi où Reggiani, se corrigeant d'essai en essai avec une rigueur subtile, enregistra le monologue final, que je trouvais si beau ; c'était rassurant de se dire que pas une de ses intonations, jamais, ne se modifierait. Car les acteurs passaient par des hauts et des bas ; dans les décors et les costumes, tout ne me satisfaisait pas et, pour changer, le spectacle durait trop longtemps. J'aidai Sartre à faire quelques coupures, je l'encourageai à en refuser d'autres que la direction réclamait. Vera

Korène, Simone Berriau qui lui était associée, prophétisaient des catastrophes ; cabales, querelles, orages, j'avais l'habitude. Mais cette fois l'enjeu était sérieux. Jamais je n'avais vu Sartre s'interroger si anxieusement sur l'accueil qu'il recevrait. Entre deux séances de travail, nous arpentions le boulevard, sous un ciel couleur de muraille, et l'inquiétude me gagnait : « Même si c'est un four, vous aurez écrit votre meilleure pièce », lui disais-je ; peut-être, mais quel désastre pour les acteurs qui avaient engagé leur saison ! Quant à lui, il serait dégoûté du théâtre. Je pensais aussi aux ennemis qui déclaraient depuis des années qu'il était fini et qui se hâteraient joyeusement de l'enterrer. Déjà des bruits perfides coururent quand, ni les interprètes ni les machinistes n'étant prêts, on dut retarder la première représentation. Elle eut lieu enfin ; debout au fond de l'orchestre, je guettaï l'assistance ; on suffoquait dans la salle mal ventilée : ça n'aidait pas à suivre un texte aux richesses difficiles. Décidément, je regrettais que Reggiani n'eût pas déchiqueté, comme il était indiqué, son trop bel uniforme. D'autres imperfections m'aveuglaient soudain. Plus émue que jamais par le dévoilement public d'une œuvre qui me saisissait jusqu'aux moelles, en sueur et transie d'angoisse, je m'accrochai à un pilier, pensant que j'allais m'évanouir. A la fin du spectacle, on applaudit si fort que je sus la partie gagnée. Tout de même, j'étais agitée quand, quelques soirs plus tard, le rideau se leva sur le public morose des générales. Je me promenai avec Sartre sur le boulevard, un immeuble flambait, nous nous arrêtâmes pour regarder les pompiers lutter contre l'incendie. J'entrai dans une loge, dans une autre, assistant au spectacle par bribes et constatant que, comme il arrive toujours, la troupe jouait moins bien que les autres soirs. A l'entracte, Vera Korène et ses amis se répandirent en lamentations sur la longueur de la pièce : ça n'arrangeait pas le moral des acteurs, à moitié morts de trac. Après le baisser du rideau, des amis se répandirent dans les loges des acteurs, dans les escaliers et les couloirs. Ils aimaient la pièce, mais ils se plaignaient d'avoir mal entendu le texte et d'avoir eu trop chaud. J'avais les nerfs en charpie quand je me retrouvai au premier étage du Falstaff où Sartre avait invité à souper ses interprètes et quelques intimes. Nous étions tous inquiets. Sartre était résigné à de nouvelles coupures, mais à regret et je le sentais tourmenté. Il vida un verre, deux verres ; autrefois je ne songeais pas à compter ; plus il avait bu, plus il était drôle : c'était autrefois ; il s'en versa un troisième, je voulus l'arrêter, il passa outre en riant ; alors les souvenirs de l'hiver dernier s'abattirent sur moi — les distillations, les buissons du cœur — et, le whisky aidant, je fus prise d'une telle panique que je fondis en larmes ; du coup, Sartre reposa son verre. A travers l'agitation générale, l'incident passa presque inaperçu.

Sartre supprima ou amputa des scènes, allégeant d'environ une demi-heure la représentation. Et sans avoir lu presque aucun compte rendu, il s'envola vers l'Irlande où Huston l'attendait pour revoir avec lui le scénario sur Freud. Le jeudi, aussitôt réveillée, j'allai acheter quotidiens et hebdomadaires et je les parcourus à une terrasse, au soleil : c'était un beau matin d'octobre. Presque tous les critiques estimaient comme moi que *Les Séquestrés* l'emportaient sur les autres pièces de Sartre. Je lui envoyai aussitôt une dépêche et les articles.

Quand il rentra, dix jours plus tard, la réussite des *Séquestrés* était assurée. Le cœur léger, il me raconta son séjour en Irlande. Huston l'avait accueilli sur le seuil de sa maison, vêtu d'un smoking rouge ; c'était une immense bâtisse, encore inachevée, pleine d'objets d'art coûteux et hétéroclites, et flanquée de prairies si vastes qu'à pied il fallait des heures pour les traverser : le matin, Huston y caracolait à cheval ; il lui arrivait de tomber. Il invitait des gens, de toute espèce, et soudain, il les plantait là, au milieu d'une conversation que Sartre s'efforçait en vain de poursuivre : Sartre avait dû ainsi entretenir un évêque anglican, un maharadja, un éminent spécialiste de la chasse au renard dont aucun ne savait le français. Toutes ses journées prises par des discussions avec Reinhart et Huston, il vit peu l'Irlande, mais il en goûta la grâce funèbre. Il trouvait le métier de scénariste ingrat.

Je m'y essayai, pour la première fois. Cayatte me proposa de travailler avec lui à un film sur le divorce ; je n'avais aucune envie d'écrire sur « les problèmes du couple », mais je les connaissais bien : j'avais reçu tant de lettres, entendu tant d'histoires ; l'idée d'utiliser ce savoir dans un scénario me tenta. Deux choses me gênaient. Le cinéma ne permet pas la même franchise que la littérature ; impossible d'évoquer la guerre d'Algérie, donc de situer mes héros dans leur contexte social ; mais leur aventure, ainsi détachée de ses arrière-plans, n'avait pas de vérité à mes yeux : réussirais-je à m'y intéresser ? D'autre part, Cayatte souhaitait que la version de la femme, celle de l'homme, sur le conflit qui les opposait, fussent présentées en deux récits indépendants. J'objectai que la vie d'un couple constitue une histoire à double face, non deux histoires. Il insista. Il reconnut en lisant mon script que cette division lui nuisait. Je fondis ensemble les deux parties. Il aurait mieux valu repartir à neuf, mais je m'étais prise à mes personnages et aux intrigues où je les avais engagés ; mon imagination avait perdu sa liberté. Bientôt je compris que, malgré notre commune bonne volonté, il y avait un malentendu entre Cayatte et moi ; je pense qu'il s'était adressé à moi parce qu'on m'attribue du goût pour les « romans à thèse » ; or, je l'ai dit, je ne les aime pas. Dans mon scénario, j'évitai de rien démontrer, tous les épisodes étaient ambigus, leurs liaisons, multiples et floues. Est-ce à tort ou à raison que Cayatte le trouva confus ? Il y manquait aussi, selon lui, la « trouvaille » qui surprend le public et assure le succès ; j'aurais préféré le captiver insidieusement par un ton, un style, comme a fait par exemple Bresson avec *Les Dames du Bois de Boulogne*, d'un si intense dépouillement. Enfin, bon : Cayatte savait ce qu'il voulait et ce n'était pas ce que je lui offrais. Je compris très bien qu'il écartât mon projet.

Je n'interrompis pas, pendant les quelques semaines où je m'en occupai, la révision de mon livre. Stimulée par l'approbation, et plus encore par les critiques de Sartre, de Bost, de Lanzmann, je coupais, j'ajoutais, je corrigeais, déchirais, recommençais, rêvais, décidais. Pour moi, c'est une période privilégiée, quand j'échappe enfin au vertige des feuilles blanches sans que ma liberté soit encore engluée dans les pages écrites. Je passai aussi des heures à lire et à relire le manuscrit de la *Critique de la raison dialectique* ; je me débattis à tâtons à travers d'obscurs tunnels, mais à la sortie, j'étais souvent transportée d'un plaisir qui me

rajeunissait de vingt ans. *Les Séquestrés*, la *Critique* rachetaient pour moi le marasme et les peurs de l'automne précédent. A travers Sartre et pour mon compte l'aventure d'écrire retrouvait son goût exaltant.

Passer des heures, des mois, des années, à parler à des gens qu'on ne connaît pas : drôle d'activité. Heureusement, le hasard me fait de temps en temps un petit cadeau. A Bayonne, l'été 55, j'entrai dans une librairie : « Moi, disait une jeune femme, il y a un livre qui me plaît ; c'est dur, c'est spécial, mais je l'aime : *Les Mandarins*. » Ça me fait plaisir de voir, en chair et en os, des lecteurs qui m'aiment bien. Je trouve aussi un certain agrément à apercevoir ceux qui me détestent. Un autre été, je déjeunais dans un hôtel des Pyrénées avec Lanzmann ; des Espagnols et une Française, mariée à un nommé Carlo, mangeaient à une table voisine ; elle parla de sa domesticité : « J'ai un chauffeur, c'est commode : ça promène les enfants. » Mélancolique et narcissiste, elle analysa les subtilités de son cœur : « Moi, j'aime tout ce qui ne me ressemble pas. » Puis sa voix se monta : « Une folle, une anormale, un livre ignoble... » Il s'agissait du *Deuxième Sexe* et de moi. Nous sommes partis les premiers et en montant dans l'auto j'ai remis à un garçon une carte postale signée : « A Madame Carlo, qui a le bon goût d'aimer ce qui ne lui ressemble pas. »

Depuis *Le Deuxième Sexe* je reçois beaucoup de lettres. Il y en a d'oiseuses : des chasseurs d'autographes, des snobs, des bavards, des curieux. Quelques-unes m'insultent : je n'en suis pas fâchée. Les injures d'un antisémite qui signe spirituellement Merdocu, Juif roumain, d'une pied-noir qui m'accuse de coprophagie et décrit mes festins, ne peuvent que me divertir. Celles d'un lieutenant « Algérie française », qui me souhaite douze balles dans la peau, confirment l'idée que je me fais des militaires. D'autres lettres aigrettes, envieuses, irritées, m'aident à comprendre quelles résistances rencontrent mes livres. La plupart de mes correspondants me disent leur sympathie, ils me confient leurs difficultés, ils me réclament des conseils ou des éclaircissements : ils m'encouragent et parfois enrichissent mon expérience. Pendant la guerre d'Algérie, de jeunes soldats qui sentaient le besoin de s'ouvrir à quelqu'un m'ont fait partager la leur. On me demande souvent de lire des manuscrits. J'accepte toujours.

Parmi les gens qui souhaitent me rencontrer, beaucoup sont des indiscrets. « Je voudrais causer avec vous pour connaître vos idées sur la femme, me demande une jeune fille. — Lisez *Le Deuxième Sexe*. — Je n'ai pas le temps de lire. — Je n'ai pas le temps de causer. » Mais je reçois volontiers des étudiants, des étudiantes. Il y en a qui connaissent bien les livres de Sartre ou les miens et qui souhaitent des précisions, une discussion : c'est pour moi une occasion, tout en leur rendant service, d'apprendre ce que pensent les jeunes, ce qu'ils savent, ce qu'ils veulent, comment ils vivent. Je trouve réconfortante la fréquentation de jeunes filles dont les existences ne sont pas encore nouées. J'ai eu une agréable surprise, m'attendant, d'après ses lettres, à recevoir une mère de famille opprimée,

à voir entrer dans mon studio une blonde beauté de vingt ans. Canadienne française, écrasée par sa famille, son milieu, son pays, après avoir poussé très loin ses études, elle avait gagné à un concours une bourse pour venir étudier la mise en scène à Paris. Des recommandations, son physique et son intelligence l'aiderent à se faire très vite des relations dans les milieux de théâtre parisiens ; elle allait à plusieurs cours ; elle suivait des répétitions : elle assista quotidiennement à celles de *Tête d'Or*. Elle me racontait ses impressions : rien n'échappait à son regard critique et gai. De difficiles problèmes personnels ne l'empêchaient pas de se préoccuper avec ardeur de ceux qui agitaient le monde. Je la regrettai quand elle repartit pour le Canada. Très différente, Jacqueline O. avait réussi elle aussi à s'arracher à un entourage étouffant, et à surmonter de graves malaises intérieurs ; j'admirais son courage ; à vingt ans, institutrice en Suisse, elle préparait un diplôme, elle travaillait d'arrache-pied à des nouvelles, elle écrivait dans des journaux, elle militait pour le socialisme, pour le vote des femmes et leur indépendance ; brune et ronde, ses longs ongles verts ou violets, ses boucles d'oreille démesurées faisaient un piquant contraste avec son allure posée. Elle devait par la suite dire au revoir à l'Europe et partir comme professeur au Mali, où elle se plaît.

J'eus aussi beaucoup d'amitié pour un jeune Marseillais qui depuis des années, dans ses lettres, me proposait la sienne. Après une adolescence difficile, il avait été matelot, puis plongeur dans un restaurant de Londres, et je ne sais quoi encore : « Je suis un désadapté classique », me dit-il avec modestie, la première fois qu'il vint chez moi. Il avait un visage fermé, mais auquel un sourire malhabile rendait un air d'enfance. Il était contre la société, contre les adultes, contre tout. Il s'est arrangé, tout en gagnant sa vie, pour faire ses études et réussir ses examens. De son anarchisme hésitant, il a passé à un engagement extrême et même dangereux. Il me morigénait souvent. Lorsque parut *La Longue Marche*, livre moins vivant que *L'Amérique au jour le jour*, il me demanda, inquiet, sa main mimant une dégringolade : « Est-ce que vous allez continuer comme ça ? »

Des jeunes femmes surtout viennent me voir. Beaucoup à trente ans se sentent coincées par une situation — mari, enfant, travail — qui s'est créée avec leur complicité et pourtant malgré elles : elles se débrouillent avec plus ou moins de chance. Souvent elles essaient d'écrire. Elles discutent avec moi leurs problèmes. Certaines me font d'extravagantes confidences. Je rencontraï deux ou trois fois, à propos d'un médiocre manuscrit, M^{me} C., d'une trentaine d'années, confortablement mariée et mère de deux enfants, qui me mit au courant de sa vie conjugale : elle était frigide ; son mari se consolait avec sa meilleure amie, Denise, et tous deux partouzaient. « Pourquoi ? qu'est-ce que ça t'apporte ? » avait-elle demandé à Denise. « Une extraordinaire complicité ; et après, la tendresse », lui dit Denise. Un matin, M^{me} C. me téléphona : il fallait qu'elle me voie, tout de suite. Elle sonna chez moi l'après-midi et se mit à raconter. Avidé de connaître la complicité, la tendresse, elle avait accompagné en auto son mari et Denise au Bois de Boulogne, sur l'avenue des Acacias où, m'apprit-elle, les partouzards se racolent d'une voiture à l'autre. C. jeta son dévolu sur deux petites bagnoles où

ne se trouvaient que des mâles. « Vous n'allez pas vous ennuyer, mes petites », dit-il en introduisant dans l'appartement deux hommes, puis quatre autres : des mécaniciens, des garagistes, ravis de l'aubaine. On avait beaucoup bu. Le mari s'était contenté de regarder. Aussitôt les invités partis, il s'était approché de Denise et lui avait murmuré des douceurs : la tendresse, c'était pour elle ! Désespoir, scène ; Denise avait filé : « Tu as tout gâché », cria C. qui s'en alla en claquant la porte. Elle courut derrière lui, il monta dans sa voiture, elle dans la sienne et ils roulèrent l'un derrière l'autre à vive allure. Au milieu des Halles il s'arrêta et elle emboutit son auto. Elle avait oublié ses papiers : des agents la gardèrent au commissariat jusqu'à ce que le mari les eût apportés. Ils rentrèrent et virent arriver, menaçants, deux des visiteurs nocturnes : un des quatre autres leur avait pris leurs portefeuilles. Épuisée, elle s'était couchée sur son lit, repensant à ses tribulations : « Et soudain, me dit-elle, j'ai ressenti quelque chose que je n'avais jamais éprouvé... »

Pourquoi avait-elle tenu à me mettre au courant ? En tout cas, ça m'a donné un curieux aperçu sur les mœurs parisiennes. Un soir, Olga, Bost, Lanzmann et moi nous avons été en auto avenue des Acacias. Les voitures roulaient lentement, se dépassaient, s'attendaient, on échangeait des sourires. Les hiérarchies sociales étaient respectées. Les autos de luxe suivaient les autos de luxe ; les petites voitures s'aggloméraient entre elles. Nous avons joué le jeu et bientôt il y a eu derrière nous une 403 et une Aronde. Bost a vivement accéléré et nous les avons semées, conscients d'avoir manqué à toutes les règles du savoir-vivre. Quant à M^{me} C. je l'ai perdue de vue.

Tout écrivain un peu connu reçoit des lettres de cinglés ; en leur répondant, je ne rendrais service ni à eux, ni à moi : je m'abstiens. Mais parfois ils insistent. Un matin, à Rome, je reçus une dépêche — en anglais — de Philadelphie : « Cherche en vain vous joindre depuis quinze jours. Téléphonerai mardi midi. Love. Lucy. » Cette personne semblait me connaître, et même assez bien : qui était-ce ? La voix au téléphone me parla d'un ton intime ; en anglais, à cette distance, elle me fut peu intelligible. « Excusez-moi, dis-je, mais quand nous sommes-nous rencontrées ? Je ne vous situe pas... » Il y eut un long silence : « Vous ne me situez pas ! » On raccrocha. Je pensai avec déplaisir que Lucy avait rencontré à Paris quelqu'un qui s'était fait passer pour moi. Elle téléphona de nouveau l'après-midi. « Madame de Beauvoir, me dit-elle d'une voix distante, je serai à Paris le 17 décembre et je voudrais discuter avec vous sur l'existentialisme. — Mais volontiers », dis-je en raccrochant : j'avais compris. Je sus par la suite que pour avoir mon adresse Lucy avait téléphoné d'abord à mon éditeur américain, puis, sur ses indications, à Ellen Wright, à Paris. Des lettres commencèrent à m'arriver : trois ou quatre par semaine. Lucy possédait un magasin d'antiquités, elle allait réaliser son fonds pour venir vivre avec moi, elle s'achetait un manteau neuf, elle me décrivait ma joie quand elle sonnerait à ma porte ! « Il y a malentendu », lui écrivis-je à plusieurs reprises. Alors je recevais un télégramme, ou une lettre d'un ton officiel : « Voudriez-vous m'accorder un rendez-vous pour discuter la *Morale de l'ambiguïté*. » Entre-temps, je fus avisée

qu'il y avait à la douane des colis dont je devais acquitter les droits : un buste de Nefertiti, une « bague de fiançailles » d'une valeur de 50 000 francs. Je les fis retourner à l'expéditeur. De nouveau j'écrivis : « Ne venez pas. » Alors Lucy appela au téléphone Ellen Wright : « Dois-je venir ou non ? — Non », dit Ellen. Je reçus une dernière lettre : « J'ai vendu mon magasin, je suis sans ressources, et maintenant vous me repoussez ! Vous m'avez donné une leçon, mais je suis une mauvaise élève : je ne l'ai pas comprise. Je ne peux pas même vous faire de reproche tant vous vous êtes bien gardée. » Un mois plus tard on me livra un paquet qui venait de Philadelphie : soigneusement emballé, un barreau de chaise.

*

En 58, contre la guerre d'Algérie, contre les menaces fascistes, nous nous étions beaucoup rapprochés des communistes français. Sartre était intervenu au Mouvement de la Paix, demandant qu'il luttât pour l'indépendance de l'Algérie, comme il avait lutté pour celle du Vietnam. En avril, avec Servan-Schreiber, il avait rencontré des communistes à l'hôtel Moderne, en vue de la création de comités antifascistes. A partir de mai, nous avions milité côte à côte. Par Guttuso, revu au printemps 58, il avait repris contact avec les communistes italiens. En 59, Aragon lui avait transmis une invitation d'Orlova, qui jouait Lizzie dans *La Putain respectueuse*, et de son mari Alexandrov. Il ne crut pas pouvoir accepter, mais quand l'ambassade soviétique nous convia à un dîner, nous y allâmes. Il y avait Maurois et Aragon qui se disposaient à écrire parallèlement l'histoire des U. S. A. et celle de l'U. R. S. S., Elsa Triolet, les Claude Gallimard, les Julliard, Dutourd qui évita de nous serrer la main, nous épargnant la sienne. J'étais placée à la gauche de Vinogradov qui rayonnait parce qu'on attendait prochainement la venue de Khrouchtchev à Paris ; mon autre voisin était Leonid Leonov ; j'avais lu, vingt ans plus tôt, *Les Blaireaux* ; mais il ne parlait presque pas français. Il réussit à me dire : « La philosophie, c'est fini... L'équation d'Einstein rend toute philosophie inutile. » Elsa Triolet était assise en face de moi, entre l'ambassadeur et Sartre ; ses cheveux étaient devenus gris, ses yeux restaient très bleus, elle avait un joli sourire qui contrastait avec l'amertume de son visage. Comme on parlait de découvertes qui permettaient de rajeunir les vieillards et de prolonger la vie, elle a dit avec élan : « Ah non ! elle ne dure déjà que trop ; j'arrive enfin au bout, qu'on ne m'oblige pas à revenir en arrière. » Nous avions un trait commun, m'avait dit Camus en 46 : l'horreur de vieillir. Un jour, faisant allusion au début du *Cheval Roux* — où la narratrice est si atrocement défigurée par une déflagration atomique qu'elle dissimule ses traits sous un bas —, Sartre lui avait demandé comment elle avait eu le courage de s'imaginer avec ce visage d'épouvante. « Mais je n'ai qu'à me regarder dans une glace », dit-elle. Sur le moment, je m'étais dit : « Elle se trompe : une vieille femme n'est pas une femme laide. C'est une vieille femme. » Aux yeux des autres, soit ; mais pour soi-même, passé un certain seuil, le miroir reflète une femme défigurée. Maintenant, je la comprenais. Après le dîner, je me trouvai dans un coin du salon, avec Maurois.

J'espérais qu'il me parlerait de Virginia Woolf qu'il a connue ; mais la conversation n'a pas pris.

En octobre, Lanzmann me parla d'un livre qu'il avait seulement feuilleté mais qui lui semblait très bon : *Le Dernier des Justes*. Je me méfiais. Après tant de relations véridiques, après le *III^e Reich et les Juifs* de Poliakoff, qu'attendre d'une fiction ? J'ouvris le livre un soir, et de toute la nuit je ne le lâchai pas. Quand, par la suite, le roman devint célèbre et discuté, je récusai beaucoup des critiques qu'on lui adressa. Je fis, tout de même, à la relecture, quelques réserves : des laideurs d'écriture ; une religiosité qui perce sous d'habiles camouflages. Peut-être aussi l'authenticité de l'œuvre s'allie-t-elle à un peu trop de roublardise ; mais enfin, c'est ça la littérature ; comme dit Cocteau : *un cri écrit*.

Lanzmann fit la connaissance de Schwartz-Bart et il nous invita ensemble un dimanche après-midi. Schwartz-Bart était vêtu comme un prolétaire, mais c'était une tête d'intellectuel qui émergeait du pull-over à col roulé ; l'œil inquiet, la bouche sensible et ambiguë, il parlait volublement, d'une voix chuchotante, à peine perceptible. Parfaitement indifférent aux valeurs mondaines, argent, distinctions, privilèges, renom, il n'affectait cependant pas d'être excédé par l'intérêt qu'il suscitait : « En ce moment je ne travaille pas, alors les interviews et le reste, ça ne me gêne pas : ça fait partie du métier. » Il avait écrit son livre le mieux possible pendant quatre ans : il lui semblait cohérent de faire le nécessaire pour qu'on le lût. Tout de même, à l'indiscrétion de certains journalistes il avait riposté avec vigueur : il n'avait rien d'un agneau ; s'il professait la non-violence, c'est, me sembla-t-il, parce qu'à ce moment-là elle représentait pour lui l'arme la plus opportune et la plus agressive : ce qui ne l'empêchait pas d'y tenir sincèrement. Il croyait à la nature humaine et qu'elle était bonne ; il souhaitait que la société se contentât de ce qu'il appelait « le minimum humain » au lieu de courir après le progrès ; bref, il inclinait beaucoup plus vers l'idéal du saint que vers celui du révolutionnaire. Nous étions, Lanzmann et moi, en désaccord avec lui sur ces points, mais il se prêtait mal à la discussion. Spontané, chaleureux, il donnait d'abord une impression de détente et d'abandon ; puis on se rendait compte qu'ajustant exactement ses idées à ses émotions, il s'était construit un système de défense presque inexpugnable ; il ne modifierait pas d'un pouce ses positions à moins de remanier dans sa totalité son rapport au monde. Nous remarquâmes par la suite qu'il ne nous avait rien dit de plus que ce qu'il devait livrer ultérieurement à la presse et à la télévision ; c'était normal, mais cela démentait l'illusion de confiante intimité qu'il créait par son aisance. Même réduit à une version un peu officielle, le récit de ses apprentissages était passionnant ; il avait une intelligence rapide, un charme fait de douceur et d'orgueil, d'âpreté et de patience, de sincérité et de réticences ; au lieu de deux heures que j'avais prévues, j'en restai six. Quand je revis Schwartz-Bart c'était, cette fois encore, avec Lanzmann, à la Coupole ; le succès de son livre que se disputaient les jurys du Fémina et du Goncourt avait indisposé des écrivains judaïsants, de petite renommée ; ils avaient inspiré à Parinaud, qui convoitait les lauriers du Goncourt pour un écrivain de son bord, un article qui, grâce au

commentaire qu'en fit Bernard Franck dans *L'Observateur*, égaya tout Paris. On accusait Schwartz-Bart d'erreurs anodines et, ce qui était plus grave, de plagiat ; dans la première partie de son roman, en effet, une dizaine de lignes reproduisaient de très près un passage d'une ancienne chronique. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Ce début était un pastiche ; pour démarquer des textes, il faut s'en pénétrer : certaines phrases s'incrustent dans la tête au point qu'on finit par les prendre pour siennes ; j'avais fait cette expérience en écrivant *Tous les hommes sont mortels*. Mais, comme je l'avais pressenti, si Schwartz-Bart se gardait avec tant de soin, c'est qu'il était vulnérable ; cette cabale l'avait bouleversé. Il s'assit en face de moi, frémissant de calme : « C'est fini, je ne me fais plus de souci, dit-il, j'ai passé la nuit à réfléchir, posément. Le prix, ça m'est égal : l'argent, j'en ai déjà gagné bien assez. Ce qui est terrible, c'est de perdre l'honneur : mais je le retrouverai. Je vais disparaître pendant quatre ans ; je reviendrai avec un nouveau livre ; et on verra que je suis vraiment un écrivain. » Nous l'assurâmes que les Goncourt ne tomberaient pas dans le panneau et qu'aucun de ses lecteurs ne doutait qu'il ne fût l'auteur de son livre. Il écoutait à peine : « J'aime mieux envisager le pire ; c'est ma méthode ; je l'envisage avec précision, je l'encaisse et je ne crains plus rien. »

Après le Goncourt, prématurément décerné à la colère des dames du Fémina, je donnai rendez-vous chez moi à Lanzmann et à Schwartz-Bart. Je fus stupéfaite en le voyant entrer et j'eus envie de rire : il était déguisé ; il portait un long imperméable vert, un chapeau vert aux bords rabattus, des lunettes noires : « Je suis traqué, dit-il avec agitation. Les gens m'abordent dans les cafés, on me demande des autographes, on m'appelle Monsieur Schwartz-Bart. Monsieur ! Vous vous rendez compte ! » Il réalisait avec un sincère effroi que la célébrité sépare et mutile. Et il s'inquiétait des obligations qu'elle impose ; que de lettres il recevait ! Des confidences, des confessions, des remerciements, des plaintes, des prières ; il aurait dû, lui semblait-il, aller voir un à un chacun de ses correspondants ; il se sentait responsable aux yeux de la communauté juive tout entière. Il entraînait un peu de complaisance dans son affolement et j'eus envie de l'assurer que d'ici quelques mois, il pourrait se promener en toute tranquillité dans les rues. Mais enfin on ne passe pas si vite de l'obscurité à la gloire, de la misère à l'opulence sans en être troublé. Que faire de ces millions qui lui dégringolaient sur la tête ? Des gens autour de lui avaient besoin d'une aide, mais modeste, et ils étaient peu nombreux. Quant à lui, il ne désirait rien. Acheter un appartement, non évidemment. Une auto ? il ne saurait pas la conduire : « Je n'ai pas de rêves », nous dit-il ; il hésita : « Si, un tout petit : un vélomoteur pour aller en banlieue le dimanche. » Il ajouta avec un demi-sourire : « Et puis on tourne facilement avec un vélomoteur c'est commode. » Nous suggérâmes un phono, des disques : trois disques lui suffisaient : « Je pourrais entendre indéfiniment la septième symphonie ; je ne vois pas ce que ça m'apporterait d'acheter cinquante disques. » Il avait une sincère antipathie pour le luxe et d'énormes scrupules par rapport à l'argent car il confrontait le prix des choses avec le salaire des ouvriers ; pour venir il avait pris un taxi : ça représentait pour un manœuvre deux heures de

travail. Je le comprenais car l'argent, depuis que j'en avais, m'avait posé des problèmes dont je n'avais pas trouvé la solution. Il parla aussi de ses projets : un roman sur la condition des Noirs ; sensible à l'oppression subie par les femmes, il prendrait pour héroïne une femme de couleur. Je me demandais s'il réussirait à la faire vivre d'une manière aussi convaincante qu'Ernie. En tout cas, il allait partir pour la Martinique.

Je ne le revis qu'un an plus tard, quand il en revint pour signer le manifeste des 121. Il n'avait cédé ni aux facilités de la renommée ni à celles de l'argent, bien qu'il en usât maintenant avec plus de naturel et que l'ascétisme ne fût plus, pour lui ni pour l'humanité, son idéal. Ses amis martiniquais l'avaient converti à la violence révolutionnaire : il avait lu avec une totale approbation, dans *Les Temps modernes*, le premier chapitre des *Damnés de la Terre* où Fanon montre que les opprimés n'ont que ce seul chemin pour conquérir leur humanité. Intérieurement plus libre qu'autrefois, plus ouvert, il avait aussi, me sembla-t-il, les pieds mieux plantés sur la terre. Il prouvait par ses changements qu'il préférerait la vérité du monde à ses propres opinions, le risque au confort des certitudes.

J'étais seule chez Sartre, un après-midi de janvier, quand le téléphone sonna : « Camus s'est tué tout à l'heure en auto », me dit Lanzmann. Il rentrait du Midi avec un ami, la voiture s'était fracassée contre un platane, et il était mort sur le coup. Je reposai l'écouteur, la gorge serrée, la bouche tremblante : « Je ne vais pas me mettre à pleurer, me dis-je. Il n'était plus rien pour moi. » Je restai debout contre la fenêtre, regardant descendre la nuit sur Saint-Germain-des-Près, incapable de me calmer comme de sombrer dans un vrai chagrin. Sartre fut ému, lui aussi, et toute la soirée avec Bost nous avons parlé de Camus. Avant de me coucher, j'ai avalé du belladéal ; depuis la guérison de Sartre, je n'en usais plus, j'aurais dû m'endormir ; je ne fermai pas l'œil. Je me suis levée, vêtue à la diable, et je suis partie marcher dans la nuit. Ce n'était pas l'homme de cinquante ans que je regrettais ; ce n'était pas ce juste sans justice, à la morgue ombrageuse et sévèrement masqué, qu'avait rayé de mon cœur son consentement aux crimes de la France ; c'était le compagnon des années d'espoir, dont le visage nu riait et souriait si bien, le jeune écrivain ambitieux, fou de la vie, de ses plaisirs, de ses triomphes, de la camaraderie, de l'amitié, de l'amour, du bonheur. La mort le ressuscitait ; pour lui le temps n'existait plus, hier n'avait pas plus de vérité qu'avant-hier ; Camus, tel que je l'avais aimé surgissait de la nuit, au même moment retrouvé et douloureusement perdu. Toujours quand meurt un homme, meurt un enfant, un adolescent, un jeune homme : chacun pleure celui qui lui a été cher. Il tombait une pluie fine et froide ; sur l'avenue d'Orléans, des clochards dormaient dans l'embrasure des portes, recroquevillés et transis. Tout me déchirait : cette misère, ce malheur, cette ville, le monde, et la vie, et la mort.

Au réveil, j'ai pensé : « Cette matinée, il ne la voit pas. » Ce n'était pas la première fois que je me disais ça ; mais chaque fois est la première. Gayatte est venu, je me rappelle, nous avons discuté le scénario ; cette conversation n'était

qu'un simulacre ; loin d'avoir quitté le monde, Camus, par la violence de l'événement qui l'avait frappé, en était devenu le centre et je ne voyais plus que par ses yeux éteints ; j'étais passée du côté où il n'y a rien et je constatais, stupide et navrée, les choses qui continuaient d'être alors que je n'y étais plus ; tout le jour, je chancelai au bord de l'impossible expérience : toucher l'envers de ma propre absence.

Ce soir-là, j'avais projeté de revoir *Citizen Kane* ; j'arrivai en avance au cinéma et je m'assis dans le café d'en face, avenue de l'Opéra. Des gens lisaient les journaux, indifférents au gros titre de la première page et à la photo qui m'aveuglait. Je pensais à la femme qui aimait Camus, au supplice de rencontrer à tous les coins de rue ce visage public, qui semblait appartenir à tous autant qu'à elle et qui n'avait plus de bouche pour lui dire le contraire. Ça me semblait un raffinement, des fanfares qui clament au vent votre secret désespoir. Michel Gallimard avait été grièvement blessé ; il avait été mêlé à nos fêtes en 44 et 45 ; il mourut lui aussi. Vian, Camus, Michel : la série des morts avait commencé, elle continuerait jusqu'à la mienne, qui viendrait forcément trop tôt ou trop tard.

Cet hiver-là, j'explorai à neuf un domaine que j'avais depuis longtemps délaissé : la musique. J'avais donné mon phono, je n'allais plus au concert. Ma jeune amie canadienne, qui assistait à ceux du Domaine musical, m'exhorta vivement à en écouter un : c'était tout près de chez Sartre, à l'Odéon, et elle se chargeait de prendre les billets. J'avais peur de ne rien comprendre. Mais Sartre eut la curiosité de tenter le coup. Le fait est que nous nous sentîmes perdus. Pourquoi ricanait-on ? Pourquoi applaudissait-on ? Wahl, Merleau-Ponty et Lefèvre-Pontalis que nous vîmes à l'entracte n'y entendaient goutte eux non plus, mais ça ne semblait pas les gêner. Sartre fut piqué de ce retard. J'achetai un électrophone et des disques, enrichissant chaque mois ma collection. Sartre m'aidait à repérer les séries, les cellules. Webern nous occupa tout l'hiver ; je trouvai sa musique aussi dense qu'une sculpture de Giacometti : pas de matière en trop, pas une note superflue. Je remontai dans le passé ; toute la musique, m'intéressait. Mes moments libres, je les passais près de mon tourne-disque. Deux ou trois soirs par semaine, je m'installais sur mon divan avec un verre de whisky et j'écoutais pendant trois ou quatre heures. Cela m'arrive encore souvent. La musique a pris beaucoup plus d'importance pour moi que dans aucune autre période de ma vie.

Je me suis demandé pourquoi ; certainement la principale raison est matérielle : l'existence du microsillon, la qualité des enregistrements. Les anciens disques étaient difficiles à classer et à manipuler ; l'audition en était trop hachée pour qu'on pût à la fois se concentrer et s'abandonner. Aujourd'hui, les arrêts coïncident presque toujours avec des divisions naturelles et ils s'accordent au rythme de l'attention. Un grand nombre d'œuvres sont éditées, ce qui permet de composer des programmes variés et riches. Les circonstances aussi ont joué : je ne vais presque plus au cinéma ni au théâtre, je reste chez moi ; évidemment je

pourrais lire ; mais quand arrive le soir, les mots, j'en ai par-dessus la tête ; je suis fatiguée de ce monde où je vis et que je retrouve encore dans les livres. Les romans en inventent un autre mais semblable à celui-ci, et d'ordinaire plus fade. La musique m'introduit dans un autre univers où règne la nécessité et dont la substance, le son, m'est physiquement agréable. C'est un univers d'innocence — du moins jusqu'au XIX^e siècle — parce que l'homme en est absent ; quand j'écoute Lassus ou Pergolèse la notion même de mal n'existe plus : ça repose. Et puis en musique j'avais d'énormes ignorances. Elle m'a apporté ce que les autres arts maintenant me refusent : le choc de grandes œuvres encore vierges pour moi. J'ai découvert Monteverdi, Schultze, Pérotin, Machaut, Josquin des Prés, Victoria. J'ai appris à mieux connaître les musiciens que déjà j'aimais. Mes livres se sont entassés au hasard dans ma bibliothèque, ils ne me sont rien ; mais j'aime regarder, austères ou riantes, les jaquettes multicolores qui abritent sous leur glaces des tumultes et des harmonies. C'est par la musique que ces dernières années l'art s'est mêlé familièrement à ma vie, que j'en ai reçu des émotions violentes, que j'en ai éprouvé le pouvoir et la vérité, et aussi les limites et les supercheries.

*

Souvent le dimanche, me promenant avec Sartre sur les quais, derrière le Panthéon, à Ménilmontant, nous nous plaignions que l'âge eût émoussé nos curiosités ; car on nous proposait de grands voyages. De passage à Paris, Franqui, le directeur du plus grand journal cubain, *Revolución*, vint chez moi avec quelques amis dont l'un parlait français. Cheveux et moustaches noirs, très espagnol, il me dit avec autorité qu'il était de notre devoir d'aller voir de nos yeux une révolution en marche. Nous avons une grande sympathie pour Castro ; pourtant, l'offre de Franqui, que Sartre avait rencontré lui aussi, nous laissait presque indifférents. Des Brésiliens nous invitaient à venir l'été prochain dans leur pays et nous ne réagissions pas davantage. « Je me demande, me dit Sartre, si ce n'est pas la fatigue de nos corps qui nous arrête plutôt qu'une fatigue morale. » Cette explication lui paraissait plus vraie et plus optimiste que l'autre, et certainement la crainte qu'il ne se surmenât jugulait mes désirs. Il y avait une autre raison à notre apathie : la guerre d'Algérie nous bouchait l'horizon. Pourtant le reste du monde existait et nous n'aurions pas dû nous en désintéresser. Franqui disait vrai : l'expérience cubaine nous concernait. Une visite au Brésil nous éclairerait sur les problèmes des pays sous-développés ; Amado et d'autres hommes de gauche la souhaitaient parce qu'ils pensaient que par des conférences et des articles Sartre pouvait leur être utile. Rester sourds à ces invites, mutiler nos curiosités, nous recroqueviller dans le malheur français, c'était une espèce de démission. Sartre se décida le premier à secouer notre inertie.

Quand nous nous envolâmes, au milieu de février, la situation était tendue entre Cuba et les U. S. A. dont l'ambassadeur avait regagné Washington. Celui d'Espagne aussi avait quitté La Havane, après avoir fait irruption, ivre mort, dans les studios de la télévision qui, selon lui, insultait Franco. Les liens de Cuba avec

l'U. R. S. S. se resserraient : Mikoyan venait d'être reçu par Castro. C'était un beau matin de février ; je regardai se dérouler au-dessous de moi le dessin précis et les simples couleurs d'une carte de géographie ; la Gironde des atlas étalait ses eaux terreuses de Bordeaux à l'Océan verdoyant ; la neige couvrait les Pyrénées doucement inclinées vers la mer déjà printanière : et ce fut, toute proche, Madrid, jusqu'à ce jour si lointaine. Sartre, qui n'y avait pas mis les pieds depuis trente ans, la retrouva sans joie. Vers trois heures de l'après-midi, tous les magasins étaient fermés, il pleuvait, les rares passants lui parurent mal vêtus et mornes. « On n'a aucun plaisir à imaginer ce que ces gens ont dans la tête », me dit-il dans le café de la Gran Via où nous buvions des manzanilla. Il revit le lendemain les Goya et les Vélasquez du Prado. Et nous partîmes pour La Havane. Dans l'avion, nous déchiffrâmes tant bien que mal des journaux cubains, et je dormis confusément. Au réveil, j'aperçus une mer toute neuve, des îles, puis la côte et une plaine verte où se dressaient des palmiers.

Égarement de l'arrivée : les tempes encore meurtries, les oreilles bourdonnantes, avec le soleil qui brûle soudain, les bouquets, les compliments, les questions qui fusent (« Que pensez-vous de la Révolution cubaine ? demanda à Sartre un journaliste. — Je suis venu pour le savoir », dit-il) et tous ces visages jamais vus. Une auto nous emporte sur une large route entre des palmiers et de grosses fleurs ; on m'explique au passage des lieux, des monuments, j'entends à peine, je ne vois que la mer sauvage à ma gauche ; j'ai sommeil, j'ai chaud, j'ai envie d'une douche, me voilà assise à un premier étage, au-dessus d'une place en pierre grise, face à une église très belle, on me sert un daiquiri, aussi voluptueux que dans les descriptions de Sartre, et les voix expliquent encore et demandent. Elles se sont multipliées, tandis que, après une courte trêve, nous déjeunons dans un restaurant qui imite luxueusement la rusticité des bohios. D'ici quelques jours, je mettrai des noms sur ces sourires, j'aurai des sympathies, des aversions ; pour l'instant je ne fais pas de distinction entre toutes ces bouches qui m'interrogent sur la peinture abstraite, sur l'Algérie, sur la littérature engagée en France, en Amérique, sur l'existentialisme. Ce brouhaha me plairait si j'étais délivrée de l'énorme fatigue qu'aggrave le décalage des heures.

Le lendemain, la fatigue avait cessé. Après Madrid, après Paris, la gaieté éclatait comme un miracle sous le ciel bleu, dans la douceur sombre de la nuit. Sartre a dit longuement dans son reportage, *Ouragan sur le sucre*, ce que la révolution a apporté au peuple cubain. Assister à la lutte de six millions d'hommes contre l'oppression, la faim, les taudis, le chômage, l'analphabétisme, en comprendre les mécanismes, en découvrir les perspectives, ce fut une passionnante expérience. Les discussions, les visites, les séances d'information ne prirent que très rarement un tour officiel ; nos guides, notre interprète, Arcocha, devinrent très vite des amis ; après quelques instants compassés, c'est dans la familiarité que se passa notre voyage de trois jours avec Castro. Plongeant avec lui dans la chaleur des foules, nous retrouvâmes une joie depuis longtemps perdue. J'aimai les simples et larges paysages cubains : le vert tendre des champs de canne se marie au vert profond des palmes qui couronnent de hautes stipes d'argent lisse ; un de mes

étonnements fut de voir pâître des vaches au pied de ces arbres dont l'image était liée pour moi à celle du désert. J'aimai Santiago aux foules noires et Trinidad, austèrement embaumée dans son passé colonial, fraîche pourtant de toute l'exubérance de ses fleurs. J'aimai La Havane. Le Vedado où nous logions avait toutes les séductions d'une riche cité capitaliste : larges avenues, longues autos américaines, élégants gratte-ciel et, le soir, les fêtes du néon. Les fenêtres de ma chambre donnaient sur un parc qui descendait vers la mer : j'apercevais au loin la vieille Havane dont la pointe était furieusement battue par de hautes lames. Au matin, je buvais avec Sartre un café très noir, presque amer, je mangeais de l'ananas tendre et juteux, puis, tandis qu'il écrivait une préface pour *Aden-Arabie* de Nizan que Maspero voulait rééditer, je quittais la fraîcheur de l'air conditionné ; j'allais lire sur la pelouse, en respirant l'odeur de l'herbe et de l'Océan ; le soir, en sortant du hall climatisé, je recevais au visage la moiteur de la nuit, son odeur de serre chaude et de fleurs pâmées. Sartre connaissait un peu la vieille Havane ; il me montra ses rues encombrées et désuètes, ses arcades, ses places où des gens assis sur des bancs rêvaient à l'espagnole, ses cafés-épicerie à pan coupé, largement ouverts sur la rue. Nous y dînions, seuls ou avec des amis : quand j'entrais dans un restaurant, une chape de fraîcheur tombait sur mes épaules. Souvent nous nous asseyions au *Ciro's*, fréquenté naguère par Hemingway. Une nuit nous avons soupé à un comptoir des Halles, d'une soupe chinoise, avec le poète Baragagno, le photographe Korda et sa femme, mannequin et milicienne, dans une puissante odeur de légumes et de poissons. Chaque jour paraissaient dans les journaux des photos de Sartre en compagnie de Guevara, de Jimenez, de Castro ; quand il eut parlé à la télévision, tout le monde le reconnaissait : « Sartre, c'est Sartre ! » criaient sur notre passage les chauffeurs de taxi. Des hommes, des femmes l'arrêtaient ; avant ils ignoraient tout de lui et même son nom ; leurs effusions s'adressaient à l'homme que Castro leur désignait comme son ami et elles nous faisaient toucher du doigt sa popularité.

C'était le Carnaval. Les dimanches soirs, des compagnies d'amateurs présentaient dans les rues en liesse des spectacles, préparés pendant toute l'année ; costumes, musique, mimes, danses, acrobaties : le goût, les inventions et la virtuosité de ces « comparsas » nous émerveillèrent ; deux ballets, dansés par des Noirs reproduisaient des cérémonies paysannes magiques et déchaînées ; le second semblait, à première vue, réservé aux femmes : fardés et perruqués, les hommes aussi portaient les jupes colorées, les jupons, les dentelles, les châles de leurs lointaines aïeules. Jusqu'à l'aube, avec une bande d'amis, nous nous sommes mêlés au joyeux délire d'une foule encore ivre de sa victoire. Nous vîmes aussi, au théâtre, des cérémonies noires, assez proches de celles d'Afrique malgré certaines influences catholiques ; le directeur avait invité plusieurs confréries à officier pour un soir sur la scène ; elles n'étaient pas en représentation : elles vivaient vraiment un moment de leur vie religieuse. Beaucoup de spectateurs s'étonnaient d'avoir dû payer pour assister aux rites familiers ; certains s'irritaient de n'avoir pas été choisis et critiquaient les exécutants : je sais faire bien mieux, murmuraient-ils. Le rideau baissé, nous vîmes dans les coulisses les danseuses à peine sorties de leurs

transes. Ce passage du jeu rituel au spectacle marquait à la fois le respect des Cubains pour leurs traditions africaines et leur désir de les arracher à la clandestinité.

Le 5 mars, nous déjeunions en plein air dans une espèce de ranch, aux environs de La Havane, avec Oltuski, le très jeune ministre des Communications, et deux de ses collègues, quand nous avons entendu un grand bruit ; le ministre de l'intérieur a été appelé au téléphone : *La Coubre* venait de sauter ; des dockers, tous des Noirs, avaient été tués. Par un jour brumeux, debout dans la tribune où se tenait Castro, nous avons assisté en grelottant aux funérailles. Les corbillards ont défilé, suivis chacun par la famille en pleurs : on aurait cru, funèbrement métamorphosés, les chars de carnaval et les *comparsas*. Puis Castro a parlé pendant deux heures. Cinq cent mille personnes écoutaient, graves et tendues, convaincues, avec raison pensions-nous, que le sabotage était dû, sinon à l'Amérique, du moins à des Américains.

Les cortèges et les fêtes du dimanche soir furent suspendus. Pour rassembler des fonds permettant de racheter des armes, une campagne s'ouvrit. Sur le Prado — cette longue terrasse large et ombragée à la lisière de la vieille ville — de jeunes femmes vendaient des jus de fruits, des friandises, au bénéfice de l'État ; des vedettes dansaient ou chantaient sur les places et récoltaient de l'argent ; de jolies filles, dans leur déguisement de carnaval, musique en tête, quêtaient dans les rues.

« C'est la lune de miel de la Révolution », me disait Sartre. Pas d'appareil, pas de bureaucratie, mais un rapport direct des dirigeants au peuple et un grouillement d'espoirs un peu désordonnés. Ça ne durerait pas toujours, mais c'était réconfortant. Pour la première fois de notre vie, nous étions témoins d'un bonheur qui avait été conquis par la violence ; nos expériences antérieures, la guerre d'Algérie surtout, ne nous l'avaient découverte que sous sa figure négative : le refus de l'opprimeur. Ici les « rebelles », le peuple qui les avait appuyés, les miliciens qui allaient peut-être se battre bientôt, tous rayonnaient de gaieté. Je repris à vivre un plaisir que j'avais cru compromis à jamais. Il fut contrarié par les nouvelles qui nous arrivèrent de France ; Lanzmann nous envoya des lettres bourrées de coupures de journaux : la police avait arrêté plusieurs membres du réseau dirigé par Francis Jeanson qui lui-même avait échappé. Les commentaires de la presse soulevaient le cœur. Les hommes auraient été stipendiés ; quant aux « Parisiennes » du réseau, dont *Paris-Presse* publiait en première page les photos, elles auraient été séduites par de beaux mâles que leur aurait dépêchés le F. L. N. Argent et sexe : impossible à mes compatriotes de prêter d'autres ressorts aux conduites humaines.

Ce fut donc sans allégresse que nous nous disposâmes à rentrer en France. Jusqu'à New York, nous voyageâmes avec Chanderli qui représentait le G. P. R. A. à l'O. N. U. à titre d'observateur et que nous avons rencontré une fois à La Havane. Rond, jovial, il rapportait à ses enfants des chapeaux paysans, en paille effrangée, dont il se coiffait en riant.

Jamais je ne m'étais trouvée à New York avec Sartre. Atterrissage à deux heures

de l'après-midi, départ pour Londres à dix heures, c'était bref. Et voilà qu'un attaché cubain nous annonça qu'il avait organisé au Waldorf à quatre heures en cocktail de presse ! J'ai senti que j'étais encore loin de la sage résignation du déclin. Sartre a déclaré que nous n'étions pas libres avant six heures. En taxi, à pied, de nouveau en taxi, à pied, nous avons sillonné la ville. C'était dimanche, il faisait froid : après le tumulte bigarré de La Havane, son ciel bleu, ses foules passionnées, elle nous a paru morne et presque pauvre ; les passants étaient mal habillés et semblaient s'ennuyer ; il y avait de nouveaux gratte-ciel, d'une élégance hardie, mais beaucoup de quartiers avaient été reconstruits dans le style de nos H. L. M. Le contraste qui en 1947 opposait le luxe américain à la misère européenne n'existait plus ; et je ne voyais plus les U. S. A. d'un même œil ; c'était encore le pays le plus prospère de la terre, mais non plus celui qui forgeait l'avenir ; les gens que je croisais n'appartenaient pas à l'avant-garde de l'humanité, mais à une société sclérosée par « l'organisation », intoxiquée par des mensonges, et que le rideau de dollars coupait du monde : tel Paris en 1945, New York m'apparaissait comme une Babylone déchue. Certainement la manière dont je la traversai contribua à l'éteindre. Le temps manquait pour réveiller le passé, pour amorcer un avenir. Quand nous sortîmes du Sherry Netherland où nous avions retrouvé le vrai goût du martini, je reconnus soudain Central Park, Manhattan dont le soir ranimait la beauté : mais il était l'heure de nous rendre au Waldorf.

Il y avait du monde : Sauvage, du *Figaro*, malveillant, des journalistes français et américains, et aussi le vieil et plaisant Waldo Frank, et mon ami Harold Rosenberg qui collaborait encore de loin aux *Temps modernes*, et d'autres qui sympathisaient avec la révolution cubaine. Pour être authentiquement de gauche, aux U. S. A., il faut beaucoup de caractère, d'indépendance et d'ouverture d'esprit : j'eus un grand élan d'amitié vers ces hommes et ces femmes solitaires et courageux.

*

Après l'été 1951, j'avais continué à correspondre avec Algren. Je lui parlais de Paris, de ma vie ; il me disait que son second mariage avec A. ne marchait pas mieux que le premier, que l'Amérique changeait, qu'il ne s'y sentait plus chez lui. A la longue, le silence s'établit entre nous. De temps en temps, j'entendais sur lui des rumeurs, toujours extravagantes. Il avait déchiré des contrats fabuleux, signé des accords désastreux, perdu des fortunes au poker ; il était tombé, un matin d'hiver, dans un trou d'eau, seule sa tête émergeait, il avait manqué mourir tout debout, gelé ; il avait donné rendez-vous à une agente littéraire dans un bordel de Philadelphie qui avait pris feu, il s'était enfui par la fenêtre ; peu après, l'agente s'était tiré une balle dans la tête. En 1956, la traduction des *Mandarins* parut aux U. S. A. en même temps que son dernier roman ; les journalistes le criblèrent de questions sur mon compte et il les rembarra avec une rudesse qui semblait me viser ; je n'en pris pas ombrage : je connaissais ses humeurs. Cependant, quand Lanzmann me dit, un soir : « Algren va t'appeler tout à l'heure de Chicago : il a envoyé un préavis », je compris qu'il voulait s'expliquer. J'étais angoissée à l'idée

d'entendre cette voix qui viendrait de si loin : cinq ans, plus de 6 000 kilomètres. Il n'appela pas : il avait eu peur lui aussi. Un jour, je lui envoyai un mot, il répondit. Nous recommençâmes à nous écrire, de très loin en très loin. Il avait divorcé ; il vivait de nouveau à Chicago, dans un appartement : d'énormes buildings s'élevaient à présent à la place de la vieille maison de Wabansia. Il espérait vaguement obtenir un passeport et venir à Paris. « Oui, lui écrivis-je une fois, j'aimerais bien vous revoir avant de mourir. » En lisant ces mots, il pensa soudain que nous n'en avions plus pour si longtemps à vivre. En novembre 1959, une lettre m'annonça qu'on lui avait enfin rendu la liberté de voyager, qu'il débarquerait à Londres au début de mars et que, dix jours plus tard, il atterrirait à Orly. Je ne serais à Paris que vers le 20, mais il pouvait s'installer chez moi, répondis-je.

J'étais émue et un peu inquiète quand je sonnai à ma porte ; rien ne bougea ; pourtant j'avais télégraphié. J'insistai ; Algren ouvrit : « C'est vous ? » me demanda-t-il, stupéfait ; Bost qui, avec Olga, l'avait accueilli à l'aérodrome et qu'il voyait beaucoup, lui avait assuré qu'aucun avion n'arrivait de New York avant le lendemain. Algren avait les yeux nus : il avait remplacé ses lunettes par des verres de contact dont il n'avait pas su se servir et il avait décidé qu'il pouvait s'en passer ; à ce détail près, il ne me parut pas changé ; c'est en retrouvant d'anciennes photographies que je m'aperçus qu'il avait vieilli ; au premier moment, quarante ans ou cinquante ou trente, je vis seulement que c'était lui. Il me dit plus tard qu'à lui aussi il avait fallu plusieurs jours pour découvrir que le temps m'avait marquée. Nous ne fûmes pas surpris de nous retrouver d'emblée, par-delà les années de séparations et les étés troublés de 50 et de 51, aussi proches qu'aux plus beaux jours de 49.

Algren arrivait de Dublin ; il me raconta son séjour dans les vapeurs de l'Irlande, parmi des buveurs de bière inspirés ; enfoncé dans une hébétude éthylique, Brendan Behan, dont il aimait énormément les œuvres, ne lui avait accordé que quelques grognements. Il me parla de Chicago, des amis anciens, d'amis nouveaux, eux aussi drogués, souteneurs, voleurs ; les gens de bien, il supportait moins que jamais leur arrogance ; la société avait toujours raison, ses victimes, on les traitait en coupables : c'était un des changements qu'Algren pardonnait le moins à l'Amérique. Chaque matin, la rage le réveillait : « On m'a grugé, on m'a dupé, on m'a trahi. » On lui avait promis un monde, il se retrouvait dans un autre qui contrariait toutes ses convictions et tous ses vœux. Jusqu'au soir, il ne décolérait pas. « Autrefois, je vivais en Amérique, me dit-il. Maintenant, je vis sur un territoire occupé par les Américains. »

Pourtant ce pays où — comme moi dans le mien — il se sentait en exil, lui collait à la peau ; Chicago ressuscitait dans mon studio ; il portait comme là-bas des pantalons en velours côtelé, des vestes usées, et dans la rue une casquette ; il avait posé sur un des bureaux sa machine à écrire électrique et des liasses de papier jaune ; les meubles, le sol étaient jonchés de boîtes de conserve, de gadgets, de produits, de livres et de journaux américains. Je lisais chaque matin le *New York Herald* ; nous écoutions les disques qu'il avait apportés : Bessie Smith,

Charlie Parker, Mahalia Jackson, Big Bronzy ; pas de cool, ça ne le touchait pas. Souvent des Américains, venus à Paris en touristes, sonnaient à la porte : il les promenait, il leur montrait le musée Grévin. Je ne vis que son ami Studd qui travaillait en franc-tireur pour la radio de Chicago ; je lui donnai une interview sur Cuba qui me valut, quand il l'eut fait passer, quelques lettres chaleureuses. Algren se lia avec des compatriotes qui habitaient l'immeuble ; par eux, il en rencontra d'autres, parmi lesquels James Jones, qui formaient à Paris une colonie close, coupés de la France dont ils ne parlaient même pas la langue, et des U. S. A. qu'ils avaient quittés, indifférents à la politique, mais marqués par leurs origines. Il préférait ses fureurs quotidiennes à ce déracinement.

Je vivais beaucoup plus retirée qu'en 49, j'avais moins de gens à lui montrer. Après Bost, il retrouva Sartre, Michelle ; je lui fis connaître Lanzmann, Monique Lange, habituée à piloter dans Paris les auteurs étrangers de la maison Gallimard, et son ami Juan Goytisolo. Il surprenait nos visiteurs en allumant, grâce à une pile cachée dans une poche, une petite ampoule rouge fichée au milieu d'un nœud papillon.

Les premiers temps surtout, je fis avec lui de longues marches à travers Paris. Nous allâmes en pèlerinage rue de la Bûcherie : je n'avais plus aucun lien avec la vieille maison qu'il était question de démolir. Jacques Lanzmann l'avait quittée, Olga et Bost avaient déménagé et aussi la couturière et son mari ; Betty Stern était morte, la petite concierge avait été tuée dans un accident d'auto. Il ne restait de mon passé que Nora Stern et ses chiens. Nous retournâmes à la foire aux puces, au musée de l'Homme. Bost nous promena en auto. Algren avait, hélas ! emprunté un appareil photographique et, comme autrefois, il s'en servait sans vergogne. La rue Saint-Denis et ses putains le charmaient : par la fenêtre il mitrailla un groupe qui se tenait sur le seuil d'un hôtel : le feu passa au rouge, la voiture s'arrêta : les femmes se mirent à l'invectiver et je crus qu'elles allaient lui cracher au visage. Je recommençai à fréquenter les restaurants. Algren aimait bien l'*Akvavit*, rue Saint-Benoît, à cause des bouteilles enrobées dans un manchon de glace d'où coulait un alcool limpide ; il se plaisait au *Baobab* où on servait du « poulet grand sorcier » et des ananas flambés sur un fond de musique africaine. Nous allions manger aux Halles des soupes à l'oignon et dans un tas de bistrots des steaks arrosés de beaujolais. Un soir, nous dînâmes sur un bateau-mouche, en regardant glisser sous nos yeux les quais, leurs clochards et leurs amoureux.

Les films américains, il en était rassasié, et il ne savait pas le français : nous allâmes peu au cinéma. Je l'emmenai voir *Le Trou* de Becker, sûre que cette silencieuse histoire d'évasion l'intéresserait ; il aima plus que moi *L'Amérique insolite* de Reichenbach, peut-être parce qu'il ne comprit pas le commentaire qui m'en gâcha les images. Malgré des maladresses, *Come back Africa* nous saisit tous les deux ; c'était un film de circonstance ; l'état d'urgence était décrété en Afrique du Sud à la suite d'émeutes qui avaient coûté, officiellement, 54 morts et 195 blessés à la population noire.

Je m'ingéniai à inventer des sorties auxquelles Algren prît plaisir : j'en éprouvai moi-même à traîner en étrangère à travers les nuits de Paris. Nous entendîmes à

l'Olympia Amalia Rodriguez, si belle dans sa robe noire, et qui imposait au public, par la séduction de sa voix, un récital de flamencos et de fados. Au Catalan, tout en buvant de la sangria, nous écoutâmes d'autres flamencos et nous vîmes d'excellents danseurs. Comme il aimait les cerises à l'eau-de-vie et les vieilles chansons françaises, nous allâmes au Lapin Agile, bien que la clientèle et le répertoire se fussent pitoyablement dégradés ; et aussi à l'Abbaye où des airs français alternaient avec du folklore américain. A l'Écluse, je revis, après bien des années, Harold qui présentait de nouveaux montages très réussis. Olga et Bost nous accompagnèrent au Crazy Horse Saloon ; Algren trouva l'art du strip-tease beaucoup plus raffiné à Paris qu'à Chicago.

La soirée la plus mémorable fut celle que combinèrent Monique Lange et Goytisolo. Après un dîner au Baobab, Monique proposa de boire un verre au Fiacre. Décidément, je vivais en marge du siècle, car je fus un peu éberluée par cette cohue de jeunes garçons et d'hommes beaucoup moins jeunes qui jacassaient et se cajolaient, des mains se glissant avec franchise sous les pull-over en angora ; on étouffait et aussitôt nos verres vidés. nous gagnâmes la sortie ; un adolescent que Monique connaissait me désigna : « Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ? — Mais ça l'intéresse. — Ah ! Elle est pour nous ? » dit-il, tout content. Algren était beaucoup plus étonné que moi.

Au Carrousel, charmé par les premières effeuilleuses, il fut si mystifié d'apprendre qu'elles appartenaient au genre masculin qu'il se mit presque en colère. A Elle et Lui il perdit tout à fait la tête : il y avait, vêtus en femmes, des hommes et des femmes ; et des hommes et des femmes vêtus en hommes ; il ne savait plus à quel sexe se vouer.

Monique le fit inviter à Formentor où se réunissaient des éditeurs et des écrivains de divers pays pour fonder un prix international. Je le laissai partir seul et dix jours plus tard, je pris l'avion pour Madrid où il m'attendait avec Goytisolo. C'était le début de mai, il faisait très beau. Algren s'était énormément amusé parce qu'il avait rencontré des gens de toute espèce. Barcelone lui avait pris le cœur ; il avait passé trois jours à monter sur les toits, à rôder dans le Barrio Chino et sur le port. Pendant ce temps, Goytisolo à Madrid s'était épuisé en démarches pour faire libérer son frère Luis, incarcéré depuis des semaines, à la suite d'un voyage en Tchécoslovaquie, et très malade. Dans une vieille taverne aux murs peints, nous passâmes une intéressante soirée avec de jeunes intellectuels qui nous parlèrent des efforts et des difficultés de l'opposition ; ils me signalèrent que les livres de Sartre étaient interdits, mais que ceux de Camus s'étaient aux devantures des libraires.

Madrid ennuya Algren et je m'envolai avec lui vers Séville ; des arbres en fleurs, d'un violet éclatant, coupaient la sécheresse de ses rues. A Triana, dans des dancings miteux, sous des plafonds décorés de guirlandes en papier, nous écoutâmes chaque soir les sanglots râpeux des flamencos. Nous retrouvâmes à Malaga Goytisolo et son ami V., un photographe, qui nous emmena en auto à Torres Molinos. Goytisolo connaissait beaucoup d'histoires sur les pédérastes et les dames du monde qui peuplent la station l'été. Nous couchâmes dans un petit

port dont les maisons blanchies à la chaux et couvertes de tuiles pimpantes s'étagaient du haut en bas d'une colline : « Plus c'est délabré au-dedans, plus on blanchit les murs extérieurs », nous dit Goytisoló, comme nous nous y promenions au matin. En effet : on croisait dans les rues des enfants nus, et on entrevoyait des intérieurs sordides. En haut du village. Algren prit des photos : « Oui, pour vous c'est pittoresque, grommela une femme, mais quand il faut monter et descendre toute la journée ! » Toutes les fontaines se trouvaient au pied de la butte. Du coup, quand le lendemain à Ahneria Algren décida de photographier le quartier des troglodytes, je ne l'accompagnai pas ; Goytisoló partit de son côté revoir des lieux et des gens et je montai avec V. en haut de l'Alcabaza, étonnée d'avoir par deux fois négligé, en traversant la ville, ces jardins en terrasses, leurs fleurs violentes, leurs cactus hérissés, écaillés, bicornus. V. photographiait lui aussi, mais avec un téléobjectif, les falaises trouées, la population misérable qui allait et venait sur les sentiers presque verticaux. Je lus *La Ruche* de Cela, un très bon livre, dans la gaieté du soleil matinal et des amitiés. Puis ce fut l'admirable route de Grenade, à travers les terres rouges, ocres, cendreuses et boursouflées. Je passai trois jours sur l'Alhambra avec Algren. L'Espagne dans son cœur l'emportait de loin sur l'Italie.

Le séjour d'Algren devait durer de cinq à six mois et je ne voulais pas me couper si longtemps de ma vie habituelle. Je continuai à travailler chez moi le matin, l'après-midi chez Sartre avec qui je passais plusieurs soirs par semaine. Algren avait des articles à écrire, les amis ne lui manquaient pas, et il aime la solitude : cet arrangement lui convenait.

Quelques jours après notre retour de Cuba, nous assistâmes, Sartre et moi, à la réception donnée par Khrouchtchev à l'ambassade soviétique. Quelle volière ! Les dames gaullistes portaient d'étonnants chapeaux en rubans, en plumes, en dentelles, en fleurs, et des robes décolletées, couvertes de fanfreluches, d'une coûteuse non-simplicité ; sans parti pris, les progressistes faisaient meilleure figure, têtes nues, dans des tailleurs tranquilles. Quant à Nina Khrouchtcheva, son sourire placide et sa robe noire disqualifiaient la notion même d'élégance. Debré discourut. On se pressait pour apercevoir Khrouchtchev : il passa à travers la foule et serra les mains. Sartre avait manqué une réunion d'écrivains et de journalistes où il l'aurait vu plus longuement. Khrouchtchev devait rencontrer bientôt Eisenhower à Paris : des colombes voletaient au-dessus des coupes de champagne¹⁰.

La Critique de la raison dialectique parut : étrillée par la droite, par les communistes et par les ethnographes, elle eut les suffrages des philosophes. Le livre de Nizan, *Aden-Arabie* et la préface de Sartre furent aussi très bien accueillis. A La Havane, Sartre s'était souvent agacé d'avoir à écrire ce texte, alors que tant d'autres choses l'occupaient ; mais la confrontation de sa propre jeunesse avec celle des Cubains d'aujourd'hui l'avait servi ; sa préface toucha particulièrement les filles et les garçons de vingt ans. Les jeunes l'aimaient ; je le constatai une fois

de plus le soir où il parla à la Sorbonne sur le théâtre. Il suscita autant d'applaudissements qu'un chef d'orchestre et, à la sortie, les étudiants l'escortèrent en masse jusqu'à un taxi ; autant qu'à l'écrivain, leur sympathie allait à l'homme et à ses options politiques. Exhaustif comme de coutume, il avait entrepris sur Cuba un énorme ouvrage, qui dépassait de loin les limites du reportage qu'il avait proposé à *France-Soir*. Lanzmann l'aida à y découper des articles. Il poursuivit ce travail jusqu'à notre départ pour le Brésil.

En venant d'Espagne je remis à Gallimard mon livre pour lequel je n'avais pas encore trouvé de titre et dont je donnai le début aux *Temps modernes* sous le nom peu compromettant de *Suite*. Je voulais le continuer et j'allai à la Nationale rafraîchir mes souvenirs des années 44-48. J'avais raconté cette période dans *Les Mandarins* : c'est, pensais-je, en projetant une expérience dans l'imaginaire qu'on en dégage le plus évidemment la signification. Mais je regrettais que le roman échouât toujours à en rendre la contingence : les imitations qu'il peut en offrir sont aussitôt ressaisies par la nécessité. Dans une autobiographie au contraire, les événements se présentent dans leur gratuité, leurs hasards, leurs combinaisons parfois saugrenues, tels qu'ils ont été : cette fidélité fait comprendre mieux que la plus adroite transposition comment les choses arrivent pour de bon aux hommes. Le danger, c'est qu'à travers cette capricieuse profusion, le lecteur ne distingue aucune image claire, seulement un fatras. De même qu'il est impossible au physicien de définir à la fois la position d'un corpuscule et la longueur de l'onde qui lui est attachée, l'écrivain n'a pas le moyen de dire en même temps les faits d'une vie et son sens. Aucun de ces deux aspects de la réalité n'est plus vrai que l'autre. *Les Mandarins* ne me dispensaient donc pas de poursuivre ces mémoires, qui devaient d'ailleurs s'étendre beaucoup plus loin.

Je m'intéressais depuis longtemps à l'effort de la doctoresse Weil-Hallé pour répandre en France l'usage des contraceptifs. Ayant reçu beaucoup de confidences, je connaissais le drame des grossesses involontaires et des avortements. « Pour la femme, la liberté commence au ventre », m'avait écrit une correspondante. J'étais d'accord, et l'attitude des communistes m'avait irritée quand, quatre ans plus tôt, la doctoresse Weil-Hallé, Derogy, Colette Audry, quelques autres, amorcèrent une campagne en faveur du contrôle des naissances. Thorez les accusa de malthusianisme : on voulait affaiblir le prolétariat en le privant d'enfants. Une délégation de femmes tenta de discuter avec Jeannette Vermersch ; Colette Audry en avait encore l'œil rond quand elle me raconta l'entrevue. Pour évoquer les beautés de la conception, Jeannette Vermersch trouva des accents dignes de Pétain : « Vous voulez dépoétiser l'amour ! » ; elle ajouta un peu plus tard, soudain pratique : « Les jeunes ouvriers, vous savez, ils font ça dans les couloirs, entre deux portes... » En fait ce sont en majorité des femmes mariées que l'absence de contraceptifs conduit à l'avortement. Avec un optimisme digne de celui qui inspire aujourd'hui M. Louis Armand, les communistes évoquaient, contre le *planning familial* la prospérité que *pourrait* connaître la France et qui lui permettrait de nourrir soixante-dix millions d'habitants : les malheurs intimes des ouvrières d'aujourd'hui, ça n'existait pas. J'écrivis une brève préface pour le livre

de M^{me} Weil-Hallé sur le *Planning familial* et une autre pour *La Grande peur d'aimer*. Quand cet ouvrage sortit, j'assistai à la conférence de presse qu'elle donna dans les nouveaux bureaux de la maison Julliard. Il y avait une centaine de personnes : des psychanalystes, des médecins, des spécialistes plus ou moins autorisés du cœur humain. M^{me} Weil-Hallé en robe blanche, blonde, fraîche, virginale, exposa d'une voix musicale les avantages du pessaïre ; des quinquagénaires demandèrent avec inquiétude si l'usage n'en était pas nuisible au romantisme amoureux. Le vocabulaire employé était des plus édifiants. On parlait non de « birth-control » mais de maternité heureuse, non de contraception, mais d'orthogénèse. Au mot avortement, on se voilait la face ; quant au sexe, il n'était nulle part.

Vers la fin d'avril, Francis Jeanson réunit en plein Paris les correspondants des principaux journaux étrangers ; Georges Arnaud était présent et publia un compte rendu dans *Paris-Presse* ; le journal ne fut pas inquiété, mais on arrêta Arnaud le 27 avril pour « non-dénonciation de malfaiteur ». Cependant, bien que confondu par le Comité Audin au cours du procès que celui-ci avait intenté à Lille contre *La Voix du Nord*, le capitaine Charbonnier recevait la Légion d'honneur. On préparait à Alger avec le procès d'Alleg celui d'Audin « en fuite ». C'est à ce moment qu'on installa dans le 13^e arrondissement des supplétifs musulmans : les harkis ; je croisai souvent, dans mes promenades avec Algren, ces hommes en bleu payés pour trahir leurs frères.

Un matin, vers la fin de mai, Gisèle Halimi me téléphona et me demanda d'urgence un rendez-vous : je la retrouvai à la terrasse ensoleillée de l'*Oriental*, avenue d'Orléans. Elle revenait d'Alger où elle avait été défendre le 18 mai une Algérienne. Autorisée à y séjourner seulement à partir du 16, elle avait obtenu une remise du procès, fixé maintenant au 17 juin. La jeune fille lui avait dit qu'on l'avait torturée ; maigre, hâve, visiblement traumatisée, elle portait des traces de brûlures et citait des témoins. Gisèle Halimi l'avait encouragée à déposer une plainte et à demander une enquête qui nécessitait un nouveau délai : voulais-je me charger d'écrire un article pour le réclamer ? Oui, bien sûr. Je me bornais, ou presque, à reproduire la relation de Djamila et je fis porter mon papier au *Monde*. M. Gauthier me téléphona : « Vous savez, nous avons de très mauvais renseignements sur Djamila Boupacha ! » dit-il, comme si je l'avais prié de la prendre à son service. « Un haut fonctionnaire, qui est très au courant, nous assure que de graves présomptions pèsent sur elle », ajouta-t-il. « Ça ne justifie pas qu'on lui ait enfoncé une bouteille où vous savez », lui dis-je. « Non, évidemment... » Il me pria à ce propos, de remplacer le mot « vagin » employé par Djamila par le mot « ventre » : « Au cas où des adolescents liraient l'article, me dit-il. Ils risqueraient de demander des explications à leurs parents... » N'auraient-ils pas d'autre question à poser ? me demandais-je à part moi. Beuve-Méry trouvait choquant, dit encore M. Gauthier, que j'aie écrit : « Djamila était vierge » ; il souhaitait une périphrase. Je refusai. Ils imprimèrent ces trois mots entre parenthèses.

Je reçus au *Monde* quatorze lettres de sympathie et trois furieuses : « Tout le

monde sait que les histoires de tortures sont une des pièces rituelles de l'arsenal des avocats du F. L. N. ; mais si par hasard dans le nombre il s'en trouve de vraies, tout ce qu'on peut dire, c'est que c'est une des formes de la justice immanente », m'écrivit un pied-noir repliée à Paris. D'autres lettres, amicales, m'arrivèrent : « Non, on ne s'habitue pas au scandale : mais nous ne sommes pas informés ! » me disait un de mes correspondants. Et une autre, bouleversée : « Nous croyions, mon mari et moi, que depuis de Gaulle, on ne torturait plus. » Nous constituâmes un comité de défense de Djamilia Boupacha. Des télégrammes furent adressés au Président de la République, demandant le renvoi du procès. Un article de Françoise Sagan dans *L'Express* appuya cette campagne. *Le Monde* fut saisi à Alger pour mon article, et aussi pour une page sur l'affaire Audin. « Quatre cent mille francs de perte chaque fois ! » me dit au téléphone M. Gauthier d'une voix chargée de reproches.

Le 12 juin devait avoir lieu à la Mutualité un congrès « pour la paix en Algérie » qui fut interdit. Le procès de Georges Arnaud eut lieu le 17 juin ; Sartre y témoignait ; j'arrivai de bonne heure, et j'attendis longtemps, à la porte de la caserne de Reuilly, avec Péju, Lanzmann, Évelyne et la femme d'Arnaud ; il se félicitait, nous dit-elle, de ce séjour en prison qui lui avait permis de causer avec les détenus algériens. Je m'assis, dans les premiers rangs ; la salle était comble ; une salle bien parisienne où toute l'intelligentsia de gauche s'était donné rendez-vous. On y remarquait une des vedettes de l'affaire Lacaze, le docteur Lacour, et sa fiancée, une Noire très jolie qui était la secrétaire de Vergés. Arnaud parla très bien, sans chercher d'effet, sans surenchère. Quelques témoins se bornèrent à le défendre sur un plan professionnel ; beaucoup, aidés par les questions des avocats, appuyèrent son réquisitoire. A travers Arnaud, le procès visait les intellectuels en général et Maspero nous fit rire en se présentant, avec défi : « Je suis un intellectuel, je suis fier d'être un intellectuel, d'une vieille famille d'intellectuels, trois générations d'intellectuels. » La chaleur était accablante dans cette pièce surpeuplée et peu après le témoignage de Sartre, je partis avec lui. Arnaud fut condamné — c'était dans la nature des choses — mais avec sursis. Il sortit le soir même.

Un journaliste m'avait appris, pendant le procès, que celui de Djamilia venait d'être renvoyé : Gisèle Halimi avait été refoulée à Alger par les autorités et le tribunal, connaissant le bruit provoqué par l'affaire, n'avait pas osé juger la jeune fille en l'absence de son avocate. Il s'agissait maintenant de poursuivre les tortionnaires ; menée sur place, l'instruction aurait automatiquement conclu à un non-lieu : il fallait obtenir le dessaisissement des tribunaux d'Alger, que seul Michelet, ministre de la Justice, était habilité à demander à la Cour de Cassation.

Une délégation, composée de Germaine Tillon, Anise Postel-Vinay, toutes deux anciennes déportées, Gisèle Halimi et moi, alla le trouver le 25 juin. Les entretiens de Melun s'ouvraient et malgré la distance qui séparait le point de vue de De Gaulle de celui du G. P. R. A., ces messieurs du régime considéraient que la guerre et ses horreurs, c'était déjà du passé. Ainsi m'expliquai-je l'attitude du garde des Sceaux ; nerveux, fuyant, il ne se donna pas même la peine de contester

les faits dont nous l'entretenions. « La famille Boupacha a été très éprouvée », dit Germaine Tillon. « Toutes l'ont été ! » dit-il d'un ton brusque et navré, comme s'il constatait une fatalité à laquelle le gouvernement n'avait eu aucune part ; les tortures subies par Djamila, il ne les mit pas en doute : il en avait vu d'autres ! Il hésitait seulement sur la décision à prendre. « Je demanderai l'opinion de M. Patin. Parlez-lui. Je ferai ce qu'il me conseillera : c'est une conscience », osa-t-il ajouter. Nous accompagnant vers la porte, il me dit d'un air tourmenté : « C'est terrible, cette gangrène qui nous vient du nazisme. Elle envahit tout, elle pourrit tout, on n'arrive pas à l'enrayer. Les passages à tabac, c'est normal : pas de police sans passage à tabac : mais la torture !... J'essaie de leur faire comprendre : il y a une ligne à ne pas franchir... » Il haussa les épaules pour indiquer son impuissance : « C'est une gangrène ! » répéta-t-il. Il se ressaisit : « Heureusement, tout cela va finir ! » conclut-il avec allant : je ne fus pas fière d'avoir à lui serrer la main.

L'après-midi, accompagnées par M. Postel-Vinay, nous nous rendîmes dans le bureau de M. Patin. Gisèle Halimi a raconté cette entrevue¹¹, mais elle m'a trop frappée pour que je n'y revienne pas. Chauve, les yeux globuleux, le regard indécis derrière ses lunettes, il avait aux lèvres, le sourire infiniment supérieur et un peu las du monsieur à qui on ne la fait pas. Il était assis en face de son assistant, M. Damour qui ne prononça pas trois phrases : il opinait quand Patin parlait, Germaine Tillon attaqua : elle avait connu, de très près, de nombreux cas de tortures, et jamais une plainte n'avait abouti à des sanctions ; c'est pourquoi elle avait décidé, cette fois, qu'il était bon de s'adresser à l'opinion. Patin se tourna vers moi : j'avais commis un délit en divulguant la plainte de Djamila. « Et vous n'avez pas rapporté exactement les faits », me reprocha-t-il : « Ce sont des soldats conduits par un capitaine qui ont fouillé la maison, et non une racaille. — J'ai parlé de harkis, d'inspecteurs de police et de gardes mobiles, dis-je, c'est vous qui les appelez une racaille. » On me fit des signes d'apaisement et je compris que j'aurais avantage à l'ouvrir le moins possible. « Votre Djamila m'a fait mauvaise impression, reprit-il. Elle n'aime pas la France... » Et comme Gisèle Halimi citait les mots du vieux Boupacha, gardant malgré les tortures une confiance naïve dans la France, il haussa les épaules : « C'est un lâche et un comédien... » Il enchaîna : « Ces officiers que vous attaquez, ils sont si gentils... Je déjeunais l'autre jour avec un petit lieutenant ; eh bien, dans le civil, il est ingénieur agronome », dit-il avec attendrissement et comme si l'agronomie eût mis un homme au-dessus de tout soupçon. « Un article comme le vôtre leur fait beaucoup de peine », ajouta-t-il en me regardant avec reproche. Germaine Tillon rappela de nouveau que jamais une sanction n'avait été prise publiquement contre un militaire : pourtant le nombre de civils musulmans massacrés était infiniment plus élevé que celui des victimes européennes. Il tendit la main vers une pile de dossiers : « Je sais, dit-il, je sais. » Comme j'aurais voulu que les sceptiques voient ce geste, en quelque sorte conciliant, du Président de la Commission de Sauvegarde ! Viols, morts, tortures, tout était inscrit là, il l'admettait ; et il semblait demander : qu'y puis-je ? « Rendez-vous compte ; Alger

est une grande ville ; la police ne suffit pas à maintenir l'ordre ; les militaires s'en chargent : mais ce sont des novices... On amène les suspects dans les postes ; la nuit, les officiers rentrent chez eux ; alors les détenus restent là, avec une racaille qui souvent y va un peu trop fort... » Cette fois, c'était les soldats du contingent qu'il traitait de racaille. Anise Postel-Vinay s'indigna : « Jamais les Allemands ne laissaient les détenus aux mains des soldats : il y avait toujours un officier. » (En vérité, en Algérie aussi, les séances de torture ont toujours été dirigées par un ou plusieurs officiers : ça n'en vaut pas mieux.) Agacé, il a éclaté : « Comprenez : si on ne laissait pas un peu de marge aux militaires, il ne serait plus possible de sortir dans les rues d'Alger. — Autrement dit, vous justifiez la torture ! » protesta Gisèle Halimi. Il se troubla : « Ne me faites pas dire ça ! » Elle trouvait scandaleux, dit-elle, que l'avocat n'eût pas le droit d'assister son client au cours de l'instruction. « Mais voyons, dit-il avec un sourire blasé, si on exigeait un avocat, il n'y aurait pas d'instruction du tout : les suspects seraient descendus en douce d'une balle dans la tête : nous les protégeons. » J'en croyais à peine mes oreilles : Patin avouait spontanément que ses chers officiers sans tache n'hésiteraient pas — n'avaient pas hésité — à assassiner les adversaires qu'une juste justice risquait de soustraire à leur haine. On en revint à Djamila. « Que vous a-t-elle dit, exactement, à propos de la bouteille ? » demanda-t-il à Gisèle Halimi d'un air légèrement égrillard. Elle le lui dit, il hocha la tête : « C'est ça, c'est ça ! » Il sourit finement : « J'avais craint qu'on ne l'eût *assise* sur une bouteille, comme on faisait en Indochine avec les Viets. » (Qui ça, *on*, sinon les chers officiers aux mains pures ?) « Alors les intestins sont perforés et on meurt. Mais ça ne s'est pas passé ainsi... » Murmures divers. Il enchaîna : « Vous prétendez qu'elle était vierge. Mais enfin, on a des photos d'elle, prises dans sa chambre : elle est entre deux soldats de l'A. L. N., armes en main, et elle tient une mitraillette. » Et alors ? elle a toujours proclamé qu'elle militait dans l'A. L. N. ; ça ne met pas en cause sa virginité, avons-nous dit. « Tout de même, pour une jeune fille, c'est plutôt scabreux », répondit-il ; puis il se plaignit : « Quand je l'ai interrogée dans sa prison d'Alger, elle n'a pas voulu me parler. — Évidemment : elle a de bonnes raisons pour se méfier des Français et de la police. — Moi ! elle me prend pour un policier ? Est-ce que j'ai l'air d'un policier ? » Nous répondîmes courtoisement : « Aux yeux d'une détenue musulmane, ni plus ni moins qu'un autre. — Mais alors, c'est à désespérer : à quoi servons-nous ? » Le regard de M. Patin chercha celui de son assistant : « A quoi servons-nous, M. Damour ? — Quand vous l'avez revue, Djamila vous a proposé de visiter les centres de tri d'El-Biar et d'Hussein-Dey : et vous n'y avez pas été », dit Gisèle Halimi. « Comment ! mais nous n'y pensez pas ! mais je me ferais expulser ! » La voix de Patin se gonfla de terreur et d'indignation : « Et même, on m'arrêterait ! » Il rêva un instant : « Vous ne réalisez pas ! C'est très fatigant ces enquêtes. Et ça me revient cher. N'est-ce pas, M. Damour ? On ne nous rembourse pas tous nos frais : nous en sommes de notre poche. » Il avait touché un point sensible ; M. Damour s'anima : « Votre Djamila nous a coûté vingt-cinq mille francs », nous dit-il avec reproche. « Enfin ! nous arrivons à la fin de tous ces drames ! » conclut

M. Patin. Il fit encore quelques considérations sur la psychologie de Djamila : « Elle se prend pour une Jeanne d'Arc ! — A vingt ans, en 1940, nous avons été nombreuses à nous prendre pour Jeanne d'Arc », dit Anise Postel-Vinay. « Oui, Madame, lui dit Patin, mais vous, vous étiez française ! » Quand je racontai le soir cette entrevue à Sartre et à Bost, ils furent comme moi ébahis par tant de franchise. Nous avons dû laisser percer notre écœurement car Patin dit à Vidal-Naquet : « Le Comité Audin m'est beaucoup plus sympathique que le Comité Boupacha avec qui je me suis très mal entendu. » A peu de temps de là, les juges algérois proposèrent à mots couverts une transaction : que Djamila accepte de se laisser examiner par un expert qui la déclarerait folle et irresponsable ; on la libérerait et du même coup sa plainte perdrait tout crédit, on conclurait à un non-lieu. Elle refusa. A la fin de juillet, on la transféra à Fresnes et un juge de Caen fut chargé de l'enquête.

Les entretiens de Melun échouèrent. ; mais les jeunes ne consentaient pas à l'inertie où, en 56, la veulerie des adultes avait jeté leurs aînés. L'U. N. E. F. reconnut l'U. G. E. M. A. : le ministre de l'Éducation lui coupa les vivres. Une manifestation non violente se déroula à Vincennes où croupissaient des Algériens arbitrairement internés : nous en refusions le principe, mais la méthode avait de l'efficacité. Le nombre des insoumis augmentait. Nous rencontrâmes un après-midi, rue Jacob, Rose Masson, déchirée entre l'angoisse et la fierté ; son fils aîné Diego avait été arrêté à Annemasse, alors qu'il faisait franchir la frontière à des appelés ; à l'instruction, il revendiqua hautement ses responsabilités : de mère israélite, exilé pendant son enfance aux U. S. A., il s'était juré de ne jamais composer avec le racisme. Sa cousine, Laurence Bataille, accusée de détention d'armes et d'avoir transporté en auto un membre important du F. L. N., avait été arrêtée aussi. Dans *Esprit*, Jean Le Meur, emprisonné, exposa les raisons qu'un chrétien a de désobéir. Un roman, *Le Déserteur*, signé Maurienne, expliquait pourquoi certains appelés préféraient l'exil à cette guerre. C'est sous la pression de ces jeunes rebelles que Blanchot, Nadeau, quelques autres, prirent l'initiative d'un manifeste où des intellectuels reconnaîtraient le droit à l'insoumission ; Sartre le signa ainsi que toute l'équipe des *Temps modernes*. Les communistes nous opposaient un texte tronqué de Lénine : on combat la guerre en y participant ; outre qu'il ne s'applique pas aux guerres coloniales, nulle part, ni dans les casernes, ni en Algérie, ils n'avaient créé d'agitation antimilitariste. Ensemble Servan-Schreiber et Thorez nous condamnaient au nom de « l'action des masses » : mais à l'époque, les masses étaient de sortie. Bien sûr, seule une minorité restreinte prendrait le chemin de l'illégalité ; en l'épaulant, et par là en nous mouillant nous-mêmes, nous espérions radicaliser une gauche déplorablement « respectueuse » selon le mot de Péju ; et nous pensions que cette action d'avant-garde pourrait avoir de sérieuses répercussions.

Ma sœur exposa à la galerie *Synthèses* ses derniers tableaux que je trouvai très beaux. Je rencontrai à son vernissage Marie Le Hardouin, bouleversée par

l'exécution de Chessman sur qui elle écrivait un livre. La guerre d'Algérie mobilisait mes émotions, je n'en avais plus de reste, mais je la comprenais. A Marseille, où je passai quelques jours avec Algren, nous nous interrogeons sur l'avenir de son pays. A Séoul, les étudiants avaient chassé Sygman Rhee ; au Japon, ils avaient violemment manifesté contre Hagerthy. Che Guevara avait prédit aux U. S. A. : « Vous allez perdre toute la planète » et le mot se vérifiait. Pour changer la politique américaine, Algren ne comptait ni sur Nixon, ni sur Kennedy : « Quel que soit le gagnant, me dit-il, ma seule consolation sera que l'autre aura perdu. »

Un peu plus tard, je m'envolai pour deux semaines avec lui : il souhaitait voir Istamboul et la Grèce. Le voyage en jet, qui comprimait en quelques heures de vastes pans de mon passé, m'éprouva jusqu'à l'angoisse : il me sembla que j'étais morte, et survoler ma vie du haut du ciel. Le lac de Genève : je l'avais vu pour la première fois en 1946, avec Sartre. C'était stupéfiant d'apercevoir à la fois Milan et Turin, séparés par 160 kilomètres d'autostrade que j'avais parcourus impatiemment tant de fois. Et déjà je découvrais Gênes, la route qui longe la côte et qui nous avait si souvent ramenés, Sartre et moi, de Rome à Milan : nous déjeunions à Grosseto, dans la Bucca san Lorenzo... Soudain, je réveillai Algren qui somnolait à côté de moi ; nous passions au-dessus de Capri, invisible, et la lumière était si limpide que, de 12 000 mètres d'altitude, on distinguait avec précision les contours d'Ischia ; je reconnus Forio et le promontoire rocheux où nous avait conduits un fiacre ; Algren me montrait, s'échappant d'une crevasse, des fumerolles qui n'étaient en vérité que la fumée de sa cigarette, et il riait de ma crédulité. Ensuite ce furent Amalfi, les Galli, cette côte où se superposaient tant de souvenirs, et le Sud d'une mer à l'autre. Le soir tombait sur Corfou. Je fis un bond dans le passé, jusqu'au pont du Cairo City, quand apparurent les côtes de la Grèce, ses îles, et le canal de Corinthe. Tandis que nous foncions vers Istamboul à travers un ciel de pourpre et de soufre, j'avais une douleur au cœur à me rappeler combien j'avais été vivante, et le monde, nouveau. En cet instant pourtant, je me sentais heureuse : mais de l'autre côté d'une ligne que je ne retraverserais jamais plus.

Istamboul, la nuit, nous parut déserte. Au matin elle grouillait. Autobus, autos, charrettes à bras, voitures à chevaux, bicyclettes, portefaix, passants, la circulation était si dense sur le pont Eminözü qu'à peine pouvait-on, au péril de sa vie, le traverser ; tout le long des quais se pressaient des flotilles : vapeurs, barques, péniches, chalands. Les sirènes hurlaient, les cheminées hoquetaient ; sur la chaussée, des taxis surchargés fonçaient, dérapaient, s'arrêtaient dans un gémissement strident et repartaient en pétaradant ; des ferrailles bringuebalaient ; des cris, des coups de sifflets, un énorme charivari retentissait dans nos têtes, étourdies par la violence du soleil. Il tapait dur, et cependant nul reflet n'éclaboussait les eaux noirâtres de la Corne d'Or, encombrées de vieux rafiots et de bois pourrissant, enserrées entre des hangars. Nous avons escaladé, au cœur du vieux Stamboul, des rues mortes, bordées de maisons de bois plus ou moins déglinguées, et d'autres sur lesquelles s'ouvraient des échoppes et des ateliers ; des

cireurs de souliers, accroupis devant leur attirail, nous regardaient d'un air hostile ; on nous regarda du même air dans le misérable bistrot aux tables de bois où nous avons bu des cafés ; détestaient-ils les Américains ou les touristes ? Pas une femme dans la salle ; pas une, ou presque, dans les rues ; rien que des visages d'hommes, et dont aucun ne souriait. Le bazar couvert, baignant dans une lumière grise, m'a fait l'effet d'une immense quincaillerie ; dans les marchés en plein air poussiéreux, tout était laid, les ustensiles, les tissus et les images populaires. Une chose piqua notre curiosité : l'abondance des balances automatiques et le nombre de gens, souvent misérables, qui sacrifiaient une pièce pour s'y peser. Où étions-nous ? Ces foules, pullulantes et tout entières mâles, indiquaient l'Orient et l'Islam : mais on ne trouvait ici ni les couleurs de l'Afrique, ni le pittoresque chinois. On se sentait à la lisière de campagnes déshéritées et d'un moyen âge morne. L'intérieur de Sainte-Sophie, la Mosquée Bleue comblèrent mon attente ; j'ai aimé de petites mosquées, plus intimes et vivantes, leurs cours, leurs fontaines autour desquelles voletaient des pigeons ; mais presque rien ne subsistait des siècles engloutis. Byzance, Constantinople, Istamboul ; la ville ne tenait pas les promesses de ces noms : sauf à l'heure où ses coupoles et leurs fins minarets pointus se découpaient, en haut de la colline, dans la lueur du crépuscule ; alors, son sanglant et somptueux passé transparaissait à travers sa beauté.

Nous aurions voulu connaître des Turcs. Quelques semaines plus tôt, un coup d'État militaire avait chassé Menderès ; il y avait eu dans la ville des émeutes auxquelles les étudiants avaient pris part : que pensaient-ils maintenant, que faisaient-ils ? Le tourisme social ne va pas sans inconvénient, mais notre solitude en avait davantage. Fâchés de n'atteindre qu'un décor, nous partîmes au bout de trois jours.

Athènes, par comparaison, nous parut féminine et presque voluptueuse ; nous passâmes une semaine en Crète : d'admirables paysages, quelques ruines émouvantes, surtout celles de Phaestos. Et puis nous rentrâmes à Paris et le moment vint de nous séparer. Aucun nuage pendant ces cinq mois n'avait troublé notre entente. Je ne me ravageais pas, comme autrefois, à l'idée que notre histoire n'eût pas d'avenir : nous n'en avions pas beaucoup non plus ; elle ne me semblait pas barrée, mais plutôt achevée, sauvée de la destruction comme si nous avions été déjà des morts. Les anciens temps ne m'inspiraient pas même cette nostalgie où s'attarde encore un espoir. Algren me raconta qu'à la fin d'une promenade, ses pas l'avaient machinalement porté vers la rue de la Bûcherie : « Comme si mon corps n'avait pas renoncé au passé », me dit-il avec du regret dans la voix : « C'était tellement mieux, le passé ? » lui demandai-je. « Je ne savais pas à quarante ans que j'avais quarante ans : tout commençait ! » me dit-il dans un élan. Oui, je me rappelais. Mais ça faisait un bon moment que j'avais appris la nouvelle ; j'avais un âge, un âge avancé. Par la manière dont nous nous étions retrouvés, nous avions effacé dix ans, mais la sérénité des adieux me rendit à ma vraie condition : j'étais vieille.

1. C'est aussi le chiffre indiqué par Paillat — *Dossier secret de l'Algérie* — généralement peu sensible aux malheurs des populations musulmanes : « De mai 1958 à juillet 1960, le nombre des personnes déplacées est passé de 460 000 à 1 513 000. Leur chiffre ne cesse de s'accroître. » Le titre du paragraphe : « La grande pitié des centres de regroupement » et toute la suite confirme qu'il parle des camps. Et il en souligne lui aussi, s'appuyant sur un rapport du général Parlange, la « déplorable condition matérielle ».

2. Le rapport constatait : « Tout déplacement de populations entraîne une amputation toujours sensible, *parfois totale*, des moyens d'existence des intéressés. » Ils perdaient au moins le tiers de leurs ressources, obligés d'abandonner leurs chèvres, leurs poules, et leurs maigres champs ; aux meilleurs cas, ils retrouvaient quelques terres à travailler, mais comme il y avait très peu d'adultes mâles, — tous dans le maquis, en prison, ou morts — ils ne subvenaient pas aux besoins des femmes, enfants, vieillards composant la presque totalité du regroupement. En fait, ces 1 500 000 personnes déplacées vivaient d'une assistance dont l'insuffisance était atterrante. « La situation sanitaire est très généralement *déplorable*... Lorsqu'un regroupement atteint mille personnes, il y meurt à peu près un enfant tous les deux jours. » La situation sanitaire, poursuivaient les rapporteurs, est liée au niveau de vie : « Dans un des cas les plus tragiques rencontrés, un rapport médical précise que l'état physiologique de la population est tel que les médicaments n'agissent plus. » Et sous la rubrique niveau de vie, ils constatent : « C'est dans ce domaine que la situation des regroupés est la plus tragique, la situation sanitaire n'étant que la conséquence... La disparition quasi totale de l'élevage est une caractéristique commune des regroupements : elle implique que le lait, les œufs, la viande, sont pratiquement exclus du régime alimentaire des regroupés... Les rations distribuées à titre d'assistance sont fort maigres ; dans un des cas observés, elles se limitaient à 11 kilos d'orge par adulte et par mois, ce qui est peu lorsqu'il y a des enfants en bas âge. Le plus grave, en la matière, c'est l'absence totale de régularité de ces prestations... Des moyens d'existence doivent être à tout prix fournis à ces populations pour éviter que l'expérience ne se termine en catastrophe. » Les regroupements atteignaient presque toujours 1 000 personnes, parfois 6 000.

3. C'est aussi le chiffre donné par les Algériens.

4. Au début de son rapport, Mgr Rodhain remarquait : « Un sinistre de la nature à Madagascar et un sinistre des hommes en Algérie... Ici, 100 000 sinistrés et là un million de réfugiés... Le public s'est passionné pour Madagascar... Pour les réfugiés d'Algérie, personne ne bouge. »

5. *Notre guerre*, Francis Jeanson.

6. Plus tard Jeanson a révélé que grâce à ses liens avec la Fédération de France il a pu, à diverses reprises, l'influencer et sauver des vies françaises.

7. Dans *Réforme*, le 14 novembre 59, le pasteur Beaumont publia des notes de voyage, prises entre le 14 et le 29 octobre : « Dans beaucoup de centres de regroupement la ration moyenne est, comptée en calories, le quart ou le tiers du *minimum* vital. » Le nombre des regroupés avait augmenté de 30 p. 100 depuis le mois de mars et les camps ne seraient certainement pas supprimés avant la fin de la guerre. En général, les gens touchaient par tête 100 grammes de blé dur, soit 700 calories par jour ; mais dans un des cas rencontrés, la quantité de blé allouée tombait à 90 grammes par jour, soit 400 calories. Dans un autre cas extrême, à la ferme Michel, sur 1 000 enfants, 500 étaient morts. Le pasteur Beaumont avait vu de ses yeux, dans un camp « normal » des enfants morts et agonisants de faim : « Enfants dont on distinguait le tibia et le péroné sous la peau, enfants complètement rachitiques, paludéens, pour lesquels il n'y avait pas de quinine, et qui grelottaient de lièvre à même le sol, sans couverture. »

8. Il confirmait la description qu'en avait donnée en juillet *El Moudjahid* ; 2 500 prisonniers y étaient enfermés : des hommes considérés comme particulièrement dangereux et des « intellectuels » ; on les brutalisait, on les torturait, on les assommait, on les assassinait, beaucoup devenaient fous, beaucoup se tuaient.

9. En vérité, sauf le Mali, elles ne s'attaquèrent pas à l'exploitation colonialiste et les authentiques révolutionnaires poursuivirent la lutte. Au Cameroun elle fut et demeure sanglante.

10. A peu de temps de là, l'affaire de l'U-2 entraîna l'échec de la conférence au sommet — que Khrouchtchev eut peut-être aussi d'autres raisons de refuser.

11. *Djamila Boupacha.*

Notre visite à La Havane nous avait donné de nouvelles raisons d'aller au Brésil. L'avenir de l'île se jouait en grande partie en Amérique latine où des courants castristes se dessinaient : Sartre se proposait de parler de Cuba aux Brésiliens. Nous avions vu une révolution triomphante. Pour comprendre le Tiers Monde, il nous était nécessaire de connaître un pays sous-développé, semi-colonisé, où les forces révolutionnaires étaient encore, pour longtemps peut-être, enchaînées. Les Brésiliens que nous rencontrâmes convinquirent Sartre qu'en combattant, dans leur pays, la propagande de Malraux, il servirait efficacement l'Algérie et la gauche française : leur insistance emporta notre décision.

Ce voyage n'a duré que deux mois ; si je le raconte en détail, on me reprochera sans doute de briser la ligne de mon récit. Mais le Brésil est un pays si attachant et si mal connu en France que je regretterais de ne pas faire partager intégralement à mes lecteurs l'expérience que j'en ai eue : ceux que ce reportage ennuiera pourront toujours le sauter.

Avant de nous envoler pour Récife où se tenait un congrès de critiques, nous fûmes invités à dîner chez M. Diaz, un peintre qui avait bien voulu s'occuper de nos billets et de nos visas. D'agréables tableaux, ses œuvres, décoraient un appartement où un buffet chaud était dressé à la mode de son pays que je jugeai beaucoup plus civilisée que la nôtre : on peut bouger et changer d'interlocuteur. Il y avait de jolies femmes bien astiquées et des intellectuels, dont beaucoup avaient fait de la prison sous Vargas : entre autres le peintre Di Cavalcanti, corpulent et gai sous son épaisse chevelure blanche. Nous causâmes avec Freyrequi dans *Maîtres et Esclaves* a décrit les mœurs du Nord-Est brésilien pendant la période colonialiste ; il me donna un livre illustré sur Ouro-Preto. On parla beaucoup de Brasilia ; tout en admirant les conceptions de Lucio Costa et les édifices de Nieineyer, la plupart regrettaient que Kubitschek eût englouti des fortunes dans cette ville abstraite où personne ici n'aurait voulu vivre : « Tout de même, dit Di Cavalcanti, dans la chapelle du palais présidentiel, il y a maintenant un petit bouquet de fleurs en coquillages : enfin un peu de mauvais goût ! enfin un signe de vie ! C'est un commencement. »

Et de nouveau, au milieu d'août, je filai à travers les solitudes du ciel. Sous mes pieds se font et se défont des chaussées, des plages, des océans, des îles, des montagnes, des gouffres que je vois de mes yeux et qui n'existent pas. Rien ne change, ni le climat, ni les odeurs, ni la multiforme monotonie des nuages, et soudain sans avoir bougé, voilà que je me retrouve *ailleurs*. Je repars, le cœur rompu d'une étrange fatigue à tourner ainsi autour de la terre qui tourne, elle aussi, étirant ses lumières, les éteignant trop vite tandis que ma montre perd le compte des heures. Il y eut le sombre ruban du Tage, l'aérodrome de Lisbonne ; à travers le haut-parleur, une voix a appelé : les passagers pour Élisabethville ; j'ai regardé avec curiosité ces hommes et ces femmes qui se dirigeaient vers leur avion — vers quel destin ? Un peu plus tard je débarquai dans un pays moite et noir. Des hommes sombres, en vestes blanches, s'affairaient sans bruit entre les tables ; Dakar, l'Afrique, l'énorme continent où saignait le Congo ; j'aperçus des

soldats en short, casqués de bleu : l'O. N. U. venait de se décider à intervenir au Katanga.

Un matin naquit, et avec lui une mer verte, des brisants, une côte ourlée d'écume blanche. Récife : des rivières, des canaux, des ponts, des rues rectilignes, des collines, sur un piton une église portugaise, des palmiers. Encore les bassins, les ponts, l'église ; encore ; encore ; nous tournons, un petit avion tourne à côté de nous. « Ils n'arrivent pas à sortir le train d'atterrissage », me dit Sartre. J'ai pensé : « Ils y arriveront. » Rien de mal ne pouvait m'advenir à cette heure, sous ce ciel, à l'orée d'un continent neuf. Au bout d'une demi-heure, les roues sont apparues, l'avion s'est posé : des ambulances et des voitures de pompiers étaient massées sur l'aérodrome. L'appareil militaire qui nous escortait devait transmettre des consignes au pilote, en cas d'atterrissage sur le ventre.

Sartre était mal en point ; il souffrait d'un zona du à des excès de travail et à un opiniâtre mécontentement. Même moi je vacillai en recevant à la face l'air libre et le soleil. Il y avait beaucoup de mains tendues, des fleurs, des journalistes, des photographes, des femmes aux bras nus, des hommes en vestes blanches, le visage de Jorge Amado. Police, douane ; comme à La Havane, la fatigue m'étourdissait quand une auto nous a conduits au cœur de la ville : d'abord à l'hôtel, sur un quai, puis dans un restaurant frais et gai. Je bus ma première *batida* : un mélange d'eau-de-vie de canne — *cachaça* — et de citron. Entre ces inconnus et moi, c'était un premier lien, ce goût nouveau, pour eux familier ; j'appris aussi la saveur du *maracuja* — le fruit de la passion — dont le jus d'une riche couleur tango remplissait des carafes. Je remarquai sur toutes les tables des bouteilles remplies de farine : du manioc dont on saupoudre les plats. Il était difficile de deviner qui nous plairait, nous déplairait, qui nous reverrions, où, quand : le congrès avait attiré des gens de tous les États du Brésil. Nous comprîmes avec satisfaction qu'Amado, venu exprès pour nous accueillir, nous servirait de guide pendant au moins un mois.

Nous passâmes quelques instants au congrès et Amado nous emmena avec une bande nous reposer dans la *fazenda* d'un ami. Elle était conforme aux descriptions que j'avais lues dans le livre de Freyre ; en bas, les habitations des travailleurs, le moulin où se broient les cannes, une chapelle au loin ; sur la colline, la maison. Le maître peignait et ses tableaux la remplissaient de lumière ; le jardin en pente douce, ses arbres, ses ombres, ses fleurs, l'onduleux paysage de cannes à sucre, de palmiers et de bananiers me parurent un si voluptueux paradis qu'un instant je caressai le plus aberrant des rêves : me couler dans la peau d'un propriétaire terrien. L'ami d'Amado et sa famille étaient absents ; j'eus un premier aperçu de l'hospitalité brésilienne : tout le monde trouva normal de s'installer sur la terrasse et de se faire servir à boire. Amado remplit mon verre de jus de cajou jaune pâle : il pensait, comme moi, qu'on apprend un pays en grande partie par la bouche. Sur sa demande, des amis nous convièrent le lendemain à manger le plat le plus typique du Nord-Est, la *fetjuada* : pour le *cabocle* un brouet de haricots noirs, mais pour le gastronome bourgeois, une espèce de riche cassoulet.

J'avais lu chez Freyre que les jeunes filles du Nord-Est se mariaient jadis à

treize ans, dans tout l'éclat de leur beauté qui, à quinze ans, commençait à passer. Un professeur me présenta sa fille, très jolie, très maquillée, des yeux de braise, une rose rouge piquée dans un corsage épanoui : quatorze ans. Je ne rencontrai jamais d'adolescentes : des enfants ou des femmes faites. Celles-ci cependant se fanaient moins vite que leurs aïeules ; à vingt-six et vingt-quatre ans, Lucia et Christina T. étincelaient de jeunesse. En dépit des mœurs patriarcales du Nord-Est, elles avaient des libertés ; Lucia enseignait, Christina, depuis la mort de leur père, gérait aux environs de Récife, un hôtel de luxe appartenant à la famille ; toutes deux faisaient un peu de journalisme ; elles voyageaient. Ce furent elles qui nous promenèrent en voiture à travers Récife.

Nous vîmes Olinda, la première ville du pays qui ait été édifiée — trois cents ans avant Brasília — selon les plans d'un architecte ; Maurice de Nassau qui, entre 1630 et 1654, gouverna la région pour le compte de la Hollande, la fit construire par Pieter Post, puis décorer par une équipe de peintres et de sculpteurs. Elle s'étage sur une hauteur, à six kilomètres de Récife et elle a gardé intactes beaucoup de ses vieilles maisons. Les Hollandais chassés, des artistes portugais y bâtirent des églises sobrement baroques : à travers la molle odeur des tropiques, je retrouvai les escaliers, les portails, les façades qui m'avaient touchée sur la sèche terre portugaise. Nous descendîmes sur une plage sans commencement ni fin : que j'aimai, face au tumulte impérieux de l'océan, l'indolence des hauts cocotiers ! Sur l'eau luisaient, très blanches, les voiles triangulaires des *jangadas* : des radeaux mâtés, faits de cinq à six troncs d'arbres rivés par des chevilles en bois ; par temps calme, elles tiennent la mer, mais elles résistent mal aux orages : chaque année de nombreux pêcheurs ne reviennent pas. Nous goûtâmes, sous un kiosque, l'eau des noix de coco ; on l'aspire par une paille qui traverse la calebasse : c'était tiède et insipide.

Récife aussi contient de belles églises baroques ; des fenêtres aux balcons travaillés leur donnent un air frivole et charmant. Dans le marché, des groupes entouraient les conteurs d'histoires ; certains improvisaient en chantant ; d'autres lisaient dans des brochures gauchement illustrées ; ils s'arrêtaient avant la fin : pour la connaître, il fallait acheter le livre. Au centre de la ville, il y avait des places anciennes plantées d'arbres sombres, des rivières, des boutiques, des marchands ambulants ; mais dès qu'on s'en éloignait, dans les sèches rues rectilignes aux murs écaillés, aux chaussées de terre, on ne rencontrait que décrépitude et désolation. « A Récife, il y a un mendiant sous chaque palmier », m'avait dit Bost. Non ; cette année il avait plu et les paysans des environs avaient des racines à ronger ; mais dans les périodes de sécheresse, ils s'abattent sur la ville. Ils sont vingt millions qui agonisent chroniquement de faim dans un aride polygone vaste comme la France. Christina nous montra à la lisière de la ville une zone où s'entassait, dans des baraques de bois, une population dénuée de tout. Elle nous parla des ligues paysannes qui, sous l'impulsion de Juliao, député socialiste et avocat à Récife, essayaient de grouper les paysans et de promouvoir la réforme agraire : plusieurs de ses amis en faisaient partie. « Quand j'ai commencé à m'occuper de l'hôtel, nous dit Christina, j'étais encore toute jeune et j'ai voulu

me montrer maligne : je ferais travailler les employés le plus possible en les payant le moins possible. Et puis je les ai vus vivre... » Catholique sincère, les inégalités sociales la révoltaient. Les dimanches matin, elle faisait de la voile dans le club le plus sélect de la ville et elle disputait les courses avec passion ; mais elle se querellait avec les autres membres et en général avec tous les gens de son milieu. Dans le quartier résidentiel de Récife, elle conduisait très vite et faisait exprès d'effrayer les piétons : « Il faut leur rappeler qu'ils sont mortels », disait-elle en riant.

Par suite de ces combinaisons où les Brésiliens excellent, nous nous trouvâmes avoir quatre billets d'avion pour nous deux ; Amado en fit profiter Lucia et Christina. Il avait passé sa jeunesse à Bahia où nous eûmes en outre pour guide un jeune professeur d'ethnographie Vivaldo, un métis à la carrure de joueur de football. Zélia Amado nous rejoignit ; elle arriva avec une nuit de retard ; un appareil ayant capoté sur l'aérodrome, le sien n'avait pas pu s'y poser. Nous formions une bande de sept personnes, qui toutes parlaient français et se plaisaient ensemble. Pour nous déplacer, nous disposions d'une espèce de microbus et d'un chauffeur. Sartre allait mieux ; les obligations se limitèrent à une conférence et deux déjeuners officiels. Nous passâmes une semaine très gaie.

Bahia se compose de deux villes, reliées par des ascenseurs et des funiculaires, l'une qui s'allonge contre la mer, l'autre perchée en haut d'une falaise. C'est là que se trouvait l'hôtel, très moderne, vaste, aux lignes élégantes. De ma chambre, du bar immense aux parois de verre, plein de plantes vertes et d'oiseaux, où nous buvions des *batidas*, on voyait, sous un ciel toujours agité, « la baie de tous les saints », ses récifs, ses plages, ses cocotiers sereins, les barques, et leurs voiles en forme de trapèze ; de brèves ondées flagellaient l'océan. Amado nous montra les rues commerçantes de la ville haute. Sur la porte de l'université, on lisait : « Philosophie en grève » : les étudiants et le recteur n'étaient pas d'accord. Partout des églises. L'une des plus connues est due à des artistes espagnols ; pas un pouce de pierre lisse : des coquilles, des macarons, des tortillons, des volutes, des dentelles. Les façades portugaises sont sobres ; à l'intérieur cependant, la richesse l'emporte sur le bon goût : revêtement d'or ciselé et tarabiscoté, bosses et pendentifs, oiseaux, palmes, démons se cachant comme le gendarme de la devinette parmi les boursouflures des murs et des plafonds ; les sacristies exhibent des commodes en palissandre ou en noir jacaranda, des faïences de Delft, des azulejos portugais, des porcelaines, de l'orfèvrerie, des saints en cire, grandeur nature, dignes du musée Grévin : émaciés, marqués de cicatrices, crispés de douleur ou d'extase sous leurs perruques en vrais cheveux ; et des Christs, fouettés, meurtris, hérissés d'épines, dont les plaies saignent de longs rubans rouges. Ils me faisaient penser au fétiche de Bobo-Dioulasso.

Les vieilles rues où Amado passa son enfance, étroites, rectilignes, se précipitent abruptement vers la mer ; à côté se trouve le quartier des « femmes de la vie ». Nous entrâmes dans des bazars pleins de marchandises confuses : les murs, les plafonds étaient piqués de brillants papillons, découpés dans des couvertures de magazines. L'auto dévala des rampes escarpées et nous déposa sur

le port, près du marché couvert ; il m'a rappelé, hygiène en moins, celui de Pékin ; dans les étroites allées, on vend des nourritures grossières, des salaisons, des cuirs, des tissus, de la bonneterie, du fer-blanc ; mais aussi une extraordinaire profusion d'objets d'art populaire, survivance d'une culture ancienne et nuancée. Pour nous, pour lui, Amado a acheté des colliers, des bracelets en grains coloriés, des céramiques, des figurines en terre cuite, des poupées aux visages noirs vêtues des traditionnels atours bahianais, des Exu en fonte — esprits plus malicieux que malins, qui, fourches en mains, évoquent nos diables — des instruments de musique, un tas de brimborions ; il nous a expliqué le sens des amulettes, images, herbes, tambours, bijoux, liés aux cérémonies religieuses. Les éventaires débordaient, en plein air, jusqu'aux bassins où se balançaient une flottille de « saveiros » : leurs coques se touchaient, leurs mâts serrés comme les arbres d'un taillis ; des marchands ambulants vendaient des tronçons de canne à sucre pelés, qu'un mâche et qu'on recrache après en avoir exprimé le suc, des gâteaux au coco, des beignets de haricots, des jarres, des amphores, encore des céramiques, jolies ou hideuses, et des bananes, et d'autres fruits ; les effluves de l'huile de palme se mariaient à une odeur de saumure ; sur les bateaux, sur la terre ferme, allaient, venaient une foule d'hommes et de femmes dont la peau, du chocolat au blanc, passait par toutes les nuances de brun. Nous traversâmes une boutique de coiffeur où se prenaient des paris pour le *bicho*, ou *jeu de bêtes*, sorte de loterie qui est avec le football, le divertissement favori du Brésil. Au premier étage, une Noire tient un bistrot d'aspect banal, mais célèbre ; au mur, une image de Yemanjá, déesse de la mer ; dans un pot des « épées d'Ogun », feuilles de cactus en forme de lames, très répandues en France, et rigoureusement nécessaires à la protection des maisons brésiliennes. Sartre ne toucha pas aux ragoûts ruisselants d'huile — vermillon, corail, pistache — que je goûtais avec prudence ; le soufflé de crabe me conquit.

Nous vîmes, quelques jours plus tard, à la sortie de la ville, un autre marché. « Les Brésiliens ne vous y conduiront pas », m'avait dit une Française. Mais Amado nous conduisait partout. Il avait plu et nous pataugeâmes dans la gadoue ; sauf des poteries, assez belles, les éventaires reflétaient la misère des acheteurs : à Bahia aussi la faim rôdait, surtout dans les endroits qu'Amado appelait « les quartiers d'invasion » parce que les gens s'y étaient installés en squatters. L'un d'eux s'était construit sur une lagune : ce terrain-là, on était sur que personne ne le réclamerait ; des passerelles branlantes rattachaient à la terre des bicoques bâties sur pilotis : cela me rappela le « quartier sur l'eau » de Canton, mais ici les habitants vivaient à l'abandon, sans aucune hygiène. D'autres pauvres faubourgs s'éparpillaient sur des collines vertes, parmi les bananiers aux feuilles déchiquetées ; des fils télégraphiques les traversaient, cimetières des cerfs-volants avec lesquels s'amusaient les enfants ; la terre brune et grasse exhalait une odeur de campagne ; c'était presque des villages, conservant les traditions et les liens organiques des communautés rurales.

Le fait est que la population de Bahia, noire à soixante-dix pour cent — ce fut la région de la canne à sucre et de l'esclavage — participe à une vie collective

intense. Les rites africains nago s'y sont perpétués, dissimulés par prudence derrière la liturgie catholique jusqu'à se fondre avec elle, à la manière du vaudou haïtien, en une religion synchrétique, le *candomblé*¹. C'est un ensemble complexe de croyances et de pratiques qui comporte de nombreuses variantes du fait que les *candomblés* ne sont pas hiérarchisés en Église. Le livre de Roger Bastide, *Les Religions africaines au Brésil*, venait de paraître et je le lus. Il existe un Dieu suprême, père du Ciel et de la Terre, et entouré d'esprits, les Orixá, qui correspondent à certains de nos saints ; Oxalá est proche de Jésus, Yemanjá de la Vierge Marie, Ogun de saint Georges, Xango de saint Jérôme, Omuh de saint Lazare. Exu, plus semblable à l'antique Hermès qu'à notre démon, sert d'intermédiaire espiègle entre les hommes et les « enchantés ». Ceux-ci résident en Afrique, mais leur pouvoir s'étend au loin. Tout individu appartient à un Orixá (les prêtres lui révèlent son nom) qui le protège s'il lui fait les dons et les sacrifices exigés. Certains privilégiés, et qui se sont soumis aux rites, assez longs et compliqués, de l'initiation, sont appelés à servir de « cheval » à leur dieu : on le fait descendre dans leur corps par des cérémonies qui sont — comme pour les catholiques la descente de Dieu dans l'hostie — le moment culminant du *candomblé*.

A Récife, on avait organisé pour nous une soirée où des Noirs, déguisés en Indiens, avaient dansé des ballets très sophistiqués ; mais nous n'avions pas pu voir de Xango². A Bahia, les fêtes religieuses sont presque quotidiennes et toute l'intelligentsia s'y intéresse. Amado, intronisé dans sa jeunesse, est un des plus hauts dignitaires du *candomblé* ; Vivaldo y occupe un rang plus modeste, mais il connaît toutes les « mères des saints », et les *babalaô* (devins, mi-prêtres, mi-sorciers) de la ville. Il nous introduisit dans des cérémonies non pas spectaculaires, mais authentiques. Par deux fois l'auto nous emmena, à la nuit, à travers ces montagnes russes que sont les faubourgs de Bahia, jusqu'à des maisons lointaines où grondaient des bruits de tambour. Chaque fois la « mère des saints » nous fit entrer d'abord dans la cuisine, où une femme préparait des nourritures profanes et sacrées, puis dans la chambre où se dresse l'autel : parmi un mystérieux désordre fétichiste — des rubans aux couleurs des dieux, des offrandes, des pierres, des jarres — les Orixá sont figurés par des statues de style saint-sulpicien : saint Georges et son dragon, saint Jérôme, saint Côme et Damien (les jumeaux aux multiples et importants pouvoirs), saint Lazare, etc. Dans une cour, entourée de palissades, se pressaient des Noirs — surtout des femmes — membres de la confrérie et d'autres qui venaient en invités ; quelques Blancs : un peintre, que ces danses avaient souvent inspiré, un journaliste de Rio — Rubem Braga — le Français Pierre Verger, grand initié, nous dit-on, et l'homme qui connaît le mieux les arcanes du *candomblé*. Des hommes frappaient sur des tambours sacrés et d'autres jouaient des instruments inconnus. La « mère des saints » se mêla à la danse des « filles des saints » : des initiées que leur dieu avait déjà « chevauchées » au cours de cérémonies analogues ; il y en avait de très jeunes et de très vieilles ; elles portaient leurs plus beaux atours, de longues jupes de cotonnade, des corsages brodés, des madras — et aussi des bijoux et des

amulettes ; elles tournaient en rond, dans une marche rythmée, oscillante, saccadée parfois, mais tranquille ; la plupart riaient et bouffonnaient. Soudain, un visage se transformait ; le regard se fermait ; après un temps plus ou moins long de concentration anxieuse, ou parfois instantanément, des soubresauts agitaient le corps de la femme, elle chancelait ; comme pour la soutenir, les initiés — Amado, Vivaldo entre autres — tendaient vers elle leurs paumes. Une des servantes du saint — une initiée, mais à qui se trouve refusée la grâce de la visite divine — calmait la possédée par une pression, une étreinte, elle lui dénouait son foulard, lui ôtait ses souliers (pour la rendre à sa condition d'Africaine) et l'entraînait à l'intérieur de la maison. A chaque séance, toutes les danseuses tombèrent en transes, ainsi que deux ou trois invitées qu'on emmena avec les autres. Elles revinrent, vêtues de somptueux costumes liturgiques, correspondant à leurs saints, tenant à la main des emblèmes, entre autres une espèce de martinet dont elles faisaient tourner la crinière ; la solennité de leurs gestes, la gravité de leurs visages, marquaient qu'un dieu les habitait. Elles reprirent leur danse, chacune intensément donnée à son extase, mais accordée aux mouvements du groupe. Sartre m'avait parlé de la frénésie des vaudous ; ici, la discipline collective contrôlait les manifestations individuelles ; elles atteignaient chez certaines à une grande violence, mais sans jamais les isoler de leurs compagnes. Au cours d'une des deux fêtes, une jeune Noire achevait le cycle de son initiation. La tête rasée, vêtue de blanc, elle resta couchée sur le sol pendant toute la première partie de la soirée ; elle tremblait légèrement, le regard fixé sur l'invisible, à la fois présente et ailleurs, comme mon père dans son agonie. A la fin, elle entra en transes, elle partit, elle revint, transfigurée par une joie mystérieuse.

J'ai posé la question classique : « Comment s'expliquent ces transes ? » La « mère des saints », seule, a le droit de les simuler, afin de contribuer à la descente des Orixas : et il me parut que l'une des deux usa en effet de cette permission. Tous les observateurs s'accordent à affirmer que les autres ne trichent pas, et j'en donnerais ma main à couper : pour elles comme pour le spectateur, leur métamorphose était une surprise ; elles n'avaient pas non plus l'air de névrosées ni de droguées : les vieilles surtout, ironiques et gaies, arrivaient au *candomblé* avec tout leur bon sens quotidien. Alors ? Vivaldo, très expressément, Pierre Verger, avec moins de franchise, ont parlé d'intervention surnaturelle. Amado, tous les autres, avouaient leur ignorance. Ce qui est certain, c'est que ces faits n'ont rien de pathologique mais sont d'ordre culturel ; on en rencontre d'analogues partout où des individus sont écartelés entre deux civilisations. Contraints de se plier au monde occidental, les Noirs de Bahia, naguère esclaves, aujourd'hui exploités, subissent une oppression qui va jusqu'à les déposséder d'eux-mêmes ; pour se défendre, il ne leur suffit pas de garder leurs coutumes, leurs traditions, leurs croyances : ils cultivent les techniques qui les aident à s'arracher par l'extase au personnage mensonger où on les a emprisonnés ; au moment où ils semblent se perdre, c'est alors qu'ils se retrouvent : ils sont possédés, oui, mais par leur propre vérité. Le *candomblé*, s'il ne change pas les êtres humains en dieux, du moins par le truchement d'esprits imaginaires, à des hommes rabaissés au rang de bétail

restitue leur humanité. Le catholicisme jette les pauvres à genoux devant Dieu et ses prêtres. Par le *candomblé* au contraire ils font l'expérience de cette souveraineté que tout homme devrait pouvoir revendiquer. Tous n'atteignent pas à l'extase, même parmi ceux que l'initiation y dispose : mais c'est assez que quelques-uns l'éprouvent pour tous les sauver de l'abjection. Le moment suprême de sa vie individuelle — quand de marchande de beignets ou de laveuse de vaisselle elle se transforme en Ogun ou en Yemanjá — est aussi celui où la « fille des saints » s'intègre le plus étroitement à sa communauté. Peu de sociétés offrent à leurs membres une pareille chance : réaliser sa liaison avec tous non pas dans la banalité quotidienne, mais à travers ce qu'on éprouve de plus secret et de plus précieux. Le pittoresque du *candomblé* est mesuré et assez monotone ; si les intellectuels progressistes lui accordent tant d'attention c'est parce que — en attendant les changements auxquels ils aspirent — il maintient chez les déshérités le sentiment de leur dignité.

Après avoir dévalé et escaladé des routes abruptes — heureusement Zélia possédait une amulette souveraine contre les accidents — nous nous arrêtâmes un matin à la porte, que garde un Exu, du plus ancien, du plus vaste et du plus célèbre *candomblé* de Bahia. Ce sanctuaire sur lequel règne la plus vénérée des « mères des saints » est à Bahia ce que Montserrat est à l'Espagne : seulement cette religion-ci sert les pauvres et non les riches ; le pisé tient lieu de marbre, la terre cuite d'orfèvrerie, quelques tambours, de grandes orgues. Situé sur une colline, l'enclos enferme des maisonnettes où les néophytes vivent pendant la période d'initiation et où reviennent en certaines circonstances les filles et les servantes des saints ; il y a une grande salle de danses, construite, comme nos églises, selon les règles d'une symbolique compliquée ; dans le bâtiment principal loge la « mère des saints » : sur un autel sont rassemblés — sous la figure de plâtres saint-sulpiciens — les divinités des villes ; celles des campagnes ont leurs chapelles dehors : elles sont disposées de manière à rappeler l'emplacement des temples sur le continent originel, car chaque *candomblé* est un microcosme de l'Afrique. Après un coup d'œil sur ces édicules — dont certains sont perdus dans la nature à une assez grande distance — nous revînmes chez « la mère des saints » : devant sa porte picoraient sans gaieté deux poulets destinés à un sacrifice. Les Amado appartiennent à son *candomblé* ; ils réglèrent, en aparté avec elle, la question de leurs obligations, qu'ils ne manquent jamais de remplir. Avertie de notre visite, elle avait endossé son costume le plus magnifique : des jupes et des jupons, des châles, des colliers, des bijoux. Elle était vive, bavarde et malicieuse ; elle se plaignit de Clouzot qui avait tenté de violer des secrets, elle fit un éloge enflammé de Pierre Verger qui lui avait rapporté d'Afrique divers objets : ses relations avec les Orixá s'en trouvaient fortifiées. Elle avait été elle-même en Afrique et je crus comprendre qu'ayant eu à choisir entre les dieux de ses deux lignées, elle avait opté pour le culte nago. Elle parlait un peu le nago : la possession de la langue africaine est nécessaire pour avoir commerce avec les saints. Tandis que, dans la cuisine, une jeune femme nous servait quelques nourritures, la « mère des saints » consulta des coquillages pour savoir de quel

esprit nous dépendions : Sartre était Oxala et moi, Oxun. Sur la route, nous avons aperçu de loin en loin, au pied des arbres, des poulets égorgés ; nous le lui dîmes : il s'agissait certainement de maléfices qu'elle blâma. « Je travaille pour le bien, jamais pour le mal », déclara-t-elle. Ce sont les magiciens qui, avec l'aide du « chien » — le diable — rendent les gens malades, les ruinent, les tuent. Mère des saints, Pères des saints, *babalaó*, intercèdent pour le bonheur des hommes. Nous causâmes assez longtemps. Dans le détail, l'accouplement du *candomblé* et du catholicisme donne souvent des résultats saugrenus ; mais dans l'ensemble, le fétichisme paysan intégré par le christianisme s'accorde très bien avec les survivances du fétichisme africain ; et les Bahianais se sentent aussi à l'aise dans l'église San Francisco que sur leurs *terreiros*.

C'est surtout dans l'église du Seigneur de Bonfim que se déroulent des cérémonies pagano-chrétiennes où le sang de poulet voisine avec l'encens. Nous fîmes une belle et longue promenade pour aller la voir, suivant la côte aux échancrures compliquées, regardant au passage le vieux fort de Monteserrate et la chapelle dont le parvis s'avance dans la mer. L'église se dresse en haut d'une grande place : devant le portail, on vend des chapelets et des colliers rituels, des crucifix et des amulettes, des images du Sacré-Cœur et de Yemanjá, s'avancant sur les flots, ses longs cheveux déployés. La sacristie contient une collection d'étonnants ex-voto : plâtres et béquilles, photographies, peinturés, moulages des organes que le Seigneur a guéris.

Dans les rues de Bahia, la nuit, se pratique encore entre mauvais garçons l'ancienne « savate » française ; quand ils s'attachent aux chevilles des lames de rasoir, elle devient mortelle. Elle a inspiré une danse à laquelle j'assistai, une fois dans une sorte de guinguette, au milieu d'un « quartier d'invasion », un autre jour au centre de Bahia dans une salle décorée de guirlandes, de drapeaux et de serpentins multicolores. Chaque danseur fait voler en l'air et jette à terre son partenaire, dont il menace le visage avec son pied, mais en évitant de l'atteindre. Il y a une grande variété d'esquives et d'attaques. Des musiciens accompagnent ce combat à blanc. Champion et professeur, un vieux Noir maigre, très petit, l'air malin, fit une étonnante exhibition.

Le père d'Amado avait été planteur de cacao : à dix-neuf ans, dans son premier récit, *Cacao*, Jorge décrit la condition de ses ouvriers agricoles. Plus tard, il peignit dans *Terre violente* le courage et les crimes des premiers conquérants de la forêt, les « colonels », qui exerçaient le droit de vie et de mort sur des troupes d'esclaves et réglaient leurs querelles à coups de fusil. *La Terre aux fruits d'or* évoque la génération qui leur succéda : des spéculateurs et des exploiters qui respectaient les apparences de la légalité. Dans son livre, *Gabriella*, qui remportait cette année-là un énorme succès, Amado décrivait encore Ileos, le port du cacao. Il voulut nous le montrer.

Nous survolâmes un mouvant paysage de collines et de forêts gonflées d'eau. Il pleuvait, le soir, sur Itabuna qui ne nous parut pas moins morne sous le soleil du matin. Pour connaître un pays, Amado pensait qu'il faut d'abord savoir ce qu'on y mange ; il nous emmena au marché ; des haricots rouges, du manioc, du

mauvais riz, des citrouilles, des patates douces, des briquettes de sucre brut qui ressemble à du savon noir, de la viande de bœuf desséchée au soleil : rien de frais ; au dos des petits ânes, des amphores emmaillotées dans du foin ; par terre, des cordages, des gourdes en peau de chèvre ; en plein air, on respirait une odeur de vieux grenier. Les gens — métis d'indiens et de Portugais avec très peu ou pas du tout de sang noir — avaient des visages moroses. Le sol est riche, mais accaparé par quelques privilégiés ; le tabac, le cacao ne laissent pas de place aux cultures vivrières. Amado et quelques notables nous accompagnèrent à une *fazenda*, modèle, nous dit-on. Nous suivîmes une rivière torrentueuse à travers une jolie campagne. La maison du maître se dressait sur une éminence, au milieu d'un jardin. Comme la grande majorité des propriétaires terriens, il résidait plus volontiers à Rio que dans son domaine. Ce fut le gérant qui nous reçut. Le sourire aux lèvres, il nous conduisit au lieu — plus semblable à une étable qu'à un village — où logent les travailleurs. Ni eau, ni lumière, ni chauffage, ni meubles : des murs entourant un carré de terre battue ; quelques caisses. Les chambres s'alignaient autour d'une cour où traînaient des enfants nus, au ventre ballonné, et des femmes en haillons ; les hommes à la peau et aux cheveux sombres nous regardaient, leurs machettes à la main, la haine aux yeux. *A Cuba, ils avaient cette peau, ces cheveux, ces machettes, et leurs yeux fixés sur Castro étincelaient d'amour.* Dans un corridor, fixée avec des punaises, dérisoire, une image publicitaire représentait une élégante voyageuse descendant d'un sleeping : je ne vis aucun autre ornement. Sur les toits, les amandes de cacao se hâlaient au soleil dans une odeur fermentée et douceâtre qui se mêlait à d'autres effluves, innommables. Par un sentier boueux, nous gagnâmes la forêt où poussent les fruits d'or : il faut aux arbustes qui les portent l'ombre des hautes frondaisons et une terre humide et molle qui engluait nos souliers. Amado cueillit et fendit une des coques : blanche, un peu visqueuse, l'amande évoquait de très loin le goût du chocolat. Au retour, je lui demandai pourquoi on nous avait parlé de *fazenda* modèle : « Je suppose qu'un médecin passe de loin en loin ; que le poste d'eau est à moins d'un kilomètre ; que la pluie ne traverse pas les plafonds. De toute façon, ajouta-t-il, comparés aux paysans du Sertan, ces hommes sont des privilégiés : ils mangent. »

Le long de la rivière, entre des forêts, à travers une campagne où il semblait qu'on aurait pu être heureux, nous gagnâmes Ileos. Des ballots de cacao s'entassaient dans les entrepôts ; des hommes, noirs pour la plupart, les transportaient sur les rafiots amarrés dans l'anse tranquille qu'un goulet sépare de l'océan et dont les eaux avaient la même nuance vert tendre que les palmiers, adoucis par le soir. Organisés, syndiqués, les dockers travaillent dur, mais gagnent bien : on voyait à leurs muscles, à leur air de santé, à leur bouche qui savait rire et chanter qu'ils mangeaient leur saoul. Au large d'Ileos, l'océan est si houleux que les grands bateaux ne peuvent pas s'approcher ; nous en aperçûmes deux au loin qui attendaient leur cargaison. Dans *Gabriella*, Amado a réclamé pour Ileos un port moderne ; tel est son crédit au Brésil que les travaux ont commencé : battus par le vent et les embruns, nous allâmes au bout de la jetée qu'on était en train de

construire.

Une autre ressource de la région, c'est le bétail. Nous partîmes un matin pour la Feira de Santa Anna, à une centaine de kilomètres de Bahia : c'était jour de foire. Sur des kilomètres, une épaisse foule se bousculait, des musiciens déguisés en *cangaceiros* faisaient avec des guitares et leur glotte tout le bruit qu'ils pouvaient ; on vendait des beignets, des pâtes de fruits, des gâteaux de coco, des friandises ; mais cette illusion de gaieté se dissipait vite ; le marché était presque aussi déshérité que celui d'Itabuna ; pas d'art populaire, sauf de médiocres figurines en terre cuite ; Bahia était très loin ; ici refluaient la désolation des campagnes où vivre, c'est s'exténuer à survivre ; pas de place pour le superflu. A la lisière de la ville, d'immenses troupeaux de bœufs étaient parqués dans des corrals où des *vaqueiros* galopaient en soulevant la poussière. Pour se défendre contre les cactus et les épines de la brousse, ils sont bardés de cuir, depuis leur bicornes jusqu'au bout de leurs bottes. Leurs troupeaux ne leur appartiennent pas ; ils sont intéressés, pour une faible part, à l'élevage, qui ne rapporte guère, à cause de la sécheresse et des épidémies. Sur le sol s'épandaient des chapeaux, des souliers, des pantalons, des vestes, des gants, des ceintures, des salopettes en cuir, d'un joli fauve rosé, mais à l'odeur bestiale.

Restait — car Amado est systématique — à nous renseigner sur le tabac. « Cachuera, c'est à une heure d'ici », nous dit le professeur chez qui nous déjeunerions. Il fallut trois heures pour venir à bout de la route, creusée de fondrières, dont les cahots réveillèrent douloureusement le zona de Sartre ; nous aperçûmes deux ou trois mesures isolées près desquelles poussaient des plants de tabac. La ville s'étalait, paisible, des deux côtés d'un fleuve ; vieilles maisons, vieilles églises, nous y flânâmes. Puis nous entrâmes dans un hangar mal éclairé, où des femmes harassées foulaient de leurs pieds nus des feuilles de tabac ; à l'odeur âcre des plantes mortes s'ajoutait celle des latrines, où des monceaux d'immondices se décomposaient au soleil, et j'avais l'impression d'un enfer où des femmes étaient condamnées à piétiner leurs excréments. A la sortie, elles se ruèrent pour se tremper les pieds dans un filet d'eau boueuse : pas de lavabos, pas de fontaine et pourtant à quelques pas coulait un fleuve. Beaucoup d'ouvrières portaient des colliers sacrés. « Ah ! dit Vivaldo à l'une d'elles, vous êtes fille d'Oxun ? » Il l'interrogea sur les *candomblés* de Cachuera. D'abord hésitante, elle s'illumina, nous dit-il ensuite, quand elle comprit qu'il était lui-même un initié. Je réalisai pleinement, ayant vu l'abjection où ces femmes étaient maintenues, quel miracle accomplit le *candomblé*.

Une dernière excursion nous emmena, un matin, au fond de la baie, à la ville du pétrole. Une des fiertés du Brésil, c'est que le pétrole aujourd'hui soit nationalisé. Poussé par un violent courant antiaméricain. Vargas en 53 établit le monopole étatique de Pétrobras : aucun capital étranger ne put être désormais investi dans l'exploitation du pétrole, ce qui porta un coup aux compagnies pétrolières américaines. Un an plus tard le clan « américain » accula Vargas au suicide, mais le monopole demeura. Pétrobras engage parfois des techniciens étrangers, mais il n'est plus un gisement qui ne lui appartienne. Une raffinerie

géante s'étend au bord de la mer : nous la regardâmes du haut de l'éminence où est bâtie la cité ouvrière, très confortable. Comparé aux paysans, le prolétariat constitue au Brésil une aristocratie, et les ouvriers de Pétrobras se situent à son sommet. Nous vîmes aussi dans la forêt un derrick dont le trépan forait la terre jusqu'à quatre kilomètres de profondeur.

Ces visites nous faisaient connaître physiquement la terre brésilienne, les découpures de ses côtes, la couleur de ses forêts. En même temps nos amis nous éclairèrent sur sa situation politique qu'au début nous eûmes du mal à débrouiller.

On était en pleine période électorale. Le Brésil se préparait à choisir son président. En outre, Rio, déchue de son rang de capitale au profit de Brasilia, constituait désormais le nouvel État de Guanabara dont il fallait nommer le gouverneur et les représentants. Trois hommes briguaient la présidence. Adhémar — à qui on attribuait la devise « Je vole mais j'agis » — n'ayant aucune chance, la bataille se livrait entre Janio et le maréchal Lott ; Janio était le candidat de la droite : une fois au pouvoir, il favoriserait les intérêts du grand capital ; cependant il avait adressé à Cuba et aux Algériens des déclarations d'amitié. Christina était décidée à voter pour lui ; elle portait des souliers décorés de son emblème, un petit balai : il promettait de supprimer la corruption. « Il installera une autre équipe de profiteurs, disait Lucia. — Il soutient Cuba et l'Algérie, il fera quelque chose pour les paysans, disait Christina. — C'est un hystérique ; il promet, il ne tiendra pas », répondait sa sœur. Elle voterait pour Lott, comme Amado et toute la gauche. Nationaliste, antiaméricain il lutterait, assurait-il, pour l'indépendance économique du Brésil. Il était appuyé par Kubitschek — à qui la Constitution interdisait de se représenter, mais dont le prestige était grand — et par les communistes ; le malheur, c'est que Lott était un militaire très cagot et, en politique extérieure, réactionnaire : il avait pris parti contre Cuba. Sur sa bêtise, ses partisans colportaient eux-mêmes des anecdotes aussi affligeantes que risibles. Empêché par une maladie de participer à un exercice de manœuvre, il décida de le reproduire dans son jardin : il partit, avec son ordonnance, pour une marche en rond de quarante kilomètres. Au bout de vingt kilomètres, ils firent halte. Le soldat eut soif et s'aperçut qu'il avait oublié sa gourde ; il voulut aller la chercher, Lott l'arrêta : « Elle se trouve à vingt kilomètres », dit-il. Pendant six semaines, des banderoles, des affiches, des disques, des voitures à haut-parleurs vantèrent bruyamment les mérites des deux candidats ; on tirait des pétards en leur honneur.

Nous suivions cette campagne dans les journaux que, par analogie avec l'espagnol, nous comprenions à peu près. Je lus la plupart des essais écrits ou traduits en français sur le Brésil ; à travers les traductions françaises, j'eus un aperçu de sa littérature.

Nous avons dit au revoir aux sœurs T. et à Vivaldo : il attendait avec fébrilité l'arrivée d'un professeur africain qui devait lui enseigner le nago. Quand nous

avons quitté Bahia, riieuse et mouillée, son limon jaune, ses foules noires, ses églises où les Christ sont des fétiches, ses autels où des saints de plâtre figurent les dieux africains, ses marchés, son folklore, ses sortilèges paysans, nous savions que nous changions d'univers. Trois heures d'avion. Le sol se hérissa de montagnes en dents de scie, de « doigts de Dieu », d'aiguilles pelées, de pains de sucre ; je découvris une baie semée d'innombrables îlots et si vaste que mon regard ne l'embrassait pas tout entière. Rio. Une route populeuse et laide, des avenues surpeuplées où flottaient des banderoles électorales, un tunnel, nous menèrent à notre hôtel, à Copacabana.

La beauté de Copacabana est si simple que sur les cartes postales on ne la perçoit pas et qu'il a fallu quelque temps pour qu'elle me pénètre. J'ouvrais ma fenêtre, au sixième étage ; dans ma chambre entraît une chaude vapeur, avec une fraîche odeur d'iode et de sel, et le roulement des hautes vagues. La ligne des hauts buildings épouse, sur six kilomètres, la courbe douce de la vaste plage où meurt l'océan ; entre les deux, une avenue rigoureusement lisse : rien ne dérange la rencontre des façades verticales et du sable plat ; le dépouillement de l'architecture s'accorde à la nudité du sol et de l'eau. Une seule tache de couleur, sur la blancheur de la grève : des cerfs-volants de location, rouges et jaunes, tachetés de noir. C'était l'hiver, on n'apercevait que de rares silhouettes, immobiles ou mouvantes, entre la chaussée et la mer. Au petit matin, viennent les domestiques du quartier, puis vers huit heures, les employés, les gens qui travaillent dans la journée, puis les oisifs et les enfants. On se baigne peu, les eaux sont trop violentes ; ailleurs, il a des criques et des rives mieux abritées ; ici on se mouille les pieds, on s'étend au soleil, et on joue au football. Il était difficile de penser que cette solitude nonchalante, que la splendeur brute de l'océan et des rochers appartenaient à une grande cité compacte et fiévreuse. Le soir, une brume à l'odeur d'étuve tamisait les lumières des immeubles, le néon des enseignes : et il n'y avait rien au monde à désirer que ce scintillement, cette fraîche moiteur.

Copacabana contient 300 000 habitants, en majorité de grands et de petits bourgeois ; c'était agréable de se promener entre ses beaux immeubles, souvent bâtis sur pilotis, dans le style de Le Corbusier. Le quartier meurt au pied d'une falaise que quelques routes escaladent, mais qu'on traverse le plus souvent par des tunnels. Rio tout entière se convulse en mornes et en pains de sucre contre lesquels butent ses rues et que percent souterrainement des avenues. Des verdure couvrent ces bosses, la forêt envahit la ville qu'assiège aussi l'océan : aucune grande cité n'appartient si entièrement à la nature. Une promenade en auto dans Rio, c'est une suite d'escalades et de tournoissements, d'engouffrements imprévus, de descentes à pic, avec de brusques et magnifiques découvertes sur les rochers de la côte et son collier de plages. Du Corcovado où, à sept cents mètres d'altitude, on a planté un Christ de trente mètres de hauteur, on est ébloui par ce paysage urbain et sauvage.

La ville n'est bâtie en hauteur que dans les beaux quartiers ; elle s'étend si loin que les chauffeurs l'ont divisée en deux zones : les taxis du nord ne pénètrent pas dans le sud et réciproquement. Nous traversâmes quelquefois les laides

agglomérations ouvrières du nord, mais nous ne connûmes familièrement que le sud. L'avenue du Président Vargas nous décourageait par sa largeur, mais nous arpentions souvent l'avenue Rio-Branco ; un flot de passants sur les trottoirs, une chaussée encombrée, des magasins, des kiosques, des affiches, des bars ouverts sur la rue où brillaient des percolateurs, et des boccas remplis de jus d'ananas, d'orange, de cajou, de maracuja, des banderoles, des slogans : cette animation ressemblait à de la gaieté, mais les gens avaient l'air triste. A droite, à gauche, les rues interdites aux voitures étaient noires de monde ; puis les piétons même se faisaient rares, les magasins devenaient de maigres échoppes ; en plein cœur de la ville, nous flânions dans une bourgade désuète. Plus d'une fois nous montâmes, au hasard, dans la baladeuse d'un tramway dont la lenteur et les haltes nous plaisaient. Nous vîmes les édifices construits par les jeunes architectes brésiliens : le musée d'Art Moderne, l'unité d'habitation d'Alfonso Reidy, les immeubles de Nino Lévi, ceux de Niemeyer et de Costa, tous deux élèves de Le Corbusier, avec qui ils ont bâti le ministère de l'Éducation nationale ; leurs œuvres étaient plus élégantes que les siennes. Du Portugal, il restait peu de traces. J'ai oublié le nom de ce largo décoré d'azulejos qui est une grande cour, à une seule issue, loin des bruits de la ville, entouré de maisons coloniales et de jardins aux arbres puissants. Un de nos endroits préférés, c'était la place de l'embarcadère : des vapeurs appareillent vers les îles de la baie ; des bacs et des ferry-boats transportent gens, voitures et marchandises à Niteroi qui avec ses deux cent mille habitants et ses gratte-ciel semble, sur l'autre rive, une jumelle malchanceuse de Rio. Les bateaux sont surchargés et souvent un journal annonce que trente ou cinquante passagers se sont noyés. Taxis, tramways affluent ; des marchands ambulants, des boutiques vendent nourritures et boissons. A côté s'étendent les grandes halles qui sentent le légume frais, l'ananas, et aussi le poisson, la viande fatiguée. D'un restaurant, au premier étage, on voit la baie et ses bateaux, la terre et son trafic. Un dimanche, suivant une morne avenue que fendait un canal, nous remarquâmes au loin des hommes en chemises roses, jaunes, vertes surtout (c'est la couleur favorite des Brésiliens). Ils riaient et causaient avec des femmes, penchées par grappes aux fenêtres de grandes maisons basses. Par des portes entrebâillées, on apercevait, assises sur des escaliers, de belles mulâtresses en costume de bain. Rien de clandestin ; à ciel ouvert, en plein après-midi, on aurait dit une fête villageoise.

Le soir, Rio resplendissait : colliers, sautoirs, chaînes, ceintures de pierreries s'enroulaient autour de sa chair sombre. Je préférerais encore, dans les fumées gris-bleu du crépuscule, les petites rues aux échoppes closes. Il y a dans Rio quelque chose de fatigué et de fané — les trottoirs en mosaïque noire et blanche sont crevassés, l'asphalte se gondole, des murs s'écaillent, les chaussées sont sales — que cachent le soleil et la foule. Dans les quartiers populaires, rendus à la nuit et au silence, flottent des fantômes et des regrets.

Sur les trois millions d'habitants de Rio, sept cent mille vivent dans des *favelas* ; les paysans affamés qui viennent, souvent de très loin, chercher fortune en ville, s'entassent sur les terrains que les propriétaires laissent à l'abandon : marécages, tertres rocailleux ; quand, avec des planches, du carton, des bouts de

tôle, ils ont achevé de se bâtir une cahute, les autorités ne se reconnaissent plus le droit de les expulser. Au cœur même de Rio, sur les mornes abrupts, les *favellas* pullulent. Un préposé au tourisme, pour en masquer la misère, avait suggéré de les peinturlurer : le projet fut abandonné en cours de route, mais quelques baraques ont des couleurs pimpantes ; à distance, perchés sur les plus hauts sommets, dominant la cité et l'océan, certains de ces quartiers ont l'air de villages heureux. Les Brésiliens n'aiment pas montrer leurs *favellas*. Cependant, Thérèse Carneiro, que nous avons connue à Paris, nous en fit visiter une. C'était, à Copacabana, étagée sur une éminence de plus de cent mètres de hauteur, une agglomération de quatre mille âmes, pour la plupart des Noirs. Misère, crasse, maladies, elle ressemblait à toutes les autres ; mais elle avait une particularité : une religieuse, qu'on appelait sœur Renée, ou simplement Renée, y habitait. Fille d'un consul français, bouleversée dans sa jeunesse par la détresse du peuple espagnol, elle avait pris le voile et travaillé dans le sillage des prêtres ouvriers. On lui avait conseillé de venir à Rio. Elle avait « envahi », avec l'assentiment du propriétaire, un morceau de terrain où les hommes de la *favella* l'avaient aidée à aménager un dispensaire et une école. Blonde, rose, les pommettes hautes, presque belle, elle portait une blouse bleue d'infirmière. Elle nous surprit par son intelligence, sa culture et son bon sens matérialiste. « Les gens d'ici, on leur parlera de Dieu quand ils auront de l'eau... Des égouts d'abord, la morale après. » Elle plaidait leur cause : « On les accuse d'un tas de crimes ; je trouve que, dans les conditions où ils vivent, ils en commettent bien peu. » Elle nous désigna, au bord de la mer, le club où la jeunesse dorée jouait au tennis et se prélassait au soleil : « Moi, avec mon sang, je descendrais les égorger. Eux, les pauvres, ils ne mangent pas assez, c'est pour ça qu'ils ne réagissent pas. » Il y avait sur sa table un gros livre sur le chanvre : hommes et femmes s'intoxiquaient avec des drogues qui les jetaient dans des délires aigus. Le samedi soir, dans plusieurs baraques, on célébrait des *macumbas*, très différentes des sages *candomblés* de Bahia ; dans ce sous-prolétariat, coupé de ses traditions rurales, la possession était une aventure individuelle et non pas collective ; au cours de leurs transes, les initiés se brûlaient, se blessaient, parfois gravement ; le dimanche matin, Renée les soignait. Ils connaissaient, disait-elle, des remèdes magiques : elle avait vu de profondes entailles qui une heure plus tard étaient cicatrisées. « Il y a quelque chose dans leur religion », affirmait-elle, sans en être troublée, car elle pensait sans doute que les voies de Dieu sont multiples. Elle administrait la *favella* selon des méthodes très proches de celles que j'avais vu appliquer en Chine : elle avait convaincu la population de travailler elle-même à son bien-être. Des hommes avaient tracé et cimenté des chemins, ils creusaient des espèces d'égouts ; elle les aidait à voler de l'électricité à la ville ; en même temps elle agissait auprès de la municipalité pour en obtenir légalement, et aussi pour avoir de l'eau et de vrais égouts. Quelques femmes de l'endroit la secondaient et elle essayait de former des remplaçantes. Une minorité blanche assez importante cohabitait avec les Noirs et elle combattait son racisme. Elle avait ses problèmes. L'endroit était surpeuplé ; la municipalité et la raison interdisaient qu'on y acceptât de nouveaux arrivants ;

elle les refoulait. « Mais ce n'est pas de la charité, disait-elle. Refuser aux gens un toit, ce n'est pas bien. » Pendant le mois de congé qui lui était octroyé par ses supérieurs, elle comptait s'occuper des Indiens de l'Amazonie : « Il faut bien passer des vacances intelligentes », nous dit-elle avec un sourire. Directe, spontanée, sans l'ombre d'un retour sur soi, elle désarmait toutes les critiques qu'on peut adresser d'ordinaire aux dames patronnesses et aux sœurs de charité : elle ne regardait pas les gens qu'elle servait avec les yeux de la société ou de Dieu, mais plutôt la société et Dieu avec leurs yeux.

Zélia conduisait et Christina qui était venue avec sa mère à Rio avait une auto ; elles nous montrèrent les environs : la corniche sauvage qui prolonge les plages ; sur les flancs de la *Tijuca*, haute de mille mètres, la forêt puissante et touffue qui occupe aujourd'hui la place de plantations de café exténuées. Les Amado nous emmenèrent dans la montagne, à Petropolis ; l'été, quand la chaleur suffoque Rio, ils y louent des chambres, dans un immense hôtel qui devait être un casino : les jeux ont été interdits et les salons déserts s'alignent en enfilade. Nous vîmes la villa où Stephan Zweig se tua. Un autre jour, nous prîmes avec Zélia un bateau pour l'île de Paqueta où nous fîmes un tour en fiacre ; la vieille voiture s'accordait aux belles résidences défraîchies, aux jardins abandonnés, à l'odeur antique des eucalyptus.

Le soir nous dînions sur une des terrasses de *L'Atlantica*, attentifs au scintillement des lumières, au murmure des vagues, à la tiède et humide caresse de l'air. Nous déjeunions souvent dans des *churrascarias*. Devant des feux de bois se dressent des parterres de piques en fer, verticalement fichées dans le sol, où sont embrochés des quartiers de porc, de mouton, de bœuf : c'est ainsi que, dans le sud, les gauchos font cuire la viande. Le *churrasco* est servi dans un appareil qui maintient la pique à l'horizontale ; nulle part au monde je n'ai mangé de viande aussi succulente ; les Européens goûtent peu le manioc dont on l'accompagne ; frit, bien accommodé, je le trouvai délectable ; l'odeur de bois brûlé embaumait l'air.

Au Brésil, le plus modeste hôtel-restaurant s'intitule « boîte³ » ; à Copacabana il y a aussi beaucoup de « boîtes » au sens que nous donnons à ce mot, mais les Amado les ignoraient. Nous allâmes seulement dans ces bars sombres qu'on appelle « les petits enfers » parce que, sur un fond d'alcool et de musique, il s'y déroule des idylles plus ou moins vénales. C'est là que, venu à Rio pour le congrès du Pen-Club, Graham Greene, fuyant les discussions littéraires, passa, en solitaire, le plus clair de son temps.

Nous avions eu une immédiate sympathie pour Jorge, pour Zélia ; à Rio, nous devînmes intimes : nous ne pensions pas, à notre âge, ayant vu dépérir déjà tant de liens, connaître encore la gaieté d'une amitié neuve. Fille d'un communiste tué par des policiers, et communiste elle-même, Zélia avait rencontré Jorge au cours d'une campagne électorale ; il l'avait conquise de haute lutte contre un mari qu'elle n'aimait plus ; depuis quinze ans ils formaient un couple heureux et vivant. Zélia devait à son origine italienne un naturel et une fraîcheur juvéniles ; elle avait du caractère et de la chaleur, un regard aigu, la langue vive ; je trouvai sa

présence tonique et c'est une des rares femmes avec qui je riais. Chez Jorge aussi la retenue et la passion s'équilibraient : on sentait, derrière sa pondération, de grands tumultes dominés. Il était sensible à ce qu'il appelait « les petites bonnes choses de la vie » : les nourritures, les paysages, le charme des femmes, la conversation, rire. Soucieux des autres, toujours prêt à les comprendre et à les aider, il avait des aversions décidées et beaucoup d'ironie. Solidement enraciné dans la terre brésilienne, il y jouissait d'une situation privilégiée : dans le moment où un pays travaille à surmonter ses divisions, il honore comme des héros les écrivains et les artistes qui lui reflètent l'unité nationale à laquelle il aspire. Tout ce qui savait lire au Brésil connaissait *Gabriella* et dans aucun pays je n'ai vu un auteur jouir d'une si universelle popularité. Aussi à l'aise dans un « quartier d'invasion » que chez un milliardaire, il pouvait nous introduire chez le président Kubitschek comme chez la « mère des saints ».

Jeune, il avait, sous Vargas, fait de la prison. Plus tard, le P. C. étant interdit, il s'était exilé avec Zélia. Ils avaient passé deux ou trois ans en Tchécoslovaquie, à une époque difficile. Ils avaient connu Paris, l'Italie, Vienne, Helsinki, Moscou, le Pakistan, l'Inde, la Chine, et j'en oublie. Dans les congrès et les voyages, il faisait souvent équipe avec le poète cubain Nicolas Guillen et le Chilien Neruda ; pour tromper l'ennui des visites officielles, il leur jouait des tours. Assistant à Pékin à un opéra, entre Guillen et un interprète, il en retransmit à Guillen une version qui le scandalisa par son obscénité. A quelques jours de là, ils eurent avec des écrivains chinois une discussion sur le théâtre. « Je ne comprends pas, dit Guillen indigné, que vous respectiez les traditions au point de conserver des scènes pornographiques dans les pièces que vous montrez au peuple. » Les Chinois parurent stupéfaits ; Amado étouffait de rire et Guillen soudain comprit : « Ah ! toi ! » dit-il, sans rire du tout. A Vienne, Amado envoyait à Neruda des télégrammes : « Au plus grand poète d'Amérique latine », pour faire enrager Guillen. Cependant, il mit celui-ci dans la confidence d'une lettre, de sa confection, où une admiratrice s'offrait à Neruda. Au petit déjeuner, Neruda la leur lut, puis s'assombrit : « Quelle sottise ! elle a oublié de me donner son numéro de téléphone ! » Zélia et lui savaient une foule d'histoires sur une foule de gens.

Elle suivait des cours à l'Alliance française et parlait très bien français. Jorge s'exprimait avec moins de correction, mais couramment, comme la plupart des Brésiliens que nous rencontrâmes. Ils avaient en commun quelques « brésilianismes » ; au lieu d'individu, homme, bonhomme, type, Amado disait monsieur. « Ce monsieur-là a une tête qui ne me revient pas... je crois que c'est un sale monsieur. » Pour nous annoncer nos rendez-vous, il disait : « Vous avez trois compromis cet après-midi » ; il y avait là une subtilité qui nous plaisait trop pour que nous l'ayons jamais relevée.

Les Amado habitaient à deux minutes de notre hôtel un grand appartement dallé et vitré, plein de livres ; les étagères étaient couvertes d'objets d'art populaire : de tous les coins du monde ils avaient rapporté des vases, des jarres, des jouets, des boîtes, des poupées, des statuettes, des terres cuites, des céramiques, des instruments de musique, des masques, des miroirs, des broderies,

des bijoux. Un oiseau de couleur tendre volait en liberté à travers le studio. Ils avaient un fils, une fille, d'environ douze et huit ans. Le fils, Juan, sollicité par le journal du lycée d'interviewer Sartre s'y refusa longtemps : « Il dit qu'il n'a plus rien à dire à la jeunesse », objectait-il⁴. Une amie française habitait chez eux, et le frère de Jorge, un journaliste, y venait souvent. Ce fut pour nous un foyer. Presque chaque soir nous y buvions des batidas à la maracuja, au cajou, au citron, à la menthe ; quelquefois nous y dînions ou, si nous sortions, ils nous accompagnaient. Jorge organisait nos rencontres, il nous défendait contre les importuns avec une patience têtue qui en irrita plus d'un ; un journaliste éconduit, dans un article venimeux, l'accusa de nous séquestrer. Les déjeuners officiels, avec des universitaires, des écrivains, des journalistes, avaient lieu au bord de la baie ; l'endroit était si beau, la nourriture si bonne que je m'ennuyais à peine.

Ultima Hora publiait *Ouragan sur le sucre*. Rubem Braga, et un de ses amis, un catholique de gauche, décidèrent de l'éditer. Nous en discutâmes avec eux. Nous revîmes Di Cavalcanti. A travers la *Tijuca*, des routes en lacets nous conduisirent chez Niemeyer : il habitait, sur les hauteurs, une villa, son œuvre, qui ressemblait à une sculpture abstraite plutôt qu'à une maison ; un toit abritait la terrasse, le studio s'ouvrait de partout sur le ciel. Il nous offrit des gin-tonic et nous causâmes comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Bâtir de toutes pièces une ville, c'est pour un architecte une chance extraordinaire ; il savait gré à Kubitschek de la lui avoir offerte et de l'avoir soutenu contre chacun et tous. Mais il était communiste — comme aussi Costa qui avait conçu le plan de la nouvelle capitale — et il se posait des questions dont il compta nous parler plus longuement à Brasília.

A part Villa-Lobos, nous ne connaissions guère la musique brésilienne. Les « écoles de samba » où se prépare le Carnaval n'étaient pas encore ouvertes. Amado nous fit entendre des disques. Il invita un compositeur qui chanta en jouant de la guitare. L'auteur de la pièce *Orfeo negro* organisa pour nous une soirée. (Il n'aimait pas du tout le film qui, disait-il, l'avait trahi : tous les Brésiliens que je vis reprochaient à Marcel Camus d'avoir donné de leur pays une image facile et mensongère.) Nous rencontrâmes chez lui une bande de garçons et de filles de la *Bossa Nova* qui jouèrent du piano, de la guitare et qui chantèrent, dans un style si discret que par comparaison le plus « cool » des jazz brûle. Sartre me dit en sortant qu'en présence des jeunes filles il éprouvait la même gêne qu'Algren, au Carrousel, devant les travestis. Il regardait avec agrément le plaisant visage, le généreux modelé d'une femme, et il se trouvait en train de lorgner une fillette de treize ans !

Nous passâmes une soirée chez Josué de Castro dont ses ennemis disaient, avec beaucoup d'injustice : « La faim le nourrit bien. » Il était aussi intéressant que ses livres, et drôle. De jeunes technocrates nous parlèrent de l'économie brésilienne ; puis on causa à bâtons rompus : entre autres choses, des accidents de toute espèce, si fréquents au Brésil. Les tramways de Rio sont surchargés de grappes humaines qu'une secousse suffit à détacher du convoi : « Et ce n'est rien à côté

des trains de banlieue », nous dit Amado ; souvent des voyageurs roulent sur le ballast, se blessent, se tuent. Castro et Amado, qui avaient pourtant fait le tour du monde plutôt trois fois qu'une, avouaient que dans les avions brésiliens, il mouraient de peur⁵, et Niemeyer, dirent-ils, pour aller de Brasilia à Rio, ce qui lui arrive souvent, fait dix-huit heures de voiture plutôt que de voler une heure. Faute de routes et de chemins de fer, le Brésil a le réseau aérien le plus développé du monde après celui des U. S. A., mais un équipement très insuffisant. Ce pays — et c'est la raison d'un trait frappant chez les Brésiliens, le bluff — vit très au-dessus de ses moyens ; il a déjà un orteil dans l'avenir : industries prospères, cités modernes, pétrole en abondance ; mais il y entre avec les pauvres instruments légués par le passé : vieux rafiots, vieux coucous, vieilles guimbardes, routes crevassées, laboratoires, techniques et cadres insuffisants ; alors il se casse la gueule. En outre, comme dans tous les pays vassaux d'un impérialisme étranger — Cuba avant Castro, la Chine avant Mao — la corruption sévit ; face à un peuple d'une insondable misère et sans défense, les riches forment une espèce de mafia qui ne songe qu'à se remplir les poches, et au plus vite : constructions, transports, vaccins, aliments, les normes de la sécurité les plus élémentaires ne sont pas respectées. Les aléas que comportait au siècle dernier toute entreprise, les Brésiliens les ont à peine réduits alors que leurs opérations se sont sur tous les plans — hommes, matériel, espace. — démesurément multipliées⁶. Incendies dans les *favelas*, échafaudages qui s'écroulent, bacs qui coulent, camions chargés de paysans qui chavirent dans les fossés, quelque chose dans ces désastres me rappelait l'Italie, en gigantesque ; en Italie, on attend que les ouvriers se soient tués pour s'inquiéter des conditions où ils travaillent : mais on s'inquiète ; au Brésil, non : la main d'œuvre est surabondante, les vies humaines ne valent pas un clou.

A la fin de la soirée vint Prestes. J'avais lu le livre qu'Amado a écrit sur lui. Capitaine en 1924, il se rallia avec son bataillon à une révolution pauliste qui échoua ; pendant six ans, avec une colonne de mille cinq cents hommes, il sillonna le Brésil, poursuivi par la police et prêchant la révolte. Au cours de cette première « longue marche », il se convertit au communisme. En 1935, il tenta de soulever l'armée contre Vargas et fut condamné à quarante-six ans et huit mois de prison. Sa femme d'origine allemande, eut les seins coupés par les « chemises vertes » et fut livrée aux Allemands : elle mourut dans un camp. En 45, après le départ de Vargas, il fut libéré et il prit la tête du parti communiste brésilien, alors le plus considérable du continent. Le parti fut dissous en 47 par Dutra, et Prestes se réfugia dans la clandestinité. Mais en 55, ayant rallié au candidat nationaliste, Kubitschek, les voix communistes, il put désormais vivre à découvert. La situation des communistes est curieuse : le parti demeure interdit ; mais au nom de la liberté individuelle, chacun a le droit d'être communiste et de se réunir avec des gens de la même opinion. Prestes ne ressemblait plus au jeune et beau « chevalier de l'espérance » des temps héroïques. Dans un long exposé dogmatique, il attaqua les ligues paysannes et prêcha la modération : le Brésil deviendrait un pays socialiste, à condition de ne rien faire pour ça. Il parlait sur

les places publiques en faveur de Lott, le candidat gouvernemental, dont mes amis se dégoûtaient de jour en jour davantage. « Je voterai pour lui, mais il me mettra en prison », disait Amado. Pourquoi les communistes ne proposaient-ils pas un homme qui, sans le déclarer ouvertement, les représenterait ? Ils étaient trop peu nombreux, ils ne tenaient pas à se compter. La bataille électorale ne concernait que la moitié de la population : les analphabètes ne votent pas et les paysans ne savent ni lire ni écrire. Les Brésiliens pourtant se disent démocrates et jusqu'à un certain point c'est vrai ; ils ignorent la morgue ; maîtres et domestiques vivent, superficiellement, sur un pied d'égalité ; à Itabuna, quand le gérant de la *fazenda* nous a offert un verre, le chauffeur qui nous conduisait a bu au salon avec nous. Le clivage se fait plus bas ; les gérants ne traitent pas en égaux, pas même en hommes, les travailleurs des plantations. Jusqu'à un certain point aussi, les Brésiliens refusent le racisme. Presque tous ont du sang juif, parce que la plupart des Portugais qui émigrèrent en Amérique du Sud étaient des Juifs ; presque tous ont du sang noir. Pourtant, j'ai constaté dans les milieux bourgeois un antisémitisme assez vif. Et jamais nous n'avons aperçu dans les salons, les universités⁷, ni dans nos auditoriums un visage chocolat ou café au lait. Sartre en fit tout haut la réflexion pendant une conférence, à Saint-Paul, puis il se ravisa : il y avait un Noir dans la salle ; mais c'était un technicien de la télévision. La ségrégation est économique, soit ; le fait est que les descendants des esclaves sont tous restés prolétaires ; et dans les *favelas*, les pauvres Blancs se sentent supérieurs aux Noirs.

Ça n'empêche pas les Brésiliens d'être attachés à leurs traditions africaines. Tous ceux que j'ai rencontrés subissaient l'influence des cultes nago. S'ils n'étaient pas, comme Vivaldo, persuadés de l'existence des saints, ils croyaient du moins à leurs pouvoirs. Quand la « mère des saints » nous révéla le nom de nos patrons, Amado nous assura qu'une consultation faite par une autre prêtresse donnerait les mêmes résultats. Grand dignitaire du *candomblé*, il en observait les préceptes. Repoussant un plat de haricots, il dit à Sartre : « Mon saint me les défend ; vous vous êtes Oxala ; tout ce qui est blanc vous est permis. » Il souriait ; mais certainement il aimait mieux céder à des superstitions que prendre le risque de s'en moquer. Sartre interrogea Zélia, fille des villes, rationaliste et positive : sans croire au surnaturel, elle hésitait à n'y pas croire. Le père d'Amado souffrait d'un cancer et il pensait qu'un esprit malin le torturait. Zélia convoqua un spirite ; toute la maisonnée prit part à la séance de conjuration et la femme de ménage tomba en transes ; les douleurs du vieillard disparurent ; chaque fois qu'elles revinrent, le spirite les chassa. « Que penser ? » disait Zélia. Elle portait habituellement le collier sacré aux couleurs de son saint. Un petit fait nous parut significatif. Quelqu'un avait donné à Sartre une amulette qui lui assurait la protection d'Oxala. Après un dîner, chez un journaliste, les convives félicitèrent la cuisinière. Zélia lui dit en désignant Sartre : « Il a le même saint que vous. » Sartre montra son amulette : la cuisinière crut qu'il la lui donnait et la prit en remerciant. Le lendemain, le journaliste téléphona à Amado : Sartre ne regrettait-il pas ce cadeau irréflecti ? Ne voulait-il pas qu'on le lui restitue ?

Un matin, nous raconta Zélia, un ami, O., qui voulait être député, lui demanda de le conduire avec sa femme avant l'aube au sommet de la Tijuca. Obéissant aux prescriptions d'un *babalaô* ils descendirent de l'auto, en sortirent un panier d'œufs, et s'en promènèrent sur le corps une douzaine qu'ils jetaient au fur et à mesure dans un ravin. Ils devaient distribuer de nuit des aumônes ; ils battirent la ville pour trouver un mendiant et finirent par réveiller un vagabond couché sur un banc. O. ne fut pas élu. Il se présenta de nouveau pendant notre séjour et il organisa une cérémonie *umbanda* à laquelle Amado nous proposa d'assister. L'auto de Zélia traversa Rio derrière la camionnette électorale d'O. couverte de papillons. *Votez pour O.* Le petit Juan Amado y avait pris place et il criait à travers le haut-parleur : « Votez pour O. Votez pour Sartre, pour Amado. Ne votez pas pour O. » La camionnette faisait des détours pour ramasser ici et là des agents électoraux. Il nous a fallu deux heures pour arriver dans le secteur nord ; nous avons erré dans de lointains faubourgs avant de trouver un jardin où des banderoles annonçaient le meeting qu'O. tiendrait en fin d'après-midi. Des broussailles cernaient la grande maison rustique où une « mère des saints » élevait une douzaine d'enfants adoptifs ; ils dormaient en vrac dans les lits, ils jouaient sous les arbres. Très noire, très grasse, magnifiquement vêtue, elle nous a fait admirer un autel analogue, en beaucoup plus riche, à ceux de Bahia. L'immense table où nous devions déjeuner était encore nue. Dans la cuisine, au jardin, des femmes s'activaient autour des fourneaux. Nous défaillions de faim quand vers trois heures on servit enfin le riz aux crevettes, le porc frit, succulents, mais un peu gâchés par un pompeux discours d'O. Comme nous avions des « compromis » à Rio, nous avons filé au milieu du banquet. O. fut de nouveau battu aux élections.

La gauche brésilienne envisageait d'établir d'étroites relations économiques avec les jeunes nations d'Afrique noire. Elle reprochait à Kubitschek sa visite à Salazar : les Brésiliens ont connu la dictature et la détestent, et le colonialisme leur répugne ; les exilés portugais que nous avons rencontrés, démocrates au Portugal, avaient, par rapport à l'Afrique, une attitude fasciste : ils souhaitaient que fût réprimée la révolte des Angolais. Les Brésiliens qui ont conquis leur indépendance il y a seulement cent quarante ans prennent toujours parti pour les peuples qui la revendiquent. C'est pourquoi Sartre éveilla chez eux tant d'échos quand il parla de l'Algérie et de Cuba ; de Cuba surtout. La révolution castriste les mettait directement en cause ; ils vivaient eux aussi sous la coupe des U. S. A. et le problème de la réforme agraire les préoccupait.

A Récife, au grand soulagement du consul de France, un gros homme cordial, Sartre parla de l'Algérie sans attaquer de front, le gouvernement. A Bahia aussi, il fut modéré. Quand l'Université de Rio — marquant par là son libéralisme — lui ouvrit un amphithéâtre pour qu'il y tint une conférence de presse, il avait décidé de manger le morceau. Aux questions qu'on lui posa sur de Gaulle, sur Malraux, il répondit sans ambage. Toute la presse rendit compte de ce dialogue et désormais, à Rio, à Saint-Paul, quotidiens et hebdomadaires publièrent dans chaque numéro des photos de Sartre et des commentaires détaillés de ses activités.

Il vint énormément de monde à la conférence qu'il donna à l'Université, et aussi à celle qu'organisèrent de jeunes technocrates, sur le système colonial ; elle eut lieu à leur Centre d'études, et la salle fut trop petite pour contenir le public qui se massa sur les balcons et dans les jardins. Les auditeurs et l'orateur suaient à grosses gouttes, au point que, lorsqu'il s'arracha aux applaudissements, la chemise de Sartre était bleue, son veston ayant déteint. Rubem Braga réalisa le tour de force de sortir *Ouragan sur le sucre* avant notre départ, et Sartre accepta, par solidarité avec Cuba, de signer publiquement son livre ; pour la même raison, et malgré mes scrupules, je m'assis à côté de lui dans un hall brillamment décoré, devant une table chargée de volumes tout frais, et je signai aussi. Un des acheteurs, pour faire plaisir à Sartre, lui offrit un portrait de De Gaulle qu'il avait peint et encadré de ses mains. A l'Université je parlai — non par goût, mais parce qu'on me l'avait demandé — de la condition de la femme.

La colonie française nous manifesta une hostilité sans équivoque. Non seulement Sartre exposait — dans des conférences, des articles, des interviews, à la radio, à la télévision, etc. — ses points de vue sur l'Algérie et sur de Gaulle, mais il rendit visite au représentant du G. P. R. A. qui habitait à Copacabana avec sa femme, une française qui avait été institutrice en Algérie. Nous vîmes chez eux de faux numéros d'*El Moudjahid*, truqués par les services psychologiques de l'armée française. Ils jugeaient très important le travail que Sartre était en train d'accomplir pour leur cause⁸.

Notre séjour à Rio fut coupé par celui, d'une semaine environ, que nous fîmes à Saint-Paul, à une heure de distance par avion. « Vous ne préférez pas une bonne nuit tranquille en wagon-lit ? » suggéra Amado. Il se résigna de bonne grâce. A l'arrivée, il y avait foule sur l'aérodrome, surtout des jeunes qui portaient des pancartes : *Cuba si, Yankee no* et qui acclamèrent Sartre et Castro. Nous fûmes pris en mains par la « Société Sartre », par des étudiants et de très jeunes professeurs.

La ville n'est pas belle, mais elle déborde de vie. C'est un des berceaux du Brésil : les jésuites s'installèrent là au milieu du XVI^e siècle et les *bandeirantes* en partirent à la conquête de l'intérieur. C'en est aussi la cité la plus moderne : de larges artères, des viaducs, de hauts buildings, une foule affairée, un trafic intense, une profusion de petites boutiques et de riches magasins. De 1900 à 1960, elle avait passé de quatre-vingt mille habitants à trois millions et demi et elle n'avait pas encore fini de se construire : partout des immeubles inachevés. Nous remarquâmes cependant que les maçons ne travaillaient qu'au ralenti et, sur certains chantiers, pas du tout : l'énorme inflation à laquelle le pays avait été acculé entraînait une récession ; beaucoup d'entreprises étaient abandonnées. On nous promena dans le quartier italien, sans caractère, et dans le quartier japonais qui en a beaucoup ; ses habitants sont presque tous japonais ; les magasins vendent des articles japonais, les restaurants servent à la japonaise, des spécialités japonaises. Il y a une zone résidentielle très riche : des jardins fleuris, des maisons de style colonial, des villas ultra-modernes. Il y a aussi des *favelas* ; on parlait

beaucoup du journal tenu par une Noire, Caroline, qui décrivait au jour le jour, avec rudesse, la vie de sa *favela* : un jeune reporter l'avait découverte par hasard et le livre allait être un best-seller⁹. Nous remarquâmes dans les rues populeuses un grand nombre d'affiches qui vantaient les mérites de la doctrine spirite ou qui annonçaient des séances de spiritisme. Je descendis à Santos ; c'était un dimanche, le port dormait. La promenade du bord de mer, avec ses palmiers, ses squares, ses kiosques, ses voitures d'enfants fit ressortir dans ma mémoire la beauté de Copacabana.

Intellectuellement, Saint-Paul, plus industrialisée, l'emportait encore en animation sur Rio. Conférences de presse, télévision, rencontres, discussions avec de jeunes sociologues et de jeunes économistes, signatures de livres, déjeuners avec des écrivains, visite au Musée avec un groupe de peintres qui nous regardaient — quelle épreuve ! — regarder leurs tableaux : nous ne chômons pas. Plus nous les connaissions, plus nous avions de sympathie pour les intellectuels brésiliens. Conscients d'appartenir à un pays qui monte et de qui dépend l'avenir de toute l'Amérique latine, leurs travaux étaient pour eux des actions où ils engageaient leur vie ; leur curiosité était vaste et exigeante ; en général très cultivés, d'esprit rapide, il était profitable et plaisant de causer avec eux. Ils avaient un souci aigu des problèmes sociaux. Avec les *favelas* éparpillées dans leurs villes, les Brésiliens ne peuvent pas oublier la misère ; elle les blesse dans leur orgueil national ; elle conteste leurs sentiments démocratiques : même à droite, ils s'en préoccupent et cherchent à la combattre¹⁰. L'aile progressiste de la bourgeoisie et les intellectuels sont amenés à prendre des positions révolutionnaires. Nous avons été frappés par un fait, qui se retrouve dans toute l'Amérique latine : de grands propriétaires, de très riches industriels sont communistes ; seul le socialisme, pensent-ils, peut affranchir leur pays de l'impérialisme des U. S. A. et sauver la masse de leurs compatriotes d'une dégradation qui rejaillit sur eux. Bien entendu, ce sont des exceptions, et les intellectuels ne jouent qu'un rôle réduit. Il ne faudrait pas conclure que la révolution est pour demain.

Ultima Hora arrangea pour Sartre, un matin, une rencontre avec des dirigeants syndicalistes. A ses questions ils ne répondirent pas tous les mêmes choses ; mais quelques faits précis se dégagèrent de cette conversation que d'autres, par la suite, confirmèrent. Les ouvriers brésiliens viennent seulement d'émerger de la paysannerie : ils ont été paysans ou leurs pères l'étaient ; comme leur niveau de vie est considérablement plus élevé que celui des campagnes, ils se sentent des privilégiés. Leurs intérêts ne sont en rien solidaires de ceux des affamés du Nord-Est, ni même des journaliers du Sud. Certains sont fortement conscients d'appartenir à une classe exploitée ; mais tous estiment qu'aujourd'hui une certaine collaboration avec le grand capital s'impose. L'attitude de celui-ci est ambiguë. Il souhaite s'appropriier les ressources du Brésil, qui sont actuellement en très grande partie sous la coupe de sociétés américaines ; mais il a besoin pour se développer de l'aide financière des U. S. A. ; il en combat l'impérialisme tout en le favorisant. Dans la mesure où il vise à industrialiser le pays et à le rendre

économiquement indépendant, les prolétaires voient dans ses réussites une promesse de prospérité : c'est le sens de l'appui apporté à Kubitschek, puis à Lott, par les communistes. Abstraction faite de sa subordination à l'Amérique, la situation du Brésil rappelle celle de l'Italie, le Nord et le Sud s'inversant, mais elle est plus tragique, à cause du sous-développement et de l'étendue du territoire. L'unité nationale joue contre le Nord car les grands propriétaires de cette région investissent leurs bénéfices dans les industries du Sud, ce qui interdit au Nord tout développement. Voués à la faim, les paysans sont en situation révolutionnaire ; mais la dispersion, l'inanition, l'ignorance ne favorisent pas en eux l'apparition d'une conscience de classe et ils n'ont de prise à peu près sur rien ; le prolétariat est conscient et il a des moyens pratiques de lutter : mais sa situation n'est pas révolutionnaire. Quant à la petite bourgeoisie, à Cuba le manque de débouchés l'a dressée contre Batista ; ici, l'industrialisation autorise ses espoirs et elle accepte l'ordre établi. Avant longtemps, estimaient tous nos interlocuteurs, le socialisme n'aurait pas ses chances au Brésil.

De nouveau, je parlai des femmes dans une grande salle fleurie et parfumée, devant des dames harnachées qui pensaient le contraire de ce que je disais ; mais une jeune avocate me remercia au nom des femmes qui travaillent. La condition des femmes brésiliennes est difficile à définir. Elle varie selon les régions : dans le Nord-Est, une jeune fille — même si elle vit dans une *favela* — n'a aucune chance de se marier si elle n'est pas vierge ; elle est étroitement surveillée par son entourage. Les grandes villes industrielles du Sud sont beaucoup plus libérales. Au Brésil, le divorce n'existe pas. Mais si un homme et une femme, dont l'un est marié, décident de vivre ensemble, ils l'annoncent dans les journaux. Ils sont considérés dans les milieux les plus collet monté comme un couple légitime et leurs enfants ont droit au nom et à l'héritage du père. C'est très bien, mais la rançon, c'est qu'en quittant son foyer une mère perd tous droits sur ses enfants. Et quand un homme meurt, seule la première épouse est légataire : la compagne qui a partagé sa vie sans contrat officiel ne touche pas un cruzeiro.

Sartre fit une conférence littéraire et une autre sur le colonialisme dans une salle de théâtre de six cents places ; à notre arrivée, c'était complet et plus de quatre cents personnes piétinaient devant les portes que défendaient des policiers ; on entendait leurs cris impatients tandis que Sartre commençait à parler. Soudain, le barrage forcé, ils se ruèrent dans la salle, s'assirent par terre et se collèrent aux murs, au milieu des applaudissements. Deux Français demandèrent la parole pour défendre « l'Algérie française » ; on aurait dit des compères chargés par Sartre de ridiculiser ses adversaires ; l'un d'eux était d'ailleurs un demi-fou notoire. Un professeur et un prêtre français assurèrent Sartre de leur solidarité.

On essaie, au Brésil, de décentraliser l'enseignement supérieur. Une université venait de se créer à Araraquara, ville de quatre-vingt mille habitants, à quelques heures de route de Saint-Paul. Le professeur L. voulant se faire de la publicité, manœuvra tant et si bien que Sartre finit par accepter d'y aller parler de la dialectique devant des philosophes et du colonialisme avec des étudiants. Nous

partîmes au soir tombant, et, selon des dispositions prises par Amado, nous nous arrêtàmes pour la nuit dans la *fazenda* de M., le directeur de l'*Estado de São Paulo*. C'est un journal de droite, mais très différent de ceux de chez nous : j'ai dit qu'il menait une campagne contre la misère des *favelas* ; des gens de gauche y écrivaient ; il faisait à Sartre et à ses conférences une considérable propagande. En tant que « libéral » opposé au dirigisme de Vargas, M. avait été en prison avec Amado et ils gardaient des relations courtoises. Des reporters nous photographièrent pour le compte du journal. Pendant le dîner, M. nous parla du problème noir. « Nous ne sommes pas du tout racistes, expliqua-t-il, seulement — c'est notre faute — nous n'avons pas su élever les Noirs à notre niveau intellectuel et moral. Alors, forcément, ils restent au bas de l'échelle sociale. » A l'autre bout de la table, ses trois grands fils grinçaient des dents : ils auraient sans doute exprimé les mêmes idées, mais plus adroitement. Le père, étonnamment vert malgré son âge avancé, s'emporta contre les femmes qui fument : le tabac exaspérait, selon lui, les névroses propres à notre sexe. Sa femme, qui semblait avoir les nerfs bien en place, nous conduisit aux vastes chambres vieillottes qu'on avait préparées pour nous.

Au réveil, je fus éblouie par l'éclat des arbres, de l'herbe, des fleurs de la passion, des hibiscus, des bougainvillées jaunes, orange, roses, violettes. Nous visitâmes la plantation : le café arraché, brûlé, jeté à la mer, ce scandale abstrait des années 28, c'était ces plants vert sombre qui couvraient des plateaux ; le noyau blanchâtre de leurs petits fruits n'avait presque aucun goût. Vaste et monotone, mais plaisamment vallonné, avec de grands arbres à l'horizon, le paysage semblait heureux, sous le ciel léger. Mais Amado nous avait décrit le rude travail de la cueillette ; il ne dure que quelques semaines pendant lesquelles les ouvriers agricoles sont logés par le propriétaire ; il les garde parfois jusqu'à l'année suivante, mais s'il décide de diminuer la main-d'œuvre ou de la renouveler, c'est son droit : ils partent chercher de l'embauche ailleurs. En bas du parc des M., sur un des côtés de la cour où séchaient les grains de café, une salle d'école abritait une vingtaine d'enfants : l'an prochain, la plupart se trouveraient sans doute à des centaines de kilomètres ; ils auraient du mal à apprendre à lire. Les maisons des journaliers étaient plus décentes que les soues d'Itabuna, mais très pauvres.

A Araraquara, Sartre avala quelques sandwiches, et vers deux heures il entra dans l'amphithéâtre tendu de banderoles : « Vive Cuba ! Vive Sartre ! Vous avez parlé des *bohios* : parlez des *favelas*. » Les étudiants discutèrent avec Sartre sur les possibilités, au Brésil, d'une révolution analogue à celle de Castro. Sartre leur posa des questions sur les ligues paysannes, il leur parla de la nécessité d'une réforme agraire. « On dirait qu'ils sont tous révolutionnaires ! » dis-je à Amado, avec qui je me promenai un peu plus tard dans le désert d'un dimanche, tandis que Sartre révisait des notes : « Quand ils seront devenus des médecins, des avocats, ça leur passera, me dit-il. Ils ne réclameront rien de plus qu'un capitalisme national, indépendant des U. S. A. Le sort des paysans n'en sera pas changé. » Comme nous regagnions la maison du professeur L., nous vîmes apparaître des autos, des camions, des camionnettes, des cars : une énorme foule

qui revenait d'un match de football ; les Brésiliens en sont fanatiques.

Sartre parla sur la dialectique. Nous partîmes tard. ; nous dînâmes dans une *churrascaria* et la nuit était avancée quand nous quittâmes la grand-route pour nous rendre à la *fazenda* de M. où nous devons de nouveau dormir ; le chauffeur se perdit dans les chemins de terre qui passent entre les plantations. Enfin nous aperçûmes une petite lumière au loin, nous nous guidâmes sur elle, la perdant, la retrouvant, tournant autour sans réussir à l'atteindre. A deux heures du matin seulement la voiture s'arrêta en bas du perron : les lampes étaient allumées, les portes ouvertes ; nous gagnâmes nos chambres. Encore un exemple de cette hospitalité brésilienne qui fut un des charmes de notre voyage. Quand je sortis, le matin, je rencontrai dans le couloir Amado hilare, car il n'aimait pas le professeur L. : « Ce pauvre monsieur a failli avoir un coup de sang ! » me dit-il. En dépliant le journal, L. avait lu la manchette : « Sartre prêche la révolution. » Il avait poussé un gémissement : « Je suis un homme fini ! »

Sartre était devenu très populaire parmi les jeunes. Deux ou trois fois, à Saint-Paul, nous nous arrangeâmes pour passer la soirée seuls. La rudesse de la ville s'estompait, les piétons marchaient moins vite, un Noir passait en chantant ; nous goûtions, après le tumulte du jour, ce calme rêveur. Souvent des autos s'arrêtaient : « Pouvons-nous vous emmener quelque part ? »

A Rio, à tous les coins de rue, des étudiants nous abordaient. « Que pensez-vous de vous monsieur Sartre ? » demanda une jeune fille à la fin d'une conférence : « Je ne sais pas, répondit-il en riant, je ne me suis jamais rencontré — Oh ! que c'est dommage pour vous ! » dit-elle avec élan. Un représentant du gouvernement français se trouva à Rio en même temps que nous ; il y eut un cocktail en son honneur ; un ami brésilien, passablement éméché — d'après son propre récit — le prit à partie : « Ce n'est pas vous la France : c'est Jean-Paul Sartre. » L'officiel sourit ; puisque le Brésil faisait un triomphe à Sartre, il eût été maladroit de priver la France de ce fleuron : « Ce sont deux aspects de la France », dit-il. Les intellectuels brésiliens savaient gré à Sartre d'incarner *l'autre* aspect. Rio nous décerna le titre de « citoyens d'honneur ». Nos diplômes nous furent remis au cours d'une brève réception.

Nous avions du mal à nous procurer des journaux français ; mais par des lettres et des coups de téléphone nos amis nous renseignaient sur ce qui se passait en France. Le procès Jeanson s'ouvrit le 7 septembre ; les avocats souhaitaient la présence de Sartre ; mais il avait pris des engagements avec les Brésiliens et il ne voulait pas abandonner l'action qu'il menait chez eux au profit de l'Algérie. Il estima qu'une lettre aurait autant de poids qu'un témoignage oral. De Rio à Paris, le courrier n'arrive pas vite et même il risque de se perdre en route. Par téléphone, Sartre exposa longuement à Lanzmann et à Péju ce qu'il voulait déclarer devant le tribunal et il les chargea de rédiger le texte, qui fut lu le 22 septembre :

« Me trouvant dans l'impossibilité de venir à l'audience du tribunal militaire, ce que je regrette profondément, je tiens à m'expliquer de façon un peu détaillée sur l'objet de mon précédent télégramme. C'est peu, en effet, que d'affirmer ma

“solidarité totale” avec les accusés : encore faut-il dire pourquoi. Je ne crois pas avoir jamais rencontré Hélène Cuénat, mais je connais assez bien, par Francis Jeanson, les conditions dans lesquelles travaillait le « réseau de soutien » dont on fait aujourd’hui le procès. Jeanson, je le rappelle, compta longtemps parmi mes collaborateurs, et si nous ne fûmes pas toujours d’accord, comme il est normal, le problème algérien, en tout cas, nous réunit. J’ai suivi jour après jour ses efforts, qui furent ceux de la gauche française pour trouver une solution à ce problème par les moyens légaux. Et c’est seulement devant l’échec de ces efforts, devant l’évidence impuissance de cette gauche, qu’il s’est résolu à entrer dans l’action clandestine pour apporter un soutien concret au peuple algérien en lutte pour son indépendance.

« Mais il convient ici de dissiper une équivoque : la solidarité pratiquée avec les combattants algériens ne lui était pas seulement dictée par de nobles principes ou par la volonté générale de combattre l’oppression partout où elle se manifeste ; elle procédait d’une analyse politique de la situation en France même. L’indépendance de l’Algérie en effet est acquise. Elle interviendra dans un an ou dans cinq ans, en accord avec la France ou contre elle, après un référendum ou par l’internationalisation du conflit, je l’ignore, mais elle est déjà un fait, et le général de Gaulle lui-même, porté au pouvoir par les champions de l’Algérie française, se voit aujourd’hui contraint de reconnaître : “Algériens, l’Algérie est à vous.”

« Donc, je le répète, cette indépendance est certaine. Ce qui ne l’est pas, c’est l’avenir de la démocratie en France. Car la guerre d’Algérie a pourri ce pays. L’amenuisement progressif des libertés, la disparition de la vie politique, la généralisation de la torture, l’insurrection permanente du pouvoir militaire contre le pouvoir civil, marquent une évolution que l’on peut sans exagération qualifier de fasciste. Devant cette évolution, la gauche est impuissante, et elle le restera si elle n’accepte pas d’unir ses efforts à la seule force qui lutte aujourd’hui réellement contre l’ennemi commun des libertés algériennes et des libertés françaises. Et cette force, c’est le F. L. N.

« C’est à cette conclusion qu’était parvenu Francis Jeanson, c’est celle à laquelle je suis parvenu moi-même. Et je crois pouvoir dire qu’ils sont aujourd’hui de plus en plus nombreux les Français, surtout parmi les jeunes, qui ont décidé de la traduire en actes. On a une meilleure vision des choses lorsqu’on prend contact comme je le fais en ce moment en Amérique latine, avec l’opinion étrangère. Ceux que la presse de droite accuse de “trahison” et qu’une certaine gauche hésite à défendre comme il le faudrait, sont largement considérés à l’étranger comme l’espoir de la France de demain et son honneur d’aujourd’hui. Il ne se passe pas de jour sans qu’on me questionne sur eux, sur ce qu’ils font, ce qu’ils sentent ; les journaux sont prêts à leur ouvrir leurs colonnes. Les représentants des mouvements de réfractaires “jeune résistance” sont invités dans des congrès. Et la déclaration sur le droit à l’insoumission dans la guerre d’Algérie à laquelle j’ai donné ma signature, au même titre que cent vingt autres universitaires, écrivains, artistes et journalistes, a été saluée comme un réveil de l’intelligence française.

« Bref, il importe à mon avis de bien saisir deux points de vue que vous m'excuserez de formuler un peu superficiellement mais il est difficile dans une telle déposition d'aller au fond des choses.

« D'une part, les Français qui aident le F. L. N. ne sont pas seulement poussés par des sentiments généreux à l'égard d'un peuple opprimé et ils ne se mettent pas non plus au service d'une cause étrangère, ils travaillent pour eux-mêmes, pour leur liberté et pour leur avenir. Ils travaillent pour l'instauration en France d'une vraie démocratie. D'autre part, ils ne sont pas isolés, mais ils bénéficient des concours de plus en plus nombreux, d'une sympathie active ou passive qui ne cesse de grandir. Ils ont été à l'avant-garde d'un mouvement qui aura peut-être réveillé la gauche, enlisée dans une misérable prudence. Elle aura mieux préparé à l'inévitable épreuve de force avec l'armée, ajournée depuis mai 1958.

« Il m'est évidemment difficile d'imaginer, à la distance où je suis, les questions qu'aurait pu me poser le tribunal militaire. Je suppose pourtant que l'une d'elles aurait eu pour objet l'interview que j'ai accordée à Francis Jeanson pour son bulletin *Vérité pour*, et j'y répondrai sans détour. Je ne me rappelle plus la date exacte ni les termes précis de cet entretien. Mais vous les retrouverez aisément si ce texte figure au dossier.

« Ce que je sais en revanche, c'est que Jeanson vint me trouver en tant qu'animateur du "réseau de soutien" et de ce bulletin clandestin qui en était l'organe, et que je l'ai reçu en pleine connaissance de cause. Je le revis depuis à deux ou trois reprises. Il ne me cacha pas ce qu'il faisait et je l'approuvai entièrement.

« Je ne pense pas qu'il y ait dans ce domaine des tâches nobles et des tâches vulgaires, des activités réservées aux intellectuels et d'autres indignes d'eux. Les professeurs de la Sorbonne, pendant la Résistance, n'hésitaient pas à transmettre des plis et à faire des liaisons. Si Jeanson m'avait demandé de porter des valises ou d'héberger des militants algériens, et que j'aie pu le faire sans risque pour eux, je l'aurais fait sans hésitation.

« Il faut, je crois, que ces choses soient dites : car le moment approche où chacun devra prendre ses responsabilités. Or, ceux-là mêmes qui sont le plus engagés dans l'action politique hésitent encore, par on ne sait quel respect de la légalité formelle, à franchir certaines limites. Ce sont les jeunes au contraire, appuyés par les intellectuels, qui comme en Corée, en Turquie, au Japon, commencent à faire éclater les mystifications dont nous sommes victimes. D'où l'importance exceptionnelle de ce procès. Pour la première fois, en dépit de tous les obstacles, de tous les préjugés, de toutes les prudences, des Algériens et des Français, fraternellement unis par un combat commun, se retrouvent ensemble dans le box des accusés.

« C'est en vain qu'on s'efforce de les séparer. C'est en vain aussi qu'on tente de présenter ces Français comme des égarés, des désespérés ou des romantiques. Nous commençons à en avoir assez des fausses indulgences et des "explications psychologiques". Il importe de dire très clairement que ces hommes et ces femmes ne sont pas seuls, que des centaines d'autres déjà ont pris le relais, que

des milliers sont prêts à le faire. Un sort contraire les a provisoirement séparés de nous, mais j'ose dire qu'ils sont dans ce box comme nos délégués. Ce qu'ils représentent, c'est l'avenir de la France et le pouvoir éphémère qui s'apprête à les juger ne représente déjà plus rien. »

Toute la presse française considéra ce témoignage comme un défi que le gouvernement se devait de relever. M. Battesi, député de Seine-et-Marne, dans une question écrite, demanda des poursuites contre lui. « *Sartre*, écrit P.-H. Simon, *place le gouvernement dans l'alternative ou de l'épargner, c'est-à-dire de se montrer faible, ou de le frapper, c'est-à-dire de s'affaiblir en entrant en conflit avec un esprit considérable.* » D'autre part, à propos du manifeste des 121 que désapprouvaient *L'Express* et *L'Humanité*, une information contre X. avait été ouverte. Le 8 septembre *Paris-Press* titrait à la une : « Jean-Paul Sartre, Simone Signoret et cent autres risquent cinq ans de prison. » L'ambassade française de Rio claironnait qu'à son retour à Paris Sartre serait arrêté. Le gouvernement annonça que désormais la provocation à l'insoumission entraînerait de un à trois ans d'emprisonnement ; elle serait plus sévèrement punie si elle émanait d'un fonctionnaire. Quand nous quittâmes Rio, plusieurs signataires avaient été inculpés, entre autres Daniel Guérin, Lanzmann, Marguerite Duras, Antelme, Claude Roy. Au cours d'un banquet, M. Terrenoire, alors ministre de l'Information, avait déclaré : « *Sartre a remplacé Maurras et c'est une dictature anarchique et de suicide qui prétend s'imposer à une intelligentsia égarée et décadente.* » Des pages entières des journaux étaient consacrées au réseau Jeanson, aux « 121 » en général, à Sartre en particulier. Insultes et menaces pleuvaient.

*

Avec Amado, son frère et Zélia, nous atterrîmes un matin à Belo Horizonte, capitale de l'État des Mines Générales qui regorgea naguère d'or et de diamant. Niemeyer avait promis de nous envoyer de Brasília une auto-camionnette et un chauffeur : personne ; le voyage commençait mal. Enfin, la voiture apparut, conduite par un homme moustachu. Nous vîmes, au bord d'un lac bleu, une chapelle de Niemeyer et dans la ville une autre de ses œuvres, un très bel immeuble qui a l'air de bouger quand on tourne autour.

Nous passâmes l'après-midi à Sabará, jadis peuplée de chercheurs d'or ; dans le Musée de l'or, vieille maison de style colonial où se pesait et se gardait l'or, des échantillons, des pépites, des instruments, des maquettes, des panoramas, ressuscitaient le passé. Avec ses rues étroites, ses toits de tuile, Sabará ressemblait à une bourgade d'Europe. Dans ses églises, aux moulures tarabiscotées, aux murs rouges et bleus, nous remarquâmes avec surprise que sur les fresques, Dieu, les anges, les saints, avaient les yeux bridés : les peintres portugais avaient séjourné à Macao.

Nous avions vu déjà des œuvres mineures de l'Aleijadinho¹¹, cet esclave aux mains rongées par la lèpre, qui est le plus grand sculpteur et le plus grand architecte du Brésil colonial. Nous montâmes la rue centrale de Congonhas, très raide, étroite, pleine de détrit, d'infirmes, d'enfants aux yeux affamés, jusqu'au

terreplein où se dresse une église qu'il a édifiée, et douze statues de prophètes taillées dans de la pierre à savon ; plusieurs sont très belles, dans leur rudesse inspirée, et l'ensemble saisit. De ce parvis au bas de la colline, dans des kiosques en verre, des personnages de plâtre, plus grands que nature figurent les scènes de la Passion ; de couleurs criardes, réalistes et théâtraux, ils prouvent que l'Aleijadinho était prolifique, mais pas toujours avec discernement. A Ouro Preto, nous sentîmes son génie : c'était lui qui avait conçu ces admirables façades, le jeu savamment équilibré de leurs courbes où la lumière se prend au piège, la diversité de leur dessin.

Nous arrivâmes à la nuit tombante dans la capitale de l'or noir. L'hôtel où nous avons dormi était une œuvre de jeunesse de Niemeyer : il aimait tant, alors, les escaliers qu'il en avait mis dans toutes les chambres. Au matin, je découvris au-dessous de mon balcon des toits d'un rouge éteint, des rues tortueuses, des jardins, des terrasses, ça et là la tache vive de fenêtres jaunes ou bleues, tout autour, des collines couvertes de verdure lustrée ; des escaliers montaient vers de lointaines églises ; un air tendre et léger qui sentait la campagne caressait mes poumons. Nous partîmes à pied. D'église en église, de place en place, nous avons descendu, monté des rues et des escaliers, traversé des ponts anciens ; parmi les vieilles maisons peintes, on nous désigna celle où avait été arrêté Tiradentes — l'arracheur de dents — qui conspira en 1788 contre la domination portugaise : une statue s'élève, à Rio, sur la place où il fut pendu et écartelé. Un musée est consacré, sur la place principale d'Ouro Preto, aux *Inconfidentes* dont il était le chef. Je quittai à regret Ouro Preto : c'est un endroit où j'aimerais m'arrêter longtemps.

Le lendemain matin, à Belo Horizonte, nous attendîmes à nouveau longuement le chauffeur. En route, nous comprîmes la raison de ses retards : les casiers de la voiture étaient remplis de montres et de bijoux qu'il comptait revendre dans les villes où nous nous arrêterions. Il cumulait, expliqua-t-il à Amado, la fonction de chauffeur et celle de flic, qui lui fournissait de fructueux contacts avec un corps de métier très important au Brésil : les contrebandiers. Il leur confisquait ou leur achetait à bas prix leurs marchandises que les habitants de Brasilia, coupés du monde, payaient très cher. Il décrivait ses combines avec une innocence typiquement brésilienne, nous dit Amado, ravi.

Nous roulâmes toute la matinée sur une route infiniment droite, à travers le *cerrado* : des broussailles, des arbustes épineux, des arbres rechignés, sans une feuille verte ni une fleur, sauf, de loin en loin, insolites, d'énormes grappes violettes se balançant parmi les branchages dépouillés. Pendant des heures nous n'aperçûmes pas un hameau, pas une maison, mais seulement, deux ou trois fois, un de ces « animaux farouches » dont a parlé La Bruyère : pieds nus, en haillons, décharné, un paysan. Malgré la résistance du chauffeur-flic, qui n'estimait pas le lieu propice à son commerce, nous nous arrêtâmes pour déjeuner, en plein désert, dans la ville artificielle qu'a fait surgir, au bord du San-Francisco, la construction d'un « boulder ». Ouvriers, ingénieurs, techniciens avec leur famille, environ quinze mille personnes vivent dans ces baraques, posées sur des cailloux, entre des

barbelés. Pour entrer, nous avons dû montrer nos papier d'identité. Un responsable nous a escortés et nous a fait visiter le colossal barrage, encore inachevé, qui permettra d'irriguer la région. Après avoir déjeuné dans la baraque qui servait de restaurant, nous avons repris notre morne route. La ville où nous nous arrêtaâmes à la nuit possédait un aéroport, mais pas l'électricité ; nous nous sommes promenés, après dîner, dans des rues noires qui sentaient la campagne et où se bousculaient à tâtons des gens qui revenaient d'une réunion électorale ; de loin en loin brillaient les lampes à acétylène ou les bougies d'un bistrot ; nous bûmes de la *cachaça* tandis qu'explosaient, sans entrain, quelques pétards. Pendant toute une journée encore, ce fut la même brousse et la solitude ; le soir, enfin, nous atteignîmes Brasília.

« Une maquette grandeur nature », ai-je noté. J'ai appris à regret que je me rencontrais avec Lacerda : « Une exposition d'architecture grandeur nature. » C'est cette inhumanité qui saute d'abord aux yeux. L'avenue principale, large de 160 mètres, longue de quelque 30 kilomètres, est incurvée, mais si légèrement qu'elle semble rectiligne ; toutes les autres artères lui sont parallèles ou la coupent à angle droit, des croisements en trèfles évitant tout danger de collision. On ne peut circuler qu'en auto. Et d'ailleurs, quel intérêt trouverait-on à flâner entre les *quadra* et *super quadra* de six à huit étages, bâtis sur pilotis, dont de superficielles variations n'atténuent pas l'élégante monotonie ? On prévoit un quartier réservé aux piétons qui imitera l'enchevêtrement des *calle* vénitiennes : on prendra la voiture pour aller à dix kilomètres, marcher. Mais la rue, ce lieu de rencontre entre riverains et passants, magasins et résidences, véhicules et piétons — grâce à ce brassage capricieux, toujours imprévue — la rue, aussi captivante à Chicago qu'à Rome, à Londres qu'à Pékin, à Bahia qu'à Rio, parfois déserte et rêveuse, mais dont le silence même est vivant, la rue, à Brasília n'existe et n'existera pas. Chaque ensemble d'habitation, quinze mille personnes, possède son église, son école, ses magasins, ses terrains de jeu. Niemeyer se demanda devant nous avec tristesse : « Peut-on faire une architecture socialiste dans un pays qui ne l'est pas ? » ; et il se répondit : « Non, évidemment. » La ségrégation sociale est plus radicale ici qu'en aucune autre ville, car il y a des « blocs » luxueux, d'autres médiocres, d'autres très modestes : leurs habitants ne se mélangent pas ; les enfants riches ne coudoient pas les pauvres sur les bancs de la classe ; ni au marché, ni à l'église la femme du haut fonctionnaire ne frôle celle de l'employé. Comme dans les *suburbs* américains, ces communautés ne concèdent à leurs membres qu'un minimum d'intimité privée : chacun étant le même que tous n'a rien à cacher à personne ; Brasília ressemble à cette ville de cristal qu'avait imaginée Zamiatine dans *Nous autres* : des vitres mangent toutes les façades et les gens n'éprouvent pas le besoin de tirer leurs rideaux ; le soir, la largeur des avenues permet de voir, du haut en bas, vivre les familles dans les pièces illuminées. On appelle certaines allées résidentielles où s'alignent des maisons basses « la télévision du *catingo*¹² » : à travers les larges baies des rez-de-chaussée, les ouvriers, aux chemises rouges de terre, regardent les riches dîner, lire le journal ou regarder leur propre télévision. Il paraît qu'il y a des employés, des secrétaires

qui raffolent de Brasilia. Mais les ministres gardent la nostalgie de Rio et Kubitschek a dû menacer de leur demander leur démission pour les contraindre à s'installer dans la nouvelle capitale. De minuscules avions à réaction leur permettent de sauter en une heure d'une ville à l'autre.

Cependant, sur la place des Trois-Pouvoirs, chacun des monuments bâtis par Niemeyer est beau : le Palais du gouvernement, la Haute Cour de Justice, les deux gratte-ciel où sont les bureaux, les demi-sphères inversées qui abritent la Chambre des députés et le Sénat, la cathédrale, en forme de couronne d'épines : ils se correspondent et s'équilibrent avec de subtiles asymétries et de francs contrastes qui comblent le regard. Niemeyer nous fit remarquer que les brise-soleil, si importants dans les édifices brésiliens modernes, jouent le même rôle que jadis les volutes de l'art baroque : on se défend de la lumière en éludant la ligne droite. Il nous expliqua quels problèmes il avait dû résoudre pour réaliser certaines prouesses : l'élan à l'horizontale d'un brise-soleil suspendu sur le vide étonne tous les visiteurs. Grâce à ses extravagances mesurées, dans ces palais pour fonctionnaires, on échappe — enfin ! — au fonctionnel.

Très loin, à dix kilomètres au moins, se dresse le *Palais de l'Aurore* où réside le Président et que flanque une chapelle en spirale, parfaite. Il se reflète dans un bassin où deux nymphes de bronze sont occupées à se coiffer : elles figurent, raconte-t-on, les filles de Kubitschek s'arrachant les cheveux parce qu'on les relègue à Brasilia. Comme nous roulions sur une piste, à travers la brousse, le maire, qui nous escortait ce jour-là, nous dit d'un ton animé : « Ah ! voilà l'ambassade de France ! » Je me retournai ; sur une pancarte on lisait : *Ambassade de France* ; d'autres pancartes indiquaient d'autres ambassades.

Le Brasilia Palace, à un kilomètre du Palais de l'Aurore, est aussi de Niemeyer et joli, mais on y étouffe ; et quel exil ! Même en auto, aller acheter une bouteille d'encre ou un bâton de rouge c'était une expédition pénible à cause de la chaleur et de la poussière. Le vent, le sol résistent aux décisions des bâtisseurs. Partout des tourbillons de terre incandescente les narguent. Sur la place des Trois-Pouvoirs, il faudrait des fortunes pour recouvrir d'asphalte la latérite rouge. Les hommes ont tiré du désert la plus arbitraire des métropoles ; le désert la leur reprendra si jamais leur obstination fléchit ; il la cerne, menaçant. Le lac artificiel ne rafraîchit pas le regard : cette plaque d'eau bleue semble le reflet terrestre du ciel en feu.

Amado et Niemeyer nous ont introduits auprès de Kubitschek ; nous eûmes avec lui, dans son bureau, une brève conversation très formelle. Il considère Brasilia comme son œuvre personnelle. Sur la place des Trois-Pouvoirs se trouve un musée, de Niemeyer, consacré à l'histoire de la nouvelle capitale. On dirait une sculpture abstraite ; c'est simple, inattendu et très beau ; malheureusement, d'une des parois surgit, plus grande que nature et verte, la tête de Juscelino ; au-dessous, sont gravés des éloges à tout casser qu'il a inspirés. Le dimanche, les gens se rendent en pèlerinage — où iraient-ils ? autour de Brasilia il n'y a exactement *rien* — à la maison de bois où il faisait de brefs séjours au temps où les travaux commençaient ; ils la visitent, prennent un verre au café qu'ombragent quelques arbres, et contemplent la statue qui porte inscrit sur son socle : le Fondateur, et le

récit de ses exploits.

Si on a besoin d'un billet d'avion, d'un médicament, de n'importe quoi, on va à une vingtaine de kilomètres, à la « ville libre », où la construction n'est pas réglementée. Aussitôt les plans de Brasília tracés, on a bâti à toute vitesse des baraques en bois dont on a fait des boutiques, des hôtels, des restaurants, des agences, des habitations. On dirait une ville du Far-West mais, au lieu de chevaux et de charrettes, des autos, des camionnettes, des camions sillonnent dans un vacarme étourdissant les chaussées rouges ; les magasins diffusent des musiques fracassantes, les voitures publicitaires hurlent des slogans. Sur les trottoirs, c'est la cohue ; on vous écrase les pieds, la poussière rougit vos souliers, elle entre dans vos oreilles, elle irrite vos narines, elle vous pique les yeux, le soleil vous matraque : pourtant on est heureux, parce qu'on se retrouve sur la terre des hommes. Il y a souvent des incendies ; le bois, par cette sécheresse, s'enflamme vite ; juste avant notre arrivée, un quartier avait brûlé ; pas de victimes, mais des décombres, des épaves, des meubles noircis, des ferrailles, des matelas éventrés. On oubliait cette tristesse en voyant dans la rue les « catingos » se frapper sur l'épaule et rire. Ils ne riaient pas à Brasília. Le jour, ils travaillaient ; le soir parfois, ils rôdaient d'un air morne à travers ce monde qu'ils bâtissaient et qui n'était pas pour eux.

Pour les comprendre, il fallait me rappeler les bêtes humaines croisées sur la route, les taudis de Récife, et tout ce que je savais du Nord-Est. Je venais de lire *Le Chemin de la faim*, où Amado raconte un ancien exode à travers la *catanga* ; alors les paysans flagellés par la famine — les *flagellados* — partaient à pied vers le sud, et bien peu survivaient. Maintenant ils s'entassaient dans des tombereaux qu'on appelle « perchoirs de perroquet ». Surchargés, conduits par un chauffeur qui force sur la *cachaça*, ils versent souvent dans le fossé : les journaux signalent discrètement une vingtaine, une cinquantaine de morts. Parfois — on m'a dit que ce fut le cas pour Brasília — quand un entrepreneur a besoin de main-d'œuvre, il paie au convoyeur une petite somme pour chaque recrue. Une fois sur les chantiers les hommes ne peuvent qu'accepter les salaires et les conditions de vie qu'on leur impose. Les ouvriers de Brasília s'entassaient dans des « villes satellites », des *favellas* géantes, à vingt ou trente kilomètres de leur travail. Je remarquais que les conducteurs des camions qui les transportaient à travers la ville les traitaient avec une incroyable brutalité : ils ne ralentissaient pas aux arrêts, les *catingos* devaient sauter en marche, souvent ils roulaient sur le sol ; on m'a dit qu'il leur arrivait de se blesser, ou même de se tuer¹³.

J'ai entendu de nombreuses discussions sur Brasília. Depuis près de cent ans les dirigeants du Brésil pensent à transporter la capitale à l'intérieur, et ce projet a toujours été populaire. Oui, mais Brasília n'occupe pas le centre réel du pays : à la lisière d'immenses étendues inexplorées, c'est un poste de la « dernière frontière ». Et ces brousses ne seront pas récupérées par la civilisation avant longtemps. Un agronome allemand à qui on parlait de les cultiver répondit : « Soit. Mais il faudrait importer des milliers de bulldozers, de camions, de tracteurs. Et puis des tonnes d'engrais... Et aussi la terre. » Il n'existe aucune ressource agricole,

minière, ni industrielle autour de Brasilia. Elle risque de demeurer longtemps un *suburb* lointain de Saint-Paul et de Rio, avec pour liaison une seule route — celle que nous avons suivie — et des avions. Justement, nous a dit Kubitschek, par son existence, Brasilia oblige à créer un réseau routier, qui unifiera le pays : on a commencé à bâtir à travers la forêt vierge la chaussée qui rattachera Belem à Brasilia. Les adversaires répondent que les travaux ont déjà coûté en cruzeiros et en vies humaines un prix qu'aucun avantage pratique ne compensera, sinon le passage de la contrebande de Belem — voitures américaines, parfums, etc. — à Saint-Paul et à Rio. Le fait est que le Nord-Est n'a pas besoin de débouchés puisqu'il ne produit presque rien ; il risque au contraire que son pauvre artisanat — les manufactures de souliers par exemple — ne soit ruiné par l'afflux des marchandises paulistes. Les capitaux engloutis dans Brasilia auraient dû servir à le doter d'un réseau local de routes, à l'irriguer et à y implanter des industries. Amado reconnaissait que Brasilia était un mythe : mais, disait-il, Kubitschek n'a pu obtenir des adhésions, des crédits, des sacrifices que parce qu'il s'appuyait sur un mythe ; à des entreprises plus rationnelles, mais moins fascinantes, la nation les eût refusés. Peut-être. Je garde l'impression d'avoir vu naître un monstre dont le cœur et les poumons fonctionnent artificiellement grâce à des procédés (l'un coût mirobolant. En tout cas, si Brasilia survit, la spéculation va s'en emparer. Les terrains qui bordent le lac, et qui devaient, dans la conception de Lucio Costa, demeurer propriété publique, la municipalité a commencé à les concéder à des acheteurs privés. Voilà encore une des contradictions brésiliennes : la cité numéro un de ce pays capitaliste a été édifiée par des architectes ralliés au socialisme. Ils ont fait de belles œuvres et un grand rêve, mais ils ne pouvaient pas gagner.

Je souhaitais voir des Indiens. Amado nous dit qu'il s'en trouvait à quelque huit cents kilomètres, dans une île fluviale immense et presque déserte où Kubitschek venait de fonder une nouvelle ville, la plus occidentale du Brésil. Le gouverneur de l'île nous y invita. Amado, à qui décidément l'avion plaisait peu, resta à Brasilia. Son frère et Zélia s'embarquèrent avec nous dans le petit appareil mis à notre disposition ; nous y étions seuls avec le pilote et un steward. Nous survolâmes des savanes d'un sombre vert changeant, encore vierges. Au bout de deux heures, le fleuve apparut, enserrant entre ses bras géants une île dont on ne distinguait pas la fin. « Les Indiens seront à l'aérodrome », dit le pilote en riant. Il ne plaisantait pas. Nous les aperçûmes au loin, presque nus, plumes en tête, arcs en main, leurs cheveux raides encadrant leur visage peint en rouge et en noir. « Vous voulez aller à eux ou qu'ils viennent à vous ? » nous demanda-t-on comme nous sortions de la carlingue. Nous allâmes. Ils nous saluèrent par des cris dénués de conviction. Des femmes se tenaient derrière eux, en haillons quotidiens, des enfants sur les bras, l'air flabies. Nous nous sentions affreusement gênés par cette mascarade et par notre rôle idiot. Échange de sourires, poignées de main ; ils nous donnèrent — comme on le leur avait prescrit — des armes, des flèches, des diadèmes en plumes qu'il fallut poser sur nos têtes. Puis, par une chaleur de

braise, nous visitâmes leur village : contre une haie de bambous, de vastes tentes pleines de femmes et d'enfants, couchés par terre ou dans des hamacs. Protégés par le gouvernement, ils pêchent, ils cultivent quelques lopins de terre, ils fabriquent avec de l'argile des poupées, des vases qui sont vendus à leur profit, ou dont ils font cadeau aux visiteurs — qui en échange remettent à la fondation une somme d'argent. Nous emportâmes des coupes en terre cuite, décorées de motifs noirs et rouges, et des figurines : des femmes assises ou debout, qui berçaient leurs enfants ou qui travaillaient. Dans l'ombre des tentes, je remarquai de pauvres perroquets déplumés : on avait cueilli sur leur dos les parures qu'on nous avait offertes. Lavés de leur cérémonieux maquillage, quelques hommes avaient l'air robustes et sereins ; les femmes, bien qu'elles eussent, nous dit-on, beaucoup d'influence sur la communauté, paraissaient dégénérées. Arrachés à leur condition naturelle, sans être assimilés comme ceux des « réserves » du Nouveau Mexique, ces Indiens menaient une existence aussi artificielle que les fauves d'un zoo. Le pilote avait proposé de nous emmener, à une heure d'avion, voir une tribu moins domestiquée : j'espérais que nous pourrions y aller après un déjeuner rapide.

Une jeep nous transporta au centre — cantine, dortoir, dispensaire — où habitaient les gens de la fondation. Il y avait, un jeune médecin qui méprisait aveuglément les Indiens et deux barbus qui, les aimant, méprisaient très lucidement les autres Blancs. Récemment, ils avaient manqué être massacrés par une tribu du Matto Grosso, mais ça n'avait rien changé à leurs sentiments. Ils auraient pu nous renseigner sur ce village mais, détestant les touristes qui viennent regarder des hommes comme des bêtes curieuses, ils nous tournèrent le dos avec une très sympathique impolitesse. Nous restâmes assis sous la véranda, regardant, de l'autre côté du vaste fleuve qui coulait en contrebas, le dangereux Matto Grosso. Enfin on entendit le vrombissement d'un avion : le gouverneur et le ravitaillement. Le gouverneur nous dit bonjour, il vida une bouteille de bière sans en offrir à personne et se coucha dans un hamac. On commença d'entasser sur des jeeps, et sur un canot automobile, des tables, des chaises, des caisses de vaisselle, des victuailles : nous mangerions dans la nouvelle ville de Kubitschek, à des kilomètres de là. Quand ? J'avais faim, j'avais soif, j'avais chaud, cette expédition me semblait idiote. Un ancien cacique vint fumer sa pipe près de nous et nous tint des discours en portugais. Quelqu'un nous raconta que lorsqu'il avait été nommé cacique, un de ses cousins lui avait disputé cet honneur et s'était plaint à Vargas, venu visiter le village. « Que le meilleur gagne », dit le Président qui les invita à lutter. Le cousin l'emporta. On blâmait beaucoup Vargas d'avoir remis en question la décision de la tribu. Vers trois heures nous montâmes dans un canot. Le soleil me martelait la tête, le fleuve même jetait des flammes. Un des barbus se baignait près du débarcadère, avec précaution, car les eaux sont infestées de petits poissons carnivores aux dents rapides. Il ne se joignit pas à notre groupe. « Où est la ville ? » demandais-je. On me montra un hôtel destiné au tourisme, mais pas encore aménagé. Bel exemple de bluff brésilien ! Le site avait de la grandeur : des plages de sable blanc, le fleuve couleur d'acier, et l'infini

des plateaux broussailleux, sous un ciel métallique. Mais quel torride dénuement ! Nous nous réfugiâmes sous la maison, entre les pilotis — le seul lieu ombré — et tandis que des femmes dressaient la table, le médecin fit tourner des disques de Carlos Gardel. Zélia arracha des mains du gouverneur une bouteille de bière et nous bûmes. Enfin on servit le riz aux crevettes ; j'étais si affamée que je n'avais plus faim. Sartre faisait des efforts de conversation. « Très intéressant », répondait-il aux propos du gouverneur. « L'hôtel attirera certainement de jeunes couples en voyage de noces. — Très intéressant. » Il posa même des questions : « Y aura-t-il des avions pour les amener ? » L'excès de sa bonne volonté déclencha chez Zélia un tel fou rire qu'elle sortit de table, et feignit d'admirer un arbuste aux fleurs cotonneuses ; une des convives de précipita pour lui indiquer les toilettes.

Pas question d'aller voir l'autre village ; d'ailleurs, administré lui aussi par des Blancs, il ne nous aurait pas appris grand-chose. Les seules tribus intéressantes sont inaccessibles et dangereuses. Beaucoup de hors-la-loi se cachent dans la région, ils sont armés et s'amuse à tuer les « sauvages » : les autorités ont fait exécuter un de ces assassins sous les yeux des Indiens ; mais ça n'a pas suffi à les rassurer ; quand ils aperçoivent un Blanc, ils attaquent.

Il était six heures quand le bateau nous ramena au centre. Le médecin était resté à l'hôtel, avec la jeep. « Si on ne part pas immédiatement, il faut passer la nuit ici », dit le pilote. L'aérodrome de Brasília n'est pas éclairé la nuit et il est interdit d'y atterrir après le coucher du soleil. Sartre bondit : « Allons à pied ! » Malgré notre chargement de poteries, nous fîmes au pas de course le kilomètre qui nous séparait de l'aéroport. Nous étions installés, les hélices tournaient quand le médecin apparut ivre mort, agitant les bras. On le hissa, il s'affala de tout son long et s'endormit. Nous soupirâmes d'aise en nous retrouvant tous les quatre.

Peu de jours après, les Amado s'envolèrent pour Rio. J'étais émue en les quittant. Nous allions remonter vers le Nord, et nous partirions de Manaus pour La Havane : nous y étions invités et des billets d'avion devaient nous attendre dans une agence ; sinon nous irions à Récife prendre l'avion pour Paris. Après six semaines d'une telle entente, il était difficile d'imaginer que nous ne les reverrions plus avant des années ; ou peut-être jamais.

Le recteur de Fortaleza, rencontré à Récife, nous avait invités. La fraîcheur du vent étonnait, si près de l'Équateur ; quel plaisir, de retrouver le bondissement de la mer, et une vraie ville ! Voici de nouveau les *jandadas* aux voiles blanches, un marché couvert aux fortes odeurs, d'étroites rues commerçantes — tissus, souliers, vêtements, pharmacies — des places capricieuses, des squares, des kiosques et un pullulement humain. Sartre fit une conférence, il y eut un déjeuner officiel, dans un club au bord de la mer, et un cocktail dans les jardins du rectorat où la chorale des étudiants chanta des chansons folkloriques. Mais il nous resta de grands loisirs. Nous nous asseyions le soir sous les frondaisons vernissées d'un square, à la terrasse d'un café-restaurant où des soldats venaient

boire avec de jeunes putains ; ils les pêchaient dans le proche quartier des bordels : une section de la grouillante *favella* qui s'écrasait contre la mer ; dans ses bistrots largement ouverts, dans ses allées, hommes et femmes riaient et causaient, rapprochés, par-delà la vénalité de leur commerce, par leur commune pauvreté. Un soir, au soleil couchant, je traversai un autre morceau de la *favella* : ces crépuscules étaient émouvants par leur rapidité ; à peine la lumière de l'après-midi fléchissait-elle que déjà l'horizon flambait et c'était la nuit. Les *jangadas* échouées sur la grève avaient l'air de grands oiseaux morts ; des hommes, des femmes, venus à pied ou à dos d'âne, achetaient le poisson ramené par les pêcheurs ; ils parlaient à peine et dans la douceur du jour mourant, ce silencieux échange entre déshérités avait la simplicité des trocs primitifs. Quand je revins sur mes pas, des lumignons luisaient dans les baraques de la *favella*.

Dans le petit café du square tournait et retournait un disque qui vantait en musique Janio. Celui-ci débarqua un soir dans notre hôtel avec son escorte. La nuit devint folle. Des bandes de jeunes gens parcouraient les rues en hurlant et en dansant, des balais à la main. Une heure avant son discours, la grande place était couverte de gens armés de balais. Haut-parleurs, pétards, cris et rires. La victoire de Janio paraissait certaine et Sartre l'aurait volontiers rencontré : mais nos amis qui, la mort dans l'âme, votaient pour Lott en auraient été gênés.

Après en avoir tant entendu parler, nous souhaitions voir la *catinga* — la forêt blanche. Un professeur nous confia au chef de la police locale qui parlait français et possédait des terres dans la région. Quinquagénaire, chauve, il commenta en amateur le *Cyrano* de Rostand tandis que nous sortions de la ville. D'abord le paysage fut dominé par de hauts palmiers épineux, les *carnaúba* ; avec leurs troncs on fabrique des palissades et des murs, on couvre les toits avec leurs fibres, on mange leur cœur et leurs fruits ; et surtout on recueille la cire qui protège leurs feuilles contre la sécheresse en les empêchant de respirer et on l'exporte pour en faire des films, des disques, des bougies, des allumettes. Ils appartiennent à de gros propriétaires qui s'opposent, ai-je entendu dire, à l'irrigation de la région. Bientôt, ils disparurent ; il n'y eut plus que des arbustes rabougris, ligneux et épineux, aux mornes feuilles grisâtres ; et des cactus : en forme de cierges, de chandeliers aux multiples branches, d'artichauts géants, de raquettes, de pieuvres, de rosettes, d'oursins. C'est dans cette ingrate nature que fleurirent les illuminés et les *cangaceiros* qui mettaient leur espoir en Dieu ou leur confiance dans leurs armes pour changer leur interminable agonie en une vie humaine. Saints et brigands se sont éteints. Pour combattre la faim, on ne compte plus que sur les *açudes* où s'emmagasine l'eau des pluies : la plupart sont à sec. Nous en vîmes un, grand comme un lac où des hommes venaient avec de petits ânes remplir des tonnelets qu'ils emportaient, souvent très loin ; on aurait pu grâce à cette réserve, fertiliser sur une vaste étendue un sol qui aussitôt mouillé produit : mais aucun système de canalisation n'avait été ébauché. Des économistes prétendent que tout programme d'irrigation du « polygone » est utopique ; l'unique solution serait de transporter la population dans le Sud. D'autres estiment qu'en y mettant le prix on rendrait cette zone cultivable ; d'autres pensent que dès à présent la condition

des paysans serait plus supportable s'ils exploitaient la terre pour leur compte et selon leurs besoins ; mais une vraie réforme agraire exige une révolution, bien improbable¹⁴. Longtemps sans doute les enfants du polygone continueront à manger, faute d'aliments, la terre qui en les nourrissant les tue. Le policier cependant se plaignait qu'au Brésil tout allât trop vite ; on avait prématurément aboli l'esclavage et maintenant on prétendait prématurément éveiller et instruire les paysans. Une panne interrompit ses considérations. Nous fîmes quelques pas dans l'espoir vain de nous abriter à l'ombre d'une maison : le soleil m'écorchait vive.

La voiture réparée, nous dépassâmes un couple qui tenait par la main un petit garçon déguisé en franciscain ; plus loin, une famille se reposait dans un fossé, sous une bâche. La Saint-François était proche, et ce jour-là, un immense pèlerinage envahit la petite ville où nous nous rendîmes. Les pickpockets s'activent pendant la fête, et notre policier venait s'assurer que le service d'ordre était bien en place. Nous déjeunâmes dans une auberge ombreuse ; la patronne n'accepta pas un sou — ni sur le chemin du retour le cafetier chez qui nous bûmes un verre : l'amitié du chef de la police valait bien quelques petits cadeaux.

Dans la rue, on vendait de hideuses images du sanctuaire dédié à saint François ; il était aussi laid qu'elles. Mais le hangar aux ex-voto était encore plus extraordinaire que la sacristie du Seigneur de Bonfim. Au milieu s'amoncelaient les objets de bois que chaque année on brûle sur un bûcher : des poupées sorcières, des bras, des jambes, des pieds, des mains, des têtes, des sexes, des béquilles ; le tas touchait presque le plafond. Sur les murs, des photos, des dessins, des peintures représentaient les accidents auxquels le fidèle avait échappé ou les maladies guéries par saint François : ulcères, plaies, tumeurs, loupes, goitres, pustules, dartres, infirmités, malformations. En plâtre, en cire étaient figurés les organes ou membres malades : foies, reins et d'innombrables sexes ; le temps avait moisi et pourri ces simulacres : à vous dégoûter d'avoir un corps.

Au retour, dans la clémence du soir, la *catinga* paraissait moins implacable. Nous traversâmes un village où des banderoles, des guirlandes, des éventaires annonçaient une fête ; nous croisâmes de vieux tacots chargés de jeunes gens, et des bandes en marche ; les garçons portaient de brillantes chemises vertes, les filles des robes vives ; elles tenaient leurs souliers à la main, pour ne pas les abîmer et pour délasser leurs pieds.

Sartre ne souhaitait guère aller en Amazonie où personne ne nous avait invités. Mais Bost, dans *Les Temps modernes*, avait fait naguère de Manaus une description qui avait enflammé ma curiosité ; Alejo Carpentier, Lévi-Strauss l'avaient ranimée. « Oui, il faut aller en Amazonie, m'avait dit Christina T., les gens ont une autre manière qu'ici de s'ennuyer. » Nous atterrîmes donc, un soir, à Belem. C'était nouveau et agréable de n'être pas attendus, mais les taxis manquaient, et dans la suffocante moiteur de l'aéroport, nous nous sentîmes un peu désemparés. Nous finîmes par en trouver un qui nous conduisit à l'hôtel. Les

chambres étaient une étuve ; dans le bar « air conditionné » on grelottait. Dès qu'on sortait, une chaleur mouillée s'enroulait mollement autour de vous et vous coupait la respiration. Nous n'avions plus que de l'argent français ; l'hôtel le refusa, ainsi que la banque à laquelle je m'adressai ; on m'en indiqua une autre, la seule qui acceptât de changer les devises étrangères : les dollars américains, exclusivement. Que faire ? Je me disputai, en anglais, avec l'employé qui finit par téléphoner à une de ses connaissances. C'était un marchand de curiosités — serpents empaillés, parures en plumes, poteries indiennes — qui m'acheta des francs à la moitié de leur prix. Je m'enquis d'un avion pour Manaus : plus de place avant trois jours. Ça semble long quand le climat et les circonstances interdisent toute activité. Pourtant, j'ai gardé un bon souvenir de Belem. Sur les quais de l'Amazone, dans le marché, entre les éventaires tassés les uns contre les autres, rôdaient des Noirs, des étrangers, des contrebandiers, des aventuriers, toute espèce de gens en vadrouille qui remplissaient aussi les tavernes. L'embouchure du fleuve, large de 350 kilomètres, enferme une île plus grande que la Suisse dont on distinguait, par-delà les eaux massives, les verdure humides. La vieille ville portugaise était demeurée presque intacte : des églises, des maisons de style colonial, des places plantées d'arbres sombres et décorées d'azulejos. Loin du centre, sur de vastes avenues, qui étaient en fait des terrains vagues, des paillotes baignaient dans la luxuriance des bananiers ; des palmiers s'élançaient, superbes, vers le ciel troublé ; du limon jaunâtre montait une odeur de serre chaude, de verdure mourante et de labour. En face de l'hôtel s'étendaient des jardins ; dans un kiosque exotiquement décoré nous mangions des glaces exotiques en regardant passer les flambantes voitures américaines, introduites en contrebande, alors qu'à Rio et à Saint-Paul on n'en voyait presque pas. Telle est la réputation de Belem que Saint-Paul y envoie des parfums qu'on vend comme importés clandestinement de Paris. Toute la journée, des haut-parleurs ambulants pressaient les électeurs de voter pour Janio, et la nuit mille pétards explosaient. Le jour des élections en revanche fut très calme.

Un matin, au bar de l'hôtel, un journaliste aborda Sartre : « C'est moi qui ai été le premier à annoncer votre mort », lui dit-il. Quelques années plus tôt, au cours d'une considérable cuite, il avait télégraphié à son journal que Sartre venait de se tuer en auto aux environs de Belem. Un journaliste parisien avait sonné rue Bonaparte et demandé à la mère de Sartre s'il était en ce moment au Brésil. « Mais non, dit-elle. Il est ici. — Ah ! Bon ! parce qu'on annonce qu'il a eu là-bas un accident d'auto... » Elle avait cru s'évanouir ; elle avait ouvert la porte du bureau pour s'assurer que Sartre s'y trouvait. Cette fantaisie avait valu à son auteur une certaine notoriété. « Ne vous tuez pas en avion, conclut-il parce que cette fois, personne ne me croirait... »

Je survolai l'Amazone, l'infini réseau de ses affluents à travers le verdoisement infini des forêts, à la fois ravie et dépitée, car je savais que je n'en verrais rien de plus. De Manaus un avion part chaque mois ravitailler des comptoirs lointains, où des Indiens viennent s'approvisionner : mais nous n'aurions pas visité leurs villages et, de toute façon, il n'était pas question de rester plus de trois ou quatre

jours à Manaus. On m'avait dit que c'était un endroit surprenant. Devenue à la fin du XIX^e siècle, grâce à l'invention du caoutchouc et à l'hévéa brésilien, une opulente capitale, elle fut ruinée en quelques mois quand, à partir de 1913, les semences volées par l'Anglais Wickam eurent donné naissance à Ceylan, à Java, à d'inégalables plantations d'hévéas. Presque tous ses habitants l'abandonnèrent, il ne resta qu'une carcasse qui commença à se décomposer ; l'implantation de petites industries y ramena une population de 170 000 âmes qui, parmi les vestiges d'une splendeur éteinte, languissent entre la forêt impénétrable et le Rio Negro, seule voie d'accès si on excepte l'avion.

Sur les murs de l'hôtel Amazonas, un bel édifice prismatique construit il y a peu d'années, on voit d'étroites rivières, écrasées par une voûte de verdure où glissent des barques chargées de touristes rieurs qui tiennent en main des fusils. Reproduites sur des prospectus, ces images alléchèrent, voici quelque dix ans, de riches jeunes gens de Saint-Paul qui s'en vinrent goûter à la chasse, à la pêche, au mystère. Ils repartirent sans avoir rien vu ni tiré un coup de fusil, et ils clamèrent leur déconvenue. L'hôtel était à peu près désert. Au contraire de Belem, on gelait dans les chambres, on transpirait dans le bar et dans le restaurant. Dehors, on devenait une loque gluante. A six heures, quand le soleil s'éteignait comme une bougie, une nouvelle vague de chaleur montait du sol, aussi dense que la nuit qu'aucune lumière ne perçait : pas d'électricité à Manaus (l'hôtel, tout de même, possédait un groupe électrogène). La salive séchait dans nos bouches, impossible de manger. Les riches demeures d'autrefois — marbre importé d'Italie, pierre taillée — s'étaient dégradées sans grâce, l'herbe les mangeait ; seul le port vivait, avec ses bateaux chargés de passagers et de marchandises, ses docks flottants, ses maisonnettes qui s'avançaient dans l'eau et le roulement du fleuve noir.

Ici non plus, aucune banque ne se chargeait de cette périlleuse spéculation : changer des francs ; mais un vieux bijoutier alsacien nous fournit des cruzeiros au taux normal et sans histoire. Son ami, l'agent consulaire, autre vieux Français établi depuis cinquante ans en Amazonie et très accueillant, nous fit parcourir en auto la chaussée qui fend la forêt sur quelques kilomètres. Tijuca avait beaucoup plus d'attraits ; ici, on *savait* qu'on était cerné par un océan de chlorophylle, mais on ne voyait que deux rideaux d'arbres ; on aurait pu être n'importe où. L'excursion du lendemain nous dépaysa davantage. L'Amazonie met aujourd'hui ses espoirs dans le pétrole et *Petrobras* la fait prospector. Sur un bateau de la Compagnie, avec le consul et un technicien suisse, nous descendîmes le fleuve : ses flots mordorés sont séparés de l'Amazone blanche par une ligne si nette qu'on la croirait tracée à la main sur un terrain solide. Des pêcheurs assis dans des barques jetaient leurs filets dans les eaux où pullulent les poissons carnivores. Nous remontâmes une rivière jusqu'à des baraquements flottants, réfectoires et dortoirs des ouvriers et techniciens du pétrole ; nous partageâmes leur repas ; puis dans un camion découvert, brutalisés par le soleil, nous arrivâmes à un derrick ; de chaque côté du chemin et autour de la clairière, l'hermétique épaisseur des futaies arrêtaient le regard. On était loin des glauques mystères évoqués par Alejo Carpentier. Je rentrai, épuisée. Au matin, le consul nous fit admirer le plus

absurde des fleurons de Manaus : le théâtre, tout en marbre, coiffé d'une coupole polychrome, où dansèrent et chantèrent les artistes les plus fameux du monde. Je ne tenais plus debout ; la terre avait la fièvre, je baignais dans sa sueur, en sueur moi-même et fiévreuse. Je me couchai. « Partons-nous quand même ? » me demanda Sartre. Oui ; oh oui ! Au sinistre de la ville, à ma fatigue, s'ajoutait l'angoisse de nous sentir coupés du monde. Nous n'avions pas trouvé de billets pour Cuba et nous n'avions pas réussi à atteindre Rio par téléphone. En vain essayions-nous d'échanger des télégrammes avec les Amado. Au Brésil seul fonctionne correctement le service télégraphique américain dont le réseau ne s'étend pas jusqu'à Manaus : il faut une semaine pour qu'une dépêche arrive de Rio, nous dit le consul — si elle arrive. Des choses se passaient à Paris ; l'agence téléphonique m'annonça une communication que j'attendis deux heures : la voix de Lanzmann grésilla au loin, il disait de ne pas rentrer en France avant d'avoir reçu une lettre, il ne m'entendait pas, et sa voix s'éteignit au milieu d'un mot. J'avais hâte de me retrouver à Recife, à Paris. Le consul nous accompagna de nuit à l'aéroport tout en commentant les élections. Le dépouillement du scrutin exige des semaines, tant le pays est vaste et mal desservi : mais Janio l'emportait de si loin que déjà sa victoire était acquise. Le gouverneur de Manaus pourtant avait voté pour Lott : il était de gauche, et honnête. « Il y a deux espèces de gouverneurs, expliqua le consul, les mauvais qui mettent tout l'argent dans leur poche et ne font rien ; et les bons, qui mettent de l'argent dans leur poche, et font quelque chose. »

Dix-huit heures de voyage ; toutes les deux heures, on atterrissait, et dans les petits aéroports je suffoquais. Quand nous arrivâmes vers huit heures du soir, le douanier prétendit fouiller nos bagages : quiconque vient d'Amazonie est soupçonné de contrebande. La colère de Sartre, l'intervention de Christina T. qui était venue nous chercher, nous libérèrent. Je les accompagnai au restaurant malgré ma fatigue car il est indécent, dans le Nord-Est, qu'un homme sorte seul le soir avec une jeune fille. Pour la même raison, je pris part le lendemain à la promenade projetée par Christina. Nous étions heureux de la revoir. Il y avait dans ses révoltes autant de profondeur que de fougue et une grande générosité : elle ne les dirigeait pas contre le conformisme — pour elle, gênant — de son milieu mais contre l'injustice. Le mot de communiste l'effrayait ; elle était parvenue à ses positions actuelles à travers de nombreux préjugés : c'est ce qui en garantissait la sincérité et la solidité. Et puis elle éclatait de vie, elle avait de la gaieté et de l'humour, sur un fond de mélancolie car elle se sentait très seule. Mais j'étais vraiment mal en point. Je me traînai à travers les lugubres marchés des lugubres villages dont elle voulait nous montrer la misère. Pendant deux mois j'avais aimé le Brésil ; je l'aime à travers mes souvenirs : mais à ce moment-là, soudain, j'en ai eu assez à crier de la sécheresse, de la faim, de toute cette détresse.

Toute la nuit je brûlai, au point que le matin je commis l'imprudence de demander un médecin. Un ami du docteur T. — frère de Lucia et de Christina — diagnostiqua : typhoïde ; mais la leur se guérissait en quelques jours. Une piqûre de pénicilline abattit ma fièvre. Il me fit tout de même transporter à

l'hôpital des maladies tropicales.

Jamais je n'oublierai ces journées, leur goût infernal d'éternité. J'avais une chambre à moi, avec une salle de bains, et des infirmières très gentilles. Mais j'étais juste assez vigoureuse et assez affaiblie pour que cette retraite me parût insupportable. Tard dans la nuit, les malades et le personnel jacassaient ; tous les quarts d'heure une horloge carillonnait ; j'eus presque une crise de nerfs, le premier jour, quand on me réveilla à l'aube, alors que je venais seulement de fermer l'œil. Ensuite, je m'habituai au bruit ; dès cinq heures, je me redressais sur mon lit, et le cœur me manquait à l'idée de toute cette journée qu'il me faudrait tuer. J'avais des soucis. Le soir, Sartre avalait mélancoliquement au bar de l'hôtel un ou deux whiskies, et il allait se coucher à dix heures ; pour dormir, il se bourrait de gardénal. Le pharmacien brésilien ne réclame pas d'ordonnance : « C'est pour avaler où pour une piqûre ? » demande-t-il seulement. (Car les Brésiliens se piquent — à la pénicilline, à n'importe quoi — avec une facilité étonnante.) Il lui arriva toute de même de se réveiller à deux heures du matin et de s'ennuyer si fort qu'il se rasa. En sortant du lit le matin, il titubait à mon chevet et un jour qu'on me faisait un goutte-à-goutte, il manqua renverser l'appareil. Depuis l'automne 58, à la moindre alerte, la mort me reprend à la gorge : je l'attendais, je le quittais dans la peur ; et les romans policiers en anglais qu'il m'achetait dans l'unique librairie de la ville suffisaient d'autant moins à m'en distraire que je les avais presque tous lus.

Et puis la lettre annoncée par Lanzmann n'arrivait pas ; et nous n'avions pas de journaux français. L'ambassade de Rio faisait courir avec de plus en plus d'insistance le bruit qu'à son retour Sartre serait jeté en taule. La colonie française de Récife prétendait que ma maladie était diplomatique et que nous craignions de rentrer. En fait, nous avions hâte d'être inculpés comme nos amis. Je détestais me sentir prisonnière dans cet hôpital, mangeant implacablement matin et soir la même soupe au riz et au poulet. De mon lit, j'apercevais des cocotiers tendus vers le ciel d'un bleu délavé, des roseaux, des bambous, des légumes un peu fades et, à l'horizon, la ville ; je me penchais à la fenêtre, je regardais des paillotes et des femmes qui s'activaient autour de petits feux. Il y eut quelques pluies, violentes et rapides, souvent un vent lourd et lent. Envoûtée par ce trop calme paysage, par son silence humide, je me sentais victime d'un maléfice : je ne partirais jamais d'ici. Dans la paix surnoise d'un petit matin où le monde dormait encore, je vis un jeune Noir qui escaladait pieds nus le tronc d'un cocotier : il jeta des noix sur le sol ; agile, gracieux, si près, si loin de moi, sa présence, la mienne, me mirent les larmes aux yeux. Les soirs étaient beaux avec au loin les lumières vertes et rouges de Récife, mais ma gorge se serrait, à cause de cette nuit encore à passer, des cauchemars à conjurer, de cette autre journée qu'il faudrait recommencer.

L'éternité dura sept jours. Je reçus la lettre de Lanzmann. Le procès Jeanson s'était conclu le 4 octobre par un verdict odieux. Les inculpations contre les « 121 » — dont la liste s'était beaucoup allongée — continuaient à pleuvoir. Les signataires n'avaient plus le droit de se produire à la radio, ni à la télévision, ni même d'avoir leurs noms cités au cours des émissions. Vidal-Naquet avait été

suspendu, Barrat arrêté. Debré à Metz, dans un discours, avait dénoncé les « 121 » et leurs « agitations à la fois médiocres et affreuses ». Le 1^{er} octobre on avait procédé à des perquisitions et à des arrestations aux *Temps modernes*, à *Esprit*, à *Vérité et Liberté* ; Domenach, Péju, plusieurs autres avaient été retenus des heures par la police. Le numéro d'octobre des *Temps modernes* avait été saisi. Au cours d'une manifestation, dont la presse avait beaucoup parlé, cinq mille anciens combattants avaient défilé sur les Champs-Élysées en criant : « Fusillez Sartre. » Au nom de tous nos amis, Lanzmann nous demandait de nous arrêter à Barcelone où ils viendraient nous mettre au courant de la situation.

Je dis au médecin que je voulais partir : j'avais la typhoïde, objecta-t-il, l'hôtel me refoulerait. Les sœurs T. qui, avec leur famille, habitaient en ce moment une villa sur la plage, m'offrirent leur maison de Récife. Je passai trois journées dans une chambre à l'antique, qu'un appareil à air conditionné, primitif et bruyant, rafraîchissait à peine : l'été s'annonçait et derrière les vitres la chaleur m'assiégeait. Tôt le matin, des cousins des T. qui logeaient dans la maison d'en face me faisaient porter un petit déjeuner. Une fois, j'eus l'étonnement d'entendre monter du jardin, à six heures, la voix de Sartre : il s'ennuyait tant à ne plus dormir qu'il s'était levé. Le jeune docteur T. vint m'examiner un soir ; il tardait, et je dis à ses sœurs et à Sartre d'aller dîner sans l'attendre ; elles refusèrent : on ne peut pas laisser un homme seul avec une femme, eût-elle mon âge, dans une maison. Elles ne partageaient pas ces préjugés, mais dans toute la rue des cousins les surveillaient. Le docteur m'autorisa à mettre le nez dehors. Au bout d'un quart d'heure de marche dans des rues où l'air me parut épais comme un sirop, Sartre vacillant à mes côtés, je m'abattis, à demi évanouie, à la terrasse d'un café ; je m'évanouis deux jours plus tard, à Rio, au premier déjeuner que nous fîmes avec les Amado dans une *churrascaria* familière.

Le chargé d'affaires cubain, désespérant de nous atteindre au téléphone, était venu à Récife : La Havane insistait pour que nous y passions quelques jours ; la seule manière de nous y rendre était de redescendre sur Rio, à 1 600 kilomètres. Le plaisir de revoir les Amado et Copacabana me fut gâté par ma fatigue ; et j'avais le mal du pays, bien que Lanzmann m'eût répété au téléphone que les ultras voulaient la peau de Sartre.

Le soir de notre départ pour Cuba, une tornade balayait l'aérodrome ; elle ébouriffait, dans le hall d'attente, les palmiers en pots et faisait tourbillonner des papiers. Pendant des heures, hébétés, somnolents, nous attendîmes l'accalmie. Enfin nous embarquâmes. Les moteurs crachaient trop de feu ; c'était une de ces nuits où le pire semble sûr ; quand nous atterrîmes à Belem, dans des ténèbres poisseuses, l'absurdité de me retrouver là confirma mon pressentiment : ce continent était une nasse dont nous ne nous échapperions pas. Je ne me rassérénai qu'en découvrant, le matin, un plateau étranglé entre une falaise et une mer bleu turquoise : Caracas était à nos pieds. Nous nous posâmes. En buvant un café, au buffet, je contemplai étincelant, tous ses hublots recrachant le soleil, l'avion qui nous arracherait d'ici une ou deux heures à ces terres de misère : une vieille femme passait entre les tables, elle ramassait des croûtes de pain, des os de

côtelettes, des restes de blanc d'œuf, et elle les enveloppait dans un papier afin d'en régaler sa famille. Des étudiants demandèrent à Sartre de s'arrêter quelques jours à Caracas : ils nous étaient sympathiques, le Venezuela bougeait. (Il y eut une manifestation d'étudiants cet après-midi même et à quelques jours de là la police en tua plusieurs.) Mais on nous attendait à Cuba et nous brûlions de nous y retrouver.

Un officiel de l'aéroport s'est approché : « Avez-vous un billet de retour ? Votre billet pour Paris ? Non ? Alors vous ne pouvez pas partir : ordres de La Havane. — Mais nous sommes invités, dit Sartre. — Prouvez-le. » Nous n'avions pas un sou en poche pour nous payer des billets de retour, et aucun papier officiel. L'étrincelant avion allait s'envoler sans nous ! Sartre téléphona à l'ambassade cubaine et il se battit contre les fonctionnaires de l'aéroport avec une rage qui finit par emporter le morceau. A la dernière minute, on nous laissa monter. Nous ne devons jamais comprendre les raisons de ce contretemps : les Cubains ne prenaient aucune mesure contre l'immigration.

Enfin, la côte s'est éloignée ! Enfin ! Nous survolions la Jamaïque et on aurait pu croire que d'un coup d'aile nous avions gagné l'Angleterre : des gazons verdoyants, des cottages, flanqués de piscines. Sartre, qui y avait été, me dit qu'aucune colonie au monde n'était plus sinistre. Et bientôt ce fut La Havane où nous attendaient nos amis — sauf Franqui et Arcocha, alors à Moscou — et des musiciens costumés qui grattaient des guitares.

La Havane avait changé ; plus de boîtes de nuit, plus de jeu, plus de touristes américains ; dans l'hôtel Nacional à demi vide de très jeunes miliciens, garçons et filles, tenaient un congrès. Partout, dans les rues, sur les toits, des miliciens faisaient l'exercice. On savait, par des diplomates guatémaltèques, que des troupes d'émigrés cubains et de mercenaires américains s'entraînaient au Guatemala. Ils essaieraient de prendre pied sur l'île et au nom d'un gouvernement fantoche, ils appelleraient les U. S. A. à leur secours. Devant ces menaces, Cuba se raidissait ; la « lune de miel de la révolution » était terminée.

Oltuski n'était plus ministre. Il travaillait à l'Institut que Guevara venait de créer pour l'industrialisation du pays et qu'il nous fit visiter. Les responsables ne nous cachèrent pas leurs difficultés : ils manquaient de cadres ; certains ingénieurs travaillaient, chacun, à la planification de trois ou quatre industries différentes ; et pourtant les capitaux affectés à la création ou à la rénovation d'usines n'avaient pu être employés dans leur totalité.

Nous visitâmes, près de La Havane, une manufacture de tissus : une installation déjà ancienne, aux ateliers bien aménagés, entourée d'arbres et de gazon, avec de confortables maisons pour les cadres et les ouvriers. Le parc était en fête : les ouvriers, leurs femmes, décolletées et parées, leurs enfants, des marchands de glaces et de bonbons. D'un kiosque, au milieu de la pelouse, Sartre dit son amitié pour Cuba. On l'interrogea sur la France et à son tour il posa des questions : quels avantages les travailleurs de la manufacture avaient-ils retirés du

changement de régime ? Des ouvriers allaient répondre : un dirigeant syndicaliste les arrêta et répondit à leur place.

Pendant notre entretien avec les intellectuels, Rafaël et Guillen, qui en avril n'avaient pas ouvert la bouche, parlèrent très haut. A propos de la poésie, Guillen déclara : « Je tiens toute recherche formelle pour contre-révolutionnaire. » Ils exigeaient qu'on se pliât aux règles du réalisme socialiste. Des écrivains nous dirent en privé qu'ils commençaient, en dépit d'eux-mêmes, à s'auto-censurer, chacun se demandant : « Suis-je vraiment un révolutionnaire ? »

Moins de gaieté, moins de liberté ; mais sur certains points de grands progrès. La coopérative que nous visitâmes avait une énorme avance sur toutes celles que nous avions vues auparavant. Elle cultivait surtout du riz, mais par des méthodes intensives, si bien qu'elle avait récupéré des terrains où poussaient des tomates et divers légumes. Les paysans achevaient, avec l'aide de maçons venus de la ville, de bâtir un village : des maisons confortables, une salle de cinéma, des écoles, des terrains de sport. Un magasin d'État vendait presque au prix coûtant les produits de première nécessité. Une usine de chaussures, une autre, de conserves de tomates, travaillaient directement pour la coopérative ; on réalisait ainsi, sur une modeste échelle, ce qu'avaient visé les communes chinoises : une liaison de l'agriculture avec l'industrie. Les paysans paraissaient plus attachés que jamais au régime, mais fébriles. Le village était proche de l'endroit où on prévoyait un débarquement. Le chef de la coopérative, surexcité, un revolver à la ceinture, nous dit qu'il attendait impatiemment le moment de se battre.

Le soir qui précédait notre départ, Sartre fit une conférence de presse ; juste avant qu'elle ne s'ouvrit, un journaliste de nos amis lui chuchota que des troupes étaient en train de débarquer, du côté de Santiago. Sartre n'en déclara pas moins, devant la presse, la radio, la télévision, qu'il ne croyait pas à une intervention immédiate de l'Amérique ; on était en pleine période électorale, et le parti républicain n'allait pas compromettre les chances de Nixon en prenant la responsabilité d'une aventure incertaine. Nous allâmes souper, avec des journalistes de *Revolución*, au bar-restaurant de l'ancien *Hilton*, devenu le *Habana-Libre*. C'était lugubre, ce vaste local désert dont le décor évoquait la Polynésie. A chaque instant, nos amis se levaient de table et téléphonaient : la nouvelle de l'invasion se confirmait. « Nous la repousserons », disaient-ils d'une voix sombre. Le lendemain le bruit fut démenti : mais ce n'était que partie remise, pensaient tous les Cubains.

Nous n'avions pas vu Castro. Nous allâmes rendre visite à Dorticos, le jour de notre départ ; c'était l'anniversaire de la mort de Camillo Cenfuegos, idolâtré presque à l'égal de Castro, et dont l'avion, un an plus tôt, s'était abattu dans la mer. Des cortèges d'étudiants, d'ouvriers, d'employés, de femmes et d'enfants, défilaient dans les rues, portant des gerbes et des couronnes qu'ils jetaient dans l'océan. Tandis que nous parlions avec le Président, Jimenez téléphonait à la secrétaire de Castro : il se trouvait aux environs de La Havane, il nous demandait de l'attendre. Impossible, il était six heures, l'avion décollait à huit heures. Jimenez nous conduisit à l'hôtel et nous montâmes chercher nos valises ; pour

redescendre, nous pressâmes sur le bouton de l'ascenseur : il arriva, s'ouvrit, Castro jaillit, suivi de quatre barbus et d'Édith Depestre. Il n'avait rien perdu de sa gaieté, de sa chaleur. Il nous embarqua dans son auto. Qu'avions-nous vu ? Que n'avions-nous pas vu ? On circulait difficilement ; des cortèges barraient les rues et la foule arrêta l'auto aux cris de « Fidel ! Fidel ! » « Je vais vous montrer la Cité universitaire », dit Castro comme enfin nous sortions de La Havane. Je murmurai : « Mais l'avion décolle à huit heures... — Il attendra ! » La plus grande caserne de La Havane avait été transformée en un ensemble de pavillons, de bâtiments, de terrains de sport. Nous y jetâmes un rapide coup d'œil, puis, sous prétexte de raccourci, le chauffeur nous fit emprunter d'obscurs chemins de terre coupés de fondrières : l'avion a décollé, me disais-je.

A l'aéroport, des barrières se sont levées, l'auto nous a déposés sur le terrain, à côté de l'avion que des mécaniciens étaient en train de réviser : ils en avaient pour longtemps. Insouciant des consignes, Castro mâchait son gros cigare à quelques mètres des moteurs. « Le débarquement est une certitude, nous dit-il. Mais il est certain aussi que nous le repousserons Et si vous entendez dire que j'ai été tué, n'en croyez rien. »

Il partit. Jimenez, Édith, Otero, Oltuski, d'autres amis, nous emmenèrent dîner au buffet. L'aérodrome était plein de gens qui nous regardèrent sans amitié : « Ils attendent l'avion pour Miami et ils ne reviendront pas. » Leurs vêtements indiquaient leur classe. Quand le haut-parleur appela : « Les passagers pour Miami », ils se ruèrent vers la sortie.

Nous nous envolâmes. Il y eut un atterrissage aux Bermudes ; j'en escomptais un aux Açores : il tarda. « Nous y voilà ! » pensai-je quand la terre apparut. Mais ces îles n'en finissaient pas. Et il me sembla reconnaître la couleur de la terre, son relief, la manière dont elle était découpée, le vert de ce fleuve : le Tage ; c'était l'Espagne, la crête enneigée des sierras, Madrid, atteinte en quatorze heures, mais où déjà la journée finissait. Un autre avion nous transporta à Barcelone.

Nous avions donné rendez-vous à nos amis à l'hôtel Colon ; celui que j'avais connu jadis n'existait plus, nous apprirent les journalistes qui nous happèrent à l'arrivée. Mais un autre du même nom, très agréable, s'était ouvert près de la cathédrale. Nous y retrouvâmes le lendemain matin Bost et Pouillon. Ils nous racontèrent en détail ce qui s'était passé depuis septembre. Le procès Jeanson, le manifeste des « 121 » avaient amené les jeunesses communistes, les jeunesses socialistes, les syndicats, le P. C., le P. S. U. à des actions contre la guerre. Syndicalistes et universitaires avaient lancé un appel pour « une paix négociée ». Les syndicats avaient appuyé la manifestation organisée le 27 octobre par l'U. N. E. F. et qui avait été un énorme succès, malgré les bagarres et les matraquages. Les sanctions prises contre les « 121 » avaient soulevé une quantité de protestations. Les acteurs de la télévision s'étaient mis en grève par solidarité avec Évelyne, expulsée d'un programme. Cependant on avait ôté à Laurent Schwartz sa chaire à l'École Polytechnique, suspendu les professeurs, ainsi que Pouillon et Pingaud, secrétaires-rédacteurs à l'Assemblée. Le maréchal Juin avait fait signer un manifeste contre « les professeurs de trahison ». L'Union nationale des

Combattants exigeait « des sanctions impitoyables contre les inconscients et surtout contre les traîtres ». Le comité central U. N. R. stigmatisait l'action des « prétendus intellectuels ». L'Union nationale des officiers de réserve demandait qu'on prît des mesures. La liste des « 121 » était affichée dans tous les mess, etc. Sartre était le plus visé. Son témoignage lui avait valu des haines passionnées. Par téléphone, Lanzmann, retenu à Paris, nous demanda, comme ses camarades, de revenir en auto : si nous prenions l'avion, Sartre serait accueilli bruyamment à l'aérodrome, il y aurait des bagarres, il répondrait nécessairement aux journalistes d'une telle manière que la police l'embarquerait. Je pense aujourd'hui qu'il aurait mieux valu faire aux « 121 » toute la publicité possible ; mais nous écoutâmes nos amis dont je comprends la sollicitude car il y a de la légèreté à trop peu craindre pour autrui. Nous nous promenâmes dans Barcelone que Sartre ne revit pas avec plus de plaisir que Madrid : moi j'étais toujours heureuse sur les Ramblas. Nous avons regardé la cathédrale délirante et à jamais inachevée de Gaudi ; nous sommes montés au Tibidabo, nous avons visité le musée d'Art Catalan et le lendemain après-midi, nous avons filé vers la frontière.

La presse depuis deux mois avait si copieusement insulté Sartre — traître, antifrançais, etc. — que nous pensions être très mal reçus en France. La nuit était tombée quand nous arrivâmes à la douane. Bost porta les quatre passeports à la police et il revint. Le commissaire voulait nous voir : il devait prévenir Paris de notre passage, nous dit-il sur un ton d'excuse. Il envoya un de ses subordonnés nous acheter des journaux, nous offrit des boîtes de cigarettes et de cigares — sans doute confisquées à des touristes — et en nous disant au revoir nous pria de signer son livre d'or. Il nous recommanda de nous signaler à la police dès notre retour. Nous passâmes la nuit à Béziers. Après tant de splendeurs étrangères, je m'émus, au matin, en retrouvant, sous un ciel bleu pâle la tendresse dorée des platanes, les vignobles enflammés par l'automne et, au lieu de baraques éparpillées sur des terrains vagues, de vrais villages. Me serait-il un jour donné d'aimer à nouveau ce pays ?

A Paris, notre premier soin fut de nous faire inculper ; nous prîmes pour avocat Roland Dumas qui avait défendu les accusés du procès Jeanson et qui se chargea des démarches nécessaires. Les policiers poussèrent la politesse jusqu'à venir chez moi : le plus jeune, rogue et gêné, en tapant nos dépositions à la machine se blessa au doigt et saigna sur les touches. Le commissaire M. nous aida à rédiger nos déclarations et à les varier. L'obstination des « 121 » à se charger le plus possible l'avait d'abord étonné ; maintenant, il en souriait. « Avec ça, vous êtes tranquilles, vous tenez votre inculpation », conclut-il d'un ton encourageant. Mais non. La veille du jour où il nous avait convoqués, le juge d'instruction se fit porter malade. Un nouveau rendez-vous fut pris ; à la dernière minute il fut aussi remis *sine die*, sous l'absurde prétexte que le Parquet détenait le dossier qui nous concernait. On annonça que la série des inculpations était close. Toujours soucieux de grandeur, le pouvoir trouvait bon de priver des fonctionnaires de leur pain mais non d'apparaître aux yeux du monde comme le persécuteur d'écrivains connus. Il espérait aussi briser l'union des « 121 » en épargnant les uns, en

gardant une menace suspendue sur la tête des autres.

Pour contrer ce jeu, Sartre convoqua une conférence de presse ; devant une trentaine de journalistes français et étrangers réunis dans mon studio, il s'expliqua sur le manifeste et exposa la situation actuelle. Thierry Maulnier assis en tailleur sur le tapis voulut poser une question : « Je ne voudrais pas déformer votre pensée... — Ça serait la première fois que vous auriez ce scrupule », répondit Sartre. La presse ne rapporta que sommairement ses propos. Et l'incident fut clos.

1. Le mot désigne la religion dans son ensemble, les communautés où s'en perpétue la tradition, les cérémonies religieuses.

2. C'est dans la région de Pernambouc l'équivalent du *candomblé* de Bahia.

3. En français.

4. Faisant allusion à la préface d'*Aden-Arabie*.

5. Deux ans plus tard, l'été 62, Castro était avec sa fille et son petit-fils âgé de quelques mois dans l'avion qui en décollant de Rio se précipita dans la mer. L'enfant fut noyé.

6. Le drame des vaccins de Fortaleza, l'incendie monstre du cirque de Niteroi ont par la suite tragiquement illustré ce que je dis là.

7. Vivaldo fut la seule exception ; c'était à Bahia et il avait, bien que métis, le teint très clair.

8. Quand Ben Kheddah se rendit au Brésil, en automne 61, il fut frappé des services que Sartre avait rendus à la cause algérienne. Il raconta à Lanzmann et à Fanon que, lorsqu'il atterrit, les autorités voulurent le refouler : des étudiants, venus en masse l'accueillir, le firent sortir en triomphe de l'aérodrome. Et tout de suite ils parlèrent de Sartre.

9. Depuis, il a été traduit en français sous le titre : *Le Dépotoir*.

10. Bien entendu, l'immense majorité des privilégiés s'acharnent, avant tout, à défendre leurs privilèges et ils sont en grande partie responsables de la misère. Du moins n'ont-ils pas à son égard la même indifférence qu'en d'autres pays. L'*Estado de São Paulo*, qui est de droite, a publié pendant notre séjour une très importante étude sur les *favellas* de la ville.

11. Le petit estropié. Il s'appelait Antonio Francisco Lisboa et vécut de 1739 à 1814.

12. C'est l'ouvrier venu des campagnes pour construire Brasilia.

13. Les villes satellites devaient être démolies une fois la capitale achevée. Mais les ouvriers, plutôt que de regagner leurs campagnes, ont préféré tenter leur chance à Brasilia et elles subsistent.

14. Depuis 1960, les ligues paysannes se sont beaucoup développées ; les paysans ont procédé à des occupations de terre, ils commencent à s'organiser.

Chapitre XI

Par le minable procès des barricades, le régime favorisait le regroupement des fascistes ; mais la jeunesse avait bougé, nous pensions qu'elle allait agir. En décembre, le drapeau vert et blanc flotta sur la Casbah, des foules acclamèrent Abbas¹ et la vérité éclata aux yeux du monde entier : derrière le silence et les mascarades auxquelles la force les avait condamnées, les masses algériennes, unanimes, exigeaient leur indépendance ; c'était, pour le F. L. N., un triomphe politique qui rapprochait l'heure de sa victoire.

La Force de l'âge parut, avec un succès qui m'aurait comblée au temps où j'étais débutante. En fait, quand en novembre on me dit chez Gallimard, que quarante mille avaient été vendus avant la parution, j'en fus désagréablement affectée : étais-je devenue un de ces fabricants de best-sellers qui ont leur public attiré, la valeur de leurs œuvres n'entrant plus en ligne de compte ? Beaucoup de critiques m'assurèrent que je venais d'écrire mon meilleur livre ; il y avait quelque chose d'inquiétant dans ce verdict : devais-je, comme certains le suggéraient, brûler tout ce que j'avais fait avant ? Surtout, je convertissais les éloges en exigences ; les lettres que je recevais et qui me touchaient, je pensais que j'avais encore à les mériter. Ce dernier volume de souvenirs me donnait du mal et je me disais avec mélancolie qu'au mieux il s'égalerait au précédent, sans avoir la même fraîcheur. Tout de même, la satisfaction l'emporta. Les choses qui me tenaient le plus à cœur, je craignais de les avoir trahies : mes lecteurs les avaient comprises. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* avaient plu à beaucoup de gens, mais d'une manière équivoque ; ceux qui aimaient *La Force de l'âge*, je supposais qu'ils étaient de mon bord.

Je m'accommodais sans regret de l'austérité de mes journées. Depuis longtemps, nous vivions à l'écart : nous cessâmes tout à fait de sortir. La clientèle des restaurants nous marquait souvent de l'hostilité et nous ne supportions plus de la coudoyer. Nous passâmes dans mon studio nos soirées communes, dînant d'une tranche de jambon, causant et écoutant des disques ; j'en écoutais pendant des heures quand je restais seule chez moi. Je ne mettais plus le nez dehors, la nuit, sauf avec Lanzmann ou Olga. Cette retraite renforçait nos liens avec notre petit groupe d'amis. L'équipe des *Temps modernes*, enrichie de deux nouveaux membres. Gortz et Pingaud, se réunissait chez moi deux matins par mois, Gorz arrivait le premier : « Je ne peux pas m'empêcher d'être à l'heure », disait-il. Moins nombreux qu'au temps du biniou, nos discussions étaient plus serrées.

Mise en goût par une soirée que nous passâmes, Sartre et moi, chez Monique Lange avec Florence Malraux, Goytisolo, Serge Lafaurie, j'organisai un réveillon. Je ne l'avais pas concerté, mais nos amitiés étaient tout naturellement engagées : un membre, au moins, de chacun des couples que j'y conviai avait signé le manifeste des « 121 ». J'avais préparé des disques de jazz, mais ils ne servirent pas : nous causâmes.

Il y eut encore un dîner à l'ambassade soviétique. J'étais assise à côté de Mauriac que je rencontrais pour la première fois ; Sartre m'avait dit qu'il avait du mordant et de la drôlerie ; mais l'âge l'avait-il éteint ou la gaullâtrie exténué ? Je le cherchai, je ne trouvai personne. Sartre causa avec Aragon à qui il conseilla d'aller à Cuba. « Nous sommes trop âgés, dit Aragon. — Bah ! dit Sartre, vous n'êtes pas tellement plus vieux que moi. — Quel âge avez-vous ? — Cinquante-cinq ans — Ça commence à cinquante-cinq ans », dit Aragon d'un air sorcier. Elsa raconta avec grâce qu'à la suite de divers troubles elle avait dû se faire mettre dans les yeux des larmes artificielles et dans les genoux « des cœurs parallèles ». La soirée était donnée en l'honneur de Galina Nicolaïeva, l'auteur de *L'Ingénieur Bakhirev* ; dans son livre elle parlait, d'une manière vivante et même romanesque, d'un sujet peu et mal traité en Occident : le travail. Je l'entrevis à peine mais nous l'invitâmes chez moi avec son mari. Atteinte d'une grave maladie de cœur, elle eut une crise ce jour-là et il vint seul, avec un interprète. Il nous salua avec solennité, donnant l'impression, d'un bout à l'autre de l'entretien, d'avoir derrière lui toute une délégation. Il nous dit que les écrivains russes seraient heureux de nous recevoir à Moscou : nous irions volontiers, dit Sartre.

André Masson avait signé le manifeste des « 121 ». Nous admirions ses œuvres et nous trouvions un grand charme à son visage, à ses propos, matois et ingénus. Vieil anarchiste, les excès de son apolitisme nous avaient éloignés de lui. L'arrestation de Diego lui ouvrit les yeux. Rose passait tout son temps à aider les détenus algériens et leurs familles. Je la vis en diverses occasions, et nous dînâmes dans leur appartement de la rue Sainte-Anne. une fois seuls avec eux, une fois avec Boulez, signataire lui aussi du manifeste. Masson portait la barbe ; il a raconté, délicieusement, des histoires sur les beaux temps du surréalisme. De Boulez, nous connaissions, nous aimions, *Le Marteau sans maître* et le premier *Structure* ; nous n'avions pas été entendre *Pli selon pli* par crainte, en une seule audition, de n'en rien saisir. A travers le livre de Goléa et les récits de Masson, il nous plaisait beaucoup. Un jeune compositeur allemand exécutant une de ses œuvres pendant un concert dirigé par Boulez fut hué par le public et s'enfuit, à la fin du morceau, bouleversé. Boulez le ramena de force sur la scène : « Vos sifflets prouvent que vous n'avez rien compris : il va recommencer. » Le compositeur bissa et la salle écouta en silence. La tête de Boulez allait bien avec ce que je savais de lui. Il travaillait à Baden-Baden, car il trouvait le niveau des musiciens allemands très supérieur à celui des français. Je lui posai des questions. Il nous expliqua comment on restitue la musique ancienne, comment s'opère un enregistrement : pas en une fois comme je le croyais, mais par petits morceaux ; on colle bout à bout les fragments du ruban enregistreur comme on monte un

film. Il faut plusieurs heures pour mettre au point cinq à dix minutes de musique : la moindre faute, un bruit parasite, qui passeraient inaperçus dans un concert, deviennent insupportables s'ils se répètent à chaque audition. C'est pour ça que les disques reviennent cher : ils réclament un travail considérable. Le procédé utilisé permet des truquages : un virtuose a pu jouer à la fois, dans des sonates de Bach, la partie pour piano et celle pour violon. Boulez parla de son travail de chef d'orchestre ; les exécutants, nous dit-il, ne connaissent du morceau qu'un certain profil, différent pour chacun, selon sa place, l'instrument dont il joue, et ceux qui l'entourent : le triangle n'entend pas la même symphonie que le premier violon. Si on déränge l'ordre qui leur est habituel, ils sont complètement déroutés.

Il y eut une réunion du comité Boupacha peu de temps avant le référendum de janvier 61. Je remarquai, grave et émouvante, Anne Philipe et la drôle de tête aux cheveux coupés court de Françoise Mallet-Joris ; Laurent Schwartz avait l'air beaucoup plus jeune que je ne l'imaginais ; ça me réconfortait de pouvoir regarder tous ces gens avec sympathie : c'était devenu si rare, la sympathie. Soudain, on a entendu des rumeurs, des cris et presque toute l'assistance a couru aux fenêtres ; des membres du P. S. U. délibéraient, dans une salle du rez-de-chaussée, sur la réponse à donner au référendum ; deux d'entre eux ont fait irruption : « Les fascistes nous attaquent, venez nous aider. » Schwartz s'est levé, des mains impérieuses l'ont retenu, des jeunes gens sont descendus. Il y a eu des galopades dans les escaliers, deux flics ont couvert la porte et demandé la présidente : « Vous nous la rendez », a dit quelqu'un gentiment. Ils voulaient savoir si deux militants P. S. U., agrafés après une bagarre, appartenaient au Comité : je n'ai pas démolì leur alibi. Échange de bons procédés : à la sortie, des membres du service d'ordre nous ont escortées, Claudine Chonez et moi, jusqu'à sa voiture.

Des étudiants me demandèrent de venir à la Cité universitaire d'Antony expliquer pourquoi il fallait répondre « non » au référendum. Je ne connaissais pas ces vastes bâtiments où logent, je crois, quatre mille jeunes gens et où on peut vivre des semaines, comme sur un transatlantique, sans manquer de rien. Le foyer était tapissé de slogans — *VOTEZ NON-PAIX EN ALGÉRIE* — et de photographies représentant des atrocités françaises ; le bureau était tout entier de gauche ; peu nombreux, les étudiants de droite se tenaient très tranquilles. Je pris place avec Arnault, communiste, et Chéramy, ancien trotskyste, dans une grande salle remplie d'étudiants et décorée de banderoles : *VOTEZ NON*. On a très vivement applaudi en ma personne les positions prises par les « 121 ». J'insistai sur l'absence, en Algérie, d'une Troisième Force, et sur la répugnance qu'éprouvait de Gaulle à traiter avec des paysans. Sur l'insoumission, nous avons soutenu Arnault et moi des points de vue différents, mais sans trop marquer nos dissensions, bien que je fusse agacée par son optimisme de commande : il savait bien que ni dans l'armée ni dans les usines le « peuple français » ne fraternisait avec les Algériens. A la sortie je causai avec les étudiants : nous étions d'accord sur tout.

Un peu plus tard, des étudiants belges appartenant à *la Gauche* — l'extrême gauche du parti socialiste belge — me rappelèrent la promesse qu'ils m'avaient arrachée, un an plus tôt, de donner une conférence à Bruxelles. Leur journal avait lutté contre la guerre d'Algérie ; beaucoup d'entre eux aidaient clandestinement les Algériens, les hébergeaient, leur faisaient franchir la frontière ; ils furent d'accord quand je les avertis que, sous le titre : « L'intellectuel et le pouvoir », je parlerais en fait de l'Algérie.

Je suis toujours tendue quand j'arrive devant un auditoire ; je crains de n'être pas à la hauteur de son attente, ni de mes desseins. Je parle trop vite, effrayée par le long silence qu'il me faut combler et par la quantité de choses à dire dans un laps de temps si court. J'éprouvai cette fois un malaise profond. Il s'agissait de ce qu'on appelle « une grande conférence » où étaient venus par oisiveté, snobisme, curiosité, des gens qui n'avaient rien de commun avec moi : de grands bourgeois et même des ministres. Et j'ai eu tout de suite l'impression que, dans un sens ou dans l'autre, chacun avait son siège fait. A la sortie, un communiste me reprocha de ne pas être communiste, un insoumis de n'avoir pas flétri ceux qui se soumettaient. Plusieurs personnes regrettaient que je n'aie pas abordé les problèmes du Congo : j'y avais fait allusion, mais je ne me sentais pas qualifiée pour les traiter. Plus que par ces critiques, je fus déprimée par la réception qui suivit ma conférence. Les gens me disaient avec d'éclatants sourires : « Je ne suis pas d'accord avec vous, politiquement ; mais votre livre m'a tellement plu ! — J'espère que le prochain déplaira », dis-je à l'un d'eux. Il est vrai que dans *La Force de l'âge* je prenais certaines distances par rapport à mes attitudes passées ; tout de même j'y disais clairement mon dégoût des institutions et des idéologies bourgeoises ; je n'aurais pas dû obtenir les suffrages de ceux qui leur étaient attachés. Lallemand, avocat interdit en France pour son soutien aux Algériens, me consola : « C'est leur paradoxe ; toute la culture, ils l'intègrent : ils avalent Sartre, ils vous avalent ; mais du coup ils sont obligés de digérer vos attaques : ça aide à leur décomposition idéologique. »

Je passai trois intéressantes journées. Je revis, seule et longuement, le musée ; Lallemand me promena dans Bruxelles. Je dînai avec l'équipe de *la Gauche* qui me renseigna sur le Congo ; je fis, pour un auditoire restreint et politisé, une conférence sur Cuba. Puis Lallemand me conduisit à Mons et me fit rencontrer une quinzaine de syndicalistes qui m'expliquèrent le sens des grèves qu'avaient menées pendant trente-deux jours un million de travailleurs. Le niveau de vie des ouvriers belges était relativement élevé ; beaucoup s'étaient rendus aux meetings en auto ; ils avaient lutté pour consolider cet acquis, pour ne pas payer les frais de la décolonisation, et surtout pour imposer une nouvelle politique économique : c'était en Europe la première grève générale qui visât la réorganisation de l'économie sur une base socialiste. Ils jugeaient de diverses manières la personnalité de Renard qui avait été à la fois le ferment de cette action et son frein ; mais tous accusaient les parlementaires socialistes de leur avoir volé leur victoire ; c'est en partie contre le conservatisme de leurs dirigeants qu'ils avaient mené ce combat.

Invitée par ces parlementaires que les grévistes tenaient pour des traîtres, je fis, à l'Hôtel-de-Ville, la même conférence qu'à Bruxelles, avec moins de gêne car l'assistance se situait franchement à gauche. Je dinai ensuite avec mes hôtes : « Voilà vos vrais adversaires, m'avait dit Lallemand, ceux qui n'intègrent pas : ils ne vous lisent pas. La culture, ils s'en moquent : c'est leur force. » Nous leur posâmes, autour d'un canard aux pêches, des questions embarrassantes. Pourquoi avait-on, en plein élan, arrêté la grève ? leur demandai-je : « Parce qu'on aurait abouti à une révolution, nous sommes des réformistes. — Et qu'en pense la base ? — Beaucoup de mal », répondit placidement M. ; ses camarades racontèrent en s'esclaffant comment il s'était fait huer par vingt mille grévistes. L'un d'eux vint à son secours : « Vous savez ce que c'est, la masse : il faut savoir en jouer... — Comment, lui dis-je, vous, un socialiste, vous méprisez les masses ? » Des regards scandalisés se tournèrent vers lui : « Tu as dit que tu méprisais les masses ? » C. parla d'un ton navré de la gauche française : « L'Union des gauches, j'ai compris qu'elle était impossible quand j'ai entendu Daniel Mayer parler avec une telle haine... » J'ai craint qu'il ne dise : « des communistes », mais il acheva : « de Guy Mollet ». « Mais il a bien raison, dis-je. — Guy Mollet c'est un honnête homme », dit C. Quelques convives murmurèrent. « Il est honnête. — Il n'a jamais touché d'argent », dit C. d'une voix éblouie. Je n'avais jamais fréquenté de politiciens de carrière et la futilité de cette tablée me stupéfia. « Tout ce qui les intéresse, c'est leur réélection », me dit Lallemand le lendemain quand il vint à l'aube me chercher à l'hôtel pour me montrer Mons et les environs avant que je ne prenne mon train. Dans la ville aux persiennes closes, la lumière prêtait aux pierres la roseur de la cathédrale de Strasbourg. Je vis la prison de Verlaine, l'endroit où avait vécu Van Gogh, le Borinage, les terrils abandonnés que recouvrait une végétation déjà épaisse : au milieu de la plaine, un abrupt paysage de collines artificielles. La fermeture des mines ne pouvait pas s'éviter : ce qui était révoltant, c'était que les mineurs aient fait les frais de l'opération ; dans les corons ne vivaient plus que des pensionnés. Normalement d'ailleurs, passé quarante ans, personne ici ne travaillait plus, me dit Lallemand : la silicose était aggravée par l'usage du marteau électrique ; il me décrivit les étranges visages des hommes aux paupières incrustées de silice.

Je participai à la vente du C. N. E. Les communistes avaient blâmé l'action des « 121 » ; en nous rendant en bloc au Palais des Sports, nous manifesterions qu'il y avait solidarité entre eux et nous : c'était une manière, bon gré, mal gré, de les mettre dans le bain. En fait, nous nous trouvâmes dispersés, chacun coincé derrière son comptoir. Des haut-parleurs crachaient du Bach avec trop d'insistance. Je me sentais plus proche de ce public que de mes auditeurs bruxellois ; mais j'étais trop occupée à signer pour prendre contact avec lui. Ma gêne ne s'atténua pas. Mon livre avait plu à cause d'un optimisme dont j'étais à présent bien éloignée. Les mouvements de résistance n'avaient pas pris l'ampleur que nous espérions. Nous retombions dans notre isolement.

J'allai avec Sartre à l'exposition de Dubuffet que nous avions un peu méconnu en 47. Les tableaux de sa dernière période nous arrachaient aux routines de la

perception quotidienne, ils proposaient du monde une vision planétaire. Un Martien découvrirait ainsi paysages et visages dans leur matérialité nue, aux variations indéfinies et minutieuses, mais dépouillées de tout sens humain. A la sortie, je ne pouvais plus voir autrement les figures des gens : une masse opaque, sur laquelle s'indiquait un superficiel réseau de lignes.

Je rencontrai plusieurs fois, et, avec un vif plaisir, Christiane Rochefort. J'aimais beaucoup *Les Petits Enfants du siècle*. Pour décrire avec une pertinente cruauté le monde de l'aliénation, elle avait inventé une voix, un ton, qui — mieux que son évocation appliquée d'une famille communiste — suggéraient la possibilité d'un monde autre. Ce livre avait moins scandalisé que le premier, mais tout de même on l'avait à nouveau aspergé de vertueuse merde. « J'ai connu ça, lui dis-je. — Ça a dû être plus gênant pour vous, m'a-t-elle dit avec sympathie, parce que moi, je suis une truande. » Près d'elle en effet, j'avais conscience de mes origines bourgeoises ; c'était une fille du peuple et elle en avait vu de toutes les couleurs ; elle avait des audaces, une verve, une liberté que je lui enviais. Pour l'instant, elle n'écrivait pas : « Je ne peux pas m'intéresser à mes petites histoires, en ce moment ! »

Je la comprenais. L'assassinat de Lumumba, les dernières images qu'on vit de lui, les photographies de sa femme menant le deuil tête rasée, seins nus, à côté de ça quel roman pouvait tenir le coup ? Autant que Kasavubu et Tschombé ce meurtre salissait l'Amérique, l'O. N. U., la Belgique, tout l'Occident, et aussi l'entourage de Lumumba. « Tout le monde le trahissait, même ses proches », dit à Lanzmann Serge Michel qui avait été attaché de presse de Lumumba. « Il ne voulait pas le croire. Et puis il pensait qu'il lui suffirait de descendre dans la rue et de parler aux masses pour triompher de tous les complots. » Il dit aussi : « Il haïssait la violence : c'est de ça qu'il est mort. » Lanzmann eut cette conversation à Tunis où il alla avec Péju pour représenter *Les Temps modernes* à la conférence anticolonialiste. Ils causèrent avec Ferhat Abbas qui pendant tout l'entretien fit sauter sa petite nièce sur ses genoux. « Il nous a pris pour des types d'*Esprit* », me dit Lanzmann. « Que voulez-vous, ces communistes, leur dit-il, ils donnent du pain aux gens, c'est bien ; mais l'homme ne vit pas seulement de pain ; nous, nous sommes musulmans, nous croyons en Dieu, nous voulons aussi élever les esprits ; il faut nourrir l'esprit. » Visiblement, il n'avait plus dans la révolution qu'un rôle décoratif. C'est ce que nous avait dit un responsable F. L. N. : « Abbas est vieux, soixante ans. Il y a la génération des soixante ans, celle des quarante, celle des vingt. C'est bien d'avoir un ancêtre pour coiffer la révolution. Mais ce n'est pas lui qui commande, ce n'est pas lui qui commandera. » Parmi les chefs connus, il y avait, disait-on, deux tendances : celle des politiciens, de type classique, prêts à accepter une collaboration avec la France, c'est-à-dire l'arrêt de la révolution ; une autre, soutenue par les maquis et par la base qui exigeait la réforme agraire et le socialisme. « Et si on nous sabote la victoire, nous remonterons sur les crêtes », disaient certains responsables qui voulaient mener la guerre jusqu'au bout, avec l'aide des Chinois si c'était nécessaire.

Parmi ceux qui s'opposaient à une paix de compromis se rangeait Fanon,

l'auteur de *Peaux noires*, *Masques Blancs* et de *L'An V de la Révolution algérienne*. Médecin psychiatre d'origine martiniquaise, rallié au F. L. N., il avait fait applaudir à Accra, contre les thèses pacifistes de N'Kruma, un discours passionné sur la nécessité et la valeur de la violence. *Les Temps modernes* avaient publié de lui, sur le même thème, un article saisissant. A travers ses livres et ce que nous savions de lui, il nous apparaissait comme une des personnalités les plus remarquables de ce temps. Lanzmann eut un coup en le trouvant alité, et sa femme, dès qu'elle sortait de sa chambre, en larmes : il était atteint de leucémie ; d'après les médecins il ne survivrait pas plus d'un an. « Parlons d'autre chose », dit-il tout de suite. Il posa des questions sur Sartre dont la philosophie l'avait marqué ; il avait été passionné par la *Critique de la raison dialectique*, en particulier par les analyses sur la fraternité-terreur. Les événements d'Afrique Noire le déchiraient. Comme beaucoup de révolutionnaires africains, il avait rêvé d'une Afrique unie et débarrassée de l'exploitation. Et puis il s'était rendu compte à Accra qu'avant d'en arriver à la fraternité, les Noirs allaient s'entretuer. L'assassinat de Lumumba l'avait bouleversé. Lui-même, au cours d'un de ses voyages en Afrique avait échappé de justesse à un attentat.

On s'interrogeait beaucoup à ce moment-là — de Gaulle ayant abandonné le « préalable de Melun » — sur les concessions qu'étaient disposés à faire les Algériens. Touchant l'indépendance de l'Algérie et son intégrité territoriale, ils ne transigeraient pas. Mais leur victoire déboucherait-elle sur le socialisme ? Nous pensions que oui.

Six détenues de la Roquette s'évadèrent ; un joli exploit, bien machiné et qui aurait dû aider les femmes à se nettoyer de leurs complexes d'infériorité. Je vis avec Sartre l'exposition de Lapoujade. A son propos Sartre avait écrit une étude sur la peinture engagée ; j'aimai ses toiles. Le printemps naquit, incroyablement doux : 23^o en mars, on n'avait pas vu ça depuis 1880 disaient les journaux. Le ciel était si bleu que, face à la fenêtre ouverte, j'avais envie d'écrire, pour ne rien dire, comme j'aurais chanté si j'avais eu de la voix. « J'ai des choses à te montrer », me dit Lanzmann un soir. Il m'emmena dîner aux environs de Paris, dans un village endormi qui sentait la campagne ; et soudain, l'enfer remonta sur la terre. Marie-Claude Radziewski lui avait communiqué un dossier sur les traitements infligés par les harkis, dans les caves de la Goutte-d'Or, à des Musulmans que leur livrait la D. S. T. : gégène, brûlures, empalements sur des bouteilles, pendaisons, étranglements. Les tortures étaient entrecoupées d'action psychologique. Lanzmann écrivit là-dessus un article pour *Les Temps modernes* et publia le dossier des plaintes. Une étudiante me raconta qu'elle avait vu de ses yeux, rue de la Goutte-d'Or, des hommes en sang que des harkis traînaient d'une maison à une autre. Les gens du quartier entendaient toutes les nuits des hurlements. « Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? » : ce cri indéfiniment répété d'un petit Algérien de quinze ans qui avait vu torturer toute sa famille² me déchirait les tympans et la gorge. Qu'elles étaient bénignes les révoltes où me jetaient jadis la condition humaine et l'idée abstraite de la mort ! Contre la fatalité, on peut convulsivement se débattre, mais elle décourage la colère. Et du

moins le scandale demeurerait hors de moi. Aujourd'hui j'étais devenue scandale à mes propres yeux. Pourquoi ? pourquoi ? Pourquoi devais-je me réveiller chaque matin dans la douleur et la rage, atteinte jusqu'aux moelles par un mal auquel je ne consentais pas et que je n'avais aucun moyen de conjurer ? De toute façon, la vieillesse est une épreuve, la moins méritée, pensait Kant, la plus imprévue, disait Trotsky : mais qu'elle fit basculer dans l'ignominie une existence qui jusqu'alors me contentait, je ne le supportais pas. « On m'inflige une vieillesse affreuse ! » me disais-je. La mort semble encore plus inacceptable quand la vie a perdu sa fierté ; je n'arrêtais plus d'y penser : à la mienne, à celle de Sartre. En ouvrant les yeux chaque matin je me disais en même temps : « Nous allons mourir. » Et : « Ce monde est horrible. » Je faisais des cauchemars chaque nuit. Il y en avait un qui revenait si souvent que j'en ai noté une version :

« Cette nuit, un rêve d'une extrême violence. Je suis avec Sartre dans ce studio ; le phono repose sous son voile Soudain musique, sans que j'aie bougé. Il y a un disque sur le plateau, il tourne. Je manœuvre le bouton d'arrêt : impossible de l'arrêter, il tourne de plus en plus vite, l'aiguille ne peut pas suivre, le bras prend d'extraordinaires positions, l'intérieur du phono ronfle comme une chaudière, on voit des espèces de flammes, et le luisant du disque noir, affolé ; d'abord l'idée que le phono va se détraquer, une angoisse limitée, puis qui devient immense : *TOUT* va exploser ; une rébellion magique, incompréhensible, c'est un dérèglement de tout. J'ai peur, je suis aux abois ; je pense à appeler un spécialiste. Je crois me souvenir qu'il est venu ; mais c'est moi qui finalement ai pensé à déconnecter le phono et j'avais peur en touchant la prise ; il s'est arrêté. Quel ravage ! le bras réduit à une espèce de brindille tordue, l'aiguille pulvérisée, le disque pulvérisé, le plateau déjà attaqué, les accessoires anéantis, et la maladie continuant à couver à l'intérieur de la machine. » A l'instant du réveil où je le récapitulai, ce rêve avait pour moi un sens évident : la force indocile et mystérieuse c'était celle du temps, des choses, elle dévastait mon corps (ce misérable rogon de bras desséché), elle mutilait, elle menaçait de radical anéantissement mon passé, ma vie, tout ce que j'étais.

« L'homme est élastique³ » : c'est sa chance et sa honte. Sur le fond de mes refus, de mes dégoûts, je vaquais à mes occupations, j'avais mes plaisirs : rarement sans mélange. L'Opéra de Berlin présentait *Moïse et Aaron* de Schoenberg : j'y allai deux fois, l'une avec Olga, l'autre avec Sartre. Il me fut pénible, avant l'ouverture, d'entendre, en présence de Malraux trônant dans une corbeille de fleurs, *La Marseillaise* : elle s'accordait trop bien ici avec le *Deutschland Uber Alles* qu'on entonna aussitôt après ; et j'essayai en vain d'oublier autour de moi cette assistance ennemie dont une fois de plus je me faisais complice.

Sartre partit pour Milan recevoir le prix *Omonia* que les Italiens lui décernaient pour sa lutte contre la guerre d'Algérie ; ils l'avaient donné l'an passé à Alleg et c'est pourquoi, malgré son peu de goût pour les cérémonies, il l'avait accepté. Je quittai aussitôt Paris, transportant dans un hôtel des environs mon travail, des livres, mon tourne-disque, un transistor. En cette période endeuillée les jours sereins ressortent. J'étais la seule cliente. Je m'asseyais au soleil dans le parc où

quelques arbres verdoyaient ; la plupart découpaient encore sur le ciel de noires dentelles, des pompons blancs ornant la pointe de leurs rameaux ; des canards glissaient sur l'eau du bassin, ou forniquaient avec violence sur ses bords. Pour la première fois de ma vie j'entendis la nuit chanter des rossignols, aussi délicieusement que chez Hændel et Scarlatti. Au-dessus de cette paix passaient, dans un énorme vrombissement, de grands ventres blancs. Les lumières de Paris brillaient à l'horizon. Les *jets* et les oiseaux, le néon et l'odeur de l'herbe : par instants il me semblait à nouveau important de raconter sur le papier ce qu'avait été en ce siècle la terre des hommes (cette terre, où dans les caves de la Goutte-d'Or...).

J'avais proposé à Sartre que Paris fatiguait de partir pour Antibes. Nous y descendîmes, avec Bost, passant par Vaison, si gaie, par le sommet du Ventoux où soufflait un grand vent, déjeunant dans un jardin au-dessus de Manosque ; pendant les haltes, je m'acharnai au jeu des allumettes, mis à la mode par *L'Année dernière à Marienbad*, jusqu'à ce que j'en aie percé le secret. A l'arrivée nous apprîmes la tentative d'invasion de Cuba. Les nouvelles, par elles-mêmes inquiétantes, se conformaient si exactement aux plans des émigrés — tels que les Cubains nous les avaient exposés — qu'elles semblaient un reflet de leurs espoirs plutôt que des événements. Et en effet, ils n'avaient pas mis le pied dans l'île des Pins, leur chef n'avait pu débarquer nulle part. Bientôt ils s'entre-accusèrent et tous se retournèrent contre les Américains qui commencèrent à s'interroger sur la valeur de leur service d'information. N'importe qui pouvait aller à Cuba et se rendre compte de la situation. Il fallait un Allan Dulles pour imaginer que les paysans allaient tomber dans les bras des fils de propriétaires et des mercenaires qui venaient leur reprendre leurs terres. Le ridicule de cette équipée écartait, pour longtemps, le risque d'une intervention américaine. Notre séjour commença donc bien. De la terrasse de l'hôtel, nous regardions la mer, les remparts, les montagnes ; chaque soir, nous faisions le tour du cap pour voir briller les lumières de la côte ; nous allâmes en pèlerinage à la villa de M^{me} Lemaire, entourée maintenant de hautes constructions et transformée en clinique. A Biot, nous visitâmes le musée Léger.

A l'annonce de nouvelles négociations, les ultras avaient fait exploser dans des lieux publics des bombes au plastic ; ils en déposèrent deux chez le maire d'Évian qui fut tué : l'Organisation de l'Armée Secrète venait de naître. Les généraux Salan, Challe, Jouhaud, Zeller prirent le pouvoir à Alger ; dans toute l'Algérie, la plupart des officiers supérieurs se ralliaient à eux. Ils ne se maintiendraient qu'à condition de réussir un putsch en France dans un bref délai.

La nuit du dimanche, je dormais, après avoir écouté sur mon transistor *Turandot* où chantait la Tebaldi quand le téléphone sonna : c'était Sartre : « Je monte chez vous. » On venait de l'appeler de Paris où d'une minute à l'autre on attendait les paras. Debré suppliait les Parisiens de les arrêter à la force des poings ; on avait mis des autobus en travers des ponts pour les barrer : par son incongruité, ce détail semblait particulièrement inquiétant. Nous avons cherché sur mon poste de nouvelles informations, mais en vain. Je finis par me rendormir.

Au matin, les paras n'avaient pas débarqué ; l'après-midi, à travers toute la France, douze millions de travailleurs se mirent en grève. Le lendemain soir, les putschistes étaient en fuite ou arrêtés. Le coup avait échoué en grande partie grâce à l'attitude du contingent ; encouragés à la désobéissance, le 23 au soir, par le discours de De Gaulle, redoutant de se trouver coupés de la France et maintenus indéfiniment sous les drapeaux — certains aussi par convictions politiques — les soldats s'étaient opposés aux officiers factieux par leur passivité ou par des violences.

Au début de l'hiver Richard Wright avait brusquement succombé à une attaque au cœur. J'avais découvert New York avec lui, je gardais de lui quantité d'images précieuses qu'en un instant le néant me faucha. A Antibes, un coup de téléphone m'apprit la mort de Merleau-Ponty : pour lui aussi, soudain, un arrêt du cœur. « Cette histoire qui m'arrive n'est plus la mienne », ai-je pensé. Je n'imaginais certes plus que je me la racontais à ma guise, mais je croyais encore contribuer à la bâtir ; en vérité elle m'échappait. J'assistais, impuissante, au jeu de forces étrangères : l'histoire, le temps, la mort. Cette fatalité ne me laissait même plus la consolation de pleurer. Regrets, révoltes, je les avais épuisés, j'étais vaincue, je lâchais prise. Hostile à cette société à laquelle j'appartenais, bannie, par l'âge, de l'avenir, dépouillée fibre par fibre du passé, je me réduisais à ma présence nue. Quelle glace !

*

Chez Maeght, Giacometti exposa ses grandes statues en marche et des tableaux. C'est toujours pour moi un bonheur et un léger scandale de voir ses œuvres, arrachées à l'ombre plâtreuse de son atelier et disposées entre des murs bien époussetés, avec tout leur espace autour d'elles. J'assistai en séance privée à *L'Année dernière à Marienbad*, inégal à ses ambitions, et au *Viridiana* de Bunuel qui brûle d'un tel feu que j'en encaissai les outrances et les désuétudes. J'allai voir quelques autres films ; je lisais, j'écrivais. Sartre se réfugiait dans le travail, avec tant de frénésie qu'il ne le contrôlait plus : il écrivait une seconde version de son *Tintoret* sans avoir même pris le temps de relire la première.

Mis en fureur par l'ouverture des négociations d'Évian — vouées cependant à l'échec par les prétentions de la France sur le Sahara — les activistes faisaient exploser du plastic chez des hommes de gauche et chez des U. N. R. Un attentat ayant dévasté les bureaux de *L'Observateur*, Sartre le commenta dans une interview et reçut des lettres de menaces. Bourdet nous en montra une qui lui annonçait, l'imminente liquidation des « 121 » ; il y avait des chances pour que l'appartement de Sartre fût visé. Il installa sa mère à l'hôtel et vint camper chez moi.

Lanzmann revint de Tunisie où il avait passé plusieurs jours aux frontières, devant les barrages, dans les unités de l'A. L. N. et à l'État-Major de Boumedienne. Se trouver transporté, en trois heures, de Paris dans le maquis, dormir par terre à côté des combattants algériens, partager leur vie, ç'avait été une saisissante expérience dont il me parla longtemps. Il avait visité aussi un village de

regroupés, arrachés par l'armée à un camp proche de la frontière et à qui elle avait réussi à faire franchir le barrage. Ce qu'il me dit d'eux n'était pas neuf ; mais il avait vu de ses yeux le vieillard aux épaules déchirées par les chiens, les femmes hagardes de haine, les enfants...

En juillet, les Masson nous transmirent une invitation d'Aït Ahmed qui se trouvait à l'infirmerie de Fresnes. Nous suivîmes une allée bordée de pavillons devant lesquels stationnaient des autos : les femmes de putschistes venaient voir leurs maris ; on les introduisait tout de suite alors qu'aux Algériennes on imposait des heures d'attente. L'avocate, Michelle Beauvilard, nous fit passer une première porte ; flic, papiers ; un peu plus loin, autres flics, autre contrôle. En tant que ministre, Aït Ahmed avait droit à une cellule bien tenue et à un régime d'exception. Il préférait Fresnes à Turquant parce qu'il y avait des contacts avec ses compatriotes et qu'il pouvait leur rendre des services. Pendant qu'il nous parlait des populations exterminées, des troupeaux anéantis, de la terre brûlée, deux hommes sont entrés, dont un frêle vieillard, aux yeux ardents et doux, dans un visage marqué de cicatrices : Boumaza, trente et un ans, « La prison et les mauvais traitements avaient fait de lui un vieillard. » Ce cliché pouvait donc être une vérité : les tortures, la grève de la faim — l'eau coupée par les soins de M. Michelet — l'avaient démoli. Il nous parla avec une amitié qui me confondit de honte. « Ce n'est tout de même pas ma faute à moi », me disais-je. Mais j'en revenais toujours au même refrain : j'étais française.

Le 3 juillet, une grève générale coûta aux Algériens, d'après la presse française, 18 morts, 91 blessés. La France avoua 80 Musulmans tués, 266 blessés au soir de la « journée nationale⁴ » du 5 juillet : selon Yazid, le nombre des victimes s'élevait à plusieurs centaines. Malgré les nombreux témoignages qui l'accablaient, on acquitta à Lyon l'activiste Thomas accusé de s'être délibérément payé la peau d'un « raton ». Chaque jour, à Alger, des attentats au plastic dévastaient les magasins musulmans.

Vers le milieu de juillet, nous déjeunâmes à la Coupole avec Wright Mills et un de ses amis. *White Collar* de Mills avait ouvert la voie aux études sur la société américaine d'aujourd'hui. *Les Temps modernes* avaient publié de longs extraits d'un autre de ses livres. *The Power Elite*. Les yeux vifs, barbu, il me dit gaiement : « Nous avons les mêmes ennemis », en me citant certains critiques américains qui ne me voulaient pas de bien. L'Amérique le dégoûtait tant qu'il s'installait, en Angleterre. Son ami marié, père, n'avait pas le droit de rentrer aux U. S. A. parce qu'il avait séjourné à Cuba après la rupture des relations diplomatiques entre La Havane et Washington ; sa femme ayant visité la Chine était privée de passeport ; ils ne pouvaient se rencontrer qu'au Mexique ou au Canada.

Wright Mills était très aimé à Cuba où il était resté assez longtemps et qu'il avait essayé de faire connaître à ses compatriotes par un livre. Comme nous, il se demandait ce qui s'y passait aujourd'hui. Le parti communiste fournissait au régime l'appareil qui lui faisait défaut, soit ; malheureusement, il y avait dans ses rangs une clique, menée par Aníbal Escalante — qui nous était apparu en février 60 comme un pompeux imbécile — dont le sectarisme et l'opportunisme

risquaient de faire dévier la révolution castriste. Le journal de Rafaël *Hoy* prenait le pas sur *Revolución* menacé, ou de disparaître, ou de tomber aux mains d'une autre équipe.

Nous allions de nouveau passer l'été à Rome ; ça nous reposerait de la France et j'espérais que Sartre travaillerait un peu moins. Il écrivait un article sur Merleau-Ponty et il se gavait de corydrane au point que, le soir, il était sourd. Un après-midi où, comme d'habitude, je devais le retrouver chez lui, je carillonnai pendant cinq minutes à la porte de son appartement. Assise sur une marche de l'escalier, en attendant le retour de sa mère, je pensai qu'il avait eu une attaque. Quand j'entrai dans son bureau, je vis qu'il allait très bien : simplement, il n'avait pas entendu la sonnette.

Le matin de notre départ, nous achevions de boucler nos valises quand, à sept heures trente, le téléphone sonna. C'était la mère de Sartre : du plastic avait explosé dans le hall d'entrée du 42, rue Bonaparte ; les dégâts étaient bénins.

*

Sartre ayant été conquis à La Havane par la fraîcheur artificielle du *Nacional*, nous retînmes à Rome deux chambres communicantes dotées d'air conditionné. L'appareil marchait mal ; mais l'hôtel se dressait sur un plateau, à la lisière de la ville, où la température était un peu moins cruelle que dans le centre. A travers la baie vitrée devant laquelle je travaillais, je regardais *Le Tibre aux environs du Pont Milvio vers 1960*. Le paysage était encore à demi campagnard : le fleuve vert où glissaient des canoës, une herbe jaunie, marquée de larges sentes, des bois de pins, au loin des collines et les monts Albains ; mais des quartiers nouveaux commençaient de s'y bâtir et, par analogie avec de vieilles images de Paris, d'Amsterdam, de Saragosse, il était facile d'y projeter des maisons, des avenues, des quais, des parapets, des ponts. A mes pieds, passait le petit train de Viterbe, entre des piscines bleu pâle. Juste sous ma fenêtre, de l'autre côté de la rue, il y avait un tir aux pigeons. Je ne voyais pas les tireurs, mais parfois un faux oiseau s'échappait d'une trappe, un coup de fusil claquait. A côté, une famille cultivait un potager : en me réveillant le matin, je respirais une odeur d'herbes brûlées.

Tard levés, nous écoutions sur mon transistor du bel canto avant de descendre prendre un café et lire les journaux. Nous travaillions, nous gagnions en quelques minutes d'auto le centre de Rome, où nous nous promenions. Quelques heures de travail encore et nous allions dîner dans les coins que nous aimions, souvent place Santa Maria du Trastevere, attentifs aux jeux de l'eau, à l'or éteint des mosaïques ; sous le feuillage d'un toit en terrasse vacillait une flamme orange ; une Vespa surgissait au coin d'une rue : accrochée au guidon, une grappe géante de ballons multicolores. Nous buvions un dernier verre près de notre hôtel, sur la terrasse plantée d'arbres qui domine la plaine. Au-dessous de nous, des guirlandes lumineuses serpentaient parmi des trous d'ombre, où glissait parfois le reflet d'un feu rouge ; des phares creusaient des sillons brillants dans la noirceur des collines ; la vibration terrestre des cigales répondait obstinément aux étoiles qui scintillaient contre le velours froid du ciel. L'artifice et la nature s'exaltant et se niant l'un

l'autre, j'avais l'impression de n'être nulle part : ou peut-être sur un relais interplanétaire.

Mon livre n'avancait guère, l'actualité nous poursuivait. Les entretiens de Lugrin échouaient. A Metz, dans l'indifférence générale, les paras « ratonnaient » : 4 tués, 18 blessés. Et ce fut la boucherie de Bizerte. J'avais peine à m'intéresser à moi-même et à mon passé. Sartre ne faisait plus rien. Nous lisions des livres qui nous renseignaient sur le monde et beaucoup de romans policiers.

Fanon avait demandé à Sartre une préface pour *Les Damnés de la terre*, dont il lui avait fait remettre par Lanzmann un manuscrit. Sartre avait réalisé à Cuba la vérité de ce que disait Fanon : dans la violence, l'opprimé puise son humanité. Il fut d'accord avec son livre : un manifeste du Tiers Monde extrême, entier, incendiaire, mais aussi complexe et subtil ; il accepta volontiers de le préfacer. Nous fûmes très heureux quand Fanon, qui allait soigner des rhumatismes dans le nord de l'Italie, nous annonça sa visite. Avec Lanzmann arrivé la veille, j'allai le chercher à l'aérodrome. Deux ans plus tôt, blessé à la frontière marocaine, on l'avait envoyé à Rome se faire soigner ; un tueur avait réussi à pénétrer dans l'hôpital et jusqu'à sa chambre ; par chance, il avait vu le matin dans le journal que sa présence était signalée et il s'était fait transporter, le plus secrètement possible, à un autre étage. Certainement quand il débarqua, ce souvenir le tourmentait. Nous l'aperçûmes avant qu'il ne nous vît : il s'asseyait, se levait, se rasseyait, changeait de l'argent, prenait ses bagages, avec des gestes saccadés, un visage agité, l'œil aux aguets. Dans l'auto il parla avec fébrilité : d'ici quarante-huit heures, l'armée française envahira la Tunisie, le sang allait couler à flots. Nous retrouvâmes Sartre pour déjeuner : la conversation dura jusqu'à deux heures du matin ; je la brisai le plus poliment possible, en expliquant que Sartre avait besoin de sommeil. Fanon en fut outré : « Je n'aime pas les gens qui s'économisent », dit-il à Lanzmann qu'il tint éveillé jusqu'à huit heures du matin. Comme les Cubains, les révolutionnaires algériens ne dormaient pas plus de quatre heures par nuit. Fanon avait énormément de choses à dire à Sartre et de questions à lui poser. « Je paierais vingt mille francs par jour pour parler avec Sartre du matin au soir pendant quinze jours », dit-il en riant à Lanzmann. Le vendredi, le samedi, le dimanche, jusqu'à ce qu'il prit le train pour Abano, nous causâmes sans arrêt. Et aussi quand il repassa à Rome, dix jours plus tard, avant de s'envoler pour Tunis. D'une intelligence aiguë, intensément vivant, doté d'un sombre humour, il expliquait, bouffonnait, interpellait, imitait, racontait : il rendait présent tout ce qu'il évoquait.

Dans sa jeunesse il avait cru pouvoir surmonter, par sa culture et sa valeur, la ségrégation raciale ; il s'était voulu français : pendant la guerre, il avait quitté la Martinique pour se battre. Faisant sa médecine à Lyon il avait compris qu'aux yeux des Français un Noir restait toujours un Noir et il avait agressivement assumé la couleur de sa peau. Un de ses bons camarades révisant avec lui le programme des examens s'exclama : « On a vraiment travaillé comme des n... — Mais dis-le, mon vieux, dis-le, dit Fanon. Comme des nègres. » Et pendant des mois ils ne se parlèrent plus. Un examinateur lui demanda : « Et toi,

d'où es-tu ?... Ah ! La Martinique : beau pays... » Et paternellement : « Sur quoi veux-tu que je t'interroge ? » « J'ai plongé la main dans la corbeille, j'ai tiré une question, nous dit Fanon. Il m'a mis cinq sur dix alors que je méritais neuf. Mais il m'a dit vous. » Il avait suivi les cours de philosophie de Merleau-Ponty sans l'aborder : il le trouvait distant.

Il épousa une Française et fut nommé directeur de l'hôpital psychiatrique de Blida : c'était l'intégration dont il avait rêvé dans sa jeunesse. Quand la guerre d'Algérie se déclencha, il fut écartelé ; il ne voulait pas renoncer à un statut difficilement conquis ; cependant, tous les colonisés étaient ses frères ; dans la cause des Algériens, il reconnaissait la sienne. Pendant un an, il servit la révolution sans abandonner son poste. Il hébergea chez lui et à l'hôpital des responsables des maquis, il leur distribua des médicaments, il enseigna aux combattants à soigner leurs blessés, il forma des équipes d'infirmiers musulmans. Huit attentats sur dix échouaient parce que les « terroristes », terrorisés, se faisaient tout de suite repérer, ou bien rataient leur coup. « Ça ne peut plus durer », dit Fanon. Il fallait former les *Fidayines* ; avec l'accord des responsables, il s'en chargea ; il leur apprit à contrôler leurs réactions au moment de déposer une bombe ou de lancer une grenade ; et aussi quelle attitude psychologique et physique pouvait les aider à résister le mieux à la torture. Au sortir de ces leçons, il s'en allait soigner un commissaire de police français nerveusement épuisé parce qu'il avait trop « questionné » ; cette contradiction lui devint insupportable. En pleine bataille d'Alger, ce fonctionnaire français envoya à Lacoste une lettre de démission où il rompait avec la France et se déclarait Algérien.

Après un court séjour en France, chez Francis Jeanson, il gagna Tunis où il devint l'éditorialiste politique d'*El Moudjahid* : il écrivit contre la gauche française l'article qui la navra. Deux ans plus tard le G. P. R. A. l'envoya comme ambassadeur à Accra ; il fit de nombreux voyages à travers l'Afrique, apportant à tous les soulèvements anticolonialistes l'appui de l'Algérie. Très lié avec Roberto Holden, dirigeant de l'U. P. A., il persuada le G. P. R. A. d'instruire, dans les maquis de l'A. L. N., des combattants angolais. Son principal objectif, c'était d'amener les peuples africains à prendre conscience de leur solidarité ; mais il savait qu'ils ne dépasseraient pas facilement leurs oppositions culturelles et leurs particularismes. A Tunis, les regards qu'il surprenait dans les rues ne lui laissaient pas ignorer sa couleur. Il accompagna les délégués d'un pays noir — Mali ou Guinée — à une séance de cinéma où le ministre de l'Information les avait conviés. A l'entracte on projeta un film publicitaire : des cannibales dansaient autour d'un Blanc attaché à un poteau, qui sauvait sa peau en leur distribuant des esquimaux glacés. « Il fait trop chaud dans cette salle », dirent les délégués et ils s'en allèrent. Fanon fit des reproches au ministre tunisien : « Oh ! vous, *les Africains* vous êtes tellement susceptibles », répondit-il. En Guinée cependant, ses amis répugnaient à tenir des conversations importantes devant sa femme, une Blanche. Il nous décrivit aussi son embarras un soir où il emmena une délégation d'Algériens à un spectacle que le gouvernement guinéen avait organisé pour eux ; de belles Noires dansaient : « Les seins en l'air : elles ont des seins, elles les

montrent », dit Fanon ; mais les austères paysans d'Algérie l'interrogèrent avec scandale : « Ce sont des femmes honnêtes ? et ce pays est socialiste ? »

C'est au Ghana qu'il tomba malade et que le médecin lui trouva un excès de globules blancs. Il continua à travailler et à voyager. A son retour à Tunis, sa femme, effrayée par sa maigreur, l'obligea à voir un docteur : il avait une leucémie. A plusieurs reprises par la suite, il avait cru sa dernière heure venue ; pendant une ou deux semaines il avait perdu la vue ; il avait l'impression parfois de « s'enfoncer dans le matelas » comme un poids mort. On l'avait envoyé en U. R. S. S. où des spécialistes confirmèrent le diagnostic. Ils lui conseillèrent d'aller se faire soigner aux U. S. A. : mais il répugnait, nous dit-il, à se rendre dans ce pays de lyncheurs. Par moments, il niait sa maladie, il faisait des projets comme s'il avait eu des années devant lui. Mais la mort le hantait. Par là s'expliquait, en grande partie, son impatience, sa loquacité, et aussi le catastrophisme qui m'avait frappée dès ses premiers mots. Satisfait des décisions prises par le C. N. R. A. à Tripoli et de la nomination de Ben Khedda, il croyait la victoire prochaine, mais à quel prix ! « Les villes se soulèveront : il y aura cinq cent mille morts, dit-il une fois ; et une autre fois : un million. » Il ajoutait que les lendemains seraient « terribles ».

Cette complaisance au pire traduisait aussi de sérieuses difficultés avec lui-même. Partisan de la violence, elle lui faisait horreur ; ses traits s'altéraient quand il évoquait les mutilations infligées par les Belges aux Congolais, par les Portugais aux Angolais — les lèvres percées et cadennassées, les visages aplatis à coups de *palmatorio* — mais aussi quand il parlait des « contre-violences » des Noirs et des durs règlements de compte qu'avait impliqués la révolution algérienne. Il attribuait ces répugnances à sa condition d'intellectuel : tout ce qu'il avait écrit contre les intellectuels, il l'avait écrit contre lui-même. Ses origines aggravaient ses conflits ; la Martinique n'était pas mûre pour un soulèvement : ce qu'on gagne en Afrique sert les Antilles ; on le sentait tout de même gêné de ne pas militer dans son pays natal, et davantage encore de n'être pas Algérien de souche : « Surtout, je ne voudrais pas être un révolutionnaire professionnel », nous dit-il avec anxiété ; théoriquement, il n'y avait pas de raison pour qu'il servît la révolution ici plutôt que là ; mais — c'est pourquoi son histoire était pathétique — il désirait passionnément s'enraciner. Il réaffirmait sans trêve son engagement : le peuple algérien était son peuple ; la difficulté c'est que, parmi les dirigeants, personne ni aucun groupe ne le représentait d'une manière incontestable ; sur les dissensions, les intrigues, les liquidations, les oppositions qui devaient plus tard provoquer ouvertement tant de remous, Fanon en savait beaucoup plus long qu'il ne pouvait dire. Ces sombres secrets, peut-être aussi des hésitations personnelles, donnaient à ses propos un tour énigmatique, obscurément prophétique et troublé.

Contre l'avenir et le présent, il se défendait en gonflant ses actions passées, d'une manière qui nous surprit, car leur considérable importance rendait inutile les surenchères : « J'ai sur la conscience deux morts que je ne me pardonne pas ; celle d'Abbane et celle de Lumumba », disait-il ; s'il les avait obligés à suivre ses conseils, ils auraient sauvé leur peau. Souvent il parlait comme s'il eût été à lui

seul le G. P. R. A. « Je suis peut-être paraphrénique », admit-il spontanément. Et à propos d'une remarque de Sartre, il s'expliqua sur son égocentrisme : un colonisé devait avoir un souci constant de ses attitudes et de sa figure ; tout l'attaquait : impossible d'oublier un instant de se défendre. En Italie, par exemple, c'était toujours sa femme qui retenait les chambres d'hôtel : on l'eût éconduit, par crainte d'indisposer les clients américains ou, plus vaguement, de provoquer des histoires. Il nous raconta, à son retour d'Abano, qu'une femme de chambre, après l'avoir observé pendant plusieurs jours, lui avait demandé : « C'est vrai ce qu'on raconte ? Vous haïssez les Blancs ? » Et il conclut d'une voix irritée : « Le fond de l'affaire, c'est que vous autres Blancs vous avez des Noirs une horreur physiologique. »

Cette conviction ne simplifiait pas des rapports à certains égards difficiles. Quand Fanon discutait avec Sartre sur des problèmes de philosophie ou sur son propre cas, il était ouvert et détendu. Je me rappelle une conversation dans une *trattoria* de la Via Appia : il ne comprenait pas pourquoi nous l'avions emmené là, le passé de l'Europe n'avait aucun prix à ses yeux ; mais Sartre l'interrogea sur son expérience de psychiatre et il s'anima. Il avait été très déçu par la psychiatrie russe ; il condamnait l'internement et souhaitait qu'on soignât les malades mentaux sans les enlever à leur milieu ; il accordait une grande importance aux facteurs économiques et sociaux dans la formation des psychoses et rêvait d'établir des liaisons entre la psychothérapie et l'éducation civique des patients : « Tous les commissaires politiques devraient être, en même temps, des psychiatres », disait-il. Il décrivit plusieurs cas curieux, entre autres celui d'un homosexuel qui, au fur et à mesure que sa psychose s'aggravait, se réfugiait à un niveau social inférieur, comme s'il avait eu conscience que des anomalies, visibles en haut de l'échelle, se confondent, en bas, avec les désordres dus à la misère ; réduit, à la fin de son évolution à une demi-démence, il vivait alors aux colonies, clochard parmi des clochards : à ce stade de désintégration sociale, sa décomposition mentale ne se remarquait presque pas.

Cependant Fanon n'oubliait pas que Sartre était français, et il lui reprochait de ne pas suffisamment l'expier : « Nous avons des droits sur vous. Comment pouvez-vous continuer à vivre normalement, à écrire ? » Il réclamait de lui tantôt qu'il inventât une action efficace, tantôt qu'il choisît le martyr. Il vivait dans un autre monde que nous : il imaginait que Sartre aurait bouleversé l'opinion en déclarant qu'il renonçait à écrire jusqu'à la fin de la guerre. Ou alors, qu'il se fasse mettre en prison : il provoquerait un scandale national. Nous ne parvenions pas à le détromper. Il nous donnait en exemple Yveton qui, au moment de mourir, avait déclaré : « Je suis Algérien. » Sartre, lui, se disait entièrement solidaire des Algériens, mais Français.

Nos conversations furent toujours d'un extrême intérêt, grâce à la richesse de son information, son pouvoir d'évocation, la rapidité et l'audace de sa pensée. Par amitié, et aussi pour l'avenir de l'Algérie et de l'Afrique, nous souhaitions que sa maladie lui accordât un long sursis. C'était quelqu'un d'exceptionnel. Quand je serrais sa main fiévreuse, je croyais toucher la passion qui le brûlait. Il

communiquait ce feu ; près de lui, la vie semblait une aventure tragique, souvent horrible, mais d'un prix infini.

Après son départ, Sartre se mit à écrire une préface pour *Les Damnés de la terre*, mais sans hâte ; il était dégoûté de cette lutte qu'il menait depuis des mois à l'aveuglette contre la montre, contre la mort. « Je me recompose », me disait-il. Moi aussi, peu à peu, la tranquillité me gagna. Je pus m'intéresser aux nouvelles qui ne concernaient pas l'Algérie. Prenant le petit déjeuner, place des Muses, nous avons vu sur le journal d'un voisin, occupant toute la première page, une énorme tête : Titov tournait autour de la terre. Un peu plus tard, nous avons suivi les événements du Brésil : maintenant ce pays existait pour nous ; Quadros, Lacerda, Janio, c'étaient des gens vivants ; les noms de Brasília et de Rio évoquaient des images précises. Nous nous demandions : « Que pensent les Amado ? Que font Lucia et Christina ? » Janio confirmait le jugement de nos amis : « Beau programme ; mais il n'aura pas le cran de l'appliquer. » Nous fûmes heureux que le coup d'État militaire échouât, pour le Brésil et pour la France : un succès eût risqué d'encourager les généraux de chez nous.

Le prix Viareggio, porté cette année par Olivetti à quatre millions, fut attribué à Moravia, ce qui suscita dans la presse italienne des malices, injustes, mais savoureuses ; il n'était pas à Rome, nous ne le vîmes pas. Nous rencontrâmes Carlo Levi. Nous dînâmes au Trastevere avec les Alicata et Bandinelli qui nous fut aussi sympathique qu'en 46. On parla d'un colloque que l'Institut Gramsci voulait organiser au printemps, entre les marxistes italiens et Sartre, sur la subjectivité, et des problèmes que posaient en France et en Italie les nouvelles tactiques capitalistes.

Nous fîmes quelques promenades aux environs de Rome. Je n'avais pas revu depuis 1933 la villa d'Hadrien. Je me rappelais des briques et des cyprès qui m'avaient ravie : et c'était en effet ravissant, les ruines fanées par le soleil, le vert sombre des pins et des cyprès qui déteignait sur le ciel bleu. Par une route qui venait de s'ouvrir nous sommes grimpés à Cervera, un village noir et hautain qui domine de mille mètres la plaine du Latium. Nous avons revu Nettuno et Anzio où nous fûmes intrigués par une galère rouge posée sur la mer bleue : la galère de Cléopâtre dans le film qu'on était en train de tourner à grand-peine avec Liz Taylor. De Frascati nous sommes montés à Tusculum ; le panorama n'avait guère dû changer depuis les temps anciens : les monts Albains et leurs villages, le Latium, l'emplacement de Rome au loin. Assise auprès de Sartre parmi les ruines du petit théâtre, j'ai retrouvé un instant le goût des bonheurs passés. Peu à peu, Rome m'avait apaisée ; mes rêves, la nuit, étaient calmes. Je me disais, je disais à Sartre : « Si nous devons vivre encore vingt ans, essayons d'y prendre plaisir. » Ne peut-on pas rester présent au monde sans s'épuiser en émotions qui ne servent à personne ?

Non, sans doute. A la politique de « dégagement⁵ », l'O. A. S. riposta par un attentat contre de Gaulle — ce qui me troubla peu — et par des appels au meurtre. Les ratonnades d'Oran, d'Alger, les Musulmans lapidés à mort, brûlés vifs dans leurs autos, comment y penser avec tranquillité ? Les vacances romaines

n'avaient été qu'une trêve : j'allais retrouver Paris et ma vie tels que je les avais quittés.

Sartre, que les longs voyages en auto ennuiant, resta à Rome, d'où il rentrerait en avion, tandis que je remontai vers le nord avec Lanzmann, revenu pour m'accompagner. Lanzmann faisait à Fresnes de fréquentes visites : les détenus algériens étaient convaincus qu'on arriverait bientôt à un accord. Il me mit au courant du projet d'évasion de Boumaza ; chaque jour, un électricien — un détenu de droit commun — travaillait en haut d'une échelle appuyée, de l'intérieur, au mur de la prison ; un gardien le surveillait ; un de ces matins, l'électricien serait malade ; Boumaza prendrait sa place et un droit commun celle du gardien : le garde mobile, habitué à ces silhouettes, n'y verrait que du feu ; au moment propice, les deux complices sauteraient de l'autre côté du mur où les attendrait une auto.

Je quittai Lanzmann à Zurich et j'allai chez ma sœur qui habite un village aux environs de Strasbourg ; la maison sentait le feu de bois ; Lionel qui, par métier, voyage beaucoup, avait rapporté du Dahomey des tentures qui décoraient plaisamment l'atelier. Plus hardis et plus inspirés que naguère, les derniers tableaux de ma sœur dépassaient de loin ses œuvres précédentes ; je les regardai longuement, nous causâmes, nous passâmes une journée insouciant. Je partis avec elle le lendemain matin pour une promenade en Forêt-Noire et je m'arrêtai à Strasbourg d'où je téléphonai à Lanzmann ; il me raconta avec rage les matraquages de l'Arc de Triomphe ; les flics attendaient les Algériens aux sorties du métro, ils les immobilisaient, bras en l'air et cognaient ; il avait vu de ses yeux casser des gueules et fracasser des crânes ; pour se protéger, les Algériens se couvraient la tête de leurs mains : on les leur brisait ; on trouvait des cadavres pendus aux arbres du Bois de Boulogne et d'autres, défigurés et mutilés, dans la Seine. Lanzmann et Péju avaient aussitôt pris l'initiative d'un appel, invitant les Français à ne plus se contenter de protestations morales mais à « s'opposer sur place au renouvellement de pareilles violences ». Nous n'étions que 160 à le signer⁶ ; respectueuses, l'équipe de *L'Express*, à deux exceptions près, et presque toute celle de *L'Observateur* s'étaient défilées. Beau retour dans la mère patrie ! me disais-je tandis que nous roulions entre des sapins sur des routes ourlées de neige. Impossible de m'endormir, ce soir-là ; je restai longtemps seule au coin du feu, retrouvant comme une ritournelle trop connue l'horreur, le désespoir qui me brûlaient les yeux. Le lendemain, avec ma sœur et Lionel, j'ai revu Riquewihr, Ribeauvillé ; les villages et les vignobles étaient aussi jolis qu'autrefois, nous avons mangé du faisan aux raisins, mais je ne supportais plus le pittoresque, la gastronomie, les vieilles traditions, tout ce passé qui nous avait conduits là. Le soir, j'ai écouté la radio : réalisant point par point son plan, Boumaza s'était évadé. Mais ensuite j'ai entendu l'interview de Frey et ses mensonges reposés : deux morts, alors qu'on en avait déjà dénombré plus de cinquante. Dix mille Algériens étaient parqués au Vel' d'Hiv', comme autrefois les Juifs à Drancy. De nouveau je détestais tout, ce pays, moi-même, et le monde. Et je me disais que les

plus belles choses — et pourtant je les ai aimées, j'en ai vécu — somme toute ne le sont pas tellement ; on touche vite le plafond ; seul le mal débouche sur l'infini ; on aurait pu faire sauter l'Acropole et Rome et toute la terre, je n'aurais pas levé un doigt pour l'empêcher.

Le dimanche suivant, au début de l'après-midi, j'arrivai à Paris, désert, lugubre et grouillant de flics. Mes amis me dirent qu'on avait trouvé plus de quinze pendus au Bois de Boulogne et que chaque jour on repêchait dans la Seine de nouveaux cadavres. Ils auraient voulu faire quelque chose ; mais quoi ? On vivait des journées de dictature policière : journaux saisis, rassemblements interdits. Les partis ni les syndicats n'avaient encore eu le temps de passer à l'action. Le 18 octobre, quelques petits groupes, quelques isolés, avaient décidé de marquer le coup coûte que coûte. Le Comité du 6^e avait appelé ses membres à manifester. Un petit nombre seulement étaient venus. Lanzmann et Pouillon avaient provoqué les flics et s'étaient fait embarquer. Évelyne avait tenté en vain de les suivre. Les policiers les avaient bousculés : « Ah ! les pédales ! On ne dit rien quand les flicards se font tuer, mais si c'est des rats, on s'indigne. » Toute la nuit, avec les uns, les autres, je causai. A cinq heures du matin, au Falstaff où je me trouvais avec Olga et Bost une bagarre éclata entre des clients et les garçons ; ceux-ci traînèrent dehors un homme inanimé dont la femme hurlait : « On vous la fera sauter, votre baraque : on est des pieds-noirs... »

Sartre rentra le lendemain et je repris pied dans ce Paris d'automne et de sang. Lanzmann passa une journée à Nanterre : des hommes blessés, défigurés, mutilés ; il avait fallu amputer ceux dont les poignets étaient brisés ; des femmes pleuraient leurs maris disparus... A notre surprise plusieurs journaux dénoncèrent « Les brutalités policières » ; on aurait dit que certains membres du gouvernement étaient hostiles à Papon et encourageaient ces divulgations. Et puis, de nombreux lecteurs, indignés par ce qu'ils avaient vu, avaient écrit au *Monde* et même au *Figaro* : quand on leur mettait le nez dans le sang, les gens tout de même réagissaient. A la Chambre, au cours d'une séance que Pouillon nous raconta, Claudius Petit dit à Frey : « Nous savons maintenant ce que ça signifiait d'être allemands pendant le nazisme ! » ; ses paroles tombèrent dans un silence de mort. Il y avait plus de cinq ans que Marrou avait évoqué Buchenwald et la Gestapo ; pendant des années, les Français avaient accepté les mêmes complicités que les Allemands sous le régime nazi ; le malaise tardif que certains en éprouvaient ne me réconciliait pas avec eux.

Le 1^{er} novembre, la Fédération de France interdit aux Algériens des démonstrations qui auraient donné prétexte à de nouveaux massacres. Dans cet État policier qu'était à présent la France, la gauche n'avait presque aucune possibilité d'action. Schwartz et Sartre convièrent les intellectuels à une manifestation silencieuse place Maubert. Par un beau matin frais et ensoleillé nous nous sommes retrouvés au square Cluny. Rose et André Masson étaient là, rongés d'inquiétude parce que, dans toutes les prisons de France, les détenus algériens et leurs « frères » français commençaient une grève de la faim. Je reconnus beaucoup d'autres visages tandis que nous marchions vers la statue

d'Étienne Dolet près de laquelle étaient rassemblées environ douze cents personnes.

Un cordon de police nous a arrêtés près de la bouche du métro. Schwartz a négocié et le commissaire, qui avait évidemment reçu la consigne d'éviter les histoires, accepta de nous laisser stationner dix minutes en silence. Il y eut une brève prise de parole : Sartre expliqua le sens de la manifestation. Des photographes photographièrent ; Schwartz et Sartre murmurèrent quelques mots dans un micro. Au bout de cinq minutes, le commissaire ordonna : « Dégagez. » On protesta. Chauvin, un P. S. U. bagarreur, cria : « Tirez, mais tirez donc ! » Le flic (en civil) haussa les épaules comme si jamais, de mémoire de flic, un flic n'avait tiré. Quelqu'un suggéra : « Asseyons-nous » et le commissaire leva au ciel des yeux excédés. Le boulevard bloqué, la presse alertée, nous n'aurions rien gagné de plus en nous infligeant des heures de violon et nous nous dispersâmes. Avec Pouillon, Pontalis, Bost, Lanzmann, Évelyne, je me dirigeai vers la rue Lagrange. « Merci d'être venue », me dit une dame au passage, ce qui me laissa rêveuse. Soudain, j'entendis un bruit d'explosion derrière moi, quelqu'un cria : « Ah ! les salauds ! » et j'aperçus place Maubert, au-dessus de la foule, des retombées noirâtres. Nous reflûâmes vers la place. Mais le plastic, à l'air libre, ce n'est qu'un pétard ; des fenêtres avaient volé en éclats et deux personnes avaient été écorchées par les débris (parmi lesquelles le fils de mon cousin Jacques qui passait là). Je rencontrai Olga qui, arrivée en retard, n'avait pas pu atteindre la place Maubert ; dans son coin, et aussi place Médicis, des gens s'étaient assis sur le trottoir et on en avait embarqué quelques-uns. Avec Sartre et un groupe que je retrouvai au Balzar, nous allâmes déjeuner dans un restaurant du boulevard Saint-Michel. La radio faisait de la publicité à notre manifestation : au cours du repas, elle la raconta trois fois.

L'après-midi, environ mille deux cents P. S. U. s'étaient donné astucieusement rendez-vous dans la queue d'un cinéma, place Clichy ; ils purent se rassembler sans être inquiétés. Portant des banderoles et scandant des slogans, ils descendirent jusqu'au Rex et Depreux déposa des gerbes à l'endroit où deux Musulmans avaient été abattus.

A midi cependant, tout en affirmant que « tout est calme en Algérie », la radio annonçait quarante morts. Le soir, à Europe n° 1, le délégué du gouvernement raconta que la population algérienne n'avait pas bougé, que des provocateurs avaient tiré sur le service d'ordre, qu'ils avaient fait trois victimes : et qu'il y avait soixante-seize morts du côté des Musulmans ! Des journalistes ajoutèrent qu'ils avaient entendu des fusillades et qu'on ne leur avait pas permis de s'approcher : une boucherie de plus. A Oran, rien ne s'était passé. Et, dans certains quartiers musulmans, cet anniversaire était une vraie fête : la radio retransmettait des cris joyeux, des chants.

Personne ne doutait que l'indépendance ne fût proche. Des négociations étaient en cours, toute la presse en parlait. De Gaulle se trouvait acculé à la paix par le F. L. N., par l'opinion et parce que cette guerre gênait sa politique de grandeur. Quand il annonça à Bastia « le dernier quart d'heure », il nous parut

que, pour la première fois, ces paroles correspondaient à une réalité. Mais avant que Ben Khedda ne s'installât à Alger, les fascistes nous feraient passer de mauvais moments. Il fallait s'organiser.

En U. R. S. S., avec le rapport du 22^e Congrès, la déstalinisation venait de franchir une seconde étape⁷. Dans le P. C. français, quelques intellectuels, Vigier entre autres, souhaitaient un rapprochement avec la gauche non communiste ; il proposa à Sartre de signer et de faire signer un tract dirigé contre le régime et contre le racisme : ce serait le point de départ d'une manifestation et la base d'une organisation antifasciste. Mais tout de suite des difficultés naquirent. Sartre et nos amis voulaient affirmer par des actes leur solidarité avec la révolution algérienne ; pour démolir l'O. A. S., il fallait, pensaient-ils, s'attaquer au gouvernement qui en était objectivement le complice. Les communistes, soucieux de « retenir ce qui unit et rejeter ce qui divise », souhaitaient limiter le mouvement à la lutte contre l'O. A. S. Sartre estima qu'il fallait essayer de surmonter ces dissensions : sans les communistes, on ne pouvait rien faire. On ne pourrait rien faire avec eux, prédisaient Lanzmann, Péju, Pouillon. Finalement, faute de mieux, ils décidèrent de tenter le coup et appuyèrent Sartre qui contribua, avec Schwartz et Vigier à la création d'une « Ligue pour le rassemblement antifasciste ».

Les attentats avaient repris, beaucoup plus sérieux qu'avant les vacances. Sartre voulut louer une chambre dans un hôtel, mais le directeur refusa : il avait fait repeindre à neuf sa façade. Il fallut ruser. Claude Faux — qui, depuis plusieurs années avait remplacé Cau auprès de Sartre — loua en son nom, boulevard Saint-Germain, un appartement meublé où nous nous installâmes ; l'immeuble était encore en construction, il n'y avait pas de lumière dans l'escalier encombré de gravats où, de huit heures du matin à six heures, des ouvriers cognaient sur des clous ; par les fenêtres qui donnaient sur l'étroite rue Saint-Guillaume le soleil n'entrait pas : à toute heure nous étions obligés d'allumer l'électricité. J'avais connu des logis plus miteux, mais aucun d'aussi déprimant.

J'écrivis une préface au livre de Gisèle Halimi sur Djamila Boupacha ; le général Ailleret et le ministre Messmer avaient été acculés à entraver ouvertement l'action de la Justice ; nous voulions montrer quels pièges il avait fallu déjouer pour en arriver là. D'autre part, Gisèle Halimi eut l'idée, qu'approuvèrent des spécialistes tels que Hauriou et Duverger, de poursuivre Ailleret et Messmer devant les tribunaux ; nous ne réussirions évidemment pas à les faire inculper mais il nous semblait utile, à l'époque, de mettre en lumière leurs responsabilités : nous ne prévoyions pas avec quel tranquille éclat les tribunaux militaires allaient bientôt se charger de nous suppléer, ni la série de révélations qui devaient confirmer leurs verdicts, au milieu de l'indifférence générale. Le Comité comprenait un certain nombre de gaullistes de gauche qui prétendaient lutter contre la torture en se cantonnant sur le plan moral. Ils renâclèrent, une partie du bureau démissionna et on en élut un autre.

Une manifestation-surprise, contre le fascisme et le racisme, fut projetée pour le 18 novembre ; ce furent essentiellement les jeunesses communistes qui

l'organisèrent. Elle ne pouvait réussir que si on parvenait à déjouer la surveillance des flics : le lieu de rencontre fut tenu si secret que, lorsque notre Ligue se rassembla devant le Paramount, personne ne savait où aller. Des dizaines de cars de police stationnaient place Saint-Germain-des-Prés, la rive gauche était en état de siège. Vigier nous donna le mot : Strasbourg-Saint-Denis. « Allez-y en métro », nous conseilla-t-il ; je descendis les marches avec Sartre, Lanzmann, Adamov et Masson qui disait avec confusion : « C'est mal ; ce n'est pas démocratique, mais je n'ai jamais su prendre le métro. » (A New York, il portait, cousue à l'intérieur de son veston, une étiquette avec son adresse qu'il montrait aux chauffeurs de taxi...) Avec sa casquette, son blouson de cuir noir, ses yeux clairs, il avait l'air de surgir, neuf et étonné, du fond d'un vieil âge anarchiste. Il y avait beaucoup de jeunes gens dans le métro. A quelques pas devant nous, dans le couloir de sortie, trois garçons de quinze ans discutaient : « Je me sens très nerveux ; je me domine, mais je suis nerveux », disait l'un d'eux. La foule des samedis soir remplissait les trottoirs, il me sembla qu'elle allait noyer les groupes en attente disséminés ici et là. « Tu verras, me dit Lanzmann, dans une minute, tout d'un coup, ça va *prendre*. » Et à l'instant surgit un cortège portant une pancarte : *Paix en Algérie*, auquel déjà des centaines de gens s'agglutinaient ; d'autres arrivaient de partout ; nous avons couru et nous nous sommes rangés derrière l'inscription, à l'avant du défilé. J'ai pris le bras de Sartre et celui d'un inconnu, constatant avec surprise que, devant nous, à perte de vue, le boulevard s'étendait, désert. (Il était à sens unique ; derrière nous le cortège bloquait le trafic ; dans toutes les rues transversales, des autos opportunément tombées en panne au milieu de la chaussée, créaient des embouteillages qui empêchaient les cars de police de passer.) Nous avons envahi aussi les trottoirs ; on aurait pu croire que Paris nous appartenait. Aux fenêtres — sauf à celles de *L'Humanité*, joyeusement bruyantes — des visages inexpressifs ; tout le long du parcours, beaucoup de reporters et de photographes. Tout en marchant, on scandait : *Paix en Algérie — Solidarité avec les Algériens — Libérez Ben Bella — O. A. S. assassins* ; plus rarement : *Unité d'action — Salan au poteau*. En passant devant le musée Grévin, des gens ont crié : *Chariot au musée*, et passant devant un para : *Les paras à l'usine* ; j'ai entendu aussi deux ou trois fois : *Chariot au poteau*. Mais le slogan *Paix en Algérie* dominait tous les autres. Il y avait une grande gaieté dans cette foule en marche, étonnée de sa liberté. Et comme je me sentais bien ! La solitude est une mort et, en retrouvant la chaleur des contacts humains, je ressuscitais. Nous arrivâmes à Richelieu-Drouot ; au moment de nous engager sur le boulevard Haussmann, il y eut un remous et une débandade : les flics s'étaient mis à cogner ; une quantité de gens se sont engouffrés dans une rue, à droite ; Lanzmann, Sartre et moi nous les avons suivis, nous avons tourné à gauche, nous sommes entrés dans un bistrot qui a vivement fermé ses portes derrière nous. « Vous avez peur ! a dit Lanzmann. — Ah ! je n'ai pas envie qu'on me casse tout, a dit le patron. Le tabac du coin, l'autre jour, il a voulu faire le malin, il est resté ouvert, les flics se sont amenés : deux millions de dégâts. » Il ajouta, en s'adressant à Sartre avec un demi-sourire : « Vous m'écrirez un roman là-dessus et vous m'y

mettez, mais ça ne m'avancera à rien... J'ai trois enfants, je ne fais pas de politique, la politique, c'est des intérêts supérieurs. » Sa main modela dans l'air des monceaux d'or : « D'énormes intérêts : ça nous dépasse. » Au bout d'un moment, nous avons regagné le carrefour ; il y avait de grosses taches de sang au coin de la rue et des cars de police sur le boulevard ; les manifestants achevaient de s'en aller. Nous sommes rentrés en taxi et tout de suite le téléphone a sonné ; Gisèle Halimi et Faux qui se trouvaient au même endroit que nous avaient été matraqués ; ils avaient vu un manifestant, le visage arraché, un autre inanimé, le crâne fracturé ; les flics étaient armés de matraques spéciales, énormes ; ils avaient cogné par plaisir car à la première sommation la foule se serait dispersée, satisfaite d'avoir tenu si longtemps le pavé. Cependant, à quelques rangs derrière nous, Évelyne, Péju, les Adamov, Olga, Bost n'avaient rien su de cet accrochage ; par le boulevard des Italiens et la rue Tronchet ils avaient gagné la gare Saint-Lazare, sans rencontrer la police ; les manifestants — qui étaient alors huit mille environ — s'étaient séparés sur un mot d'ordre des organisateurs. Quand je descendis acheter le dîner, j'entendis des rumeurs, les voitures étaient bloquées sur le boulevard Saint-Germain : on manifestait encore du côté de l'Odéon et nous avons su plus tard qu'il y avait eu des bagarres au Quartier latin. C'avait été une belle journée qui encourageait à l'espoir.

Brève flambée. Un drame lointain acheva d'assombrir pour moi ce sombre automne. Au début d'octobre, Fanon avait eu une rechute et ses amis l'avaient envoyé se faire soigner aux U. S. A. : malgré sa répugnance, il avait accepté. Il s'était arrêté à Rome et Sartre avait passé quelques heures, dans sa chambre d'hôtel, en compagnie de Boulahrouf, le représentant du G. P. R. A. en Italie. Fanon gisait à plat sur son lit, si épuisé que pendant toute l'entrevue il n'ouvrit pas la bouche ; le visage crispé, il bougeait sans cesse, réduit à une passivité contre laquelle tout son corps se révoltait.

A mon retour à Paris, Lanzmann me montra des lettres et des dépêches de la femme de Fanon. Celui-ci avait cru qu'en tant que membre du G. P. R. A. il serait chaleureusement reçu à Washington : on l'avait abandonné dix jours, seul, sans soins, dans une chambre d'hôtel. Elle était venue le rejoindre, avec leur fils de six ans. Enfin transporté à l'hôpital, Fanon venait d'être opéré ; on avait changé tout son sang, on espérait que le choc réveillerait sa moelle ; mais il n'y avait aucun espoir de guérison : au mieux, il survivrait un an. Elle écrivit de nouveau, elle téléphona : à 6 000 kilomètres de distance, nous suivîmes au jour le jour cette agonie. Le livre de Fanon parut, il y eut des articles qui le couvrirent d'éloges ; sa femme lui lut ceux de *L'Express* et de *L'Observateur* : « Ce n'est pas ça qui me rendra ma moelle », dit-il. Une nuit, à deux heures, elle téléphona à Lanzmann : « Franz est mort » ; il avait succombé à une double pneumonie. A travers la sobriété de ses lettres on la sentait désespérée et Lanzmann, bien que la connaissant très peu, prit l'avion pour Washington. Il revint au bout de quelques jours, ahuri et secoué. Minute par minute Fanon avait vécu sa mort et l'avait sauvagement refusée ; son agressivité ombrageuse s'était libérée dans ses délires de moribond ; il détestait les Américains, ces racistes, et se méfiait de tout le

personnel de l'hôpital ; en s'éveillant, le dernier matin, il avait dit à sa femme, trahissant ses obsessions : « Cette nuit, ils m'ont mis dans la machine à laver... » Son fils était entré dans sa chambre un jour où on lui faisait une transfusion ; des tuyaux le rattachaient à des ballons en plastique remplis les uns de globules rouges, d'autres de globules blancs et de plaquettes ; l'enfant sortit en hurlant : « Les brigands ! ils ont coupé mon père en morceaux. » Dans les rues de Washington, il agitait d'un air provocant le drapeau vert et blanc. Les Algériens envoyèrent un avion spécial pour ramener le corps de Fanon à Tunis. On l'enterra en Algérie, dans un cimetière de l'A. L. N. : pour la première fois et en pleine guerre les Algériens firent à l'un des leurs des funérailles nationales. Pendant une ou deux semaines, dans les rues de Paris, je rencontrai partout la photo de Fanon : dans les kiosques sur la couverture de *Jeune Afrique*, à la devanture de la librairie Maspero, plus jeune, plus calme que je ne l'avais vu, et très beau. Sa mort pesait lourd parce qu'il l'avait chargée de toute l'intensité de sa vie.

Sartre, comme il en avait été question en septembre, fut invité par l'Institut Gramsci ; il resta quelques jours à Rome et tint un meeting sur l'Algérie, en présence de Boulahrouf. Les Italiens, n'ayant plus de colonies, sont tous anticolonialistes et l'applaudirent avec feu. Il y eut tout de même quelques fascistes — des héros, me dit Sartre — pour lancer des tracts, — *Sartre c'est le néant, pas l'être* — et pour siffler. Chacun se retourna, prêt à se ruer sur eux et le président dit d'une voix calme : « Laissez les voisins s'en occuper. » Guttuso fonça tout de même ; mais déjà les malheureux dégringolaient les escaliers, la tête la première : on en transporta une moitié à l'hôpital, l'autre au violon. La presse française raconta que Sartre avait été bombardé d'œufs pourris, et elle publia une photo où on le voyait à côté de Boulahrouf. A son retour, il reçut d'Oran des lettres de menace.

Le 19 décembre, il y eut encore une manifestation anti-O. A. S., interdite au dernier moment. Nous allâmes quand même à notre rendez-vous, devant la statue de Musset ; c'était les mêmes têtes qu'au Balzar le 1^{er} novembre, que le 18 novembre devant le Paramount, nous nous connaissions tous, on se serait cru à un cocktail littéraire. Cette fois, le départ du cortège avait été fixé sur le boulevard Henri-IV ; je pris le métro avec Sartre, Lanzmann, Godement dont l'appartement avait sauté quelques jours plus tôt : sa femme s'y trouvait et elle restait encore traumatisée. Le boulevard était noir de monde mais barré, du côté de la Bastille, par un cordon de police. Je n'ai pas compris exactement ce qui s'est passé — ça fait très « bataille de Waterloo », une manifestation, on n'en saisit que des fragments — nous avons débouché rue Saint-Antoine, de l'autre côté du barrage ; Bourdet, qui semblait tout joyeux, sous un étonnant chapeau pointu, a pris le bras de Sartre avant de disparaître dans le vaste cortège qui défilait en bon ordre, tenant chaussée et trottoirs ; en tête, à quelques rangs devant nous, marchaient des conseillers généraux et municipaux portant des pancartes ; des cars de police, des gendarmes rangés le long des trottoirs nous regardèrent passer sans broncher. Soudain, au métro Saint-Paul, nous fûmes pris dans un énorme remous ; la foule, devant moi reculait : par-derrière elle continuait à avancer en

criant : « Ne reculez pas ! » J'étouffais, j'oscillais, et mon soulier droit a quitté mon pied que des dizaines de pieds écrasaient ; redoutant de tomber et d'être piétinée, accrochée au bras de Sartre que je ne voulais pas lâcher, ce qui gênait mes mouvements, je me suis sentie pâlir ; Lanzmann, plus grand que nous, respirait mieux : il nous a aidés à gagner une rue transversale, où d'ailleurs on ne pouvait guère bouger non plus car une quantité de gens s'y étaient réfugiés. Je me suis assise avec Sartre dans un petit café de la place des Vosges, Bianca m'a apporté une chaussette de laine, heureusement, car j'ai clopiné une heure avant que nous ne trouvions un taxi dont le chauffeur nous a dit avec humeur : « ils bloquent toutes les rues. » Les coups de téléphone, ce soir-là, étaient moins gais que le mois passé. Des amis avaient tourné en rond place de la Bastille, et on les avait suffoqués avec du gaz lacrymogène ; on s'était bagarré à Réaumur-Sébastopol : le fils de Pouillon, un non-violent, avait avec des camarades, renversé un car de police et tapé sur un policier à coups de bâton. Bianca avait pris le métro à Saint-Paul ; sur le quai, à la station suivante, un jeune homme se débattait contre un C. R. S. qui le poussait dans un wagon : « J'ai perdu mes lunettes ! Laissez-moi retrouver mes lunettes. » Le C. R. S. s'était mis à le frapper ; une quinzaine de types étaient descendus du métro en criant : « Assassin » ; le policier s'était renversé sur un banc, ses gros souliers en avant, et d'autres C. R. S. étaient arrivés à son secours. Plusieurs voyageurs voulaient descendre et prendre part à la bagarre, mais le conducteur avait fermé les portières. Comme Bianca essayait de les ouvrir, un homme, avec des skis sur l'épaule l'avait retenue : « A quoi ça aurait-il servi ? » lui avait-il dit d'une voix d'un autre monde. Le lendemain, nous avons su que, brusquement, la police avait foncé sur la tête du cortège et frappé les notables qui portaient les pancartes. Il y avait eu des blessés graves, des femmes piétinées, alors que ce défilé pacifique manifestait contre les ennemis du régime. « La prochaine fois, il faudra nous armer », concluait Bourdet dans son article.

Le régime faisait le jeu de l'O. A. S. et sauf une petite minorité le pays acceptait le régime. On négociait, mais les massacres et les tortures continuaient : « Mon premier mouvement n'est plus de protester comme naguère ni même de crier, écrivait Mauriac, car cela se passe sous la présidence du général de Gaulle. »

Notre seul recours, c'était le travail. Sartre avait repris l'étude sur Flaubert ébauchée quelques années plus tôt et il écrivait avec une application acharnée. Il participa, à la Mutualité, avec Vigier, Garaudy, Hippolyte, à un débat sur la dialectique de la Nature qui sembla passionner les six mille auditeurs. Mais, en vingt minutes, il ne pouvait donner de sa pensée qu'un résumé sommaire et j'aurais préféré qu'il s'abstînt. Moi, j'en arrivais aux années 57-60 et l'histoire de cette époque, abominable, ne s'accordait que trop avec cet abominable hiver. Je n'étais pas d'humeur à réveiller. Je suis restée tapie dans mon lugubre logis. La nuit du 31 décembre, de Gaulle a parlé et j'ai coupé la radio au bout de deux minutes, excédée par ce narcissisme névrotique, par ce vide grandiloquent. Vers minuit, j'ai entendu un concert de klaxons : des autos filaient à grand bruit, par centaines, sur le boulevard Saint-Germain ; j'ai cru qu'il se passait quelque chose ;

mais non, c'était la joie, sans rime ni raison, que ce fût la Saint-Sylvestre et d'avoir une auto. J'ai pris du belladéal pour ne plus entendre cette allégresse ennemie, l'allégresse des Français, assassins et bourreaux. *Que j'aimais ces nuits, boulevard Montparnasse, dans l'éclat des lumières, des rires et des cris, que j'aimais les foules et leurs fêtes, quand j'avais vingt ans, quand j'avais trente ans.*

Au début de janvier, nous avons dîné avec les Giacometti que nous avons été chercher chez eux. Il était assis, ses lunettes sur le nez, devant un chevalet, travaillant à un très beau portrait d'Annette, en gris et noir ; contre les murs, il y avait d'autres portraits, en gris et noir ; je m'étonnai d'une tache rouge sur la palette ; Giacometti rit et me montra le plancher : quatre signes rouges indiquaient l'emplacement de la chaise où le modèle devait s'asseoir. Comme d'habitude, les statues, enveloppées de linges mouillés m'intriguaient. Autrefois, Giacometti sculptait la figure humaine dans sa généralité ; depuis dix ans il cherchait à l'individualiser et il n'était jamais satisfait. Il découvrit un des bustes et j'eus sous les yeux, aussi dense, aussi nécessaire que ses anciennes œuvres, la tête d'Annette. La réussite en était si évidente et donc en apparence si simple qu'on se demandait : « Pourquoi lui a-t-il fallu dix ans ? » Il a admis qu'il n'était pas mécontent. Pendant un instant, cela m'a paru de nouveau important, avec du plâtre ou avec des mots, de créer quelque chose.

Je lus *Les Lettres à Madame Z.* de l'écrivain polonais Brandys ; et, en manuscrits, *Derrière la baignoire* de Colette Audry et *Le Vieillessement* de Gorz. Des œuvres très différentes, mais toutes les trois libres et directes ; elles me jetaient au cœur d'une expérience étrangère, qui me reposait de moi, tout en me parlant de ce qui m'intéresse.

Une nuit, à deux heures du matin, j'ai été réveillée par un bruit violent et mou ; sur le balcon j'ai retrouvé Sartre : « Eh bien, ils nous ont repérés », me dit-il. Une fumée montait de la rue Saint-Guillaume, des planches avaient été projetées sur la chaussée, on entendait dans le silence la musique légère d'un xylophone : des éclats de verre qui dégringolaient. Personne ne bougeait. Au bout de dix minutes, la maison d'en face s'est éclairée ; des hommes, des femmes sont apparus en robe de chambre, munis de balais, chacun seul, et ils ont nettoyé leurs balcons jonchés de débris ; pas un échange de mots ; juxtaposés, superposés, ils faisaient les mêmes gestes et s'ignoraient. Des concierges sont sortis, en pyjama sous des manteaux. Enfin sont arrivées des voitures de police et de pompiers. J'ai enfilé des vêtements, je suis descendue : la chemiserie du coin était en miettes. Un agent m'a interpellée et suivie jusqu'à la porte de l'appartement : voyant que je l'ouvrais, il ne m'a pas demandé mes papiers, mais j'avais eu chaud. Avait-on visé la chemiserie ? curieuse coïncidence ; non, il s'agissait de nous ; mais alors l'O. A. S. était drôlement bien renseignée. A dix heures le lendemain matin Claude Faux vint nous voir, consterné : sans aucun doute le plastic nous était destiné. Lanzmann a téléphoné : même son de cloche. Nous pensions que nous allions être obligés de déménager ; nous grelottions parce que le chauffage était coupé ; nous étions moroses. Ça nous a soulagés d'apprendre que l'attentat avait été dirigé contre Romoli, un pied-noir qui avait refusé de collecter des fonds pour

l'O. A. S. Dans sa vitrine, une énorme pancarte annonçait : *magasin plastique, la vente continue*. A tous les étages de la maison d'en face il y avait des vitriers, et on voyait les locataires errer dans leurs appartements, toujours aussi isolés au sein de leur aventure collective.

Trois jours passèrent ; vers onze heures du soir, Faux a téléphoné : *Libération* venait de l'avertir que le 42 rue Bonaparte avait sauté. Nous avons trouvé la coïncidence piquante ; mais quand Faux a sonné, une heure plus tard, il ne riait pas : « Cette fois, ils voulaient votre peau. » Il avait dit à l'agent qui gardait la maison : « Je suis le secrétaire, j'ai les clefs. — Pas besoin de clefs ! » Le plastic avait été déposé au-dessus de chez Sartre ; les deux appartements du cinquième avaient été soufflés, ainsi que les chambres du sixième ; celui de Sartre avait peu souffert, mais la porte avait été arrachée et l'armoire normande qui se trouvait sur le palier, volatilisée ; à partir du troisième, l'escalier pendait dans le vide, le mur s'était effondré. Évelyne a téléphoné que, passant sur la place en auto, elle avait entendu l'explosion ; elle s'était mêlée aux gens rassemblés devant la porte de l'immeuble, à peine curieux : « S'il avait le sens de la publicité, il descendrait donner des autographes », avait dit un jeune homme. L'attentat était une réponse au meeting que Sartre avait tenu à Rome. J'allai le lendemain avec Bost me rendre compte des dégâts ; un locataire de l'immeuble, un quinquagénaire cossu, a crié dans mon dos, comme je traversais la cour remplie de décombres : « Voilà ce que ça rapporte de faire de la politique qui emmerde le monde ! »

Nous sommes montés par l'escalier de service, croisant des locataires, leurs valises à la main ; l'armoire disparue, l'escalier à ciel ouvert, j'avais beau le savoir, je n'en croyais pas mes yeux ; dans l'appartement, des papiers jonchaient le sol, les portes étaient arrachées, les murs, les plafonds, le parquet recouverts d'une espèce de suie : Sartre ne pourrait jamais s'y réinstaller, c'était encore un morceau de mon passé qui se débinait. Sartre a reçu beaucoup de lettres et de dépêches de sympathie, et des coups de téléphone transmis par Faux. Sous ses fenêtres, des amis ont manifesté : *O. A. S. assassins*. Au restaurant, un client s'est approché, main tendue : « Bravo, Monsieur Sartre ! »

A peu de jours de là, un matin, Sartre était descendu acheter les journaux quand on a frappé : « Préfecture de police, me dit un gros homme en me montrant son insigne. Je cherche une personnalité... un écrivain... — Qui ? — Je vous le dirai peut-être plus tard... il habite la maison, mais comme il n'y a pas de concierge... Vous habitez seule ? — Oui. » Il ne se décidait pas à bouger. J'ai entendu des pas sur le palier. « De quel écrivain s'agit-il ? — M. Jean-Paul Sartre. — Eh bien, le voilà ! » dis-je comme Sartre apparaissait. « On a réclamé une protection pour M. Jean-Paul Sartre », a expliqué le policier. Il s'agissait d'une initiative de M. Papon ; il assurait d'une manière curieuse la protection de certaines « personnalités » ; toute la journée il y aurait un agent devant l'immeuble et Sartre le préviendrait le soir quand il rentrerait définitivement : l'agent s'en irait. « Mais ça ne servira qu'à me signaler, dit Sartre. — En effet, dit l'envoyé de la Préfecture ; les plastiqueurs travaillent la nuit. D'ailleurs, ajouta-t-il avec bonhomie, ils ne s'amènent pas avec une valise : un petit paquet en poche,

ni vu ni connu. » Il conclut en prenant congé : « Si vous déménagez, prévenez le gardien » ; et d'un ton de connivence : « Mais vous n'avez pas besoin de lui dire où vous allez. » Désormais il y eut donc devant notre porte deux agents ; ils bavardaient avec ceux qui à vingt mètres de là veillaient sur Frédéric Dupont.

Rien d'étonnant à ce que la police connût notre adresse : les peintres, les architectes, les ouvriers qui travaillaient dans l'escalier et aussi l'agent immobilier savaient qui nous étions ; mis au courant, les propriétaires voulurent nous expulser. D'accord : la police nous manifestait vraiment trop de sollicitude. Le matin qui suivit la nuit aux dix-huit attentats, deux flics en civil nous ont encore rendu visite : ils appelaient Sartre : « Maître » et ils lui donnèrent le numéro de téléphone du commissariat à qui il devait demander secours en cas de danger. Ils commentèrent l'arrestation des deux cyrards surpris en train de poser du plastic : « Des garçons de bonne famille ! On ne comprend plus ! »

Ils se dépensaient beaucoup, les garçons de bonne famille ; en Algérie, c'était la terreur : vols d'armes, rackets, braquages de banques, mitraillades, assassinats, plastic, bombes. A Bône, un immeuble musulman sauta. A Paris, on entendait presque quotidiennement des bruits d'explosion. Une bombe, quai d'Orsay, fit un mort et cinquante-cinq blessés. Cependant le tribunal militaire de Reuilly acquittait trois officiers qui reconnaissaient avoir torturé à mort une Musulmane : cette franchise causa dans la presse un certain malaise.

Nous avons déjeuné chez les Masson avec Diégo et l'abbé Corre qui venaient de sortir de prison. Ils ne se réadaptaient pas sans peine à la solitude bourgeoise : ils perdaient d'un coup six cents amis. « C'est compliqué de voir les gens, disait Diégo. Il faut écrire, téléphoner, prendre rendez-vous. Là-bas, il n'y avait qu'à pousser une porte ! »

Le jour même où nous avons quitté le boulevard Saint-Germain, Romoli fut plastiqué pour la seconde fois : les locataires de la maison d'en face eurent de nouveau leurs vitres brisées et certains frôlèrent la crise de nerfs. L'agent immobilier nous avait trouvé un appartement quai Blériot, dans une immense caserne (où se cachaient, on l'a su plus tard, deux tueurs de l'O. A. S.) ; c'était cher, vaste, avec de grandes baies qui donnaient sur la Seine. Quand je me réveillais, un soleil vif et pâle inondait le parquet ; par la fenêtre entraient une odeur de campagne, et pendant que je travaillais, j'avais quelque chose à regarder : les ramures noires des platanes laissaient transparaître, sur l'autre rive, des façades géométriques, comme sur un tableau de Buffet ; la nuit, l'eau scintillait, très noire, allongeant, étalant, brisant, recomposant des lumières clapotantes. La neige vint, immaculée sur les péniches immobiles, sur les berges abandonnées ; à midi le soleil la faisait resplendir et les gris du fleuve brillaient sous la caresse des mouettes. De la cuisine où nous prenions ordinairement nos repas, on découvrait un grand « espace vert », qui servait aussi de parking. On y voyait vivre l'homme et la femme de « l'organisation », tels que la France, après l'Amérique, les façonne : il partait à son travail, elle allait aux provisions, le matin, elle sortait son chien (que son mari promenait le soir), l'après-midi ses enfants. Le dimanche, il astiquait la voiture, la famille s'en allait à la messe, ou en pique-nique.

La plupart des journalistes, hommes politiques, écrivains, universitaires de gauche avaient été victimes d'attentats. Le lendemain du jour où parut le livre sur Djamilia Boupacha — que j'avais fini par signer avec Gisèle Halimi pour en partager la responsabilité — je passai chez moi chercher mon courrier ; mes concierges n'avaient pas fermé l'œil : ils avaient reçu un coup de téléphone : « Attention ! attention ! Simone de Beauvoir saute cette nuit ! » Ancien F. T. P., il était de gauche et sa femme aussi, je savais qu'ils feraient tout pour me protéger, mais j'aurais voulu qu'ils puissent dormir les nuits suivantes. La police refusa de les aider ; les organisations de vigilance privées se bornaient à faire de loin en loin des rondes. Pendant cinq jours toutes mes démarches furent vaines ; enfin le F. U. A. envoya quelques étudiants passer les nuits chez moi ; il y avait parmi eux Benoît Rey, à qui le concierge prêta une fois une clef anglaise ; comme il faisait les cent pas devant l'immeuble, des agents l'emmenèrent au violon, pour port d'armes prohibé ; son éditeur Lindon le fit relâcher au bout de cinq heures ; une inculpation fut retenue contre lui⁸.

Mes jeunes gardiens, penchés aux fenêtres, guettant à la porte, virent souvent la nuit des voitures suspectes ; c'est sûrement grâce à eux que la maison fut épargnée. Une nuit, Évelyne dormait, dans son appartement de la rue Jacob, quand elle entendit un *boum*. « Décidément, je rêve tout le temps de plastic », se dit-elle. On cria dans la rue : *O. A. S. assassins*. En pyjama sous son manteau, elle courut se mêler à une poignée de gens — dont plusieurs antiquaires de la rue Jacob — qui manifestaient devant *Le Seuil* endommagé. Le commissaire du quartier s'approcha : « Taisez-vous, il y a des gens qui dorment, il y a des malades, vous allez les réveiller. » A quelques jours de là, Pozner fut grièvement blessé ; fractures du crâne, perte de mémoire, on l'opéra plusieurs fois et il mit des mois à se rétablir.

Sartre et Lanzmann consacraient beaucoup de temps à la préparation des assises de la Ligue. Avec Schwartz et beaucoup d'autres, ils se proposaient de combattre l'indifférence du pays et son glissement vers la droite par une action de masse et radicale. Les communistes n'étaient pas d'accord. Ils s'entêtaient à diriger la lutte exclusivement contre l'O. A. S. Ils craignaient que la Ligue n'entrât en contact avec les comités de quartier et ne prît une importance politique : ils voulaient en limiter le recrutement aux seuls intellectuels. Sartre refusait de se laisser enfermer dans un ghetto. Il ne trouvait pas chez les communistes « ouverts » l'appui qu'il avait escompté : « Vous allez nous brouiller avec le parti », disaient-ils ; du coup, c'était un élément de freinage. Il envisagea de donner sa démission.

Le 8 février, il déjeuna avec Schwartz et Panigel en discutant de ces problèmes ; je les rejoignis au café. Une manifestation anti-O. A. S. devait avoir lieu l'après-midi pour protester contre l'attentat qui avait coûté un œil à la petite Delphine Renard. Décidée seulement la veille, aucun d'entre nous n'y alla. Le lendemain matin, Lanzmann téléphona : cinq morts à la Bastille, dont un enfant de seize ans, et une quantité de blessés graves. Dans la journée, des témoins racontèrent le massacre. « Il n'y a plus que les communistes, allez-y », cria un gradé au moment

où les manifestants se dispersaient ; les policiers foncèrent ; les gens s'étaient engouffrés dans les escaliers du métro Charonne : les flics jetèrent sur eux des grilles prises au pied des arbres. Le gosse avait été *étranglé*. A un de ses camarades en larmes, un flic avait dit : « Il est crevé ton pote : t'es bien avancé maintenant. » Un grand nombre de journaux publièrent des comptes rendus détaillés de cette tuerie ; cependant la droite reprit avec entrain le slogan lancé par le gouvernement : « La foule s'est étouffée elle-même. »

Les syndicats décidèrent de faire de l'enterrement une manifestation massive et le gouvernement fut obligé d'y consentir. Quelques membres de la Ligue, dont nous étions, avaient rendez-vous à neuf heures à la Bourse du Travail où étaient exposés les catafalques. Les taxis seraient rares. (J'avais parlé avec une conductrice qui m'avait dit : « Demain, je reste chez moi. — Vous n'allez pas à l'enterrement ? — Oh ! non ! moi, les foules ! Une fois mon mari m'a amenée à la Kermesse aux Étoiles : j'ai compris ! ») Lanzmann devait venir nous chercher à huit heures trente. De la cuisine, dès huit heures, on voyait passer, avenue de Versailles, en procession serrée, d'énormes gerbes et des couronnes rouges couchées sur les toits des autos. Lanzmann arriva tard, en taxi, son auto étant tombée en panne. Il y avait de tels embouteillages que le chauffeur nous déposa devant la bouche d'un métro. Il était dix heures quand nous descendîmes à la République : à partir de ce moment, les moyens de transports ne fonctionnèrent plus ; tous les travailleurs parisiens faisaient la grève. Une immense foule se pressait sur les trottoirs, derrière des barrières ; des groupes nombreux, chargés de couronnes rouges, se dirigeaient vers la Bourse du Travail. Nous sommes entrés dans la salle où attendaient les délégations ; on les a appelées : beaucoup de communistes et, proportionnellement, de P. S. U. ; pas de délégation socialiste. Nous prîmes rang dans le cortège, loin derrière les chars. Sur la place, des milliers de gens attendaient, patients et graves, le moment de se joindre au défilé. Boulevard du Temple je montai sur un refuge : j'aperçus les chars couverts de fleurs rouges, le boulevard noir et rouge, avec de grands espaces solennels entre les mouvants parterres d'hommes et de fleurs ; derrière moi, à l'infini, la foule ; elle était plus nombreuse qu'à Pékin le 1^{er} octobre : au moins sept cent mille personnes. Quand les syndicats sont d'accord, les gens marchent.

Le gouvernement avait fait couler le sang pour disperser cinquante mille manifestant : il était obligé d'en laisser sept cent mille défiler dans la ville en grève. Silencieuses, disciplinées, ces masses lui démontraient qu'elles n'usaient pas de leur liberté pour mettre Paris à feu et à sang et que, si la police ne les matraquait pas, personne n'était étouffé ni piétiné. Des militants assuraient, tout au long du parcours, un service d'ordre impeccable. Dans une lumière d'orage, un grand vent fouettait les arbres, noirs sous le ciel noir ; il tombait de la neige fondue qui nous glaçait les pieds ; nous allions, transis, réchauffés par cette énorme présence, autour de nous. J'espérais que pour les parents des victimes, elle était un secours, qu'elle donnait un sens à leur deuil. Pour les morts, cette apothéose était aussi abrupte que la mort même. Un « bel enterrement » : en général toute une vie l'a préparé si bien que, d'une certaine manière, le défunt y

est présent. En ce cas-ci, non. Même de cet envers de leur absence ils étaient absents.

Quand nous arrivâmes devant le Père-Lachaise, le ciel devint bleu. Des hommes étaient perchés sur le mur du cimetière, d'autres sur des tombes. Immobiles, nous avons écouté la *Marche funèbre* de Beethoven. Le vent jouait dans les branches noires comme pour rendre cet instant plus dramatique. Mon Dieu ! j'avais tant détesté les Français ! Cette fraternité retrouvée me bouleversait. Pourquoi si tard ? Dominique Wallon, au nom de l'U. N. E. F., puis un secrétaire de la C. F. T. C. parlèrent, rappelant les massacres du 17 octobre, chargeant le gouvernement des meurtres du 8 février. Tout le monde paraissait approuver ces discours et je me demandai : si le P. C., si les syndicats avaient mobilisé la base contre la guerre d'Algérie, ne les aurait-elle pas suivis ? Sans doute ne fallait-il s'en prendre qu'aux circonstances, aux structures, aux engrenages, aux clivages ; mais à coup sûr il y avait des bonnes volontés qui se manifestaient ce matin et qui avaient été gaspillées. Je ne savais pas si cette évidence me réconfortait ou me désolait.

Nous avons traversé le cimetière. Victor Leduc avait le front constellé de sparadrap : il avait été matraqué le 8 février. On marchait entre des marbres où s'inscrivaient de grands noms bourgeois ; des femmes demi-nues jouaient du luth ou tendaient vers le ciel des bras éplorés. Près du Mur des Fédérés, nous fîmes halte, au bord d'un immense tapis de fleurs blanches et rouges. Des gens défilèrent jusqu'à la fermeture, tard dans l'après-midi. Ne pouvant minimiser l'événement, les journaux prirent le parti d'en reconnaître l'importance, mais ils le portèrent au crédit du gouvernement, comme si les assassins de Charonne avaient été des tueurs O. S. A. et non de loyaux serviteurs du régime.

Les assises avaient eu lieu le dimanche à la Grange-aux-Belles. La séance de l'après-midi avait été orageuse. Sur un point Sartre et ses amis avaient cédé aux communistes ; le résultat de leurs tractations fut que le mouvement s'appela désormais : « Front d'action et de coordination des universitaires et des intellectuels pour un rassemblement antifasciste⁹. » Mais ils obtinrent que, dans le texte publié à l'issue de cette journée, le F. A. C. proclamât sa solidarité avec les Algériens et affirmât sa résolution de lutter à la fois contre le régime et contre l'O. A. S. Il y eut quelques jours plus tard une réunion à laquelle j'assistai. Dans une pièce enfumée, surchauffée, où pouvaient tenir trente personnes et où s'en entassaient quatre-vingts, on discuta de nouveau pendant trois heures sur la définition du Front. Sur les actions à envisager, rien de précis ne fut arrêté. Ni ce jour-là, ni ceux qui suivirent.

La paix se négociait. « La paix à tout prix, sur laquelle nous crachons », écrivait à Lanzmann un de ses amis algériens. Le dimanche 18 au soir, dans un coin de journal, nous avons lu qu'elle était signée ; nous n'avons pas ressenti la moindre joie. On n'en avait pas fini avec l'armée, ni avec les pieds-noirs. Et la victoire des Algériens n'effaçait pas ces sept années d'atrocités françaises, soudain étalées en pleine lumière. Un des tortionnaires acquittés par le tribunal de Reuilly, Sanchez, indigné qu'on voulût lui ôter sa chaire d'instituteur, déclarait : « A travers moi,

c'est la torture qu'on veut atteindre ! » Tous les gens du village l'appuyaient : « Ben quoi ? à la guerre, on torture toujours... » Maintenant les Français savaient et ça ne changerait rien parce qu'ils avaient toujours su. On leur répétait : « Vous êtes comme les Allemands pendant le nazisme ! » Et ils répondaient — je l'ai entendu de mes oreilles, et c'était le sentiment général — « Oui, pauvres Allemands : on se rend compte maintenant que ce n'était pas de leur faute. » Et pourtant, cet enterrement ? C'est que l'égoïsme collectif ne relève pas de la psychologie mais de la politique. Dans les victimes du 8 février, les Parisiens reconnaissaient *les leurs*.

Sartre avait accepté de tenir à Bruxelles un meeting sur l'Algérie et sur le fascisme. Bost nous y conduisit en auto. Comme il y a en Belgique, outre les groupes belges d'extrême droite, beaucoup de fascistes français, des précautions étaient utiles. Le principal organisateur, un homme de trente-cinq ans qu'on appelait Jean, avait fait passer pendant des années la frontière à des Algériens : habitué à de strictes consignes de sécurité, il les appliqua à Sartre. A l'instant du départ seulement et en langage convenu il nous indiqua par téléphone notre itinéraire. A Rocroi, Sartre monta avec Lallemand et L., un jeune communiste brun, dans une auto belge qu'encadraient des voitures remplies de militants armés. Un jeune communiste blond prit la place de Sartre entre Bost et moi. « La situation est très désagréable en ce moment, nous dit-il. Vous comprenez, il y a l'unité d'action : alors ça fait un tas de tiraillements. » Nous nous sommes arrêtés chez Jean pour une brève interview à la télévision et nous avons zigzagué une demi-heure à travers la ville avant d'aller dîner chez les L. Ils avaient invité divers représentants de la gauche belge et le bourgmestre qui, en dépit de certaines pressions, avait accepté que le meeting se tînt dans sa commune. Pendant le repas, Jean quitta la table ; au bout d'un moment, la bonne arriva, affolée : « Le monsieur est tombé dans la salle bains ! » Il s'était évanoui et s'était fendu la tête contre la baignoire. « Je me suis conduit comme une femmelette », nous dit-il le lendemain avec confusion. En fait, ses amis le considéraient comme un héros ; les risques courus, — à chaque passage les Algériens étaient décidés à vendre chèrement leur peau — les responsabilités assumées, l'avaient épuisé. Nous avons dormi chez Lallemand ; en descendant prendre le petit déjeuner, nous apprîmes que nos jeunes gardes du corps avaient passé la nuit dans le vestibule : ils déposèrent leurs revolvers dans une jardinière.

La conférence eut lieu le soir au sixième étage d'un building, dans une salle qui contenait six mille auditeurs ; il y avait un grand déploiement de police autour de l'îlot, dans les garages, et tout autour de la tribune : le chef de la police se déclara saisi par la logique de Sartre. Celui-ci fit un exposé nourri, mais sévère ; il trouvait difficile de parler aux Belges, trop bien renseignés pour qu'il se bornât à les informer, mais avec qui il n'avait pas les mêmes complicités qu'avec un public français : plusieurs lui reprochèrent — comme à moi l'année passée — de ne pas avoir abordé *leurs* problèmes. Lallemand se situait à la gauche du P. S. B. ; il fallait tenir la balance égale : après mille tours et détours, mille ruses, nous avons été passer la nuit dans la maison d'un militant communiste. On parla pendant le

souper des nombreux attentats dont les hommes de gauche belges avaient été victimes. Le professeur G. nous raconta que sa femme avait reçu un colis analogue à celui qui avait tué un de ses collègues : un exemplaire piégé de *La Pacification* ; sentant une odeur suspecte, elle avait déposé le livre au milieu du jardin.

Le lendemain, nos amis nous escortèrent jusqu'à la frontière, par la vallée de la Meuse qui déjà sentait le printemps. En nous quittant le jeune L. demanda à Bost : « Qu'est-ce que tu as comme arme ? — Rien, dit Bost. — Mais alors, vous avez dû nous trouver fous... » dit L., confondu par la légèreté française mais un peu troublé. En vérité nous étions touchés qu'ils aient poussé si loin le sens de leurs responsabilités.

De nouveau je me bouclai. Sur le vieux Saint-Germain-des-Prés nous parvenaient par Bost des échos affligeants. A la suite d'un héritage, Rolland avait passé au gaullisme : il avait du bien. Scipion l'avait suivi. Anne-Marie Cazalis s'était longtemps amusée à papillonner de la droite à la gauche ; son mariage l'avait obligée à faire un choix auquel les circonstances donnaient du poids : ses amis de gauche ne la voyaient plus. Notre passé achevait de s'éloigner. Quand Pouillon et Pingaud perdirent leur traitement pour avoir signé le manifeste des « 121 », leurs collègues firent une collecte à leur profit : Pagniez ne donna rien. M^{me} Lemaire, que nous n'avions pas vue depuis longtemps, téléphona à la mère de Sartre, peu après que le 42 rue Bonaparte eût sauté : elle ne parla pas de l'attentat. « Vous savez, moi je suis Algérie française », dit-elle. Elle vint tout de même dîner avec nous quai Blériot : « J'espère qu'on ne sera pas plastiqués », dit-elle en riant. Ce fut sa seule allusion. La conversation se traîna.

Je détestais le quartier où j'habitais et il m'arrivait de passer trois jours de suite sans mettre le nez dehors. Je n'écoutais plus de musique, j'étais trop crispée. Je lisais, mais peu de romans. La littérature, la mienne comme celle des autres, j'étais dégoûtée de son insignifiance. Il s'est passé tant de choses depuis 1945 et elle n'en a à peu près rien exprimé. Les générations qui voudront nous connaître devront consulter les ouvrages de sociologie, les statistiques, ou tout simplement les journaux. En particulier les partis pris de ce qu'on appelle le *Nouveau Roman* m'affligent. Sartre avait prévu le retour de ce qu'il appelait « la littérature de la consommation » : celle d'une société qui a perdu sa prise sur l'avenir. Il écrivait en 47 : « *La littérature de la production¹⁰ qui s'annonce ne fera pas oublier la littérature de la consommation, son antithèse... Peut-être va-t-elle bientôt disparaître : la génération qui nous suit semble hésitante. Et si même cette littérature de la praxis réussit à s'installer, elle passera, comme celle de l'exis, et peut-être l'histoire de ces prochaines décades enregistrera-t-elle l'alternance de l'une et de l'autre. Cela signifiera que les hommes auront définitivement raté une autre Révolution, d'une importance infiniment plus considérable¹¹.* » Dans la littérature de la consommation, disait-il encore : « *On ne touche pas à l'univers : on le gobe tout cru par les yeux¹¹.* » La littérature de l'exis, c'est celle de Nathalie Sarraute : reprenant à son compte le vieux psychologisme français, elle décrit avec talent l'attitude paranoïaque de la petite bourgeoisie, comme si elle constituait l'immuable nature de l'homme.

L'école du Regard, d'autre part, se propose de gober tout cru l'univers par les yeux ; plus radicalement que le naturalisme du XIX^e siècle, elle en expulse l'homme. L'œuvre d'art doit se tenir debout toute seule au milieu d'un ensemble d'objets dénués de signification. L'idée de l'œuvre-chose a hanté les peintres, les sculpteurs, les poètes de la génération qui m'a précédée ; Marcel Duchamp l'a poussée à l'extrême ; les grands créateurs — Picasso, Giacometti — l'ont dépassée. Quant aux théories « objectales », la métaphysique qu'elles impliquent est tellement en régression par rapport aux idéologies modernes qu'il est impossible que les écrivains qui les avancent y croient vraiment. Peu importent les défaillances d'un système si les recherches qu'il inspire sont par elles-mêmes fécondes : les impressionnistes, les cubistes, avaient sur la perception des notions fausses. Mais dans l'école du Regard les justifications et les inventions coïncident : la Révolution a été ratée, l'avenir se dérobe, le pays sombre dans l'apolitisme, l'homme est arrêté ; si on en parle, ce sera comme d'un objet ; ou même, suivant la pente des économistes et des technocrates, on l'éliminera au profit des objets ; de toute façon, on le prive de sa dimension historique. C'est là le point commun entre Sarraute et Robbe-Grillet ; elle confond vérité et psychologie tandis qu'il refuse l'intériorité ; elle réduit l'extériorité à l'apparence, c'est-à-dire à un faux-semblant ; pour lui l'apparence est tout, défense de la dépasser : dans les deux cas le monde des entreprises, des luttes, du besoin, du travail, le monde réel se volatilise. Cet escamotage se retrouve à travers toutes les variétés du *Nouveau Roman*. Tantôt, choisissant de ne rien dire, on masque par des contorsions formelles l'absence de contenu, pastichant Faulkner et Joyce qui avaient inventé des moyens inédits de lire quelque chose de neuf. Tantôt on mise sur l'éternel : on explore le cœur humain ou le complexe espace-temps. Ou la littérature se prend elle-même pour objet : Butor insiste sur l'inadéquation spatiale et temporelle du récit et de la réalité. Ou on décrit des choses dans leur présence — suppose-t-on — immédiate¹². De toute façon on tourne le dos aux hommes. Robbe-Grillet, Sarraute, Butor nous intéressent dans la mesure où ils ne peuvent s'empêcher de se mettre dans leurs livres avec leur schizophrénie, leurs obsessions, leurs manies, leur rapport personnel aux choses, aux gens, au temps. Mais, dans l'ensemble, une des constantes de cette littérature, c'est l'ennui ; elle ôte à la vie son sel, son feu : son élan vers l'avenir. Sartre définissait la littérature comme une fête : funèbre ou joyeuse, mais une fête ; nous en voilà bien loin ! C'est un univers mort que construisent les disciples de la nouvelle école. (Rien à voir avec Beckett qui fait se décomposer sous nos yeux l'univers vivant.) Et c'est un univers factice auquel ils ne peuvent pas eux-mêmes s'intégrer, puisqu'ils vivent. La conséquence, c'est qu'en eux l'homme se dissocie de l'auteur ; ils votent, ils signent des manifestes, ils prennent parti : en général contre l'exploitation, les privilèges, l'injustice. Puis ils rentrent dans l'antique tour d'ivoire. « Quand je m'assieds à mon bureau, a dit à Moscou Nathalie Sarraute, je laisse à la porte la politique, les événements, le monde : je deviens une autre personne. » Comment dans cet acte le plus important pour un écrivain, écrire, peut-on ne pas se mettre tout entier ? Cette mutilation de l'écriture et de soi-

même, ce recours aux fantasmes de l'absolu, témoignent d'un défaitisme justifié par nos déchéances. La France, autrefois sujet, n'est plus qu'un objet de l'histoire : ses romanciers reflètent cette dégradation.

*

A Alger, il y eut en une nuit cent quatre explosions. On se demandait si l'armée n'allait pas basculer du côté des pieds-noirs. Un matin, prenant un taxi, j'entendis à la radio qu'une auto piégée avait explosé à Issy-les-Moulineaux devant le local où devait s'ouvrir le Congrès du Mouvement de la Paix : des morts, des blessés. Des témoins racontèrent. Pas une journée qui ne fût empoisonnée.

Le F. A. C. tint un meeting à la Mutualité. Au début de la réunion, un coup de téléphone avisa les organisateurs qu'une bombe allait exploser : le coup était classique. Sartre parla d'une manière beaucoup plus vivante qu'à Bruxelles. Mais peu de gens étaient venus : deux mille quand on pouvait en escompter six. La conclusion du cessez-le-feu accélérât la dépolitisation des Français ; et puis le P. C. continuait à voir le F. A. C. d'un mauvais œil et les communistes qui en faisaient partie avaient préparé la réunion sans trop de zèle. Finalement, Sartre et Lanzmann avaient eu raison tous les deux : on n'aurait rien pu faire sans les communistes, on n'avait rien pu faire avec eux. Cet échec les attristait l'un et l'autre.

Le référendum du 8 avril marqua que presque tout le monde en France souhaitait à présent la liquidation de la guerre d'Algérie ; mais elle s'opérait dans les pires conditions. Après la fusillade d'Isly et le bouclage de Bab el-Oued, les pieds-noirs surent qu'ils avaient perdu ; ils sabotèrent systématiquement un pays déjà ravagé et se livrèrent à des massacres encore plus horribles que la guerre même ; l'O. A. S. bombardait au mortier les quartiers musulmans, lançait sur eux un camion en flammes, mitraillait les chômeurs devant le bureau de placement, assassinait les femmes de ménage. Chaque matin, j'ouvrais le journal dans l'angoisse : qu'est-ce que je vais encore apprendre ? Les premiers temps, la presse faisait à ces crimes les honneurs de la une ; les Musulmans allaient réagir ; on avait peur. Et puis, on admira, avec soulagement, leur discipline : ils se tenaient vraiment très bien ! Du coup, on relégua dans le coin des accidents d'auto, les vingt ou trente Musulmans (chiffre officiel) abattus chaque jour à Alger, à Oran. Les prisonniers mitraillés dans les prisons, les blessés achevés dans les hôpitaux, on s'en indignait avec une molle hypocrisie. Quand les pieds-noirs se ruèrent sur la France, disputant logements et travail aux autochtones, alors seulement ils devinrent impopulaires : on vit naître, juste à point pour remplacer l'ancien, un nouveau racisme entre gens de la même race, comme s'il fallait toujours un Autre haïssable pour nous garantir notre propre innocence. Comme si l'armée, comme si les gouvernements qui avaient mené cette guerre n'avaient pas été composés de Français de France, comme si le pays entier ne l'avait pas endossée ! Les complicités chaque jour se confirmaient : les tortionnaires étaient amnistiés, mais non les déserteurs, les insoumis, les membres du réseau de soutien. Jouhaud,

condamné à mort, n'était pas exécuté ; Salan sauvait sa tête : on ne fusilla que des comparses ; au cours des procès, on s'inquiétait uniquement du loyalisme des accusés, et de la sincérité de leur chauvinisme : les Algériens tués ne comptaient pas. Jamais la guerre d'Algérie ne m'a été plus odieuse que pendant ces semaines où dans son agonie elle proclama sa vérité.

Toute l'année nous avons été préoccupés par ce qui se passait à Cuba. Il semblait qu'Anibal Escalante y fit la loi. Bien que le blocus et de lourdes erreurs eussent entraîné une baisse du niveau de vie, il n'existait pas d'opposition sérieuse ; la police cependant avait établi préventivement la terreur. De petits propriétaires privés avaient été forcés d'entrer dans des coopératives. La plupart de nos amis pâtissaient de ce changement. Oltuski avait perdu son poste. *Revolución* agonisait : on prélevait sur le salaire des ouvriers le prix d'un abonnement à *Hoy* et ils n'achetaient pas d'autre journal. Un écrivain homosexuel que nous connaissions avait été promené à travers La Havane avec d'autres pédérastes : ils portaient sur leur dos un P, et on les avait incarcérés. Tous ces renseignements nous arrivaient par bribes et sans explication. On ne comprenait pas pourquoi le P. C. cubain condamnait le « déviationnisme polonais », s'alignait sur la Chine et l'Albanie et adoptait les méthodes staliniennes. Et surtout il semblait stupéfiant que Castro le laissât faire. Sans doute avait-il été désarçonné par certains échecs : l'I. N. R. A. en avait essuyé beaucoup. Il avait éprouvé le besoin d'un appareil et décidé de faire confiance au seul qui existât, le P. C. Mais devant les fautes commises, comment n'avait-il pas repris les choses en main ?

Il le fit. Il prononça le 26 mars un discours où il attaqua Escalante et tous les petits Escalante qui s'étaient mis à pulluler. Il le chassa de Cuba. Il s'attacha à réparer les erreurs de ces derniers mois. Il détruisit les coopératives créées par la contrainte Il rappela Oltuski et son équipe. *Revolución* reprit son importance. Au cours de notre voyage à Moscou, nous rencontrâmes Oltuski et Arcocha : plus de régime policier, plus de sectarisme, nous dirent-ils. Des communistes participaient au gouvernement, les rapports de Cuba avec l'U. R. S. S. étaient excellents ; mais Castro était de nouveau le maître. Malgré les difficultés, dues au blocus et à l'absence de cadres, on se sentait revivre.

*

L'union des écrivains soviétiques nous avait invités à Moscou. Dans le domaine qui nous intéressait le plus directement, la culture, les 20^e et 22^e Congrès avaient porté des fruits ; les voyages d'Evtouchenko le confirmaient, et davantage encore la présence à Paris d'étudiants envoyés par des universités russes. J'avais rencontré une Géorgienne qui depuis un an travaillait en toute liberté à une thèse sur Sartre : il y avait vraiment quelque chose de nouveau sous le soleil soviétique.

Trois heures de vol et le 1^{er} juin nous atterrîmes sur un aéroport entouré de pins et de bouleaux. J'ai retrouvé la Place Rouge, le Kremlin, la Moskova, la rue Gorki, le vieux Moscou, les dentelles de ses isbas, le dédale de ses cours et de ses

jardins, ses squares paisibles où des hommes jouent aux échecs. Les femmes étaient vêtues plus gaiement qu'en 55, les étalages — malgré une assez grande pénurie — plus avenants. La publicité informative avait fait des progrès : il y avait aux murs des panneaux, souvent inspirés de dessins de Maïakovski et amusants ; et aussi des photographies tirées des films projetés à ce moment-là. Le soir s'allumaient des enseignes au néon. La rue était agréable ; beaucoup d'animation, mais sans cohue ni hâte ; de l'affairement, mais aussi du loisir, de la jeunesse, des rires ; sur la chaussée, une circulation assez intense, surtout des camions et des camionnettes. Les nouveaux quartiers cependant sont ennuyeux comme nos H. L. M., malgré l'abondance des arbres : ils entourent la ville qui compte maintenant huit millions d'habitants.

Nous avons retrouvé de vieilles connaissances — Simonov, Fédine, Sourkov, Olga P., Korneitchouk, la femme d'Ehrenbourg (il n'était pas en U. R. S. S.) — et vu des gens nouveaux. Léna Zonina, secrétaire à la section française de l'Union des écrivains et critique, nous servait d'interprète ; elle connaissait bien nos livres, elle avait écrit des articles sur *Les Mandarins* et sur *Les Séquestrés d'Altona*, elle est vite devenue une amie. Le secrétaire de la section italienne, George Breitbourd, qui parlait bien français, la suppléa parfois. Nous nous étonnions de nous entendre si bien avec eux.

Nous avions décidé de nous limiter à des rencontres avec des intellectuels : écrivains, critiques, cinéastes, hommes de théâtre, architectes. Et nous avons eu l'impression d'assister, après un austère Moyen Âge, aux débuts d'une Renaissance.

Débuts ardues et orageux ; entre novateurs et conformistes une lutte était engagée. La plupart des jeunes se rangeaient dans le premier camp ; mais on y comptait aussi des hommes d'âge : Paoustovski, Ehrenbourg, dont les *Mémoires* étaient accueillis avidement par les étudiants ; en revanche, certains jeunes étaient des opportunistes et des sectaires. N'empêche : il s'agissait en gros d'un conflit de générations. « Ce qu'il y a de plus remarquable chez nous aujourd'hui, c'est la jeunesse », nous dirent tous nos amis ; mais beaucoup de gens auraient souhaité la tenir en laisse. « Pour ces jeunes, tout est tellement facile ! » nous dit un quinquagénaire qui pourtant les aimait bien. Nous comprenions cette amertume. Les fils reprochaient obscurément à leurs pères d'avoir supporté le stalinisme : qu'auraient-ils fait à leur place ? Il fallait bien vivre : on vivait. Avec des contradictions, des compromis, des déchirements, des lâchetés : mais aussi parfois des fidélités, des générosités, des audaces qui réclamaient plus de courage qu'un Soviétique de vingt-cinq ans n'a jamais eu l'occasion d'en manifester. Prendre des supériorités sur des gens dont on n'a pas partagé les difficultés, ce n'est jamais juste. Cependant, les jeunes avaient raison de vouloir que la déstalinisation ne demeurât pas négative et qu'on leur permit d'ouvrir de nouveaux chemins. Ils ne revenaient pas du tout aux valeurs bourgeoises ; ils luttèrent contre les survivances du stalinisme ; après tant de mensonges ils exigeaient la vérité ; ils pensaient que l'art et la pensée révolutionnaire ont besoin de liberté.

Sur un point ils avaient gagné : la poésie. Nous n'avons fait qu'apercevoir

Evtouchenko, mais nous avons vu souvent son cadet, Voznessenzki, presque aussi populaire que lui bien que son œuvre soit plus difficile. Nous l'avons rencontré par hasard, sur le quai de la gare, le soir où nous partions pour Kiev ; très jeune, très rose, la bouche rieuse, les yeux liquides, coiffé d'un étrange petit calot bleu, il m'a parlé en anglais, avec une plaisante spontanéité. Au retour, il nous a proposé d'assister à une discussion de ses poèmes, dans la bibliothèque de son quartier ; il avait l'habitude des récitals, traditionnels en Russie, qui souvent rassemblent à ciel ouvert ou dans des salles des milliers d'auditeurs ; cette fois, il s'agissait d'une réunion plus restreinte — quatre à cinq cents personnes — mais où, à la suite d'une sévère critique parue sur lui dans la *Gazette littéraire*, on lui demandait de s'expliquer. Il avait le trac : « Ce sont des ennemis », nous chuchota-t-il en prenant place, face à l'assistance. Debout, les yeux mi-clos, il déclama des poèmes, dont Léna Zonina nous murmurait la traduction. On applaudit à tout casser. Une jeune fille se leva. Elle avait entendu pour la première fois des œuvres de Voznessenzki sur la place Maïakovski ; le garçon qui les récitait, les individus qui les écoutaient, lui avaient paru louches, et on y disait des choses affreuses sur les femmes ; elle était rentrée chez elle toute retournée, elle n'avait pas dîné, elle avait pleuré, ses parents s'étaient inquiétés : il y eut des grommellements et des rires tandis qu'elle décrivait avec complaisance son vertueux effarouchement. Aujourd'hui, conclut-elle c'était différent ; ce qu'elle venait d'entendre lui avait plu. Des instituteurs, des étudiants dirent leur admiration pour Voznessenski : « Est-ce de la bonne poésie ? de la poésie qui restera ? On s'en fiche : c'est notre poésie, la poésie de notre génération », dit l'un. « A la première lecture, dit une femme médecin, je n'ai rien compris, c'était trop hermétique. Et puis je me suis aperçue que, justement à cause de ça, des images, des vers m'étaient restés dans la tête, et que je me les répétais souvent. J'ai relu plusieurs fois Voznessenski, je l'ai de plus en plus aimé. Alors je demande et je voudrais qu'on me réponde : des poètes comme lui, des peintres comme Picasso, ont-ils raison de ne pas vouloir qu'on les comprenne tout de suite ? Ils nous obligent à un effort qui nous enrichit. Mais d'autre part, ça nous prend du temps ; et quand on travaille dix heures par jour, le temps c'est précieux. » L'avis général fut qu'on ne devait pas reprocher à un artiste d'être difficile : « Quand je lis une revue de ma spécialité, je m'y reprends à plusieurs fois, dit un ingénieur, pourquoi les poètes n'exigeraient-ils pas autant de nous ? » Une institutrice, d'une quarantaine d'années, se leva et se mit à lire un long mémoire : elle reprochait à Voznessenski son obscurité ; ses élèves, d'une douzaine d'années, n'y comprenaient rien. (Protestations, rires.) Il employait des mots hermétiques, tels que *chimère* (rires, huées). Il parlait de *couleur papier buvard* alors qu'il y a des buvards de toutes les couleurs. A travers un brouhaha ironique et furieux, elle poursuivait imperturbablement son réquisitoire. « Et elle enseigne la littérature à *nos enfants* ! C'est une honte ! » crièrent des adolescents. Quand elle eut terminé, un jeune Asiatique prit la parole ; il suivait par correspondance à l'Institut Gorki des cours de création littéraire et il savait Voznessenski par cœur : « Vous avez tort d'insulter cette femme, dit-il avec bonté, elle a droit à toute notre pitié. » Tous les jeunes que

nous avons vus par la suite rendaient un culte à Voznessenski : « Nous sommes des spécialistes, nous ont expliqué des physiciens, des techniciens. Il parle en notre nom, et en le lisant nous nous sentons des hommes complets. » Il nous a dit lui-même : « La poésie, c'est la forme que prend la prière dans les pays socialistes. » Des critiques attaquent les jeunes poètes, des bureaucrates les briment mais pour les empêcher de s'exprimer à leur guise il faudrait revenir aux méthodes stalinienues : d'abord, interdire ces réunions que Voznessenski appelait « mes concerts ». En fait, on ne les contraint guère¹³. Ils voyagent. Ils ont été en groupe aux U. S. A. où ils se sont très bien entendus avec les *beatniks*. Leurs livres sont édités à des centaines de milliers d'exemplaires.

Les prosateurs, n'ayant pas de rapport direct avec leurs lecteurs, dépendent des maisons d'édition et des revues dont la liberté est limitée par la crainte de déplaire d'une part au public, de l'autre aux autorités. L'équipe de *Novy Mir* est la plus audacieuse ; ailleurs la prudence l'emporte. Pour imprimer des nouvelles et des romans d'un accent original, il faut chaque fois lutter. Certains critiques ont de la peine à faire accepter des articles conformes à leur pensée : on leur demande de la déguiser, de l'atténuer, de la mutiler ; ils cèdent ou refusent, ils rusent, s'efforçant patiemment de grignoter les résistances : à la longue cette politique paie. Des articles, des essais sont aujourd'hui édités qui, quelques années plus tôt, n'auraient jamais vu le jour.

Le public a soif de nouveauté ; au moment de notre passage, on venait de traduire l'œuvre complète de Remarque — pourquoi ? — et celle de Saint-Exupéry : il les dévorait. « Traduisez Camus, Sagan, Sartre, tout », réclamaient les jeunes. Discutant avec l'équipe de *Littérature étrangère* Sartre a suscité un frémissement de plaisir en jetant sur le tapis le nom de Kafka ; l'autre clan s'est hérissé : « Il a été annexé par les intellectuels bourgeois. — A vous de le leur reprendre », a dit Sartre. Tout de même la revue allait publier une nouvelle de Kafka. Brecht dont, je l'ai dit, on s'est longtemps méfié en U. R. S. S., y pénètre. Nous avons vu à Leningrad une version de *La Bonne Ame de Sechouan* montée dans le style réaliste de Stanislavski ; l'effet était fâcheux : le texte déconcertait le grand public, la mise en scène choquait les brechtiens. Mais Youtchkevitch allait présenter la pièce à Moscou. Était-ce grâce à l'influence de Brecht que *Le Dragon* de Schwartz était joué avec tant de liberté et d'invention ? Dirigée contre le fascisme, mais arrêtée en 44 aussitôt après la première représentation, parce que le dragon évoquait Staline autant qu'Hitler, cette comédie venait d'être reprise à Leningrad avec un grand succès.

Le cinéma italien¹⁴ séduit le public. Les conformistes redoutent que sous son influence les jeunes metteurs en scène ne rompent avec la tradition nationale. Mais aucun film autant que *L'Enfance d'Ivan* ne m'a fait sentir la guerre telle que l'U. R. S. S. l'a vécue. « C'est plus que l'histoire d'un enfant, c'est celle de toute une jeunesse », nous avait dit George Breitbourd. Sa mère tuée sous ses yeux, son village brûlé, Ivan est devenu à moitié fou ; ses rêves ont la fraîcheur de ses dix ans ; éveillé, il est possédé par la haine et par le désir de tuer ; il est charmant, pathétique, touchant et héroïque, mais un monstre. Il disparaît au cours d'une

mission que lui ont confiée à contrecœur des officiers. A Berlin, dans, le tumulte de la victoire, un de ceux-ci trouve une fiche avec son nom et sa photographie : pendu. La beauté et la nouveauté de cette fin, c'est que Tarkovski montre à la fois la grandeur du triomphe remporté par l'U. R. S. S. et le caractère irrécupérable de ce scandale : l'assassinat d'un enfant. Tarkovski a vingt-six ans. Son film a suscité de violentes hostilités : mais il a été envoyé à Venise où il a reçu le Lion d'or. On a aussi beaucoup attaqué le film de Youtchkevitch, inspiré des *Bains* de Maïakovski, où il a mêlé dessins animés, marionnettes, documentaires : pourtant, dans son audacieuse originalité, c'est une œuvre qui ne pouvait naître qu'en U. R. S. S. Dans une salle de quartier, nous avons vu : *Et si c'était l'amour ?* dirigé contre « l'esprit petit-bourgeois » des cités-jardins. Deux « petits enfants du siècle », un écolier, une écolière, s'aiment d'un amour innocent ; les persécutions de leurs parents et des voisins, les commérages, les calomnies, les jettent dans un tel désarroi qu'ils finissent par coucher ensemble, lamentablement, on le devine, puisque la jeune fille tente de se tuer, puis s'en va très loin. Un film médiocre mais qui rendait un son nouveau : une âpre critique, pas de héros positif, pas de dénouement heureux.

« En sculpture, en peinture, nous sommes des provinciaux », nous a dit un ami. Il faisait exception pour Neizvestni dont nous avons visité avec lui l'atelier : une pièce haute de plafond, mais étroite, et si remplie de sculptures qu'on n'avait pas la place de s'y retourner ; un petit escalier très raide donnait accès à une chambre exiguë. Neizvestni veut exprimer « l'homme robotisé » d'aujourd'hui, ce qui l'a amené à des inventions de formes assez hardies : l'État lui a passé quelques commandes. Les jeunes peintres sont très défavorisés ; ils connaissent à peine l'art occidental, ils partent de zéro ou presque et on se méfie de leurs recherches, Krouchtchev n'aimant pas les abstraits ni l'art moderne en général¹⁵. Les non-conformistes travaillent dans une semi-clandestinité et n'exposent qu'en cercle fermé. Ils vendent, mais leur vie est difficile. Nous avons été chez deux d'entre eux : ils occupaient, dans des appartements communautaires, une seule pièce, pas grande, qui leur servait à la fois d'atelier et de chambre. Pourtant à Moscou, à Leningrad sont exposées depuis quelques années de très belles collections d'impressionnistes, de Van Gogh, de Gauguin, de Matisse. Picasso a reçu le prix Lénine ; on a diffusé un livre sur lui avec des reproductions de ses tableaux ; à l'Ermitage, une salle lui est consacrée¹⁶. Devant la « femme à l'éventail » où la figure humaine est traitée comme un objet, les visiteurs semblent choqués, beaucoup plus que devant les toiles cubistes où s'indiquent des natures mortes. On m'a répété les commentaires d'un guide, qui dirigeait une conférence-promenade ; il parla avec respect des Picasso de l'époque bleue, puis désignant le reste de la salle : « Voilà un peintre qui au lieu de progresser n'a fait que rétrograder. » Devant les Gauguin il a déclaré : « Malheureusement, toutes les couleurs sont fausses. » La directrice de la section française de l'Ermitage, cependant, nous a montré une quantité d'œuvres modernes acquises par le Musée et dont elle parlait de la manière la plus éclairée.

Parce qu'ils détestent qu'on « déforme » la figure humaine, les Russes — dans

tous les autres domaines si empressés à revendiquer leur passé — ne rendent pas justice à leurs primitifs. Roubliov s'égale à Giotto et à Duccio ; devant les icônes Matisse — qui s'en inspira — pleura d'admiration : une centaine seulement sont exposées alors qu'elles remplissent d'immenses réserves. Il a fallu se battre pour créer un musée Roubliov où sont rassemblées des œuvres originales et des reproductions du maître et de ses disciples. Tarkovski voudrait tourner un film sur lui : il y a de vives oppositions. Il est évidemment difficile de se réclamer à la fois de Roubliov et de Répine ; les officiels ont choisi Répine.

Pour la peinture aussi le public se passionne. Le matin où nous avons été à l'Ermitage, c'était jour férié, les gens se battaient devant la porte, une jeune fille avait eu tous les boutons de son manteau arrachés : Léna Zonina a demandé à un administrateur de nous introduire par une entrée privée. Aux guichets des expositions, il y a de telles ruées qu'on fait appel à la police pour maintenir l'ordre. Quand un libraire a annoncé la mise en vente d'un livre sur l'impressionnisme ou sur Miro, dès cinq heures du matin il y a queue devant son magasin : en une heure, tous les exemplaires sont enlevés. La pression sera-t-elle assez puissante pour arracher de nouvelles concessions¹⁷ ?

Pour les architectes, la situation est bien meilleure. Khrouchtchev s'intéresse à l'architecture et il aime la simplicité. Il a approuvé à Kiev le monument au soldat inconnu qui scandalisait la plupart des notables par son dépouillement. Le Palais des pionniers vient d'être construit, dans un style qui rappelle celui de Niemeyer ; les pensionnaires d'une maison de retraite, de l'autre côté de la vallée, ont écrit des lettres de protestation : cette horreur leur gâche le paysage. Mais le Palais plaît à Khrouchtchev : on s'est borné à transmettre les lettres aux architectes. Ceux-ci nous ont dit avec contrition : « Nous aussi nous avons sur la conscience des colonnades plantées à des quatrième étages. » On en a fini avec cette ostentatoire laideur chère à Staline ; les quartiers neufs sont mornes mais bâtis avec un souci d'économie. Le plus beau des nouveaux édifices, c'est le Palais du Congrès : « On n'aurait pas dû le placer à l'intérieur du Kremlin », disaient certains de nos amis ; mais dans cette enceinte où le Moyen Age voisine heureusement avec le XVIII^e et le XIX^e siècle, pourquoi le XX^e n'aurait-il pas sa place ? répondaient les autres. Les Soviétiques ont beaucoup discuté là-dessus, de vive voix et dans les journaux. Moi j'ai trouvé très beau le reflet des vieux bulbes dorés dans les glaces étincelantes du palais. Une autre œuvre moderne, d'une sobre et ingénieuse élégance, c'est l'hôtel de la Jeunesse ; comme nous prenions le thé dans le hall avec la femme de Simonov¹⁸ qui travaille dans un Institut d'art appliqué et qui est critique d'art, elle a remarqué que les meubles et la vaisselle détonnaient dans ce cadre. Rien de plus difficile que de trouver dans les magasins de Moscou une assiette, une tasse, une chaise qui soit jolie ; on ne viendra pas aisément à bout de la prédilection des Moscovites pour les bouillonnés, les ruches, les ciselures, les moulures, les incrustations, les surcharges ; mais on fait un gros effort, disait-elle ; on cherche à exécuter de beaux objets et à en répandre le goût.

Quand Sartre avait visité une classe, en 54, il avait prononcé le nom de Dostoïevski : « Pourquoi vous intéressez-vous à lui ? » avait demandé un peu

agressivement une écolière de douze ans. Maintenant on le lisait, on l'aimait. Nous avons été frappés par la manière dont on nous a parlé de Pasternak. Evtouchenko ayant déclaré en Angleterre : « A mon avis, c'est un très bon poète », beaucoup de gens lui reprochaient cette litote ; tout le monde en U. R. S. S. le tient pour un des plus grands poètes russes, disaient-ils. « Sa mort nous oblige à écrire, dit Voznessenski. Avant c'était inutile : il était *la* poésie. » Quand nous avons rendu visite à Fédine, dans l'auto prêtée par l'Union des écrivains, le chauffeur s'est arrêté devant une maison entourée d'arbres : « La datcha de Pasternak ! » a-t-il dit avec dévotion. Même les officiels ne l'attaquent plus. Si son ancienne amie a été envoyée dans un camp¹⁹, c'est qu'elle s'était livrée à des trafics de devises.

Les camps : la question était abordée sans réticence : « Tous les soirs, pendant un an, mon père s'asseyait dans son fauteuil, l'œil fixe, il attendait qu'on vienne l'arrêter ; tous ses camarades avaient été fusillés : il n'a jamais compris ce qui l'a sauvé », m'a dit une jeune femme. « Mon père est resté six ans dans un camp, m'a dit une institutrice, et pourtant, la nuit de la mort de Staline, j'ai pleuré. » « J'ai été envoyé au camp en 42 pour humanitarisme, nous a dit un professeur, parce que je ne voulais pas qu'on fusille les prisonniers de guerre. J'y ai passé cinq ans. » Beaucoup de détenus, nous a-t-on raconté, approuvaient le principe des camps, ils trouvaient qu'on avait eu raison d'y jeter leurs voisins : eux-mêmes avaient été victimes d'une erreur qui ne condamnait pas le système. Jusqu'en 36, paraît-il, les camps étaient vraiment des centres de rééducation : un travail modéré, un régime libéral, des théâtres, des bibliothèques, des causeries, des relations familiales, presque amicales, entre les responsables et les détenus. A partir de 36, la peine maximum fut comme auparavant de dix ans, mais le prisonnier avait ou non le droit de correspondre avec sa famille : la seconde clause signifiait qu'il était fusillé ; le régime pénitentiaire devint si abominable que beaucoup de déportés mouraient ; après 44 aussi, mais on ne fusilla plus. Sur la vie concentrationnaire, personne ne nous a donné de détails, soit par répugnance, soit par ignorance, soit qu'il y ait eu à ce sujet une consigne de silence. On nous a seulement raconté des anecdotes : déporté, un spécialiste de Pouchkine fit savoir qu'il avait découvert les derniers chants d'Eugène Onéguine ; ses papiers avaient été égarés mais son excellente mémoire lui permettrait, si on lui en laissait le loisir, de reconstituer le texte ; il se mit au travail et on l'encouragea car Pouchkine semblait avoir pressenti l'esthétique jdanovienne : nationalisme, héroïsme, optimisme, rien ne manquait ; l'œuvre terminée, il continua de jouir d'un régime de faveur tant les staliniens étaient heureux de découvrir un Pouchkine exactement selon leur cœur. D'autres connaisseurs crièrent à l'imposture ; ils durent se taire jusqu'au jour où les prisonniers furent libérés et où le critique avoua qu'il avait tout inventé. Le retour des déportés avait suscité des drames, pratiques, moraux, ou sentimentaux. Victor Nékrassov avait fait paraître un roman sur la difficile réadaptation d'un de ces revenants. D'anciens concentrationnaires avaient écrit ou étaient en train d'écrire leurs souvenirs, avec l'espoir de les faire un jour imprimer.

On ne nous recevait pas du tout comme on avait reçu Sartre en 54. Plus de

banquets ni de toasts pompeux, pas de propagande : les gens nous invitaient chez eux en petit comité ; en accord ou en désaccord avec eux, nous discussions sur notre propre terrain. Nous avons dîné dans la datcha de Simonov avec un écrivain d'environ cinquante ans, Doroch, fixé à Moscou, mais qui fait de longs séjours à la campagne, à Rostov-le-Grand ; il a loué une petite chambre dans une isba ; il aime les paysans, il s'intéresse à leur vie et la décrit dans ses livres, sans en cacher les difficultés, les rudesses, ni farder les erreurs commises par les gens qui dirigent l'agriculture. Dans une auto prêtée par l'Union des écrivains, il nous a emmenés passer deux jours à Rostov. Sa femme nous accompagnait ; professeur de physique et cuisinière savante, elle emportait dans le coffre de la voiture de quoi nous nourrir pendant deux jours. Rostov, à deux cents kilomètres de Moscou, est le berceau de la Russie : aujourd'hui un gros village de vingt-cinq mille habitants, au bord d'un lac, dominé par un Kremlin plus ancien que celui de Moscou, plus rustique et très beau. L'architecte qui le restaure campait dans une des tours rondes de l'enceinte ; nous comptions prendre nos repas chez lui ; il nous montrerait les monuments. Doroch nous ferait rencontrer quelques-uns des paysans qu'il connaît. Mais en route il nous avait prévenus : « Ces messieurs de Yaroslav²⁰ ont leurs idées sur ce qui intéresse des écrivains français. » Nous avons franchi une des portes du Kremlin, nous sommes descendus de voiture : trois hommes coiffés de chapeaux de paille se sont avancés vers nous et nous ont salués avec raideur ; il y avait deux responsables du Soviet régional et le chef de la propagande. Ils sont montés dans la tour avec nous et ont partagé notre repas. Par les étroites fenêtres, on apercevait des eaux soyeuses et la plaine, la pièce ronde était charmante, l'architecte aussi, mais la présence des trois officiels nous agaçaient. Il nous ont suivis, tandis que nous visitions les églises aux bulbes couleur d'azur, d'or, d'ardoise, lisses ou écaillés. Les fresques qui décorent les chapelles sont plus sereines que celles de chez nous, l'enfer y est à peine évoqué. Ensuite nous devions aller voir un kolkhoze ; ils ont retardé le départ jusqu'à la fin de l'après-midi : à l'arrivée, tous les paysans étaient rentrés chez eux, sauf une femme qui s'était attardée dans l'étable et qui se trouvait être la meilleure trayeuse de vaches de l'endroit. Pouvions-nous visiter son isba ? Non, elle avait justement lavé son linge cet après-midi. On nous fit tourner autour d'un champ de haricots : Khrouchtchev venait de recommander cette culture et le chef du kolkhoze en avait pris l'initiative deux ans plus tôt ! Doroch s'était éloigné et donnait des coups de pied dans des mottes de terre. Nos guides nous emmenèrent chez le chef d'une brigade : l'intérieur ressemblait à celui d'un petit bourgeois pauvre, plutôt qu'à une ferme française. Bien que le propriétaire fût inscrit au parti, une lampe était allumée devant une icône. En sortant je demandai : « Y a-t-il beaucoup de paysans qui pratiquent ? — Chacun est libre », me répondit le propagandiste. Il éludait toutes les questions. Pour nous expliquer « la mentalité paysanne » il cita une phrase connue de Lénine et l'accompagna d'une série de lieux communs. Pendant le dîner, Sartre attaqua. Nous voulions, le lendemain, voir des paysans, seuls avec Doroch ; entre écrivains, on se comprend à demi mot, il saurait les faire parler d'une manière qui nous intéresserait. Les officiels ne répondirent rien. Ils

nous emmenèrent, Léna Zonina, Sartre et moi, à Yaroslav où ils nous avaient retenu des chambres et le lendemain matin ils voulurent nous faire visiter une usine de chaussures. Nous refusâmes. Le chef de la propagande nous montra les bords de la Volga, la maison où Natacha rencontre le prince André mourant, de vieilles églises : c'était une agréable promenade mais il nous reconduisit à Rostov deux heures plus tard que nous n'avions convenu avec Doroch ; et il était bien décidé à nous escorter toute la journée. Nous renonçâmes. Après le déjeuner nous repartîmes pour Moscou. Pendant le trajet de retour, et à Moscou où nous l'avons revu, Doroch nous a longuement parlé des problèmes humains qui se posent dans les campagnes : la condition des femmes, les aspirations des jeunes, les relations entre ouvriers et paysans, l'attraction des villes, ce qu'il faudrait faire, ce qu'on a fait pour retenir au village la nouvelle génération que même la mécanisation ne suffit pas à attacher à la terre, le conflit entre ceux qui veulent radicalement transformer la condition rurale et ceux qui souhaitent le maintien de certaines traditions.

En une nuit de train nous avons été à Leningrad : une des plus belles villes du monde. Catherine II eut un coup de génie quand elle chargea Rastrelli d'importer sur les bords de la Néva le baroque italien auquel conviennent si bien, dans la lumière nordique, les rouges, les bleus, les verts qu'il revêt ici. Comme Rome, Leningrad est sorcière : surtout, l'immense place où brillent les fenêtres du Palais d'Hiver. Ma mémoire superposait à sa mystérieuse majesté des images en noir et blanc des « dix jours qui ébranlèrent le monde » et des révoltes qui les annoncèrent. Une foule affairée montait et descendait la perspective Nevsky : je me rappelais, sur une photographie, la chaussée et les trottoirs jonchés de cadavres et de blessés. Au milieu de ce pont sur la Néva, je voyais un fiacre : le pont se levait ; le cheval et la voiture dégingolaient, dans le silence des films d'autrefois. Smolny. L'Amirauté. La forteresse Pierre et Paul. Quelle résonance avaient eue ces mots quand je les avais lus, pour la première fois, aux environs de mes vingt ans ! Le jour, c'était dans la ville de Lénine que je me promenais (et de cet autre qui n'est pas nommé).

Puis venait, en pleine clarté, la nuit. « Les nuits blanches de Saint-Petersbourg » : en Norvège, en Finlande, j'avais cru les pressentir ; mais à la magie du soleil nocturne il faut ce décor où le passé s'est pétrifié et que hantent des spectres.

Nous avons dîné chez l'écrivain Guerman avec sa famille et Kheifitz, le metteur en scène de *La Dame au petit chien*. Nous savions qu'il n'avait échappé à la déportation qu'en se cachant et grâce, en partie, à Ehrenbourg. « Pas une fois je n'ai écrit le nom de Staline », nous a-t-il dit, tout en remplissant nos assiettes de raviolis sibériens. Nous avons parlé de cinéma, de théâtre ; il a raconté des souvenirs sur Meyerhold. La femme de Kheifitz et leur fils d'une vingtaine d'années, sont arrivés au café : ils venaient de voir *Rocco et ses frères*, elle était remuée et ravie. Le jeune Kheifitz et les enfants de Guerman ont comparé les mérites de Voznessenski et d'Evtouchenko : il préférait le premier, eux le second. Sartre a eu une longue discussion avec Mme Kheifitz sur les relations des enfants

aux parents : il s'est référé à certaines idées de Freud qu'elle a combattues avec feu. A minuit nous sommes descendus tous ensemble sur le Champ-de-Mars : dans l'odeur verte du petit matin, des amoureux s'embrassaient sur les bancs, des jeunes gens jouaient de la guitare, des bandes de garçons et de filles passaient en riant.

Deux jours plus tard, nous les avons retrouvés dans un restaurant, vers 11 heures, en sortant du théâtre. Ils nous ont emmenés en auto voir sous le ciel pâle le quartier de Dostoïevski : sa maison, le logis de Rogojine, la cour de l'usurière tuée par Raskolnikov, le canal où il a jeté sa hache. Nous avons aperçu au passage la fenêtre de la chambre où s'est tué Essenine. Ils nous ont montré la plus ancienne demeure de Pierre le Grand, les premiers canaux. Dans la banlieue, à l'endroit où Pouchkine se battit en duel et fut blessé à mort, nous avons bu de la vodka à sa mémoire.

Comme avant guerre, il y a quatre millions d'habitants à Leningrad ; mais presque tous sont de nouveaux venus : pendant le siège, la famine a fait trois millions et demi de victimes, les usines de vivres ayant brûlé dans les premiers jours. Un vieux professeur a décrit à Sartre les rues verglacées, jonchées de cadavres que les passants ne regardaient même pas ; on ne pensait qu'à ramener à la maison son bol de soupe sans tomber de faiblesse : on n'aurait pas eu la force de se relever ; et si quelqu'un vous avait tendu la main, ça n'aurait servi à rien : il serait tombé lui aussi.

Les Russes continuent de vanter les beautés de Kiev ; Sainte-Sophie, que nous a fait visiter le poète ukrainien Bajan, mérite sa renommée. Mais les quartiers du centre — la moitié de la ville — ont été pulvérisés par les Allemands ; Staline a fait détruire une des plus fameuses églises, et reconstruire Kiev dans le style qui lui était cher : arcades et colonnades, la grande avenue est un colossal cauchemar. En Ukraine aussi, tous les gens sont obsédés par leurs souvenirs de guerre. Kiev était en cendres quand Bajan y est rentré, les rares passants lui semblaient des fantômes ; il a reconnu le visage d'un ami : ils sont restés un long moment à se regarder sans un mot, n'en croyant pas leurs yeux. Les nazis qui voulaient anéantir la culture slave ont mis délibérément le feu au monastère de l'Avra, célèbre lieu de pèlerinage ; sur une colline, au-dessus du Dnieper, il reste un pan de mur peint, un bulbe dont l'or a été noirci par les flammes, des débris calcinés. J'avais encore dans les yeux les images de *L'Enfance d'Ivan*, et sous les champs de fraises où des kolkhoziennes ramassaient des hottes de fruits, énormes et délicieux, je voyais des terres dévastées.

Nous avons déjeuné avec Korneitchouk et sa femme, Wanda Wassilevska, dans leur datcha aux environs de Kiev : un jardin fleuri de tulipes descendait jusqu'au bord d'un lac. Il souhaitait beaucoup que Sartre fût présent au Congrès de la Paix qui allait se tenir à Moscou, et qu'il y parlât de la culture. Ehrenbourg, par l'intermédiaire de sa femme, Sourkov, Fédine insistaient eux aussi pour que Sartre intervînt au Congrès ; ils désiraient sa coopération pour organiser un colloque entre intellectuels du monde entier. *Hyène à stylographe, ennemi des hommes, chantre de la boue, fossoyeur, vendu*. Quand il sortait de ces entretiens, Sartre se

souvenait et riait.

A Moscou, nous logions à l'Hôtel de Pékin, une de ces pièces montées posées çà et là à travers la ville, qui sont censées s'harmoniser avec les tours du Kremlin. Mais nous y restions le moins possible. Nous préférions faire la queue avec les Moscovites à la porte des restaurants et des cafés. Parfois nous dînions au club des écrivains, au club du théâtre. Les endroits publics ferment à 11 heures du soir, sauf les restaurants de quelques grands hôtels où on peut manger, boire et danser jusqu'à minuit et demi ; pourtant les rues restent animées longtemps : les gens vont les uns chez les autres. Ils sont encore mal logés, 80 p. 100 vivent dans des appartements communautaires ; mais l'effort de construction se poursuit et à l'intérieur les nouvelles habitations sont agréables. George Breitbourd occupait, dans un bloc réservé aux intellectuels, un assez grand studio, très clair, avec salle de bains et cuisine, que lui envieraient bien des Français célibataires du même niveau professionnel que le sien. Dans le vieux Moscou, il faut traverser des cours plus ou moins sordides, monter des escaliers délabrés ou prendre des ascenseurs qui ressemblent à des monte-charge : mais les appartements des écrivains, des metteurs en scène qui nous invitèrent — des privilégiés évidemment — étaient assez vastes et souvent élégants. Les moyens de transport sont commodes. Peu de taxis, beaucoup d'autobus, un important réseau métropolitain avec dans la plupart des stations des escaliers roulants. Cependant les journées des Moscovites sont fatigantes, à cause de la rareté des marchandises ; il faut courir les magasins, faire des queues ; et même comme ça on ne trouve pas tout ce qu'on veut.

C'est que l'U. R. S. S., ses dirigeants ne le dissimulent pas, est en proie à de graves difficultés économiques ; l'agriculture a toujours mal marché ; on a dénoncé ces derniers temps de nombreux délits de corruptions et de prévarication — équivalents socialistes des fraudes, filouteries, scandales financiers de chez nous. On les réprime sévèrement, la peine de mort étant appliquée dans les cas très graves. Sans doute aussi les réussites spatiales ont-elles pour rançon cette pauvreté. Va-t-elle diminuer, s'aggraver ? Là-dessus des études et des statistiques renseignent mieux qu'un voyage de trois semaines. Mais celui-ci nous a été profitable. Dès le début de la guerre froide, nous avions opté pour l'U. R. S. S. ; depuis qu'elle mène une politique de paix et se déstalinise, nous ne nous bornons pas à la préférer : sa cause, ses chances sont les nôtres. Notre séjour a transformé ce lien en une vivante amitié ; une vérité est riche dans la mesure où elle est *devenue* ; les conquêtes des intellectuels russes, on aurait tort de les juger modestes : elles embrassent tout ce qu'elles ont dépassé. Les contradictions de leur expérience — l'héritage refusé du passé stalinien, entre autres — les obligeant à penser par eux-mêmes leur donne une profondeur, exceptionnelle en cette époque d'extéro-conditionnement. On sent chez les gens, en particulier chez les jeunes, un désir passionné de connaître et de comprendre : cinéma, théâtre, ballets, poésie, concerts, toutes les places sont retenues des jours à l'avance ; les musées, les expositions refusent du monde ; les livres s'enlèvent, aussitôt imprimés. Partout on discute, on dispute. Dans le monde technocratique que l'Occident veut nous imposer, seuls comptent l'instrument et l'organisation,

moyens d'atteindre d'autres moyens qui ne révèlent aucune fin. En U. R. S. S. l'homme est en train de se faire et même si ça ne va pas sans peine, s'il y a des coups durs, des reculs, des erreurs, toutes les choses autour de lui, toutes celles qui lui arrivent sont lourdes de significations.

Sur le chemin du retour, nous nous sommes arrêtés en Pologne. Varsovie, le ghetto : des ruines des charniers, un désert de cendres. Et je voyais une grande ville neuve, avec de larges avenues, des parcs, des chantiers et ça et là, injustifiée, une maison à demi écroulée. Du ghetto, il ne reste qu'un pan de mur et un mirador, au milieu de terrains vagues camouflés en vertes pelouses, et d'immeubles élégants. Le vieux quartier a été reconstruit, très bien : la place du marché, la cathédrale, les petites rues aux maisons basses et colorées. Le reste de la ville — laide ici, ici jolie selon l'époque où elle a été rebâtie — manque de cohésion, de personnalité, d'âme : c'est une magnifique victoire sur la mort, mais on dirait que la vie hésite encore à s'y poser. Industrielle, populeuse, vétuste, sale, Praga de l'autre côté de la Vistule — où les armées russes se sont arrêtées et qui a échappé à la destruction — me rassurait parce que le cours du temps n'y a pas été tranché.

Lisowski, communiste, qui parle le français aussi bien que le polonais, nous a promenés dans sa petite auto. Le vide des chaussées nous a frappés. Mais les rues sont animées et, du moins dans le centre, gaies : des femmes minces, bien maquillées ; des étalages soignés ; les objets usuels, les meubles, le décor des restaurants et des cafés sont jolis. Le soir, à dix heures, les lieux publics ferment : les ivrognes ont avancé l'heure de leur cuite ; dès neuf heures du soir on en rencontre beaucoup. Il y a moins d'inégalité qu'en U. R. S. S. entre les salaires, mais le niveau de vie est très bas. La nourriture ne coûte presque rien ; en revanche les vêtements sont hors de prix : une paire de souliers revient le quart d'un salaire mensuel moyen. Les logements sont gratuits, mais très difficiles à se procurer ; Varsovie est fermée, personne n'a le droit de s'y installer car une grande partie des habitants s'entassent encore dans des taudis. Les architectes hésitent : ils ont aménagé dans chaque appartement une salle de bains ; faute d'habitude, beaucoup de locataires n'en usent pas ; ne vaudrait-il pas mieux les supprimer et accroître le nombre, des habitations ? Mais alors on grève l'avenir : les Varsoviens n'apprendront l'hygiène que si elle est à leur portée. Faut-il d'abord songer aux besoins immédiats, ou se soucier de la génération montante ? La deuxième solution a prévalu.

Nous avons vu Cracovie, vieillotte, provinciale, attachante : l'Université, le cabinet du Dr Faust, ses alambics et la marque du pied de Méphistophélès ; la cathédrale, au milieu du marché, sa haute et belle tour d'où, à toutes les heures, une trompette sonne vers les quatre coins de l'horizon ; le château royal, le cabinet de travail et la salle de projection que s'était fait installer Franck, le bourreau de la Pologne. Nous avons aperçu Nowa Huta, l'immense combinat, la cité ouvrière, un beau monastère cistercien, une émouvante église de bois, plantée

au milieu d'un pré. Nous sommes revenus en voiture à Varsovie : sur trois cents kilomètres la route ondule entre des prairies, des champs de céréales vert tendre, des maisons paysannes aux toits de chaume, crépies en jaune ou en bleu. Rien que des propriétés privées : « l'octobre polonais » a consacré l'échec de la collectivisation. Souvent nous dépassions des groupes de paysannes vêtues du costume traditionnel : capes et jupes de couleurs vives, foulards noués sous le menton ; accompagnées d'enfants qui tenaient des cierges, elles revenaient de quelque cérémonie pieuse. Dans les campagnes, la religion pèse de tout son poids. On nous a montré un étonnant documentaire, que le clergé a permis de tourner à condition qu'on s'engageât à n'y ajouter aucun commentaire : un chemin de croix qui se déroule tous les ans dans un village, et auquel assiste une foule venue de tous les coins du pays ; le Christ, chargé de sa croix, gravit une colline, peinant, soufflant, suant, butant ; il tombe avec une conviction et un art si extraordinaires que cette chute est un événement véritable ; des hommes le suivent, titubant sous le poids des pierres dont ils meurtrissent leurs épaules ; des femmes regardent, perdues d'extase, en larmes, au bord du cri ; et le clergé encadre de ses beaux chants disciplinés cette frénésie masochiste. Émouvant par la question qu'il pose, révoltant par la réponse qu'il apporte, ce film n'est pas projeté publiquement. Dans les villes, il y a 60 p. 100 de croyants nous a dit un de nos amis ; d'autres estimaient ce chiffre tout à fait faux. La cathédrale de Varsovie était pleine le dimanche matin : mais les habitants du vieux quartier sont d'origine bourgeoise ; les ouvriers ne vont pas à l'église du moins pas les hommes. Ce qui demeure vivace, c'est l'antisémitisme : dans une des bouches de bronze du monument, d'ailleurs hideux, élevé à la mémoire des Juifs du ghetto, une main avait planté un mégot.

Le journal *Politica* nous a fait rencontrer des journalistes qui avaient récemment pris part à une enquête sur les conseils ouvriers, et le président d'un de ceux-ci : ils dépérissent. Ils réclament trop de temps aux ouvriers qui en général, faute de compétence, laissent les ingénieurs et les cadres prendre toutes les décisions. Ils vont sans doute disparaître.

La culture polonaise d'après-guerre je la connaissais assez bien ; j'ai vu la plupart des films polonais projetés en France, entre autres *Cendre et diamant* qui a la fraîcheur et la sincérité recherchées par la « nouvelle vague », et qui en outre signifie quelque chose. Nous avons lu et publié dans *Les Temps modernes*, depuis 56, beaucoup de textes polonais. Réciproquement, la plupart des pièces de Sartre ont été jouées en Pologne, ses livres, les miens, traduits. Presque tous les écrivains parlaient français ; nous en avons connu plusieurs à Paris : les rapports ont été des plus faciles. Nous n'avions jamais vu Brandys, dont nous avons publié *La Défense de Grenade*, *La Mère des rois*, *Les Lettres à M^{me} Z.* : chaleureux sous des dehors distants, aussi sensible qu'intelligent, il se faisait de la littérature la même conception que nous. Nous avons passé un long moment avec Jan Kott, le traducteur du théâtre de Sartre, dont la collection des *Temps modernes* allait publier un remarquable livre sur « Shakespeare, notre contemporain ». Le combat qui a lieu en U. R. S. S. pour et contre la liberté de la culture est épargné aux

intellectuels polonais. Ils sont au courant de ce qui se fait en Occident, ils écrivent, ils peignent à peu près ce qu'ils veulent. Mais ils sont déchirés ; ils appartiennent à un pays moins avancé que l'U. R. S. S. sur le chemin du socialisme, où subsistent des forces réactionnaires : la religion, l'antisémitisme, une paysannerie attachée à la propriété privée ; hostiles à l'idée de les réduire par la contrainte, ils souffrent de ces retards. Relativement peu nombreux, peu industrialisés, le sort des Polonais est lié à celui de la Russie ; mais, idéologiquement et politiquement en accord avec elle, ils ont beaucoup de raisons, anciennes et plus récentes de ne pas la porter dans leur cœur. Les écrivains sont très sensibles à ce malaise que certains d'entre eux ont admirablement exprimé.

*

Nous avons appris à Moscou les accords passés entre le G. P. R. A. et l'O. A. S. : l'amnistie lui étant garantie, l'aimée secrète arrêta les attentats ; en fait, elle capitulait. Aussitôt s'était produit chez les pieds-noirs un radical revirement : tous ceux qui restèrent en Algérie votèrent *oui* le jour de l'autodétermination.

Le 5 juillet les Algériens fêtèrent leur indépendance ; ils invitèrent leurs amis français et des officiels de divers pays en fin d'après-midi, à l'hôtel Continental. Nous avons demandé au portier où se tenait la réunion : « La réunion algérienne ? Elle n'a pas lieu », répondit-il d'un ton triomphant. Dans la rue adjacente, une centaine de personnes — celles que nous retrouvions à toutes les manifestations — piétinaient sous un ciel glacé ; des ambassadeurs étaient venus et repartis. On disait que l'hôtel avait reçu des menaces de l'O. A. S. ; ou bien la Préfecture avait refusé la protection que la direction jugeait nécessaire. Quel qu'en fût le prétexte, nous étions écœurés par cette dernière muflerie française. Nous restions là, à causer les uns avec les autres, désespérés, tandis qu'au coin de la rue des flics casqués murmuraient : « Qu'est-ce qu'on attend pour cogner ? » Avec Sartre et une petite bande, nous nous sommes rendus au siège des étudiants nord-africains, boulevard Saint-Michel. Il y avait énormément de monde et de fumée ; on étouffait dans la petite salle surpeuplée ; sur une estrade, de belles Algériennes, vêtues en blanc et vert, chantaient, accompagnées par un petit orchestre. Cette gaieté n'était pas sans nuage : de graves dissensions avaient éclaté entre les dirigeants algériens. Elles finiraient par se régler. Mais pour nous, Français, la situation où nous laissions l'Algérie n'autorisait pas la joie. Depuis sept ans nous souhaitions cette victoire : elle arrivait trop tard pour nous consoler du prix qu'elle avait coûté.

Je suis partie en vacances, je suis revenue ; je suis de nouveau installée chez moi, un automne bleu et froid entre dans mon studio. Pour la première fois depuis des années, j'ai croisé dans les rues de Paris des manœuvres algériens qui souriaient. Le ciel pèse moins lourd. Une page est tournée et je peux tenter de faire le point.

1. Elles le payèrent cher : le F. L. N. déclara à l'O. N. U. des milliers de victimes.
2. Rapporté par Benoît Rey dans un excellent et affreux livre : *Les Égorgeurs*.
3. Sartre. *Saint-Genet*.
4. Organisée contre le projet de partition que la France envisageait depuis l'échec d'Évian.
5. De Gaulle avait fini par reconnaître, le 5 septembre, « le caractère algérien » du Sahara.
6. Au bout d'une semaine nous étions 229.
7. Khrouchtchev s'était opposé à l'Albanie et à la Chine, il avait de nouveau attaqué Staline dont la dépouille avait été enlevée du Mausolée, ainsi que les couronnes et les guirlandes qui l'ornaient (parmi lesquelles celle qu'avait déposé huit jours plus tôt Chou en Lái). On l'avait enterré parmi les tombes adossées au mur du Kremlin et Khrouchtchev avait suggéré qu'un monument fût élevé « aux victimes de l'arbitraire ».
8. En juin, le tribunal l'a tout de même acquitté.
9. En abrégé, le F. A. C.
10. Ce qu'on a appelé « littérature engagée ».
11. *Qu'est-ce que la littérature ?*
12. Ce parti pris conduit, chez les épigones de Robbe-Grillet, à de grandes laideurs d'écriture ; faute d'un sujet, ils sont obligés d'animer les objets et on tombe dans les stéréotypes d'un vieil académisme : le pont *enjambe*, des buissons *s'écarternt*. Etc.
13. Depuis ce voyage, on le sait, les choses ont beaucoup changé.
14. *Les Nuits de Cabiria, Rocco et ses frères*.
15. L'affaire de Manège en décembre l'a bien montré : Neizvestni a été contraint de faire son autocritique. J'ai vu à la télévision de Moscou une émission qui ridiculisait ses œuvres.
16. En janvier 63 il y en avait deux.
17. Depuis décembre 62, on est tenté de donner une réponse pessimiste. Cependant le durcissement du camp officiel semble indiquer que de l'autre côté, malgré les reniements arrachés, la résistance est très forte.
18. Sa seconde femme, il est divorcé et remarié.
19. On n'y interne que les « droit commun ».
20. C'est la grande ville dont dépend Rostov, à quelque trente kilomètres sur la Volga.

Epilogue

Il y a eu dans ma vie une réussite certaine : mes rapports avec Sartre. En plus de trente ans nous ne nous sommes endormis qu'un seul soir désunis. Ce long jumelage n'a pas atténué l'intérêt que nous prenons à nos conversations : une amie¹ a remarqué que chacun de nous écoute toujours l'autre avec grande attention. Cependant nos pensées se sont si assidûment critiquées, corrigées, soutenues, qu'elles nous sont toutes communes. Nous avons derrière nous un stock indivis de souvenirs, de connaissances, d'images ; nous disposons pour saisir le monde des mêmes instruments, des mêmes schèmes, des mêmes clefs : très souvent l'un achève la phrase commencée par l'autre ; si on nous pose une question il nous arrive de formuler ensemble des réponses identiques. A partir d'un mot, d'une sensation, d'une ombre, nous parcourons un même chemin intérieur et nous aboutissons simultanément à une conclusion — un souvenir, un rapprochement — pour un tiers tout à fait inattendue. Nous ne nous étonnons plus de nous rencontrer dans nos inventions mêmes ; j'ai lu récemment des réflexions notées par Sartre vers 1952 et que j'ignorais : j'y ai découvert des passages qui se retrouvent, presque mot pour mot, dans mes Mémoires, écrits près de dix ans plus tard. Nos tempéraments, nos orientations, nos choix antérieurs demeurent différents et nos œuvres se ressemblent peu. Mais elles poussent sur un même terreau.

Cet accord contredirait, m'a-t-on reproché, la morale du *Deuxième Sexe* : j'exige des femmes l'indépendance et je n'ai jamais connu la solitude. Les deux mots ne sont pas synonymes ; mais avant de m'en expliquer je voudrais écarter quelques bêtises.

Des gens ont raconté que Sartre écrivait mes livres. Quelqu'un, qui ne me voulait pas de mal, m'a conseillé au lendemain du Goncourt : « Si vous donnez des interviews, précisez que *Les Mandarins* sont bien de vous ; vous savez ce qu'on dit : que Sartre vous tient la main... » On a prétendu aussi qu'il avait fait ma carrière : son intervention s'est limitée à présenter à Brice Parain deux manuscrits de moi, dont l'un fut d'ailleurs refusé. Passons. On a bien dit devant moi que Colette était arrivée « en couchant » : tant notre société tient à maintenir mes pareilles dans leur statut d'êtres secondaires, reflets, jouets ou vampires du grand sexe masculin.

A plus forte raison toutes mes convictions m'auraient été insufflées par Sartre. « Avec un autre, elle eût été mystique », a écrit Jean Guitton ; et tout récemment

un critique, belge si je ne me trompe, rêvait : « Si ç'avait été Brasillach qu'elle eût rencontré ! » Dans une feuille qui s'appelle la *Tribune des assurances*, j'ai lu : « Si au lieu d'être l'élève de Sartre elle eût été au pouvoir de quelque théologien, c'eût été une théiste passionnée. » Je retrouve, à cinquante ans de distance, la vieille idée de mon père : « La femme est ce que son mari la fait. » Il se trompait bien ; il n'a pas entamé d'un cheveu la jeune dévote façonnée par le couvent des Oiseaux. Même l'énorme personnalité de Jaurès s'était brisée contre le pieux entêtement de son épouse. Ça pèse, ça résiste, une jeunesse : comment, telle que j'étais à vingt ans, aurais-je pu subir l'influence d'un croyant ou d'un fasciste ? C'est qu'on admet chez nous que la femme pense avec son utérus : quelle chiennerie vraiment ! J'ai croisé Brasillach et sa clique : ils me faisaient horreur. Je ne pouvais m'attacher qu'à un homme hostile à tout ce que je détestais : la droite, la bonne pensée, la religion. Ce n'est pas un hasard si c'est Sartre que j'ai choisi : car enfin je l'ai choisi. Je l'ai suivi avec allégresse parce qu'il m'entraînait dans les chemins où je voulais aller ; plus tard, nous avons toujours discuté ensemble notre route. Je me rappelle qu'en 40, recevant sa dernière lettre de Brumath, hâtive et un peu obscure, une phrase, à la première lecture, m'effraya : Sartre n'allait-il pas pactiser ? Pendant la seconde où cette crainte me traversa, je sentis à mon raidissement, à ma douleur, que si j'échouais à le con vaincre, je vivrais désormais contre lui.

Reste que philosophiquement, politiquement, les initiatives sont venues de lui. Il paraît que certaines jeunes femmes en ont été déçues : j'aurais accepté ce rôle « relatif » dont je leur conseille de s'évader. Non, Sartre est idéologiquement créateur, moi pas ; acculé par là à des options politiques, il en a approfondi les raisons plus que je n'étais intéressée à le faire : c'est en refusant de reconnaître ces supériorités que j'aurais trahi ma liberté ; je me serais butée dans l'attitude de challenge et de mauvaise foi qu'engendre la lutte des sexes et qui est le contraire de l'honnêteté intellectuelle. Mon indépendance, je l'ai sauvegardée car jamais je ne me suis déchargée sur Sartre de mes responsabilités : je n'ai adhéré à aucune idée, aucune résolution sans l'avoir critiquée et reprise à mon compte. Mes émotions me sont venues d'un contact direct avec le monde. Mon œuvre personnelle a exigé de moi des recherches, des décisions, de la persévérance, des luttes, du travail. Il m'a aidée, je l'ai aidé aussi. Je n'ai pas vécu à travers lui.

En vérité, cette accusation fait partie de l'arsenal dont mes adversaires ont usé contre moi. Car mon histoire publique, c'est celle de mes livres, de mes succès, de mes échecs ; et aussi celle des attaques auxquelles j'ai été en butte.

En France, si vous écrivez, être femme c'est donner des verges pour vous battre. Surtout à l'âge que j'avais quand j'ai commencé à être publiée. Une très jeune femme, on lui accorde une indulgence égrillarde. Vieillie, on lui tire des révérences. Mais la première fraîcheur perdue, sans avoir acquis encore la patine de l'ancienneté, osez parler : quelle meute ! Si vous êtes de droite, si vous vous inclinez avec grâce devant la supériorité des mâles, si insolemment vous ne dites rien, on vous épargnera. Je suis de gauche, j'ai essayé de dire des choses, entre autres, que les femmes ne sont pas des éclopées de naissance.

« Vous avez gagné : vous vous êtes fait les ennemis qu'il faut », me disait au printemps 1960 Nelson Algren. Oui ; les injures de *Rivarol*, de *Preuves*, de *Carrefour*, de Jacques Laurent me réjouissaient. L'ennui, c'est que la malveillance fait tache d'huile. Les calomnies trouvent tout de suite tant d'échos, sinon dans les cœurs, du moins dans les bouches ! Sans doute est-ce une des formes de ce mécontentement que nous éprouvons tous plus ou moins à n'être que ça. Capables de comprendre nous préférons ravalier. Les écrivains sont particulièrement en butte à cette malignité ; le public les sacre tout en sachant fort bien que ce sont des gens comme les autres et il leur en veut de cette contradiction ; tous les signes qui marquent leur humanité, il les retient à charge contre eux. Un critique américain, d'ailleurs bienveillant, a écrit que dans *La Force de l'âge* j'avais, malgré mes efforts, fait descendre Sartre de son piédestal : quel piédestal ? Du moins concluait-il que si Sartre perdait un peu de son prestige, on l'aimait davantage. D'ordinaire, le public, s'il découvre que vous n'êtes pas surhumain, vous rabaisse au-dessous de l'espèce : un monstre. Entre 45 et 52, en particulier nous invitions aux distorsions parce que nous résistions aux classifications : à gauche, mais non communistes, et même fort mal vus du P. C., nous n'étions pas « bohèmes » ; on me reprochait d'habiter l'hôtel et à Sartre, de vivre avec sa mère ; cependant nous refusions les cadres bourgeois, nous ne fréquentions pas « le monde », nous avions de l'argent mais pas de train de vie ; intimement liés, mais non asservis l'un à l'autre, cette absence de repères déconcertait et agaçaient. J'ai été frappée, par exemple, que *Samedi-Soir* s'indignât du prix que nous avions payé une course en taxi de Bou Saada à Djelfa : faire une cinquantaine de kilomètres en auto de louage représente un moindre luxe que de posséder une voiture. Pourtant, personne ne m'a jamais reproché, plus tard, d'avoir acheté une Aronde : c'est une dépense classique qui rentre dans les normes bourgeoises.

Ce qui contribue à déformer l'image des écrivains, c'est le nombre de mythomanes qui nous font intervenir dans leurs contes. Ma sœur, à un certain moment, voyait beaucoup de monde et on la présentait sous le nom de son mari : elle était stupéfaite de ce qu'elle entendait quand la conversation roulait sur moi. « Je la connais très bien... C'est une grande amie... justement je dînais avec elle la semaine dernière » : il s'agissait de personnes que je n'avais jamais vues. Les commentaires pleuvaient. Elle écoutait en souriant une dame qui lui confiait : « C'est une harangère ! Elle a des conversations de corps de garde. » Une année, à New York, Fernand et Stépha m'ont dit avec reproche : « Pourquoi nous cachez-vous que vous êtes mariée avec Sartre ? » J'ai nié ; ils ont ri : « Allons ! notre ami Sauvage a été témoin à votre mariage : il nous l'a raconté lui-même. » J'ai dû leur montrer mon passeport pour les convaincre. Vers 49, France Roche publia un écho dans *France-Dimanche* : nous avions acheté, Sartre et moi, une propriété qui s'appelait La Berle et gravé des cœurs sur un arbre. Sartre envoya un démenti qu'elle ne publia pas, et elle dit à un ami : « Mais je tiens la chose de Z. qui a pris le thé avec eux, dans leur jardin. » Je me rappelle aussi cette jeune femme qui m'a abordée timidement aux Deux Magots : « Excusez-moi de vous déranger, mais je

suis une grande amie de Bertrand G. » Je l'ai regardée d'un air interrogatif et elle a paru étonnée : « Bertrand G., avec qui vous déjeunez toutes les semaines. » J'ai été désolée pour elle et j'ai dit hâtivement : « Vous confondez sans doute avec ma sœur qui est peintre, qui s'appelle Hélène de Beauvoir, ça doit être un ami à elle... — Non, a-t-elle dit, il ne s'agissait pas de votre sœur. Je comprends ! Excusez-moi... » Elle est partie en déroute, si brutalement éclairée que je me sentais presque coupable. Évidemment le mythomane n'intéresse que s'il rapporte des faits considérables — un mariage clandestin — ou des détails piquants. On l'écoute volontiers : le public aime les ragots. Il y a des maniaques pour qui un fait n'est prouvé que si on l'a surpris par un trou de serrure. Je vois des excuses à ce travers : les récits et les portraits officiels suent le mensonge ; on imagine que la vérité a ses arcanes, ses initiés, ses filières. Nos adversaires exploitent cette crédulité.

On a forgé de moi deux images. Je suis une folle, une demi-folle, une excentrique. (Les journaux de Rio rapportaient avec surprise : « On attendait une excentrique ; on a été déçu de trouver une femme habillée comme tout le monde. ») J'ai les mœurs les plus dissolues ; une communiste racontait, en 45, qu'à Rouen, dans ma jeunesse on m'avait vue danser nue sur des tonneaux ; j'ai pratiqué tous les vices avec assiduité, ma vie est un carnaval, etc.

Souliers plats, chignon tiré, je suis une cheftaine, une dame patronnesse, une institutrice (au sens péjoratif que la droite donne à ce mot). Je passe mon existence dans les livres et devant ma table de travail, pur cerveau. « Elle ne vit pas », ai-je entendu dire par une jeune journaliste. « Moi si j'étais invitée aux lundis de M^{me} T., j'y courrais. » Le journal *Elle* proposant à ses lectrices plusieurs types de femmes, avait inscrit sous ma photo : « Vie exclusivement intellectuelle. »

Rien n'interdit de concilier les deux portraits. On peut être une dévergondée cérébrale, une dame patronnesse vicelarde ; l'essentiel est de me présenter comme une anormale. Si mes censeurs veulent dire que je ne leur ressemble pas, ils me font un compliment. Le fait est que je suis écrivain : une femme écrivain, ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit mais quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture. Cette vie en vaut bien une autre. Elle a ses raisons, son ordre, ses fins auxquels il faut ne rien comprendre pour la juger extravagante. La mienne fut-elle vraiment ascétique, purement cérébrale ? Mon Dieu ! je n'ai pas l'impression que mes contemporains s'amusent tellement plus que moi sur cette terre ni que leur expérience soit plus vaste. En tout cas, me retournant vers mon passé, je n'envie personne.

Je me suis entraînée dans ma jeunesse à me foutre de l'opinion. Et puis Sartre et de solides amitiés me protégeaient. Tout de même je supportais mal certains chuchotements, certains regards : aux Deux Magots les ricanements de Mauriac et des jeunes gens qui l'accompagnaient. Pendant plusieurs années j'ai détesté me montrer en public : je n'allais plus au café, j'évitais les générales et toutes les soirées dites parisiennes. Cette réserve s'accordait avec le peu de goût que j'ai pour la publicité : je n'ai jamais passé à la télévision, jamais parlé de moi à la

radio, presque jamais donné d'interview. J'ai dit pour quelles raisons j'ai accepté le Goncourt mais que même alors je m'étais refusée à toute exhibition. Je ne voulais pas devoir mes réussites à des interventions extérieures, mais à mon seul travail. Et je savais que plus la presse parlerait de moi, plus je serais défigurée : j'ai écrit ces Mémoires en grande partie pour rétablir la vérité et beaucoup de lecteurs m'ont dit qu'en effet ils avaient auparavant sur moi les idées les plus fausses. Je garde des ennemis : le contraire m'inquiéterait. Mais avec le temps mes livres ont perdu leur fumet de scandale : l'âge m'a hélas ! conféré une certaine respectabilité ; et surtout j'ai gagné un public qui me croit quand je lui parle. A présent, les mauvais côtés de la notoriété me sont à peu près épargnés.

Au début je n'en avais goûté que les agréments et par la suite ils l'ont toujours emporté de très loin sur les inconvénients. Elle m'a donné ce que je souhaitais : qu'on aimât mes livres et moi à travers eux ; que des gens m'écoutent, et leur rendre service en leur montrant le monde tel que je le voyais. Dès *L'Invitée* j'ai connu ces joies. Je n'ai pas évité de me prendre à des mirages, je n'ai pas ignoré la vanité : elle point dès qu'on sourit à son image, dès qu'on tressaille au bruit de son nom. Du moins n'ai-je jamais donné dans l'importance.

J'ai toujours bien encaissé les échecs ; ce n'était qu'un manque à gagner, ils n'obstruaient pas ma route. Mes succès m'ont donné jusqu'à ces dernières années des plaisirs sans réticence ; plus qu'aux éloges des critiques professionnels, j'accordais du prix aux suffrages des lecteurs : les lettres reçues, des phrases surprises au vol. les traces d'une influence, d'une action. Depuis les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, surtout depuis *La Force de l'âge*, mon rapport au public est devenu très ambigu parce que la guerre d'Algérie a porté au rouge l'horreur que m'inspire ma classe. Il ne faut pas espérer, si on lui déplaît, toucher un public populaire : on n'est imprimé dans une collection bon marché que si l'édition ordinaire s'est bien vendue. C'est donc, bon gré, mal gré, aux bourgeois qu'on s'adresse. D'ailleurs, il y en a parmi eux qui s'arrachent à leur classe ou qui, du moins s'y efforcent : des intellectuels, des jeunes ; avec ceux-là je m'entends. Mais j'éprouve un malaise si la bourgeoisie dans son ensemble m'accueille bien. Trop de lectrices ont apprécié dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* la peinture d'un milieu qu'elles reconnaissaient, sans s'intéresser à l'effort que j'avais fait pour m'en évader. Quant à *La Force de l'âge*, j'ai souvent grincé des dents quand on me félicitait : « C'est tonique, c'est dynamique, c'est optimiste », à un moment où tel était mon dégoût que j'aurais mieux aimé être morte que vive.

Je suis sensible aux blâmes et aux louanges. Pourtant, dès que je creuse un peu en moi, je rencontre, touchant le niveau de ma réussite, une assez grande indifférence. Autrefois, je l'ai dit, c'était par orgueil et prudence que j'évitais de prendre ma mesure ; aujourd'hui, je ne sais plus avec quel étalon mesurer : faut-il s'en référer au public, aux critiques, à quelques juges choisis, à une conviction intime, au bruit, au silence ? et qu'évalue-t-on ? la renommée ou la qualité, l'influence ou le talent ? et encore : que signifient ces mots ? Ces questions mêmes et les réponses qu'on peut leur donner me semblent oiseuses. Mon détachement est plus radical ; il a ses racines dans une enfance vouée à l'absolu :

je suis demeurée convaincue de la vanité des succès terrestres. L'apprentissage du monde a fortifié ce dédain ; j'y ai découvert un malheur trop immense pour beaucoup m'inquiéter de la place que j'y tiens et des droits que je peux avoir ou ne pas avoir à l'occuper.

Malgré ce fond de désenchantement, toute idée de mandat, de mission, de salut évanouie, ne sachant plus pour qui, pour quoi j'écris, cette activité m'est plus que jamais nécessaire. Je ne pense plus qu'elle « justifie », mais sans elle je me sentirais mortellement injustifiée. Il y a des jours si beaux qu'on a envie de briller comme le soleil, c'est-à-dire d'éclabousser la terre avec des mots ; il y a des heures si noires qu'il ne reste plus d'autre espoir que ce cri qu'on voudrait pousser D'où vient, à cinquante-cinq ans, comme à vingt ans, cet extraordinaire pouvoir du Verbe ? Je dis : « Rien n'a eu lieu que le lieu » ou « Un et un font un : quel malentendu ! » et dans ma gorge monte une flamme dont la brûlure m'exalte. Sans doute les mots, universels, éternels, présence de tous à chacun, sont-ils le seul transcendant que je reconnaisse et qui m'émeuve ; ils vibrent dans ma bouche et par eux je communie avec l'humanité. Ils arrachent à l'instant et à sa contingence les larmes, la nuit, la mort même et ils les transfigurent. Peut-être est-ce aujourd'hui mon plus profond désir qu'on répète en silence certains mots que j'aurai liés entre eux.

Il y a d'évidents avantages à être un écrivain connu ; plus de corvées alimentaires mais un travail voulu, des rencontres, des voyages, une prise plus directe que jadis sur les événements. L'appui des intellectuels français est recherché par un grand nombre d'étrangers en désaccord avec leur gouvernement ; souvent aussi on nous demande de marquer notre solidarité avec des nations amies. Nous sommes tous un peu accablés par les manifestes, protestations, résolutions, déclarations, appels, messages qu'il nous faut rédiger ou signer. Impossible de participer à tous les comités, congrès, colloques, meetings, journées auxquels on nous invite. Mais en échange du temps que nous leur donnons, les gens qui nous sollicitent nous renseignent de manière plus détaillée, plus exacte et surtout plus vivante que n'importe quel journal sur ce qui se passe chez eux : à Cuba, en Guinée, aux Antilles, au Venezuela, au Pérou, au Cameroun, en Angola, en Afrique du Sud. Si modeste que soit ma contribution à leurs luttes, elle me donne l'impression de mordre sur l'histoire. A défaut de relations mondaines, j'ai des liens avec l'ensemble du monde. Un vieil ami m'a dit avec reproche : « Vous vivez dans un couvent. » Soit : mais je passe beaucoup d'heures au parloir.

Pourtant c'est dans l'anxiété et avec nostalgie que j'ai vu fondre sur Sartre la célébrité et naître ma notoriété. L'insouciance a été perdue du jour où nous sommes devenus des personnages publics et qu'il a fallu tenir compte de cette objectivité ; perdu le côté aventureux de nos anciens voyages ; il a fallu renoncer aux caprices, aux flâneries. Pour défendre notre vie privée, nous avons dû élever des barrières — quitter l'hôtel, les cafés — et cette séparation m'a pesé, moi qui aimais tant vivre mêlée à tous. Je vois beaucoup de gens : mais la plupart ne me parlent plus comme à n'importe qui, mes rapports avec eux en sont faussés.

« Sartre ne fréquente jamais que les gens qui fréquentent Sartre », a dit Claude Roy. Le mot peut s'appliquer à moi. Je risque de moins bien les comprendre parce que je ne partage plus tout à fait leur sort. Cette différence vient de la notoriété même et des facilités matérielles qu'elle apporte.

Économiquement je suis une privilégiée. Depuis 54, mes livres me rapportent beaucoup d'argent ; je me suis acheté une auto en 52 et en 55 un appartement. Je ne sors pas, je ne reçois pas ; fidèle aux répugnances de mes vingt ans, je n'aime pas les endroits de luxe ; je m'habille sans faste, je mange quelquefois très bien, d'ordinaire très peu ; mais de tout cela, seul mon caprice décide, je ne me prive de rien. Certains censeurs me reprochent cette aisance : des gens de droite, bien entendu ; jamais à gauche on ne fait grief de sa fortune à un homme de gauche, fût-il milliardaire² ; on lui sait gré d'être de gauche. L'idéologie marxiste n'a rien à voir avec la morale évangélique, elle ne réclame à l'individu ni ascèse, ni dénuement : à vrai dire, elle se fout de sa vie privée. La droite est si convaincue de la légitimité de ses prétentions que ses adversaires ne peuvent se justifier à ses yeux que par le martyre ; et puis, ce sont ses intérêts économiques qui lui dictent ses options, elle conçoit mal que les deux puissent être dissociés : un communiste qui a de l'argent ne saurait, estime-t-elle, être sincère. Enfin et surtout, la droite fait feu de tout bois quand il s'agit d'attaquer les gens de gauche. C'est le meunier, son fils et l'âne. Un commentateur, qui d'ailleurs s'efforçait à l'impartialité, a écrit, après avoir lu *La Force de l'âge*, que j'avais le goût des « mauvais lieux » parce que pendant la guerre, faute de moyens, j'ai habité des hôtels sordides : que ne dirait-on pas si je logeais aujourd'hui dans un bouge ! Un manteau confortable, c'est une concession à la bourgeoisie : une tenue négligée serait considérée comme de l'affectation ou de l'indécence. On vous accusera ou de jeter l'argent par les fenêtres, ou d'être une avare. Ne croyez pas qu'il existe un juste milieu : on le baptiserait, par exemple, mesquinerie. La seule solution c'est de suivre son inspiration et de laisser dire.

Cela ne signifie pas que je m'arrange allègrement de ma situation. La gêne que j'en éprouvai vers 1946 ne s'est pas dissipée. Je sais que je suis une profiteuse, et d'abord par la culture que j'ai reçue et les possibilités qu'elle m'a fournies. Je n'exploite directement personne ; mais les gens qui achètent mes livres sont tous les bénéficiaires d'une économie fondée sur l'exploitation. Je suis complice des privilégiés et compromise par eux : c'est pourquoi j'ai vécu la guerre d'Algérie comme un drame personnel. Quand on habite un monde injuste, inutile d'espérer, par aucun procédé, se purifier de l'injustice ; ce qu'il faudrait, c'est changer le monde et je n'en ai pas le pouvoir. Souffrir de ces contradictions, ça ne sert à rien ; les oublier, c'est se mentir. Sur ce point aussi, faute de solution, je me laisse aller à mes humeurs. Mais la conséquence de mon attitude, c'est un assez grand isolement ; ma condition objective me coupe du prolétariat, et la manière dont je la vis subjectivement m'oppose à la bourgeoisie. Cette relative retraite me convient car je suis toujours à court de temps ; mais elle me prive d'une certaine chaleur — que j'ai retrouvée avec tant de joie, ces dernières années, dans les manifestations — et, ce qui est plus grave pour moi, elle limite mon expérience.

A ces mutilations, qui sont l'envers de mes chances, il s'en ajoute une autre à laquelle je ne trouve aucune compensation. Ce qui m'est arrivé de plus important, de plus irréparable depuis 1944, c'est que — comme Zazie — j'ai vieilli. Cela signifie beaucoup de choses. Et d'abord que le monde autour de moi a changé : il s'est rapetissé et amenuisé. Je n'oublie plus que la surface de la terre est finie, fini le nombre de ses habitants, des essences végétales, des espèces animales, et aussi celui des tableaux, des livres, des monuments qui s'y sont déposés. Chaque élément s'explique par cet ensemble et ne renvoie qu'à lui : sa richesse aussi est limitée. Jeunes, nous rencontrions souvent, Sartre et moi, des « individualités au-dessus de la nôtre », c'est-à-dire qui résistaient à l'analyse, retenant à nos yeux un peu du merveilleux de l'enfance. Ce noyau de mystère est dissous : le pittoresque est mort, les fous ne me semblent plus sacrés, les foules ne m'enivrent plus ; la jeunesse, jadis fascinante, je n'y vois plus que le prélude à la maturité. La réalité m'intéresse encore, mais sa présence ne me foudroie plus. Certes la beauté demeure ; bien qu'elle ne m'apporte plus de révélation stupéfiante, bien que la plupart de ses secrets soient éventés il arrive encore qu'elle arrête le temps. Souvent aussi je la déteste. Au soir d'un massacre, j'écoutais un andante de Beethoven et j'ai arrêté le disque avec colère : il y avait là toute la douleur du monde mais dominée et sublimée si magnifiquement qu'elle paraissait justifiée. Presque toutes les œuvres belles ont été créées pour des privilégiés, par des privilégiés qui, même s'ils ont souffert, ont eu la possibilité de s'expliquer avec leurs souffrances : elles déguisent le scandale du malheur nu³. Un autre soir de massacre — il y en a eu beaucoup — j'ai souhaité que s'anéantissent toutes ces beautés menteuses. Aujourd'hui, l'horreur s'est éloignée. Je peux écouter Beethoven. Mais ni lui, ni personne ne me donneront jamais plus cette impression que j'avais parfois de toucher à un absolu.

Car je connais à présent la vérité de la condition humaine : les deux tiers de l'humanité ont faim. Mon espèce est constituée, aux deux tiers, par des larves, trop faibles pour la révolte, qui traînent de la naissance à la mort un désespoir crépusculaire. Dans mes rêves reviennent depuis ma jeunesse des objets, inertes en apparence, mais où loge une souffrance ; les aiguilles d'une montre se mettent à galoper, mues non plus par un mécanisme, mais par un désordre organique, caché et affreux ; un morceau de bois saigne sous la hache, dans un instant un être ignoblement mutilé va se découvrir sous la carapace ligneuse. Je retrouve tout éveillée ce cauchemar si j'évoque les squelettes animés de Calcutta ou ces petites outres à face humaine : des enfants sous-alimentés. Là seulement je frôle l'infini : c'est l'absence de tout, et elle est consciente. Ils mourront et rien d'autre n'aura été. Le néant m'effraie moins que l'absolu du malheur.

Je n'ai plus guère envie de voyager sur cette terre vidée de ses merveilles : on n'attend rien si on n'attend pas du tout. Mais je voudrais bien savoir la suite de notre histoire. Les jeunes, ce sont de futurs adultes, mais je m'intéresse à eux ; l'avenir est dans leurs mains et si dans leurs projets je reconnais les miens, il me semble que ma vie se prolonge par-delà ma tombe. Je me plais en leur compagnie ; cependant le réconfort qu'ils m'apportent est douteux : perpétuant

ce monde, ils me le volent. Mycènes sera à eux, la Provence et Rembrandt, et les places romaines. Quelle supériorité d'être vivant ! Tous les regards qui se sont posés avant le mien sur l'Acropole me semblent périmés. Dans ces yeux de vingt ans, je me vois déjà morte et empaillée.

Qui vois-je ? Vieillir c'est se définir et se réduire. Je me suis débattue contre les étiquettes ; mais je n'ai pas pu empêcher les années de m'emprisonner. J'habiterai longtemps ce décor où ma vie s'est déposée ; je resterai fidèle aux amitiés anciennes ; le stock de mes souvenirs, même s'il s'enrichit un peu, demeurera. J'ai écrit certains livres, pas d'autres. Quelque chose, à ce propos, me déconcerte. J'ai vécu tendue vers l'avenir et maintenant, je me récapitule, au passé : on dirait que le présent a été escamoté. J'ai pensé pendant des années que mon œuvre était devant moi, et voilà qu'elle est derrière : à aucun moment elle n'a eu lieu. Ça ressemble à ce qu'on appelle en mathématiques une coupure, ce nombre qui n'a de place dans aucune des deux séries qu'il sépare. J'apprenais pour un jour à me servir de ma science ; j'ai énormément oublié et, de ce qui surnage, je ne vois rien à faire. Me remémorant mon histoire, je me trouve toujours en deçà ou au-delà d'une chose qui ne s'est jamais accomplie. Seuls mes sentiments ont été éprouvés comme une plénitude.

L'écrivain a tout de même la chance d'échapper à la pétrification dans les instants où il écrit. A chaque nouveau livre, je débute. Je doute, je me décourage, le travail des années passées est aboli, mes brouillons sont si informes qu'il me semble impossible de poursuivre l'entreprise : jusqu'au moment — insaisissable, là aussi il y a coupure — où il est devenu impossible de ne pas l'achever. Toute page, toute phrase exige une invention fraîche, une décision sans précédent. La création est aventure, elle est jeunesse et liberté.

Mais aussitôt quittée ma table de travail, le temps écoulé se rassemble derrière moi. J'ai d'autres choses à penser ; brusquement, je me cogne à mon âge. Cette femme ultra-mûre est ma contemporaine : je reconnais ce visage de jeune fille attardé sur une vieille peau. Ce monsieur chenu, qui ressemble à un de mes grands-oncles, me dit en souriant que nous avons joué ensemble au Luxembourg. « Vous me rappelez ma mère », me dit une femme d'une trentaine d'années. A tous les tournants la vérité me saute dessus et je comprends mal par quelle ruse c'est du dehors qu'elle m'atteint, alors qu'elle m'habite.

La vieillesse : de loin on la prend pour une institution : mais ce sont des gens jeunes qui soudain se trouvent être vieux. Un jour, je me suis dit : « J'ai quarante ans ! » Quand je me suis réveillée de cet étonnement, j'en avais cinquante. La stupeur qui me saisit alors ne s'est pas dissipée.

Je n'arrive pas à y croire. Quand je lis imprimé : Simone de Beauvoir, on me parle d'une jeune femme qui est moi. Souvent quand je dors je rêve que j'ai en rêve cinquante-quatre ans, que j'ouvre les yeux, et que j'en ai trente : « Quel affreux cauchemar j'ai fait ! » se dit la jeune femme faussement réveillée. Parfois aussi, avant que je revienne au monde, une bête géante s'assied sur ma poitrine : « C'est vrai ! c'est le cauchemar d'avoir plus de cinquante ans qui est vrai ! » Comment ce qui n'a ni forme ni substance, le temps, peut-il m'écraser d'un poids

si lourd que je cesse de respirer ? comment ce qui n'existe pas, l'avenir, peut-il si implacablement se calculer ? Mon soixante-douzième anniversaire est aussi proche que le jour si proche de la libération.

Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à me planter devant la glace. A quarante ans, un jour, j'ai pensé : « Au fond du miroir la vieillesse guette ; et c'est fatal, elle m'aura. » Elle m'a. Souvent je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage. Je comprends la Castiglione qui avait brisé tous les miroirs. Il me semblait que je me souciais peu de mon apparence. Ainsi les gens qui mangent à leur faim et qui se portent bien oublient leur estomac ; tant que j'ai pu regarder ma figure sans déplaisir, je l'oubliais, elle allait de soi. Rien ne va plus. Je déteste mon image : au-dessus des yeux, la casquette, les poches en dessous, la face trop pleine, et cet air de tristesse autour de la bouche que donnent les rides. Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien, ni mal, elle a l'âge qu'elle a. Mais moi je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai pas.

Elle m'infecte aussi le cœur. J'ai perdu ce pouvoir que j'avais de séparer les ténèbres de la lumière, me ménageant, au prix de quelques tornades, des ciels radieux. Mes révoltes sont découragées par l'imminence de ma fin et la fatalité des dégradations ; mais aussi mes bonheurs ont pâli. La mort n'est plus dans les lointains une aventure brutale ; elle hante mon sommeil ; éveillée, je sens son ombre entre le monde et moi : elle a déjà commencé. Voilà ce que je ne prévoyais pas : ça commence tôt et ça ronge. Peut-être s'achèvera-t-elle sans beaucoup de douleur, toute chose m'ayant quittée, si bien que cette présence à laquelle je ne voulais pas renoncer, la mienne, ne sera plus présence à rien, ne sera plus rien et se laissera balayer avec indifférence. L'un après l'autre ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer les liens qui me retenaient à la terre.

Oui, le moment est arrivé de dire : jamais plus ! Ce n'est pas moi qui me détache de mes anciens bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi : les chemins de montagne se refusent à mes pieds. Jamais plus je ne m'écroulerai, grisée de fatigue, dans l'odeur du foin ; jamais plus je ne glisserai solitaire sur la neige des matins. Jamais plus un homme. Maintenant, autant que mon corps mon imagination en a pris son parti. Malgré tout, c'est étrange de n'être plus un corps ; il y a des moments où cette bizarrerie, par son caractère définitif, me glace le sang. Ce qui me navre, bien plus que ces privations, c'est de ne plus rencontrer en moi de désirs neufs : ils se flétrissent avant de naître dans ce temps raréfié qui est désormais le mien. Jadis les jours glissaient sans hâte, j'allais plus vite qu'eux, mes projets m'emportaient. Maintenant, les heures trop courtes me mènent à bride abattue vers ma tombe. J'évite de penser : dans dix ans, dans un an. Les souvenirs s'exténuent, les mythes s'écaillent, les projets avortent dans l'œuf : je suis là et les choses sont là. Si ce silence doit durer, qu'il semble long, mon bref avenir !

Et quelles menaces il enferme ! La seule chose à la fois neuve et importante qui puisse m'arriver, c'est le malheur. Ou je verrai Sartre mort, ou je mourrai avant lui. C'est affreux de ne pas être là pour consoler quelqu'un de la peine qu'on lui

fait en le quittant ; c'est affreux qu'il vous abandonne et se taise. A moins de la plus improbable des chances, un de ces lots sera le mien. Parfois je souhaite en finir vite afin d'abrégier cette angoisse.

Pourtant je déteste autant qu'autrefois m'anéantir. Je pense avec mélancolie à tous les livres lus, aux endroits visités, au savoir amassé et qui ne sera plus. Toute la musique, toute la peinture, toute la culture, tant de lieux : soudain plus rien. Ce n'est pas un miel, personne ne s'en nourrira. Au mieux, si on me lit, le lecteur pensera : elle en avait vu des choses ! Mais cet ensemble unique, mon expérience à moi, avec son ordre et ses hasards — l'Opéra de Pékin, les arènes d'Huelva, le candomblé de Bahia, les dunes d'El-Oued, Wabansia Avenue, les aubes de Provence, Tirynthe, Castro parlant à cinq cent mille Cubains, un ciel de soufre au-dessus d'une mer de nuages, le hêtre pourpre, les nuits blanches de Leningrad, les cloches de la libération, une lune orange au-dessus du Pirée, un soleil rouge montant au-dessus du désert, Torcello, Rome, toutes ces choses dont j'ai parlé, d'autres dont je n'ai rien dit — nulle part cela ne ressuscitera. Si du moins elle avait enrichi la terre ; si elle avait engendré... quoi ? une colline ? une fusée ? Mais non. Rien n'aura eu lieu. Je revois la haie de noisetiers que le vent bousculait et les promesses dont j'affolais mon cœur quand je contemplais cette mine d'or à mes pieds, toute une vie à vivre. Elles ont été tenues. Cependant, tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée.

Juin 60-mars 63.

1. Maria Rosa Oliver dans une interview qu'elle a donnée à un journal argentin.
2. Il y a des milliardaires de gauche en Amérique du Sud.
3. L'art populaire, certaines œuvres que j'appellerais « sauvages » font exception : par exemple j'ai entendu le chant d'un rabbin sur les morts d'Auschwitz, le chant d'un enfant juif racontant un pogrom ; rien d'apaisant dans ces voix ravagées. Pourtant, même dans ces cas, le recours à une communication tend à dépasser le scandale qui est par définition l'irrécupérable absolu du mal.

COLLECTION FOLIO



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 1963.

Couverture : Photo Fonds Centre audiovisuel Simone de Beauvoir - D. R.

Simone de Beauvoir

La force des choses II

Oui, le moment est arrivé de dire : jamais plus ! Ce n'est pas moi qui me détache de mes anciens bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi : les chemins de montagne se refusent à mes pieds. Jamais plus je ne m'écroulerai, grisée de fatigue, dans l'odeur du foin ; jamais plus je ne glisserai solitaire sur la neige des matins. Jamais plus un homme. Maintenant, autant que mon corps mon imagination en a pris son parti. Malgré tout, c'est étrange de n'être plus un corps ; il y a des moments où cette bizarrerie, par son caractère définitif, me glace le sang. Ce qui me navre, bien plus que ces privations, c'est de ne plus rencontrer en moi de désirs neufs : ils se flétrissent avant de naître dans ce temps raréfié qui est désormais le mien.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'INVITÉE (1943). (Folio n° 768).

LE SANG DES AUTRES (1945). (Folio n° 363).

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS (1946). (Folio n° 533).

LES MANDARINS (1954). (Folio n°s 769 et 770).

LES BELLES IMAGES (1966). (Folio n° 243).

QUAND PRIME LE SPIRITUEL (1979). Repris sous le titre ANNE, OU
QUAND PRIME LE SPIRITUEL (2006) (Folio n° 4360).

Récit

UNE MORT TRÈS DOUCE (1964). (Folio n° 137).

Nouvelles

LA FEMME ROMPUE (1968). (Folio n° 960).

Théâtre

LES BOUCHES INUTILES (1945).

Littérature - Essais

PYRRHUS ET CINÉAS (1944).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ (1947).

L'EXISTENTIALISME ET LA SAGESSE DES NATIONS (1948). (Arcades
n° 90).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ *suivi de* PYRRHUS ET CINÉAS.
(Folio Essais n° 415).

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR (1948). (Folio n° 2943).

LE DEUXIÈME SEXE, tomes I et II (1949). (Folio Essais n°s 37 et 38).

LA FEMME INDÉPENDANTE. Textes extraits de LE DEUXIÈME SEXE.
(Folio 2 € n° 4669).

PRIVILÈGES (1955). Repris dans la collection « Idées » sous le titre FAUT-IL
BRÛLER SADE ?, n° 268.

LA LONGUE MARCHÉ, essai sur la Chine (1957).

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE (1958). (Folio n° 786).

LA FORCE DE L'ÂGE (1960). (Folio n° 1782).

LA FORCE DES CHOSES (1963). (Folio n° 764 et 765).

LA VIEILLESSE (1970).

TOUT COMPTE FAIT (1972). (Folio n° 1022).

LES ÉCRITS DE SIMONE DE BEAUVOIR, La vie - L'écriture (1979), par
Claude Francis et Fernande Gontier. Avec en appendice des textes inédits ou
retrouvés.

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX, suivi de ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL
SARTRE, août-septembre 1974 (1981). (Folio n° 1805).

LETTRES À SARTRE. Tome I : 1930-1939. Tome II : 1940-1963 (1990).
Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

JOURNAL DE GUERRE, septembre 1939-janvier 1941 (1990). *Édition établie,
présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

LETTRES À NELSON ALGREN. Un amour transatlantique,
1947-1964 (1997). *Texte établi, traduit de l'anglais, présenté et annoté par Sylvie
Le Bon de Beauvoir.* (Folio n° 3169).

CORRESPONDANCE CROISÉE SIMONE DE BEAUVOIR - JACQUES-
LAURENT BOST, 1937-1940 (2004). *Édition établie, présentée et annotée par
Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

Témoignage

DJAMILA BOUPACHA (1962), en collaboration avec Gisèle Halimi.

Scénario

SIMONE DE BEAUVOIR (1979), un film de Josée Dayan et Malka Ribowska,
réalisé par Josée Dayan.

Aux Éditions du Mercure de France

Entretiens

SIMONE DE BEAUVOIR AUJOURD'HUI. Six entretiens avec Alice
Schwarzer (1983).

Cette édition électronique du livre *La force des choses II* de Simone de Beauvoir a été réalisée le 13 février 2014 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070367658 - Numéro d'édition : 249474).

Code Sodis : N56676 - ISBN : 9782072497902 - Numéro d'édition : 256231

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.